GUILLAUME CAPUS

DOCTEUR ÈS SCIENCES

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A TRAVERS LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE

ÉTUDES ET IMPRESSIONS DE VOYAGE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Oversized Foldout-Unable to Scan

A TRAVERS
LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE



JEUNE FILLE SERBE ORTHODOXE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HUGUES KRAFFT.

GUILLAUME CAPUS

DOCTEUR ÈS SCIENCES

CHARGÉ DE MISSIONS SCIENTIFIQUES PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A TRAVERS LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE

ÉTUDES ET IMPRESSIONS DE VOYAGE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1896



INTRODUCTION

Le sous-titre de cet ouvrage insiste plus particulièrement sur la nature des éléments qui ont servi à l'auteur pour la rédaction de son texte.

Ce n'est pas dans le cours de deux voyages, et quelles que soient l'activité investigatrice, l'attention auditive et visuelle et la multiplicité des contacts qu'il développe, qu'un voyageur peut espérer comprendre à la fois le passé et le présent d'un pays neuf et si différent des nôtres. Il faut pour cela qu'il ait recours à la somme des connaissances acquises par le travail d'autrui, avant le sien; s'il arrive, par un exposé d'ensemble, un rapprochement ou une combinaison peut-être nouvelle des choses et des faits, par un appoint d'observations personnelles directes, à augmenter le nombre de ceux qui apprennent ce que d'autres savent, il aura fait besogne utile. Il faut aussi qu'il le dise; car rien ne me paraît haïssable comme de revêtir un plagiat occulte d'un verbiage à formules impersonnelles, à seule fin de contourner un nom d'auteur. Le lecteur s'apercevra d'autant plus vite combien peu j'ai la prétention d'avoir découvert la Bosnie-Herzégovine.

Je ne pense pas que ce volume, consacré à l'état actuel des provinces d'occupation austro-hongroises, n'ait qu'un seul intérêt descriptif et de connaissance générale. L'Autriche-Hongrie est maîtresse, de par le traité de Berlin, de deux provinces anciennement ottomanes où le tiers environ de la population appartient à l'Islam. C'est, à vrai dire, une colonie austro-hongroise où le contact de l'élément, de la civilisation modernes avec l'esprit, si homogène partout, des populations musulmanes, crée des problèmes d'administration équivalents à résoudre et sollicite des études comparatives avec

des colonies similaires, dans un certain sens, telles que l'Algérie et la Tunisie. L'intérêt de la comparaison s'augmente de ce fait que les conditions du sol et de l'économie rurale sont, en partie, voisines et souvent comparables. Nous pouvons, nous devons tirer profit des expériences, bonnes ou mauvaises, faites par autrui, et j'espère, pour ma part, apporter à ceux qui ne dédaignent pas ce profit, de nombreux éléments d'appréciation. Ils sauront dégager, de certaines parties de cet ouvrage, l'enseignement pratique qu'elles peuvent suggérer.

Le Ministère de l'Instruction publique m'avait fait l'honneur de me charger d'une mission scientifique. C'était la troisième dans ces pays d'Orient, dans ce monde musulman qu'il est plus malaisé de comprendre que de décrire. J'estime que mes études antérieures m'ont aidé beaucoup à mieux voir certaines choses dans un pays, demeuré oriental en dépit de sa solidarité géographique avec l'Europe.

L'ordre adopté dans l'exposé des sujets est celui du cheminement, avec les arrêts prolongés ou les simples haltes à ceux d'entre eux qui les méritent, ou qui sollicitent quelque excursion voisine sur un domaine contigu [1]. Ce n'est donc pas une relation de voyage dans l'acception ordinaire du mot, bien que la succession des matières en emprunte le cadre. Les menues et très anodines aventurettes personnelles cèdent, comme c'est leur devoir, la place à l'objectif examen des hommes et des choses.

D'autres faits personnels ne sont ni menus ni anodins. C'est le devoir à ceux-ci de dire combien ils m'ont laissé agréable et reconnaissant souvenir.

S. Exc. le ministre, M. B. de Kallay, m'a fait l'honneur d'un accueil très gracieux. Les facilités dont il a bien voulu entourer mes excursions en Bosnie-Herzégovine, celles que j'ai trouvées à me procurer, dans le pays même, les renseignements et les documents de toutes sortes qu'il me paraissait utiles d'avoir, l'accueil même que j'y ai reçu de la part des autorités et que je dois à la bienveillance du ministre, m'ont été des plus précieux.

M. de Horovitz, chef de section et l'un des collaborateurs les plus dévoués à l'œuvre de M. de Kallay, et le Dr Hoernes, le savant archéologue, m'ont fort aimablement reçu à Vienne. Et comme j'aime à me rappeler le nom de ceux qui m'ont rendu service, je n'ai pas oublié à Sarajevo ceux de MM. le baron Kutschera, Constantin Hörmann, le savant directeur du Musée national, le baron Pitner, le baron Mollinary, de Scheuer, Radimsky, Kellner, Stix, le Dr Unterlugauer, Hoffmann, Dlustus, le Dr Fiala, Ghika, Mraovitch, mon excellent ami Blachkovitch, d'autres encore qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières de savants, m'aider par la communication de renseignements et de documents, me charmer par l'aménité de leur commerce.

M. Henry Dallemagne, notre dévoué consul à Sarajevo, et M. d'Igelström, le sympathique consul de Russie, m'ont laissé le regret d'un séjour trop court.

J'ai le plaisir de connaître depuis longtemps, à Paris, M. Henry Moser, un des premiers voyageurs en Asie centrale. M. Moser, qui s'est attaché depuis plusieurs années à l'étude économique et du développement de la Bosnie-Herzégovine, a le mérite incontestable d'avoir appelé en France l'at-

1. On a adopté dans le texte l'orthographe phonétique pour les noms propres. Lorsque la transcription diffère notablement de l'orthographe écrite yougo-slave, celle-ci est mise entre parenthèses. La lecture de la carte en sera facilitée et l'oreille satisfaite. Les remarques relatives aux signes diacritiques de l'écriture yougo-slave, portées dans l'angle nord-est de la carte, permettront aisément de phonétiser les noms écrits en yougo-slave.

tention sur ces pays nouveaux et peu connus encore chez nous. Ses efforts me paraissent couronnés d'un succès mérité. Je lui dois, pour ma part, le très grand désir qui m'a pris de visiter les deux provinces et de les étudier; il m'a grandement facilité la mise à exécution de ce désir. Je lui dois également communication de nombreux documents officiels, brochures, données diverses qui ont trouvé leur utilisation dans cet ouvrage.

Je remercie enfin MM. le Dr Verneau, Hugues Krafft, Meignan, qui ont bien voulu me laisser choisir parmi leurs collections de photographies quelques-unes pour l'illustration de ce volume.

Le lecteur me permettra de quitter maintenant le terrain des personnalités, pour aborder un complément introductif d'ordre plus général.

L'article XXV du traité de Berlin du 13 juillet 1878 est ainsi conçu : « Les provinces de Bosnie et d'Herzégovine sont occupées et administrées par l'Autriche-Hongrie. Comme le gouvernement austro-hongrois ne désire pas se charger de l'administration du sandjak de Novi-Bazar, qui s'étend au delà de Mitrovitza dans une direction méridionale entre la Serbie et le Monténégro, le gouvernement ottoman continuera à y fonctionner. Néanmoins, et à l'effet d'assurer le nouvel état politique ainsi que la liberté et la sécurité des populations, l'Autriche-Hongrie se réserve le droit d'y placer des garnisons et d'avoir des routes militaires et commerciales dans toute l'étendue de cette partie de l'ancien vilayet de Bosnie. A cet effet les gouvernements austro-hongrois et ottoman se réservent de s'entendre au sujet des détails. »

L'étude que je consacre, dans ce volume, à l'état actuel de la Bosnie-Herzégovine, évite autant que possible d'empiéter sur le terrain mouvant de la politique, de ses querelles, de ses aspirations et de ses combinaisons sur l'échiquier de la presqu'île des Balkans. Je voudrais néanmoins, et en dépit de mon incompétence, noter ici quelques considérations qui permettront de mieux comprendre la place que les nouvelles provinces d'occupation occupent vis-à-vis des États de la monarchie, ainsi que le rôle dévolu au ministre qui dirige, depuis 1882, leurs destinées politiques et économiques. J'ai là sous les yeux une dépêche du *Journal des Débats*, qui écrit à la date du 22 juin 1895 : « Dans la séance d'hier de la Commission du budget de la Délégation autrichienne, M. Herold, jeune-tchèque, a exprimé le désir de voir créer dans la Bosnie et l'Herzégovine une administration autonome prévue par le traité de Berlin. — M. de Kallay, ministre des finances de l'empire, a déclaré que le traité de Berlin ne parle aucunement d'autonomie et que ce traité a transféré à l'Autriche-Hongrie l'administration entière des provinces occupées, sans réserve aucune et sans limite en ce qui concerne la durée de l'occupation. Le ministre a ajouté qu'il désirait vivement établir une administration autonome, mais que celle-ci rencontrerait de grandes difficultés, étant donné qu'il serait dangereux de confier cette arme à un peuple qui ne saurait pas encore s'en servir. »

Il s'agissait, à vrai dire, de l'introduction dans l'administration déjà existante d'une représentation de la population, ou *Volksvertretung*, qui aiderait le gouvernement à résoudre certaines questions locales. Le moment de l'introduction d'un système parlementaire, à l'instar de ceux d'Europe, n'étant pas encore venu, le ministre estimait toutefois que dans quelques années on pourrait organiser un système de représentation locale dont il conviendrait d'étudier les détails du fonctionnement.

Il ne se passe guère de session des délégations sans que le parti jeune-tchèque, par l'organe de ses orateurs les plus fougueux, n'attaque la gestion ministérielle en vouant à la réprobation des autonomistes la forme administrative appliquée aux deux nouvelles provinces. Il y a quelques

années, MM. Eym et de Mazarik avaient, dans une interpellation bruyante, vivement critiqué les errements administratifs et la politique de M. de Kallay en Bosnie-Herzégovine. M. de Mazarik notamment avait rapporté d'un voyage aux nouvelles provinces des propositions de réformes qui devaient s'appliquer à presque tous les systèmes administratifs en vigueur : judiciaire, de l'enseignement, prélèvement des impôts, rapports entre les communautés religieuses, questions agraires, etc.

L'opposition reprochait, alors comme aujourd'hui, à la politique du ministre son refus de doter les provinces d'occupation d'une représentation nationale, et lui tenait rigueur de la tutelle de centralisation qui écarte toute autonomie d'administration. Dans un discours très substantiel, auquel ne manquait ni vivacité de réfutation ni hauteur de vues, le ministre avait présenté alors les grandes lignes de son programme de réformes économiques et de gouvernement. Il avait fait valoir la nécessité d'un progrès sage et méthodique, mesuré au temps, sans vouloir, d'un coup, extirper les racines profondes des traditions locales et en laissant à l'architecte le temps de créer l'édifice avant d'exiger la pose de la clef de voûte. Il convenait, d'après lui, d'apprendre à l'enfant le chemin de l'école avant de créer une université.

Il est difficile de comprendre la portée de ces discussions sans savoir la position légale que le ministre des finances de l'empire occupe comme chef de l'administration de la Bosnie-Herzégovine. Voici succinctement comment les lois en vigueur la définissent.

Le ministre des finances de l'empire dirige l'administration de la Bosnie en vertu du pouvoir qui lui est conféré par la couronne. Il agit au nom du ministère « commun », c'est-à-dire des trois ministres qui dirigent les affaires « communes » de l'Autriche et de la Hongrie, ou *gemeinsame Finanzangelegenheiten*, qui sont les Affaires étrangères, la Guerre et les Finances. Ces dernières sont du propre ressort du ministre des finances de l'empire dont le rôle, assez restreint, se borne aux formalités légales et au contrôle financier des deux autres départements ministériels communs. Le contrôle parlementaire sur toutes les affaires communes est dévolu aux « délégations » des parlements d'Autriche et de Hongrie.

D'un autre côté, l'administration de Bosnie-Herzégovine, qui se trouve entre les mains du ministre des finances de l'empire, a besoin, pour tous les actes décisifs et de grande importance de sa gestion, de l'adhésion préalable des gouvernements d'Autriche et de Hongrie. C'est ainsi que la législation, en tant que lois fondamentales appliquées aux provinces d'occupation, l'organisation financière en général et le créditement de fonds qui pourraient engager les ressources financières du pays, ne peuvent entrer en vigueur qu'après une entente préalable entre l'administration de Bosnie et les deux gouvernements d'Autriche et de Hongrie.

Une loi, en date du 22 février 1880, règle de la façon suivante la situation toute spéciale de l'administration de Bosnie vis-à-vis de ces deux gouvernements et des deux parlements. Conformément à l'art. 1 de cette loi — dont les textes allemand et hongrois sont absolument identiques, — l'ingérence des cabinets d'Autriche et de Hongrie est obligatoire dans les affaires administratives de Bosnie sous leur propre responsabilité constitutionnelle. L'art. 2 spécifie cette ingérence en l'appliquant à la tendance et aux principes de l'administration, et en soumettant spécialement au consentement des deux cabinets la construction des chemins de fer. L'art. 3 étend cette action à toute mesure financière à prendre par l'administration en dehors des affaires courantes de Bosnie, et qui

aurait pour effet l'engagement des finances de l'empire. Ces mesures ne sauraient être prises qu'en vertu de lois identiques votées par les parlements d'Autriche et de Hongrie. La même restriction est établie par l'art. 4 pour le règlement des affaires de Bosnie concernant les douanes, les impôts indirects, — dont la base et le taux de prélèvement doivent être les mêmes que ceux de la monarchie —, enfin le système monétaire. L'art. 5 stipule finalement qu'aucune modification ne saurait être apportée aux principes établis par les articles précédents autrement que par une loi votée, identique, par les parlements des deux pays de la monarchie, Autriche et Hongrie. On voit, par ce qui précède, que l'administration de Bosnie-Herzégovine, loin d'être absolument indépendante, se trouve dans une position plus difficile plutôt que celle d'un gouvernement responsable devant un parlement avec lequel il est en rapport direct.

Les mesures législatives et financières à introduire dans les nouvelles provinces, devant subir un examen préalable de la part des cabinets de Vienne et de Buda-Pest, il en résulte naturellement un ensemble de négociations qui menacent parfois de devenir interminables. Si les ministères autrichien et hongrois assument la responsabilité de leur adhésion aux projets qui leur ont été soumis, l'administration de Bosnie est libre d'agir; si, au contraire, le concours parlementaire des chambres de Vienne et de Buda-Pest est indispensable, ce n'est pas l'administration de Bosnie qui est appelée à leur soumettre les projets de lois, mais bien les cabinets de Vienne et de Buda-Pest agissant sous leur propre responsabilité. Or, comme le ministre des finances de l'empire ne peut défendre en personne, aux deux parlements, ses projets de loi, ni produire directement ses arguments, il ne peut que s'en rapporter au cabinet respectif du soin de les défendre et de les faire accepter. Il est évident que ces projets de loi courent, de plus, les risques des constellations favorables ou défavorables des partis politiques représentés aux parlements, des intrigues politiques et d'une foule de circonstances où l'intérêt spécial de la Bosnie-Herzégovine n'occupe qu'une place secondaire. Le chef de l'administration des nouvelles provinces ne dispose, en somme, d'aucun moyen pour exercer son influence sur les Chambres, qui décident du sort de ses propositions de lois en son absence.

Une organisation représentant un appareil aussi peu maniable semble, à première vue, aboutir difficilement à des résultats pratiques. L'expérience, nonobstant, a démontré le contraire. Il est vrai cependant que l'exécution de certaines mesures urgentes en a été reculée, sinon complètement abandonnée, et qu'il a fallu plus d'une fois des négociations difficiles et très compliquées avant d'arriver au but final.

Cette action parlementaire dont il vient d'être question, n'a aucun rapport avec les discussions aux délégations. Les délégations des deux parlements, d'Autriche et de Hongrie, se réunissent une fois par an, alternativement à Vienne et à Buda-Pest, pour le vote du budget des ministères communs. C'est aux ministres communs des Affaires étrangères, de la Guerre et des Finances de l'empire qu'incombe, devant les délégations, la représentation du gouvernement et la présentation au vote du budget de leur ressort. Le ministre des finances de l'empire soumet à leur vote le budget des finances de l'empire; ce budget est discuté, modifié, voté ou rejeté, et il n'est sanctionné par la couronne qu'après le vote de l'assemblée. Or ce vote n'atteint pas le budget de l'administration de Bosnie-Herzégovine, qui n'est communiqué aux délégations qu'à titre d'information. Préalablement transmis aux gouvernements d'Autriche et de Hongrie, et accompagné de leur acceptation, il est soumis directement à la sanction suprême de l'empereur qui lui donne force de loi. Les délégations

n'en prennent connaissance qu'après ; elles ne peuvent, par conséquent, ni le modifier ni l'accepter, ni le rejeter enfin, et leur rôle se borne à y rattacher des observations, des interpellations ou une discussion générale sans que des résolutions prises dans ce sens puissent en rien modifier les chiffres établis.

Ainsi, d'un côté les délégations ont compétence pour voter le budget des finances communes, et de l'autre cette compétence leur échappe pour le vote du budget de la Bosnie-Herzégovine. Les raisons qui président à cet état de choses sont les suivantes : les crédits affectés au budget du département des finances communes sont puisés dans les ressources financières des pays de la monarchie; le budget de la Bosnie-Herzégovine, par contre, est couvert uniquement par les ressources financières de ces deux provinces; leur population n'étant pas représentée aux délégations, l'administration n'étant pas organisée d'après un système parlementaire représentatif, mais basée, au contraire, sur le pouvoir de la couronne, c'est à la couronne qu'il appartient de fixer le budget, sur avis préalable des gouvernements d'Autriche et de Hongrie. La loi, par cette dernière disposition, a voulu donner aux deux parties garantes du budget des provinces d'occupation une action de contrôle destinée à sauvegarder les intérêts financiers des pays de la monarchie dont les ressources devraient, le cas échéant, venir combler un déficit éventuel du budget de la Bosnie-Herzégovine. Ce même principe modérateur et de contrôle préside aux pouvoirs d'ingérence dévolus aux cabinets d'Autriche et de Hongrie dans les circonstances énumérées plus haut, ainsi qu'à la communication aux délégations d'un état budgétaire ayant acquis déjà force de loi.

Il y a là, comme on voit, un enchevêtrement de compétences, tant gouvernementales que parlementaires, un système de contrôle et une série d'ingérences à la fois très compliqués et très difficiles à ménager pour arriver à la solution des grandes questions de l'administration de la Bosnie-Herzégovine.

A part les difficultés que présente la solution des questions locales, un mécanisme constitutionnel d'un fonctionnement aussi puissant et délicat à la fois exige la connaissance approfondie de tout le rouage gouvernemental et parlementaire, une main habile pour le diriger et beaucoup de prudence, de tact et de prévoyance pour le faire aboutir. Le chef de l'administration de la Bosnie-Herzégovine doit satisfaire à une multiple et importante besogne. Avec l'initiative et la conception des mesures de réforme et d'organisation, leur mise en exécution, leur adaptation à l'esprit et aux mœurs de ses administrés, — dont il s'agit implicitement de gagner le bon vouloir et la satisfaction —, il lui faut faire agréer ces projets de réformes par les gouvernements d'Autriche et de Hongrie qui, malgré l'intérêt qu'ils portent aux nouvelles provinces et à leur développement, peuvent cependant faire valoir des exigences plus impérieuses et envisager des problèmes plus généraux. Obligé de se conformer en tout point aux intérêts primordiaux de la monarchie, telle question de première importance pour la Bosnie-Herzégovine doit nécessairement passer au second plan. Habile, afin d'éviter les frottements, énergique dans la poursuite du but, ce chef d'administration ne saurait accomplir sa tâche s'il ne jouissait à la fois de la pleine confiance de la couronne aussi bien que de celle des gouvernants de Vienne et de Buda-Pest.

Depuis treize ans, ce poste difficile de chef d'administration, ministre pour la Bosnie-Herzégovine, est occupé par M. Benjamin de Kallay, ministre des finances communes d'Autriche-Hongrie. La durée même de son séjour à un poste aussi délicat et éminent témoigne des hautes qualités de l'homme de gouvernement autant que de la qualité de son œuvre régénératrice dans les nouvelles provinces. Depuis tant d'années, en effet, les fruits de cette œuvre ont pu avoir le temps de se mon-

trer et de se faire apprécier. Débutant dans la carrière consulaire, M. de Kallay fit ses premières armes comme consul et agent diplomatique de l'empire à Belgrade. Puis, en 1874, après avoir donné sa démission, il fut élu député à la diète hongroise, ce qui lui permit à la fois d'apporter son talent de parole à la discussion des questions d'Orient de plus en plus brûlantes, et de consacrer une partie de son travail à la publication d'ouvrages afférents à des questions d'ordre politique et économique. Il publia notamment à cette époque une *Histoire de la Serbie*, œuvre d'historien autant que d'érudit et de savant orientaliste. Nommé ensuite délégué de l'empire à la Commission internationale siégeant à Philippopoli, il entra, sa mission finie, comme sous-secrétaire d'État au ministère des Affaires étrangères. Plus que tout autre il avait pénétré dans l'intimité même des pays balkaniques, et ses voyages de reconnaissance à travers la Bosnie l'avaient bien préparé au pouvoir ministériel dont il fut investi en 1882, à la retraite de M. de Szlavy. Depuis lors, il consacre une activité infatigable et singulièrement variée à l'administration de la Bosnie-Herzégovine, y créant une ère nouvelle qu'on appelle volontiers là-bas l' « ère Kallay », aimant ces pays, d'après sa propre expression, « comme on aime les enfants qui vous donnent le plus de mal ».

Lorsqu'en parcourant la Bosnie-Herzégovine on s'applique à connaître, dans ses effets et ses tendances, le choix des moyens employés pour amener ce pays au niveau de la culture moderne, on voit se dessiner les grandes lignes d'un programme d'évolution vers lequel tous les efforts semblent converger. Ces efforts tendent apparemment tout d'abord à réveiller au fond de ces populations, si diverses par les traditions, les coutumes, la religion, si arriérées par des siècles d'isolement, le sentiment d'une plus étroite solidarité, d'une *Zusammengehörigkeit*, suivant l'expression des gouvernants, et, dans cette solidarité, le concours conscient apporté à l'idée nationale. Cette fusion désirée d'intérêts jusque-là séparatistes, cette tendance vers l'amalgame par des rapprochements de plus en plus intimes, doit s'opérer en enveloppant dans un même esprit d'égalité les intérêts de tous les groupes, et en accordant à tous un partage sinon égal, du moins équitable de la sollicitude gouvernementale. Le sentiment national est favorisé dans une large mesure. Très peu de Bosniaques apprennent l'allemand, et cette langue n'est enseignée qu'à partir des écoles moyennes.

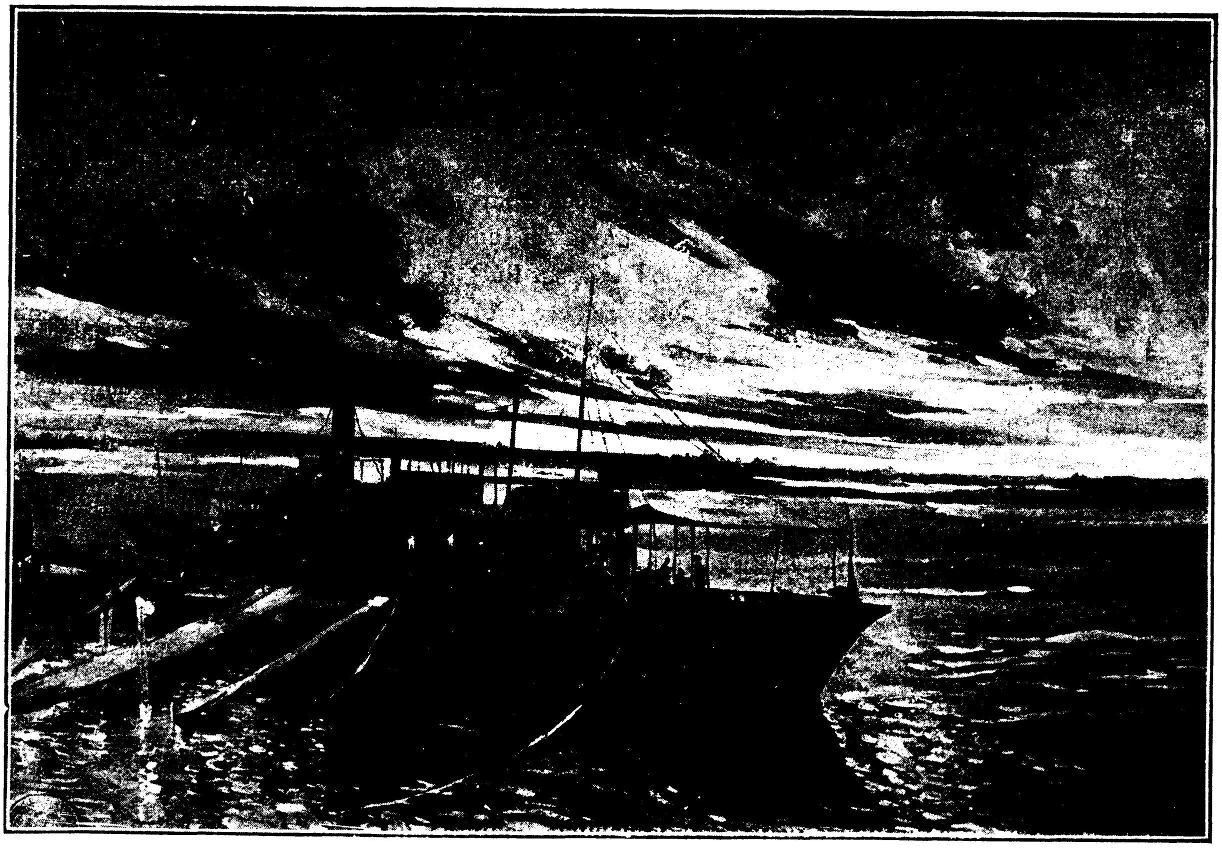
La diffusion de l'enseignement primaire est favorisée comme un des plus sûrs moyens de relèvement de ces populations, naguère abandonnées à elles-mêmes sous le rapport de l'instruction, et c'est la langue bosniaque indigène qui est le véhicule des matières d'enseignement.

Quant à l'enseignement secondaire, qui a déjà donné des résultats remarquables, on attend de lui surtout la préparation des jeunes intelligences à des emplois pratiques, d'une application directe aux besoins immédiats du pays. On évite volontiers de créer dans ce pays, qui n'en profiterait pas plus que les intéressés eux-mêmes, des non-valeurs dans les carrières libérales supérieures, parce qu'on a besoin plutôt d'hommes instruits et de savoir pratique que de savants et d'intelligences hautement éduquées dont, au reste, le rôle éducateur à son tour ne pourrait être très étendu vis-à-vis de leurs concitoyens. Aussi voit-on les établissements d'enseignement secondaire porter un cachet avant tout utilitaire, étant des écoles techniques, industrielles, d'apprentissage manuel et manufacturier. Toutefois la route vers les carrières libérales n'est point absolument barrée aux jeunes Bosniaques, et la Bosnie-Herzégovine possède trois « gymnases » ou lycées de plein exercice, et un grand nombre de bourses ont été créées pour les élèves qui fréquentent ensuite les universités de Vienne, Graz et Innsbruck.

Le relèvement de la Bosnie-Herzégovine est l'œuvre de M. de Kallay. Cette œuvre a été pacifique. Elle frappe autant par la rapidité avec laquelle elle s'est accomplie, que par la multiplicité des leviers qui ont été mis en action. C'est par l'initiative gouvernementale que l'administration a entrepris elle-même l'exploitation des richesses naturelles, l'introduction et l'extension des nouvelles cultures, l'amélioration des procédés et de l'outillage agricoles, l'amélioration des races d'animaux domestiques, la création d'écoles et de stations agronomiques, d'ateliers du gouvernement, d'usines industrielles, etc. A côté de ce mouvement fécond sur le terrain économique et utilitaire, le mouvement scientifique a pris un essor réellement des plus remarquables. Tandis que la Bosnie-Herzégovine était restée, sans contredit, jusqu'en 1878 un pays à explorer au même degré que l'Albanie l'est encore de nos jours, elle s'est révélée depuis, grâce à de nombreux travaux, au géographe, au géologue, au météorologue, au préhistoricien et à l'archéologue comme un des plus fertiles en documents nouveaux et, pour certaines branches du savoir humain, des moins soupçonnés. M. de Kallay favorise ce mouvement avec l'ardeur qu'il apporte à tout ce qui peut contribuer au développement des nouvelles provinces et j'ai été, pour ma part, très étonné de trouver dans ce pays qui n'a, en somme, que seize années d'existence moderne, les résultats d'une exploration scientifique, un faisceau de connaissances acquises, de travaux accomplis et de découvertes faites, dont les grands États d'Europe se montreraient fiers à juste titre.

Je n'ai, je le répète, aucune compétence pour traiter dans ce volume de questions d'ordre politique spéculatif ni la velléité de les envisager. Après les quelques considérations générales qui précèdent et qui feront, je crois, mieux comprendre le présent et l'avenir de la Bosnie-Herzégovine comparés à son passé, il est temps de se mettre en route pour voir un pays et un peuple dont le passé d'hier a été le moyen âge.





NAVIGATION SUR LA SAVE.

CHAPITRE I

DE VIENNE A LA SAVE

Les pays sud-slaves. — Paysages de la Save. — Chemin de fer de Banjalouka. — Slavonisch-Brod. — Le pont de Brod. — Frontières naturelles. — Bosna-Brod. — Campagne du prince Eugène en 1697. — Occupation austro-hongroise en 1878. — Les chemins de fer de la Bosnie-Herzégovine. — A la gare de Brod. — Émigration et colonisation ancienne et moderne.



MOSQUÉE D'UN VILLAGE DU NORD DE LA BOSNIE.

En partant de Vienne, deux routes très différentes s'offrent au voyageur pour atteindre la frontière bosniaque sur les bords de la Save.

La première, la plus rapide et la plus commode parce que les compagnies de chemin de fer y font circuler des voitures directes et des trains express, le mène, par Buda-Pest, vers le sud à travers les plaines de la Pouszta, lui fait traverser le Danube près de Gombas et le dépose, en une vingtaine d'heures, à Slavonisch-Brod sur la rive gauche de la Save.

J'ai pris cette route lors d'un second voyage que je fis en Bosnie durant l'automne de 1894. Je la recommande à ceux qui aiment les horizons lointains de la Beauce, la poésie des grands ciels voûtés sur l'immensité ondulante et jaune des champs de blé, avec les rapides apparitions des villages de chaume, des puits à balancier et des routes poudreuses où l'œil, plutôt que l'oreille, entend claquer le fouet d'un attelage tressautant au galop de ses chevaux échevelés. Fertile en produits du sol et de l'étable, fertile

également en générations humaines, ne dirait-on pas que cette Hongrie, si prolifique, a profité de l'ironie d'une antithèse, pour attacher l'adjectif de son nom incomplet à la stérilité de nos chevaux!

La deuxième route rachète un léger détour et un faible retard, dû à l'absence de trains express et directs, par une variété plus grande, à travers des contrées moins monotones. Le passage du Semmering, avec ses courbes fantastiques, ses viaducs élégants et ses tunnels ménageant des échappées de vues superbes, peut rivaliser avec les belles parties de l'Arlberg. Puis, à travers les forêts et les pâturages de la Styrie, par la plaine riante de Graz que domine l'acropole visible au loin, le train court franchir, vers le sud, la Drave à Marbourg et nous déposer, dans la gorge de Steinbruck, sur la rive gauche de la Save. Tandis que l'express continue, vers Trieste, sa course plus rapide, le train d'Agram longe, à une allure d'omnibus, la rive gauche de la Save vers le sud-est.

Le paysage élargit de plus en plus ses horizons. Les montagnes s'abaissent en collines et les forêts cèdent la place aux vergers et aux cultures. La grande rivière, torrentueuse encore dans la gorge de Steinbruck, ralentit son cours entre des rivages plats et buissonneux.

Nous quittons les Slovènes autrichiens, pour entrer chez les Croates hongrois; dans quelques heures nous serons chez les Esclavons et, à la pointe du jour, chez les Bosniaques : c'est la Yougo-Slavie, ce sont les Yougo-Slaves ou Slaves du Sud. Leurs territoires et leur groupement, au sud de la monarchie, apparaissent sur la carte comme faisant équilibre en quelque sorte à ces excroissances, ethniquement slaves aussi pour une large part, et qui sont : la Galicie au nord-est et la Bohême au nord-ouest. N'est-il pas curieux de voir ces populations, si différentes du Hongrois et de l'Allemand, cristallisées pour ainsi dire autour d'un noyau central beaucoup plus homogène, la Hongrie!

Nous sommes à Agram (Zaghreb en slave), la capitale politique, littéraire et intellectuelle des pays sud-slaves de la monarchie. Mais la nuit est venue, noire, cacher toute la contrée, et le roulement du train sur un pont sonore nous avertit de son passage sur la rive droite de la Save. Tout à l'heure, à la tombée de la nuit, de grands feux de joie se sont allumés dans les campagnes, jetant au ciel des gerbes d'étincelles. Un rideau de fumée s'est lentement posé, en ceinture, contre le flanc des collines couvertes de vergers. Seraient-ce, autour des bûchers de paille, ces sarabandes joyeusement païennes dont saint Jean a agréé le patronage chrétien? Ou bien les *vilas* qui sont les fées bienfaisantes, protégeraient-elles, de leurs robes de fumée traînante, les jeunes récoltes contre le froid du ciel serein? Seul dans mon wagon — mauvaise fortune pour tout voyageur curieux, — je ne pus discerner si l'hommage s'adressait à saint Jean, ou aux fées amies de Cérès; et je ruminai jusqu'à Sissek des réminiscences guèbres vécues en Perse. Bien bizarres elles sont, ces associations d'idées, ces évocations de sensations éprouvées depuis des années, durables par leur force et qu'un paysage éclairé d'un certain jour, une mélodie entendue en telle circonstance, font jaillir dans le souvenir avec toute la vigueur de leur première impression. Je ne puis m'empêcher d'écouter la supplique du vieux serviteur dans *Paul et Virginie* :

> « N'envoyez pas le jeune maître
> Dans des pays lointains! »

sans « entendre » immédiatement tels sites du centre de l'Asie au milieu desquels mon compagnon de voyage d'alors chantait son air favori. Le parfum d'un flacon de *currie* s'accompagne invariablement pour moi d'une vision instantanée de paysages et de scènes de l'Inde, et tels tableaux me suggèrent des mélodies en majeur ou en mineur. Les anatomistes du cerveau finiront bien par nous expliquer un jour le mode de correspondance qui doit relier ces différents centres de la mémoire visuelle, auditive, gustative, etc.

Ainsi encore, voici le train roulant, après Sissek, à travers l'Esclavonie, dans une plaine, lumineuse à présent que la lune toute ronde a fait son ascension. Des buées argentées croupissent dans les bas-fonds. Les méandres de la Save luisent comme une coulée de mercure et de vagues formes féminines d'arbres touffus se mêlent, finement estompées, aux caricatures mâles et burlesques des saules en têtard. Un

calme plein de mystère est épandu sur ces plaines assoupies, et lorsque, aux rares stations désertes, ce calme s'augmente du silence de toutes choses, on entend sur les bords de la Save, dans un paysage de Corot, la danse des sylphes que Berlioz a si merveilleusement écoutée.

Nous avons laissé à droite, dans l'angle nord-ouest de la Bosnie, une porte d'entrée que le chemin de fer de Novi à Banjalouka avait ouverte dès 1872. A cette époque, la compagnie générale des chemins de fer de la Turquie d'Europe, puissamment soutenue par le baron Hirsch, avait construit sur territoire bosniaque, au delà de l'Ouna, 102 kilomètres de voie ferrée à section normale. Ce tronçon devait amorcer la grande ligne de l'Orient vers Mitrovitza et Salonique. Les événements politiques dont la presqu'île des Balkans devint le théâtre guerrier dans les années subséquentes, le rendement insignifiant de l'entreprise déjà fort coûteuse en firent ce qu'on appelle une mauvaise affaire, et, en 1875, l'exploitation et l'entretien du tronçon furent abandonnés. Ce n'est qu'en 1878, après l'occupation par l'Autriche-Hongrie, que la voie fut remise en état et l'exploitation confiée aux services de la Guerre. Les travaux de réfection de la voie et du matériel furent poussés, concurremment avec la construction de la voie de raccordement Doberlin-Sissek au réseau général de la monarchie ; de sorte que, depuis 1882, une communication régulière se trouve établie entre le nord-ouest de la Bosnie et le réseau des chemins de fer de l'État hongrois.

A 3 heures du matin, nous débarquons à Brod, terminus et point de jonction de la ligne qui, de Buda-Pest par Maria-Theresiopel, Dalia et Voukovar, descend vers la Save. L'aube pointe aux sommets des collines. La nuit, tiède, est si calme, que les vocalises d'un rossignol m'attirent aux bords touffus du fleuve. Sur la rive opposée, éloignée par la brume, un feu de bivouac met une traînée rouge dans l'eau. Des îlots aux formes vagues s'estompent, à gauche, pareils à des vaisseaux fantômes. A droite, la charpente noire d'un pont ,interminable, semble-t-il, se tend d'une rive à l'autre avec des yeux rouges que lui font, à la tête, les signaux de la voie.

Avez-vous remarqué comme les ponts donnent, tout de suite, la sensation réconfortante du pacifique, de l'accessible et du solidaire? « Le Pont, dit quelque part mon ami B... — qui signe d'un pseudonyme des études de philosophie hautement raffinées [1], — est le triomphe du Large tout comme la cathédrale est le triomphe du Long.... L'ogive se brise et semble céder aux poussées de notre surnaturalisme; l'arche résiste et fait péniblement le gros dos, en portant le respectable poids de notre utilitarisme. » Et il conclut en disant que, « si la religion est le lien entre la divinité et l'homme, le commerce est le lien des hommes entre eux : c'est la religion de l'avenir!... » Voilà des idées apparemment bizarres et saugrenues à propos du pont de Brod; mais je serais bien aise, en attendant la fin de notre arrêt en gare, d'en justifier la venue et l'à-propos.

Les frontières naturelles des nationalités qui correspondent, ou non, à des races différentes, sont des obstacles physiques au cheminement normal : soit chaîne de montagnes, mer, fleuve, ou simplement état physique différent du terrain nourricier. Nulle part une frontière, fictive et arbitraire de par la loi momentanée du plus fort, ne s'est maintenue à travers les siècles de l'histoire d'une entité ethnique. Soit en deçà, soit au delà des limites assignées, elle s'est déplacée ou tend incessamment à se déplacer jusqu'à la rencontre de l'obstacle naturel qui délimite plus aisément son expansion centrifuge. C'est en quelque sorte une loi de capillarité qui préside à cette extension, pareille à celle d'une tache d'encre sur du papier buvard. Jetez une goutte ethnique, c'est-à-dire une tribu, dans la plaine ou dans la montagne : elle couvrira la plaine et, dans la montagne, elle suivra les vallées et les vallécules, au gré de ses besoins d'existence variés. Elle s'étendra ainsi jusqu'à ce que l'obstacle naturel, d'abord et avant tout, arrête son expansion par capillarité. De plus, c'est généralement à la périphérie de cette tache que se manifestent, avec le plus d'intensité de caractéristique ou de résistance, les particularités de la tribu, et notamment les différences de mœurs, de religion et de langue. Ces différences s'affirment par leur prétention à la supériorité, par le sentiment de fierté nationale et l'attachement de tout individu à l'acquis des généra-

1. *De Long en Large*. Essai de philosophie dualistique, par le vicomte Braleda, 1885.

tions de sa tribu. Telle nous apparaît l'évolution territoriale des tribus primitives, homogènes de race d'abord, des groupements de peuplades plus complexes ensuite. L'histoire, qui se répète sans cesse en évoluant d'après les mêmes lois, nous fait assister journellement, et mieux que partout aux colonies, à des phénomènes de ce genre.

Donc, je veux dire que la Save a joué le rôle d'un obstacle naturel, opposant, durant des siècles, la largeur de son lit à la fusion des intérêts de ses riverains. La capillarité de la civilisation de l'Occident, venant du nord, s'est éteinte sur la rive slavonne, tout comme celle de la civilisation de l'Orient, remontée du sud-est, s'est arrêtée sur la rive bosniaque. Mais ce n'est pas ici une différence de race qui a créé cet antagonisme, passif pour ainsi dire. Sur les deux rives de la Save, ce sont, depuis le IXe siècle, des tribus yougo-slaves qui se diversifient de plus en plus sous les effets de destinées politiques et religieuses divergentes.

« Au IXe siècle, dit M. André Lefèvre, après l'extermination des Avares par Charlemagne et Pépin, tout est slave entre le Don et l'Elbe, entre les monts de la Bohême et les Balkans. Une couche nouvelle est venue se superposer aux débris accumulés de toutes les invasions, pour être elle-même foulée, massacrée par les Magyars, avant-coureurs des Mongols et des Turcs. Mais la multitude slave ou slavisée pullule et résiste à tous les assauts, enveloppe les États étrangers, Hongrie, Dacie, et pénètre à ce point les Bulgares, qu'elle ne leur laisse que le nom [1]. »

Sur les deux rives on parle la même langue yougo-slave, et « parler une même langue, c'est, quoi qu'on fasse, penser ou avoir pensé en commun et, par suite, avoir été imprégné des mêmes idées, des mêmes habitudes morales, sociales, de tout ce dont la langue est l'expression [2] ».

Quelle est donc cette influence retentissante qui, à un moment donné de leur évolution, a diversifié le Bosniaque d'avec son voisin d'outre-Save, le Croate et l'Esclavon? Par suite de quelles entraves, le Bosniaque est-il resté jusque dans les derniers temps l'homme fruste du moyen âge ? Et pourquoi son pays, si riche, est-il demeuré si improductif sur le grand champ de culture, où rivalisent d'activité les nations?

Depuis qu'en 1462, après avoir fait exécuter le dernier roi de Bosnie Stéphan Tomachevitch, le sultan Mohamet II eut pris possession de la plus grande partie du territoire bosniaque, depuis que la bataille décisive de Mohacs (6 août 1526) eut mis à la merci des conquérants turcs tout le pays jusqu'aux portes de la capitale de Hongrie, le régime ottoman et la civilisation du croissant avaient inauguré un règne qui devait durer jusqu'en 1878. Quelles que soient les sympathies qu'on ait pour l'esprit musulman, pénétrant si profondément toutes les manifestations de la vie privée et publique, pour la vertu de plusieurs grands hommes — et parmi eux le sultan Mohamet II — qui se sont signalés maintes fois par un libéralisme et une tolérance très chrétiens, et quel que soit le point de vue auquel on se place pour juger les choses, on ne peut s'empêcher d'accuser le régime turc, non point de la décadence de la Bosnie-Herzégovine — puisqu'elle n'était pas arrivée à un degré de développement comparable à celui des autres nations ou provinces d'Europe, — mais de la négligence, de l'impéritie et de l'abandon dans lesquels ont vécu, jusqu'à la fin de ce régime, les populations, tout aussi perfectibles que les autres, de ces pays transsaviens.

Il ne suffit pas d'exercer une critique, qui serait aisée si elle n'avait qu'à énoncer le sentiment de celui qui l'exerce; les faits que nous constatons ici et qui sont des effets, demandent à être démontrés. Ils le seront, je pense, en plus d'un passage de ce livre. Et pour en revenir au pont de Brod dont nous ne pouvons trop nous éloigner, j'ai vu en lui une sorte de symbole, un trait d'union qui est venu rattacher à l'Europe européenne ce coin de l'Europe asiatique. Portant « le respectable poids de notre utilitarisme », il laisse passer, avec le chapelet des wagons de chemin de fer et la religion de l'avenir, le commerce, nos idées, nos institutions, nos qualités et nos défauts.

1. André Lefèvre, *Origines européennes*, 1895, p. 221.
2. Id., *loc. cit.*

Jadis, le Danube en colère, sermonnant Semlin et Belgrade, la turque et la chrétienne, pouvait s'écrier :

Mon flot, qui dans l'océan tombe,
Vous sépare en vain, large et clair;
Du haut du château qui surplombe
Vous vous unissez, et la bombe,
Entre vous courbant son éclair,
Vous trace un pont de feu dans l'air [1].

La Save, sa fille aînée, n'en pensait pas moins à cette époque. Aujourd'hui un pont de fer, suffisamment large pour conduire le progrès, se voûte entre des rives pacifiées, dans une trêve heureuse à « des débats de famille » et pour le bien incontestable, parce qu'évident, de la Bosnie-Herzégovine [2].

Le pont de Brod a été terminé en 1879. Il a une longueur de 484 mètres, et sert à relier, par un tronçon de 3 kilomètres, la gare de Slavonisch-Brod à celle de Bosna-Brod. Il met ainsi en communication le réseau des chemins de fer de l'État hongrois avec la ligne de la Bosna vers Sarajevo.

Lentement, le train passe. La gravité ne messied ni aux hommes, ni aux choses, au passage d'une grande frontière. Au milieu du fleuve, une île s'estompe pareille à un vaisseau. Réclamée tour à tour par l'Autriche et la Turquie, elle finit par être cédée à celle-ci pour revenir, avec la Bosnie, à celle-là. Nous abordons au petit jour sur la rive bosniaque; un peu plus loin, par un remblai assez élevé, la voie à section normale va finir en gare de Bosna-Brod (*Bouzoud*, en turc). Un petit monument, pyramide en granite couronnée de l'aigle bicéphale, rappelle la première visite que l'empereur François-Joseph fit, en 1884, au sol des nouvelles provinces. Arrivé à Slavonisch-Brod, il traversa le pont de la Save et fit passer la revue à un détachement de troupes indigènes. Le monument fut érigé au moyen de souscriptions que le comité avait recueillies dans toute la Bosnie.

La localité en elle-même n'a de l'intérêt qu'aux yeux de celui qui, pour la première fois, passe sans transition du monde occidental dans le monde oriental. L'antithèse est forte. Le costume des habitants et l'architecture des bâtiments, les deux choses qui frappent tout d'abord l'œil le moins attentif, diffèrent entièrement de ce que nous avons vu jusqu'alors. Le turban a fait son apparition avec le pantalon à fond ample, très ample. L'architecture turque des maisons et des huttes en bois nous paraît d'autant plus caractéristique que la nuit nous a soustrait les termes de transition, et, pour la première fois, nous voyons s'épointer, pareils à des chandeliers à bobèche coiffés d'un éteignoir, les minarets blancs des mosquées. Si le Brod slavon a quelque apparence de bourgade, au milieu de ses restes de remparts bastionnés datant de l'époque du prince Eugène (fin du XVII[e] siècle), le Brod bosniaque fait piètre effet avec le dénûment de ses pauvres habitations en bois, le débraillé de son groupement de village et la boue de ses rues. La cause en est, sans doute, aux débordements annuels de la Save inondant la campagne basse et forçant beaucoup de maisons à jucher sur pilotis. Quinze cents habitants environ, dont la moitié

1. Victor Hugo, *les Orientales*.

2. Un autre pont traverse la Save à Bertchka. A l'époque où M. Georges Perrot visitait la frontière bosniaque (1868), les communications entre limitrophes étaient encore fort restreintes, bien moins, assurément, qu'elles ne le furent au temps des *rastels*.

« On voyait aussi, dit-il, il y a quelques années, dans tous les villages situés sur la ligne même des frontières, un édifice appelé *rastel*, qui servait à la fois de lazaret et de marché international; depuis que la peste a disparu de la Turquie d'Europe, que les mœurs se sont adoucies et que les communications se sont multipliées, les *rastels* ont sans doute été fermés ou appliqués à d'autres usages....

« Le *rastel* est un grand bâtiment entouré de murs crénelés. Sur le devant, où se tient le marché, un toit supporté par de grosses poutres forme auvent. Une porte massive en bois près de laquelle se tiennent un pandour bosniaque et un soldat croate, sert d'issue, sur le territoire autrichien, à la place du marché qu'encombrent les bestiaux, les sacs de laine et de blé apportés par les Bosniaques. On fait le trafic des menus objets à travers les palissades massives qui séparent les deux populations; il y a là, autour des barreaux de cette grille, un bruit et des cris rauques dont il est impossible de se faire une idée. Quand il s'agit d'acquisition de bétail, le colon des frontières, escorté de deux sentinelles, va examiner le bétail, conclure le marché et payer le prix convenu, puis il rentre, sous la même escorte, avec son achat. Une fois amené sur le territoire autrichien, le bétail subit un lavage répété trois fois; on le force à traverser trois fois, sous les coups de fouet, un passage étroit entre deux murs que sépare une mare d'eau assez profonde pour que l'animal soit contraint de nager. L'absence de ces précautions pourrait amener des rixes sanglantes entre Croates turcs et Croates autrichiens. » (Georges Perrot, *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du Sud*. — *Tour du Monde*, 1870, p. 305.)

musulmans et l'autre moitié chrétiens, catholiques et orthodoxes, pataugent dans le limon fertile de leurs champs de culture et de leurs jardins ceinturant de vert à profusion leurs greniers d'abondance.

Ce village a pourtant joué de tout temps un rôle d'intercourse militaire et même commercial assez considérable. M. de Saint-Aymour « ne peut pas s'empêcher de noter ici que ces maisonnettes occupent un emplacement où s'élèveront plus tard les palais d'une grande ville, car Brod sera une importante cité commerciale avant la fin du siècle prochain [1] ».

Il se peut; mais je reporterais plus volontiers ce pronostic d'une prospérité future à la cité de Dervent, située à une vingtaine de kilomètres vers l'intérieur sur un terrain plus sain, moins mobile et moins impérieux sur la nécessité de construire tout un système de digues et de canaux de drainage [2].

Le village de la rive bosniaque, comme d'autres sur la frontière de la Save (Gradiska, Chamatz, Doubitza etc.), est venu, dans les temps de luttes et de rivalités, s'établir et s'affirmer comme une réponse, en quelque sorte, à la présence de la forteresse sur la rive hongroise. En ces temps troublés, la forteresse attirant l'ennemi comme le faucon attire les corbeaux, était une menace incessante de malheurs pour la contrée qu'elle était destinée à protéger. En temps de paix, assez rare jusqu'au XVIIIe siècle, les routes pacifiques des marchands et de leurs marchandises croisaient le fleuve entre ces doubles bourgades, ou villages, où les attendaient le fisc et le poste militaire à demeure. En temps de guerre, ces mêmes routes étaient sillonnées de corps de troupes en marche qui s'en allaient, sous la protection de leur forteresse, attaquer la position ennemie qui défendait, en face, la voie d'accès vers l'intérieur. C'est ainsi que Brod a vu passer et repasser, vainqueurs tantôt et tantôt vaincus, dans un jeu terrible de fortune guerrière qui a duré de longs siècles, les forces armées des princes chrétiens et des pachas turcs de la Bosnie, les hordes pillardes des montagnes bosniaques et les troupes des bans d'Illyrie ou de Croatie. Au milieu de ces luttes sans répit entre chrétiens et musulmans, véritables croisades politiques et religieuses à la fois, que de faits d'armes valeureux de part et d'autre! L'un des plus retentissants à travers l'histoire de ces contrées est resté ce *ride* que le prince Eugène de Savoie, le « noble chevalier » de la vieille chanson, entreprit, à la tête d'un corps expéditionnaire léger, jusqu'au cœur de la Bosnie. C'était en 1697. Les armes turques avaient, durant les années précédentes, essuyé plus d'un revers. En 1689, le commandant de Brod avait anéanti, aux environs de Touzla, l'armée des begs de Zvornik; à la même époque, le ban de Croatie, comte Drachkovitch, avait remporté une brillante victoire sur une armée de 50 000 Turcs réunis à Kostainitza. Quatre ans plus tard, en 1693, Adam Bathyany, s'étant emparé de trois places fortes de Bosnie, avait reconquis tout le pays jusqu'aux rives de l'Ouna [3]. Forcés de reculer, les Turcs avaient perdu, non seulement une partie du territoire qu'ils occupaient jusqu'alors, mais encore une partie du prestige qui s'était attaché à leurs armes et qui avait maintenu les velléités de révolte de l'ennemi intérieur. Comptant sur l'explosion unanime des sentiments hostiles à l'oppresseur chez les chrétiens de Bosnie, le prince Eugène crut le moment opportun d'entreprendre une expédition libératrice au cœur même du pays, pour en chasser l'ennemi séculaire de la chrétienté.

Après avoir laissé la plus grande partie de ses troupes dans les quartiers d'hiver, il passa, au mois d'août 1697, la Save à Brod. A la tête de 5 régiments de cavalerie et de 2 500 fantassins, il marcha droit sur Sarajevo, la capitale. Il prit successivement les forteresses de Doboï, Maglaï, Jèptché et Vrandouk et commença, le 11 septembre, le siège de Sarajevo. Cependant, contrairement à son attente, la population chrétienne de Bosnie, soit apathie, soit crainte des représailles en cas d'insuccès, ne s'associa guère au mouvement libérateur. Dans ces conditions, et l'hiver approchant, le prince Eugène se décida à revenir

1. Vicomte Caix de Saint-Aymour, *les Pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie*, 1883.

2. Il est bien plus probable encore que, dans un avenir prochain, la Bosnie sera reliée aux chemins de fer hongrois par une voie à section normale. Dans cette occurrence, la nouvelle ligne, afin d'éviter le chaînon de montagnes qui sépare la vallée de la Bosna de celle de l'Oukrina, suivra le cours de la Bosna jusqu'à Chamatz en laissant Brod et Dervent à l'ouest. Ce tracé naturel n'a pas été suivi en 1878 pour des raisons d'ordre militaire, la place de Slavonisch-Brod servant d'étape principale et de point d'appui à l'armée d'occupation, ainsi qu'aux services d'approvisionnement et du matériel. Brod et Dervent perdront alors une partie de leur importance, qui se reportera nécessairement sur Chamatz, où la construction d'un troisième pont sur la Save s'imposera.

3. Adolf Strausz, *Bosnien, Land und Leute*; Vienne, 1882.



VILLAGE BOSNIAQUE DANS LA POSAVINA.

sur ses pas. Il laissa dans le pays le souvenir d'un fait étonnant et la crainte salutaire de la puissance des armes hongroises.

L'opération, en effet, n'avait duré que vingt jours, marqués par le seul revers de l'abstention des populations indigènes. Ce qui prouve à quel point le séjour de la Bosnie fut, à cette époque, onéreux aux sujets chrétiens des pachas turcs, c'est que la retraite du prince Eugène fut suivie de l'exode de 40000 chrétiens qui vinrent s'établir aux environs de Brod. Deux ans plus tard, le traité de paix de Carlovitz (26 janvier 1699) assigna, comme frontière septentrionale à la Bosnie, la Save et l'Ouna. Ces frontières, confirmées après maintes vicissitudes encore, par le traité de Belgrade (18 septembre 1739) et celui de Sistova (1791), sont restées telles jusqu'au moment où le traité de Berlin, en 1878, vint confier à l'Autriche-Hongrie le mandat d'occupation de la Bosnie-Herzégovine.

Ce fut en cette année, le 29 juillet 1878, que les troupes austro-hongroises, sous le commandement en chef du général *feldzeugmeister* Philippovitch, passèrent la Save à Brod. Rappelons, à ce propos, brièvement les circonstances qui ont amené un fait historique mettant fin définitivement, après quatre siècles de lutte, à la domination ottomane sur une partie de la Yougo-Slavie.

On sait qu'à la suite de l'entrevue de Reichstadt où se rencontrèrent, en 1876, l'empereur François-Joseph et le tsar Alexandre II, la neutralité de la monarchie austro-hongroise était acquise à la Russie en cas de guerre avec l'empire ottoman. Lorsque cette guerre éclata, l'année suivante, le comte Andrassy, ministre des affaires étrangères, eut fort à faire pour maintenir la ligne de conduite imposée par la neutralité en face des belligérants et pour contenir un mouvement très prononcé de l'élément magyar en faveur de la Turquie.

La Hongrie, l'ancien boulevard de la chrétienté contre le grand ennemi séculaire, se rappelait, avec le

ressentiment tenace de la piété nationale blessée, l'intervention en 1849 de la Russie en faveur de l'Autriche; elle avait su gré au sultan Abdoul-Medjid d'avoir donné asile à Kossuth, et les souvenirs du passé lointain s'étaient tus devant la réaction plus moderne des faits récents de l'histoire nationale. Cependant, grâce à la fermeté du comte Andrassy, le mouvement hongrois n'empiéta en rien sur les événements. Après de laborieuses discussions, le traité de Berlin fut signé. Du consentement de tous les États signataires, à l'exception de l'Italie, les frontières de Bosnie-Herzégovine furent ouvertes aux corps d'occupation de la monarchie austro-hongroise. L'Autriche-Hongrie avait, dans ces négociations, fait valoir différents arguments en sa faveur. Sans compter le prix tacite d'une neutralité observée en présence de dissidences intérieures, elle tenait à mettre fin aux troubles dont, depuis si longtemps, sa frontière méridionale était le théâtre incessant. Aux frais permanents que nécessitait une étroite surveillance de cette frontière, s'ajoutaient ceux résultant de l'entretien de milliers de chrétiens bosniaques, réfugiés journellement sur le territoire de la monarchie [1]. Ces frais d'entretien auraient coûté à l'État jusqu'à 3 200 000 florins dans la seule année 1877. Enfin, l'Autriche-Hongrie avait déclaré péremptoirement s'opposer à l'occupation des provinces transsaviennes par toute autre puissance limitrophe.

Le comte Andrassy, avec un optimisme que la suite des événements devait cruellement démentir, estima si facile la prise de possession de ce nouveau gage de sécurité, qu'il livra, dit-on, aux reproches subséquents de ses adversaires le mot suivant : « Pour occuper la Bosnie-Herzégovine, on n'aura qu'à y envoyer une compagnie musique en tête! » Malheureusement, la poudre devait parler une fois de plus.

Au moment de la ratification du traité de Berlin, le gouvernement ottoman métropolitain avait plutôt moins de prestige et d'autorité qu'il n'en avait eu avant la guerre russo-turque. De tout temps en effet, l'aristocratie bosniaque, musulmane bien que d'origine yougo-slave, séparait volontiers ses intérêts des intérêts généraux de l'empire : de sorte que plus d'une révolte se réclame d'un mouvement politique et économique, et non d'un mouvement religieux, comme on serait tenté de le croire. Il déplaisait autant à ces *aghas*, à ces *begs*, grands propriétaires terriens et familles politiquement influentes, de voir leur pays passer de la domination turque sous la domination austro-hongroise, que si ce même gouvernement ottoman avait voulu porter atteinte à leurs droits et à leur influence de grands seigneurs. A en juger par les velléités d'indépendance dont les seigneurs musulmans firent preuve en diverses occasions, et notamment en 1850 lors de la campagne d'Omer-Pacha, on peut admettre que les provinces d'occupation se seraient révoltées même si le gouvernement de Stamboul avait mis plus de zèle, après avoir accepté l'article 25 du traité, à en permettre la pacifique exécution.

1. Voici ce que dit à ce propos M. Adolf Strausz (*loc. cit.*, I, p. 169) : « Une des causes les plus déterminantes de l'émigration chrétienne à cette époque aurait été, d'après lui, les levées exceptionnelles de recrutement que la Turquie projetait de faire parmi les populations chrétiennes. Lorsque, après la prise du valeureux Osman-Pacha, l'existence même de l'empire s'est trouvée menacée, le sultan ordonna parmi les chrétiens de Bosnie, qui jusqu'alors ne payaient qu'un impôt militaire, une levée englobant tous les hommes valides de dix-huit à quarante-cinq ans. Ces conscrits devaient être, sans retard, dirigés sur Constantinople. Or, si les conditions du service militaire répugnaient déjà aux musulmans, laissés sans solde et obligés de s'équiper à leurs frais, elles trouvaient bien plus d'aversion encore chez les chrétiens, payant déjà l'impôt et voyant au surplus dans les victoires de l'armée russe la chute prochaine de la domination turque qui pesait si durement sur leurs intérêts. Au lieu de se rendre à l'appel du sultan, ils prirent en majeure partie les chemins cachés des forêts et des montagnes inabordables ou ceux, mollement surveillés, de la frontière du Nord. On estimait à 300 000 le nombre des Bosniaques chrétiens émigrés de la sorte durant les trois années qui précédèrent l'occupation.

« Or, contrairement à ce que pourrait faire croire ce passage du livre de M. Strausz, il n'y a pas eu de levée de troupes parmi les chrétiens de Bosnie. Une pareille mesure se serait trouvée en contradiction directe avec le principe absolu de l'unité religieuse qui préside au recrutement de l'armée ottomane. Cette unité en fait, du reste, une des grandes forces. Le soldat musulman, en effet, est le défenseur de la foi religieuse : s'il tombe, il devient *chehid*, c'est-à-dire martyr, et s'en va directement au paradis de Mahomet; s'il est vainqueur, il est qualifié de *ghazi*, c'est-à-dire de héros de la guerre sainte. C'est cette foi aveugle et inébranlable en la sainteté de sa cause, avec la croyance religieuse fervente, qui engendrent cette fougue irrésistible que nous aimons à qualifier de fanatisme en Europe. L'émigration des chrétiens de Bosnie avait d'autres raisons encore. En 1875, une insurrection, soulevée par la Serbie et le Monténégro, avait éclaté parmi la population chrétienne de Bosnie-Herzégovine. Elle avait livré le pays, de 1875 à 1878, à un véritable état d'anarchie. De musulmans à chrétiens, ce fut une guerre de représailles sanglantes, sans trêve ni pitié, dans toutes les régions où la population était mixte. Impuissantes à rétablir l'ordre, les autorités turques devaient nécessairement suivre la ligne de conduite que leur prescrivaient les chefs du parti musulman. C'est à ce moment que la population chrétienne des districts voisins de la Serbie, du Monténégro et de l'Autriche-Hongrie se mit à émigrer en masse, et comme l'Autriche-Hongrie leur faisait bon accueil, leur nombre finit par devenir très considérable. »

Or la Turquie avait de 25 000 à 30 000 hommes de troupes dans la Bosnie. En laissant sans instructions le vali de Sarajevo, elle avait donné au parti de la résistance armée le temps de s'affermir et d'organiser la propagande. Mieux que partout, dans ces montagnes sauvages, parmi ces populations rudes et accoutumées au métier des armes, les chefs fougueux s'improvisent dans les rangs des agitateurs. Hadji Loïa, d'origine turque, c'est-à-dire osmanlie, après avoir été chercher son titre de pèlerin à la Mecque, rehaussant ainsi la qualité de sa foi musulmane, était venu prélever sur les passants des routes de Bosnie ses moyens d'existence. L'ardeur de ses paroles, la fougue de son opposition et son caractère belliqueux, non moins que la prestance physique de son extérieur, en firent bientôt le chef avéré de la révolte. Plus tard, lorsque la fortune eut mal secondé sa cause, il fut fait prisonnier et déféré à un conseil de guerre, qui le condamna à mort. Gracié par l'empereur, il subit à la forteresse de Josefstadt une peine de cinq années de prison, puis disparut du théâtre de ses exploits pour finir, à la Mecque, dit-on, le reste d'une vie singulièrement agitée. Ces héros d'un autre âge font rêver. Ils pullulent dans la littérature épopéenne indigène; mais à ceux-là le succès de la cause et le recul des temps ont valu le nimbe de la gloire. Aujourd'hui ils finissent en conseil de guerre, ou reçoivent des pensions viagères du gouvernement.

D'autres avaient prêché la guerre sainte et poussé à la résistance : Hadji Yamakovitch, Hadji Kaouftchi, Akhmed Effendi Nako, etc., à Sarajevo; Aziz Stouper à Livno; Hadji Koulenovitch à Travnik et le belliqueux *moufti* de Tachlidja [1].

De sorte que, avant qu'un seul soldat austro-hongrois eût mis le pied sur territoire bosniaque ou herzégovinien, avant que la Turquie eût pris une résolution nettement traduite en ordres communiqués à ses fonctionnaires de Bosnie-Herzégovine, la résistance était acceptée par la population musulmane, et le général Philippovitch allait être obligé de conquérir le pays.

Au mois de juillet 1878, 70 000 hommes avaient été concentrés en Croatie et dans le Banat. Les troupes étaient formées du troisième corps d'armée, auquel s'ajoutaient deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Pendant que le général Philippovitch opérerait sa marche en avant sur Sarajevo, par le nord de la Bosnie, le général Yovanovitch devait par une marche rapide à travers le Karst herzégovinien, pénétrer, en la prenant de flanc, jusqu'à Mostar, la capitale de l'Herzégovine. Le 29 juillet, à 5 heures du matin, les premiers détachements mirent pied sur la rive bosniaque. Les pontonniers n'avaient mis que deux heures pour jeter un pont de chevalets d'une rive à l'autre, et déjà à midi le général en chef put saluer, au milieu de l'enthousiasme de ses troupes, le drapeau noir et jaune planté sur le sol de la nouvelle province. Ce fut, en effet, un moment solennel, cette heure où les paroles de l'hymne d'Haydn, *Gott erhalte Franz den Kaiser*, chantées par les fils de l'Autriche et de la Hongrie, répondaient si bien à la réalité des faits et où l'héritage de la maison de Habsbourg, si éprouvé par les vicissitudes de la guerre, remplaçait un des fleurons de sa couronne.

L'aigle d'Autriche venait planer, sans lutte avec son antique adversaire, sur une terre yougo-slave.

L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la moire,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.

L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,
Son antique adversaire,
Comme elle regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre [2].

Avant de passer la frontière, le général Philippovitch avait fait répandre à profusion une procla-

1. Ce *moufti*, en dirigeant la défense de Touzla contre le corps Szapary, était parvenu à remporter quelques succès temporaires. Lorsqu'il vit que sa position était devenue intenable, il prit la fuite en emportant, dit-on, la caisse de guerre; il finit par trouver un asile à Constantinople, où il est mort il y a quelques années.

2. Victor Hugo, *les Orientales*.

mation aux habitants de la Bosnie-Herzégovine. Cette proclamation, en turc et en serbo-croate, mérite d'être reproduite ici. Elle a servi jusqu'à ce jour de ligne de conduite loyalement suivie par le gouvernement qui a pris la place des autorités turques. Un des mérites de M. de Kallay est incontestablement celui de lui avoir conservé intacte, et même amplifiée, la sollicitude pour le bien-être des nouvelles populations de l'empire, avec le respect de leurs traditions.

« Habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine,

« Les troupes de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, vont traverser les frontières de votre pays. Elles ne viennent pas en ennemis pour occuper le pays par la force, mais en amis pour mettre fin à un état de choses qui troublait depuis des années, non seulement la Bosnie et l'Herzégovine, mais également les autres provinces limitrophes de l'Autriche-Hongrie.

« Sa Majesté l'Empereur-Roi a appris avec douleur qu'une guerre civile désole ce beau pays, que les fils du pays combattent les uns contre les autres, que le commerce et les communications sont interrompus, que vos troupeaux sont livrés aux rapines, que vos champs de culture restent en friche et que la misère règne aussi bien dans les villes que dans les campagnes.

« De grandes épreuves n'ont pas permis à votre gouvernement de rétablir d'une façon durable la paix et la concorde qui sont les bases de la prospérité du peuple. Sa Majesté l'Empereur-Roi ne pouvait voir plus longtemps la violence et le mécontentement régner dans le voisinage de ses pays, ni entendre la misère et le besoin frapper aux portes de son empire.

« Sa Majesté a appelé le regard de l'Europe sur vous, et dans le conseil des nations il a été résolu à l'unanimité que l'Autriche-Hongrie devra vous apporter à nouveau la paix et la prospérité, si longtemps absentes. Sa Majesté le Sultan, à qui votre sort tient au cœur, s'est trouvé déterminé à vous confier à la protection de son puissant ami l'Empereur-Roi. En conséquence, les troupes impériales et royales viendront au milieu de vous en apportant, non la guerre, mais la paix. Nos armes protégeront chacun, et n'opprimeront personne. Sa Majesté l'Empereur-Roi ordonne que tous les fils du pays auront les mêmes droits devant la loi; que la vie, la foi religieuse et la propriété de chacun seront protégées. Vos lois et vos institutions ne seront pas renversées autoritairement, vos mœurs et vos coutumes n'auront à subir aucune atteinte; rien ne sera changé de force sans qu'on ait pris soin d'examiner vos besoins. Les anciennes lois continueront à être en vigueur aussi longtemps que des lois nouvelles ne viendront pas les remplacer.

« Sa Majesté compte sur les autorités civiles et religieuses pour maintenir l'ordre et soutenir le Gouvernement. Les revenus du pays seront exclusivement employés pour ses besoins. Les impôts arriérés des années écoulées ne seront pas prélevés. Les troupes de Sa Majesté l'Empereur-Roi n'opprimeront ni ne molesteront le pays. Ce qu'il leur est nécessaire de se procurer chez les habitants, elles le payeront comptant.

« Sa Majesté l'Empereur-Roi connaît vos plaintes, et votre sort lui tient au cœur. Des peuples nombreux et variés vivent sous son sceptre puissant, mais chaque peuple peut parler sa langue; il domine sur beaucoup de confessions, mais chacune peut librement professer sa foi.

« Habitants de la Bosnie et de l'Herzégovine, acceptez sans crainte la protection des glorieux drapeaux de l'Autriche-Hongrie; accueillez amicalement nos soldats; obéissez aux autorités; retournez à votre travail, et les fruits de votre labeur seront protégés. »

Cependant nul représentant du gouvernement turc n'était venu assister à cette prise de possession officielle du sol, et le premier acte d'autorité des Austro-Hongrois avait consisté dans le désarmement d'un poste anodin de gendarmes. Les troupes continuaient à passer, lorsque deux personnages turcs, l'un civil, l'autre militaire, se présentèrent pour remettre au généralissime un pli cacheté. Ce pli contenait une protestation de la Turquie contre l'entrée des troupes en Bosnie. Le général Philippovitch refusa de recevoir cette missive, et les délégués s'éloignèrent, après avoir déposé leur document aux

pieds de son cheval. Le soir, le quartier général fut établi à Dervent. Dès lors, l'insurrection s'agitait autour de la capitale, Sarajevo. Des bandes armées se postaient, vers le nord, à la rencontre des troupes austro-hongroises, auxquelles il s'agissait de barrer la route de la vallée de la Bosna.

Cette route, nous allons la suivre nous-mêmes en chemin de fer, et ce chemin de fer date précisément de cette époque. L'historique en présente de l'intérêt, en ce sens que nous voyons les opérations militaires nécessiter des travaux dont l'utilité, spéciale et momentanée, se développe subséquemment en une utilité d'une portée plus générale et d'un profit plus permanent. N'est-ce pas ainsi que la ligne transcaspienne, faible tronçon stratégique de Mikhaïlovsk à Kizilarvat d'abord, est devenue une artère aortique et une veine porte à la fois pour le commerce du Turkestan russe?



CARTE DES CHEMINS DE FER DE LA BOSNIE-HERZÉGOVINE.

Au moment où les troupes austro-hongroises allaient s'engager sur les routes de l'intérieur, leur approvisionnement par les moyens de transport ordinaires devait rencontrer les plus grandes difficultés. L'état des voies de communication bosniaques, en effet, était si précaire, que l'intendance risquait de ne pas pouvoir suivre le gros du corps expéditionnaire dès la quatrième étape. Peu de temps après le passage des troupes et des premiers convois du train, la route de Brod à Sarajevo était devenue à ce point impraticable, que les chariots préféraient quitter le tracé de la route pour chercher, à travers les champs, un terrain plus résistant. Or le sol, détrempé sous une pluie tenace, offrait les plus grandes difficultés. C'est ainsi que le meilleur attelage de chevaux, avec un chargement net de sept à huit quintaux, ne parvenait à faire que 5 à 6 kilomètres en moyenne par jour. Au bout de quelques mois, la plupart des chevaux et des chariots se trouvaient hors d'usage. Pour comble de malheur, la Save se mit à grossir démesurément, à tel point que l'inondation de la vallée intercepta toute communication régulière. La bourgade de Dervent fut longtemps sans pouvoir communiquer avec la rive droite autrement que par un petit steamer qui remonta la rivière Oukrina pour aborder à Novoselo. C'est alors que la nécessité d'une communication constante et rapide se fit le plus vivement sentir, et que la transformation de la voie ferrée temporaire, en ligne définitive avec traction à la vapeur, s'imposa pour l'avenir. On avait en effet commencé les travaux dès le début du mois de septembre 1878, avec l'intention de les conduire le plus rapidement possible jusqu'au terminus proposé, à Jèptche (Žepče): soit sur une longueur d'environ 135 kilomètres. Comme la voie n'était destinée, dans le projet primitif, qu'au transport des approvisionnements militaires et des troupes, on voulut aller vite et le tronçon devait être terminé dans l'espace de deux mois. On adopta sans peine la voie à petite section de 76 centimètres, et les rails, en beaucoup d'endroits, furent posés à même le sol argileux.

Cependant, les travaux n'avançaient que lentement, en dépit de tous les efforts secondés par des ressources pécuniaires appropriées. Il fallait, dès l'invasion des eaux, élever à 2 mètres le remblai dans la plaine riveraine de la Save; les gelées imminentes, le manque de brouettes pour le transport des terres, la pénurie du bois dans un pays couvert de forêts, mais peu accessibles, les difficultés de recrutement des ouvriers vinrent s'ajouter aux obstacles qu'un sol des plus accidentés opposait à la construction rapide de la ligne. On s'étonne en effet que dans un pays si riche en bois d'œuvre, le fer entre si communément dans la construction des ponts du chemin de fer; mais il paraît que l'usage du bois aurait été, bien que gratuit, plus dispendieux que celui du métal amené de loin. La rareté de la main-d'œuvre, en présence de l'inaptitude de l'ouvrier indigène à ce genre de travaux, avait fait monter les salaires ordinaires à 2 florins 50 (5 francs) par jour. On avait pu réunir néanmoins jusqu'à 4 000 ouvriers travaillant sous la direction de 40 ingénieurs. Grâce à l'activité déployée, les substructions se trouvaient prêtes jusqu'à Jèptche, c'est-à-dire sur une longueur de 145 kilomètres, dès le mois de décembre 1878. Ce n'est que le 24 mars de l'année suivante que le premier train put atteindre Maglaï (Maglaj) et, le 22 avril, entrer en gare de Jèptche. L'administration militaire ayant été autorisée, à la suite d'un nouveau contrat, à prolonger la nouvelle ligne jusqu'à Zénitza, les travaux de prolongement furent activement poussés, de sorte que le 9 juillet 1879, quatre mois environ après le commencement de ces travaux, 45 kilomètres s'ajoutaient aux 145 déjà existants. Ce résultat est d'autant plus remarquable que la période des travaux n'avait été favorisée que de cinquante journées sans pluie. En dépit de ces conditions de construction hâtive et nécessairement moins soignée, et malgré les faibles moyens de transport et de traction, on avait pu transporter, du 11 septembre 1878 à la fin de décembre 1879, 37 464 hommes de troupes et voyageurs civils ainsi que 8 448 tonnes de marchandises [1].

C'est à partir de 1880 que l'administration militaire a commencé les travaux de rectification du tracé et des courbes, de consolidation de la voie et de réfection des ouvrages d'art. L'année suivante, en 1881, elle entreprit la continuation de la voie de Zénitza vers Sarajevo, soit sur une distance de 79 kilomètres. Les difficultés du tracé devinrent ici considérables à cause, surtout, des entailles et des tranchées que l'étroitesse du thalweg de la Bosna obligeait de creuser dans le roc; de plus, l'insurrection du commencement de 1882 contribua à retarder les travaux. Néanmoins la date d'ouverture ne fut pas dépassée de beaucoup, et le 5 octobre 1882 la première locomotive, entrant en gare Sarajevo, inaugura la nouvelle ligne qui reliait désormais la capitale de la Bosnie à celle de l'empire.

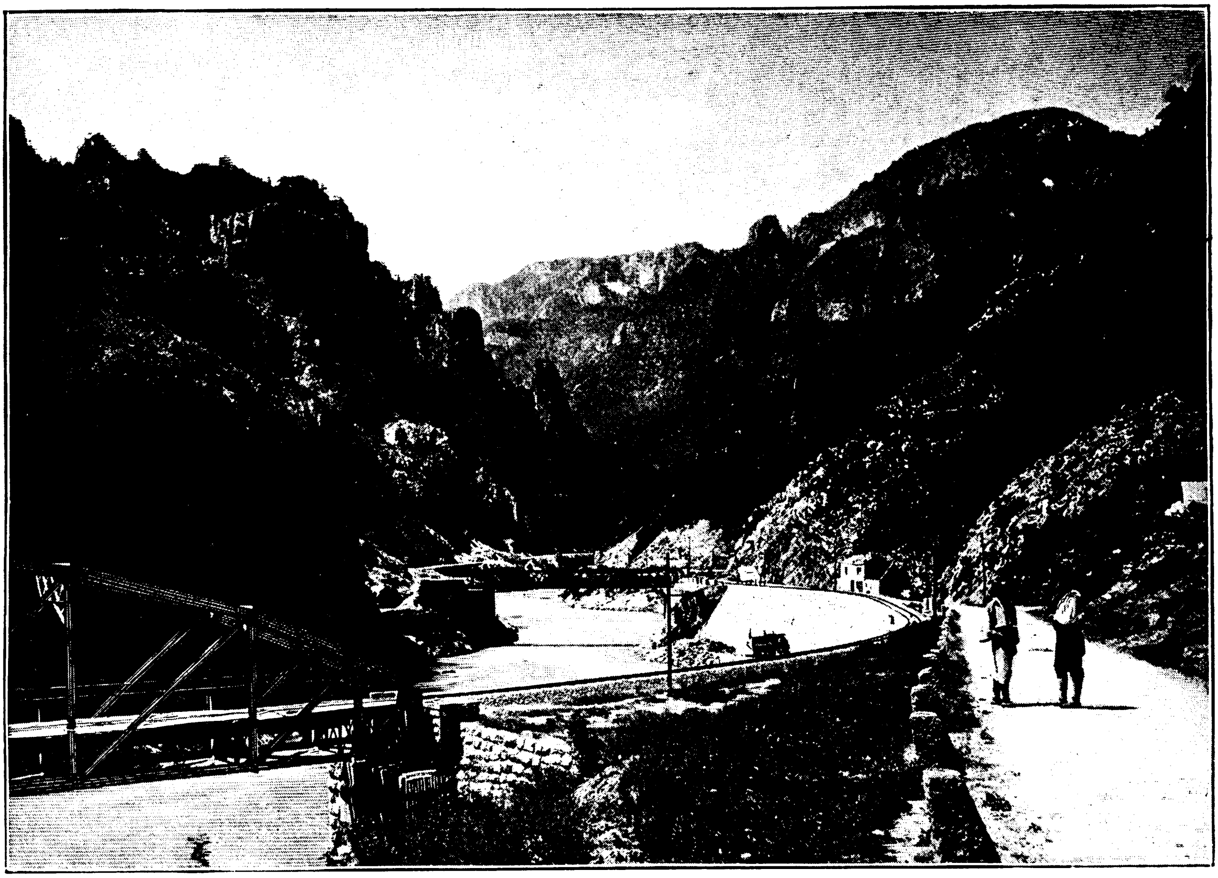
Depuis, le réseau des chemins de fer s'est étendu pour ainsi dire chaque année. Et puisque nous sommes sur cette voie, je crois utile d'examiner les chemins de fer de la Bosnie-Herzégovine dans leur ensemble et de marquer succinctement le rôle qu'ils ont déjà accompli, et qu'ils sont destinés à amplifier dans une large mesure.

La première ligne fut avant tout une ligne de pénétration de la Save à la capitale Sarajevo. Les premiers résultats, ayant parfaitement répondu à l'attente, avaient démontré non seulement la possibilité de la construction de voies ferrées, sans avoir recours au dispendieux outillage des systèmes à voie normale, mais encore l'avantage qu'il y avait à adopter définitivement une voie à section étroite. La ligne de pénétration était appelée, tout naturellement, à devenir une ligne de débouché. De voie militaire et stratégique, elle pouvait s'affirmer comme voie commerciale et économique.

Il importait, avant tout, de relier la province sœur, l'Herzégovine, au centre vital, à la capitale Sarajevo. On ouvrirait du même coup, vers l'Adriatique, une voie d'autant plus nécessaire, que la nature du pays qui sépare les rivages de la Dalmatie du centre de la Bosnie est plus difficile et plus pauvre en voies de communication.

En jetant un regard sur la carte, on voit que le seul couloir d'accès vers l'intérieur est formé par

1. *Das Bauwesen in Bosnien und der Hercegovina*. Publication du Gouvernement, sous la direction de Edm. Stix. — Vienne, 1887.



LA VOIE FERRÉE DANS LE DÉFILÉ DE LA NARENTA, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'étroite entaille de la vallée de la Narenta. Le fleuve lui-même, le seul qui force la barrière transversale des chaînons dinariens, se jette à la mer par un estuaire dont, à première vue, la navigabilité paraît assurée. Or cette navigabilité était tout à fait précaire il y a une douzaine d'années. La Narenta, qui change subitement d'allure dans la zone basse prémarine, se divisait en une dizaine de bras ensablés, au point que les barques et les navires d'un très faible tonnage pouvaient seuls remonter le bras principal jusqu'au petit port de Metkovitch. Le gouvernement autrichien entreprit, dès 1882, la régularisation du cours de la Narenta depuis son embouchure jusqu'à Metkovitch, c'est-à-dire sur une distance de 19 kilomètres environ. Les travaux étaient terminés complètement en 1889. Désormais les bateaux jaugeant 700 tonneaux, y compris certains steamers de la compagnie du Lloyd autrichien qui font le service de l'Adriatique, pouvaient venir aborder à quai de Metkovitch.

Toutefois M. de Kallay, à qui revient le mérite de cette initiative, n'avait pas attendu la fin des travaux de canalisation pour inaugurer ceux de la voie ferrée complémentaire. Au mois d'août 1884, le tracé de la ligne Metkovitch-Mostar fut commencé. Le 13 juin 1885, ce premier tronçon de la ligne de l'État bosni-herzégovinienne (*Bosn.-Herzegov. Staatsbahn*), long de 43 kilomètres, fut inauguré à Mostar. Dès l'année suivante, après le vote d'une nouvelle loi, les travaux furent repris en amont de Mostar, et le 22 août 1888, un nouveau tronçon fut inauguré jusqu'à la station d'Ostrojatz (Ostrožac). Les difficultés que rencontrèrent ici les ingénieurs furent considérables, le tracé devant nécessairement suivre le défilé étroit par lequel la Narenta, à partir du confluent de la Rama, se précipite à travers les massifs calcaires des chaînes dinariennes. Au printemps de 1889, la voie fut prolongée en amont d'Ostrojatz vers Konjitza, et inaugurée le 10 novembre de la même année. Restait le passage de la crête de l'Ivan, qui forme partage d'eaux, et dont les pentes inclinées allaient donner lieu à une application intéressante d'une voie à crémaillère. Commencés le 1er août 1889, les travaux étaient terminés fin juillet 1891. De sorte que, le

1[er] août 1891, toute la ligne de Metkovitch à Sarajevo — soit une distance sur rail de 177 kilomètres et demi — put être, neuf ans après le commencement des travaux de régularisation de la Narenta, ouverte au commerce de l'Adriatique et du centre de la Bosnie.

Le 25 avril 1885, le gouvernement de la Bosnie-Herzégovine fut autorisé par une loi à emprunter au Crédit foncier autrichien (*Boden Credit-Anstalt*) une somme de 1 300 000 florins pour la construction d'une voie ferrée destinée à relier, à la ligne de la Bosna, la ville de Dolnia-Touzla, les salines et les charbonnages de Simin-Han et de Kréka. Commencée en mai 1885, la voie qui part de la station de Doboï au confluent de la Sprétcha et de la Bosna, fut terminée le 28 avril 1886. Elle a une longueur de 66.7 kilomètres et l'exploitation en est confiée à la direction de la Bosna-Bahn.

Concurremment avec ces lignes d'intérêt général, des tronçons secondaires, destinés à desservir des établissements industriels privés, furent construits et fonctionnent, jusqu'à ce jour, exclusivement pour les besoins de ces établissements. Telle est la ligne de l'Oussora, d'une longueur de 47 kilomètres, et qui dessert la grande scierie d'Oussora, à quelques kilomètres de Doboï. Telle encore la ligne minière de Vogochtcha (Vogošća) à Tchevlianovitch (Čevlyanović), qui, sur une longueur de 20.4 kilomètres, sert au transport des minerais de manganèse que la compagnie « Bosnia » exploite dans les montagnes au nord de Sarajevo. Inaugurée le 25 janvier 1885, cette ligne a coûté 118 198 florins. Je mentionnerai également une petite ligne industrielle, commencée au printemps de cette année (1895) et qui, de Podlougovi sur la Bosna-Bahn, ira desservir les mines de fer et les hauts fourneaux de Varesch dans la haute vallée de la Stavnia. Ce tronçon, dont l'importance n'est pas moindre que celle de la ligne précédente, sera terminé, selon toutes prévisions, pour le mois d'octobre de la même année [1].

En 1893, le 26 octobre, fut livré à l'exploitation le premier tronçon d'une ligne destinée à marquer une phase importante dans le développement économique de la Bosnie. Il s'agit de la voie ferrée qui, de Lachva sur la Bosna-Bahn, ira, par Travnik, Bougoïno et Livno, rejoindre le port important de Spalato sur l'Adriatique.

La Bosnie centrale, dont quelques districts, tels que le Skoplié, sont des centres agricoles très fertiles, possède des richesses forestières et des produits de l'élevage du bétail qui formeraient d'importants articles d'exportation vers la côte dalmate, s'ils trouvaient une voie d'écoulement plus facile que la voie de la Bosna et la route fluviale, assez précaire, de la Save qu'ils utilisent jusqu'à présent. En supposant le port de Spalato relié au réseau des chemins de fer de la Bosnie, il y aurait donc un intérêt, non seulement de transit des produits transportés par voie maritime, mais encore un intérêt direct à partager entre les régions côtières et celles de l'intérieur.

Ces avantages n'avaient point échappé à la considération du ministre. Une loi, datée du 28 juillet 1892, ouvrait au gouvernement de la Bosnie-Herzégovine un crédit de 7 300 000 florins, et dès le mois d'octobre de l'année suivante, les 30 premiers kilomètres de la nouvelle voie Lachva-Travnik amorçaient la future ligne de Spalato. L'année dernière, le 14 octobre 1894, on inaugurait le prolongement de la ligne par le col de Komar jusqu'à Dolni-Vakouf et Bougoïno. Enfin, récemmment, le 1[er] mai 1895, la ligne de bifurcation de Dolni-Vakouf à Yaïtzé (Jajce) vint ajouter 33.7 kilomètres de voie ferrée au réseau déjà existant. Il est à présumer que d'ici deux ans la ligne entière de Lachva à Spalato pourra être livrée à l'exploitation.

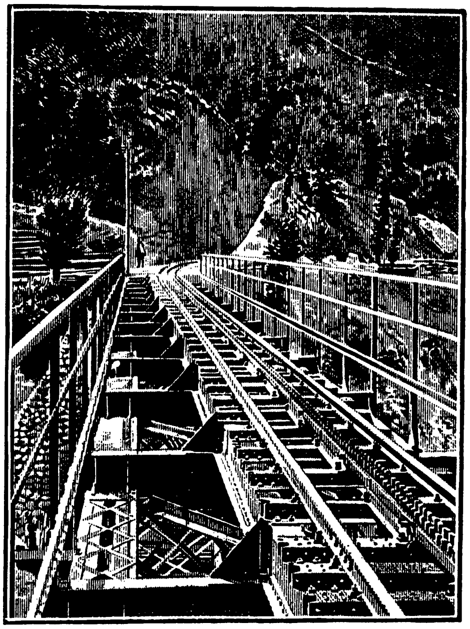
Au total, la Bosnie-Herzégovine possède actuellement 809 kilomètres de voie ferrée, dont 708.4 kilomètres à petite section et 101 kilomètres à section normale.

On peut dire qu'après son achèvement, le réseau total projeté dépassera le coût de 30 millions de florins. Jusqu'à présent l'amortissement de la dette s'est effectué pour la plupart des lignes dans les conditions les plus satisfaisantes, concurremment avec les dépenses affectées à l'amélioration des voies et du matériel roulant. Le chiffre de la dette s'est trouvé réduit de plusieurs millions déjà. On estime toutefois préférable d'unifier, avec la dette, l'administration des chemins de fer de la Bosnie-

1. Le 7 novembre 1895, la ligne a été inaugurée sur un parcours de 25 kilomètres.

Herzégovine et d'octroyer aux provinces d'occupation l'entière responsabilité financière de l'exploitation de leur réseau. A cet effet, le gouvernement s'est proposé d'avoir recours à un emprunt qui permettrait, tout en remboursant la dette contractée vis-à-vis de l'État, d'accorder aux provinces d'occupation la libre possession de leurs voies ferrées. Ce projet d'emprunt vient d'être l'objet d'un rapport favorable, présenté à la Chambre des députés par M. Sczepanowski, et à la Chambre haute par le baron de Czedik.

Comme l'application des chemins de fer à petite section a donné dans ces pays des résultats très heureux, il n'est pas sans intérêt de relever d'autres chiffres. C'est ainsi que le coût kilométrique moyen n'atteint que 53 000 florins, ce qui est, à première vue, très remarquable en présence des difficultés de terrain si considérables que le tracé de la voie a rencontrées dans un pays aussi accidenté. Le passage du défilé de la Rama, celui du col de l'Ivan sur la ligne de Sarajevo à Mostar, le passage du col de Komar sur la ligne de Travnik à Bougoïno appellent, à ce point de vue, tout particulièrement l'attention des spécialistes. Avec un écartement des rails de 76 centimètres et un matériel roulant approprié, on a pu aborder, par simple adhérence, des rampes dépassant 15 p. 1 000 et des courbes d'un rayon minimum de 45 mètres. Pour les rampes de 30 à 60 p. 1 000, on a eu recours au système à crémaillère Roman Abt, qui fonctionne sur le col de l'Ivan et sur le col de Komar.


VOIES A CRÉMAILLÈRE. — PASSAGE DU COL DE L'IVAN.

Le poids des rails de 8 mètres varie de 13 kil. 86 à 17 kil. 65; sur la ligne de Lachva-Travnik on a employé des rails de 10 mètres.

Quant au matériel roulant, il a subi des perfectionnements considérables dans les dernières années. Les lignes de Bosnie possèdent actuellement des locomotives Klose à couplement quintuple, développant presque la même force que les locomotives ordinaires sur voie normale. Des machines Roman Abt du poids de 32 tonnes, d'une force de 200 chevaux, avec une puissance de traction effective de 2 520 kilogrammes, desservent les tronçons à crémaillère. Tandis qu'au début de l'occupation, la ligne militaire provisoire n'employait que des wagons d'une charge de 2 tonnes, aujourd'hui les wagons de marchandises admettent une charge de 10 et même de 15 tonnes, c'est-à-dire la charge des wagons sur voie normale. Avec une superficie de plate-forme de 23 mètres carrés, ils peuvent contenir 6 chevaux. Les wagons destinés au transport du charbon de terre sont à trois ou quatre essieux, avec une charge maximum de 100 quintaux métriques et une tare de 30 quintaux. Un système spécial de pivotement leur permet de desservir des courbes de 40 à 50 mètres de rayon. Les wagons de voyageurs, confortablement aménagés, offrent de 30 à 48 sièges et admettent quatre classes; les trains directs comprennent des wagons-lits luxueusement installés, sur boggies, longs de 12 m. 6 et larges de 2 m. 40. La vitesse des trains de voyageurs sur la ligne de la Bosna atteint 35 kilomètres à l'heure; sur les rampes à crémaillère de la ligne de Mostar, cette vitesse tombe à 8-9 kilomètres à l'heure [1].

Le développement du trafic, en tenant compte, bien entendu, de l'extension du réseau, qui se chiffre par une moyenne de 41 kil. 3 par an depuis les seize années de l'occupation, a suivi une courbe rapidement ascendante.

Le tableau officiel suivant donne, à ce sujet, quelques chiffres comparatifs :

1. Vienne et Buda-Pest sont en communication rapide avec la capitale de la Bosnie. Un wagon direct court entre Buda-Pest et Brod. Le supplément à payer pour une place de wagon-lit, sur la ligne de Brod à Sarajevo, est de 2 florins sur le prix d'un billet de 1re classe. Les prix des places de Brod à Sarajevo, par exemple, sont les suivants : 1re, 10 florins 76; 2e, 8 florins 07; 3e, 5 florins 38; 4e, 2 florins 69; la distance est de 269 kilomètres. En partant de Vienne à 8 h. 5 du matin, on est à Buda-Pest à 2 h. 35 du soir, à Bosna-Brod à minuit et à Sarajevo à 11 heures du matin. On trouve des buffets à Brod, Dervent, Doboï, Zénitza, Lachva et Sarajevo. Des wagons directs courent entre Brod et Mostar.

I. — *Mouvement des voyageurs et des marchandises sur les lignes à petite section de Bosnie-Herzégovine.*

ANNÉE.	NOMBRE DES VOYAGEURS CIVILS.	TONNES DE MARCHANDISES.	TONNES KILOMÉTRIQUES.
1885	153 901	62 391	8 702 169
1890	193 823	309 170	27 639 311
1894	286 292	624 481	45 218 108

II. — *Recettes kilométriques (en florins).*

ANNÉE.	LIGNE DE BROD-SARAJEVO.	SARAJEVO-METKOVITCH.	DOBOI-SIMIN-HAN.	LACHVA-TRAVNIK-BOUGOÏNO.
1891	3 708	1 472	2 032	—
1894	5 190	2 312	2 876	1666

En 1893, un chiffre communiqué par la direction des chemins de fer à Sarajevo met à 2 350 florins le coût kilométrique de l'exploitation des chemins de fer en Bosnie-Herzégovine.

En comparant les chiffres de statistique des voyageurs sur les lignes à section normale de l'Autriche-Hongrie, avec le nombre des voyageurs sur les lignes à petite section dans des pays comme la Norvège et certaines régions de l'Allemagne, où ces lignes ont pris un développement assez étendu, on voit que ce dernier nombre est en général de beaucoup plus élevé. La Bosnie-Herzégovine se flatte, sous ce rapport, de servir dans quelques années de nouvel exemple aux partisans des chemins de fer à petite section. Elle figurera parmi les pays qui n'ont pas attendu d'un réseau à voie normale, bien autrement coûteux et long à établir, le bénéfice rapide, mais plus étroitement local et restreint, qu'ils peuvent retirer d'un réseau de chemin de fer à petite section. La question du grand trafic international est nécessairement reléguée au second plan, et déjà une considération de ce genre surgit à propos des chemins de fer bosniaques.

En jetant un regard sur la carte du réseau des voies ferrées de la Turquie d'Europe, on voit que la ligne qui remonte de Salonique à Usküb finit, au nord, en cul-de-sac à Mitrovitza, sur la frontière du sandjak de Novi-Bazar dont l'Autriche-Hongrie a le droit d'occupation militaire. Ce tronçon, perdu en quelque sorte au milieu des montagnes, n'a guère eu de trafic jusqu'à présent. Il est donc bien naturel d'envisager la possibilité et l'avantage possible d'un raccordement, vers le nord, avec la ligne de Sarajevo. Il s'est effectivement constitué, en 1893, à Salonique un syndicat anglo-allemand pour les études préparatoires de ce projet de ligne transpéninsulaire; mais les travaux n'ont point, que je sache, été poussés très activement jusqu'à présent. Il est vrai que ni le gouvernement de Constantinople ni celui de Bosnie-Herzégovine ne paraissent avoir accueilli avec enthousiasme l'initiative de ce raccordement, quelle qu'en soit l'apparente utilité. Les adversaires du projet objectent les difficultés considérables de terrain que le tracé de la voie rencontrerait sur les 250 kilomètres qui séparent le terminus actuel de la ligne turque de Savajevo et, par suite, les frais énormes que ne viendrait pas compenser un trafic suffisant. La Bosnie, dont l'intérêt immédiat se concentre en ce moment sur l'achèvement de la ligne de Spalato, ne se soucie pas encore d'envisager la transformation de sa ligne de la Bosna en voie normale. La nécessité d'établir une grande ligne d'Orient, du sud de la Monarchie à la mer Égée, ne s'impose point, et les circonstances politiques ne sont point telles, que la création de cette voie de transport rapide soit considérée comme anodine au point de vue stratégique. Il est donc probable que le raccordement de Mitrovitza à Sarajevo restera à l'état de projet pendant un temps plus ou moins long. Un jour ou l'autre, toutefois, cette grande ligne d'Agram à Salonique, que naguère le tronçon de Banjalouka-Doberlin devait amorcer, joindra les deux bouts, et un ruban de fer, parallèle à celui qui court à travers la Serbie et la Bulgarie vers le Bosphore, reliera l'Orient à l'Occident par la Bosnie. Alors ce pays aux évolutions rapides, qui, en 1878, possédait à peine quelques chariots en bois, aura complété son système artériel de voies ferrées rayonnant à la périphérie de son territoire et de ses intérêts économiques : à Doberlin et à Brod sur la frontière hongroise; à Metkovitch et à Spalato sur l'Adriatique; à Salonique sur la mer Égée et, sans doute, à Zvornik sur la frontière serbe.

En présence du développement si rapide des voies de communication en Bosnie-Herzégovine et des avantages remarquables qui en sont résultés pour le pays, je ne puis m'empêcher de citer le passage suivant d'une relation du voyage que M. Georges Perrot fit en 1868 à travers les provinces yougo-slaves :

« Si, dit-il, l'Autriche, au lieu de gaspiller son argent et ses forces vives dans de dispendieuses entreprises militaires, dans des luttes stériles, avait travaillé depuis trente ans à sillonner de routes, de canaux et de chemins de fer toute la Yougo-Slavie ou Slavie méridionale,... si elle avait en même temps donné satisfaction aux aspirations nationales de ces peuples, elle n'aurait pas eu à craindre, comme il y a lieu de le faire aujourd'hui, que la Serbie n'attire à elle toutes les sympathies des Slaves du Sud et ne les entraîne tous dans son mouvement.



PAYSAN BOSNIAQUE.

« L'Autriche avait jadis possédé la Bosnie; avec un peu d'habileté, en faisant aboutir à ses frontières de nombreuses routes, en lui donnant le spectacle de populations actives et heureuses chez qui l'aisance aurait grandi chaque jour, elle aurait pu entreprendre une nouvelle conquête, conquête d'abord économique et toute morale, qu'au premier ébranlement la politique serait venue achever et ratifier. Aujourd'hui il est peut-être bien tard pour réparer le temps perdu, pour espérer encore cette annexion, à laquelle tout le monde, Slaves autrichiens et Slaves turcs, musulmans comme chrétiens, aurait trouvé son compte [1]. »

La suite des événements applaudit à la sagacité de jugement du voyageur français, sauf que la politique est venue inaugurer une conquête que les réformes économiques et toutes morales viendront achever et ratifier. Mais il est temps, à présent, de retourner à la gare de Bosna-Brod, d'où cette digression, dont la longueur se réclame de l'intérêt primordial du sujet, nous a éloignés jusqu'aux limites extrêmes du territoire.

Le ministre avait bien voulu me faire tenir à Vienne une « lettre ouverte » ou *Offene Ordre*, me recommandant au bienveillant accueil des autorités civiles et militaires des provinces d'occupation. Bien qu'une telle faveur ne soit pas nécessaire généralement pour jouir des bonnes dispositions de toutes les autorités vis-à-vis du voyageur, fût-il simple touriste, elle n'en est pas moins précieuse comme donnant, à celui qui la possède, une sorte de tranquillité d'esprit où se mêle comme une croyance en la vertu d'un talisman ou d'un gris-gris, remplaçant avantageusement celle d'un revolver. Cet instrument est, au reste, parfaitement inutile. On n'entre pas en Bosnie, ni à Sarajevo ou à Mostar, sans montrer patte blanche, c'est-à-dire sans être pourvu d'un passeport en règle ou de papiers établissant l'identité inoffensive du voyageur. La mesure a sa raison d'être dans un pays aux institutions politiques nouvelles, jeunes encore, qu'on voudrait garder des ferments d'agitation qui pullulent dans la presqu'île des Balkans.

Gravement, les Bosniaques à la haute taille, les Albanais à la mine farouche, les Juifs polis et les Herzégoviniens à l'allure dégagée, après avoir fait queue au guichet des billets, s'en vont tirer de la doublure de leur gilet ou de la poche de leur vaste ceinture en cuir le papier que réclame la muette présence de l'officier de police. L'ordre que nous admirons à la queue de nos théâtres préside à ces

1. Georges Perrot, *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du Sud*, 1868. *Tour du Monde*, 1870, p. 274.

évolutions qui se font silencieuses. Il est vrai que le jour va paraître bientôt, et qu'un sommeil contenu met sur la figure de tous les voyageurs un air de résignation parfaitement humain. Dans les salles d'attente, au buffet, des militaires, des fonctionnaires avec leur femme, étayant maternellement des enfants endormis, boivent le matinal café ou thé, en causant du prix des loyers à Sarajevo ou des avantages de leur déplacement. Aux troisièmes et quatrièmes, des groupes somnolent. Des paquets bruns, tachetés de rouge d'où sortent des pieds chaussés d'immenses *opankés*, gisent sur un banc ou le sol. Une odeur de suint traîne dans la fumeuse clarté des lampes tardives, et, dans un coin, confondus avec de gros sacs qu'ils accompagnent sur le plancher, des hommes, des femmes et des enfants, vêtus de peaux de moutons, se régalent d'une grosse miche de pain noir. J'ai vu ces types en Russie : c'est le moujik barbu, avec son air accablé et les rides de sa figure sa casquette plate et le passepoil ébouriffé de son *touloup* ceinturé d'une corde. C'est le type slave du nord, avec sa petite voix chantante et la voussure de son dos courbé vers la terre. On le rencontre depuis les Karpathes jusqu'aux rives de l'Oussouri et à celles de l'Amou-Daria.

L'essaimage de cet élément slave, dans les contrées lointaines des terres du tsar aussi bien que dans les contrées non moins lointaines de l'étranger, est un fait digne de remarque et qui prouve la vitalité de la race. L'homme de la plaine, qui cultive la terre par l'atavique accoutumance, subit, moins facilement que le montagnard éleveur de bétail, ce qu'Arsène Dumont a appelé si bien la « capillarité » de la ville ou de l'étranger. Il lui faut l'espoir et la vision forte d'une existence meilleure, pour lui faire quitter le sol natal à la recherche d'une nouvelle patrie. Les Allemands qui fondent des colonies agricoles au Brésil, au Caucase, sont un exemple des uns, nos Basques un exemple des autres. Les Slaves, ceux qui sont Russes, émigrent aujourd'hui en grand nombre en Sibérie; leurs colonies orthodoxes s'affermissent en Terre Sainte et peut-être trouveront-elles bientôt la voie facile vers l'Abyssinie. D'autres gagnent l'Amérique, Tchèques, Ruthènes, Polonais, et d'aucuns se dirigent vers la Bosnie.

Voici précisément une de ces familles d'émigrants, venus de Galicie et se dirigeant vers l'intérieur de la nouvelle province austro-hongroise. Sans changer de nationalité, et à peine de langue, ils y trouveront un sol vierge et l'appui gouvernemental. La rencontre nous permettra de feuilleter un peu dans l'histoire de la Bosnie, passée et présente, pour esquisser les grandes lignes de la colonisation. Elle fut généralement une invasion violente et une prise de possession du sol par la force des armes.

« A l'origine la plus reculée de nos connaissances historiques, dit M. Truhelka, la presqu'île des Balkans s'est trouvée habitée par les deux seules tribus des Thraces et des Illyriens : ceux-là au Nord-Est, ceux-ci au Nord-Ouest. » Possesseurs exclusifs du sol, les Illyriens ont successivement essuyé les invasions formidables des Celtes, avec lesquels ils se sont métissés dans le nord de la Bosnie surtout, puis l'invasion romaine, qui fut moins barbare et qui, tout en pénétrant plus loin sur l'ensemble du territoire, a probablement laissé moins de traces au point de vue du mélange des races et de la colonisation. Il n'en est plus de même aux VIIe et VIIIe siècles, alors que les Slaves voisins du Danube, ceux des Karpathes de la Biélocroatie et ceux de la Biéloserbie, appelés par l'empereur Héraclius pour combattre les Avares, passèrent le Danube et la Save. Ils s'établirent en Bosnie-Herzégovine. Peut-être des immigrations de groupes slaves avaient-elles pu, antérieurement déjà, s'établir chez les Illyriens du nord de la Bosnie, de la Serbie et de la Bulgarie; toujours est-il que c'est à l'époque du règne d'Héraclius, mort en 641, que peut être reportée la grande invasion des Slaves Croates de la Biélocroatie dont l'établissement allait être définitif. Des remous incessants de populations slaves se manifestent ensuite dans la presqu'île des Balkans. Les Bulgares, d'origine ougrienne, qui, au VIe siècle, avaient envahi la partie orientale, finissent par en perdre leur caractère national et se fondent dans les populations slaves qu'elles avaient commencé par subjuguer. Les Croates établis en Bosnie repassent la Save et vont planter les germes de la Croatie actuelle. En 746, les Slaves du Danube descendent presque dans le Péloponèse. Ils y restent, après avoir couvert de sang et de ruines la Mésie, la Macédoine, l'Illyrie et la Dalmatie. Le brassage des races s'opère. La colonisation slave vient « superposer une couche nouvelle

aux débris accumulés de toutes les invasions » et au IXe siècle la multitude slave ou slavisée pullule entre le Don et l'Elbe, entre les monts de la Bohême et les Balkans.


TYPE BOSNIAQUE.

Cependant Serbes, Croates, Bulgares slavisés n'arrivent pas à faire trêve à leurs luttes fratricides et à créer l'unité nationale, sur les territoires de leur conquête nouvelle.

Si les Magyars, puis les Turcs, sont venus successivement apporter des éléments de domination nouveaux, ni les uns ni les autres n'ont apporté des éléments de colonisation appréciables. Depuis 1436, époque où le supplice de Stepan Tomachevitch, dernier roi de Bosnie, marque le passage du royaume de Bosnie sous la domination turque; depuis 1456, où l'Herzégovine a partagé le même sort, l'élément turc — et nous parlons ici de la race dans le sens anthropologique — n'a apporté dans ces pays qu'un appoint de colonisation et de métissage minime. Il est vrai qu'après la conquête, de nombreuses familles ottomanes suivirent la trace des heureux vainqueurs, mais ils ne dépassèrent guère la Thessalie ou la Macédoine. Au reste, si la conquête turque a pu soumettre à l'autorité de Constantinople les pays qui ont fini par former l'immense empire ottoman, la fertilité de la race ne fut point telle, qu'elle permît l'essaimage de fortes fractions de populations nodales. Pour conquérir le monde, il ne suffit pas de disposer de la mortalité chez les autres par la force des armes, il faut encore jouir de la forte natalité chez soi. Méditons l'évolution des races qui pullulent, des Juifs et des Chinois! Et puisque nous prononçons le nom de Juifs, ajoutons à notre sujet le fait qu'au XVIe siècle, la Bosnie a reçu de nombreuses familles juives séphardes que l'Inquisition avait chassées d'Espagne. Nous y reviendrons. Notons encore comme appoint d'immigration, bien que faible et anodin, celui des Tziganes qui habitent aujourd'hui au nombre d'une douzaine de mille les environs de quelques villes et villages.

Les Arnautes aussi, ou Albanais, que l'on considère comme les représentants les moins mélangés des anciens Illyriens, ont, par une fluctuation en retour vers le nord sur les anciens domaines de leurs ancêtres, colonisé à nouveau les terres d'où les Serbes avaient fui. Il en a été ainsi dans la Rascie ou Novi-Bazar, lorsque les bandes victorieuses de Mourad vinrent inonder les pays du Nord. En 1690, en 1737, les Serbes chrétiens émigrèrent en masse de la Rascie, vieille terre de leurs ancêtres [1], et les Arnautes, au nombre total d'environ 30 000, vinrent prendre leur place et occuper leurs foyers. 37 000 familles serbes auraient de la sorte quitté, en 1690, le sol transsavien pour se réfugier sur le territoire hongrois; mais en 1740 les Turcs, poursuivant les émigrants de la Rascie, en auraient massacré jusqu'à 100 000! Bien qu'il n'y ait de cela qu'un siècle et demi, je ne puis m'empêcher de croire que les chroniqueurs de l'époque, à l'instar des historiographes de l'antique Grèce, n'aient enflé le nombre des victimes et que la vengeance des Turcs n'ait pas été à ce degré sanguinaire.

Avec la conquête, les Turcs avaient apporté aux populations conquises l'Islam. Ils leur laissaient le choix entre l'abjuration du christianisme et la confiscation de leurs biens. *Raja*, attaché à la glèbe, pauvre, taillable et corvéable à merci, ou *agha*, propriétaire libre du sol, noble peut-être et seigneur féodal : telle était l'alternative offerte au chrétien pour devenir musulman. Et c'est une chose bien digne d'admiration de voir la majorité de ces populations chrétiennes garder leur foi à travers toutes les tribulations, les vexations, les persécutions même jusqu'à la mort, à certaines époques de crise, alors que l'exemple du renégat prospère lui marquait le prix du passage à l'Islam. Certes, dans la longue série des sultans de Constantinople, des sandjak-begs et des pachas de Bosnie, des régimes et des caractères humanitaires et tolérants alternaient avec des époques et des hommes despotiques persécutant le « giaour ». Mais la population chrétienne profita souvent de la possibilité offerte par la victoire des armes chrétiennes, pour quitter la terre d'asservissement et vivre, soit en Croatie, en Esclavonie ou en Hongrie, sous l'égide des princes allemands-hongrois.

Nous avons déjà vu plus haut comment, en 1697, la retraite du prince Eugène fut l'occasion d'un

1. Cf. de Kallay, *Histoire des Serbes.*

exode de nombreuses familles chrétiennes. Un exemple typique, antérieur d'un siècle, est celui de l'émigration des « Vlaques » des environs de Bihatch dans le nord-ouest de la Bosnie, à la fin du XVIe siècle. La prise de la forteresse de Bihatch, en 1592, par le puissant et redoutable gouverneur de Bosnie Hassan Pacha, avait inauguré une série de luttes qui se prolongent durant quinze ans; elles portent dans l'histoire hongroise le nom de « longue guerre ». Si déjà la possession, par les Turcs, de la place la plus forte, à cette époque, du nord de la Bosnie poussait un certain nombre de familles chrétiennes à émigrer, un acte de fanatisme religieux et de bien mauvaise politique en augmentait bientôt la masse, et cela durant des années. Le grand vizir Sinan, vieillard de quatre-vingts ans, s'avisa en 1595 de faire brûler, auprès de Belgrade, les restes de saint Sabbas et d'en répandre les cendres au vent [1]. Or, comme saint Sabbas jouissait auprès des chrétiens slaves orthodoxes d'une grande vénération, l'insulte et la provocation furent trop cruelles pour que le désir ne leur vînt pas de la vengeance contre l'oppression politique et religieuse, au moyen d'un enrôlement sous les armes des princes chrétiens de la Hongrie, et avant tout de l'émigration. Ainsi commença l'exode des Serbes et des Bosniaques du nord-ouest de la Bosnie. A ces chrétiens orthodoxes, les chroniques de l'époque donnent le nom de *Rasciani*, et plus particulièrement de *Vlakis* ou *Valakis*. Ils s'établirent d'abord dans le généralat de Warasdin en Slavonie, puis dans celui de Karlstadt en Croatie. Des bandes ouskocques leur en avaient déjà donné l'exemple vers le milieu du siècle.

Il serait malaisé d'établir, même approximativement, le chiffre de la population qui abandonnait, le plus souvent clandestinement, la Bosnie et l'Herzégovine durant la domination ottomane. Il faut dire que si, au début, les persécutions religieuses intermittentes les y déterminaient apparemment, un autre mobile, relevant de la question agraire, poussait bientôt davantage le pauvre chrétien, attaché à la glèbe, à se soustraire à la rapacité du propriétaire foncier et à l'écrasement par l'impôt.

Cette question, nous le verrons, n'est pas encore résolue entièrement jusqu'à ce jour, car elle est de celles qui ne sauraient l'être dans l'espace d'un petit nombre d'années. Ajoutons, de-ci de-là, le désir de se soustraire aux levées en masse que les sultans ordonnaient pour combattre l'ennemi de l'empire et de la religion, et on arrivera à s'étonner que l'émigration, jointe à la mortalité dans les combats incessants et souvent meurtriers durant des siècles, n'aient pas donné la prépondérance numérique à l'élément musulman actuel, ni baissé davantage le chiffre total de la population. Il y a là une étude intéressante de statistique à faire sur la natalité comparée.

Le mouvement d'émigration par petits groupes a continué, nous l'avons vu plus haut, jusqu'en 1878, au point que les frais d'entretien des familles d'émigrés, payés par l'État austro-hongrois, ont été pris en considération par la conférence de Berlin. Lorsque l'Autriche-Hongrie occupa militairement et administrativement les deux nouvelles provinces, le courant d'émigration a changé de pôle. Les questions politiques, religieuses et agraires intervenant à la fois, le mouvement d'émigration de l'élément chrétien s'est arrêté dans l'espoir d'une amélioration notable de son sort, et celui d'une partie de l'élément musulman a commencé dans la crainte d'une déchéance du sien. Quelques grands propriétaires terriens, seigneurs féodaux quand même sous le régime turc, redoutaient la fin de leur pouvoir et peut-être la revanche violente de leurs anciens serfs. Ils se rapprochèrent de Constantinople ou s'en allèrent chez le voisin.

Le mouvement d'insurrection et de résistance à l'occupation étant avorté, l'amnistie leur semblait, sans doute à tort, aléatoire. Je trouve à ce sujet une réflexion caractéristique chez un auteur autrichien qui écrit en 1883 et dont le sentiment n'est peut-être pas partagé par le gouvernement actuel.

« Si tous les begs bosniaques sans distinction, dit M. Adolf Strausz, avaient opposé en 1878, lors de l'occupation, une résistance systématique, et si la résistance armée avait eu une organisation plus sérieuse et plus tenace avec un caractère plus sanglant, le rôle du gouvernement aurait été beaucoup plus aisé ; la question agraire aurait, dans ce cas, peut-être été résolue au profit de celui pour lequel l'inter-

1. Arpád v. Károlyi, *Wiss. Mittheil.*, II, p. 258.

vention libératrice aurait eu lieu. Au reste, en raison de ce fait que tant de begs ont opposé à l'occupation pacifique une résistance armée, organisée, l'affaire se présente à l'avantage de la population chrétienne parce que le gouvernement se trouve dispensé, à la suite de cette résistance, d'avoir constamment devant les yeux certaines considérations [1]. »



L'absence de ces considérations chez le Gouvernement n'était certes pas pour plaire aux begs bosniaques compromis dans le mouvement hostile au nouvel état de choses; mais il convient de dire que le Gouvernement actuel fait tous ses efforts, non seulement pour enlever à ceux qui sont restés tout prétexte de mécontentement et de départ, mais encore pour rendre souhaitable le rapatriement aux émigrés et l'immigration aux autres. Les premiers rapatriés, après l'occupation, furent les paysans chrétiens, victimes de la non-observance, par les propriétaires fonciers, de la loi agraire turque. La loi du 14 sefer 1276 (19 septembre 1859), réglant les obligations entre propriétaires et fermiers, fut énergiquement remise en vigueur en 1879. Nous verrons plus loin comment la question agraire, qui fut si longtemps une source de désordres et de misères, évolue vers une solution équitable et pacifique.

Pour en revenir à la colonisation proprement dite, la nature sauvage du pays et l'insécurité de l'état politique ne pouvaient guère la favoriser, après l'époque romaine. Cependant, de-ci de-là, des traces d'anciennes colonies étrangères subsistent. C'est ainsi, par exemple, que les mines de plomb d'Olovo



— dans la vallée de la Krivaïa, au nord-est de Sarajevo — furent, aux XIV[e] et XV[e] siècles, et peut-être plus tôt, le centre très prospère d'une colonie de Saxons. La *Cittá de piombo* — tel est le nom que les mines portent dans un document de 1415 [2] — dut son importance très grande, au XV[e] siècle, à l'activité de ces Saxons venus d'abord de la Hongrie, plus tard de la Transylvanie. Le peuple les appelait *purgari* ou « citoyens » et les Ragusains *borghesani*. Établis dans les dépressions aux alentours des mines, ils cultivaient le sol fertile, et les vestiges de leurs travaux se voient jusqu'à ce jour. Ces mineurs travaillaient pour le compte de Dalmatins venus de Raguse, de Spalato, Curzola ou Zara et dont les colonies s'étaient fixées également autour des mines. Très laborieux, alors que les indigènes dédaignaient le travail des mines, ces Dalmatins trafiquaient encore dans des *botheghe* ou boutiques qu'ils avaient ouvertes près des mines, et dans une sorte de bazar ou *platea publica*, fort achalandée à la ronde.



Ces Dalmatins faisaient également fonction de *gabellotti* ou gabelous; mais le chef de ces colonies de mineurs, douaniers et commerçants, était un indigène qui portait le nom de *voivode* et habitait un château fort dominant toute la contrée.

Il est probable que toutes les grandes entreprises industrielles et commerciales, telles que l'exploitation des mines, l'exploitation des forêts pour la marine vénitienne, l'entreprise des grandes caravanes, etc., se sont trouvées entre les mains d'étrangers immigrés soit du Nord, soit de l'Ouest; ils venaient, par leur activité et leur esprit d'entreprise, suppléer à l'indolence et à l'asservissement de l'esprit et des bras chez l'indigène [3].

Nous n'avons des exemples de colonisation moderne que depuis le commencement de l'occupation austro-hongroise. Dès le début, des colons hongrois, et surtout croates, se portèrent vers la Bosnie-Herzégovine. Dans le courant des deux premières années, des émigrants du Wurtemberg et du Hanovre viennent acheter des

1. Adolf Strausz, *Bosnien, Land und Leute*, Vienne, 1884, I, p. 102.
2. V. Ciro Truhelka et Cost. Hörmann, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 236.
3. En 1376, les mines de Srebrenitza sont mentionnées, comme foyer d'un commerce intense, avec une colonie de Ragusains. Cette colonie a subsisté jusqu'à la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où l'exploitation des mines fut entièrement abandonnée, pour n'être reprise qu'en 1881. Voir *Wiss. Mitth.*, I, p. 218.

terrains libres et s'y établissent. Ensuite une commune de « Souabes », émigrée de la Hongrie méridionale, est venue, de ses propres moyens, s'établir en Bosnie près de Biélina. Ces colonies prospèrent grâce au travail, à la sobriété et à l'esprit d'économie de leurs membres. L'exemple de leur prospérité a sans doute pénétré au loin, puisque, dans les derniers temps, les demandes d'admission à la colonisation, avec l'appui du gouvernement, sont devenues nombreuses, ainsi qu'il résulte des chiffres communiqués par le Ministre à la délégation hongroise.

Ces colonies se sont établies jusqu'à présent dans le nord de la Bosnie. Agricoles avant tout, elles trouvent surtout dans la région riveraine droite de la Save, c'est-à-dire la Posavina, des terrains fertiles s'ils les veulent acheter et, dans le district de Dervent, des terrains à défricher et à mettre en œuvre que le gouvernement met à leur disposition sous conditions. Dans la Posavina, la colonie allemande de Franz-Josefs-Feld, près de Biélina, est très prospère. Elle ne date que de 1886, époque à laquelle 60 familles sont venues débroussailler le terrain et se construire des huttes en bois. Aujourd'hui on y compte 160 maisons, en alignement sur trois rues, avec une maison communale et 2 écoles visitées par 160 enfants. Une population de 1 000 habitants, active et laborieuse, s'adonne avec succès à l'agriculture, à l'élève du bétail et au commerce.

Fondée en 1891, la colonie de Braniévo est située à 30 kilomètres de Franz-Josefs-Feld. Elle a maintenant 150 habitants. Mais comme ses débuts ont été très pénibles, en ce sens que le défrichement des chênaies et l'inaccoutumance au climat menaçaient de dépasser les forces des colons, le gouvernement a accordé à chaque famille un subside. Les colonies nouvelles, allemandes et tchèques, de Dervent et de Perniavor sont trop récentes pour donner la mesure de la rapidité de leur développement. Elles donnent cependant celle de leur bon vouloir en s'appliquant, tout de suite, au défrichement du terrain, puis au labour des champs : de sorte qu'à l'année prochaine elles seront d'emblée au niveau moyen de l'agriculture indigène. Elles l'auront sûrement dépassé après deux ou trois campagnes agricoles.

Le gouvernement favorise ces colonies parce qu'elles donnent, surtout, à la population indigène le bon exemple du travail assidu, de l'activité entendue et du développement pacifique. Comme leur langue, dialectes slaves, se rapproche généralement de celle du Bosniaque, leur influence, éducatrice en quelque mesure, en devient plus directe, et l'aversion du Bosniaque pour l'étranger, sa néophobie, moindre.

M. de Kallay s'est expliqué à ce sujet tout récemment devant le Comité de la Délégation hongroise. Le Ministre accorde toutes ses sympathies à l'arrivée de ces étrangers, qui sont des éléments de colonisation travailleurs, honnêtes et pacifiques. Ils viennent augmenter, dit-il, la force nationale et donner le bon exemple du travail. Voici dans quelles conditions l'État protecteur intervient. Distributeur des terrains aptes à la colonisation, il les loue au colon, il ne les donne pas. Le prix de louage ou *Recognitionszins* est, il est vrai, très minime, mais il sauvegarde le principe de la non-gratuité avec le droit d'intervention, pour une période déterminée suffisamment longue, du propriétaire, c'est-à-dire de l'État. Chaque famille peut recevoir, en bail de cette espèce, dix hectares de terrain pour une période de dix ans, moyennant une redevance de 50 kreuzers par an et par hectare. Au bout de dix ans le colon devient propriétaire du terrain, si toutefois il en a été reconnu digne par son travail et son honnêteté. Comme fond de premier établissement, l'État ne lui fournit que le bois nécessaire à la construction de sa maison. Ce bois peut être retiré gratuitement des forêts domaniales. L'achat des semences, du bétail, des instruments agricoles est à la charge du colon : il faut donc qu'il apporte une certaine mise de fonds dont l'État exige la justification préalable. Cette somme a été fixée, en tenant compte des conditions spéciales présentées par la région, à 600 florins (environ 1 200 francs).

Dans ces conditions, 533 familles, comptant 2 798 personnes, se sont présentées dans les derniers temps, et on a mis 8 420 hectares de terrain à leur disposition. Leur fortune totale est évaluée à 499 000 florins.

A la fin de 1894, 120 familles, soit 687 personnes, s'étaient installées dans leur maison, construite par eux, et travaillaient le sol mis à leur disposition.

Dans le courant de 1895, les autres familles suivront. Quant à la nationalité d'origine des colons, le

Ministre apprend à la Commission que 452 de ces familles sont sujets autro-hongrois, 79 sujets étrangers et deux familles d'origine bosniaque; 56 sont allemandes, 112 tchèques, 50 ruthènes et 15 polonaises. Comme confession religieuse, il y a 300 familles protestantes, 183 catholiques et 50 orthodoxes [1]. Le chiffre si élevé des familles protestantes montre que l'élément allemand est prédominant. Parmi ces familles allemandes, d'aucunes avaient émigré autrefois de Bohême en Russie; elles quittent le territoire russe à nouveau, et, au lieu d'émigrer vers l'Amérique, elles viennent en Bosnie. Il en est de même de quelques familles tchèques, de sorte qu'une partie des nouveaux colons vient de la Galicie, une autre de la Bohême et une partie de la Russie.

Les paroles du Ministre prouvent qu'il ne voit pas sans déplaisir ce courant d'immigration d'un élément agricole laborieux se diriger vers la nouvelle province où de grandes superficies de terrain aptes, après défrichement, à recevoir la charrue, attendent encore des bras vigoureux pour être mises en valeur.

Revenons à nos braves Galiciens, qui dévorent silencieusement, en famille, leur miche de pain à la gare de Bosna-Brod. Ils nous suggèrent une autre réflexion. Il y a onze siècles, leurs frères de race, les Biélocroates d'au delà des monts Karpathes, se sont abattus, comme une trombe, sur les pays que l'empereur byzantin s'est trouvé impuissant à défendre contre les assauts des Avares; ils sont restés, ont fait souche et créé une entité sociale et politique à laquelle les événements, issus des conquêtes religieuses autant que territoriales, ont imprimé un caractère spécial, greffé sur une souche vieille-slave. Voici venir maintenant ces mêmes hommes du Nord chez des parents ethniques, avec lesquels ils pourront converser dans une langue sœur; où ils trouveront de vieilles, très vieilles coutumes, qui remontent à leurs ancêtres communs; où ils verront le signe de la croix se faire en geste triangulaire; où, enfin, les mêmes qualités et les mêmes défauts du caractère et du tempérament slaves se sont conservés à travers les siècles qu'a duré le séjour, des uns sur les bords de la Vistule et du Dniéstre, des autres dans les vallées et sur les montagnes de la Bosnie. Mais combien, d'un autre côté, ils en diffèrent! Le rameau bosniaque du grand arbre slave, coupé de la souche à l'instar d'un sarment, s'est développé sur une terre nouvelle; il a subi des cultures successivement différentes qui lui ont imprimé une caractéristique, une nationalisation divergente, prouvant qu'il en est des variétés de la race humaine comme des variétés d'espèces végétales.

1. Discours du Ministre, M. de Kallay, en réponse à une interpellation du député M. Gyurkovics à la Commission de la Délégation hongroise, le 17 juin 1895.





CARREFOUR DE VILLAGE. NORD DE LA BOSNIE.

CHAPITRE II

DE BROD A MAGLAÏ SUR LA BOSNA

La Posavina. — La Mecque des prunes. — Culture et commerce de la prune de Bosnie. — Dervent. — Moines franciscains. — Panorama de Han Maritza. — La vallée de la Bosna. — Légendes patronymiques. — Doboï. — La vallée de la Sprétcha. — Église d'Ozrène. — Dolnia-Touzla. — Charbonnages et salines. — Développement économique. — Zvornik. — La sainte image d'Olovo. — Oussora. — Culture de la betterave et fabrique de sucre. — Douves de tonneaux et exploitation des forêts.



BOSNIAQUE MUSULMAN.

Le train roule maintenant à travers la plaine de la Save, embuée de légères vapeurs matinales. Un talus de quelques mètres de hauteur protège la voie contre les inondations, qui sont ici fréquentes et souvent désastreuses. Quand, après des neiges abondantes, les chaleurs printanières viennent trop rapidement grossir les rivières, pour la plupart torrentueuses, la plaine de la Save se transforme en un immense lac. Elle menace alors les villages et les villes riveraines et garde sous l'eau, longtemps, les terrains de culture.

Le printemps de l'année 1895 fut particulièrement pénible. Au commencement d'avril, les neiges fondues en masse avaient rapidement élevé le niveau de la Save à huit, et même neuf mètres au-dessus de son étiage normal. Les maisons, bien que sur pilotis, étaient envahies de toute part et les écuries éventrées laissaient le bétail à la merci du courant. La situation fut particulièrement grave à Gradichka,

dans le Loutavsko Groblie, où, dans une large dépression, débouchent en convergeant plusieurs rivières auxquelles la Save refusait alors un écoulement assez rapide. Une catastrophe était imminente lorsqu'un vapeur de l'État et plusieurs chalands, remontés de Bertchka, réussirent à la conjurer. Le travail de sauvetage ne demanda pas moins de huit jours. Une partie de la route de Banjalouka avait été emportée. Au milieu du mois de mai la vallée de la Save, de Brod à Biélina, était encore partiellement sous l'eau, et comme la saison était déjà très avancée, les terrains inondés devenaient impropres au labour et à la culture. C'est ainsi qu'à Sernoliévo, Batkovitch, Brodatz, sur les terrains de la colonie de Franz-Josefs-Feld, la culture du maïs ou *koukourouz* était devenue impossible. La suite en a été une augmentation considérable du prix de cette céréale qui se vendait 10 florins le *tovar*. Comme beaucoup de prairies restaient sans rendement, les prix du bétail étaient tombés à un chiffre ridicule, d'autant plus bas que les difficultés d'approcher les marchés en éloignaient les marchands de l'intérieur de la monarchie.

En temps ordinaire, cette partie du pays rappelle notre Bocage. Des enclos de haie vive que viennent renforcer des saules en têtard, entourent les terrains de culture ou les prés que tondent les petits chevaux du pays et les petites vaches à robe brun-grisâtre. Des flaques d'eau stagnent par endroits, et, dans les entailles fraîches du sol, la terre apparaît grasse et luisante. Des *hambars*, ou greniers d'abondance, huttes en bois abritées d'un toit, ou énormes paniers en osier ou en branchages d'arbres, sur pilotis, s'éparpillent aux coins des champs et montrent des ouvertures béantes sur le vide, comme s'ils demandaient la nourriture de l'année. Plus loin, sous la brise, un champ de maïs en panaches jaunissants se courbe au passage du train. Des porcs, soyeux, poilus, à long groin et fortes jambes, explorent les terres humides, d'un propriétaire chrétien sans doute, puisque cette source de richesse est défendue au musulman.

Le commerce des porcs est des plus florissants dans la Posavina. Tandis qu'en 1881 l'exportation n'avait atteint que le chiffre de 10 000, en 1892 il est monté à 207 760. L'exportation se fait vers la Croatie et la Slavonie qui retiennent la plus faible partie du chiffre. La plus forte est aujourd'hui revendiquée par le marché de Wiener-Neustadt en Autriche, au point que Bosna-Brod est devenue comme une petite bourse de la grande ville.

Ce commerce du bétail, où la race porcine prend la plus large place, nécessite une inspection sanitaire constante. Au *rastel*, dont M. G. Perrot nous a donné une description plus haut, a succédé l'inscription des troupeaux par la commission sanitaire, organisée depuis quelques années en même temps que le service vétérinaire. Ce n'est pas un des spectacles les moins curieux que de voir, à certains jours, des troupeaux de milliers de porcs attendant le permis de passage, sous la conduite affairée des marchands et des bergers aux costumes bizarres. Cette commission sanitaire délivre annuellement de 10 à 15 000 certificats de passage. L'encombrement de la gare de Bosna-Brod, résultante de cette affluence de bétail, sera évité dans une certaine mesure par l'établissement d'une voie sur la Save, de Bertchka à Gounia. Ce pont, d'une longueur de 800 mètres, a été inauguré le 11 septembre 1894; il établira une importante communication par chemin de fer avec la rive droite bosniaque.

Voici la première station du chemin de fer, Siekovatz, sur la rive de la Save. C'est ici l'embarcadère des bateaux à vapeur qui desservent les rives du fleuve jusqu'à Semlin. La seule rivière de la Bosnie navigable à la vapeur, et où fonctionne un service régulier, est, en dehors de la Save, la Drina qui, sur la plus grande partie de son parcours, constitue la frontière serbe. La compagnie de navigation bosni-herzégovienne y avait organisé il y a quelques années un service bihebdomadaire [1]. Très récemment (1896), un contrat passé avec la compagnie de navigation du Danube lui concède également le service sur la Drina.

1 La situation favorable de Bosna-Brod, sur la Save navigable d'un côté, et sur la ligne Sarajevo-Agram ou Buda-Pest de l'autre, a donné lieu à l'établissement, à la fin de l'année 1894, d'une usine d'huiles minérales. Cette entreprise privée travaillait d'abord les produits bruts, venant du Caucase en des bateaux-réservoirs qui remontaient la Save. Elle avait installé deux réservoirs de 12 000 hectolitres pour les huiles brutes et un réservoir de même contenance pour les huiles raffinées. Cette usine vient d'être transformée pour le raffinage des huiles brutes de Galicie.



UNE VUE DU KARST

En approchant des premiers contreforts des montagnes qui se profilent au sud, les marais cèdent la place à des prés savoureux qu'ombragent des vergers peuplés d'une infinité de pruniers. De-ci delà, des taillis de forêts viennent interrompre la monotonie des enclos. Qui n'a entendu parler de la prune ou plutôt du pruneau sec de Bosnie? D'immenses quantités en vont annuellement faire concurrence au pruneau de France, alimenter les grands marchés d'Allemagne et fournir les étalages des épiciers jusqu'en Amérique et dans l'Extrême-Orient. La prune ou *sliva*, nom qui semble se retrouver dans le mot allemand de *Schlehe* qui désigne le prunellier sauvage, est le principal représentant des produits naturels de la Bosnie dans le commerce. Cette prune est une variété du *Prunus domestica*. L'*ingens turba prunorum* dont parle Pline, en s'étonnant de leur variété, s'applique ici à la quantité, et si les Romains aimaient, comme nous le disent les archéologues, ce fruit qu'ils cultivaient en abondance, il se peut que quelque colon ou chef de poste, détaché dans la lointaine Pannonie, y ait planté, avec le noyau de son arbre au produit délicieux, le germe de la prospérité future de la contrée. Il y a 2 000 ans, nous dit Candolle, l'Europe du Nord ne connaissait pas le prunier, même à moitié domestiqué. En Bosnie, la culture prunière s'est développée surtout dans le courant du siècle actuel.

Agen et Tours, avec leurs produits supérieurs, si bien présentés au simple amateur dans de petits paniers que bombe un coussinet de blanc papier, ne liront peut-être pas sans intérêt les détails que j'ai pu recueillir sur leur concurrent bosniaque. Je m'y arrête un instant au milieu des vergers de Dervent, où notre train va stopper pendant quelques minutes.

Les pays producteurs de la prune sont la Bosnie, l'Esclavonie et la France. La prune de Bosnie a un goût sucré qui lui compte comme première qualité, mais elle est moins bien en chair que la prune de France et elle a le noyau plus gros. De l'aveu même des producteurs, la prune de France prime sur tous les marchés, et notre culture fruitière est reconnue, en général, comme étant supérieure aux autres.

Tandis qu'en Bosnie la culture du prunier augmente dans des proportions considérables, elle diminue en Esclavonie. Les principaux centres dans cette dernière région sont les districts de Virovitza, Smirni et Pochega. De 1885 à 1890, les pruniers ont disparu d'une superficie de terrain de plus de 13 kilomètres carrés, avec une compensation de 3 kilomètres et demi seulement en replantations nouvelles.

En 1892, 76 kilomètres carrés étaient plantés en pruniers, et la récolte moyenne des cinq dernières années a été, pour l'Esclavonie, de 67 263 000 kilogrammes de fruits. Sur ce chiffre, qui est approximativement celui de l'année 1880, 13 millions ont servi à la fabrication de l'eau-de-vie de prune connue sous le nom de *slivovitz*, 20 millions ont été employés à la confection de marmelade, et le reste, soit 33 millions, ont été séchés et consommés par les indigènes.

En 1885, on a produit 17 136 hectolitres de *slivovitz*, 1 322 800 kilogrammes de marmelade et

284 000 kilogrammes de fruits secs. Enfin, en 1890, la production est tombée, dans cette région, à 11 000 hectolitres d'eau-de-vie, 74 000 kilogrammes de marmelade et 62 700 kilogrammes de pruneaux secs [1].

Quant à la Bosnie, bien que le prunier soit très répandu dans tout le pays et constitue en quelque sorte l'arbre fruitier national, il trouve son meilleur terrain et son exposition de prédilection sur les pentes des collines de la Posavina, et surtout dans le district de Dolnia-Touzla.

Encore distingue-t-on les cultures de plaine et celles des coteaux. Le centre des premières est Bertchka, sur la Save, appelée « la Mecque des prunes », alors que la région de Tchelitch, plus au sud, au pied du Viéternik, devient le centre le plus important des secondes. Cependant tout le nord de la Bosnie, depuis Vichegrad jusqu'à Bihatch et Priédor, et dans l'intérieur jusqu'à Maglaï et Zénitza, avec quelques centres plus éloignés particulièrement bien exposés tels que Bougoïno, s'adonnent à la culture en grand de cet arbre fruitier. Bien que l'espèce indigène soit d'une rusticité grande, il faut compter néanmoins avec un certain nombre de facteurs météorologiques défavorables dont les effets peuvent amener de véritables calamités. Le fait s'est présenté pendant l'hiver très rigoureux de 1892 à 1893. Toutes choses égales d'ailleurs, la réussite de la récolte dépend des sommes de chaleur que l'arbre doit recevoir pendant la période de maturation des fruits. Même si l'été a été chaud, la récolte est compromise lorsque le temps pluvieux prédomine vers la fin de juillet, et surtout dans la première moitié du mois d'août. En temps normal, la récolte commence vers le 20 août, mais elle est parfois reculée jusqu'en septembre. De plus, les pruniers redoutent, en été, la persistance des vents chauds connus sous le nom de *plamenatz*, et une surveillance active doit les protéger contre les ravages souvent considérables des chenilles. Le gouvernement, très désireux, non seulement de conserver, à l'encontre de l'Esclavonie, ce facteur économique fort important pour la Bosnie, mais encore de lui donner plus d'ampleur et de qualité, exerce un contrôle sérieux sur les pratiques culturales des indigènes; il fait surveiller l'échenillage et le degré de maturité des fruits au moment de la récolte. Il tente également la sélection des bonnes variétés et ses soins portent surtout sur le mode de séchage ou de torréfaction des fruits. Jusqu'en 1891, le four indigène ou *pouchnitza* était seul en usage. Certes ce n'est pas le paysan bosniaque qui prendra l'initiative d'une amélioration modifiant, ne serait-ce que légèrement, la façon de faire des ancêtres, leurs vieilles pratiques consacrées par le respect dû à l'acquis des pères, leurs ustensiles et leur règle de conduite. Son esprit conservateur, qu'il partage avec tous ceux appris à l'expérience lentement acquise par le travail des siècles sur les phénomènes dont le sol nourricier est le siège, son aversion pour tout ce qui peut troubler le lourd trantran de son existence presque automatique, sa néophobie en un mot, se mettront longtemps encore en travers de l'évidence même des avantages du progrès. Franklin, ne parvenant pas à convaincre par le raisonnement ses auditeurs de l'avantage des amendements du sol, s'en fut un jour semer, sur un champ de trèfle appauvri, du gypse. Il le sema en longues traînées, de façon à reproduire des lettres et une phrase. Au moment de la récolte, son champ de trèfle, nu et pelé partout où le sulfate de chaux n'avait pu enrichir le sol, montra, se détachant en un vert magnifique, les mots : « voici du gypse »! C'est bien là une expérience directe, une démonstration *ad oculos* pareille à celle que Pasteur fit sur tout un troupeau de moutons pour démontrer l'effet de la vaccination contre le charbon. Or, si Franklin n'eut qu'un succès d'estime et si Pasteur eut à combattre les idées de certains de ses contemporains, savants également, mais dans une autre direction, comment voulez-vous que le paysan bosniaque accepte vos propositions, vos conseils et vos offres de service! Si, en plus, la paresse innée chez l'Oriental se sent menacée dans sa quiétude, le refus du progrès triomphe et la persuasion devient difficile. C'est ce qui arrive dans le cas présent et ce que nous aurons à constater plus d'une fois en d'autres circonstances.

Il est reconnu, en effet, que les fours français, systèmes Cazenille et Ribes, construits d'après les prin-

1. On pourra consulter également les rapports consulaires de MM. Auzépy et Dallemagne, consuls à Bosna-Saraï, rapports parus dans le *Bulletin du Ministère de l'Agriculture*, n° 67, 1892, et n° 4, 1893.

cipes scientifiques, sont de beaucoup supérieurs au four bosniaque. Le noyau des fruits ne se fend pas, le « calo » ou perte en poids du pruneau est de 15 pour 100 moindre, ce qui laisse au produit plus de saveur et économise jusqu'à 40 pour 100 du combustible. Toutefois le séchage y est plus lent, demandant de deux jours à deux jours et demi, alors que le four bosniaque fait sa besogne en dix-huit heures environ. De plus, le four Cazenille exige le travail assidu de deux hommes, tandis que la *pouchnitza* en réclame quatre, qui se reposent, il est vrai, à tour de rôle, ce qui cadre bien mieux avec la répugnance au travail assidu dont font preuve la plupart des indigènes. La question d'économie du combustible n'intervenant guère non plus dans un pays où les forêts abondent, il ne resterait finalement comme stimulant, en faveur du Cazenille, que les prix plus élevés obtenus par ses produits au grand marché. Or il y a peu d'agents étrangers venant faire des achats directement en Bosnie. Les grands centres d'exportation, Bertchka et Chamatz, dirigent leurs marchandises sur Buda-Pest, qui est le marché principal, et les prix définitifs sont faits à Vienne. Il s'est même trouvé que la bourse de Vienne cotait la récolte moyenne de Bosnie à un prix inférieur à celui que payait la place de Bertchka, par suite de la concurrence aiguë des produits serbes. Les expéditions sont faites par les maisons de gros de Buda-Pest vers les pays consommateurs, qui sont surtout l'Autriche, l'Allemagne et l'Amérique du Nord; une plus faible partie est dirigée sur la Belgique, la Suède, etc.

En 1891, le gouvernement, adoptant le nouveau four Cazenille, en fit venir un certain nombre de France qu'il distribua aux centres de production suivants : Bertchka, Dolnia-Touzla, Gradatchatz, Zvornik, Biélina, Gratchanitza, Maglaï, Dervent, Zénitza, Priédor, Bihatch, Techani, Tzazin, Klioutch, Bougoïno, Vichegrad et Tchaïnitza. Les premières tentatives échouèrent contre la routine, et les fours, pour la plupart, ne furent pas allumés. On signale toutefois une amélioration en 1893 avec l'introduction d'une centaine de fours Cazenille en plus dans les districts de Banjalouka et de Touzla. Comme toutes les industries et établissements industriels créés ou patronnés par le gouvernement se tiennent en quelque sorte dans une dépendance et un engrenage réciproques, on s'est adressé cette fois-ci à l'industrie gouvernementale indigène, et les nouveaux fours ont été fabriqués à l'usine métallurgique de Varech, sur le modèle de ceux de France.

Ce modèle a été introduit à la suite d'un voyage d'études que M. Molnar, expert-conseil (*consulent*), avait fait dans le midi de la France. En 1890, on fit venir trois appareils Cazenille et trois appareils Ribes; on engagea un certain nombre d'ouvriers de Villeneuve, et M. Cazenille vint surveiller lui-même le montage de ses fours [1].

Dans une étude commerciale que M. Zurunić vient de consacrer, dans une brochure spéciale, à la prune de Bosnie, je trouve un certain nombre de données récentes qui permettent de se faire une idée de l'importance de cet article de commerce en Bosnie.

La production totale de la Bosnie-Herzégovine y est évaluée, en kilogrammes, depuis 1883 jusqu'en 1894 inclusivement.

Année	Kilogrammes	Année	Kilogrammes
1883	78 893 657	1889	78 226 910
1884	43 255 947	1890	62 463 139
1885	94 238 283	1891	132 433 577
1886	60 053 337	1892	74 247 103
1887	118 676 307	1893	130 078 617
1888	108 020 873	1894	186 051 777

On voit que chaque troisième année en moyenne est une année de plus faible récolte et que la moyenne, dans cette période duodécennale, est de 971 millions de kilogrammes. Chaque année, c'est l'arrondissement de Dolnia-Touzla qui fournit la plus forte proportion de la récolte, soit les 2/3 de la récolte totale en moyenne. En 1894, la récolte a été de 127 700 539 kilogrammes dans cette seule région.

1. Dr Th. P. Zurunić, *Die bosnische Pflaume*, Éd. du gouvernement de Bosnie-Herzégovine, Vienne, 1895.

Quant au chiffre de l'exportation, le marché de Bertchka a exporté, de 1889 à 1894 inclusivement, un total de 1 034 900 quintaux métriques, se répartissant ainsi :

1889	170 000	1892	90 000
1890	105 000	1893	184 000
1891	255 000	1894	230 000

Les variétés marchandes de la prune sèche de Bosnie sont généralement au nombre de 5 suivant le nombre de prunes par demi-kilogramme : les 80/75; 80/85; 95/100; 115/120, et enfin la *mercantile ware*, sans nombre déterminé et constitué par le restant des tris préalables. On désigne encore sous le nom d'*original* un mélange qui comprend la récolte de l'arbre sans triage, et sous celui d'*ousanza* ou « sans nombre » la qualité qui précède le *mercantile*. Les prix varient dans d'assez fortes limites, suivant l'époque de l'année et les prévisions de la récolte future. En 1894, où ces prévisions furent bonnes, les 80/85 ont obtenu de 19 florins à 19,50 florins; les 95/100, de 13 à 13,50 florins; les 115/120, 11 à 11,50 florins et les *mercantile* 4,25 à 4,50 florins. Les différences de prix peuvent monter à 2 et 3 florins sur les diverses qualités, d'une époque à l'autre.

De fait, la prune de Bosnie, en imitant le système de classification et d'empaquetage français, cherche à se substituer au produit français, et M. Zurunić rapporte que dans les derniers temps le marché français a essayé de couvrir le déficit de sa récolte par des achats, faits à Buda-Pest, de la marchandise de Bosnie. D'un autre côté, la Bosnie cherche à se libérer du marché de Buda-Pest en tant qu'intermédiaire, et de transporter dans le pays même le siège des transactions directes.

En somme, la production augmente d'année en année en dépit de quelques hivers rigoureux comme celui de 1891-1892, alors qu'un grand nombre d'arbres succombent à des froids excessifs et anormaux. On observe aussi un fait assez général et qu'on peut attribuer à une différence dans le degré hygrométrique de l'air : c'est que les flancs des coteaux et les hauteurs sont mieux épargnés que les bas-fonds et donnent une récolte relativement suffisante.

L'hiver de 1891-1892 aurait coûté à la Posavina une perte de plusieurs centaines de mille florins en pruniers gelés et, dès lors, improductifs, sans compter le déficit annuel à couvrir par des replantations. Dans l'arrondissement de Dolnia-Touzla, comprenant la Posavina, la récolte fut, d'après M. Zurunić, de 102 360 052 kilogrammes en 1891, et de 36 155 969 kilogrammes seulement en 1892.

Le bon renom de la prune bosniaque sert parfois à couvrir l'infériorité des produits d'autres contrées. En voici un exemple. Un marchand en gros de Bertchka exporte quelques wagons de pruneaux bosniaques à Visovitz, en Moravie, qui est également un centre de culture prunière d'assez forte production. Il y achète le produit indigène, en trie le meilleur qu'il mélange avec le produit de Bosnie, et vend le tout sous l'étiquette de prune sèche de Bosnie. Les qualités de rebut, au contraire, sont vendues comme prunes de Visovitz. Comme le chiffre d'exportation de ce marchand très aisé, sinon très scrupuleux, atteint jusqu'à 50 et 100 wagons par an, il s'ensuit que la prune de Visovitz est dépréciée et le prix en serait tombé de 16-22 florins à 8-9 florins le quintal.

On voit, d'après les données qui précèdent, qu'un article de commerce aussi important, source de richesse pour une notable partie de la Bosnie, mérite les efforts que fait le gouvernement pour l'empêcher de péricliter, et pour le mettre à même de lutter avec la concurrence du voisin.

Mais ce n'est pas seulement comme prune sèche que la récolte est consommée dans le pays, ou exportée à l'étranger. Une partie est transformée en marmelade et une autre, comme en Esclavonie, est brûlée et le produit de la distillation vendu sous le nom de *slivovitz* ou de *rakia*. Si le slivovitz rappelle, jusqu'à un certain point, le « quetsch » de nos pays de l'Est, le *rakia* — nom indigène — est par contre une des drogues les plus déplaisantes décorées du nom d'eau-de-vie, — au jugement d'un palais non bosniaque, bien entendu. L'indigène est d'un avis opposé; il le fabrique et le consomme en grandes quantités. De plus, un certain chiffre revient à l'exportation. Comme cette industrie est très fractionnée, étant avant tout domestique et ménagère, il est difficile d'établir un chiffre de production, les

employés des accises n'ayant pas encore ce relevé de statistique dans leurs attributions. De fait, l'alcool de prune ou *rakia* indigène n'est, ni plus, ni moins mauvais que l'alcool de betterave et de pomme de terre dont l'Allemagne surtout inonde ses voisins, et il contient moins de principes toxiques. L'eau-de-vie que les débits ou *doutchanes* indigènes débitent au demi-litre et au litre dans la consommation courante, est fortement étendue d'eau et remplace, dans les contrées du Nord, souvent le vin. Mieux soignée, la distillation de l'eau-de-vie de prune indigène pourrait, jusqu'à un certain point, réduire le chiffre de l'importation des alcools de l'étranger, où la Hongrie tient la première place. Il y a là, en dehors des considérations générales d'ordre sanitaire, une question qui intéresse la richesse de la contrée. Des tentatives dans ce sens commencent à se faire. Je reviendrai plus loin sur les mesures que le gouvernement a prises tendant à la régénération de la culture fruitière en Bosnie-Herzégovine. Je ne ferai que signaler en passant l'existence, à Dervent, d'une station fruitière et vinicole qui rend à la population rurale le service de lui distribuer gratis des milliers de jeunes arbres et de greffes des meilleures variétés d'arbres fruitiers et de vigne.

Dervent, ou Derbend en turc, est une petite ville de 4 700 habitants environ, dont le plus grand nombre sont musulmans. Son nom, qui signifie « porte fermée », est un de ceux qu'on rencontre le plus fréquemment en Orient, là où la disposition topographique d'une vallée, d'un couloir naturel, d'une *cluse*, entrave le libre passage et rend l'interception du parcours facile. Aussi bien la position qui défend la vallée de l'Oukrina avait-elle été mise à profit par les Turcs, lorsqu'ils y avaient construit un château fort qu'on pouvait voir jusqu'en 1883.

Aujourd'hui, Dervent n'a rien de belliqueux. Ses jardins, qui forment comme des coulées de verdure moutonnante couvrant les coteaux, avec leurs milliers d'arbres fruitiers, ne rappellent que des églogues et des idylles à la Bastien-Lepage. Au printemps, lorsque ces innombrables arbres mettent leur robe de noce, blanche et parfumée, c'est merveille de voir, à perte de vue, ces boules de neige mousseuse se presser l'une contre l'autre et comme épinglées à profusion sur le corsage sombre de la terre nourricière. La ville, enfouie dans la verdure, est cachée en grande partie par les collines. Quelques minarets s'épointent au-dessus des vergers, rappelant que Dervent est d'origine turque, relativement récente du reste, et que sa population musulmane est assez dense. On sait que les musulmans ont l'habitude de multiplier leurs temples de prière, qu'ils préfèrent avoir plus nombreux que spacieux. La raison en est surtout dans le désir individuel de marquer par une fondation pieuse, la création d'une médresséh ou l'érection d'une mosquée, l'ardeur de sa foi religieuse et d'assurer le passage de son nom à la reconnaissance de la postérité. Le nombre des minarets indique, en Bosnie-Herzégovine, non seulement la proportion approximative des fidèles de l'islam, mais il permet de conclure également à leur aisance passée ou présente.

Après Dervent, situé à l'altitude de 105 mètres sur le flanc des premiers collinements, nous montons par la vallée latérale de la Bichnia vers la crête des hauteurs qui séparent les eaux de l'Oukrina de celles de la Bosna. Le terrain argileux et calcaire y crée à la voie du chemin de fer des difficultés qu'elle évite par des lacets nombreux et des courbes d'un très faible rayon. Ces courbes sont telles, que la locomotive, en retour sur sa première direction, semble rejoindre à un niveau supérieur la queue du train, donnant l'image d'un monstrueux serpent qui rampe le long du sol déclive en des efforts puissants qui le tordent avec des sifflements de rage. Inclinés à droite, à gauche, dans une réaction alternante contre la force centrifuge, les wagons produisent, au dire de quelques tempéraments sensibles, l'effet redoutable de l'escarpolette ou du coup de 8 d'un navire sur mer.

Mon compagnon est en ce moment un exemple bien vivant de l'exception. Après avoir somnolé dans un coin, une inclinaison l'a fait dévier de la verticale et il profite de son réveil pour soutirer d'une poche de voyage un superbe morceau de jambon, un volumineux sandwich et une fiole de liquide. En même temps que ses provisions de bouche, il entame la conversation en m'offrant gracieusement de les partager.

« Vous êtes sans doute étranger, me dit-il, car je vous vois prendre beaucoup d'intérêt au paysage? Anglais, peut-être ?... »

Sur une réponse affirmative à la première, et négative à la seconde question :

« C'est que les Anglais viennent plus volontiers dans ce pays où ils espèrent trouver un sport intéressant. Ils aiment beaucoup le sport : le consul d'Angleterre à Sarajevo joue tous les jours au lawn-tennis et il va à la pêche. Votre consul est chasseur, mais il ne joue pas au lawn-tennis.

— Ah! Et le consul allemand?

— Je ne saurais vous dire, mais son chancelier est à Sarajevo depuis de longues années. Il connaît très bien le pays. — Connaissez-vous la Bosnie?

— Non, monsieur, mais on m'en a dit beaucoup de bien.

— C'est juste! Cependant on ne la connaît pas assez, même dans la monarchie. Ceux qui sont appelés à remplir des fonctions ici considèrent leur déplacement comme un exil, mais c'est à tort. La vie à Sarajevo est un peu chère, il est vrai, surtout à cause du prix élevé des loyers, mais elle y est agréable et c'est, en somme, une capitale. Nous avons même des courses et nous aurons bientôt la lumière électrique!

— Et la population indigène?

— Elle nous est plutôt sympathique ; du reste on la gâte. Pour eux nous sommes les *Schwabas*, mais ils ne le disent pas en haine ou en méchanceté. Ils sont encore un peu indifférents, peut-être défiants, car ils ne comprennent pas comment on puisse autant s'occuper d'eux, leur donner des charrues, leur bâtir des écoles et leur avancer de l'argent sans que ces amabilités cachent un piège ou une arrière-pensée. Tenez, voyez ce laboureur qui gratte le sol avec sa charrue primitive! Il pourrait en avoir une autre d'un modèle plus moderne, s'il ne craignait de déroger à l'habitude. Ce sont des enfants avec des idées de vieillards. Mais ils se développeront en rajeunissant. Vous voyez comme ils ont accepté le chemin de fer! »

Effectivement l'élément indigène est très assidu au train, ainsi que j'ai souvent pu m'en convaincre. Le même fait s'est présenté dans un pays plus éloigné encore de toute civilisation moderne, je veux dire la Turcménie et le Turkestan où les indigènes, Turcmènes, Bokhares, etc., profitent du Transcaspien dans une proportion inespérée au début. Je connais par contre un tronçon de chemin de fer, moins heureux encore que celui du Nord de la Chine, où la fureur populaire a fait un mauvais parti au matériel d'exploitation et failli le faire au personnel. C'est la ligne d'une dizaine de kilomètres qui devait relier Téhéran, en Perse, au lieu de pèlerinage Chah-Abdoul-Azim. Certain jour de fête, à la suite d'un accident arrivé à un pèlerin imprudent, la foule, fanatique dans sa haine surtout religieuse contre l'étranger, détruisit le train et la voie, et le personnel européen ne dut son salut qu'à la fuite.

Mais nous voici à la station de Han Maritza, sur le dos de la colline élevée qui nous sépare de la vallée de la Bosna. A gauche, au point culminant de la route de Dervent à Kotorsko, le couvent de Pléhan appartenant aux Franciscains, et réputé pour son hospitalité, tranche vivement au milieu de la verdure. Cet ordre religieux a joué dans l'histoire de Bosnie un rôle important. Durant toute la domination turque, ces fervents et courageux représentants de l'idée chrétienne ont traversé de nombreuses vicissitudes, sans que leur mauvaise fortune allât jamais jusqu'à l'abandon complet de l'influence qu'ils avaient su prendre sur les populations restées fidèles au christianisme. Ils étaient alors à peu près seuls à rattacher, par les liens religieux et de l'enseignement, ce coin d'Orient à la grande famille d'Occident. Il est regrettable que l'idée religieuse les dominât avant celle de l'enseignement : longtemps les professeurs sont demeurés au-dessous de leur tâche. Officiers de l'état civil et religieux, conseillers en toute circonstance, notaires rédigeant les actes, médecins de l'âme et du corps, ils auraient davantage pu régénérer la Bosnie, s'ils avaient été moins Bosniaques eux-mêmes.

Du haut de notre station, une vue immense, embrassant toute la dépression de la Save, s'ouvre vers le nord. Un chaud soleil matinal inonde la plaine de lumière. Les collines qui semblaient des montagnes vues d'en bas, s'abaissent en coulées arrondies vers le grand fleuve qui scintille au travers d'une buée vaporeuse de plus en plus fine. Mais ces colorations, ces lignes d'horizon avec l'étagement de leurs reliefs, nous les connaissons chez nous, elles n'ont pas encore ce bleuté, ces teintes de cobalt carminé des panoramas de la Méditerranée et de l'Orient que nous trouverons vers l'intérieur de la Bosnie et


PAYSANS CATHOLIQUES DEVANT LE P. FRANCISCAIN.

dans l'Herzégovine. Tel, du moins, m'apparaît en ce moment ce panorama de la vallée de la Save qui donne surtout l'impression du large, du superficiel-horizontal dans le linéaire-horizontal, comme dirait mon ami Braléda.

Vers le sud, en antithèse, les montagnes de la Bosnie, sans discipline apparente, s'accumulent en des chaînons qui paraissent courts, tailladés en des gorges étroites et profondes, couverts d'une verdure sombre. Là c'est une impression de repos et de lenteur, ici une impression de farouche inquiétude et de précipitation. D'ici à la mer Adriatique, à la Méditerranée, à la mer Égée, plus de grande plaine aux alluvions grasses, charriées par un gros fleuve paresseux. Tout est montagne, relief cahoté, rivières alertes ou torrents rapides. Il semble que ces régions montagneuses continuent le noyau continental, les Alpes, pour les rattacher aux montagnes de l'Asie Mineure : résultat d'une gigantesque refoulée de l'écorce terrestre qui a laissé, au sud, les abîmes de la mer, et au nord les plaines de la Russie.

Déployons la carte.

Toute la partie occidentale de la presqu'île des Balkans est occupée par un système de montagnes dont les grands plissements presque parallèles se dirigent sensiblement du nord-ouest au sud-est. Ce sont les Alpes dinariennes, bordières de l'Adriatique, qui s'adossent au nord-ouest aux massifs des Alpes et se continuent jusqu'en Grèce et, peut-être jusqu'en Asie, à travers l'archipel. Cette direction nord-ouest-sud-est générale présente une assez grande régularité dans la Bosnie-Herzégovine où, du reste, la topographie en a été le mieux faite. Elle se trouve dérangée assez sensiblement dans le nord de l'Albanie, au contact du Monténégro. Dans l'est de la presqu'île des Balkans, les chaînes maîtresses s'incurvent vers le nord en décrivant un arc de cercle dont la direction du cours du Danube, depuis les Portes de Fer, donne une image assez exacte. Il est probable, sinon démontré, que ces chaînes aberrantes appartiennent au système d'ensemble des Alpes dinariennes, car les études de topographie et de géologie ne sont pas encore suffisamment avancées dans le nord de la Turquie pour qu'on puisse avoir des données précises à cet égard.

Quoi qu'il en soit, la Bosnie-Herzégovine est un pays entièrement montagneux où les chaînes maîtresses des Alpes dinariennes — appelées *Karst* en raison de certains caractères physiques — donnent naissance, vers l'est, à des chaînes secondaires, plus basses en général et moins régulières. Ces chaînes secondaires s'épanouissent en contreforts ramifiés à travers le centre de la Bosnie. Les arêtes principales du système orographique sont au nombre de trois. Elles déplacent l'arc orographique quelque peu vers l'Adriatique et impriment à la Bosnie-Herzégovine des caractères géophysiques différents à l'est et à l'ouest. A l'ouest, des vallées longues, assez larges, plus régulières; à l'est, des vallées plus étroites, tortueuses, des vallons courts et un chaos apparent lorsque l'œil embrasse une grande superficie de pays. De par leur structure géologique et la nature de leurs roches, ces chaînes

ne forment ni pics, ni pointes, ni aiguilles; elles sont à crêtes allongées ou plates, et rarement quelque relief plus massif affecte un profil de dôme. L'appellation indigène de *planina* leur conserve le caractère de haut plateau.

« Suisse sans neiges éternelles », d'après les termes d'Élisée Reclus, la Bosnie et l'Herzégovine reçoivent une charge de neiges annuelles considérable; mais presque toutes les plus fortes élévations les laissent fondre vers la fin de l'été. La limite des neiges persistantes étant ici à 2 200 mètres, deux points culminants se dessinent seuls en blanc sur la carte hypsométrique : l'un, le Voloujak, à la frontière du Monténégro avec 2 298 mètres d'altitude; l'autre, la Tcheversnitza, dans une des chaînes dinariennes, avec 2 227 mètres.

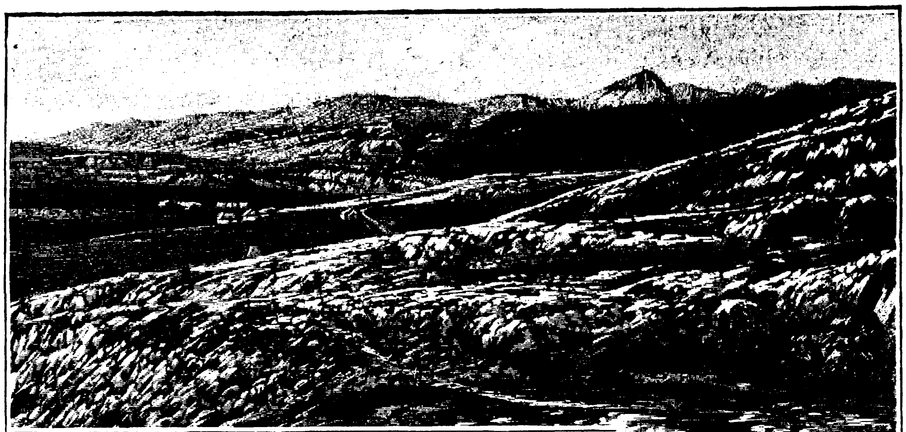
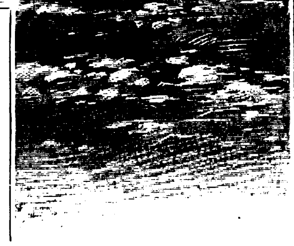
Entre ces chaînes, des vallées, hautes pour la plupart, régulièrement allongées du nord-ouest au sud-est dans les Alpes dinariennes, s'étendent en formant généralement des bassins fermés. Ces bassins seraient des lacs si les eaux ne trouvaient une issue souterraine, grâce à laquelle le sol est mis à sec durant la majeure partie de l'année. Ces longues dépressions valléculaires peuvent atteindre jusqu'à 60 kilomètres d'étendue dans le sens de leur grand axe; elles portent le nom de *polié* ou « champ », et comptent presque toutes parmi les terrains les plus fertiles ou les plus aptes à recevoir des cultures à la suite de travaux appropriés.

Le système hydrographique de la Bosnie-Herzégovine est tributaire, à l'ouest, de la mer Adriatique et, à l'est, de la mer Noire. La ligne de partage des eaux court, depuis l'extrémité de la Croatie aux confins de la Dalmatie, vers le sud-est en suivant sensiblement les lignes de faîte de la troisième chaîne maîtresse des Alpes dinariennes. La brèche de la Narenta la fait dévier ensuite vers l'intérieur du pays; mais elle se rapproche de la côte à la hauteur du bassin d'origine de la Drina pour aboutir au Voloujak et continuer sa direction première à travers le Monténégro. Les passes, telles que le Maklène, l'Ivan, etc., ne sont ni élevées, ni difficiles, surtout depuis que l'art de l'ingénieur les a sillonnées de routes carrossables.

Les eaux tributaires de la mer Adriatique ne lui parviennent qu'en minime partie à ciel ouvert; la plupart des rivières se perdent dans les fentes de la montagne et disparaissent sous les chaînes bordières. Seule la Narenta ou Neretva, profitant d'une brèche de dislocation, traverse ces chaînes presque perpendiculairement à leur grand axe, pour être un fleuve dans l'acception géographique du mot. C'est le fleuve de l'Herzégovine, tandis que la Bosna est la rivière par excellence de la Bosnie. La Bosna coule à l'opposé de la Narenta et les deux cours d'eau tracent, du nord au sud, au travers du cœur des deux provinces, deux grandes lignes hydrographiques jointes par le passage du col de l'Ivan. Ni l'une ni l'autre ne peuvent être mises à profit comme voie d'eau, à cause de la véhémence de leur courant qui en fait des torrents redoutables sur la majeure partie de leur parcours.

Avec la Bosna, les principales artères hydrographiques de la Bosnie sont la Drina à l'est, le Verbas et l'Ouna à l'ouest. Toutes sont tributaires de la Save. Espacées de quantités sensiblement régulières, elles découpent la Bosnie en trois territoires de drainage parallélogrammes entre la Save au nord et la ligne faîtière du partage des eaux au sud; elles atteignent la grande ligne directrice de la Save sous un angle presque droit.

Rien ne sert la mnémotechnie des formes géographiques comme les comparaisons avec des objets à forme vulgaire : témoin la fameuse botte italienne et la feuille de mûrier, ou plutôt de platane, de la Morée. La Bosnie-Herzégovine, avec son appendice la Rascie ou Novi-Bazar, peut être comparée à une pointe de lance, triangulaire, équilatérale, supportée à sa base par la Serbie et le Monténégro qu'elle sépare. N'est-ce point une sorte de javelot que la Turquie avait naguère lancé contre l'Occident et dont la hampe brisée lui est restée seule entre les mains! L'Herzégovine ne touche qu'en deux points à la mer, et cela sur une très faible étendue. Le premier de ces points perce l'enceinte dalmatine à Klek, en face de la presqu'île de Sabioncello, sur une longueur de 8 kilomètres. La seconde enclave est l'étroite bande de terrain qui s'ouvre à l'extrême sud de l'Herzégovine, dans les Bouches de Cattaro, et qui porte le nom de Souttorina.

RELIEF DU NORD DE LA BOSNIE.

Au point de vue commercial, économique, ces échappées de frontière sur la côte n'ont à peu près aucune importance; mais il n'en fut pas de même au point de vue politique — mettons insurrectionnel, — à l'époque où le voyageur qui longeait la côte dalmatine sur la belle route du général Marmont se demandait comment il pourrait sauter cet obstacle, alors que quelque chef de bande intrépide veillait au passage et recevait les commissions diplomatiques, ou quelque barque clandestine chargée d'armes et de munitions.

Remarquons une particularité dans la forme territoriale de ces États du Nord de la presqu'île. Tandis que ceux de l'Europe s'arrondissent — tel un hérisson roulé en boule, — dans une sphère dont les limites deviennent plus ou moins naturelles par la topographie, ou les différences anthropologiques, ceux du Nord balkanique s'enfoncent en coin dans le corps même de la presqu'île. La direction est celle de la moindre résistance, sans arrêt imposé par des frontières naturelles ni par des divergences de race, de langue ou d'origine chez une fraction notable des populations au delà de leur frontière. Le Monténégro a enfin trouvé, en 1878, son port de mer et de ravitaillement; mais il a trouvé également, entre sa frontière et la Serbie, l'État-tampon, l'État-coin de Novi-Bazar. La Serbie se trouve enserrée sans côte maritime, et la Bulgarie s'épanche vers la Macédoine.... Mais c'est là, si je ne me trompe, entrer dans cette question des Balkans, épée damocléenne suspendue sur la tranquillité de l'Europe, dit-on, et je ne le saurais sur un terrain qui m'échappe. Lord Palmerston disait de la question des duchés : « Il n'y a que deux personnes qui la connaissent, un professeur d'université allemande et moi. Le professeur est mort; moi, je l'ai oubliée ». Comme il aurait pu dire la même chose de la question des Balkans, je replie ma carte et je continue mon voyage, en notant toutefois que la superficie de la Bosnie-Herzégovine est de 51 000 kilomètres carrés, qu'au dernier recensement de 1885, la population a été évaluée à 1 336 091 habitants et que les deux provinces sont divisées en 6 arrondissements (Kreise), subdivisés en 52 districts (Bezirke). En 1895, la population est montée à 1 588 301, soit une augmentation de 17.16 0/0 [1].

Nous voici descendus dans la vallée de la Bosna que nous ne quittons plus, dès lors, jusqu'à Sarajevo. Que signifie ce nom de rivière qui a baptisé tout un pays et sa population? Est-ce une survivance du nom des Besses ou Bosses qui auraient habité ce pays dès avant l'arrivée des Slaves? Ou ce nom aurait-il une signification en rapport avec quelque particularité de la contrée qu'il désigne à présent? Le

1. Le recensement du 22 avril 1895 est le troisième pour la Bosnie-Herzégovine, les deux précédents ayant été effectués tant bien que mal en 1879 et en 1885. Celui de l'année dernière s'est fait par les soins du bureau de statistique nouvellement créé à Sarajevo, et j'ai sous les yeux une brochure qui en donne les résultats préliminaires (Sarajevo, Imprimerie Nationale, 1895). D'après ce travail, le recensement ne tenant compte que des unités présentes au moment même de leur inscription, le nombre des maisons en Bosnie-Herzégovine a été de 263 521 et celui des habitants de 1 588 301, dont 1 565 357 civils et 22 944 militaires. Toutes les villes, chefs-lieux des 52 districts, accusent une augmentation de population en proportion variable, dont la moyenne générale est de 17.16 0/0.

La population des chefs-lieux d'arrondissement est actuellement la suivante : Sarajevo, 41 173 (26 268); Banjalouka, 14 789 (11 357); Bihatch, 4 320 (3 506); Dolnia-Touzla, 11 050 (7 189); Travnik, 6 804 (5 933); Mostar, 17 019 (12 665).

Le chiffre entre parenthèses est celui du recensement de 1885, qui ne s'appliquait qu'à la population civile. En 1895 on comptait, au service actif de l'armée dans les villes : Sarajevo, 3 460; Banjalouka, 1 246; Bihatch, 387; Dolnia-Touzla, 832; Travnik, 365; Mostar, 2 640 hommes.

Dr Thalloczy [1] se range à cette dernière opinion avec des arguments tirés de la philologie et de l'histoire des intercourses commerciales primitives. Il établit d'abord que la cause des inimitiés entre les tribus illyriennes pré-slaves, telles que les Autariates et les Ardiens, demeura longtemps la possession du sel. Tandis que la Dalmatie et l'Herzégovine en étaient pauvres, la Bosnie le possédait en grandes quantités, notamment dans la vallée de la Sprétcha appartenant au système hydrographique de la Bosna. Or tous les occupants successifs du sol de la Bosnie proprement dite ont conservé au pays un nom dont l'étymologie ramène au mot de « sel ». Les Yougo-Slaves l'appelaient *Soli*, les Hongrois, au XIIIe siècle, continuaient à lui donner le nom de banat de *Só* et les Turcs le désignaient en partie sous celui de *Touzla* (*Touz* — sel en turc). Le nom de *Bosna* n'est pas d'origine slave, du moins en ce qui concerne la racine *Bos*, *na* étant un suffixe fréquemment employé et placé ici pour concordance de genre dans *Bosna Zemlia* ou « région bosniaque ». Il est donc probable, d'après M. Thalloczy, que les anciens Illyriens, comme leurs successeurs, ont mis le nom de la région qu'ils habitaient en rapport avec le produit naturel si recherché qui en faisait la caractéristique. Or, en dialecte nord-albanais — témoin linguistique, il est vrai, fort mélangé et assez peu digne de confiance en ce qui concerne la garantie de pureté du vieux illyrien, — le mot *Bosa*, *Bossa*, *Bogssa* signifie salière ou, par extension, bassin salin, saline d'où l'on tire le sel. La signification primitive, d'origine illyrienne, du mot *Bosna* serait ainsi « pays du sel ».

Ajoutons que l'interprétation ainsi formulée a rencontré des objections. Le Dr Hoernes, je crois, fait valoir que le mot de *bogssa* peut dériver du grec *puksos*, *buis* en français (*Buxus* bot.), *Buchsbaum* en allemand et qu'il n'est pas invraisemblable non plus que le mot de Bosna puisse être mis en rapport de parenté avec les noms romains de *Basante*, *ad Basante*.

La vallée de la Bosna, dans laquelle nous sommes entrés près du petit village musulman de Kotorsko, large d'abord, ne tarde pas à se rétrécir en un défilé étroit qui laisse passer comme à regret la grande route de Brod à Sarajevo, la voie du chemin de fer et la rivière turbulente. C'est le premier obstacle que les colonnes militaires en marche vers l'intérieur rencontrent sur leur chemin, et ses défenseurs y ont souvent tenté la première fortune des armes. Ces armes n'avaient pas besoin d'être à feu : des réserves de pierres, des blocs de rocher, amassés sur les hauteurs, pouvaient écraser l'ennemi qui n'aurait pas préalablement déblayé cette forteresse naturelle. En 1877, le régiment d'infanterie Choktchevitch eut à soutenir autour de ce défilé des combats acharnés en souvenir desquels une paroi de rocher, dont la sauvage nudité et la cassure abrupte appellent le regard, a reçu le nom du brave régiment : on l'appelle le « Choktchevitch-Felsen ». Voilà un monument plus durable que l'airain, semble-t-il, à moins que dans le cours des siècles futurs quelque imaginatif Bosniaque, amateur du surnaturel ou simplement du jeu de mots, ne transmette aux érudits à venir, avec l'oubli de l'épisode guerrier, la fantaisiste interprétation du nom de baptême de cet endroit. Ce qui me fait émettre cette crainte, c'est l'explication bizarre que je trouve, dans la tradition populaire, de beaucoup de noms de localités dont l'origine a été demandée aux souvenirs des anciens. En voici quelques exemples.

En 1448, le duc ou *Herzog* Stiépan Vouktchitch a donné le nom de « duché » ou Herzegovina au pays qui reconnaissait sa suprématie. Or voici ce qu'un vieux musulman raconte à M. Zovko, qui le rapporte dans les *Wiss. Mittheilungen* de Bosnie. A peine les Turcs avaient-ils conquis le pays, que les soldats eurent le grand désir de retourner dans leurs foyers qu'ils n'avaient plus vus depuis de longues années. Beaucoup en ayant reçu la permission, leurs compatriotes, à leur retour, les assaillirent de questions sur le pays des giaours que le sultan venait de conquérir. Tous répondirent comme sur un mot d'ordre : « *para iok*, *herseng tchok* », c'est-à-dire « il n'y a point d'argent, mais beaucoup de pierres ». Le dicton étant venu aux oreilles du grand sultan de Stamboul, il rassembla tous ses mouchirs, valis et vizirs, et leur demanda de trouver pour ce pays qui lui avait coûté tant de soldats, un nom qui sonnât désagréablement aux oreilles des giaours. Un vieux pacha, prenant la parole, opina qu'il serait convenable,

1. Dr Ludwig Thalloczy, *Ueber die Bedeutung des Namens Bosna*, in *Wiss. Mittheil.*, I, p. 333.

l'abondance des pierres étant réelle, de l'appeler, d'après le dire des soldats en congé, du nom de *herseng*, « beaucoup de pierres », ce qui fut fait. A partir de ce moment, l' « Herzengovina » ou Herzégovina porte son nom actuel.

La Radobolia est une charmante petite rivière qui rend à la ville de Mostar l'inappréciable service de lui fournir une bonne eau potable. Il y avait un temps où toutes les rivières de la terre, taries par une épouvantable sécheresse, menaçaient de faire périr hommes et bêtes. Les habitants de la contrée se mirent à prier Dieu avec ferveur pour fléchir son courroux, et Dieu les exauça, à l'exclusion de tous les autres habitants de la terre. Un ange descendu du ciel vint, d'un bâton d'or, frapper le rocher, et l'eau se mit à couler. Le peuple accourut avec ses troupeaux, se pressant autour de la source miraculeuse. A ceux qui, de la sorte, profitaient du bienfait de Dieu, l'envoyé céleste disait : « *radi bolié!* » c'est-à-dire « hâte-toi ! » Et lorsqu'on lui eut demandé pourquoi il fallait tant se hâter, l'ange répondit qu'il avait mission de donner un deuxième coup de bâton qui ferait tarir la source. La foule alors se prosterna face contre terre, en implorant Dieu de ne pas abandonner ses fidèles serviteurs. Et Dieu exauça de nouveau leur fervente prière : il rappela son envoyé et laissa couler la source, qui reçut son nom des paroles que l'ange avait prononcées à cette mémorable occasion.

Ces légendes, comme toutes leurs congénères, gardent assurément, et en dépit de leur apparence d'histoires inventées à plaisir pour la suggestion plus ou moins spirituelle et poétique d'un jeu de mots facile, la trace de quelque événement réel, de quelque phénomène arrivé que l'âme mystique du Slave, ou le souvenir plus positif du Turc — pour ne pas dire du musulman, — ont habillés des atours vaporeux de la sentimentalité, ou des vêtements plus grossiers d'un rude naturalisme.

Bakiyé est le nom d'un faubourg de Sarajevo. Lorsque le sultan Fatih-Mehmed fit la conquête de la Bosnie, il arriva un jour avec ses soldats dans le voisinage de Sarajevo. « *Bak! Bak!* Regarde! regarde! dit-il à son adjudant en lui montrant la ville à ses pieds, regarde où les chrétiens ont forcé les Turcs de bâtir leur mosquée! Ne devrait-elle pas être sur la plus haute colline, au lieu de se cacher dans le fond de la vallée ! Je veux faire construire autant de mosquées, de *tourbés* et de *tékés* qu'il y a de jours dans l'année ». Ainsi fit-il, et comme ses premières paroles, à l'aspect de la ville, furent celles de *Baka! Baka!* le faubourg de Sarajevo en a reçu le nom. Nous retrouvons chez les Yougo-Slaves, soit dit en passant, cette valeur marquante attribuée aux premières paroles, dans cette coutume si singulière du parrainage par coupe de cheveux, ou *chichano koumstvo*, alors que l'enfant portera le nom qui sortira le premier de la bouche de son parrain.

Une dernière légende patronymique avant de conclure.

La petite rivière Boïana, dans la Kraïna, fait le bonheur des riverains dont elle irrigue les champs de culture. Il y avait une fois une jeune fille du nom de Boïa. Orpheline avant l'âge, elle dut travailler elle-même le lopin de terre qui lui permettait de vivre. Un jour, ses bœufs, attelés au labour, prirent peur; pour les arrêter, Boïa plaça son pied sur la herse, mais son pied fut pris dans la fourche et comme elle appela au secours, les bœufs la traînèrent dans une course furieuse jusqu'à un abîme, le *Bezdana-Yama*, où ils disparurent avec la pauvre Boïa. Longtemps après, son cadavre fut aperçu flottant à la surface de la Dabra, à trois lieues de distance de l'endroit où elle avait trouvé la mort. Depuis lors, la rivière porte le nom de Boïana.

Cette légende est intéressante à plus d'un titre. Le nom de Bezdana-Yama est turc, celui de Boïana est slave et l'un est une corruption, une dérivation de l'autre. Mais la dérivation slave, sans doute postérieure, ne s'est pas faite sans sacrifier à ce besoin de dramatisation, de poétisation sentimentale qui caractérise le populaire yougo-slave et qui le différencie si fortement d'avec le turc lorsqu'il s'agit de la femme. Ce n'est pas l'âme turque qui aurait donné au drame dont la pauvre Boïa fut la victime, l'épilogue que lui donne la légende slave : Boïa avait un amant, un fiancé; un jour il s'en vient sur les bords de la rivière et sa tristesse éclate en imprécations amères. « Ha Boïana, Boïana! je te maudis. — C'est toi qui m'as ravi ma mie! » Et l'imprécation est restée à l'état de dicton jusqu'à ce jour.

La légende de Boïa dramatise également ce phénomène naturel si curieux et si bien fait pour frapper

l'imagination, de la disparition d'une rivière sous terre, pour n'apparaître à la surface qu'à une certaine distance plus loin. On peut la rapprocher de cette autre légende du berger infidèle qui se rattache à la source de la Bouna près de Mostar.

Les quatre légendes patronymiques que je viens de citer, à titre d'exemples, nous donnent bien l'expression différentielle de l' « âme » slave et de l'âme turque. Combien l'une est imbue de poétique mysticisme et l'autre plus positivement penchée vers l'utilitarisme et la conception froide des choses! Aucune idée poétique, aucun travestissement littéraire dans le brutal jeu de mots de *herseng* et de *baka! baka!* tandis que l'ange au bâton d'or fait jaillir la Radobolia et que, jusqu'à ce jour, vous pourrez voir à l'aurore des tièdes journées d'été, une fée, une *vila* au corps éblouissant d'une beauté surnaturelle se baigner dans les eaux de la source divine! alors encore que la pauvre Boïa est victime d'un sort doublement cruel, puisqu'il lui enlève la vie, et plonge dans la tristesse son fidèle amant!

Il a là y évidemment l'empreinte d'un sentiment populaire bien différent. Cette différence relève, à mon avis, de l'influence religieuse musulmane qui est venue, sur une même souche originelle, faire pousser deux anthologies, deux floraisons poétiques très inégales par la beauté de la conception, la force du sentiment et le besoin d'une artistique et parfois touchante poétisation d'un sujet simple et anodin.

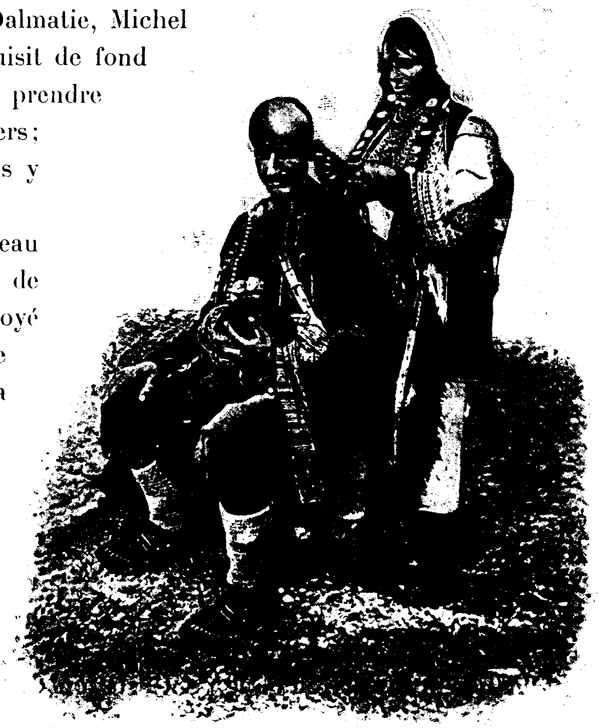
Doboï, au confluent de la Sprétcha (Spreča) et de la Bosna, est une petite localité de 1 800 habitants, dont la plupart sont de confession musulmane. Sur la pente douce d'un fertile évasement de la vallée, les maisons turques, pareilles à des ruches, s'éparpillent au milieu des jardins et des groupes d'arbres. Sur un nez de colline avancée, les ruines d'un castel, autrefois puissant, ne défient plus que les intempéries du ciel. La position de Doboï, à l'entrée des trois vallées importantes de la Bosna, de la Sprétcha et de l'Oussora, a été considérée de tout temps comme un point stratégique de premier ordre. C'est dire qu'elle a participé aux nombreuses luttes que les rois de Bosnie, au moyen âge, et, après eux, les Turcs, ont soutenues contre leurs ennemis envahisseurs du Nord.

Mais déjà à l'époque romaine cette importance avait été reconnue et mise à profit par les maîtres du pays. A l'embouchure de l'Oussora dans la Bosna s'élève, à quelque distance au sud-ouest de Doboï, un rocher calcaire abrupt qui porte le nom de Tzerkvenitza. La hauteur, couronnée d'un petit pavillon et parsemée de touffes de verdure, vaut la peine d'une excursion à cause d'une vue fort jolie qu'on obtient sur les deux vallées. Or des fouilles récentes y ont fait découvrir une série d'objets de l'époque préhistorique, tels que fragments de poteries, hache polie, pointe de lance en bronze, etc. De plus, des fragments d'inscriptions romaines, des monnaies en bronze de l'époque impériale, des couteaux et des morceaux d'armes, etc. [1], démontrent que les anciens Romains y avaient établi un camp de cohorte fortifié. On a découvert en outre, à un kilomètre de distance de ce point, dans la plaine et dans un endroit que les indigènes appellent Gradina, l'emplacement d'un *castrum* romain, attesté surtout par la présence de nombreux fragments de briques de l'époque. Plus tard, après que les fortifications romaines de la Tzerkvenitza eurent été remplacées par le château fort de Doboï, l'emplacement a servi de lieu de sépulture, ainsi qu'en témoignent les restes de nombreux squelettes auxquels la découverte simultanée d'ustensiles de ménage, en fer et en cuivre, permet d'assigner une date post-romaine.

Au moyen âge, la place forte de Doboï a été le théâtre d'événements importants dans l'histoire de la Bosnie. Doboï appartenait alors au banat de Vessora ou d'Oussora, dont la capitale fut Techani. En 1357, le banus Stiépan IV, *liber princeps et Dominus Bosnae, Vessorae*, etc., mourut sans laisser d'héritiers mâles et la dignité de ban fut conférée à son neveu, le jeune Tvartko II, qui se fit couronner premier roi de Bosnie en 1373. Après avoir occupé le banat d'Oussora, que Paul Koulizitch avait tenté de lui disputer, il installa à Doboï Jean Horvath, l'un des Horvathi qu'en 1386 il avait pu attacher à sa cause, et dont le frère Paul était évêque d'Agram. En 1387, en guerre ouverte avec la cour de Hongrie, il complota à Doboï, avec l'évêque d'Agram, l'enlèvement de la reine de Hongrie Marie Ire, épouse du roi de Bohême Sigismond, ainsi que de la reine régente. Les deux souveraines furent faites prisonnières par

1. Voir Radismky, in *Wiss. Mittheil.*, I, p. 270.

les rebelles et enfermées dans la forteresse de Novigrad, où la reine mère fut étranglée sous les yeux de sa fille. En 1390, le roi Sigismond réussit à s'emparer du banat d'Oussora. Le ban de Croatie et de Dalmatie, Michel Garay, prit d'assaut la forteresse de Doboï, qu'il détruisit de fond en comble. Jean Horvath et son frère Ladislas avaient pu prendre la fuite, mais ils ne tardèrent pas à être faits prisonniers; ramenés à Funfkirchen avec l'évêque Paul d'Agram, ils y succombèrent en 1391 au milieu d'horribles tortures.


BOSNIAQUES CATHOLIQUES.

En 1408, la prise de la forteresse de Doboï vint à nouveau marquer la fin d'un règne. Choura Tvartko, fils illégitime de Tvartko II et prétendant au trône, après avoir guerroyé contre ses concurrents Dabicha et Ostoïa, avait fait une alliance avec les Turcs et chassé définitivement Ostoïa qui alla se réfugier à la cour du roi Sigismond. Sur les instances du roi détrôné, Sigismond envoya, en 1406, contre Choura Tvartko et son allié Hervoïa une armée de 60 000 hommes. La campagne dura trois ans [1]. Hervoïa avait trouvé le moyen de se remettre avec le roi Sigismond, mais Tvartko fut pris en 1408 dans la forteresse de Doboï, et conduit à Bouda où il reconnut solennellement la souveraineté du roi. Il fut ensuite comblé de prévenances et d'honneurs. Cent quatre-vingts de ses partisans nobles, faits prisonniers avec lui, furent décapités et leurs corps jetés à la Bosna du haut de la forteresse. Ce mode de supplice était fréquent à l'époque. Il s'est conservé fort longtemps encore sous les Turcs. Parfois les suppliciés étaient enfermés vivants dans un sac, avant d'être précipités à la rivière, et Hervoïa se vengea du chef hongrois Csoupar, en le faisant préalablement coudre dans une peau de bœuf.

Vous rappelez-vous le *Clair de Lune* de Victor Hugo?

. . . .
Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots;
On verrait, en sondant la mer qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine.
La lune était sereine et jouait sur les flots.

En 1503, Doboï était encore aux mains des Hongrois; mais après la bataille de Mohacs, en 1526, les Turcs étaient maîtres de tout le nord de la Bosnie. Bientôt la ville de Yaïtzé, le dernier rempart de la résistance, allait également faire sa soumission.

Enfin, deux fois encore avant la « conquête » de 1878, la forteresse de Doboï fut prise par les Impériaux : une première fois par les troupes du prince Eugène en 1697, et une seconde fois par celles du général Pétrasch, en 1717.

Une excursion très intéressante à faire de Doboï est celle de Techani (Tešanj), la vieille capitale du banat d'Oussora. Elle conserve, de son ancienne gloire, les ruines imposantes d'un château fort, avec son donjon moyen âge et sa tour de guet en style dalmato-vénitien, pittoresquement juchés sur un dos de rocher. Nombreux sont en Bosnie ces vestiges de châteaux forts, véritables nids d'aigles de la vieille époque féodale bosniaque; mais la légende ne les a pas, comme chez nous, entourés de mystères qui

1. Adolf Strausz, *loc. cit.*, I, p. 63.

font rêver. Si les beaux Pécopin y ont existé, leur souvenir doit céder la place, dans les chants des ghouzlars, aux héros nationaux qui ont donné de grands coups de sabre en luttant magnifiquement pour la liberté, sur la grand'route, dans la forêt et sur les champs de bataille, ces voïvodes au front ceint d'une *tchelenka* qui consacrait leur bravoure. Les aigles et les faucons ont pris leur place dans les retraites abandonnées, et « l'aigle, dit Majouranitch, préfère trôner sur la pointe du rocher, parce que la liberté n'habite jamais dans la vallée ».

Des idées plus modernes nous guideront, par la vallée de la Sprétcha, vers une cité prospère, vivante antithèse de la capitale morte de l'Oussora. Je veux parler de la petite ville de Dolnia-Touzla, à 62 kilomètres vers le sud-est sur la ligne du chemin de fer de Doboï à Siminhan.

La vallée de la Sprétcha, riante et belle avec ses collines couronnées d'épaisses forêts de chênes, avec ses cultures prospères entourant des villages, présente une succession de sites charmants. L'air pur et réconfortant se meut librement au fond de vallées plus larges, et de collines moins élevées que dans l'intérieur de la Bosnie. On y entre par un défilé de 3 kilomètres qui, depuis les temps anciens, a conservé le nom plein de combats et de vaillance de « porte des Magyars ». Rivière, route carrossable et voie ferrée s'y côtoient étroitement sous l'étreinte des rochers calcaires à pic, et la voie ferrée s'oblige à une série de courbes du rayon minimum de 80 mètres. Puis la vallée s'élargit, le massif de l'Ozrène apparaît dans le vert sombre de ses chênaies séculaires, et des villages, en majeure partie habités par des musulmans, s'éparpillent gaîment au milieu de la verdure plus tendre des vergers et des prés. C'est, dit-on, un bon terrain de chasse pour le gibier de poil : loup, renard, chevreuil, chat sauvage, etc., à l'exclusion du lièvre.

A une lieue environ de la petite station de Petrovoselo se trouve, au milieu d'une vallée entourée de magnifiques forêts, le vieux couvent d'Ozrène, un des plus curieux de la Bosnie. On raconte que les derniers habitants du couvent furent, au nombre d'une vingtaine, mis à mort, il y a quelque deux cents ans, sans préciser la cause de ce massacre ni le caractère de ses auteurs. Durant un siècle, le couvent resta abandonné, et il aurait fini par être envahi par la forêt si, au commencement de ce siècle, les fidèles orthodoxes des environs n'avaient pris à cœur de le sauver d'une destruction complète. Depuis 1885, le gouvernement y entretient une école orthodoxe et assure la conservation de l'église, qui présente un grand intérêt au point de vue de l'art et de l'architecture ancienne. Ce petit monument est construit sur un plan qui rappelle la vieille architecture chrétienne du XIII[e] ou XIV[e] siècle; certaines parties de l'édifice relèvent du style roman, tandis que d'autres appartiennent au style gothique, les voûtes en ogive par exemple. Il y a là, dans la forme cruciale byzantine du plan, dans l'architecture élégante du tambour ou coupole centrale, avec l'application de l'ogive haute, un mélange d'art byzantin et d'art gothique qui permet de croire, à défaut d'une date d'origine connue, que ce témoin du vieil art architectural bosniaque appartient à une époque de transition. Ce qui lui donne surtout de l'intérêt, c'est l'existence, sur les murs sans ornementation plastique, de peintures vieilles en fresque qui rappellent la manière italienne de l'époque de Giotto. Ces fresques se sont conservées assez bien, à travers les siècles, sous des couches répétées d'un badigeon à la chaux; elles figurent la Sainte Vierge, des scènes de la Passion et toute une série de saints et d'apôtres dans l'attitude naïve du corps et le drapement sévère, à peine indicateur des formes, qui donnent tant de charme aux œuvres de Giotto et de son école. Ces peintures murales sont d'autant plus curieuses qu'elles s'éloignent, par le style, entièrement de ces peintures byzantines hiératisées que les tableaux mobiles ont conservées jusqu'à nos jours. Elles sont accompagnées, à l'intérieur de l'église, de plusieurs inscriptions, dont la plus vieille, apparemment, est en vieux-slovène et remonterait, d'après M. Stratimirovitch, à l'époque de l'édification de l'église, c'est-à-dire au XIII[e] ou XIV[e] siècle; elle nous apprend également que l'auteur de la fresque portant l'inscription était un presbytérien du nom de Strahinia. Les autres peintures seraient plus récentes, et l'image de la Vierge qui décore le narthex, aurait été peinte en 1609, de la main supposée d'un certain Jeronomah Timoteï [1].

1. Voir T. Vitanovitch, H. Rouvaratz et G. de Stratimirovitch, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 392.

Quoi qu'il en soit, la petite église d'Ozrène, flanquée depuis quelques années d'un vulgaire campanile, est un des rares monuments de l'architecture religieuse slave ancienne ayant pu traverser les temps si troublés, et si stériles en œuvres d'art, des haines et des rivalités religieuses. Je ne connais pas en Bosnie-Herzégovine de monument d'architecture religieuse pouvant se réclamer d'une date aussi ancienne.

Mais revenons à la vallée de la Sprétcha. De Petrovoselo nous la remontons vers Dolnia-Touzla à travers un paysage tantôt forestier, tantôt rupestre ou agricole. De nouveaux contreforts en traînées de collines rétrécissent le lit de la rivière jusqu'à une largeur d'une trentaine de mètres seulement; puis, la voie ferrée oblique vers l'est en abandonnant sa compagne la Sprétcha, pour suivre la Yala qui la conduit au pied des monts Maïevitza jusqu'au cirque montagneux de Dolnia-Touzla. Dans le ciel crépusculaire, des vapeurs opaques s'étirent en planant; un immense minaret jaillit du sol à une hauteur de plus de 40 mètres. Mais ce minaret est une cheminée d'usine appelant à cette autre prière qui est le travail, signe précurseur d'une nouvelle époque de renaissance qui commence et d'une ère moderne qui se prépare : celle de la prospérité par l'exploitation des richesses minérales du sol.

Dolnia-Touzla, en effet, est située au milieu d'un bassin salinifère et carbonifère d'une grande importance. La ville elle-même, siège administratif d'un arrondissement important par le nombre de ses habitants et la prospérité de ses administrés, n'offre guère d'intérêt que par le spectacle de son évolution rapide, grâce au voisinage des exploitations industrielles qui l'entourent et qui ne tarderont pas à l'enrichir. Avec une population de 11 000 âmes, pour la plupart musulmans, la ville du sel — telle est l'étymologie de son nom — est d'origine assez récente, en ce sens qu'elle s'est modernisée considérablement dans les dernières années par la construction de nombreux édifices d'utilité publique, l'élargissement des rues et la création d'une place publique portant le nom du général Appel et qui n'a pas moins de 8 000 mètres carrés de superficie. Les écoles y sont nombreuses. Parmi elles se trouvent une des écoles commerciales dont le gouvernement a doté un certain nombre de villes de la Bosnie-Herzégovine, une école de jeunes filles dirigée par les sœurs de l'Amour Divin, et une école musulmane ou médresséh supérieure. Les trois confessions ont fini par avoir chacune son temple, édifié avec plus ou moins d'élégance et d'art architectural, suivant les libéralités des fidèles aidées des subventions gouvernementales. La mosquée de Baïrambeg, en style néo-mauresque adopté pour la plupart de ses congénères récentes, s'élève depuis quelques années au centre de la ville; l'église orthodoxe, en style néo-byzantin, humiliait longtemps, par la sveltesse de son clocher et l'ampleur de sa coupole en tambour, la pauvre chapelle en bois qui servait d'église catholique. La vieille église, en effet, ayant menacé ruine, a dû être démolie et la chapelle subsista pendant deux ans jusqu'à ce que, grâce à un subside de 3 000 florins du gouvernement augmenté des contributions volontaires des paroissiens, une nouvelle église sans prétentions fut inaugurée à la fin de l'année 1893.

Or donc, Dolnia-Touzla est devenue une ville industrielle prospère, grâce à la découverte et à l'exploitation de mines de charbon dans différents endroits de son voisinage. La découverte de ces richesses a appelé le chemin de fer, avec son cortège de bienfaits pour la contrée. Le plus important de ces gisements a été jusqu'à présent celui de Kréka, à proximité de la ville, et on peut dire que c'est grâce à lui que les grands établissements industriels tels que les salines, la sucrerie d'Oussora, la fabrique de soude ammoniacale de Bistaratz et même les chemins de fer de Bosnie-Herzégovine ont pu prendre un essor rapide autant que considérable.

Géologiquement, les gisements de Dolnia-Touzla appartiennent à l'époque tertiaire moyenne, au niveau du miocène inférieur. D'autres, comme nous le verrons un peu plus loin, appartiennent à une époque antérieure, comme ceux de Jazenitza [1] qui datent de l'éocène, alors que les gisements du bassin de Zénitza sont plus récents. A part un affleurement de houille proprement dite découvert à Grahovo sur la frontière dalmate, la Bosnie-Herzégovine ne possède, d'après les données actuelles, que du charbon de

1. Jazenitza se trouve à environ 45 kilomètres au nord de Touzla, dans la Maïevitza Planina.

terre de l'époque tertiaire ou néogène, jusqu'à des niveaux très récents. Ces charbons sont tantôt de l'anthracite lorsque le niveau est un peu ancien, tantôt du lignite lorsqu'il l'est moins, et on retrouve pour ainsi dire toutes les qualités intermédiaires jusqu'à la formation des tourbières actuelles. Ces qualités variables sont déterminées par la pureté du produit et le pouvoir calorigène, qui varie de 3 500 à plus de 7 000 calories pour les produits actuellement exploités. Tandis que le charbon éocène de Jazenitza accuse, par exemple, 7 168 calories, celui de Dolnia-Touzla, qui appartient à la couche à congéries de la zone du *flysch*, n'en développe que 4 179 à 4 418. De plus, le charbon de Jazenitza ne donne à l'analyse que 1,95 pour 100 de cendres et 2,53 pour 100 d'eau, alors que celui de Zénitza en accuse respectivement 6,5 pour 100 et 17,8 pour 100. La teneur en soufre est également très variable : tandis que le lignite de Touzla n'en contient que des traces, Zénitza en a de 0,59 à 2,44 pour 100; Jazenitza 2,07 pour 100 et Sanskimost jusqu'à 3,35 pour 100.

La valeur calorigène de ces diverses qualités de combustible industriel a d'autant plus d'importance qu'il s'agit d'alimenter les locomotives du système Abt fonctionnant sur les très fortes rampes, et n'admettant pas un charbon au-dessous d'un certain minimum de calories. La découverte du gisement de Jazenitza a permis de remplacer, en 1892, les charbons de Zénitza et de Kréka, employés jusqu'alors sur la ligne à crémaillère de Sarajevo-Konitza, par celui de la mine nouvelle, et de mettre sur rail des machines à traction plus puissante.

Le charbonnage de Kréka, comme les autres du reste, n'est connu que depuis l'occupation austro-hongroise. Dans un pays où le combustible foisonne à ce degré sous forme de bois, à portée de la main pour ainsi dire; où, de plus, le travail soutenu est à ce point antipathique au caractère de la population, une exploitation de mine n'aurait pas eu plus de succès auprès des travailleurs à la recherche d'un combustible nouveau que n'en eurent, auprès des indigènes, les mines de minerais au moyen âge, alors que les Ragusains étaient venus les exploiter, et avaient fait venir des mineurs saxons pour corriger la paresse des bras indigènes.

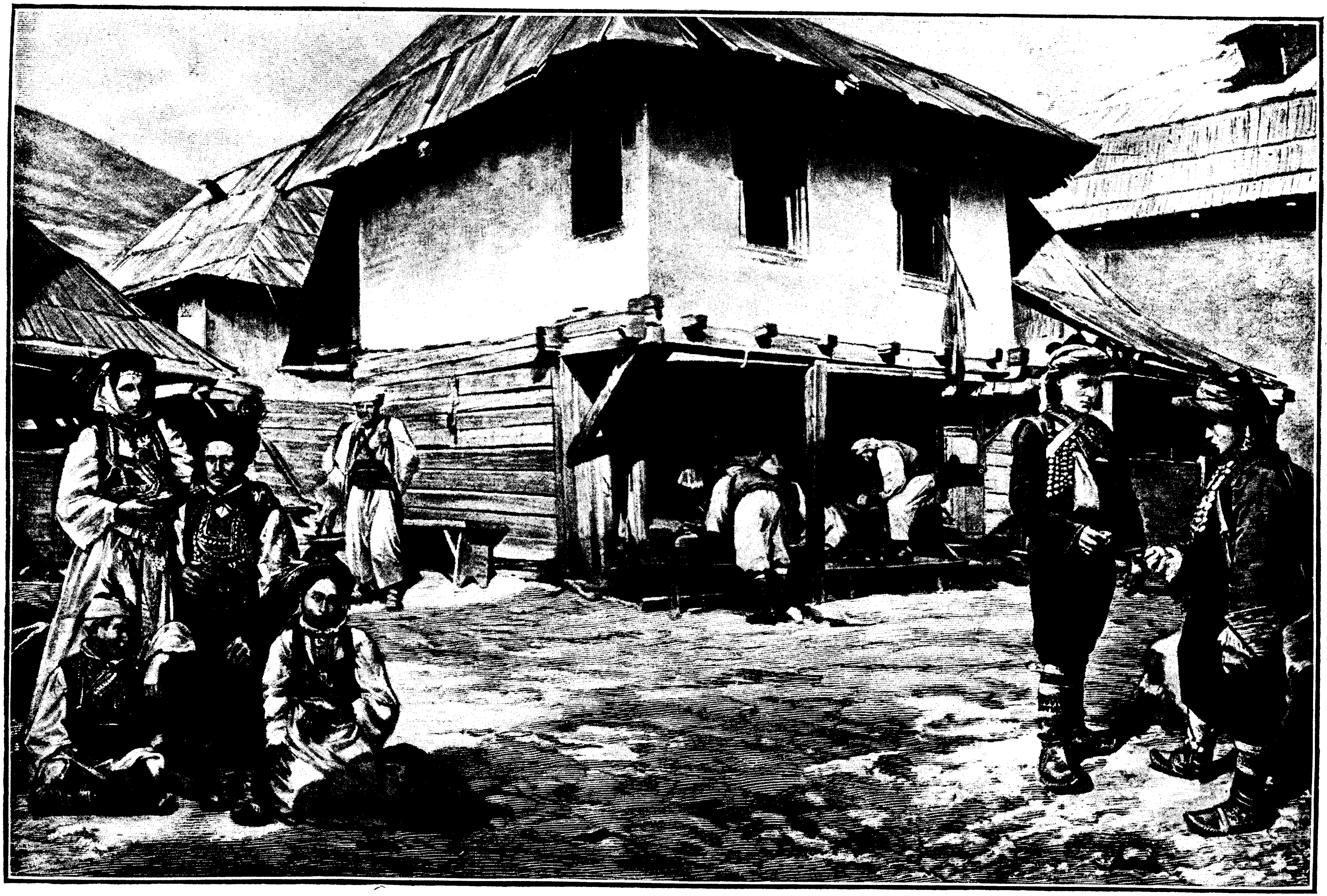
Les premiers consommateurs du charbon de Kréka furent les quelques soldats du corps d'occupation qui l'avaient découvert. De 1880 à 1883, un pauvre Russe s'était mis à extraire péniblement quelques petites quantités qu'il colportait, sans grand succès, de par la ville indifférente. En 1884, un certain nombre de particuliers avaient reçu l'autorisation de se fournir de charbon à leur compte. Avec l'arrivée du chemin de fer en 1885, le gouvernement pensa sérieusement à tirer profit de ces richesses si peu appréciées, et en confia l'étude et les projets d'exploitation à des hommes du métier. En 1890 déjà, l'extraction avait atteint le chiffre d'un demi-million de quintaux métriques; en 1892, elle monte à 687 000 quintaux, et fin décembre 1894 on a fêté l'extraction du millionième quintal au charbonnage de Kréka.

Le mode d'extraction, étant donnée la constitution géologique du terrain, est intéressant au point de vue technique [1]. Le lignite recouvre les couches à congéries du *flysch*, qui succèdent elles-mêmes aux argiles salinifères. Deux niveaux, l'un de 18 mètres d'épaisseur environ et l'autre de 5 à 8 mètres, s'y montrent séparés par une couche sablonneuse de 42 centimètres d'épaisseur. Au début, l'exploitation se faisait à ciel ouvert, mais dans les dernières années on a poussé des galeries à niveau vers les noyaux de gisements, et les « Vilma-et Mariannen-Stollen » sont desservis par des voies à traction de cheval. Le charbonnage est relié au chemin de fer par une voie en rampe de 1,8 kilomètre de longueur.

La Kréka, en dehors du débit indigène, exporte annuellement quelques centaines de mille quintaux au delà de la Save, et surtout en Slavonie. Les frais de transbordement, en gare de Brod, atteignent 1 kreuzer par quintal. Une certaine quantité de charbon est embarquée à Siekovatz, sur la Save, pour aller desservir différentes localités sur les bords du fleuve.

En somme, le charbonnage de la Kréka est devenu le centre vital d'industries prospères, fiscales (*aerarisch*) et privées, dont l'activité croissante est en train de faire de Dolnia-Touzla un exemple curieux

1. Voir F. Poech, in *Oester. Zeitschrift f. Berg-u. Hüttenwesen*, N. 25, 1893.



MAISON-ÉCHOPPE D'UN VILLAGE BOSNIAQUE. PAYSANS CATHOLIQUES. GROUPE D'UNE FAMILLE ORTHODOXE, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

de reviviscence économique. Successivement y ont pris naissance : deux salines, un four circulaire, une brasserie et une malterie, une distillerie et une raffinerie d'alcool, trois moulins à vapeur, plusieurs tuileries et enfin une fabrique de soude ammoniacale.

Ainsi que le charbonnage, les salines sont dues à l'initiative du gouvernement et propriété de la régie.

Les salines de la vallée de la Sprétcha furent exploitées dès la plus haute antiquité, bien que de la façon la plus primitive. Nous avons vu plus haut, d'après M. Thalloczy, de quelle importance pouvait être la possession du sel dans cette région où deux tribus illyriennes, les Autariates et les Ardiens, s'en firent un sujet de guerre incessante. D'après Strabon, les Autariates retiraient le sel des eaux qui coulaient au printemps dans une de leurs vallées. En puisant de cette eau et en la laissant reposer, on voyait au bout de cinq jours se former un dépôt de sel. Peut-être s'agit-il des sources salines qui existent jusqu'à ce jour à Konitza, sur la haute Narenta; mais la teneur en sel de ces eaux est aujourd'hui relativement faible, ce qui pourrait toutefois expliquer la précision de Strabon lorsqu'il dit qu'elles étaient exploitées au printemps, c'est-à-dire à l'époque de l'année où les eaux souterraines peuvent pénétrer de plus grandes masses du gisement salinifère. Quoi qu'il en soit, les gisements de Touzla étaient connus des anciens. Au xe siècle, d'après Constantin Porphyrogénète, une forteresse, appelée Salènes, s'élevait dans la vallée de la Sprétcha. La source la plus importante, à cause de sa richesse en sel, fut alors celle de Gornia-Touzla ou Haut-Touzla : elle contient jusqu'à 12 à 13 kilos de sel par hectolitre d'eaux mères. Une autre, celle de Dolnia-Touzla, n'en contient que 6 à l'hectolitre. En outre, le massif montagneux de la Maïevitza Planina donne naissance à un certain nombre d'autres sources salines de moindre concentration dont plusieurs se trouvent dans la vallée de la Solina, à Dragounia, à Jazenitza et près de Han Chibochitza. Celle-ci contenait jusqu'à 5 kilos de sel à l'hectolitre [1], et elle fut exploitée anciennement, ainsi qu'en témoignent les traces d'un puits d'extraction aujourd'hui comblé. Le mode d'exploitation était des plus primitifs : les eaux mères étaient versées simplement dans de grands vases d'évaporation, et la masse saline, déposée contre les bords, était livrée au commerce en gros morceaux dont quelques-uns suffisaient pour former la charge d'un cheval.

Les gisements salins de la Maïevitza appartiennent, ainsi que les carbonifères, au miocène inférieur. Ils sont donc d'origine relativement récente et remontent à l'époque de cette mer pannonienne néogène, qui a pénétré en Bosnie-Herzégovine autour des îlots éocènes, en formant des sortes de criques dont les poliés sont restés les derniers vestiges [2].

C'est en 1883 que l'administration gouvernementale entreprit de faire creuser des puits d'essai à Gornia-Touzla, dans le voisinage immédiat de la source la plus riche connue dans la région. A une profondeur de 158 mètres, on rencontra une nappe puissante d'une teneur en sel de 24 kilos à l'hectolitre, ce qui détermina l'établissement, en 1884, de la saline de Siminhan, fonctionnant dès 1885. Toutefois la richesse primitive des eaux mères ne se maintenait pas longtemps, et en 1887 elles ne donnaient plus que 13 kilos à l'hectolitre. Une série de trous de sonde, forés successivement, ayant donné des résultats inférieurs, soit pour le débit, soit pour la teneur en sel, durent être abandonnés. La saline de Siminhan, située à une distance d'environ 5 kilomètres de Dolnia-Touzla, aurait peut-être eu le même sort, si des essais de forage pratiqués à Dolnia n'avaient donné des résultats tout à fait remarquables. En 1885, deux trous de sonde, l'un dans le voisinage immédiat de l'ancienne source, l'autre au nord-est de la ville, ont fourni, à la profondeur de 379 mètres pour le premier et 200 mètres pour le second, des eaux mères d'une richesse allant de 18 kilos à l'hectolitre jusqu'à la saturation, avec un débit possible de plusieurs milliers d'hectolitres par jour. A l'analyse chimique on a trouvé jusqu'à 27 pour 100 de chlorure de sodium et de sulfate de soude. On résolut alors d'alimenter la saline de Siminhan avec les

1. A. Rucker, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 336.
2. Pour compléter l'inventaire des sources salines de la Bosnie-Herzégovine, notons leur présence dans deux endroits de la Vouchiakplanina, dans le district de Dervent : à Dolni-Vakouf, dans le bassin du Verbas, et à Konitza. Les sources de Dolni-Vakouf ont une teneur de 1-1.75 kilogr. de sel par hectolitre. (A. Rucker.)

eaux mères de Dolnia-Touzla; à cet effet, un système de pompes à vapeur et de canalisation fut créé entre les deux localités, en même temps que, sur l'emplacement de la source de Dolnia-Touzla, fut installée une nouvelle saline. Depuis, les deux établissements fonctionnent normalement avec un outillage complet de chaudières, d'évaporateurs, de concasseurs, etc., produisant, celui de Siminhan surtout, le gros sel, et celui de Touzla le sel fin. Avec ces deux qualités, dont la première est destinée en notable proportion à l'alimentation du bétail, on fabrique également du sel en briquettes dans des presses à main. La saline de Dolnia-Touzla peut, à elle seule, produire jusqu'à 60 000 quintaux métriques de sel par an.

En 1885, la production totale a été de 18 570 quintaux; elle est montée à 59 704 en 1891, et en 1892 les chiffres se répartissent de la façon suivante : sel fin, 49 173 quintaux m.; gros sel, 25 620 quintaux m.; briquettes, 2 517 quintaux m., soit un total de 77 310 quintaux métriques. Ces chiffres répondent au delà des besoins d'alimentation de la Bosnie-Herzégovine. On peut se demander si la soustraction, aux couches compactes du sol, de quantités aussi considérables de matières solides n'affecte en rien la stabilité du terrain et la sécurité de la ville de Touzla. La saline centrale, en effet, peut être alimentée journellement de 9 360 hectolitres d'eaux mères, sur lesquels on prélève 1 206 hectolitrès pour l'exploitation journalière moyenne. Les calculs ont, paraît-il, démontré que tout danger est écarté d'ici fort longtemps et qu'en dépit d'une exploitation très intense des gisements, le niveau des eaux mères ne baisse pas sensiblement dans le puits d'extraction.

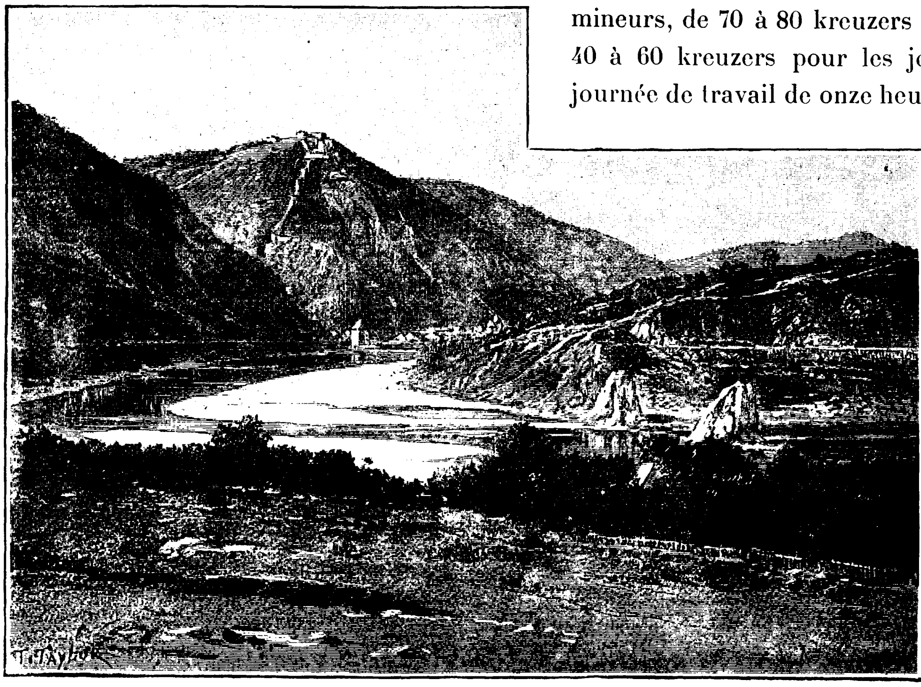
Tout récemment, en 1894, une industrie nouvelle est venue se greffer sur les salines de Touzla. Une société par actions a fondé à Bistaratz, à 14 kilomètres environ de la saline, une usine pour la fabrication de la soude ammoniacale. La nouvelle fabrique doit occuper une superficie de 7 000 mètres carrés; commencée en avril 1894 avec plusieurs centaines d'ouvriers, elle a déjà coûté plus de 1 300 000 florins de frais de construction et de premier établissement. Elle se propose de livrer au commerce, journellement, trois wagons de soude calcinée, un wagon de soude caustique et un wagon de soude cristallisée : soit 50 tonnes de produits par jour. Elle travaillera avec une force motrice de 1 200 chevaux-vapeur, et une canalisation de 14 kilomètres lui amènera, de la saline, les eaux mères à traiter dans la proportion de 200 mètres cubes par jour; le charbonnage voisin de la Kréka lui fournira 120 tonnes de charbon par jour.

Ces chiffres sont importants. Ils prouvent non seulement l'utilité et la viabilité reconnues d'une usine aussi vaste, destinée à alimenter elle-même les industries secondaires, telles que savonneries, teintureries, verreries, sans compter l'emploi en détail de ses produits, mais encore la confiance que le capital étranger apporte dans des entreprises qui doivent escompter la sécurité de l'avenir et le développement de l'état économique du pays sur des bases solides. La fabrique de Bistaratz-Loukovatz travaillera avec 380 ouvriers, dont la majorité seront indigènes.

Le Bosniaque, en effet, qui se trouve en contact avec les centres industriels, vient facilement se faire embaucher, et son travail est généralement apprécié. Fort, sobre et réputé habile, une fois qu'il a appris son métier, on le considère dans les charbonnages comme n'étant pas inférieur à l'ouvrier immigré, qui a généralement plus de besoins avec plus d'aptitude, il est vrai, au début.

Pour les ouvriers indigènes, la différence des cultes entraîne certaines habitudes préjudiciables au travail continu. La multiplicité des fêtes religieuses que très volontiers acceptent, des uns aux autres, les deux cultes chrétiens, entraîne des chômages nombreux, auxquels viennent s'ajouter ceux des fêtes musulmanes. Celles-ci sont moins nombreuses en réalité, et comme elles ne coïncident pas avec les fêtes chrétiennes, on peut établir une sorte de roulement du travail par groupes confessionnels d'ouvriers.

Le charbonnage de Kréka employait, en 1893, 344 ouvriers; le four circulaire en employait 43 et les deux salines de Siminhan et de Dolnia-Touzla en comptaient 175 : soit, pour ce centre industriel, un total de 562 ouvriers des trois confessions, catholique, orthodoxe et musulmane, avec 7 pour 100 d'ouvriers indigènes. Les salaires, pour les ouvriers des charbonnages par exemple, payés sur les fonds de l'administration de la régie à la Kréka ainsi qu'à Zénitza, sont de 1,50 florin à 1,70 florin pour les



BOURG FRONTIÈRE DE ZVORNIK.

mineurs, de 70 à 80 kreuzers pour les convoyeurs et de 40 à 60 kreuzers pour les journaliers, à raison d'une journée de travail de onze heures.

Une des créations les plus heureuses dans ces centres ouvriers se développant d'année en année, est celle de cités ouvrières qui répondent à la fois au besoin d'un certain confort, et surtout de l'hygiène, si facilement enfreinte dans les agglomérations de ce genre. Sans doute l'ouvrier indigène ne se départ pas aisément de l'habitude qu'il a d'habiter sa maison de bois fruste et primitive, de coucher sur l'aire auprès du feu couvant sous la cendre, dur à son corps et sobre d'aisance matérielle; mais le travailleur étranger, aux aspirations supérieures par l'ordre et l'épargne, par le genre de travail aussi, est plus sensible au bien-être du foyer familial, et l'exemple de son mode d'existence ne peut qu'exercer une influence salutaire. En 1890, le gouvernement fit construire une cité ouvrière à la Kréka. Dix-huit maisonnettes doubles, ayant chacune chambre d'habitation, cuisine, garde-manger, petite entrée aux trois pièces, petit potager et étable, furent édifiées pour servir d'habitations à trente-six familles ouvrières. Ces maisons jumelles reviennent à 2 000 florins et l'administration prélève, à titre d'un loyer mensuel de 2,50 florins, les intérêts à 3 pour 100 du prix de construction de chaque habitation. De plus, des primes sont décernées en récompense aux familles qui se sont signalées par la meilleure tenue de leur intérieur. Le même système a été introduit en d'autres endroits, aux charbonnages de Zénitza et aux mines de cuivre de Siniako, où l'exploitation se fait également en régie de l'État.

Tous les ouvriers travaillant en permanence aux charbonnages de Bosnie-Herzégovine doivent accéder à l'association mutuelle du *Landesbruderlade*, moyennant une contribution mensuelle de 1 florin. Cette association est administrée par la direction centrale des mines à Sarajevo (*Berghauptmannschaft*) et elle comprenait, en 1892, 329 membres participants avec un actif social de 45 196 florins : soit 137 florins par unité[1]. La direction centrale a également charge d'administration des caisses de secours. Ces caisses étaient au nombre de 10 en 1892, avec 1 220 membres et une recette de 6 656 florins. Les accidents paraissent ne pas être fréquents; à en croire une statistique de 1892, il n'y aurait eu jusqu'alors qu'un cas de mort et quatre cas de blessures graves. Les dangers d'incendie dans les charbonnages sont écartés au point qu'on n'en a pas encore signalé. J'aurai l'occasion, plus loin, de revenir sur les richesses minérales de la Bosnie-Herzégovine et d'y rattacher quelques données d'ordre plus général.

Après avoir conduit le lecteur vers un des centres industriels les plus actifs de la Bosnie, nous ne retournerons pas sur nos pas sans avoir jeté un regard sur la vallée de la Drina et la petite ville de Zvornik, qui a joué dans l'histoire des guerres de Bosnie un rôle important. Nous en sommes, de Touzla,

1. Voir *Oester. Zeitschrift f. Berg-u. Hüttenwesen*, 1803, N. 35.

à une distance de 50 kilomètres sur route carrossable, soit cinq heures en voiture de louage ou de poste militaire. On traverse, à l'altitude de 580 mètres, la crête de la Maïevitza au col de Snagovo. La route longe le pied de la Maïevitza, et remonte la petite vallée de la Sprétcha jusqu'à Tchapardi, où commence l'ascension du col. De Dolnia-Touzla à Snagovo, sur une distance à vol d'oiseau d'environ 32 kilomètres, la route monte de 310 mètres, et de Snagovo à Zvornik elle descend de 410 mètres sur une distance directe d'environ 5 kilomètres. C'est dire que la descente vers Zvornik, dans la vallée du Soutitch, s'effectue en lacets serrés de la route, d'ailleurs excellente et très pittoresque.

Du haut de la passe, en effet, une vue panoramique superbe s'ouvre sur la vallée de la Drina aux eaux calmes, semble-t-il, au milieu de gigantesques entailles rocheuses qui leur font paravent et se mirent avec d'admirables effets de lumière. Ces paysages rappellent vivement ceux de la basse Moselle, avec la vigne en moins, mais non sans le typique castel dont les ruines enlierrées regardent de haut dans la vallée paisible, où croupit dans l'ombre une ville que gardent des tours rondes. C'est là une des particularités du paysage montagnard de la Bosnie-Herzégovine : la variété inattendue des effets d'une même note dominante, la montagne, à travers toute une gamme qui passe du riant, du charmant et de l'idyllique au farouche, au sauvage et au terrible. Les sensations que l'aspect du paysage fait naître dans l'âme du spectateur, évoquent des souvenirs vécus en des rapprochements toujours dociles.

Zvornik, petite ville avec environ 3 500 habitants, en majeure partie musulmans, n'a plus guère d'intérêt comme place forte. Elle a profité à son tour du développement économique qu'ont pris ses voisines Biélina, Bertchka et Dolnia-Touzla. La navigation, désormais moins précaire sur la Drina, la tiendra en communication suivie avec les pays de la Save. Vers le sud, une route commerçante assez fréquentée va rejoindre le centre minier de Srebrenitza, et sur la rive droite de la Drina, le petit village serbe de Mali-Zvornik est tête de ligne d'un service de diligences sur Belgrade. De grandes améliorations agricoles ont été faites dans ces districts pendant les dernières années.

La forteresse de Zvornik, une des plus anciennes de la Bosnie, occupait, durant les guerres turques, une position stratégique importante à l'extrême frontière orientale de la province. Les begs de Zvornik étaient puissants. Ils se distinguaient souvent par des exploits guerriers dans les luttes sanglantes, et quelquefois par leur opposition au pouvoir central. En 1688, après les batailles de Mohacs et d'Essek, le margrave Louis de Bade fit invasion, avec ses troupes, dans le nord de la Bosnie, et prit d'assaut la forteresse de la Drina. Mais, en 1717, les Turcs y prirent une sanglante revanche sur les troupes chrétiennes. Voici comment le fait est raconté dans la chronique du Franciscain Fra Nicola de Lachva :

« Le 20 août, l'armée du prince Eugène enleva Imotski aux Turcs.

« Petrasch commença le siège de Zvornik pour bombarder la ville. En même temps ceux de la Kraïna assiégèrent Novi. Ils y trouvèrent une armée allemande, et lorsqu'ils virent que la besogne était facile, ils commencèrent à se quereller entre eux au sujet de la ville étrangère. Les Kraïniens soutenaient qu'elle appartenait au banus, les Allemands qu'elle était impériale. Finalement les Allemands se retirèrent et les Kraïniens, pour leur malheur, restèrent seuls; car le pacha Osman Kiœpruli, qui commandait en Bosnie, envoya ordres et messagers à travers toute la Bosnie, afin que prenne les armes chacun qui tiendrait à garder sa tête. Petits et grands étaient en mouvement. Ceux qui n'avaient pas d'armes prirent une hache ou une trique. Une partie, sous la conduite de Kiœpruli, s'avança au secours de Zvornik; une autre, sous Ahmed Alaibeg, le fils d'Ali-Pacha, se dirigea sur Novi. Toutes les deux attaquèrent les giaours et les battirent aux deux endroits. On dit que les Kraïniens, Chokatzes et troupes régulières ont perdu près de 10 000 hommes devant Zvornik. Rien que soldats prisonniers et ligottés, Kiœpruli en fit exécuter 300 à la fois. Lorsque le prince Eugène eut connaissance de ce fait, il écrivit à Constantinople pour dire qu'il était contraire à l'usage militaire d'exécuter des ennemis ligottés, et le pacha fut de suite rappelé de Bosnie et même, dit-on, exécuté à cause de cela. »

En 1878, le moufti de Tachlidja avait réuni sous les armes 6 000 Bosniaques, dans le but de défendre contre les troupes austro-hongroises les places de Touzla et de Zvornik; mais à l'approche du général

de Waldstætten, les Bosniaques se dispersèrent et la vallée de la Sprétcha ainsi que la position de Zvornik furent occupées sans coup férir.

Au point de vue archéologique, la vallée de la Drina moyenne et inférieure réserve sans doute encore des découvertes plus nombreuses que celles qu'on y a faites jusqu'à présent. Sans compter les très importants résultats des fouilles de Gradina, près de Srebrenitza — fouilles qui ont permis de définir l'emplacement de la ville romaine de Domavia et sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir, — M. C. Truhelka a découvert, en 1891, les vestiges de l'ancienne route romaine que la table de Peutinger indique comme reliant les stations de *Ad Drinum* et d'*Argentaria*, sans toutefois pouvoir identifier encore l'emplacement de ces deux localités. Cette route romaine suivait, parallèlement à la rivière, la vallée de la Drina en se dirigeant probablement par Zvornik, Han Palator et Liéchnitza vers les dépressions de la Save. Mais cette supposition ne correspond pas à l'indication des distances données par la table de Peutinger, et comme la route n'a été reconnue, jusqu'à présent, que sur une étendue de 45 kilomètres en amont de Bratounatz, des découvertes ultérieures devront élucider ce point critique [1].

Dans le district de Zvornik également, à Kalesia, près de la route de Touzla, M. Radimsky [2] a trouvé, avec des objets préhistoriques tels que nombreux éclats de silex, éclat d'obsidienne, fragments de poteries à la main, des objets de l'époque romaine : pointe de javelot en fer, fragments de poteries au tour et fragment d'un vase en verre. Il est à remarquer incidemment que cet éclat d'obsidienne est le premier de son espèce qu'on a trouvé jusqu'à présent en Bosnie. M. Radimsky en conclut que Kalesia est l'emplacement d'une ancienne station préhistorique sur laquelle on a édifié plus tard une petite forteresse romaine.

Enfin, le musée de Sarajevo possède une épée en bronze de 50 centimètres de longueur recueillie dans les dragages de la Drina, près de Radaliska ada. D'un type assez rare, elle remonte à l'époque de Hallstatt, première du fer; mais ce qui lui donne un surcroît d'intérêt, c'est que, de l'avis de M. Szombathy, elle a été amenée probablement à la Drina par des lavages du terrain adjacent, ce qui ferait espérer un jour ou l'autre des découvertes d'autres objets de la même époque dans les régions riveraines.

La Bosnie-Herzégovine est tellement riche en vestiges et restes de l'époque de Hallstatt, que le terme de « préhistoire » perdra de plus en plus, grâce aux découvertes faites et aux lumières qu'elles répandent, son préfixe, auquel s'attache l'idée d'ignorance et de doute.

Avant de quitter le site pittoresque de Zvornik, emportons de la petite cité, aujourd'hui presque entièrement musulmane, le souvenir d'une légende dont un voyageur du XVIIe siècle déjà s'est fait l'écho. Athanase Georgiceo, envoyé en 1626 par l'empereur Ferdinand II en Bosnie, raconte, dans son récit de voyage à l'empereur, l'histoire miraculeuse d'une image de la Madone qui se trouvait dans une église de Zvornik, à l'époque de l'invasion turque. Lorsque les Turcs s'apprêtèrent, dit Georgiceo, à transformer l'église en mosquée (*djamia*), cette image de la Vierge, qui était peinte sur bois, quitta l'église pour aller s'appuyer contre un arbre dans le voisinage de la Drina. Un Turc, armé de pied en cap, passant par là à cheval, aperçut la sainte image et, de son javelot, lui porta un coup dont les traces se voient jusqu'à présent près de la couronne posée sur la tête de la Vierge. Aussitôt après, le cheval se mit à courir comme un démon et s'en alla se précipiter, avec son cavalier, dans les eaux de la Drina. Depuis, tous les ans, le jour de l'Assomption, on peut voir par trois fois le Turc à cheval, armé de son javelot, apparaître dans les eaux de la Drina luttant vainement pour ne pas être englouti : ce que les Turcs aussi bien que les chrétiens considèrent comme une punition de Dieu, parce qu'il osa battre l'image de la sainte Vierge.

Après cet attentat dont elle avait été l'objet, l'image quitta les bords de la Drina pour aller se placer sur une belle montagne, non loin d'Olovo. Les catholiques qui la retrouvèrent en cet endroit résolurent d'y édifier une église; mais ils changèrent ensuite d'avis, et se mirent à construire cette église sur un emplacement plus rapproché de la route et du couvent d'Olovo.

1. Voir Ciro Truhelka, *la Route romaine de la vallée de la Drina*, in *W. Mittheil.*, I, p. 308.
2. *W. Mittheil.*, III, p. 287.

Or ils avaient beau travailler, l'ouvrage de la journée se défaisait la nuit, et ils durent abandonner la construction de leur église. Cependant, lorsqu'ils eurent recommencé les travaux à l'endroit même où l'image de la sainte Vierge avait été trouvée, ils virent les murs grandir comme par enchantement, ce qui les remplit d'un étonnement extrême.

Depuis, la sainte image d'Olovo continue à faire des miracles, à guérir les malades et surtout les possédés, même si ceux qui l'invoquent appartiennent à une autre confession [1].

Ainsi parlent Georgiceo et la légende des fidèles. N'est-il pas intéressant de constater, au fond de la Bosnie, l'existence d'une très vieille légende catholique, sujet et objet de la même vénération en différents endroits de l'Europe occidentale, relatant la même migration éclectique de la sainte image avec l'arbre comme appui, et la chapelle obligatoire devenant le siège de miracles retentissants et le but de pèlerinages suivis! Aux deux extrémités de l'Europe chrétienne, en Bretagne et en Bosnie, le mysticisme du folk-lore religieux aussi bien que du folk-lore profane présente plus d'un point de similitude, et peut-être de parenté.

En reprenant, à Doboï, la ligne du chemin de fer qui remonte vers la capitale Sarajevo, nous suivons la rive gauche de la Bosna dans une vallée, large encore et fertile, où les champs de maïs (*koukouroutz*) alternent avec les champs de blé et les cultures de betteraves. La culture du maïs est une des plus répandues en Bosnie-Herzégovine : c'est une des plus faciles et des plus rémunératrices au point de vue de l'alimentation de l'homme et de l'animal domestique. Celle de la betterave à sucre, plante industrielle et de sélection assez peu stable, est une des plus difficiles et des moins aptes, au premier abord, à satisfaire aux exigences d'une population rurale comme celle d'un district du centre bosnien. La juxtaposition d'un champ de maïs et d'un champ de betteraves à sucre acquiert, de la sorte, une signification qui paraît une anomalie dans ce pays aux allures agricoles si primitives. L'anomalie apparente nous est expliquée à la petite station d'Oussora, située à 3 kilomètres en amont de Doboï, où s'élèvent les bâtiments neufs d'une grande sucrerie. Cette fabrique de sucre a été créée en 1892 par la « Société pour la mise en valeur des productions agricoles de la Bosnie et de l'Herzégovine », et comme son rôle dépasse celui d'une simple exploitation, que non seulement l'outillage industriel, mais encore la culture ont dû être créés, qu'enfin le gouvernement attache à la prospérité d'établissements de ce genre un intérêt qui les fait participer à tout un programme de réformes économiques étroitement liées entre elles, la genèse de la sucrerie d'Oussora marque réellement une étape dans l'histoire économique de la Bosnie.

La culture de la betterave à sucre a timidement débuté, en 1887 et 1888, dans l'arrondissement de Dolnia-Touzla et à Gratchanitza. Banjalouka ensuite et Travnik, à qui leur situation sur la ligne du chemin de fer assurait l'écoulement du produit des cultures, imitèrent cet exemple; mais la production au début ne dépassa pas quelques milliers de quintaux métriques. Pourtant l'expérience était venue démontrer la possibilité du bénéfice cultural, en présence d'un climat moyennement favorable. Au mois de mai 1892, une réunion de fabricants de sucre eut lieu à Sarajevo; la question sucrière y fut débattue, et la fabrique d'Oussora en retira l'initiative de sa création définitive. Elle fut installée tout de suite pour le traitement présumé, annuel, de 350 000 quintaux de betteraves. Déjà la campagne de 1893 a donné environ 320 000 quintaux, avec la participation de quinze districts de la Bosnie. Ces districts sont surtout ceux auxquels le voisinage d'une ligne ferrée, ou d'une voie fluviale, donnait certaines facilités de transport de la récolte. Par ordre d'importance, ces districts furent, à cette époque, les suivants : Dervent, Biélina, Chamatz, Brod, Gratchanitza, Techani, Bertchka, Gradichka, Dolnia-Touzla, Perniavor, Maglaï, Zenitza, Doubitza, Jèptché et Travnik. En 1894, la culture de la betterave est pratiquée dans dix-sept districts, mais la récolte n'a été, comme quantité pondérale, que de 300 000 quintaux, correspondant à une superficie sous culture moindre. En 1893, en effet, 2 700 hectares ont été plantés en betteraves et 2 100 hectares seulement en 1894. Par contre, la récolte est estimée au total, en 1893, à 270 000 florins et à 320 000 florins en 1894. La différence de la valeur, en présence d'une quantité pondérale moindre, est évidemment

1. W. *Mittheil.*, II, p. 243.

l'indice d'une meilleure qualité du produit. Cette amélioration pourrait être l'effet d'une saison plus propice, mais elle doit également être mise sur le compte des perfectionnements apportés, par les soins du gouvernement, au mode de culture. Depuis 1893, en effet, l'administration compétente a désigné six fonctionnaires du département agricole et quarante moniteurs chefs de culture (*Vorarbeiter*), avec mission d'enseigner, sur le terrain, la culture rationnelle de la betterave à sucre au paysan bosniaque. De plus, ce personnel est placé sous le contrôle d'inspecteurs-professeurs agricoles spéciaux.

Ces mesures sont évidemment très bonnes lorsque le cultivateur est docile et convaincu de l'avantage qu'il peut retirer d'une nouvelle culture rémunératrice; mais elles seraient peut-être insuffisantes dans ce pays, si quelque autre avantage palpable et immédiat ne venait décider le cultivateur à s'y adonner. Déjà en 1893, à l'époque où l'apparition du choléra rendait difficile l'écoulement des produits marchands au delà de la frontière, où, par suite des entraves à la libre communication, la vente du pruneau était restée longtemps précaire, les avantages qui permettaient au cultivateur de betteraves de vendre sa récolte dans le pays même, avaient contribué à faire accepter la culture nouvelle. Sûr de pouvoir combler le déficit de la récolte des prunes, ou des céréales, par un gain presque assuré à la sucrerie, le paysan se décidait à placer une partie de son avoir et de son travail dans une entreprise agricole qui rapportait une prime, en dehors du prix d'achat. Cette prime est de 6 kreuzers par quintal de betterave rendu à la fabrique d'Oussora.

De plus, afin d'amener le cultivateur indigène à modifier ses habitudes de travail de la terre, à lui faire apporter plus de soins à la culture, par un labour plus profond, un bêchage soigné et répété, une scarification sérieuse, etc., toutes choses difficiles et lentes à lui faire accepter par la persuasion, une prime de 6 kreuzers est accordée à ceux qui ont soumis leurs champs, en temps voulu, au labour automnal préalable et nécessaire pour l'obtention d'un meilleur produit. A en juger par les résultats obtenus, ces avantages ne manqueront pas de répondre à l'espoir de ceux qui désirent voir la culture de la betterave à sucre devenir, en quelque sorte, nationale et intense, à l'instar de la culture prunière si rudement compromise par l'hiver rigoureux de 1892-93. On estime, en 1893, à un million de francs l'argent distribué à la population indigène, tant comme prix des salaires, que comme prix d'achat du produit agricole.

Le complément économique naturel d'une fabrique de sucre étant l'utilisation des déchets pour l'élève et l'engraissement rationnel du bétail, la fabrique d'Oussora a installé, à côté de la sucrerie, des étables destinées à recevoir jusqu'à 1 000 bœufs. Le gouvernement a stipulé avec la direction que l'établissement n'achèterait que des animaux de provenance indigène. Il désire ainsi venir en aide au paysan pauvre qui, à l'approche de l'hiver, se voit par trop souvent forcé de vendre, faute de nourriture, son bétail maigre à vil prix au spéculateur, alors que le propriétaire plus fortuné échappe à cette nécessité si débilitante pour la prospérité générale. L'engraissement systématique des animaux de boucherie que l'établissement d'Oussora va entreprendre, servira en outre d'exemple qu'on désire voir suivi peu à peu par les producteurs de districts de plus en plus éloignés.

Tout récemment la sucrerie d'Oussora a perfectionné son outillage, et elle produit actuellement du sucre pilé, du sucre raffiné et du sucre « à la mécanique ». Elle exporte déjà ses produits en Dalmatie.

Avec sa fabrique de sucre, Oussora possède un autre établissement industriel auquel nous devons une mention motivée : la scierie de la maison Marpurgo et Parente de Trieste, pour l'exploitation du chêne et la fabrication des douves de tonneaux.

La Bosnie est un des pays les plus riches en forêts. D'après les déterminations cadastrales, poursuivies depuis 1884 jusqu'en 1893 dans 41 districts du territoire d'occupation, l'État possède 1 885 710 hectares de forêts; 14 670 hectares sont propriété des *vakoufs* ou fondations religieuses musulmanes, et 808 215 hectares appartiennent à des particuliers. Au total, la Bosnie-Herzégovine possède, à cette époque, 2 708 595 hectares de forêts dont 1 438 262 hectares en bois feuillus, 274 985 hectares de taillis et 995 348 hectares de haute futaie, celles-ci appartenant exclusivement à l'État. Ainsi, près des deux

cinquièmes de la superficie totale du pays sont couverts d'une végétation arborescente d'une valeur de jour en jour croissante avec les facilités offertes à l'exploitation.

Sous le régime ottoman, la forêt était en quelque sorte *res nullius* et pouvait y tailler à son gré qui voulait, pourvu qu'il n'empiétât pas sur certaines réserves domaniales, quitte, au reste, à enfreindre une loi forestière qui prétendait régler la possession et l'usufruit, mais qui n'avait d'autorité que sur le papier. Le rôle économique de la forêt échappait entièrement à l'administration turque, de sorte que le gouvernement austro-hongrois s'est trouvé, en 1878, en présence d'une véritable anarchie en matière forestière.

Sans vouloir entrer ici dans le détail des mesures prises successivement pour organiser sur des bases rationnelles l'administration forestière — détails sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir ailleurs, — nous constatons que le gouvernement a dirigé ses premiers efforts vers l'exacte délimitation des droits de propriété, en prenant comme base le levé cadastral et les données du livre foncier, au fur et à mesure des progrès de son établissement. Dès que les travaux de démarcation furent suffisamment avancés, on songea à mettre à profit les richesses forestières de la Bosnie en commençant par les séries d'exploitation dans les futaies de chêne, où des réserves naturelles accusaient des révolutions de plusieurs centaines d'années. En 1882, une maison de Prague conclut avec le gouvernement un premier traité pour l'exploitation de grandes et vieilles futaies de conifères dans le district de Gradichka, ainsi que des très vieux chênes qui avoisinaient cette coupe. Le résultat en fut, entre autres, la création de la première scierie à vapeur sur le territoire d'occupation [1].

Lorsqu'en 1883 les douves de tonneaux eurent atteint, sur le marché de Trieste, des prix fort élevés, on résolut de mettre en coupe les vieux chênes, éparpillés comme réserves surannées dans les jeunes chênaies, et d'opérer à la fois, de cette façon, une coupe de nettoiement depuis longtemps devenue nécessaire. C'est ainsi que, de 1883 à 1885 inclusivement, 86000 pieds de chêne surannés furent abattus dans les forêts voisines de la Save. On procéda par voie de soumissions, auxquelles participèrent plusieurs maisons des pays de la monarchie et de la Bosnie. L'exploitation de ces coupes spéciales était relativement recherchée par suite des facilités suffisantes de transport; mais lorsqu'en 1886 le chiffre d'exportation et le prix des douves étaient tombés très bas, les soumissions devinrent tellement précaires, que l'administration dut s'abstenir de les accorder; et si d'aucunes avaient été faites pour les localités où l'exploitation était relativement aisée, aucun soumissionnaire ne s'était présenté pour les exploitations de l'intérieur du pays où les difficultés du terrain, le manque de moyens de transport et de communication exigeaient plus d'expérience, de connaissances, avec l'engagement de capitaux plus considérables.

Il importait cependant au budget de la Bosnie-Herzégovine de ne pas laisser improductif un élément de richesse aussi important et qui, au surplus, ne pouvait que perdre de sa valeur en vieillissant davantage. Le gouvernement entra donc en relation avec la maison Marpurgo et Parente, qui avait déjà exploité le chêne en Bosnie du temps de l'administration turque, ainsi qu'avec une banque de Vienne qui traitait spécialement les affaires d'exportation du bois de chêne de Slavonie. Un premier contrat, conclu en 1886, concède à la maison Marpurgo et Parente le droit d'abatage des chênes surannés dans les régions du Nord, où les soumissions antérieures n'avaient pas reçu d'effet, ainsi que dans quelques autres parties montagneuses de l'intérieur d'un accès plus difficile, où des arbres plus vieux encore attendaient la hache du moderne industriel. D'autres contrats partiels sont venus, par la suite, étendre le champ de ses opérations. Les concessions sont données sur avis préalable et désignation des coupes par une commission d'expertise forestière spéciale, instituée en 1884.

Cependant l'établissement d'Oussora n'est pas situé au centre de l'exploitation principale, et le bois merrain doit être transporté à pied d'œuvre sur une distance d'une quarantaine de kilomètres. Telle est, en effet, la distance qui sépare Oussora des futaies de Prebinitch, dans la haute vallée de la rivière Oussora. Aussi bien les a-t-on reliées par une ligne ferrée forestière sur route, avec traction à vapeur, sous la condition, imposée par le gouvernement, que l'infrastructure de la ligne avec tous les

1. K. Hofmann, *Entwickelung des Forstwesens in Bosnien u. der Herzegovina*, Vienne, 1894.

ouvrages feront retour gratuitement à l'État lors de la cessation de l'exploitation. En dehors de la maison Marpurgo et Parente, un contrat pour l'exploitation du vieux chêne a été conclu, également, en 1889, avec la maison C. Schlesinger d'Agram, commissionnée par le comptoir d'exportation des douves J. B. M. Gairad.

Il ne s'agit ici que de la mise en œuvre du douvain. Les douves de Bosnie ont leur grand marché à Trieste, d'où la France, et surtout les chais de Bordeaux, tirent une grande partie de leur bois de futailles. Depuis 1887 la production de la Bosnie a suivi une marche rapidement ascendante, ainsi qu'en témoigne la statistique suivante. En 1887, l'exportation des douves accuse le chiffre de 1 676 000 pièces; en 1888, 5 920 000 pièces; en 1889, 14 millions de pièces; en 1890, 21 millions et 16 millions en 1891. La diminution du chiffre de 1891 est imputable, d'un côté, à la mauvaise récolte du vin en France pendant l'année 1890, de l'autre, à la crise commerciale que traversait l'Amérique du Sud, et qui eut pour effet d'arrêter dans une forte mesure l'exportation des vins. L'Allemagne également se pourvoit d'une partie de ses bois de futailles en Bosnie, mais comme il lui faut des épaisseurs considérables que seuls peuvent fournir les très gros arbres, l'exportation sera, de ce côté, nécessairement de plus en plus restreinte.

L'exploitation du chêne n'est pas la seule qui donne lieu à des entreprises industrielles d'une certaine envergure. Encore des richesses inestimables en bois de chêne se trouvent-elles enfouies, par milliers d'arbres multiséculaires, dans les profondeurs des forêts de l'intérieur où, capital inerte jusqu'alors, elles attendent les besoins de plus en plus impérieux du marché, avec l'effort plus considérable à faire pour les atteindre et surtout les enlever. Mais la Bosnie possède également de superbes hautes futaies de conifères, peu exploitées jusqu'à présent à cause du manque de voies d'accès vers les hautes altitudes, où l'arbre acquiert son maximum de développement. Il est à présumer que l'ouverture de la ligne du chemin de fer de Spalato à Bougoïno marquera, sous ce rapport, un pas en avant considérable. Toutefois, en 1893, le gouvernement a passé un contrat avec la maison bavaroise Otto Steinbeis et C[ie], de Doberlin, pour l'exploitation, pendant une première période de vingt ans, des forêts de pins et de sapins dans les planinas Tsernagora et Germetch, situées dans le bassin de la rivière Sana. En outre, un arrangement a été conclu avec la maison Hofmann et Grünsfeld de Vienne, qui possède une scierie à vapeur importante à Hadjitchi, à quelque distance de Sarajevo, sur la ligne de Mostar. D'après cet arrangement, l'État exploite en régie les futaies de conifères de l'Igman-planina; il cède tout le bois de sciage à cet établissement privé et dirige le bois de service vers la capitale, voisine, ou vers la Dalmatie, où il entre dans le commerce des bois du Levant.

Je noterai finalement que, tout récemment, un fabricant de cannes allemand s'est établi à Dervent et que son industrie, organisée sur un pied important — l'exploitation des taillis étant réglée de façon à en assurer le rajeunissement tous les quatre à cinq ans, — semble prospérer fort bien.

Dans toutes les exploitations forestières, qu'elles soient en régie ou non, l'administration compétente intervient aujourd'hui pour sauvegarder les intérêts de l'État, ceux des concessionnaires, et, dans la mesure convenable, ceux de la forêt. Lorsque, comme c'est le cas pour les entreprises industrielles dont je viens de parler, l'exploitation doit s'étendre sur une période de plusieurs années, le nouveau règlement exige l'établissement d'un devis d'exploitation qui doit suivre certaines lignes d'un plan général. A la fin de l'année 1893, des devis de ce genre existaient pour 112 524 hectares, dont 108 075 hectares de haute futaie et 54 449 hectares de bois de chêne en taillis.

Pour en finir avec les chiffres se rapportant à cette question d'exploitation forestière, qui n'en est qu'à ses débuts, je consignerai le chiffre du revenu que l'État retire de ses forêts depuis la première concession importante octroyée en 1882.

En 1882, les forêts ont rapporté la somme de 100 000 florins; en 1884, 275 000 florins; en 1887, 310 000 florins; en 1888, 323 500 florins; en 1890, 382 400 florins; en 1891, 483 000 florins. Soit, en dix ans, une augmentation de 400 pour 100. Le chiffre n'est pas élevé, eu égard à la richesse en forêts et à la qualité des essences exploitables; mais il est destiné à s'accroître sûrement du jour où le réseau des voies de

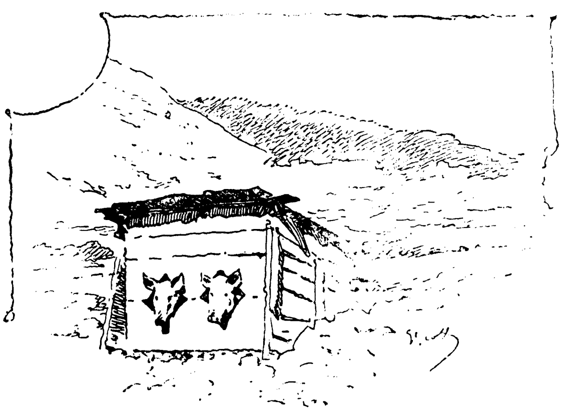
transport et de communication plus aisées pourra créer des prix d'exploitation moins onéreux, en comparaison des bois du Nord par exemple.

Si, de la petite station industrielle d'Oussora où fument les cheminées et où ronflent les machines, nous remontions la vallée de l'Oussora toute verdoyante jusqu'à sa source, nous pourrions, à travers les superbes forêts de conifères de la Boria-planina, atteindre le petit chef-lieu de district Kotor-Varoch, de création récente. Située au milieu d'un fertile évasement de la Verbania, la petite cité est pittoresquement dominée par les ruines imposantes du castel de Kotor. La création récente d'un dépôt d'étalons, d'un dépôt de taureaux, d'un séchoir de peaux et d'un petit hôpital la fait participer au mouvement de rénovation générale qui pénètre un peu partout dans les vallées sécluses de l'intérieur bosnien. De Kotor-Varoch, une belle route nous ferait descendre ensuite par la vallée de la Verbania à Banjalouka.

En amont d'Oussora, la ligne du chemin de fer traverse pour la première fois la Bosna, pour s'engager ensuite dans un étroit défilé. Côte à côte la rivière y court, sautant les entraves de son lit resserré, avec la route de Maglaï taillée dans le roc, et la voie ferrée longeant les parois à pic, dans les entrailles crues des terrains jaunes et rouges. Ici, un pan de rocher puissant se dresse verticalement du fond de la vallée : c'est le Chahin-Kamen ou « Pierre des faucons », abritant, autrefois, les nichées convoitées de cet oiseau de proie et de chasse; là, des échappées de vue dans les vallécules resserrées laissent apparaître quelque chalet bosniaque aux couleurs xyleuses sombres, à demi caché dans le branchage touffu des arbres fruitiers qui l'entourent avec ses petits *ambars*, paraissant de grandes ruches. Des crêtes sombrement boisées s'arrondissent là-haut et des bois semblent dévaler en traînées qui s'éclaircissent vers la vallée, en maigres taillis où grouille quelque troupeau de moutons et de chèvres abroutissant la feuillée tendre. La note sauvage domine, mais le sauvage sylvain, avec le pittoresque du rocher massif entouré de verdure et avec les larges nappes de lumière obliquement déversées entre les étagements en coulisses des montagnes. Paraissant élevées, ces montagnes ne sont que de hautes collines. Au milieu du défilé de Kosna, la station de Terbouk, au voisinage d'une petite source sulfureuse qui jouit d'une certaine renommée.

C'est dans les environs de cette localité que le comte Szapary attaqua, le 5 septembre 1878, le camp des insurgés commandés par le moufti Mehemet Noureddin, et les dispersa après un engagement meurtrier.

Puis la vallée s'élargit. Dans le bleuté vaporeux d'une superbe matinée printanière apparaît, sur la rive droite de la Bosna, le panorama large de la ville de Maglaï.



PORCHERIE BOSNIAQUE.



SUR LA GRAND'ROUTE.

CHAPITRE III

DE MAGLAÏ A SARAJEVO

Maglaï sur la Bosna. — La fauconnerie en Bosnie. — Aristocratie et noblesses bosniaque. — Les défilés de la Bosna. — Jèptché (Žepče). — Campagnes d'Omer pacha et du prince Eugène. — Vrandouk. — Mesures itinéraires et légendes. — Zénitza. — Fouilles archéologiques. — Charbonnage de Zénitza. — Géologie. — Prison centrale. — Jugements de Dieu. — La station de Lachva. — Scènes populaires. — Kakani-Doboï. — Visoko. — Le séminaire orthodoxe de Reliévo. — Arrivée à Sarajevo.



RICHE MUSULMAN.

Au pied d'un contrefort pelé de la chaîne de l'Ozrène s'étire, le long de la rivière plate, une rangée de maisons turques. Des toits noirs, très hauts, couvrent des pignons clairs troués de nombreuses fenêtres à treillis de bois. Un minaret d'une sveltesse remarquable s'élance d'un de ces pâtés de maisons; pareil à un point d'exclamation, il appelle l'attention sur la coupole en zinc d'une grande mosquée. L'architecture en est élégante et remonte aux premiers temps de l'invasion turque, c'est-à-dire au xve siècle. A droite, sur le dos d'une colline dont le pied vient baigner par des pentes abruptes dans les eaux de la Bosna, se profile un vaste château fort. cerclé d'épais remparts et flanqué de tours puissantes. Par l'entre-bâillement de la colline

et de la montagne, d'autres groupes de maisons grimpent le long des pentes, dans un désordre cher au paysagiste. Ajoutez au tableau plutôt sombre de cette cité vraiment bosniaque un premier plan, où des groupes d'indigènes mettent les taches rouges, blanches et brun foncé de leur costume, et vous aurez une aquarelle d'un exotisme intense et peu vulgaire, en raison même de l'absence de ces colorations tendres qui semblent inséparables d'une mosquée et d'un minaret dans les paysages si coloriés des pays d'Orient.

Au reste, ce premier plan est la station du chemin de fer où sont accourus les oisifs de l'endroit, tout comme dans nos petites villes de province, avec cette différence que l'habitant de Maglaï, fidèle aux préceptes du Prophète, dédaigne le buffet et le matinal apéritif. Un jour, descendu à l'hôtel à côté d'une des plus belles cathédrales de France, je demandais au garçon quelles étaient les principales distractions de l'endroit, et le garçon me répondit : « Monsieur, il y a d'abord la promenade à la gare... ».

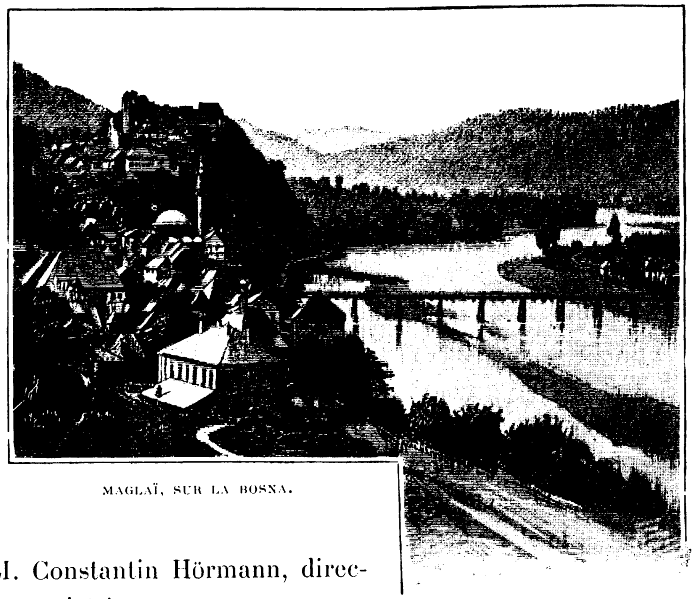
A Maglaï, nous visiterions avant tout l'ancienne forteresse, à laquelle s'attachent les mêmes souvenirs de guerres qu'à Doboï et à Techani; car elle appartenait également au banat d'Oussora, pour tomber en 1528 aux mains des Turcs et, plus tard, au pouvoir du prince Eugène. Une date plus récente, celle du 3 août 1878, est inscrite en lettres sanglantes dans l'histoire de la petite cité musulmane. Elle pèse comme une sorte d'opprobre sur le passé de ses habitants. Ce jour-là, un escadron du 7e hussards avait été envoyé pour escorter un fourgon du trésorier-payeur avec 20 000 florins, destinés à solder des achats de ravitaillement. En même temps le détachement devait pousser au delà de Maglaï, pour reconnaître le terrain dans la direction de Jèptché (Žepče). La population de Maglaï, à sa tête les anciens, reçut la petite troupe de cavaliers avec des marques très vives de déférence et de soumission. Le fourgon fut remisé au han sous la surveillance du trésorier-payeur, et l'escadron chevaucha sans défiance vers le sud. A Jèptché, les hussards furent reçus par une vive fusillade et un ennemi supérieur en nombre : ils se replièrent sur Maglaï. Mais déjà les habitants de la ville avaient pu changer d'attitude, barricader les rues de la ville, entraver la route et préparer l'embuscade à laquelle un petit nombre seulement du détachement devait échapper la vie sauve. A peine, en effet, la vigie avait-elle signalé le retour des hussards, à peine les premiers cavaliers avaient-ils pénétré dans la ville devenue subitement déserte, que les coups de feu partaient des maisons, nourris, tirés par un ennemi invisible contre lequel une troupe de cavaliers demeurait impuissante. Le sabre haut, les braves hussards du 7e essayèrent en vain une charge dans les ruelles étroites. Sur la route de Doboï, des cordes avaient été tendues sur des piquets et les chevaux tombaient, les pieds pris, entraînant leurs cavaliers qui étaient massacrés sur place et affreusement mutilés. Le même sort attendait ceux qui s'étaient égarés dans les champs et les jardins, entourés chacun d'une haie ou d'un enclos. Éreintés de sauter des obstacles, à chaque pas renouvelés, les chevaux s'abattaient et le cavalier ne se relevait plus. Le trésorier avait été assassiné dans le han et le fourgon dévalisé. Voici un souvenir que raconte M. H. Renner, qui suivait la colonne du général Philippovitch comme reporter militaire :

« Le soir du 5 août 1878, dit-il, après le deuxième engagement favorable autour de Maglaï, je campais avec un collègue sur le sol d'un jardin contigu à la route. A l'inspection plus détaillée de notre terrain de campement, nous découvrîmes dans un champ de maïs le cadavre nu d'un soldat, décapité, la tête sous le bras gauche, tandis que le bras droit était coupé.... Puis, durant deux jours encore, les rives de la Bosna entendaient des fusillades : le conseil de guerre ne traînait pas avec les prisonniers. Sans sourciller, l'un après l'autre, les massacreurs de hussards se rejoignaient dans leur tombeau humide. » A l'entrée du pont sur la Bosna qui mène de la gare à la ville, un obélisque rappelle cet épisode sanglant de la campagne de 1878.

A Maglaï, me dit mon petit guide en Bosnie-Herzégovine [1], ainsi qu'à Jèptché, quelques begs se livrent encore au plaisir de la chasse au faucon, un genre de sport qu'on chercherait vainement, sans doute, même dans les autres pays de la presqu'île des Balkans. On sait que la chasse au faucon, divertisse-

1. *Reiserouten in Bosnien u. der Herzegovina.* Vienne, A. Hartleben, 1892.

ment aristocratique pratiqué jusqu'à nos jours dans le nord de l'Afrique et jusqu'au centre de l'Asie et au Japon, était jadis fort en honneur chez la noblesse d'Europe, et qu'il s'y est maintenu en certaines régions jusqu'au siècle dernier. Un faucon de race, bien dressé, se payait parfois des sommes formidables, et on cite telle acquisition du roi de Hongrie Louis II, payant 40 000 ducats la possession d'un faucon de chasse adroit.



MAGLAÏ, SUR LA BOSNA.

Comme le sujet a son intérêt — n'a-t-on pas écrit de nombreux ouvrages spéciaux sur la chasse au faucon? — j'ai cherché des renseignements complémentaires, et j'en ai trouvé dans une petite notice que M. Constantin Hörmann, directeur du musée de Sarajevo, a consacrée à ce sujet [1].

D'après lui, les begs de la Kraïna et de la Posavina ont exercé ce sport il y a une quinzaine d'années encore, alors qu'actuellement il n'y a guère que trois ou quatre familles nobles et anciennes qui le pratiquent à Maglaï et à Techani. Encore est-il de plus en plus délaissé, et destiné à disparaître sous peu. Les nobles begs prétendent que la chasse au faucon n'a été introduite en Bosnie-Herzégovine qu'après la conquête musulmane, en faisant valoir l'usage très ancien chez des nobles musulmans de l'empire ottoman. Mais il est plus probable, comme le croit M. Hörmann, que l'origine en remonte à l'époque des anciens rois de Bosnie, alors que les relations étaient fréquentes avec les régions du centre de l'Europe. Cette hypothèse est corroborée par la découverte faite sur une pierre tombale du moyen âge, trouvée auprès de Gatzko (Herzégovine), du figuré d'un personnage tenant au poing un faucon de chasse. Les vieilles chansons populaires en parlent en beaucoup de circonstances :

Si tu mourais, Ibrahim Tchehaïa,
Quel serait ton plus grand chagrin?
Pleurerais-tu ta vieille mère,
Ou ton château avec les écuries,
Et les nombreux villages et les *timars*,
Ou bien les étalons non montés
Et les chiens, adroits à la chasse?
Pleurerais-tu tes faucons gris
Ou bien ton épouse fidèle?

La chanson populaire glorifie le noble oiseau, non seulement parce qu'il est habile à prendre le gibier, mais encore parce que le Yougo-Slave admire son courage et sa beauté. Une croyance populaire veut que le faucon en liberté ne hante que les endroits où les habitants ont gardé leurs vertus et leur simplicité primitives.

Jadis, on ne dressait en Bosnie que l'espèce dite « faucon migrateur » (*Falco peregrinus*), mais aujourd'hui on se sert presque sans exception d'une variété plus petite, désignée dans le pays sous le nom d'*atmadja*. A défaut de cette espèce, on se contente parfois du vulgaire épervier, sans en obtenir, du reste, des résultats appréciables. Tous les faucons de la même espèce ne sont pas également aptes à être apprivoisés, ni surtout bons chasseurs. Tels individus ne chassent que la caille, alors que leurs congénères prennent également la perdrix et la bécasse; d'autres enfin se refusent absolument à cet

1. In *Wiss. Mittheil.*, vol. II, p. 501.

exercice, et ils en reçoivent le nom de « faucons sauvages ». Les connaisseurs savent parfaitement distinguer les nichées contenant la couvée reconnue apte à tel ou tel service, et ils vous diront, par exemple, que la forêt de l'Ozrène héberge vingt aires fauconnières, mais que sur les vingt il n'y en a que trois, situées en tels et tels endroits, qui fournissent des faucons chasseurs.

Les fauconniers de Maglaï prennent la plupart de leurs jeunes élèves autour de Terbouk, dans le défilé de Kosna. Mais l'oiseau s'y fait de plus en plus rare et la « Pierre au faucon » se dépeuple, sinon par l'instinct de conservation de ses habitants ailés, du moins par l'amour de la tranquillité à laquelle ne satisfait pas le passage des bruyantes locomotives du chemin de fer. Peut-être aussi la préférence qu'on donne, pour la chasse, au faucon femelle, plus grand et plus robuste, a-t-elle amené tout naturellement l'extinction progressive de la colonie fauconnière.

D'après M. E. Arndt, on prend le jeune faucon au filet et à l'appât vivant. Deux filets d'environ 2 mètres carrés chacun sont disposés légèrement et à angle aigu sur le sol, puis recouverts de verdure et de branchage. Au centre, une corneille est attachée qui, par ses battements d'ailes et ses cris, attire le faucon. Dans la lutte qui s'engage entre les deux, le faucon se prend de plus en plus dans les mailles du filet et le chasseur, caché dans le voisinage, se précipite au bon moment pour saisir le voleur.

L'apprivoisement du faucon de chasse, presque toujours pris à l'âge de un an, est assez long et difficile. Lorsqu'il est appris à supporter l'attache, à percher sur le poing, lorsque par les mouvements ininterrompus de son perchoir habituel, des aspersions d'eau froide et le jeûne, on l'a suffisamment privé de repos et de force pour qu'il se prête, au bout de quinze à trente jours, à la volonté du fauconnier, on l'amène à la chasse aux cailles qui se fait à l'aide d'un chien d'arrêt. Le reste est connu. Un faucon bon chasseur peut prendre, en temps ordinaire, de dix à quinze cailles; en automne, à l'époque de la migration, il n'est pas rare, dit-on, d'en voir prendre jusqu'à quatre-vingts et même cent par jour.

Jadis, lorsque cette chasse était plus répandue [1], la prise du faucon au filet et à l'appât vivant était communément remplacée par la prise directe de la jeune couvée ou des œufs. Il faut croire que l'art de l'élevage était alors plus perfectionné, parce que, de nos jours, le plus grand nombre de faucons pris jeunes ne traversent pas au delà d'une ou de deux années de captivité. C'est ainsi que la « Sokolovatcha » ou « Paroi aux faucons », près de Bihatch, fournissait à Mehmed Pacha Roustanbegovitch les jeunes oiseaux qu'il apprivoisait pour les offrir en cadeau aux vizirs de Sarajevo. Il forçait ses hommes, en dépit du danger, à descendre à l'aide de cordes ou simplement de sarments de vigne enroulés, dans le précipice à la recherche du faucon et à la récolte des œufs. Pour se défendre des attaques des spoliés, ils se couvraient la tête d'un vieux chaudron de cuivre. Ceux qui réussissaient à capturer quelque butin sans s'estropier, recevaient un peu d'argent, les autres en étaient pour leur courage, et les timides, qu'effrayait ce terrible exercice d'agilité, recevaient des coups de bâton.

Ainsi en usaient les nobles *begs*, en plus d'une circonstance, avec leurs gens taillables et corvéables à merci.

Ce titre de *beg*, qui revient si souvent pour désigner les représentants de l'aristocratie et de la noblesse bosniaque, demande une explication. Il ne remonte pas au delà de la conquête musulmane. Avec la conquête, le système féodal des begs et des fiefs, qui est celui de la Turquie, fit également son entrée en Bosnie-Herzégovine. Comme, en dehors de la famille régnante, la noblesse de naissance n'existe pas chez les Turcs, les nouveaux conquérants, pour ne pas froisser l'aristocratie bosniaque à leur dévotion, donnèrent aux représentants de la haute noblesse, avec des fiefs féodaux, différents titres, parmi lesquels celui de *beg*. La lettre d'investiture, ou *tourali-firman*, était revêtue de la *tougra* ou sceau impérial. Elle était octroyée pour hauts faits de guerre et de bravoure, ou bien pour distinguer les membres de la haute noblesse bosniaque établie à l'époque où la Bosnie était encore un royaume.

En réalité, ce royaume était plutôt une oligarchie aristocratique, car les familles successivement

1. Sur un monument du moyen âge, découvert près de Tchérin et signalé par M. Truhelka, on trouve représentée assez grossièrement une chasse au faucon. Le sculpteur met en scène un cavalier tendant l'arc, pendant qu'un chien arrête un cerf sur le dos duquel s'élance un faucon de chasse

régnantes se recrutaient parmi celles des magnats qui avaient nom Vouktchitch, Hranitch, Parlovitch, etc. [1].



REPOS DANS LES CHAMPS.

Les begs, seigneurs féodaux, recevaient assez de biens pour leur permettre d'armer en guerre au moins dix hommes. Les simples propriétaires fonciers et les renégats libres avaient le titre de *spahia*; ils formaient le ban des begs qui, eux-mêmes, étaient sous les ordres des *sandjak*-begs avec, à leur tête, le *beglar-beg* de Roumélie. Plus tard, lorsque la Bosnie-Herzégovine fut divisée en districts ou *nahia*, au nombre de 48, les familles les plus influentes furent appelées au pouvoir local : il s'en forma une sorte d'aristocratie de pouvoir qui, peu à peu, repoussa au second plan l'ancienne noblesse non mêlée aux affaires administratives et à la politique. Les *nahia*, divisés en *capitanats* et *muselimats*, avaient chacun pour centre une ville fortifiée. Les *capitans* et les *muselims* tiraient d'immenses bénéfices des propriétés qu'ils avaient reçues en fief. Tout en se combattant les uns les autres sous la pression rivale, ils maintenaient haut et ferme leur pouvoir, sans se soucier de l'autorité le plus souvent chancelante des vizirs ottomans. Les documents officiels leur donnaient le titre de *sviétli*, c'est-à-dire d'illustrissimes.

La vieille noblesse bosniaque et herzégovinienne comprend ainsi les desc. ndants des vieilles familles nobles, avant l'invasion turque, et les descendants des anoblis sous le régime turc. Cet anoblissement doit être attesté par une lettre d'investiture revêtue du sceau impérial. Parmi les principales familles, on cite surtout les Malkovitch, Omoutchevitch, Brankovitch, les Atlagitch, Lioubovitch, Lijévitch; puis les Tchengitch, Souleïmanpasitch, etc.

Mais le nombre des pseudo-begs est, paraît-il, considérable, soit qu'une mère, dans l'exubérance de sa joie, décore le beau bébé qui vient de lui naître du superbe nom de beg, soit que tel propriétaire d'un nom à l'allure roturière corrige le hasard de sa naissance par l'adoption du titre nobiliaire à parchemin perdu. Nous n'avons pas besoin — n'est-il pas vrai? — d'aller jusqu'en Bosnie pour trouver de moins innocents travers de la nature humaine.

Après Maglaï, nous entrons de nouveau dans un étroit défilé où la Bosna, en de grandes et incessantes courbes, évite les pinces des contreforts tout couverts de verdure. Des vallées riantes, où les hauteurs semblent déverser le trop-plein de leur végétation buissonneuse, s'ouvrent vers l'est et parmi elles la vallée pittoresque et sauvage de la Krivaïa, réputée naguère pour l'abondance de son gibier.

Des sites alpestres adoucissent l'âpreté du paysage. De frais pâturages apparaissent, avec le noir chalet ombragé de quelque rustique noyer, que le bétail vient écorcher sous le voluptueux grattage de son derme. Quelques gamins, taches rouges et blanches, chassent les déprédateurs vers le bois, puis accourent au passage du train, bouche bée, une gaule et un caillou à la main. Le soleil déjà haut fait étinceler les eaux de la Bosna frisant sur les rapides, et au fond de la courbe une haute pente de colline

1. *In* article de la *Bosn. Post*, 1894, intitulé *Aristocratie bosniaque*.

assombrit son épaisse verdure à l'ombre. Puis la vallée s'élargit. Jusque sur la pente des montagnes, les traînées brunes et jaunes des champs de labour varient le coloris, en mettant des tons chauds. Des couples de bœufs et de vaches, parfois associés à un cheval, arpentent lentement, devant la primitive charrue, la longueur des sillons, suivis, précédés, entourés de toute une famille de conducteurs jeunes et vieux, hommes et femmes, dédaignant la division du travail. Dans nos paysages champêtres le regard glisse sans s'arrêter sur la large surface terne, où le costume du laboureur et la robe de son attelage semblent renouveler l'exemple de ce mimétisme des insectes qui adaptent leur livrée à la couleur du sol. Ici, le regard s'accroche aux taches vives que piquent dans le paysage le turban, la ceinture, souvent le pantalon rouge garance du laboureur, le blanc luisant de sa chemise flottante aux manches, et leur sait gré d'animer d'une note joyeuse des scènes de genre pittoresques et mouvementées.

Voici, à cheval sur la Bosna et au milieu d'un polié fertile, le petit bourg de Jèptché, avec quelque deux mille habitants, pour la plupart musulmans. Après avoir été jadis une des villes les plus florissantes du banat d'Oussora, Jèptché ne possède plus guère aujourd'hui qu'un intérêt historique. Son vieux castel, démoli en 1888 pour céder la place à un bâtiment scolaire, défendait l'entrée du troisième défilé sur la route de la capitale. Il est à remarquer combien peu, généralement, ces petites forteresses de montagne résistaient aux assauts, impuissantes, au reste, à appuyer efficacement l'action engagée à une faible distance de leur emplacement. Un des épisodes les plus sanglants de l'histoire des insurrections de Bosnie eut pour théâtre la petite ville de Jèptché.

C'était en 1850. Omer Pacha [1], le fameux serdar ottoman, dont la vie aventureuse et la carrière militaire surprenante auraient tenté un romancier comme Alexandre Dumas, avait reçu du sultan la mission difficile de châtier les Bosniaques rebelles. Il devait mettre fin, une fois pour toutes, au système féodal des begs et des aghas, dont les tendances et les refus de soumission aux firmans impériaux avaient déjà donné lieu à tant de difficultés et de querelles. Pendant qu'Omer Pacha se trouvait à Sarajevo, avec de nombreuses troupes et une brillante suite militaire, les pachas de Touzla, de Zvornik et les chefs de la Posavina s'apprêtaient à la résistance. La proclamation impériale de la constitution ottomane, connue sous le nom de Hatt-i-cherif de Gulkhané du 2 novembre 1839, avait trouvé des oreilles sourdes en Bosnie-Herzégovine. Il ne plaisait point aux fiers musulmans d'être soumis au *tanzimat*, c'est-à-dire au recrutement militaire, ni aux règlements civils, tout autant que le chrétien; il répugnait à l'agha d'être assimilé au raïah, et au riche de payer l'impôt avec le pauvre. Lorsque, à la tête de son brillant état-major, entouré des notabilités de la ville, Omer Pacha lut solennellement

1. Omer Pacha, de son vrai nom Michel Lattas, était né en 1806, fils d'un officier d'intendance dans l'armée autrichienne. Étant sergent à l'école militaire de Gospitch, il déserta en 1827 et se réfugia sur territoire bosniaque, à Banjalouka, où il s'engagea comme domestique auprès d'un propriétaire musulman. Bientôt il passa à l'Islam et deux ans plus tard on le retrouve à Widdin. Successivement maître de dessin des fils du pacha, puis professeur à l'école militaire, il fut un jour présenté au sultan qui le nomma major de l'armée et professeur d'écriture et de dessin du prince Abdoul Medjid, successeur au trône. En 1839, à la mort du sultan Mahmoud, Omer avait le grade de colonel, et lorsque son impérial élève monta au trône, le professeur obtint le titre de pacha avec les fonctions de général de brigade. Il avait, de plus en plus, renoncé à la vie à l'européenne en s'assimilant parfaitement les mœurs, la langue et les coutumes de sa nouvelle patrie. Dès lors il prit une part prépondérante, et presque toujours heureuse, à toutes les campagnes dans lesquelles la Turquie fut successivement engagée : en Syrie, Albanie, dans le Kurdistan, sur le Danube, en Bosnie (1850-1852), au Montenegro (1852-1853), en Crimée, en Mésopotamie (1857-1860). A la suite de ses victoires pendant la campagne de Crimée, le sultan lui octroya le titre de *Serdar Ekrem*, c'est-à-dire de « grand serdar », qui correspond en quelque sorte à celui de « connétable ». Durant son séjour à Bagdad, les intrigues du palais avaient marché et miné si bien le pouvoir du grand serdar — dont l'administration, au reste, avait fort laissé à désirer, — qu'il fut rappelé et envoyé en exil. Mais les événements se chargèrent de faire regretter la disgrâce du vainqueur d'antan. La campagne d'Herzégovine en 1861-1862 lui rendit son ancien prestige, sinon la même fortune des armes et de la diplomatie. L'insurrection de Candie enfin, en 1866-1867, lui laissa, avec le regret de l'insuccès, une santé fortement ébranlée qui le força en 1868 à prendre sa retraite du service actif. Cette même année, il fit un voyage à travers l'Europe et une cure à Vichy; il en ramena sur les bords du Bosphore un certain nombre de jolies « gouvernantes » et une très jolie « nièce », au grand scandale du monde bien pensant. Il faut lire dans la biographie que le Dr Koetchet, qui fut longtemps son médecin, a consacrée au célèbre serdar (*Erinnerungen aus dem Leben des Serdar Omer Pascha*, Sarajevo, 1885), le détail de ses campagnes avec leurs dessous diplomatiques, la marche sur Bagdad, ses tribulations matrimoniales, etc., pour savoir tout ce que la vie de ce grand capitaine, ancien déserteur autrichien, a eu de bizarre, de fortuné et d'aventureux. Omer Pacha est mort en 1871. Son nom demeure, jusqu'à ce jour, respecté dans le souvenir des vieux musulmans qui ont servi comme soldats sous ses ordres, et haï dans celui des begs bosniaques dont il a fini par briser la puissance féodale.

le firman qui l'installait comme général commandant en Bosnie, les canons de Sarajevo mettaient la ponctuation, et les Bosniaques restèrent silencieux. Ceux du Nord n'avaient pas voulu écouter et 10 000 hommes de la Posavina s'étaient mis en marche vers le défilé de Jèptché, pour arrêter celle des troupes du mouchir. Ils occupèrent le défilé en amont d'Orahovitza dans une position très favorable. Leur nombre était supérieur aux huit bataillons qu'Omer Pacha avait dirigés sur Vrandouk et qu'il avait fait appuyer de quelques batteries d'artillerie. Le 30 octobre 1850, la rencontre eut lieu : elle fut désastreuse pour les Bosniaques, qui fuirent dans la montagne, non sans avoir laissé beaucoup de prisonniers aux mains des troupes du mouchir. Omer Pacha, voulant statuer un exemple, fit exécuter les prisonniers rebelles sans distinction de rang ni de personne : les uns furent décapités, les autres noyés dans les eaux de la Bosna. Plusieurs centaines de begs et d'aghas payèrent ainsi, de leur vie, une tentative avortée pour garder vis-à-vis du pouvoir central l'influence et les privilèges que la faiblesse des régimes antérieurs leur avait permis de conserver jusqu'alors.

Mais la bataille, les exécutions et les noyades de Jèptché ne furent qu'un épisode anodin dans l'histoire moderne des rivalités politiques et des revendications religieuses en Bosnie. Lorsqu'au printemps de 1852 Omer Pacha quitta Sarajevo, il pouvait se flatter d'avoir, à la suite d'autres opérations militaires non moins décisives, abattu le pouvoir des begs et des aghas récalcitrants, et rendu à l'autorité du sultan le prestige nécessaire pour l'introduction de nouvelles réformes. Ces réformes ne vinrent point. Comme par le passé, le malheureux travailleur de la terre subissait le triste sort du vaincu du xve siècle.

Nous entrons maintenant dans une des parties les plus pittoresques de la vallée de la Bosna. Des contreforts très élevés, aux pentes abruptes, viennent enserrer le thalweg au point que la rivière seule y trouve la place de son lit, tandis que la route et la voie ferrée sont obligées d'empiéter sur la masse rocheuse des parois de la montagne. Les hauteurs se couvrent de forêts épaisses, qui descendent jusqu'à la rivière en cascades de verdure; tout là-haut apparaissent les chaumières noires d'un village apparemment inaccessible. Un peu au delà de Han Begov, une crique de la vallée, sur la rive gauche de la rivière, forme un petit polié qui servit autrefois de champ de course aux nobles seigneurs du banat d'Oussora; ce fut également le champ de bataille des troupes d'Omer Pacha contre les rebelles de la Posavina. Puis, entre des montagnes aux pentes de plus en plus abruptes et sauvages, le train s'engage sur une vaste courbe, contournant un contrefort qui borne la vallée à l'instar d'un gigantesque barrage. Tout à coup, sur la crête la plus avancée du contrefort rocailleux apparaît le bizarre assemblage d'un ramassis de maisons noires, accolées comme des nids d'hirondelles contre la paroi des rochers : c'est le village de Vrandouk, la clef du fameux défilé dont nous venons de traverser les profonds couloirs. Les maisons carrées en bois, couvertes de toits élevés en enselles, culottées par les intempéries et la fumée de l'âtre, s'étayent en porte-à-faux les unes sous les autres; elles rappellent, dans ce paysage montagneux aux sombres forêts, les solitaires lamaseries du Tibet ladaki. L'architecture primitive en est si frêle en apparence et si vétuste, qu'elles ne semblent tenir que par une perfidie de leurs étais. Elles se groupent en poussinière autour des ruines massives d'un castel ébréché, que flanque une tour coiffée en pointe. Je ne sais si les habitants aux champs prennent la précaution d'attacher leurs jeunes enfants à l'aide d'une corde, pour les empêcher de rouler sur la pente : du moins me l'a-t-on raconté. Le village a 500 habitants environ, et se trouve à l'altitude de 548 mètres. Il est troué en tunnel par la nouvelle route de Sarajevo; son intérêt est celui des souvenirs qui se rattachent à son rôle passé, avec la bizarrerie de son aspect et le pittoresque sauvage de son site.

Vrandouk, dont l'étymologie du nom dérive peut-être du *vratnik* slave, qui veut dire « porte », a marqué jadis la frontière entre les pays d'Oussora au nord, et de Verbosna (Vrhbosna) au sud, puis celle de la Turquie et de la Hongrie. Point stratégique important, défendant contre les troupes venant du nord le dernier et le plus étroit défilé sur la route de la capitale Sarajevo, il complétait la chaîne de fortins qui, depuis Brod par Dervent, Doboï, Techani, Maglaï et Jèptché, devaient arrêter successivement les progrès de l'envahisseur. Les Turcs et les Hongrois avaient maintes fois lutté pour la possession de

cette forteresse; mais la campagne du prince Eugène, en 1697, fut la dernière qui fit de l'assaut et de la prise de Vrandouk un fait d'armes d'importance décisive. Le 13 octobre 1697, le colonel Kyba, commandant l'avant-garde composée de 300 cavaliers et de 2 000 fantassins, s'avança le long de la Bosna avec mission de prendre successivement les forteresses échelonnées sur la route, et d'occuper aussi vite que possible la dernière grande passe de Vrandouk. Le 16, la garnison de Doboï capitula, après que les assiégeants eurent détourné l'eau, et fait de sérieux préparatifs de canonnade. Le 17, ce fut le tour de Maglaï; la forteresse fut prise d'assaut, sans grande résistance, par 300 cavaliers descendus et 400 fantassins réguliers. Le prince Eugène fit preuve de clémence. A Doboï, il avait fait prisonniers de guerre la garnison, composée de 80 hommes et de 5 aghas, ainsi que de nombreuses femmes et enfants qu'il fit mettre tout de suite en liberté. A Maglaï, il accorda libre départ à la garnison, internée toutefois à la forteresse, avec les femmes et les enfants, jusqu'au retour du corps expéditionnaire. Arrivé devant Jèptché le 18 au soir, comme la garnison refusait de se rendre, la forteresse fut prise d'assaut pendant la nuit; 300 de ses défenseurs furent tués, et la ville fut livrée aux flammes. Cependant le rapport de Kyba signalait la présence de 2 000 à 3 000 Turcs en deçà de Vrandouk, où ils s'étaient d'abord retranchés sur une ligne qui barrait tout le défilé jusque sur les hauteurs environnantes; puis, se ravisant sans doute à la suite de la canonnade et de l'incendie de Jèptché, ils avaient abandonné la position en laissant leurs armes et leurs chevaux. Seule la garnison de Vrandouk tenait ferme. Kyba commanda l'assaut, et la forteresse fut prise après un combat acharné qui se termina par la fuite d'une partie des survivants de la garnison. Parmi ceux-ci se trouvait le *Kiaïa* du pacha de Bosnie, tombé à la bataille de Zenta. Il ne dut son salut qu'au fait que son turban se déroula, pour rester entre les mains d'un capitaine qui l'avait saisi par un bout [1].

Les Turcs tombés à la défense de Vrandouk furent enterrés, à quelques kilomètres en amont de la Bosna, sous un *tourbé* (tombeau musulman coupolé) qui est resté jusqu'à ce jour le but du pèlerinage d'un grand nombre de fidèles. Mais les fidèles auraient sans doute depuis longtemps oublié les vertus guerrières des défenseurs de Vrandouk, n'ayant point l'habitude de perpétuer leur mémoire par des monuments autres que les chants des bardes, si la légende mystique et surnaturelle n'était venue, en palimpseste, se substituer à la réalité. D'après le peuple, en effet, le *tourbé* de Vrandouk contient les restes d'un saint personnage musulman que le commandant de la forteresse, jadis, fit décapiter. Alors on vit cet autre saint Denis ramasser sa tête et la porter dans sa main, en marchant jusqu'à l'endroit où se trouverait son tombeau, à la place même où il serait mort [2]. La distance est de quelques kilomètres. Or, en matière de distance itinéraire, le Bosniaque n'est guère appris à préciser, et si vous lui demandez à quelle distance vous vous trouvez de l'endroit où vous êtes, à celui auquel vous voulez arriver, il vous répondra : « le temps de fumer une cigarette », ou bien : « ce qu'il faut de temps pour finir une pipe de tabac ». Vous marchez, marchez, en vous nicotinisant de plus en plus par des séries de cigarettes ou de pipes, et lorsqu'en désespoir de cause vous redemandez à un passant la longueur de chemin qu'il vous reste à faire, il vous dira : « le temps de fumer une cigarette », ou bien : « le temps de... », etc. La « petite lieue » que vous promet le paysan de France, n'est-il pas vrai? Si vous n'en êtes qu'à quelques kilomètres, le Bosniaque parlera d'une portée de fusil, du premier tournant, ou dira : « le temps de soupirer », sans doute l'équivalent de notre « clin d'œil ». Et il se peut que la légende ait appliqué la mesure itinéraire bosniaque, pour rappeler que le saint musulman a fait un pas encore après la décollation.

Le site de Vrandouk serait incomplet s'il n'évoquait quelque souvenir macabre. Les ruines d'un vieux castel, au milieu d'un paysage sauvage, gardent facilement l'écho des méfaits d'un Barbe Bleue qu'il

1. Colonel Winzor, dans une conférence sur la campagne du prince Eugène, au Casino militaire de Sarajevo.

2. La légende bosniaque connait d'autres miracles de ce genre. Sur la rive droite de la petite rivière Jochanitza, dans le bassin de la haute Drina, se trouve le tombeau d'un chef turc qui, dans une bataille, tua le célèbre héros bosniaque Ivko. Pour venger la mort du héros, un combattant bosniaque lui trancha la tête d'un grand coup de sabre. Ceci se passa sur la rive gauche de la rivière; or le Turc prit sa tête sous son bras et s'en alla sur la rive droite; il fut enterré à la place où il mourut. La pierre tumulaire est creusée en un endroit, et dans cette sorte de pochette s'amasse de l'eau qui passe pour guérir de toute maladie le fidèle la buvant pendant la prière. Quelques jours avant la Saint-Georges, ce tombeau est visité par une foule de pèlerins venant chercher meilleure santé. (R. de Zarzycki.)



VILLAGE DE VRANDOUK.

faudrait inventer s'il n'avait existé. Aussi bien vous montrera-t-on au milieu de la cour du castel un puits, le puits des captifs, qui descend jusqu'au niveau de la Bosna ; il aurait servi jadis de tombeau vivant aux prisonniers des maîtres de l'endroit, et l'on ajoute qu'effectivement les recherches au fond du puits ont amené la découverte de fragments de chaînes et d'ossements humains. Je me rappelle avoir vu, il y a quelques années, des *sindones* pareils, peuplés de malheureux, dans le Bokhara, et les cachots du palais des doges à Venise n'étaient certes pas meilleurs.

Encore une gorge étroite, au pied de montagnes élevées. Sur la rive gauche, très haut, des cascades s'effilochent. Puis les contreforts s'abaissent et s'écartent; la vallée s'élargit en un verdoyant polié, et la ville de Zénitza étale largement la suite de ses vergers débordant de pruniers, de noyers et de pommiers que frôle le train au passage. Le charme et la prospérité de la petite cité, poussée comme les produits du sol sur une terre fertile, apparaissent d'autant plus agréablement que l'œil a conservé l'impression âprement sévère ou menaçante des paysages que nous venons de traverser. A la note guerrière, à la sensation de la violence succèdent les images plus douces et plus calmes du repos et du travail sur la terre fertile.

La petite ville, qui avait au dernier recensement de 1885 une population de 3 100 habitants, aux deux tiers musulmans, ne présente guère d'intérêt en elle-même. Ni mosquée, ni minaret, ni spécimen d'architecture particulièrement dignes d'attention. N'était l'apport architectural et de population moderne, la localité bosniaque ne serait qu'un grand village avec ses maisons turques, noires, accompagnées de leurs greniers d'abondance et entourées chacune d'un verger plus ou moins touffu et vaste. La *tcharjia* ou bazar, avec sa double rangée d'échoppes en plein vent que ferment, le soir venu, des planches mobiles en volets, n'a ni spécialité manufacturée ni animation insolite. Mais la « ville européenne » est venue relever la qualité du village bosniaque et mettre Zénitza sur le pied d'une petite cité industrielle de jour en jour grandissante, à laquelle est dévolu un avenir prospère. Aussi bien les grandes et belles maisons d'habitation viendront-elles après les fabriques et les forges. Le plus beau bâtiment de Zénitza est assurément la prison centrale, plus intéressante dans son organisation que dans son aspect. La nouvelle église orthodoxe, avec son architecture lourdaude et le badigeon rose de ses murs, anime cependant le panorama en mettant une note claire entre deux points noirs à titres différents : l'un les charbonnages, l'autre la prison.

Un arrêt à Zénitza s'impose. J'y ai passé, en compagnie d'un mentor des plus aimables et des plus érudits, M. Costa Hörmann, une journée des plus instructives. En jetant un regard sur la carte, on peut voir que le petit bassin de Zénitza est formé par une de ces dilatations valléculaires comme nous en avons déjà vu à Jèptché, et comme nous en verrons encore dans la vallée de la Bosna, à Visoko et dans la plaine de Sarajevo. La rivière les parcourt en des courbes plus molles; elle y a déposé des alluvions modernes fertiles qui nourrissent de belles cultures. Les anciens habitants : Illyriens, Romains, Slaves, n'ont pas méconnu les avantages de ces terrains. D'après les exemples connus, on est à peu près sûr d'y rencontrer partout des stations préhistoriques, des vestiges d'habitations ou de stations romaines et des restes d'établissements du moyen âge. Ainsi en est-il de ce petit polié de Zénitza, qui a une longueur d'environ 5 kilomètres sur une largeur de près de 3 kilomètres. A une distance d'environ 1 kilomètre et demi de la ville actuelle, après avoir traversé le pont sur la Bosna que fit construire le prince Eugène, on trouve, sur la première terrasse de la rive droite, un large bout de terrain sous culture dont une partie appartient à l'établissement pénitentiaire. Les indigènes désignent cet endroit sous le nom de *Gradina* [1]. Là, des forçats, reconnaissables à leur bonnet de forme spéciale qu'entoure un galon rouge pour les musulmans — saluant d'un geste de la main et non comme les autres en ôtant leur coiffure, — travaillent, sous la surveillance de garde-chiourme baïonnette au canon, aux travaux des fouilles que dirige le Dr Patsch, de Sarajevo. En 1891, quelques fragments d'inscriptions romaines, trouvés accidentellement

1. Ce nom de *Gradina*, très répandu, est généralement donné à des restes de stations préhistoriques, alors que celui de *Tzerkvina* est réservé par le peuple aux emplacements de ruines de l'époque romaine.

en cet endroit, avaient appelé l'attention des archéologues et fait soupçonner l'intérêt de la station. Les fouilles entreprises durant l'hiver subséquent permirent immédiatement de mettre au jour, à une faible profondeur de la surface, des vestiges d'un grand bâtiment construit sur un plan assez bizarre. Ce plan affecte, en effet, la forme de deux basiliques en quelque sorte couplées, reliées à chaque abside par une troisième abside plus avancée, et précédées d'un narthex commun.

Plus tard, une sorte de bâtiment annexe, sans doute un presbytère, est venu s'ajouter à l'un des bas côtés de la basilique. D'après M. Truhelka, cette construction remonte indubitablement à l'époque romaine, ainsi qu'en témoignent les fragments de briques et d'inscriptions trouvés lors des fouilles. Cependant, d'habitation romaine, des adaptations architecturales postérieures en ont fait une église catholique dont le plan reproduit la forme typique des plus anciens monuments de ce genre. Plus tard encore, les absides, les bas côtés, les piliers sont tombés en ruines et le narthex seul a servi aux cérémonies du culte, alors que l'intérieur de l'église, à jour, était devenu un lieu de sépulture. Finalement, le monument fut détruit par un incendie qui ne laissa subsister que des tronçons de murs peu élevés.

L'origine de cette curieuse basilique étant romaine, les remaniements postérieurs s'accusent comme étant de l'époque slave primitive. De nombreux fragments de chapiteaux, de festons, de corniches, etc. ornés de sculptures avec un art particulier et en des motifs spéciaux dans une roche argilo-calcaire tendre, rappellent, en effet, les ornementations architecturales de certains monuments de la vieille époque slave qu'on trouve à Knin en Dalmatie. De plus, les tombeaux découverts au nombre de sept sous le bousillage des nefs intérieures contenaient, outre les ossements, dont trois crânes entiers, un petit mobilier funéraire. Ce mobilier comprenait, entre autres, une pointe de harpon en fer et deux paires de boucles d'oreilles à boutons tout à fait caractéristiques de la première époque slave en Bosnie [1].

Quant aux inscriptions romaines, déchiffrées par M. Patsch, elles ont permis d'identifier la station romaine de Zénitza avec l'une des stations que la table de Peutinger, d'une part, mentionne sur la route de Salona à Agentaria sous le nom de *Bistve* (B. vetus et B. nova), et, de l'autre, le cosmographe de Ravenne sous le nom de *Bisua*. La plus belle de ces inscriptions, en effet, porte en caractères de 5 à 7 centimètres de haut le texte ainsi complété :

D(is) M(anibus) T. Fl.(avio) T. f. Lucio dec(urioni) mun(icipii) Bis(...) et Aur(eliae)
Procul(a) e Fl(avia) Procilla v(iva) f(ecit) et sibi et suis.

A ces trouvailles épigraphiques intéressantes vinrent s'ajouter des fragments de bas-reliefs, avec ou sans inscriptions. Sur l'un d'eux, représentant quatre personnages de face, on peut voir, comme ornement sur la toge, une croix en swastica. Le style de la sculpture, raide dans le convenu hiératique, indique déjà le passage de l'art classique à l'art byzantin vers le IIIe ou le IVe siècle. En outre, on découvrit à 250 mètres des murs de l'ancienne basilique des traces d'un cimetière romain, avec des tombes d'inhumation sous plaques de pierre posées de champ oblique, de sorte qu'il y avait là des indices suffisants pour continuer les fouilles avec probabilités de découvertes plus importantes encore. Lorsque je vis les fouilles, reprises en 1894, on avait mis au jour d'autres tombeaux, où le squelette reposait sous de larges dalles de pierre disposées en tente (Zeltgraeber), avec l'ouverture triangulaire des extrémités fermée par une autre dalle assujettie par de gros cailloux roulés. Ces tombeaux contiennent des squelettes assez bien conservés, mais sans mobilier funéraire, sinon, accidentellement, quelque bibelot en fer ou en bronze. De plus, on avait trouvé des tombes à incinération sur la pente de la colline adjacente, avec une poignée de cendres et d'ossements mal carbonisés qui laissaient parfois reconnaître un corps de vertèbre, ou une partie de la calotte cranienne. Mais la découverte la plus importante avait été celle de la substruction et des restes de murs d'une vaste enceinte, divisée en de nombreux compartiments d'habitation, traversée par une route empierrée et desservie par des canaux. La profondeur des murs dégagés dépasse

1. Voir *Wiss. Mittheil.*, I, p. 282.



CRIMINEL DE LA PRISON DE ZÉNITZA.

un mètre; mais l'ablation de tous les murs, qui se continuent sur une longueur de 114 mètres, paraît avoir été intentionnelle. Les matériaux de construction, cailloux roulés fortement cimentés, montrent en certains endroits un revêtement intérieur à la chaux, avec des traces de très belle ornementation en fresques dans le style pompéien. Malheureusement tout cela tombe en poussière, et pas une surface ne subsiste grande d'un mètre carré pour devenir une pièce de musée. Néanmoins, à défaut de récolte d'objets archéologiques de musée, la découverte est très intéressante en ce qu'elle prouve l'établissement, à Zénitza, d'un camp légionnaire desservi par une route importante. Les traces de cette route se poursuivent dans la direction de la Bosna que traversait sans doute un pont. L'établissement de ce camp remonterait, d'après M. Patsch, au IIe ou au commencement du IIIe siècle.

Sans doute d'autres ruines de l'époque se cachent aux environs, et jusque sur la rive gauche de la Bosna. En jetant un regard sur les champs de céréales en herbe qui couvrent cette partie de la vallée, on aperçoit comme des traînées jaunâtres au milieu du vert savoureux des semailles levées. La régularité et la distribution de ces traînées font supposer qu'elles révèlent en quelque sorte les soubassements des habitations anciennes qui certainement entouraient le camp des légionnaires romains au *municipium* de Bistua. Peut-être y trouvera-t-on moindre pénurie en objets signataires de l'époque. J'ajoute que les forçats employés aux fouilles reçoivent une prime d'émulation de 10 kreuzers pour la découverte d'un mur important ou d'un objet sérieux.

En déambulant à travers champs, je ramassai bientôt quelques objets en pierre polie et pointes de flèche de l'époque néolithique. Il se peut qu'ils parviennent d'éboulis accidentels des hauteurs avoisinantes; néanmoins leur présence prouve que ce coin de la vallée de la Bosna a été le siège successivement des représentants des principales civilisations ayant laissé des traces figurées dans le pays : Illyriens, Romains, Slaves; et ce n'est pas tant leur existence, attestée par des vestiges intéressants, que nous voulons mettre en relief, que le choix identique de la station nodale de séjour : ce qui nous permet de croire une fois de plus que l'histoire ancienne est tributaire, pour l'explication et l'intelligence de nombreux faits, de la géographie physique et de la topographie. Les exemples du genre de celui de Bistua-Zénitza sont nombreux en Bosnie-Herzégovine.

Que si, dans quelque deux mille ans, un archéologue de l'époque constate l'hiatus entre la période slave primitive et l'époque actuelle, il verra figurer la nôtre dans le sol de Zénitza par des fragments de machines, des traces de forges et des instruments de mineur.

Le bassin de Zénitza nous présente en effet derechef, comme celui de Touzla, des gisements carbonifères considérables. Ces gisements sont d'origine contemporaine de ceux de la Kréka et du massif de la Maïevitza. Tandis que ceux de Jazenitza appartiennent à l'époque tertiaire éocène, ceux-là, d'après les plantes fossiles qu'ils recèlent, ne remontent qu'au miocène inférieur; ils se continuent du reste à travers toute la période du néo-tertiaire jusque dans l'époque quaternaire. La Méditerranée pannonienne miocène, couvrant les dépressions de la Save avec la Posavina, pénétrait alors l'archipel bosniaque en de longs bras de mer d'où émergeaient les îlots des périodes éocènes précédentes. Puis, à la suite de phénomènes d'érosion ou de dislocation, des bassins intérieurs se formèrent dans l'évasement des vallées centrales, donnant naissance à des séries de lacs intérieurs communiquant entre eux. On peut, dans une certaine mesure, se figurer cet état de choses en supposant les poliés actuels du centre et du nord-est de la Bosnie occupés par des lacs jusqu'à une certaine cote d'altitude, au delà de laquelle émergeraient les hauteurs ou planinas des époques mésozoïques et tertiaires primitives. L'un de ces bassins les plus étendus fut alors celui de Zénitza-Sarajevo, dont l'axe principal serait figuré approximativement par la vallée actuelle de la Bosna, depuis le défilé de Vrandouk jusqu'au pied de l'Igman-planina, au sud du Sarajevsko-polié. La

longueur de ce bassin atteint 50 kilomètres, et sa largeur de 15 à 20 kilomètres dans les parties les plus évasées. D'autres, communiquant peut-être avec ce grand bassin central, occupaient la dépression actuelle de la vallée de la Lachva autour de Travnik; au nord, on trouve le bassin plus réduit de Jèptché à Maglaï par Novi-Cheher; enfin, plus à l'ouest et au sud, les vallées du Verbas, de l'Ouna, de la Sana, de la Narenta sont le siège de gisements carbonifères néo-tertiaires qui ont pris naissance dans les mêmes conditions géologiques. Tels sont les gisements signalés à Bougoïno, Yaïtzé, Banjalouka, Dervar, Tzazin, Sanskimost et Priédor, Konitza et Mostar. Les poliés du Karst, situés aujourd'hui à des cotes hypsométriques de plusieurs centaines de mètres supérieures à celle des bassins du centre de la Bosnie, accusent des gisements carbonifères d'eau douce qui prouvent que le phénomène a été général dans les dépressions intérieures, non seulement à l'époque miocène, mais pendant les époques subséquentes de la fin du tertiaire et du commencement du quaternaire. Telles sont entre autres, dans le Karst, les formations de lignites des environs de Livno, de Joupaniatz, Gatzko et Nevesinié [1].

Quant au bassin de Zénitza-Sarajevo, outre les importants gisements de Zénitza, des affleurements de charbon de terre anthracitique se montrent dans la direction de Sarajevo, en beaucoup d'endroits de la vallée, tels que Gora, Kakani-Doboï, Visoko, Podlougovi, etc. Les géologues, et parmi eux M. de Mojsisovics le premier dans ses *Grundlinien der Geologie Bosniens und der Herzegovina*, ont conclu à un affaissement local de tout ce bassin, entre les couches calcaires du trias au nord-est, et les couches paléozoïques au sud-ouest. La preuve en serait dans la présence d'un grand nombre de sources thermales et minérales sur le bord sud-occidental du bassin, le long de la ligne de déjection des terrains, ainsi que dans l'apparition de failles, constatées par les effleurements du flysch que M. Tietze a reconnus au nord-ouest de Sarajevo et de Visoko. De plus, l'affaissement du bassin intérieur ne se serait pas arrêté après l'époque néogène, ainsi que le prouveraient les dislocations et les irrégularités de niveau qu'on observe dans les gisements carbonifères eux-mêmes.

Le charbon exploité à Zénitza est un lignite anthracitique appartenant au niveau du miocène inférieur. Les couches à charbon alternent avec des bancs de schiste argileux et calcaire, de grès et de conglomérats, de sorte que l'exploitation rencontre certaines difficultés qui ont nécessité l'emploi de trieurs et d'appareils de lavage spécialement appropriés. On débite de cette façon du charbon de quatre numéros de grosseur différente. L'exploitation du charbonnage de Zénitza a été inaugurée, en 1880, par une société industrielle avec laquelle le gouvernement avait contracté un bail. Mais à cette époque l'écoulement des produits fut assez précaire, et pour ne pas laisser péricliter une œuvre industrielle qui pouvait devenir le noyau et la raison d'être d'établissements industriels futurs, le gouvernement, en 1886, prit lui-même à sa charge l'exploitation du charbonnage. Au fur et à mesure que les usines se montaient à Sarajevo et à Zénitza, l'usage du charbon devint de plus en plus étendu et, comme il peut développer de 4 542 à 4 658 calories, une partie de la ligne du chemin de fer l'employait sur ses locomotives [2]. Une fabrique de papier s'installa à Zénitza. Plus récemment, en 1892, des aciéries et laminoirs, appartenant maintenant à la compagnie (Gewerkschaft) Schmidt, Pengg et Bondi, sont venus s'établir à quelque distance du charbonnage, auquel ils demandent une forte proportion de ses produits. L'outillage en outre fut perfectionné : on emploie aujourd'hui pour l'avancement dans les galeries des perforateurs à main, du système Ellioth, et des monte-charges fonctionnant à la vapeur. En 1893, le nombre des employés, mineurs et ouvriers, fut de 150 à 160; comme à la Kréka, des cités ouvrières furent mises à leur disposition

1. F. Poech, *loc. cit.*
2. Voici un tableau comparatif de la valeur calorigène des divers charbons de terre de la Bosnie-Herzégovine :

	calories		calories
Dolnia-Touzla	4 179-4 428	Sanskimost (Modra)	5 150
Zénitza	4 541-4 658	Priédor	3 838
Jèptché-Novi-Cheher	4 458	Livno (Gergouvitzi)	5 247
Yaïtzé	4 226	Nevesinié	5 486
Banjalouka	4 904	Fotcha (Boudani)	5 008
Konitza	3 546	Jazenitza	7 168
Mostar (Souhidol)	3 862		

dans les mêmes conditions d'aménagement et de bail. Sur ce chiffre, 75 pour 100 sont d'origine indigène. Enfin, une partie des produits du charbonnage est exportée par chemin de fer à Metkovitch, d'où le cabotage se charge de la distribuer sur certains points de la côte de l'Adriatique.



CRIMINELS A ZÉNITZA.

La fabrique de papier de M. de Mousil a été créée en 1888 avec subvention de l'État, pour répondre d'abord aux besoins des administrations. Elle emploie une cinquantaine d'ouvriers et travaille avec des machines à vapeur d'environ 500 chevaux. Ses produits sont estimés, et la fabrique est outillée pour exécuter toutes les commandes privées, y compris le papier de luxe.

Sous la conduite de son aimable directeur, M. H. Fischer, d'origine tchèque — le directeur d'une prison centrale a rang de juge et doit être diplômé par l'État — j'ai employé plusieurs heures à visiter en détail l'établissement pénitentiaire ou *Centralstrafanstalt für Bosnien und die Herzegovina.*

Le système pénitentiaire comprend trois degrés de pénalité : le premier consiste dans l'emprisonnement cellulaire, le second dans l'emprisonnement en dortoir, et le troisième, appelé *Zwischenanstalt*, dans une sorte de libération conditionnelle avec réglementation spéciale des travaux et de l'usage du temps. Le système cellulaire et la libération conditionnelle donnent, paraît-il, de très bons résultats. Les cellules courent des deux côtés d'un bâtiment à deux étages, avec long couloir central éclairé par en haut, ce qui lui a valu le nom de *Staklena Koutcha* ou « maison de verre »; elle jouit d'une salutaire réputation de l'horreur de l'isolement en cellule. Ces cellules, très propres, munies d'un lit pliant, d'une table, d'une planche pour le service de table, d'un siège à chasse, sont chauffées au calorifère, éclairées par une fenêtre à guillotine à 1 m. 90 du plancher; elles cubent 29 m³ 2 au rez-de-chaussée et 30 m³ 17 au premier étage; elles contiennent en outre un métier de tisseur. Une sonnette électrique est à la disposition du prisonnier en cas d'appel urgent nécessaire. Les prisonniers inaptes au métier sont employés, toujours en cellule isolée, aux légumes, à l'ébarbage de plumes, à des travaux de sparterie, etc. Ils marchent une heure dans la matinée et une heure dans l'après-midi, à la file, à 3 mètres de distance. Ils reçoivent la visite de leur gardien commis à leur faire la leçon. Ils peuvent gagner de 4 à 10 kreuzers par jour, dont la moitié leur est réservée pour le jour de leur libération. Les aggravations de peine consistent en la mise en cellule noire, au bloc, au carcan et dans la privation d'une partie de la nourriture. La détention en commun enferme les prisonniers dans des dortoirs communs, où chaque détenu couche dans une cage en treillis de fer fermée à clef. Durant le jour, tous les prisonniers de cette catégorie sont occupés dans les différents ateliers, où ils travaillent sous la surveillance des gardiens et des contremaîtres. Les dortoirs sont séparés pour les musulmans et pour les chrétiens, ainsi que les cuisines, qui leur préparent, suivant les prescriptions du culte, la nourriture dans la forme voulue.



CRIMINELS A ZÉNITZA.

Chaque prisonnier entrant à l'établissement est astreint à apprendre un métier. J'ai visité successivement des ateliers de tissage, la meunerie, la

scierie, la menuiserie, des ateliers de reliure, de sculpture sur bois, de tourneurs, de travail du cuir, de charronnage, de sparterie, de peinture, de tonnellerie, de ferblanterie, de serrurerie, de corderie, etc. On y fabrique depuis les vulgaires paniers et la planche rabotée jusqu'à des phaétons, des traîneaux élégants, et des objets artistement sculptés sur bois. J'ai trouvé entre les mains d'un apprenti relieur une édition allemande des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, traduction de Quaglio. A cette série de bâtiments nombreux, il manque jusqu'à présent une école, et l'enseignement se fait, me dit-on, provisoirement dans une des salles de l'économat. Le dessin industriel est enseigné à l'atelier.

De l'infirmerie rien à dire, sinon que j'y ai trouvé douze malades et que les salles sont assez nombreuses pour que les espèces nosologiques puissent être séparées. Le système Bertillon n'est encore appliqué que par la seule photographie, et j'en ai pu rapporter une intéressante collection.

Le troisième degré, ou *Zwischenanstalt*, est à proprement parler une sorte de colonie pénitentiaire agricole et professionnelle. Les prisonniers y sont admis après avoir subi, avec une bonne conduite, la moitié de leur peine au degré précédent. La surveillance, dès lors, cesse d'être incessante; les conditionnels sont astreints au travail des champs, du jardinage, de la culture maraîchère et fruitière, de la serre, etc., ou bien travaillent dans les ateliers au métier de leur choix. Les dortoirs, séparés des autres, n'ont ni fenêtres grillagées ni portes verrouillées et le régime n'exige que le bon travail, la bonne conduite et la régularité du service. On dit que, pendant les sept années d'existence de l'établissement, un seul conditionnel a pris la fuite et que ce sont ses colibérés qui ont aidé à le ramener à la prison. Dans ce cas, la peine est considérablement aggravée.

Après avoir subi les trois quarts de sa peine, le prisonnier est libéré et renvoyé de la prison sous condition de bonne conduite ultérieure, et sous la menace d'une aggravation de peine en cas de faute avant l'expiration de sa peine. Les terrains de culture travaillés par les pensionnaires du troisième degré sont de véritables champs d'expériences agronomiques. On y fait de multiples essais de grande et de petite culture, de replantations d'arbres (conifères, acacias globuleux) dans la montagne, d'élevage de nombreuses variétés d'animaux domestiques, et d'agriculture.

La prison, qui est aménagée pour recevoir 640 pensionnaires, en comptait 466 au moment de ma visite, dont 40 en cellule, 312 en détention commune, 86 au troisième degré et 14 à l'hôpital. De plus, 14 détenus attendaient leur transfert à la prison d'arrondissement de Travnik, où sont emprisonnés ceux dont la détention ne doit pas dépasser un an. Sur ce nombre, 94 étaient catholiques, 196 orthodoxes, 172 musulmans, 2 israélites et 2 protestants. La maison de détention pour les femmes indigènes se trouve à Agram. J'ajoute enfin que le haut personnel d'administration comprend 13 fonctionnaires, dont 3 aumôniers, 1 médecin, 1 maître d'école, etc. En somme, le système irlandais donne ici, paraît-il, les meilleurs résultats.

L'organisation du système pénitentiaire dans un sens humanitaire, en Bosnie-Herzégovine, est une des plus belles réformes dans l'ensemble de l'œuvre de reconstitution de la justice, entreprise depuis l'occupation. Elle a substitué, on le voit, implicitement, au régime répressif antérieur si terriblement partial et si cruellement inhumain, un système dont la France a, depuis longtemps, donné l'exemple : celui de la réhabilitation par le travail et la bonne conduite. La colonie de Mettray, entre autres, ne correspond-elle pas à la troisième division de Zénitza ?

La prison turque, à en croire les descriptions des voyageurs de l'époque, était à ce point un séjour de misère, de dénûment et de barbarie, que l'antithèse actuelle est bien faite pour frapper l'esprit des populations indigènes et contribuer à leur donner une idée supérieure des effets de la justice moderne. La peine infamante, quel que soit le degré de misère physique auquel elle ravale celui qu'elle frappe, perd de sa valeur et de la crainte qu'elle inspire par l'injustice qui préside à sa distribution. Certes le coupable d'aujourd'hui redoute plus le sort qu'on lui fait dans une prison, qui est un palais comparée à la prison turque, que le pauvre raïah ne redoutait le traitement qui l'attendait dans le *sindone* turc, où on l'enfermait souvent sur de simples apparences de culpabilité. Être privé de liberté est un supplice bien plus grand pour l'homme libre que pour l'homme déjà prisonnier dans le

cercle étroit de sa destinée sociale. Il en résulte que l'égalité devant la peine, avec son application juste, devient un moyen de répression plus efficace que la dureté ou la barbarie de la peine en elle-même.

La peine capitale existe en Bosnie-Herzégovine, et de temps à autre, à d'assez longs intervalles, le bourreau remplit ses fonctions. Le mode de supplice est la pendaison. L'exécution, autrefois publique, a lieu maintenant à l'intérieur de la prison. La plus récente fut celle d'un fils de pope, originaire de Knin, lettré et âgé de trente-six ans. Il avait, en complicité avec son frère, commis un assassinat suivi de vol. Son frère vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité et lui-même fut pendu, le 5 juin 1894, à l'intérieur de la prison régionale (Kreisgericht) de Travnik. La dernière exécution publique avait eu lieu dans cette ville le 5 novembre 1884.

D'après une opinion populaire généralement répandue, la mort par strangulation et la noyade sont les trépas les plus affreux : l'âme du mourant, en effet, étant empêchée, de cette façon, de sortir du corps — ce qu'elle fait par la bouche dans les circonstances ordinaires, — un tel individu ne saurait entrer ni dans le paradis chrétien, ni dans le paradis de Mohammed ; car la même croyance est acceptée par les trois confessions religieuses. On peut considérer comme signe certain d'une mort heureuse, par la délivrance de l'âme, le fait d'un agonisant ouvrant trois fois la bouche avant de « rendre son âme ».

Et puisque j'en suis à citer une de ces croyances populaires qui aident tant à comprendre la psychologie d'un peuple, j'emprunterai, dans l'ordre d'idées judiciaire, quelques observations à un travail que M. Émilian Lilek, professeur au gymnase de Sarajevo, a consacré à la pratique des jugements de Dieu en Bosnie-Herzégovine [1]. On retrouve dans ce pays plusieurs de ces modalités d'appel à la justice dénonciatrice divine communes au moyen âge dans le reste de l'Europe, et qui étaient désignées sous les noms de *judicium ignis*, *judicium feretri*, *judicium aquæ* et *judicium offæ*. Le jugement du feu porte le nom de *vagienié mazié*, c'est-à-dire « soulèvement du fer ». Il consiste à faire chauffer au rouge blanc un morceau de fer, soit hache ou fer à cheval, qu'on jette ensuite dans un vase rempli d'eau bouillante d'où l'individu en suspicion par l'opinion publique doit le retirer, la main intacte, sous peine de passer pour coupable. Le recours à ce jugement était fréquent et permis sous le régime turc, avec l'assentiment du *kadi*; il est rare aujourd'hui, mais parfois employé pour la recherche de la paternité d'un enfant illégitime, sur les instances, assurément motivées, de la mère en présence des dénégations du père présumé.

Le « jugement du sang » consiste à amener l'assassin présumé en présence du cadavre de la victime; si, à ce moment, les blessures se mettent à saigner, ou si le sang se met à couler de la bouche et du nez, le coupable est désigné.

Autre jugement. Qu'un jeune marié devienne père avant le terme physiologique : il incrimine sa femme de faute antérieure et pour s'en convaincre, il déposera le nouveau-né sur le seuil de sa porte. Si l'enfant tombe vers l'intérieur de la maison, c'est qu'il est bien de celui *quem nuptiæ demonstrant*; s'il roule au contraire en dehors du seuil, la mère a été coupable.

Le jugement de l'eau s'est pratiqué, au souvenir de quelques vieillards du district de Gatzko en Herzégovine, lors de la dernière apparition de la « peste », il y a une soixantaine d'années. Comme la terrible maladie faisait beaucoup de ravages, surtout parmi les enfants, il s'agissait de découvrir les sorcières malfaisantes qui en étaient la cause. A cet effet, les aghas de l'endroit firent venir, sous un prétexte quelconque, toutes les vieilles femmes sur les bords de la rivière où, une à une, elles furent jetées à l'eau. La plupart plongèrent incontinent, à l'exception de deux chrétiennes et d'une bohémienne — c'était à l'époque turque, — qui furent déclarées sorcières et marquées au fer rouge entre les deux épaules « afin qu'elles ne puissent plus faire de mal à personne ». Et l'histoire ajoute qu'à partir de ce moment la peste cessa d'exercer ses ravages.

1. *Gottesurtheile und Eidhelfer in Bosnien und der Herzegovina*, in *Wiss. Mitth.*, vol. II, p. 467.

Qu'un musulman veuille se disculper d'une accusation aux yeux d'un coreligionnaire qui accepte la preuve, il avalera un morceau de papier avec des écritures cabalistiques (*zapis*), et s'il n'en est pas incommodé, il n'est pas coupable. Qu'enfin deux propriétaires de champs de culture riverains aient des réclamations à s'adresser au sujet de l'empiétement de l'un sur la propriété de l'autre, on défère volontiers au défendeur un jugement de Dieu qui consiste à lui faire porter, tout le long de la ligne de démarcation en litige, une charge de « gazon, épine et pierre ». S'il est réellement coupable d'empiétement, cette charge lui pèsera tellement, au passage du morceau frauduleusement acquis, qu'il succombera sous le poids d'un fardeau centuplé par la charge de sa conscience.

Généralement, dans ces sortes de jugements, il est avec le ciel des accommodements. Il était permis par exemple à ceux qui subissaient l'épreuve du feu, de se laver au savon préalablement le bras jusqu'au coude, et les sceptiques estiment que la plupart savaient se garantir, de cette façon, des atteintes de la brûlure. L'expérience toutefois est plus dangereuse que celle que font sous vos yeux certains ouvriers de hauts fourneaux, en passant la main à travers un jet de fonte liquide.

L'épreuve du « gazon, épine et pierre » me rappelle un effet de suggestion assez bizarre pour rencontrer une forte majorité d'incrédules. L'expérience consiste à faire soulever, à quelque « sujet », un simple poids de plusieurs kilos : ce qu'il fera sans la moindre difficulté jusqu'à ce que l'expérimentateur le mette au défi de pouvoir le soulever « à présent » ; et la suggestion peut être assez forte pour enlever à certains tempéraments la force nécessaire à la répétition de ce très simple exercice. Il y aurait une étude intéressante à faire sur les effets adynamiques de l'appréhension.

Au fait, un de ces effets me permettra de dire au lecteur l'aventure la plus dramatique qui me soit arrivée en Bosnie-Herzégovine durant mes deux voyages. Cet effet s'est manifesté sur la locomotive de notre train, un peu après le départ de la gare de Zénitza. Nous filions à la vitesse réglementaire de 35 kilomètres, lorsqu'au tournant d'une courbe un ralentissement subit fit venir tous les voyageurs à la fenêtre des portières. Nous pûmes voir alors, galopant naïvement à quelque vingt mètres sur la voie, un candide veau échappé d'un pâturage voisin. Le jeune bovidé s'obstina sur près d'un kilomètre à régler la vitesse du train, et l'aventure se termina par un saut final qu'il fit dans un pré riverain. Nous étions sauvés, et lui aussi !...

Une dernière fois la verdoyante plaine de Zénitza se présente au regard ; puis nous entrons dans un nouveau défilé, où la voie s'est taillé un passage à travers les couches géologiques caractéristiques du bassin. Des bancs calcaires et de schistes argileux alternent avec des assises de lignites craquelés dont les étaiements, nécessaires pour la sécurité de la voie, indiquent les difficultés d'exploitation dans les charbonnages. Les travaux du chemin de fer ont mis au jour, en 1887, une série de tombeaux romains près de la station de Janitchi, dans lesquels on a trouvé des fers de lance et des couteaux en fer avec quelques poteries en argile d'un beau galbe.

Le défilé, de plus en plus étroit, a parsemé le lit de la Bosna de bancs de rochers où les eaux se précipitent en tourbillonnant sous l'écume blanche. A droite, sur les hautes pentes, se dressent, en se profilant contre le ciel, des rochers de grès bizarrement érodés. C'est une suite fantastique de monolithes, de champignons géants, de ruines de châteaux forts, antique séjour de quelque Hrélia [1] ouvrant le défilé et domptant la rivière. Un grand bruit de ferraille au passage d'un pont, une échappée de vue dans une vallée latérale sauvage, et le train atteint la station de Lachva, isolée au milieu des hautes montagnes couvertes de forêts. La plate-forme sur laquelle est bâtie cette station assez importante a dû être prise sur le fond de la vallée au moyen d'un large remblai, dont les entailles dans la masse de la montagne ont fourni les matériaux. A Lachva, la ligne de Sarajevo-Brod bifurque sur Travnik et la vallée du Verbas, et l'animation y est généralement grande. Dans un pêle-mêle des plus colorés, les représentants si caractéristiquement différenciés de la population citadine ou rurale se coudoient et se cherchent ou s'évitent. Des groupes de paysans et de paysannes, debout, avec la voussure du dos du travailleur

1. Héraclès ou Hercule yougo-slave.

peinant sur le sillon, la face bronzée, ridée sous le turban rouge du raïah d'où s'échappent des mèches de cheveux blonds chez l'homme, hommes et femmes chargés de sacs; ou bien accroupis, les hommes sur les talons dans cette pose du museur oriental que la mise d'un aussi vaste pantalon rend seule possible durant des heures. Voici un heureux pêcheur portant sur le dos une enfilade de poissons dans une baguette d'osier; puis un marchand de chaussures transportant un stock volumineux de ces immenses chaussures en cuir indigènes, plus larges qu'un sabot, et qu'on nomme des *opankés*. Un pope crasseux, aux longs cheveux, armé d'une canne, converse avec un jeune *dandy* serbe en costume « complet sur mesure », coiffé d'un haut fez couleur garance qu'un savant équilibre lui tient vissé sur l'occiput. Des *softas*, jeunes aspirants au savoir religieux et civil musulman, en turban blanc roulé autour du fez, en longue houppelande de couleur sombre, accompagnent un *hodja* dont le turban vert accuse la haute descendance des descendants du Prophète. Au milieu de ces groupes bizarres, les employés de la gare et des postes promènent le typique képi d'uniforme autrichien, militarisant le cadre. Seul l'obèse buffetier sympathise avec le costume du voyageur d'Europe dont, à l'heure famélique, il conquerrait des sympathies plus ardentes, s'il se faisait aider dans son service.



SOLDAT DE LA BOSNIE-HERZÉGOVINE.

Un train de voyageurs au complet entre en gare. Des chants, des ris, des éclats de voix sortent des compartiments; le clairon sonne et les wagons se vident. C'est un bataillon de soldats bosniaques qui échange sa garnison de Mostar contre celle de Vienne. Très beaux gars les soldats bosniaques dans leur uniforme simple et de bon goût, rappelant d'assez près celui du soldat turc. Ils se dégourdissent les jambes sous l'œil attentif du sous-officier, remplissent d'eau fraîche leur gourde ou *tchoutoura*, et secouent le sommeil entre deux lazzis. Une seconde sonnerie, et le train les emporte vers la capitale d'où ils reviendront, plein le souvenir, les yeux et les paroles, des choses de la grande ville où on les aime à cause de leur belle prestance et de leur conduite exemplaire.

Après Lachva, la vallée de la Bosna garde encore pendant quelque temps son étroitesse et le caractère alpestre de ses paysages. Ces sites montagnards, tour à tour sauvages et charmants, nous les avons vus dans les Ardennes et dans le Limousin; de sorte que, n'était l'éparpillement des villages aux architectures insolites des maisons noires, avec le cheminement de quelque Bosniaque au costume oriental sur le grand chemin, on se croirait parfois du côté de Rochechouart ou de Saint-Hubert. Mais peu à peu les montagnes s'abaissent et les pentes, plus pelées, se préparent à recevoir les cultures. Voici Kakani-Doboï, dans une petite plaine où, en 1878, les insurgés ont tenté en vain d'arrêter la marche des troupes d'occupation. A quelque distance au nord-est de la station, on a signalé la présence d'une belle pierre tombale bogoumile. C'est un bloc richement orné de sculptures d'un beau style : ce qui fait croire que le monument n'était pas l'œuvre d'un artiste indigène à une époque du moyen âge où les manifestations de l'art indigène ont laissé des traces si précaires. Il faut dire que les archéologues ne sont pas tous d'accord sur ce point et que M. Radimsky, entre autres, estime que l'art bosniaque du moyen âge a pu, exceptionnellement, créer de véritables œuvres d'art dont quelques exemples sont parvenus jusqu'à nous.

Nous traversons maintenant une plaine bien cultivée et de plus en plus animée. Au loin, une montagne isolée en tronc de cône s'élève au-devant des chaînes boisées qui ferment l'horizon vers le sud. Au pied du Grad — tel est le nom de cette butte de 766 mètres d'altitude, — une petite ville se cache avec des maisons claires et des minarets au milieu de saules et de peupliers.

C'est Visoko, antique cité bosniaque dont la gloire historique a cédé la place à la renommée de ses tanneries et de son cuir. La station du chemin de fer, éloignée de la ville, se distingue par un air de propreté et de confort que nous ne trouvons pas toujours aux nôtres. Sous l'ombre de fleurissantes tonnelles, des vendeurs d'eau fraîche et de fruits de la saison ont attendu l'arrivée du train pour venir, moyennant quelques kreuzers, vendre leur marchandise; ils offrent à l'amateur du pittoresque dans le type et le costume le croquis mental de plus d'un curieux petit tableau de genre. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, ils ont l'habitude de dédaigner le cuir de leur ville natale sous la forme de chaussures, partageant cette habitude avec la plupart des campagnards, qui cheminent volontiers sur la grand'route avec leurs *opankés* pendus à la ceinture.

Écoutez la touchante chanson :

Tomba la neige à la Saint-Georges,
Si tant que petit oiseau ne put la traverser.
Pieds nus la traversa jeune fille,
Son frère la suit portant ses souliers.
« As-tu froid aux pieds, ma sœur?
— Je n'ai pas froid aux pieds, mon frère!
Mon pauvre cœur frissonne,
Et ce n'est pas la neige qui le glace.
Ma mère me l'empoisonne
En me donnant au fiancé sans amour! »

Si je ne craignais, à propos de bottes, d'émettre une opinion subversive sur cette partie du costume des peuples dits cultivés, je comparerais le va-nu-pieds sans rhumatismes à l'homme de salon que ses souliers vernis ne protègent pas contre la goutte, et, en voyant des princes nègres, les riches Hindous et les notables Malgaches attacher tant de valeur au poli de leur chaussure, je croirais plutôt que nous leur avons donné, avec l'usage de la chaussure, une idée fausse sur la valeur du cirage. Quoi qu'il en soit, si le Bosniaque n'aime pas toujours le luxe calcéolaire, il tient par contre à posséder un parapluie, dont la propriété est un signe de supériorité dans bien d'autres pays en contact récent avec notre civilisation, ou avec celle des Chinois, inventeurs du parasol jaune.

En amont de Visoko, les collines, plus basses, perdent de plus en plus leur épaisse couverture végétale. De maigres taillis, victimes sans doute de la dent avide du bétail, n'empêchent plus les ravinements de creuser de larges ornières dans le sol dénudé. Des groupes de maisons, dans la plaine, s'abritent sous des arbres qui se comptent, et une église blanche, solitaire dans la vallée vaste, fait tache dans un paysage sans grandeur. Sur le revers inculte d'une colline, voici un petit cimetière orthodoxe, aux tombes éparpillées marquées d'une croix de bois. La solitude le garde en l'absence d'un enclos convenable, et il m'a semblé que l'habitude musulmane de laisser le champ des morts ouvert à tout passant et à tout bétail était devenue, en maint endroit, une habitude également chrétienne. Les stations de Podlougovi, puis de Vogochtcha (Vogošća) mènent chacune à des exploitations minières importantes : l'une aux mines de fer de Varesch (Vareš), l'autre aux mines de manganèse de Tchiévlianovitch (Čevljanović). Nous aurons l'occasion de les visiter plus tard.

Près de Dvor apparaissent, sur la rive gauche de la Bosna, les bâtiments modernes et l'église du séminaire orthodoxe de Reliévo. Cet établissement est une des créations de M. de Kallay et destiné à répondre à un des besoins qui se faisaient le plus sensiblement sentir dès le début de l'occupation : celui d'avoir un personnel orthodoxe religieux à la hauteur de la tâche importante qui lui est dévolue dans l'éducation civilisatrice de près d'un tiers de la population indigène. Sous le régime turc, les prêtres orthodoxes, grecs orthodoxes comme on les appelait alors, étaient pour la plupart indigènes comme aujourd'hui, mais ils manquaient de l'instruction élémentaire et de la culture supérieure que doit posséder celui qui dirige la conscience de ses ouailles, en marchant le premier sur la voie du progrès. D'aucuns étaient allés chercher à l'étranger des connaissances qu'ils ne pouvaient acquérir dans le pays, et le gouvernement serbe les soutenait au séminaire de Belgrade dans la mesure de ses intérêts.

Mais ce fut le plus petit nombre. Lorsqu'en 1882 M. de Kallay songea à réformer, à organiser l'ensemble du système d'enseignement s'appliquant aux trois confessions, la création d'un séminaire orthodoxe devint le complément nécessaire de celle d'un séminaire catholique et d'une haute école musulmane. Cette création fut facilitée par l'abandon que fit, au profit de l'œuvre, l'archevêque Sava Kasanovitch d'une propriété qu'il possédait à Reliévo, de sorte que, grâce à un subside de 60 000 florins que le gouvernement accorda pour la mise en état des bâtiments et les premiers frais d'installation et de fonctionnement, le séminaire put être inauguré dès 1887. Les études y sont de quatre années. Le personnel enseignant comprend un recteur, six maîtres professeurs et 48 élèves internes. Au début, les élèves séminaristes se recrutaient parmi les jeunes gens qui avaient fait des études de quelques années seulement au gymnase ou lycée de Sarajevo, soit un minimum de cinq années; mais à présent on exige des candidats au séminaire un certificat de scolarité complète, délivré à la suite d'un examen à la fin de leurs huit années d'études au gymnase. Le séminaire de Reliévo pourra, de la sorte, mettre chaque année à la disposition des cures orthodoxes vacantes douze prêtres ayant les aptitudes requises pour devenir de véritables pasteurs, collaborant dans le sens voulu à la garde spirituelle et à l'éducation nationale du peuple confié à leurs soins.



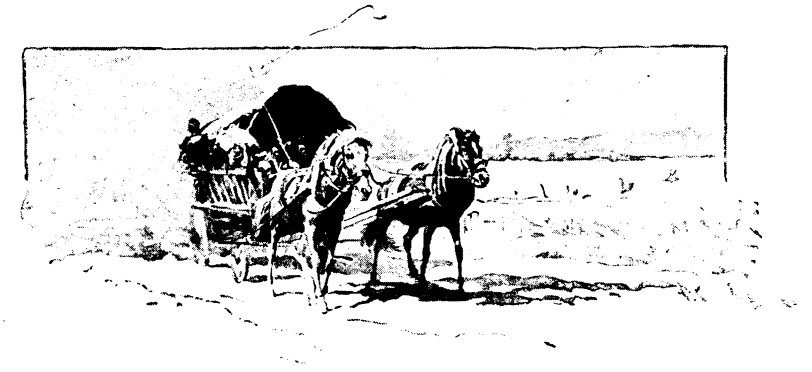
TOMBE BOGOUMILE PRÈS DE KAKANI-DOBOÏ.

Je passai un jour par Reliévo lorsqu'on y fêtait je ne sais quel saint du calendrier ou anniversaire commémoratif. Les bâtiments avaient mis tous drapeaux au vent, des portes d'honneur se dressaient sur la route, et c'était sur le grand pré de la rive droite, situé en face, une foule animée de paysans et de paysannes aux costumes éclatants de blancheur et tout bariolés des accoutrements ornementatifs des grands jours. Des barques enguirlandées passaient d'une rive à l'autre les joyeux pèlerins, et sur le pré les tables se rangeaient et les musiciens pour le festin et la danse. C'était bien la messe dans l'acception originelle du mot, la foire avec la fête populaire, suivant le grand acte de dévotion religieuse; c'était la messe bosniaque où se confirment les amitiés, se promettent les parrainages, où s'enflamment les cœurs de la jeunesse et où les jeunes gars et les jeunes filles se font tatouer une croix bleue sur le bras ou le haut de la poitrine. Les Bosniaques appellent ces fêtes champêtres *voïska*, c'est-à-dire « camp » ou campement, et les orthodoxes les affectionnent entre toutes. Le nombre de leurs jours de fête est si considérable dans l'année, que si l'amour du repos, appelé paresse, ne réclamait sa part dans la fidélité avec laquelle ils les célèbrent, on les prendrait pour le peuple le plus religieux de la terre. Religieux, ils le sont, dans une mesure extraordinaire; mais comment ne pas s'en rapporter, pour une partie du bonheur que d'autres acquièrent par le travail incessant, aux multiples saints dont ils invoquent le patronage, l'aide et la bonne grâce en chaque circonstance où l'effort à faire dépasse une certaine initiative personnelle et une certaine dose de confiance en ses propres forces! Les orthodoxes, dit-on, sont particulièrement enclins au nonchaloir des muscles, et, pareils aux Arméniens, aux Juifs, aux Levantins, ils préfèrent le commerce et l'activité spéculatrice au travail créateur des bras et des forces musculaires. Ils arrivent plus facilement à la richesse, avant la considération. Mais ce n'est point là une différenciation due à un schisme religieux; peut-être faut-il la chercher dans le mépris plus grand qu'ils rencontraient de la part

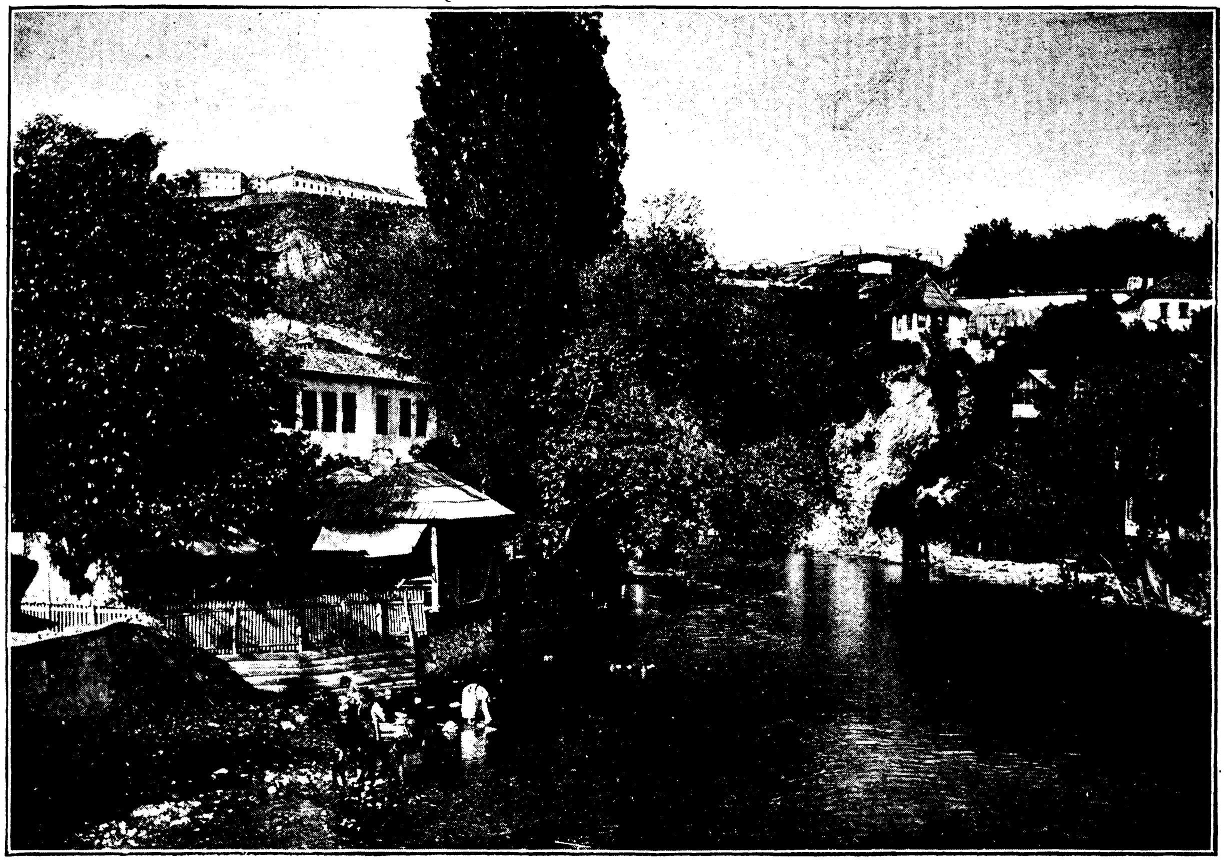
des Turcs qui les qualifiaient de Serbes et non de Bosniaques : car il est démontré que l'esprit mercantile et de spéculation astucieuse naît facilement chez les peuples et les individus sur lesquels pèsent la suspicion et une sorte de mépris public.

Une dernière fois le conducteur du train lance, à l'arrêt de Raïlovatz, son avertissement bilingue aigue : « *iédan tchass, eine Minut'!* » puis le train s'engage sur une vaste courbe côtoyant vers l'est un dernier contrefort en colline.

Mais la plaine s'est ouverte toute grande, verdoyante, lumineuse, avec d'admirables buées violacées sur les montagnes du fond. Nous sommes entrés dans le Sarajevsko-polié, au sol fertile, sillonné de nombreuses rivières. Les routes s'animent : un chariot recouvert d'une bâche tressaute sur la voie poussiéreuse et des figures rougeaudes s'avancent sous le cerceau, pour voir filer le train. Des cavaliers, les jambes ballantes auxquelles pendent d'énormes babouches, cheminent au pas de leurs montures étiques, bâtées sur l'épaule, eux-mêmes juchés, semble-t-il, sur l'encolure. Puis des cultures maraîchères annoncent l'approche de la ville, avec des maisons rangées sur le bord de la route. Un fiacre passe et un landau que salue un cavalier, officier de l'armée autrichienne revenant de promenade. Les parois chauves de la vallée se sont rapprochées, fermant, vers l'est, une haute impasse. Des maisons claires et sombres s'y entassent dans un écroulement de verdure, dominées par des bastions. Le soleil descend plus rouge vers l'autre bout du Sarajevsko-polié, et les premières ombres du crépuscule hâtif envahissent les trouées de la ville et des massifs de végétation. Voici la gare de Sarajevo, à trois kilomètres du centre de la ville.



RETOUR DE LA VILLE.



LA MILIATCHKA ET LE « BENDBACHI » A SARAJEVO.

CHAPITRE IV



GHOUZLAR.

SARAJEVO

Croquis d'après nature. — Origine et histoire de la ville. — Recensement et population. — La maison turque. — La femme musulmane. — Au *bendbachi* ou café turc. — Musique indigène. — Instruments de musique. — Poésie lyrique, dramatique. — Les jeux populaires. — La danse du *kolo*.

Sarajevo (Séraïévo, Saraï-vo ou Bosna-Saraï en turc) s'intitule fièrement la « ville des palais » et se targue, dans l'esprit des indigènes, d'être la plus belle ville après Tzarigrad, la ville du sultan. Ils la célèbrent dans leurs chansons et vantent la beauté de ses palais de marbre, l'éclat de ses marchés et la grandeur de ses places publiques. Ces chansons de gloire sont d'origine turque et empreintes de cette grandiloquence orientale, si caractéristique des poésies du Levant. Le lyrisme yougo-slave est moins pompeux et plus profond. Toutefois, à part ce sentiment de fierté respectable lorsqu'il exalte l'amour de la cité natale, je ne crois pas que d'autres villes de

la Turquie d'Europe, de la presqu'île des Balkans, présentent plus d'intérêt dans la population, plus de charme dans le paysage et de beauté dans le panorama, que la capitale de la Bosnie.

Le premier aspect en est saisissant et plein de grandeur. J'ai là, dans mon calepin de notes, un croquis de première impression, tracé au fil du crayon d'après nature. De la ville basse je m'étais dirigé vers ce grand bâtiment clair, en style de caserne, qui domine au fond du cirque toute la ville, et qu'on appelle le « bastion jaune ». On y accède facilement par une large route qui prend la montagne en écharpe, ou, plus directement, par les ruelles bosselées, aux pavés pointus, qui mènent par des gradins espacés à travers les quartiers indigènes. Le soleil allait disparaître, descendu derrière les chaînes de la Dalmatie dans l'Adriatique, et les ombres des montagnes devenaient plus transparentes. Assis sur une vieille stèle de tombeau musulman, à droite un cimetière en pente, à gauche un précipice, j'embrasse d'un coup d'œil la ville à mes pieds et la plaine, au loin fermée par des barrières de montagnes.

La ville s'est blottie dans le fond d'une crique ouverte vers l'ouest, fermée au nord par les collinements et les pentes du Gradani et du Houm, à l'est par les flancs arides et rocailleux du Mali Verlovatz et de la Herastova Glava, au sud par les hautes cassures de la Velika Kapa et du Debelo Berdo, elles-mêmes dominées par l'arête puissante et élevée du mont Trébévitch. Les montagnes sont glabres; dans la vallée c'est un écroulement de verdure descendue en avalanche sur la ville enfouie. Les arbres globuleux semblent rouler en masse sur la pente, arrêtés par les maisons blanches et leurs toits de bois enfumés et pointus. Les maisons turques grimpent le long des pentes comme pour échapper à l'étouffement des vergers. La ville est hérissée de minarets, jaillissant du sol à côté des coupoles de mosquées pareilles à des casques à pique. De hauts peupliers, de-ci de-là, rivalisent de sveltesse avec les blancs minarets

> ... dont l'aiguille s'élance
> Tels que des mâts d'ivoire armés d'un fer de lance.

Sur le dos des collines basses à droite, à gauche, partout, des places découvertes pointillées du blanc des stèles tombales musulmanes. Au pied de la Velika Kapa, quelques *tourbés* élégants dans un cimetière entouré de palissades. Une route jaune, poudreuse, escortée de poteaux télégraphiques, s'en va longeant à mi-côte un étroit ravin bordé de falaises sauvages. Une rivière, la Miliatchka, batifole sur un lit caillouteux trop large, avant de quitter son ravin et d'entrer en ville. Très sage dès lors, elle coule droite sous des ponts qui barrent de traits sombres son ruban d'argent; des peupliers la surveillent en gendarmes le long de ses quais; mais lorsqu'elle a quitté la ville, dans la plaine libre, elle trace des méandres joyeux qui luisent au soleil couchant. Des colorations vives, jaunes, rouges, gris d'acier teintent les parois des hautes montagnes à gauche. La Velika Kapa, découvrant ses terrains ocreux dans les entailles d'une route oblique, est comme marquée d'une estafilade sanglante. Au fond de ce panorama merveilleux, dans l'ouverture de la crique montagneuse apparaît la plaine avec des taches de verdures, des scintillements d'eau; puis, au dernier plan, la Biélachnitza sombre avec une calotte tardive de neiges. Enfin, à l'extrême horizon du nord-ouest, des étagements de chaînes de montagnes en fines pellicules bleues et violâtres, au-dessus desquelles planent des traînées de nuages rouges.

Des bruits coloriés jettent leur note animée dans ce cadre d'où l'œil se détache à regret. C'est le tintement des clochettes d'une caravane de chevaux. Sur la route jaune, le conducteur les escorte en chantant d'une voix gutturale. Des clairons et des tambours militaires novices font l'école au pas ralenti. Deux Bosniaques montent par le chemin que j'ai pris, s'arrêtent en me voyant écrire, puis repartent après un *doberdan* (bonjour!) aimable. D'un coin de la ville, sur les bords de la Miliatchka, partent par bouffées, singulière antithèse, des bribes de mélodies : le *tararaboum*, affreux, désespérant, coupable, avec un autre air de danse canaille qui traîne dans les rues de Berlin et de Vienne.

Le soleil a disparu. Le lointain passe au cobalt pur et à la teinte neutre. Le relief des rochers s'accuse avec plus de force, et la plaine se charge de vapeurs blanches. Une odeur caractéristique monte avec la fumée des cheminées, qui se répand en léger rideau au-dessus de la ville. La voix

aigrelette du muezzin appelle à la prière, et de tous les clochers l'heure sonne et tombe, grêle, lourde, l'heure catholique et l'heure orthodoxe se mêlant à la voix du muezzin qui sonne depuis quatre siècles....

L'origine de Sarajevo, bien que relativement récente, est restée cependant très obscure jusqu'à présent, et les dates de la fondation successive du castel et de la ville sont sujettes à controverses. On ne peut que souhaiter, à ce propos, que le projet de création d'un dépôt des archives nationales aboutisse. Actuellement, la plupart des documents qui pourraient éclairer d'un jour décisif l'histoire passée de la Bosnie-Herzégovine, se trouvent éparpillés à Rome, Constantinople, Buda-Pest et au mont Athos, où bien peu d'historiens ont pu les compulser et les comparer. Il est probable qu'en raison de la situation stratégique importante de Sarajevo comme point commandant les routes très suivies, au moyen âge, de l'est vers le Glasinatz, la Rascie et le bassin de la haute Drina et du Lim, une forteresse y a existé longtemps avant l'établissement d'une ville. Certains auteurs prétendent que l'origine de Sarajevo remonte à une colonie de Ragusains qui auraient anciennement exploité des mines dans une localité du nom de Yagodina près du Trébévitch. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à l'époque préhistorique il y eut ici, dans cette crique abritée du polié, une station au moins dont les vestiges se retrouvent au Debelo Berdo, sur la hauteur qui domine l'extrémité sud-ouest de la ville actuelle. A l'époque néolithique, une station atelière existait au milieu du polié, au Boutmir actuel, à quelque distance d'Ilidjé où les Romains vinrent s'établir, attirés plutôt par la présence des sources thermales que par les avantages stratégiques du point. Sous la dynastie des rois nationaux jusqu'au xve siècle, Sarajevo n'existait pas comme centre de population. Les maîtres du pays résidaient alors au château fort de Starigrad, situé à 5 ou 6 kilomètres à l'est de Sarajevo au-dessus des ravins de la Miliatchka. De ce château fort il ne subsiste que des ruines informes. La Joupa Verbosna fut alors le siège central du pouvoir religieux et civil, et le banus avait, avec l'évêque catholique, sa résidence à Berdo. L'emplacement de ce centre, dit M. Hoernes [1], où se trouvait également une cathédrale dédiée à saint Pierre, doit être cherché dans le voisinage des sources de la Bosna, à l'autre extrémité du polié et probablement à l'endroit où florissait auparavant la ville romaine que la table de Peutinger indique sous le nom de *Ad Matricem*.

Au XIVe siècle, on trouve, à la place du castel actuel de Sarajevo, un château fort du nom de Verbosna (Vrhbosna) et ce nom fut conservé, avec certaines variantes comme Varbossania, etc., jusqu'au milieu du XVIe siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les Turcs avaient définitivement conquis la Bosnie entière. C'est à Verbosna qu'un document authentique place, en 1415, le tombeau du voïvode Paul Radenovitch, l'un des chefs puissants qui se partagèrent le pouvoir à la mort du roi Tvartko, en 1391. S'il est probable que le vieux château fort n'est pas resté sans être entouré de maisons d'habitation plus ou moins nombreuses, formant le noyau de la ville plus importante future, il est certain que cette ville n'a pris de l'importance qu'avec l'établissement des Turcs, à la fin du xve siècle, et que les traditions historiques et populaires concordent pour attribuer à Ghazi-Gouzrev-Beg la plus grande part dans l'agrandissement et l'embellissement de Bosna-Saraï.

Ce Ghazi-Gouzrev-Beg (Houzref, Khozrev) fut gouverneur de Bosnie à deux reprises, une première fois de 1501 à 1525, et une seconde fois de 1528 à 1539. C'est à lui que Sarajevo doit les plus beaux et les plus anciens monuments de l'art musulman conservés jusqu'à ce jour. Une légende prétend que ce fut Gouzrev-Beg qui donna son nom de Bosna-Saraï à la ville, en faisant construire un palais (saraï) à l'endroit où se trouve actuellement le castel. Mais sur ce point les légendes ne sont pas d'accord : une autre, en effet, rapporte que le « saraï » patronymique fut construit, sur l'ordre de Mahmoud II le Conquérant, en l'honneur d'un de ses généraux, Kiraï-Khan, un « voïvode tatare » de la Crimée. Ce Kiraï-Khan se serait signalé par une action d'éclat en prenant d'assaut l'*ischkala*, c'est-à-dire ce fort intérieur de Sarajevo qu'on appelle aujourd'hui le « bastion blanc ». Mahmoud, dans sa joie, l'aurait embrassé et ordonné que son nom fût gravé dans la pierre au-dessus de la porte de la forte-

1. *Dinarische Wanderungen*, p. 80.

resse. Le tombeau de Kiraï-Khan, à en croire Mustapha-Hilmi-Mouhibbitch [1], existe encore aujourd'hui à Sarajevo près de la rivière Kochevo. Et puisque nous en sommes à énumérer des légendes, rappelons également celle qui attribue la fondation de la ville, au pied de l'ancien château, en 1465, à deux nobles renégats bosniaques : Zlatarovitch et Sokolovitch. Mais, là encore, l'auteur que je viens de citer rapporte des faits qui permettent de démentir la légende et de croire qu'avant l'invasion turque, un centre d'habitations s'était créé sur les bords de la Miliatchka. En 1462, un *vakouf naméh* (acte de donation pieuse) de Ghazi-Iza-Beg, troisième vali de Bosnie, qualifie, deux ans après l'occupation turque, la contrée de *Medina-Saraï*, c'est-à-dire de chef-lieu de province; il fait construire un *han* ou auberge pour les pauvres et les voyageurs, un pont sur la Miliatchka ainsi que des moulins au pied même du rocher couronné par le castel actuel. En outre, une inscription tombale d'un vieux cimetière musulman fait savoir que la mosquée voisine fut fondée en 1441, bien avant l'occupation turque, par une femme, Hasetchi-Hava.

Quant au château fort de Sarajevo et à ses fortifications, la tradition populaire les attribue à Ali-Pacha, de Skoplié. Un jour que son fils lui aurait reproché son affabilité envers les gens du peuple en le traitant de fou, il lui aurait donné la réponse suivante : « Je te souhaite seulement de devenir vizir-outchtouglu (à 3 queues) et de construire les fortifications de Sarajevo, et on pourra t'appeler fou comme moi ! » Essad-Effendi-Ouzounitch rapporte, entre autres données sur le castel, qu'en 1809 un architecte venu de Constantinople élargit les fortifications à leur mesure actuelle, et qu'il fit construire les bastions. Le castel possède trois grandes portes, deux tours, neuf puits alimentés par la Mochtanitza et plusieurs mosquées dont une remonte à l'année 1584, suivant une inscription du portail. Il attire de loin le regard par les taches claires que mettent sur la montagne le « bastion jaune » et le « bastion blanc »; des soldats y montent la garde autour des casernes et d'une poudrière, et souvent, à chaque fête importante, civile ou religieuse, à chaque incendie, le canon y tonne en réveillant de multiples échos.

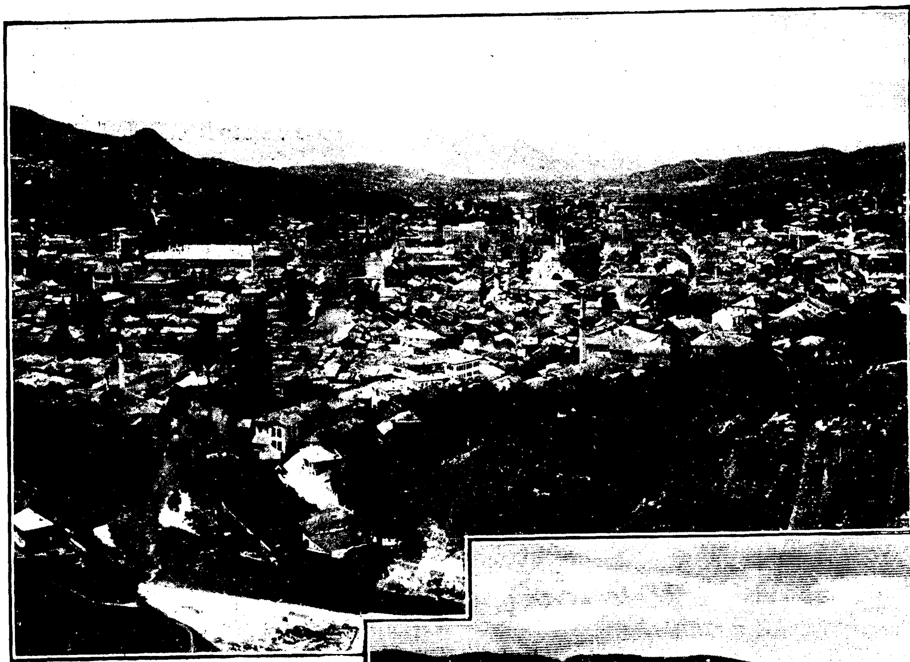
Malgré son état florissant et le nombre de ses habitants, ce n'est pourtant qu'au commencement de ce siècle que Sarajevo commença à être réellement la capitale officielle de la Bosnie. Jusque-là, les begs bosniaques veillaient ardemment à la conservation de leurs prérogatives d'administration indigène et d'indépendance effective, sinon reconnue, au point que les vizirs envoyés par le sultan habitaient Travnik et n'avaient, en venant à Sarajevo, que le droit d'y demeurer quarante-huit heures. Aussi fervents et même fanatiques sectaires de l'islam que furent les nobles musulmans de la Bosnie, aussi tenaces et jaloux furent-ils à ne laisser diminuer en rien, vis-à-vis du pouvoir central, leur pouvoir provincial oligarchique. Ils étaient bien musulmans, mais Bosniaques avant d'être Turcs.

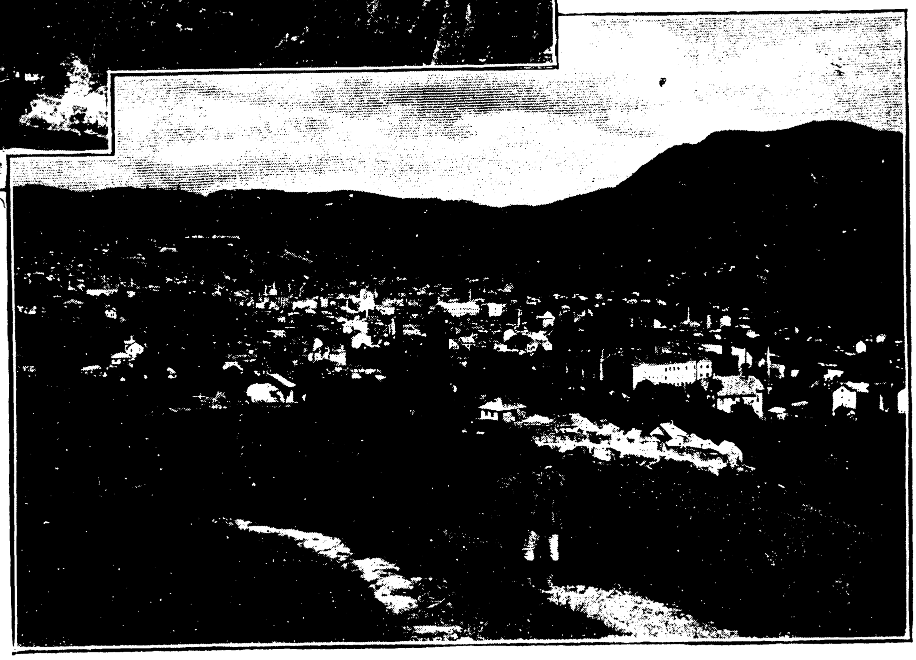
La plupart des troubles, des révoltes et des prises d'armes qui ont ensanglanté l'histoire de la Bosnie-Herzégovine dans la première moitié de ce siècle, ont leur origine dans la résistance que la noblesse opposait aux tentatives du sultan à la faire plier aux lois générales de l'empire. Les valis ou gouverneurs, représentants du sultan, se succédaient avec une singulière rapidité, et la seule année 1892 n'en compte pas moins de six. D'aucuns avaient si peu d'influence et jouissaient d'un respect si précaire, qu'ils devinrent l'objet de la risée publique; et l'on a vu Moustaï-Pacha, vizir et lieutenant du sultan, être obligé de se dévêtir devant le peuple de son uniforme de nizam (officier d'état-major) de coupe moderne, et se prêter longtemps à des ablutions religieuses forcées, à l'instar d'un coupable en pénitence [2].

En 1850, Omer Pacha mit fin au régime féodal des begs et des aghas, qui furent dirigés par centaines, liés ensemble, vers les rives du Bosphore. Les Saraïlis avaient enfin trouvé la main de fer qui les contraignit à se soumettre à la loi commune, au hatt-i-chériff de Gulkhané avec toutes ses conséquences. Tel, du moins, fut le résultat immédiat de la présence d'Omer à Sarajevo, et de ses campagnes victorieuses depuis Livno et Banjalouka jusqu'à la Drina. Les chrétiens n'étaient plus obligés de descendre

1. *Wiss. Mitth.*, I, p. 503.
2. A. Strausz, *loc. cit.*, I, p. 137.

de cheval à la rencontre d'un beg ou d'un agha musulman, et la population de Sarajevo pouvait assister à l'amusant spectacle de voir les si puissants et si hautains personnages de la veille, chevaucher piteusement à travers les rues sur des chevaux de bât ou des ânes [1].





PANORAMAS DE SARAJEVO.

Sarajevo devint à cette époque la capitale officielle de la Bosnie, à la place de Travnik, et le vali en fit sa résidence. La province fut divisée en sept circonscriptions ou moutessarifats, subdivisés en kaïmakamlyks et moudirats. Le « tanzimat » fut mis en vigueur, et, lorsqu'au printemps de 1852 le redoutable mouchir Omer Pacha quitta Sarajevo, la besogne faite, il pouvait croire, en voyant les fiers Bosniaques courbés sur son passage, qu'elle était bien faite et pour longtemps. Malheureusement, une plaie cancéreuse ne tarda pas à se déclarer. Des fonctionnaires ottomans étaient venus remplir les cadres de l'administration, et leurs intolérables agissements, aggravés par les difficultés non résolues de la question agraire, amenèrent bientôt de nouvelles insurrections et de nouvelles effusions de sang.

Dans l'histoire de Sarajevo, deux prises de force s'inscrivent en lettres rouges : l'une, par le prince Eugène en 1697, l'autre par les troupes d'occupation en 1878. Le 21 octobre 1697, le prince Eugène, après avoir forcé le défilé de Vrandouk et passé la Bosna près de Zénitza, s'était avancé vers Sarajevo avec une colonne volante. La ville était alors livrée au désordre et en proie à la panique. Un cornette des cuirassiers de Caprara fut envoyé en parlementaire, avec un trompette, porteur d'un écrit dans lequel le prince invitait la ville à se rendre et à envoyer des otages au camp impérial, sous peine de destruction complète par le sabre et le feu. Le parlementaire n'étant pas revenu au camp, on le trouva deux jours après, gisant, couvert de blessures, sur le bord de la route. Il était arrivé sans encombre jusque dans la ville presque déserte. Il en parcourt les rues, tenant haut l'écrit impérial, pendant que le

1. *Erinnerungen a. d. Leben des Serdar Ekrem Omer Pascha*, par le Dr K., p. 30.

trompette sonne, lorsqu'une bande de Turcs se précipitent, assomment le trompette et auraient fait subir le même sort au parlementaire sans la vitesse de son cheval. Eugène s'avance rapidement, occupe les hauteurs de la Goritza, en face du castel, et donne l'ordre de mettre la ville à sac. Mais les Turcs avaient fui de toutes parts emportant tout leur avoir, et même celui des chrétiens. Vers le soir le feu prit, ou fut mis, contrairement aux ordres donnés, si bien que la ville entière devint la proie des flammes. On dit que 6000 maisons et 160 mosquées furent détruites dans cet incendie mémorable, qui dura deux jours, et illumina la retraite du prince Eugène emmenant des milliers de chrétiens au delà de la Save.

Enfin, en 1878, le 19 août, les troupes vaillantes du général Philippovitch s'emparèrent de Sarajevo à la suite d'une action sanglante. La résistance acharnée des fanatiques défenseurs, provoquant la fureur des assaillants, amena ces combats de rues, ces corps-à-corps qui donnent lieu aux scènes les plus horriblement meurtrières dans la griserie de la mort. La ville, fanatisée par les discours des derviches et des prêtres musulmans, soulevée par les agitations du chef populaire Hadji-Loïa, s'opposait à l'entrée des Austro-Hongrois en dépit de l'ordre impérial venu de Constantinople, et sans écouter les sages avis de la partie modérée et instruite de sa population. L'action, commencée à six heures du matin par le feu des batteries, se terminait à trois heures de l'après-midi. Les troupes austro-hongroises avaient occupé successivement les hauteurs couronnant la ville au nord et à l'est, pris le castel et envahi les quartiers de la ville basse dont chaque maison était devenue une petite forteresse. On y vit des femmes musulmanes et des enfants tirer sur les soldats par les fenêtres des harems, et des garçons de dix à douze ans se jeter au-devant d'eux, le khandjar à la main. On se battait autour des mosquées, dans les cimetières, au milieu des ruines et de l'incendie que quelques obus avaient allumé dans les foyers de la résistance la plus acharnée. A cinq heures, le général Philippovitch fit son entrée au *konak* entre deux haies de soldats poussant des hourras, et la foule chrétienne et juive accourue pour acclamer, avec le vainqueur, la fin de ses angoisses. Le drapeau noir et jaune flottait sur la citadelle, salué de cent un coups de canon qui marquaient l'événement le plus important dont la Bosnie a été le théâtre depuis la mort de son dernier roi.

Seize ans se sont écoulés, et Sarajevo est devenue une ville dans le sens européen du mot, c'est-à-dire qu'avec l'architecture européenne des maisons neuves se sont introduits nos usages et nos mœurs de la vie publique, avec ses besoins uniformisant : hôtels modernes, cafés, billards, voitures à la course et à l'heure, tramway, lumière électrique, promenade sur le quai, vitrines de magasins, modes de Vienne ou de Paris, etc. Pourtant la ville européenne est venue, contrairement à ce qui se passe en pareille circonstance, s'acoquiner en quelque sorte à la ville indigène, qu'elle a commencé par pénétrer avant de vouloir s'en éloigner vers la plaine ouverte. Églises, monuments publics, sièges d'administrations et maisons de rapport se sont établis sur les deux rives de la Miliatchka, au centre du quartier turc de la Tchardjia, au milieu des maisons turques, en enlevant au quartier le pittoresque de son caractère d'ensemble, sans le soustraire entièrement aux dangers d'une hygiène incomplète et des incendies faciles. Soudé par le centre à celui de la ville turque, le quartier moderne s'étend de plus en plus, toutefois, du côté de la gare, où la vallée plus large réserve de vastes terrains à l'accroissement futur de la ville. On construit beaucoup à Sarajevo : tous les jours, de nouvelles maisons à plusieurs étages viennent remplacer quelque vieille bicoque en bois de l'intérieur de la ville, ou fermer une lacune dans les rues nouvellement tracées le long de la Miliatchka. La valeur des terrains a décuplé, et cependant l'insuffisance du nombre des logements se fait sentir de jour en jour davantage. C'est que la population a augmenté dans une très forte proportion pendant la dernière période décennale, et ce mouvement s'accentue de plus en plus. Cet accroissement est dû surtout à l'apport de l'élément étranger, c'est-à-dire de la monarchie austro-hongroise, ainsi que l'indique le chiffre exceptionnel de l'accroissement des catholiques dans le dernier recensement général de la population.

Le premier recensement, très imparfait, remonte à l'année 1879. Le second eut lieu en 1885; mais, comme il n'y eut point alors de bureau de statistique régulièrement organisé, les résultats en sont restés



SARAJEVO : UNE RUE DE LA VILLE BASSE.

incomplets sur certains points. Sarajevo comptait, au 1er mai 1885 : 26 268 habitants avec 5 926 maisons offrant 6 299 habitations. Ce chiffre comprend 15 787 musulmans, 4 431 orthodoxes, 3 326 catholiques, 2 619 israélites et 106 individus appartenant à des confessions diverses. Le recensement de 1895, commencé le 22 avril et terminé le 22 mai, a été opéré par le personnel d'un bureau de statistique spécial, créé récemment à titre permanent sur le modèle des institutions similaires des pays d'Europe. Il en résulte que la population de la capitale était, à ce jour, de 37 713 habitants, dont : 17 074 musulmans, 5 855 orthodoxes, 10 473 catholiques, 3 994 israélites et 317 individus de confessions diverses. Le pourcentage de l'accroissement est le suivant : musulmans 8,2 pour 100; orthodoxes 32,1 pour 100; catholiques 214,9 pour 100; israélites 52,6 pour 100 et divers 199 pour 100. Soit, au total, une augmentation, depuis 1885, de 43,6 pour 100 de la population. Le nombre des maisons est monté de 5 926 à 7 137 et celui des logements, de 6 299 à 7 948.

Le résultat décennal a eu sa moyenne influencée par les faibles chiffres de l'année 1894, pendant laquelle la population n'a augmenté que de 166 unités, soit 0,6 pour 100 (1 424 naissances sur 1 258 décès), les orthodoxes ayant même perdu 1 pour 100 de leur chiffre total. La cause de ce faible accroissement a été l'apparition d'une épidémie de croup, compliquée de scarlatine, qui éclata en novembre 1893 et produisit, en 1894, environ 1 000 cas dont 325, plus de 30 pour 100, avec terminaison fatale.

En présence des loyers de plus en plus élevés, beaucoup de fonctionnaires disposant d'un certain capital et déterminés à rester dans le pays se décident à acheter des terrains dans quelque bonne exposition, où ils se font bâtir des immeubles en style assez simple. D'autres, et je serais de ceux-là, préfèrent la maison turque, vaste et relativement commode, aux maisons de rapport à l'européenne, où l'abondance de l'éclairage et le stuc du plafonnage ne corrigent pas suffisamment l'étroitesse des chambres et les écarts de la température.

La maison turque de la ville se compose le plus souvent d'un socle, en pierres brutes comme les fondations, d'un rez-de-chaussée en briques cuites et d'un premier étage en briques sèches ou en bois, le tout recouvert d'un toit en bois plus ou moins relevé suivant la contrée. Cour, dépendances, entrée sont séparées de la rue et de la propriété du voisin par des murs assez élevés, surtout chez le musulman où le mur de la vie privée doit être infranchissable au moindre regard.

Le toit de la maison forme auvent très large, et la porte d'entrée est également pourvue, le plus souvent, d'un abri de ce genre. Ces maisons sont caractérisées par l'avancement en encorbellement du premier étage, à fenêtres, sur le rez-de-chaussée presque sans ouverture ; mais les fenêtres sont garnies de barreaux de fer et en outre de *mouchebaks*, c'est-à-dire de moucharabiéhs en grillage de bois très serré qui ne permettent pas au regard de pénétrer, mais bien de sortir. La saillie du premier étage sert d'emplacement à une sorte de divan ou *minder*, courant tout le long de la paroi et qui forme, avec ses coussins

(*douchek*) et ses tapis, une des parties du sommaire ameublement, servant au reste de lit. Cet ameublement est complété par une caisse (*dolaf*) ou bahut, un poêle (*pitch*) et des tapis par terre. Dans une chambre contiguë, une place pour le bain, ou plutôt les ablutions religieuses, car le Bosniaque n'est pas réputé autrement pour la propreté du corps dans le sens de nos habitudes balnéaires. L'habitation musulmane réserve une fraction de la maison, si possible, exclusivement aux femmes, c'est-à-dire à l'épouse et aux servantes : c'est le harem ou *haremlouk*. La polygamie, en effet, existe plutôt à l'état potentiel qu'effectif, et on cite par unités les Bosniaques musulmans qui entretiennent dans la même maison plusieurs épouses à la fois. La partie réservée aux hommes, ou *selamlouk*, ne se distingue guère comme ameublement de l'appartement des femmes, si ce n'est que les murs en sont parfois ornés de versets du Coran en écriture koufique callogrammatique, et cela en supposant que le maître du logis soit un lettré. La maison du riche contient des appartements d'été et d'hiver, avec une foule de dépendances, une grande cour, et un jardin, auquel le pauvre tient autant que le riche. La cour, généralement pavée, est parfois ornée de parterres de fleurs et j'ai vu, chez le maire de Sarajevo, riche musulman, un jet d'eau recueilli dans un large vase en tulipe où il faisait tourner des oranges. Une des caractéristiques de ces maisons est la vieille cuisine turque ou *moutvak*, qui n'admet pas de cheminée, mais, traversant toute la hauteur du bâtiment, répand la fumée sous le toit d'où elle s'échappe par des lucarnes en chatière. Cependant, on rencontre déjà des cuisines et des appartements qui ont des cheminées à l'européenne, des fourneaux de cuisine et des poêles perfectionnés; il s'agit, bien entendu, des riches maisons turques, ou mieux musulmanes.

Quant à la maison indigène chrétienne, elle ne diffère de l'autre que par une observance moindre du secret de la cour et de l'intérieur, par la négligence des moucharabiéhs avec, cependant, le même désir de ne pas prêter trop d'ouvertures au mur de la rue.

Si vous partez de la ville basse pour visiter ces quartiers indigènes, en pente, de Bistrik ou de Kovatchi, mettez des chaussures à grosses semelles et ne craignez pas de vous tordre le pied, mais ne vous abstenez pas de cette promenade! Là, des ruelles étroites, tournant à angle aigu, montent entre des murs silencieux de maisons cloîtrées, espacées de verdure débordante, coupées d'ombres portées à vif, et dont chacune vous donnera le sujet d'une aquarelle ou d'un dessin curieux. Par la porte d'une cour imprudemment entre-bâillée, vous voyez fuir sous votre regard quelque jeune beauté du cru dont vous avez surpris, un instant, le maquillage de la figure aux joues vermillon, aux sourcils noirs, avec le bouffant d'un pantalon de soie rouge : deux visions simultanées par trop rapides.

De-ci, de-là, vous croisez des femmes musulmanes : sont-elles jolies, laides, jeunes, vieilles? Autant de mystères hermétiquement voilés que pas un coin soulevé de leur costume ne vient éclaircir d'un ton de chair, ou de la trahison d'un mouvement gracieux. Nulle part dans le monde oriental, ni en Perse, ni au Turkestan, ni aux Indes, je n'ai vu l'observance du voile pratiquée avec autant de conscience et d'opacité de tissu. Et ces momies ambulantes traînent, sur le pavé en débandade de ces rues déclives, des babouches claquantes avec un art de l'équilibre d'autant plus surprenant, que leur suprême préoccupation consiste à cacher leurs mains avec plus de soins qu'elles n'en mettent parfois à cacher le bas de leurs jambes. Quelle singulière pudeur! Et comme elles doivent regretter, les jolies s'entend, que le Prophète ait prévu la jalousie des maris — ou celle des laides, — avec les effets irritants de la poussière du désert! Que si l'importun ou le novice promeneur des rues commettent l'inconvenance de regarder avec trop d'insistance une de ces énigmes, ou que l'étroitesse d'une rue rende inévitable un frôlement de coude, l'énigme se tourne face contre le mur, à en juger par la position des talons, et attend immobile que l'homme l'ait dépassée.

Mais ces choses-là ont été dites et redites. Ce que je ne sais pas, ce que les hommes ne peuvent savoir par eux-mêmes, c'est le tempérament, le caractère, l'être enfin de cette femme musulmane de Bosnie-Herzégovine si étroitement cachotière de sa personne. Elle est pourtant de même origine et de même race que sa sœur, ou catholique ou orthodoxe, sœur également de la si curieuse Monténégrine, dont elle s'éloigne autant par les mœurs qu'elle se rapproche de la musulmane de Constantinople.



FEMMES MUSULMANES EN COSTUME DE SORTIE.

Mme de Kallay, dans une étude des plus intéressantes, nous a décrit la musulmane de ce pays avec une grande finesse d'observation :

« La femme musulmane, dit Mme de Kallay, est bonne et douce comme un enfant. Mais elle a de l'aversion pour les personnes étrangères; sa confiance et son amitié ne peuvent être gagnées que par un commerce habile et une conversation enjouée sur les choses souvent les plus insignifiantes, pourvu que cette conversation l'intéresse. D'un autre côté, elle est reconnaissante comme l'enfant; le moindre cadeau la transporte et celui d'un bouquet ou d'une bonbonnière provoque en elle une joie exubérante et un contentement ravi.

« Lors de mes séjours en Bosnie, continue Mme de Kallay, j'ai pour habitude de recevoir à Ilidjé un grand nombre de femmes musulmanes. Au moment de ces visites, tous les hommes disparaissent de la maison, et mon habitation se transforme subitement en un véritable jardin de fleurs; jusqu'aux parois qui se recouvrent de branches de sapin. La véranda qui mène au parc est également revêtue de branchages épais : de sorte que nul œil indiscret ne peut pénétrer à travers et que mes hôtesses, cachées derrière la verdure, peuvent, sans crainte d'être vues, écouter la musique des tziganes.



Mme LA COMTESSE DE KALLAY.

« Les fleurs et la musique : c'est là leur plus grand bonheur. On ne saurait se figurer chose plus bariolée et plus pittoresque que leurs groupes. Leur costume est un mélange bizarre de lourde soie et de velours, couvert de broderies d'or et d'argent, dans les couleurs les plus vives. Chose curieuse! parfois on leur découvre dans le costume des étoffes modernes, mousseline, crépon, presque toujours malhabilement employées; mais peu à peu elles se formeront à un goût meilleur. Elles sont surchargées d'ornements et j'ai vu chez moi une femme qui ne portait pas moins de trois diadèmes à la fois.

« Leur conversation se confine dans un cercle d'idées très étroit; mais il ne faudrait pas croire qu'elles manquent du talent de repartie. Elles ont l'intelligence ouverte et leurs questions dénotent souvent le désir de s'instruire sur toutes les choses qui pourraient contribuer à améliorer l'éducation physique et morale de leur famille. Toute leur vie intellectuelle se concentre naturellement sur leur intérieur, et si nous parvenons, par une sollicitude bienveillante et affectueuse, à les aider dans l'accomplissement de leurs devoirs de famille, nous pourrons en vérité nous flatter d'avoir fait un grand pas en avant dans la voie de la civilisation. »

Malheureusement, l'éducation de la femme dans ces contrées arriérées rencontre, du moins chez la musulmane, des obstacles presque insurmontables, et ce n'est guère que par un contact répété, un échange de visites suivi, que la femme européenne, intelligente et adroite, pourra réussir à ouvrir à ces recluses des horizons nouveaux sur le rôle possible de la femme dans l'éducation des nouvelles générations. Il faut dire aussi que la vie de famille du Bosniaque musulman est un modèle de respect des enfants pour les parents, de déférence pour la vieillesse et de discipline d'intérieur. L'âge y règle les préséances et les droits, et le *starechina*, ou chef de famille, est le maître incontesté et respecté de la maison.

Dans ces ruelles silencieuses où l'ordre architectural, la voirie moderne, la commodité et la propreté

absolue seraient un crime de lèse-pittoresque, d'autres images et d'autres scènes arrêtent le passant avide d'orientalisme. Voici une vieille mosquée, cachée dans l'ombre humide des arbres touffus. Un petit minaret en bois moussu, couvert d'un toit métallique : fonds de vieilles boîtes à sardines ou morceaux de fer-blanc d'un récipient de pétrole. C'est la seule concession que la vieille mosquée fait à notre siècle, à notre époque de l'or pour les uns, et du fer-blanc pour les autres. Un vieux cimetière envahi par les hautes herbes l'entoure; les stèles couronnées d'un turban ou d'un fez de pierre (*bachlouck*) s'inclinent sous l'âge, protégées par les branches débordantes d'un prunier. Les voici frappées d'une tombée de fruits mûrs que le voisin gaule dans son jardin.

Plus loin une stèle-fontaine fait déborder l'amphore d'une jeune Rebecca musulmane. Surprise à son poste d'attente, elle a ramené vivement un grand voile blanc sur sa figure, et attend que nous lui tournions le dos pour s'échapper, avec un bruit sec que font ses *nanoulés* [1] sur la pierre.

Tout en haut, les maisons s'arrêtent et les vergers, et le regard plane sur la ville. Près d'un ravin, un *softa* ou *iman* est assis immobile et pense ou rêve. Sur le dos d'une colline, à la lisière d'un cimetière où broutent des vaches, une bande bruyante de jeunes gars s'amusent à leur sport favori qui consiste à jeter au plus loin, des bras et de l'épaule, une très grosse pierre. Assis à l'écart sur les talons, les aînés applaudissent de rires ou d'interjections les habiles et les forts. Ce jeu très populaire s'appelle *Kamenas ramena*; il est l'équivalent de notre exercice des barres. La jeunesse bosniaque aime également les jeux de lutte à la course et au saut, et je les ai vus jouant « à la guiche », comme dans certaines de nos régions. Si la jeunesse se distrait bruyamment aux jeux de force et d'adresse, les hommes se délassent aux longs et silencieux *kefs* des maisons de café, ou aux baguenauderies du seuil des échoppes dans le bazar. Les mœurs turques ont si bien pénétré, avec la religion, la vie intime et sociale de ce Yougo-Slave, qu'à part le costume et la langue, la ferveur religieuse et le soin minutieux à se conformer aux prescriptions du Coran, le musulman de Sarajevo est aussi peu dépaysé à Stamboul ou à Bokhara qu'il ne le serait à Travnik ou à Mostar. La gravité et la lenteur de ses mouvements, avec son apparente impassibilité, ne sont pas toujours l'expression d'une dignité consciente; il s'y mêle un peu de cette paresse de muscle et de cerveau, si facile à envahir les tempéraments enclins à subir la tyrannie du fatalisme.

Assis, durant de longues heures, les jambes croisées, sur le divan en bois d'une maison de café, dans une atmosphère épaisse, ils fument silencieux un nombre infini de cigarettes ou de tchibouks, en buvant un égal nombre de tassettes de café. A quoi pensent-ils? A l'heure de partir? — Puisqu'ils la demandent de temps à autre au kafédji. — Ou bien à la pluie? — Car ils s'en informent également auprès de quelque nouveau venu.... Mais la conversation s'arrête là et, comme ils boivent le plus souvent à crédit, le kafédji marquant le nombre de tasses bues, ils s'en vont en portant la main au front, et reviennent très vite.

Au bout de la ville basse, sur la rive droite de la Miliatchka : le *bendbachi*, le plus fréquenté des cafés turcs. Il est cinq heures, l'heure fraîche de l'ombre attiédie; allons y rêver aussi sous les grands peupliers, fumer le kaliane de la paix et boire du café « à la tourka ». L'endroit est charmant et fait à souhait pour le plaisir des yeux. On entre sous une tonnelle. A gauche le local couvert, aux divans ornés de tapis, aux murs garnis de bibelots de curiosité et de chromolithographies, car le kafédji, qui est Albanais, se flatte de recevoir une clientèle d'élite, y compris les *Schwabas* ou Européens. Près de la porte, un fourneau à l'air, pour le beau temps. Des samovars, des *mlins* ou moulins à café turcs, des *ibriks*, verseuses en cuivre à long manche, des *findjanes*, minuscules tassettes en porcelaine sans anse, bariolées de bleu, des pincettes à charbon pour allumer le tchibouk, et des narguilés de luxe. Le jardin, délicieusement ombragé, s'étend sur le bord de la rivière qui bavarde et fait cligner des yeux sous le reflet du soleil. Sur la rive opposée, des gamins tout nus barbotent dans les petites criques d'eau, au pied des rochers qui s'élèvent vers le *Hrid* en se couvrant de touffes de verdure et de maisons comme de nids

1. Sorte de semelles ou claques de bois très surélevées à la façon de la chaussure japonaise.

d'hirondelles. A gauche, la gorge sauvage de la Miliatchka et les falaises abruptes qui se dressent au-dessous du bastion jaune.

Ce café « à la tourka » est délicieux; encore faut-il savoir le préparer et le boire.

Voici : commencez par proscrire le *meblebi*, qui est le frère de notre chicorée, étant une farine de pois torréfiés, et mettez de l'eau à bouillir pour le nombre de *findjanes* que vous voulez servir. Moulez votre fève, brûlée à point, dans un *mlin* que vous pouvez prendre de Gorni Vakouf, où on fabrique les meilleurs, dit-on, et lorsque votre eau bout, mettez de la fine poudre de café dans la proportion d'une cuillerée à café par tassette. Vous avez, pour ce faire, retiré l'*ibrik* un instant du feu et, lorsque le café est mis, remettez au feu le temps de faire bouillir une ou deux secondes; retirez, précipitez quelques gouttes d'eau froide pour asseoir le marc et servez. L'usage, avec toutes ses modalités du respect, exige que chacun reçoive une partie de la mousse fine qui surnage dans l'ibrik et qu'on appelle *kaïmak*, la crème. Le Turc boit le café sans sucre et très chaud. Pour que la bouche supporte la haute température, il fait précéder le café d'une gorgée d'eau froide que le kafédji ne manque jamais d'apporter dans un verre assez grand, mais dont le consommateur novice a le tort de faire des gorgées chaudes. De cette façon l'indigène prend facilement sa douzaine de findjanes de café par jour, sans être dérangé dans sa béate somnolence.

Le café joue dans la vie courante du Bosniaque un rôle au moins aussi considérable que le tabac. Il remplace le « bock », le « canon » ou la « goutte ». Il s'offre dans les mêmes circonstances et il a l'avantage sur la boisson alcoolique de donner lieu à une observation démographique très facile à faire : c'est que le musulman vit plus vieux que le chrétien, et garde plus longtemps la verdeur de la vieillesse. Il sera fort intéressant de comparer, à ce sujet, les chiffres que le bureau de statistique nouvellement créé ne manquera pas de publier. Je dirai d'une façon générale que toutes les données démographiques qu'il est destiné à recueillir auront un intérêt de premier ordre, parce qu'ils peuvent mettre en relief chiffré les différences qui séparent les éléments disparates d'une même population, issue d'une même origine.

Lorsque vous faites visite dans une maison riche ou pauvre, on vous offre, en guise de chaise — il n'y en a pas, — une tasse de café vite apportée. Jadis, peut-être encore, il arrivait que le kafédji s'en allait, de tasse en tasse, à tous les consommateurs de son établissement verser le café sans qu'on lui en ait fait la commande et en disant « djaba! djaba! » (gratis! gratis!). Interpellé sur sa libéralité, il répondait que tel ou tel de ses clients habituels, présent, venait de se marier ou d'être père, et on buvait la « tournée » du jeune marié ou de l'heureux père. Les frais étaient abordables : on en avait tout de suite pour 25 ou 30 centimes à « traiter », à « régaler » une douzaine de convives. C'était l'âge d'or où l'eau était encore la boisson noble par excellence, l'Eau dans laquelle « ni chien, ni loup, ni porc » n'ont trempé leur museau ou leur groin, car elle devient déjà de pureté douteuse si quelque baudet assoiffé y a trempé le bout de ses lèvres. Ainsi pensent les purs d'entre les musulmans, ceux qui se permettent, au plus fort de la chaleur, une limonade à l'eau de rose et au safran ou un sorbet, passant anathème sur leurs contemporains coreligionnaires qui ne trouvent pas la bière trop amère pour rester dans la classe des liqueurs fermentées.

D'ailleurs, il y a quelque trois cents ans, pareil anathème était lancé contre les buveurs de café et les fumeurs de tabac. Mourad IV punissait de mort l'usage de ces drogues, ainsi que celui de l'opium et du vin. L'histoire scandaleuse rapporte cependant que, sur le tard, Mourad se convertit au culte de Bacchus, et voici dans quelles circonstances. Un soir, sous le régime de la terreur, le sultan puritain trouve étendu dans la rigole un nommé Bekri Moustapha, grand videur de flacons devant le Prophète. Pris sur le coup d'une épouvantable peur à la pensée du sort qui l'attendait, Bekri recouvre, avec ses sens, l'usage de la parole et offre au sultan de lui acheter tout Constantinople. Le lendemain, Mourad le fait mander en sa présence et lui enjoint, sur un ton furibond, de payer, selon sa promesse, le prix de la ville. « Voici, dit alors le rusé Bekri en tirant une bouteille de vin de la doublure de sa robe, voici de quoi acheter tout Tzarigrad! » et il en offrit au sultan. Le sultan, après avoir goûté au vin, nomma Bekri Moustapha

son conseiller intime; il le fit enterrer après sa mort sous des tonneaux, dans un débit de vins; la cour porta le deuil et le sultan continua à boire seul. On dit que souvent les larmes qu'il versa sur la mort de son ami firent déborder la coupe qu'il était en train de porter à ses lèvres....

Et le tabac? Écoutez la légende : Abou Bekr venait de faire défendre aux fidèles, par le Prophète, l'usage du vin, même comme médicament. Le Prophète s'en alla dans le désert pour réfléchir, lorsqu'il rencontra un serpent venimeux qui s'apprêtait à le mordre. « Pourquoi me mordre et me faire mourir, lui dit le Prophète, puisque je ne te fais point de mal? — Tu m'épargnes, répond le serpent, mais si ce n'est toi, les hommes, tes frères, me tueront! — Mords donc », lui dit le Prophète, et le serpent le mordit. Le Prophète tua le serpent, puis de sa bouche suça la plaie et rejeta le poison dans un crachat. A cette place, poussa une plante : cette plante est le tabac.

Il n'y a guère de plus acharné fumeur que le Bosniaque. Sa blague à tabac ou son tchibouk à long tuyau — il le porte au niveau de la nuque, dépassant la tête, dans l'échancrure de sa veste — sont des ustensiles aussi nécessaires aujourd'hui que le furent dans le temps les pistolets et les poignards. Il fume ses innombrables cigarettes, qu'il roule en petit cône tronqué, au bout d'un long fume-cigarettes, comme font les patients et les rêveurs. Sa femme et ses filles emploient une bonne partie de leur temps à en confectionner de grandes provisions dont elles usent, du reste, avec la même intempérance.

L'orgueil, chez le riche, consiste à pouvoir dire en offrant du tabac : « Il vient de mes terres », comme on dirait chez nous : « Ce vin est de mon cru ».

Mais voici, dans une sorte de kiosque, au milieu du bendbachi, des musiciens qui s'installent; orchestre hétéroclite, de transition entre l'Orient et l'Occident : un violon, une clarinette-flageolet, une contrebasse et un tambour de basque. Les voilà déchaînés sous la conduite anarchique de la clarinette se chamaillant aigrement avec le violon, alors que la contrebasse ne sait à qui entendre et que le tambour proteste sans succès. Ils sont partis pour un air de pas redoublé, un air de guingette du Prater, alors que je m'attendais à quelque échantillon toujours intéressant de la musique du pays. Après celui-là, un autre, de même esthétique! Les misérables!

J'ai entendu très peu de musique indigène en Bosnie-Herzégovine et encore moins de chansons. Est-ce que ce peuple yougo-slave ferait exception à la réputation de la race slave, ou bien aurais-je manqué les occasions de les entendre? M. Strausz[1], dans son ouvrage sur la Bosnie, dit que le Bosniaque a l'habitude d'accompagner de chant, ou au moins de chantonnement, tous ses travaux; qu'il chantonne par le nez durant des heures entières et que ses mélodies, pour la plupart chants d'église, n'ont rien d'agréable. Le musulman, dit-il, plus sérieux, n'admet le chant qu'à l'intérieur de la mosquée et traite de fous ceux qui chantent au dehors. Même sur le flageolet, les airs de bergers dans la montagne n'auraient ni mélodie ni charme.

Quelques airs de caravaniers que j'ai entendus sur la route m'ont rappelé tout à fait les airs « turcs » de l'Asie centrale : le même ton élevé et criard, le même égosillement avec la tête renversée et la tension des muscles du cou. Ici la parenté est évidente, et ces marcheurs sur la grand'route de Sarajevo chantent comme ceux de la grand'route de Stamboul ou de Bokhara. Mais il y a mieux — d'après quelques rares échantillons de mélodies bosniaques publiées jusqu'à présent, — et je pense que les explorateurs si laborieux du *folk-lore* ne manqueront pas d'attacher à cette branche de l'ethnographie la même importance qu'ils attachent à la légende écrite ou parlée. Les manifestations esthétiques de la musique sont aussi intéressantes et instructives que celles de la poésie par l'écrit ou la parole.

Les instruments de musique bosniaques sont peu nombreux et primitifs. Le plus connu et le plus important est la *ghouzla*, un instrument d'accompagnement pour les récitatifs, les poèmes lyriques et surtout les vieilles légendes héroïques si caractéristiques dans l'anthologie yougo-slave. Il se compose d'une large caisse de résonance sur laquelle se tend, à l'aide d'une grossière cheville, loin du manche,

1. *Loc. cit.*, I, p. 299.

un fuseau de crins que l'artiste frotte avec un archet court à grande flèche. Le colimaçon de cet instrument est ordinairement orné de quelque grossière sculpture au couteau. Moins primitive est la *tamboura*, que j'ai vue en Herzégovine. Elle se compose d'une caisse de résonance en bois, à fond plus profond, terminée par un manche très simple marqué, pour le doigté exact, de tours de ficelle ou de corde délimitant dix intervalles : le tout ayant un mètre de long. L'instrument a quatre cordes dont deux à l'unisson, accordées *sol*,



MUSICIENS TZIGANES BOSNIAQUES.



ORCHESTRE INDIGÈNE.

ré, *la*. Il se joue en guitare ou en mandoline avec un médiateur et sert à l'accompagnement. La *tambouritza* est un petit instrument du même genre, à quatre cordes à l'unisson. La *diplé* (l'antique *syrinx*, d'après M. Hörmann), la *charguia*, plus grande que la tambouritza et accordée en *sol* majeur, et la *tchemané* ou violon, complètent l'orchestre des instruments à corde. Il y a ensuite la *svirala*, flûte de berger simple ou couplée, en bois, généralement sculptée d'encoches au couteau et incrustée de très petites perles blanches et noires. Enfin, la *gaïda* ou cornemuse, qui fait l'office de notre biniou de Bretagne pour entraîner, comme dans nos bals-musettes, à la danse par l'obsession du rythme indéfiniment continué. Ajoutez-y quelques tambours oblongs, formés d'un cylindre de bois creux tendu de deux peaux, peut-être un violon, et vous aurez les éléments d'un orchestre indigène. L'orchestre le plus complet est celui des tziganes du pays lorsqu'ils donnent des aubades, par exemple au propriétaire d'un cheval qui vient de gagner aux courses et au cheval lui-même : on voit associés alors dans un ensemble sonore la gaïda, quelques sviralas, peut-être un violon et plusieurs tambours frappés, d'un côté, avec une petite baguette, tandis que, de l'autre, à la nègre, les doigts tambourinent le détail.

Dans une étude très intéressante que M. C. de Sax consacre à la musique en Bosnie [1], je trouve à combler, sur ce sujet, le déficit de mes observations personnelles. En Bosnie, dit-il, la musique est au service de la poésie. Le Bosniaque ne déclame jamais un poème : il récite avec accompagnement de musique ou chante sans accompagnement. Le simple chant est surtout plaisir de femme et de jeune fille, de jeune garçon et même d'enfant, alors que la ghouzla se réserve à l'accompagnement du récitatif épique ou lyrique des hommes, chrétiens ou musulmans. Avec la ghouzla, ni mélodie ni

1. *Bosnische Musik*, in *Wiss. Mitth.*, II, p. 463.

harmonie, mais déclamation et chant à la fois, dans la mesure 2/4 ou 4/4, avec de grandes latitudes pour l'improvisation. L'air ci-après (p. 93), noté par M. J. d'Asboth [1], est un exemple caractéristique du genre.

M. de Sax rattache volontiers ces chants épiques yougo-slaves à la vieille musique grecque. et surtout aux modes dorien et phrygien de Platon et d'Aristote. Il n'est pas loin de croire que leur simplicité, jointe à celle de l'instrument, est un héritage des anciens Illyriens, apparentés de race avec les anciens Grecs et la plupart des primitifs habitants de la presqu'île des Balkans [2].

Cependant, si l'épopée chantée a gardé des allures grecques archaïques, il n'en est pas de même du poème chanté lyrique, qui peut se passer de la ghouzla comme accompagnement et s'élève, dès lors, jusqu'à la mélodie plus libre, alerte, sautillante ou douce, harmonieuse et aimante. Ici le sentiment musical yougo-slave s'affirme, et la mélodie trouve des modalités d'expression qui acquièrent leur valeur expressive, même en l'absence des paroles pour les confirmer. La pensée musicale y reçoit une valeur égale à la pensée littéraire, et la musique est moins l'esclave de la parole. M. de Sax en donne quelques exemples que je reproduis ci-dessus.



AIRS BOSNIAQUES, D'APRÈS M. DE SAX.

Ces mélodies sont celles de vieilles chansons lyriques sans accompagnement de ghouzla; elles se chantent parfaitement en chœur à l'unisson, le chœur mélangé paraissant ne pas exister en Bosnie. M. de Sax fait en outre remarquer que la finale se termine sur un accord de quinte, de seconde, ou de septime, invitant par conséquent au *da capo*, et M. C. Hörmann nous apprend que ces désinences sont précisément celles des chansons qui accompagnent la danse du *kolo* aux mouvements indéfiniment répétés.

Ce que je voudrais, pour ma part, faire remarquer ici, c'est que la Bosnie a gardé l'esthétique musicale aryenne si fortement en opposition avec la touranienne, mais qui aurait pu déteindre sur elle comme ont déteint d'autres caractères du touranisme avec l'Islam ou le simple contact avec l'Islam [3]. Le Turc a passé, laissant les mœurs religieuses, mais il n'a guère modifié cette forme de la pensée qu'est la musique : ce qui prouve que le langage musical a droit à une place importante dans la philologie comparée.

Du haut du minaret le muezzin chante à la prière, sur un motif turc, un air touranien; les fiancés, la danseuse, le barde chantent sur des motifs yougo-slaves des airs aryens.

L'épopée et le poème lyrique yougo-slaves ont eu en Europe de nombreux et savants critiques et interprètes d'art. La Bosnie-Herzégovine ne présente vis-à-vis de la Croatie, de l'Esclavonie, de la Serbie, etc., que des variantes suivant le terrain et le sujet. Dans les épopées, les longues luttes religieuses et

1. Joh. von Asboth, *Bosnien und die Hercegovina*, Vienne, 1888, p. 477.
2. La musique bosniaque a fait l'objet, me dit-on, d'études approfondies par M. Kuba, qui a recueilli un millier de spécimens et de variantes. M. Kuba, dont le travail n'a pas encore paru, trouve à la musique bosniaque des tonalités très différentes de la nôtre et jusqu'à neuf modes différents qui rappellent les chants grecs archaïques.
3. Voir G. Capus, *la Musique en Asie centrale*, Revue d'ethnographie, 1884.

politiques mettent aux prises, avec leurs ennemis, les héros, les géants, forts, astucieux, magnanimes, avec de belles armes, de beaux chevaux et de puissants castels. Les Marco Kraliévitch, les Stoïan Jankovitch et tant d'autres ont des coursiers rapides merveilleux dont les noms de *Charatz*, de *Koulasch* sont aussi populaires que ceux de leurs cavaliers. D'un seul coup de sabre, ils abattent des centaines d'ennemis, et lorsque la mauvaise fortune les accable, ils continuent leurs exploits dans les sombres forêts ou les montagnes inaccessibles, comme *haïdouk* (brigand) ou *haram-bacha* (chef de brigands).

Les poèmes lyriques sont généralement empreints d'un sentimentalisme intense et touchant, qui s'élève dans le genre érotique jusqu'au drame poignant, auquel participe la nature en deuil ou consolatrice. C'est en effet une des particularités de l'âme populaire yougo-slave — qu'à chaque sujet nous sommes forcés de mettre en opposition avec le Turc et le musulman — d'avoir une réceptivité admirablement poétique pour l'humaine compassion que la nature, dans ses manifestations charmantes ou terribles, apporte aux mouvements du cœur et de la passion chez l'homme.



AIR BOSNIAQUE, NOTÉ PAR M. D'ASBOTH.

M. E. de Dombrovski a publié tout récemment, dans la *Bosnische Post* de Sarajevo, un certain nombre de poèmes lyriques bosniaques dont quelques-uns, pour le moins, doivent trouver leur place ici à titre d'exemples. Je traduis :

Par l'étoile [1] l'amant fit dire à sa fiancée :
« Meurs, aimée, tard au soir du samedi,
Tôt le dimanche je te suivrai! »
Ainsi qu'il dit, il arriva.
On les mit sous terre côte à côte.
A travers la terre on leur joignit les mains.
Peu de mois s'étaient passés :
Au-dessus de l'amant un sapin germa :
Au-dessus de l'aimée, une rose rouge.
Et la rose s'enroula autour du sapin
Comme le ruban de soie autour du bouquet.

Avec l'autorité absolue des parents sur les enfants dans le clan familial et l'obéissance passive de ceux-ci, l'appréhension de l'amour malheureux fait pousser à une jeune fille la plainte suivante, qui n'est encore qu'une prière :

Le cheval, sur le pré vert diapré de rosée,
Lève la tête en écoutant la prière de la jeune fille :
« Ne me donne pas, ma mère, à celui que je n'aime pas!
Je préfère avec l'aimé de mon cœur
Aller dans la forêt et me nourrir de prunelles,

1. Chaque étoile au firmament correspond à une existence humaine. Les unes sont visibles, les autres sont cachées. Chaque étoile filante est une existence qui s'éteint. Lorsque Dieu créa l'univers, il donna à tout homme, à naître à travers les âges, son étoile qui nous apparait seulement au moment de sa naissance, et qui s'éteint au moment de sa mort. Ainsi pense le peuple en Bosnie.

Puiser de l'eau avec une feuille
Et poser ma tête sur la pierre froide,
Que dans un château avec l'homme non aimé
Manger du sucre et dormir dans la soie! »

Enfin, voici une autre plainte de jeune fille, désabusée, sur l'inconstance des amoureux. Il faut dire qu'en Bosnie-Herzégovine la faute la plus grave qu'une jeune fille puisse commettre, et les idées là-dessus sont d'une rigidité absolue, c'est d'écouter jusqu'au bout une belle chanson d'amour et d'en garder le souvenir.

Dieu punisse chaque pauvre fille
Qui croit en la fidélité et la parole des hommes!
Ainsi que le ciel clair là-haut.
Tantôt serein, tantôt nuageux,
Ainsi la foi chez les hommes.
Quand ils aiment : « Mon cœur, sois ma fiancée! »
Quand on les écoute : « Attends jusqu'à l'automne! »
L'automne se passe, l'hiver approche,
Parlent alors à d'autres jeunes filles.

Cependant, elle aura tout fait pour s'attacher à jamais l'infidèle, et voici comment : elle a tiré de la ceinture de son pantalon le cordon qui sert à le nouer, puis, après l'avoir coupé en deux, elle est allée placer les deux morceaux de côté et d'autre du chemin que le volage amant est habitué à suivre. Dès qu'il a passé, elle ramasse les deux bouts, les renoue ensemble et porte le cordon comme auparavant, sûr de retenir désormais l'affection de son bien-aimé.

Ou bien, elle lui aura envoyé un gâteau pétri avec de la cervelle d'âne. Ne dit-on pas, en manière de proverbe, d'un amoureux : « On voit bien qu'elle lui a donné à manger de la cervelle d'âne [1] »? Peut-être, enfin, lui aura-t-elle jeté le sort en lui envoyant une chauve-souris cuite dans une pâtisserie spéciale, comme le *pantichpania* ou « pain espagnol », etc.

Hélas! jeune fille, elle soupire après son amoureux; femme mariée, épouse et mère, elle se plaint encore :

Rose je suis, rose	Fleur je suis, fleur
Avant mon mariage;	Avant d'être mère:
Avec un mari,	J'ai des enfants,
Effeuillée la rose.	Fanée la fleur.

Il est presque superflu de dire que ces poèmes du genre érotique font aujourd'hui partie du trésor poétique de la population chrétienne, et que le rôle de la femme musulmane est considéré comme trop infime pour que le fidèle, avec toute sa jalousie farouche et d'apparat, en arrive à mourir de mal d'amour. Le Bosniaque musulman vous racontera au sujet des femmes une vieille légende caractéristique, qui prouve bien qu'elles sont l'origine de tous les maux du genre humain, et qu'elles méritent d'être les esclaves de l'homme. Ne sommes-nous pas nés, les uns de la femme, les autres de la chatte ou de la chienne! Le prophète Adam avait une fille unique, merveilleusement belle et bonne, lorsque trois prétendants vinrent à la fois la demander en mariage. Adam la promit à tous les trois par manière de politesse, ce qui mécontenta fort sa femme. Au même jour convenu, les trois fiancés se présentent pour emmener la jeune fille. Quand la nuit fut venue, Adam fit mettre à sa fille sa plus belle toilette et l'enferma dans une chambre avec une chatte et une chienne. Le lendemain, au moment de se mettre en route pour le cortège nuptial, il ouvrit la porte et l'on vit apparaître, avec l'aide de Dieu, trois jeunes filles également belles, au point que le père ne put distinguer la sienne. Les trois mariages eurent lieu. Quelque temps après, le père Adam, ne recevant point de nouvelles de ses filles, s'en alla en querir. Il rencontre des bergers et s'informe auprès d'eux de leur famille, demandant à l'un des nouvelles de sa

1. *Wiss. Mitth.*, III, p. 565.

belle-sœur. Le berger lui dit que c'est une femme excellente, mais qu'elle se met souvent en colère et qu'alors elle veut arracher les yeux à tout le monde.

« Ha! dit le père Adam, celle-là est de la chatte! » Plus loin, autres bergers et nouvelles demandes. « Ma belle-sœur, dit l'un, est très bonne femme, mais lorsqu'elle est contrariée, elle fait grand bruit dans la maison et veut nous manger tous.

— Ha! dit le père Adam, celle-là est de la chienne! » Enfin, il trouva d'autres bergers et avec eux une charmante petite fille bien proprette et toute joyeuse. Adam le prophète leur demanda aussi comment se portait leur belle-sœur, et ils lui dirent que la petite était sa fille, que leur belle-sœur était la meilleure des femmes et qu'elle riait et chantait toujours. Alors le prophète reconnut en elle sa véritable fille. Lorsqu'il leur eut fait visite à toutes les trois, il leva les mains au ciel en disant : « Dieu veuille que les trois générations se multiplient jusqu'au jugement dernier et qu'on les reconnaisse à leur mère[1]! » Voilà pourquoi les femmes sont coupables de tous les malheurs du genre humain; mais il serait injuste de ne pas ajouter que la légende leur attribue également tout le bien dont se réjouit l'existence de l'homme.

Si l'art poétique fleurit en Bosnie-Herzégovine sous l'impulsion féconde du vieux sentiment atavique yougo-slave, il ne semble pas en être de même de l'art dramatique. Je dis, il semble, parce que dans ces pays, si rapprochés de nous et en même temps si éloignés, plus d'une étude reste à faire et, malgré la quantité de données rassemblées et de documents observés et recueillis, plus d'un observateur habile et sagace pourra faire, dans l'avenir, œuvre d'explorateur à travers les domaines incomplètement connus de l'ethnographie et de l'anthropologie.

Des jeux populaires de théâtre existent, mais ils tombent de plus en plus en désuétude et finiront sans doute par disparaître entièrement. Je ne trouve qu'un seul document à ce sujet, rapporté par M. Konditch de Priédor qui a observé et noté quelques pièces populaires jouées en Bosnie, l'hiver, à la vêprée. L'une de ces pièces, intitulée « Hadjia », met en scène un pèlerin à la Mecque qui laisse à la maison femme et enfants, sous la tutelle d'un sien ami. Au retour, on l'accable de toutes sortes de mauvaises nouvelles inventées à plaisir; le pauvre hadji se désole en conscience, alors que les assistants se moquent de son effroi et de ses gestes de désespoir. Finalement, lorsqu'il apprend que sa femme même a été vendue, il se précipite, au comble du désespoir, pour gagner la solitude, dit-il, et lorsque les assistants essaient de le retenir en le consolant, un mauvais plaisant profite de la confusion de la scène pour barbouiller de noir de cirage tous les acteurs; et la pièce finit par une fuite générale au milieu des rires de l'auditoire. Cette pièce tragi-comique n'est pas une pantomime telle qu'on la trouve, d'après M. Kostitch, dans certains drames populaires du Monténégro, mais elle est bien dialoguée et vivante par les personnages et les caractères réels qu'elle met en scène.

M. Const. Hörmann a communiqué au congrès d'anthropologie d'Innsbruck une étude très documentée sur les jeux populaires nationaux de Bosnie-Herzégovine[2], et comme ce sujet intéresse l'ethnographe, je note quelques données caractéristiques de ce travail. Parmi les jeux d'enfants, nous trouvons le jeu des osselets, remplacés ici par de petits cailloux au nombre de 5, d'où le nom de *peteniak* donné au jeu, avec celui de *koza* (chèvre). Les billes de nos enfants sont remplacées par des noix disposées en petit tas — jeu de *koupa*, — ou en rang — jeu des *chehovis* ou *cheïkhs*; la *keva* ou *choureta* consiste à faire passer la noix dans une fossette déterminée. Les jeux athlétiques, si répandus dans ce pays parmi les adolescents, sont fort curieux. Avec le jeu des barres que j'ai déjà mentionné, M. Hörmann nous cite les luttes de vitesse à la course où les coureurs, déshabillés jusqu'à la ceinture, s'aident de deux bâtons d'une longueur d'environ 1 m. 50 qui leur permettent de se lancer avec une plus grande vitesse. Avec le saut en longueur et en hauteur, un jeu favori consiste à placer sur le sol une outre de chèvre fortement insufflée d'air; il s'agit, en sautant dessus avec le maximum de force, de la crever, et il paraît que ce jeu ne manque pas d'un certain danger alors que le sauteur, rebondissant sous l'élasticité

1. *Beiträge zur Landes-und Volkskunde*, par St. R. Delitch, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 422.
2. In *Mittheil. der anthrop. Gesellsch.*, Wien, VI, 1894, p. 192.

de l'outre résistante, est lancé au loin dans les attitudes d'ailleurs les plus comiques. La lutte à main plate ou *hervanié* se pratique comme chez nous, avec les mêmes conditions de loyauté dans les moyens.

La force musculaire à soulever des poids s'exerce dans les variantes suivantes.

Le jeu des « seaux », ou *dizanié kabala*, consiste à soulever par leur ceinture, des deux mains, deux individus se tournant le dos et pliés de façon que leurs mains tiennent leurs pieds, puis à faire tourner les deux « seaux » ainsi soulevés un certain nombre de fois. Dans le jeu des « fontes de selle », ou *bisage*, deux individus s'assoient sur le dos de l'athlète accroupi sur les genoux et les coudes, et il s'agit pour celui-ci de se redresser sur les mains et les pieds pour faire avec la charge, à quatre pattes, quelques pas en avant et en arrière. Le soulèvement du « javelot », ou *koplié dizati*, consiste à empoigner par les jambes, pas au-dessus du genou, un individu couché par terre sur le dos et se raidissant, et à le soulever de façon à lui donner une position horizontale.

M. Hörmann n'a connaissance que de deux jeux d'équilibre, tous deux s'exécutant sur une corde tendue. Un équilibriste plus ou moins adroit est assis à l'orientale sur la corde et mime le *hadji* sur le point de partir pour la Mecque. Bien que pourvu de deux bâtons pour conserver l'équilibre, il est forcé de répondre, en portant la main au front, aux saluts et aux souhaits de bon voyage des spectateurs, et lorsqu'il finit par dégringoler, c'est un éclat de rire général.

En hiver, jeunes et vieux et jusqu'à des hommes de soixante ans s'adonnent avec passion au jeu du traîneau ou *plazalo* pour lequel, à Sarajevo par exemple, on choisit les rues droites les plus déclives. La piste est soigneusement entretenue par des arrosages auxquels on emploie souvent de l'eau colorée. Les véritables amateurs, passés maîtres à ce jeu où il faut diriger soi-même, à l'aide des jambes, un petit traîneau lancé à toute vitesse, s'aménagent une sorte de montagne russe en embarrassant la piste, de 10 à 15 mètres de distance, de bancs de neige durcie (*skakala*) que le traîneau franchit d'un bond plus ou moins adroit et heureux.

Chez les musulmans aussi bien que chez les chrétiens, les besoins de sociabilité se sont conservés très vivaces jusqu'à nos jours, et la veillée, rassemblant sous un même toit, autour d'un même feu, les rouets du voisinage avec le caquetage, l'espièglerie et la bonne humeur mis en commun, n'a rien perdu de son attrait ni de sa faveur dans le primitif village. C'est à la veillée aussi que les chants s'interrompent parfois pour donner place au jeu, mimé humoristiquement par des acteurs improvisés, de quelque menu fait plaisant de la vie de tous les jours au village. L'amour-propre n'en est point blessé, car le proverbe veut que « les plaisanteries de jeu passent offenses ».

Les réunions populaires, les rencontres joyeuses d'amis et les festivités quelconques seraient incomplètes si elles n'étaient accompagnées de la danse nationale yougo-slave, du *kolo*. Le kolo est une sorte de pas lourdement sauté par une chaîne de danseurs ou de danseuses se tenant par la main, les bras ou l'épaule. Au son d'une cornemuse, d'une flûte de berger ou d'une chanson chantée en chœur par les assistants, jeunes filles et garçons s'alignent; la chaîne avance, recule, ondule à droite, à gauche, d'abord lentement, puis avec une ardeur croissante sous la mesure précipitée. Cette mesure, un lourd 2/2, se prête peu à la grâce des mouvements; mais si le kolo devient fatigant à la longue pour le spectateur étranger, ne connaîtrait-il que la bourrée, il ne le devient jamais pour le danseur, y compris le spectateur indigène qui participe à la danse par le souvenir toujours vivace de ses jeunes années et de ses jeunes amours.

Le kolo est une danse très vieille. On le dansait bien avant l'arrivée des Turcs, et il se trouve représenté sur un grand nombre de pierres tumulaires du moyen âge. MM. Hoernes et Truhelka en figurent un certain nombre qui reproduisent même quelques variantes de la danse tout à fait caractéristiques [1]. C'est ainsi que le kolo, transformé en danse funèbre, était dansé à rebours autour de la tombe, d'après les vieilles épopées, et M. Hoernes estime que telle est la signification des sculptures — d'ailleurs gros-

1. M. Hoernes, *Dinarische Wanderungen*, p. 339. — C. Truhelka, *Die bosnischen Grabdenkmäler des Mittelalters*, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 416 et 417.



LA DANSE DU « KOLO ». DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL.

sières, — lorsque l'artiste ne met en scène qu'une rangée de femmes se tenant par les mains (pierre tumulaire de Dabar-polié). Sur des monolithes de Jitomichliteh et de Stari Slano, on voit des danseurs, jeunes filles et garçons, par paires en une chaîne continue; un autre, de Gatzko, représente le kolo sous la conduite d'un premier danseur. Enfin, une représentation très curieuse sur un monument de Nekouk, près de Stolatz, figure dansant le kolo toute une famille, jeunes et vieux, composée de trois hommes, cinq femmes et deux petits enfants. Il est à remarquer que ces figures, simplement silhouettées au trait creux, portent une main à la tête dans un mouvement qu'on peut interpréter comme une plainte de désespoir. Je ne suis pas éloigné de croire que ces motifs de décoration, représentant la danse du kolo, de plus en plus hiératisés, ont évolué vers des formes décoratives particulières à ces pierres tumulaires qu'on appelle généralement des pierres bogoumiles — et dont certains monuments, comme celui de Priévor (Bilek), semblent figurer le motif et la forme intermédiaires. Le motif final serait devenu une série de colonnades dont les chapiteaux viennent rappeler les épaules du danseur avec l'étranglement du cou. Tels, par exemple, ces motifs de décoration en cannelure étranglée si fréquents sur les monolithes tumulaires de l'Herzégovine (Plana, dans le district de Bilek).

Aujourd'hui encore, le kolo n'est pas dansé de la même façon dans toutes les régions de la Bosnie-Herzégovine. Dans la Kraïna par exemple, avec le *skoka* ou kolo sauté, on danse le *chetnié* ou kolo marché qu'on accompagne de chansons à la tyrolienne.

Chez les musulmans, les jeunes gens dansent le kolo à part, ainsi que les jeunes filles, celles-ci à l'abri des regards indiscrets.

M. Hörmann fait remarquer combien le *kolo* a d'analogie avec l'antique *horos* des Grecs, d'autant plus que les Bulgares lui donnent encore aujourd'hui le nom de *horo*, et qu'une variante du kolo est dansée en Serbie sous le nom de *kraliévo oro* ou « danse des rois ». Le même observateur signale comme particulier à la Bosnie-Herzégovine le *dvostounko kolo* où, au milieu d'une ronde de danseurs, un cercle de cinq ou six danseurs solides évoluent en portant debout, sur les épaules, chacun un individu fort occupé à garder l'équilibre. Une autre variante appartenant à ce pays est le *iounatzko kolo* ou « ronde des héros », où deux rangées de danseurs se font face en manière de quadrille, avançant l'une vers l'autre de quelques pas lentement rythmés pour, ensuite, faire un bond formidable.

Certains kolos sont restés célèbres dans la légende. Tel est celui dit de Goritza (l'ancienne Imota), petit village situé à la frontière de la Dalmatie. C'était en 1711, à la veille de la Saint-Jean. Le peuple en nombre était accouru devant l'église pour danser le kolo, et parmi eux le fils de l'agha d'Imotski et celui du beg de Rounovitch. Depuis longtemps les deux jeunes gens rivalisaient pour obtenir la main de la belle Emina, fille unique du chef de Goritza. Emina fut promise à Halil de Rounovitch; mais voilà qu'au milieu du kolo on entend tout à coup une fusillade annonçant le grand duel. Mouio, d'Imotski, a provoqué son rival Halil, et l'on voit, au milieu de la foule, les deux adversaires s'attaquer à grands coups de sabre. Bientôt Halil succombe et Mouio, d'un coup, lui tranche la tête. Rapide comme l'éclair, le vainqueur s'empare de sa bien-aimée, la place sur le devant de sa selle et s'enfuit bride abattue vers Imotski :

> Ma rose, reine de toutes les jeunes filles,
> Ah, c'est la fin du kolo!
> Couche-toi sur mon sein, chère adorée!
> Fuyons vers Imotski la plane,
> Afin que sur mon sein tu brilles
> Comme l'étoile du matin au ciel!
> Maintenant et toujours, cher ange, tu m'appartiens!

Depuis ce jour, les habitants des environs de Goritza et d'Imotski fêtent tous les ans en grand nombre l'anniversaire du mariage sanglant de Mouio d'Imotski, en dansant le kolo et en célébrant les jeux populaires nationaux à la mode de leurs anciens [1].

1. Nikola Barichitch, *Der Kolotanz von Goritza*, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 495.

J'en aurais fini — et quelles que soient leurs lacunes — de ces particularités ethniques du Bosni-Herzégovinien, si je ne voulais finalement relever un trait qui me paraît caractéristique : c'est l'amour du triomphe sur un rival dans des luttes qui, pour être courtoises, pacifiques et simples jeux, n'en sont pas moins des occasions où les forces aiment à se mesurer et la victoire à se réjouir. Luttes oratoires, d'à-propos ou d'esprit, dans les improvisations accompagnées de la ghouzla ; luttes d'habileté et d'adresse aux jeux athlétiques; d'ardeur et de persévérance au kolo, etc. : ce sont toujours des parts de plaisir inégalement octroyées aux participants. Je ne sais s'il en naît des vendettas plus ou moins pacifiques, mais cette tendance du caractère national est plutôt d'un bon augure pour la perfectibilité et le progrès futur, car, une fois l'émulation dirigée dans la bonne voie, on en peut obtenir des résultats du plus grand bien. Cet amour de la lutte chez le Bosniaque se manifeste, entre autres, dans la passion avec laquelle il aime et pratique, depuis longtemps, les courses de chevaux. Elles existaient déjà sous leurs anciens rois. Ajoutez-y les luttes armées d'antan de peuple à peuple, de religion à religion, de chefs de bande, enfin d'individu à individu dans des duels épiques où la légende exalte et amplifie la valeur du vainqueur, et l'on trouvera, dans l'origine de cette combattivité, l'explication de sa persistance sous des formes mitigées. Faire dériver l'émulation sur le terrain économique devient une des tâches les plus bienfaisantes qui incombent aux gouvernants.



COIN DE RUE A SARAJEVO.



AU BAZAR DE SARAJEVO.

CHAPITRE V

SARAJEVO (*Suite*).

La *tchardjia* (bazar). — Scènes et costumes. — Caractères anthropologiques. — Croyances superstitieuses, cabalistique. — Les *zapis*. — Parrainage par coupe de cheveux. — Évolution religieuse. — La secte bogoumile. — L'ordre des Franciscains. — Les Juifs sépharades. — Les cultes sous le régime moderne. — Manifestations extérieures. — Monuments religieux. — La Begova-Djamia. — Mosquées de Sarajevo. — Le Kiraethana. — Tékés et derviches. — Cathédrale. — Églises orthodoxes. — Église des Saints-Archanges.



JEUNES FILLES CHRÉTIENNES EN COSTUME DE VILLE.

PASSONS à présent au bazar, qui est comme le cœur pulsatile de la vie citadine dans chaque ville d'Orient. En Bosnie-Herzégovine le bazar porte le nom de *tchardjia* (čaržia). Je n'entreprendrai pas de le décrire en détail, et je ne ferai qu'indiquer les particularités typiques qui différencient la tchardjia de Sarajevo d'avec les bazars tant de fois décrits des villes d'Orient. Celui qui aborde pour la première fois ce fouillis de ruelles sonores et toutes grouillantes les jours de grand marché, garde assurément longtemps les visions d'un si pénétrant coloris. Je n'hésite pas, malgré son importance et son étendue bien moindres, à trouver plus coloriée, plus attrayante, plus « orientale » la tchardjia de Sarajevo que le bazar de Constantinople. L'exotisme et la bigarrure des costumes bosniaques, leur variété suivant les confessions, la participation

aux figures des tableaux de l'élément féminin, la réduction même du cadre des croquis et des aquarelles ont un intérêt que j'ai rarement trouvé ailleurs. Car la tchardjia est un véritable musée d'aquarelles vivantes, et je comprends que des peintres de genre comme Pasini, E. Arndt Čeplin, Georges Scott, etc., affectionnent ce coin inédit du monde oriental.

Vous trouverez ici, comme dans tout bazar, la séparation des métiers : la rue des corroyeurs, des potiers, des tailleurs, le quartier des bouchers, l'allée tapageuse des chaudronniers et la rangée d'échoppes des marchands d'étoffes, tout au grand air, les métiers s'exerçant sous les yeux du visiteur.

Dans l'échoppe du corroyeur-cordonnier-sellier, vous verrez les grosses et larges *opankés*, chaussures de montagnard et de paysan, sans talon, faites d'une large pièce de cuir relevée en bateau ; la babouche que le musulman chausse par-dessus le bas de cuir et qu'il laisse à l'entrée de la mosquée ou de la chambre; la botte en cuir jaune de la femme musulmane, avec le *tchismé* de même couleur qu'elle chausse en pantoufle; puis les dessous de selle en pan de cuir orné de piqûres en arabesques, les sachets pour pendre à la ceinture et ces ceintures elles-mêmes, appelées *poïas*, qui sont faites de feuillets de cuir disposés en poches, et dont le Bosniaque s'entoure la taille comme d'une cuirasse. Voici les fabricants de *nanoulés*, chaussure féminine en bois, très haute, pour marcher dans la boue. Chez les tailleurs et les brodeurs sur étoffe, on voit les *gatié* (pantalons), les *gouniatz* et les *fermans* (vestons-gilets) se couvrir de broderies en fil de soie ou d'or formant d'élégants soutachements. Ici, comme ailleurs dans l'extrême Orient, la machine à coudre a déjà conquis l'échoppe primitive du tailleur. Chez le chaudronnier on trouve, en dehors de la série des marmites en cuivre ou fer martelé, des générations d'*ibrik* ou verseuses de café, des lanternes en accordéon à couvercle et fond de cuivre artistement repoussé, des pelles triangulaires et des houes en forme de croissant. Les marchands de couvertures vous offrent des pièces de feutre à long poil et des couvertures ouatées. Chez le fabricant de couteaux pendent des produits sans finesse et sans art, et parmi eux le vulgaire couteau de ceinture (*noch*), rappelant le couteau catalan, à manche de corne décoré de rondelles de cuivre.

Quelque vulgaires et grossiers que soient tous ces objets, ils ont leur intérêt au même titre que les produits les plus artistiques. L'art bosniaque, au reste, a failli sombrer dans la décadence générale, et il n'a rien fallu de moins, dans les dernières années, que la préoccupation gouvernementale pour en sauver les restes et préparer une renaissance possible. L'antique renommée des produits de l'art indigène : ciselure, incrustation, travail des métaux précieux, s'est péniblement conservée dans quelques rares échoppes qui ne sont pas à la première place de la tchardjia. Vous trouverez plus facilement chez les marchands de curiosités un chandelier Louis XV, un vieux boîtier de montre du siècle dernier ou de vieilles armes transfuges du bazar de Constantinople, qu'un vieux poignard ou pistolet bosniaque, ou une belle pièce incrustée d'un maître indigène.

Les produits du potier moderne sont moins intéressants à Sarajevo qu'à Visoko par exemple, où j'ai vu des aiguières d'un galbe et d'une ornementation assez singuliers. Ces cruches à multiples ouvertures en bec de flûte trompeur, qu'on recueille parfois dans nos collections sous le nom de vase bosniaque, ont presque disparu, en supposant qu'ils appartiennent à la poterie bosniaque plutôt qu'à la yougo-slave.

Quant à la broderie moderne, elle semble dédaigner de plus en plus la finesse du travail et l'harmonie des couleurs. Avec l'envahissement des couleurs à l'aniline, et la nécessité d'un travail rapide pour la vente du produit à une clientèle d'étrangers amateurs, la qualité a baissé pour favoriser le prix et la quantité. Les vieilles broderies bosniaques, dont le musée de Sarajevo conserve une merveilleuse collection, sont des œuvres d'art d'une valeur inestimable au double point de vue ethnographique et artistique. Ces dessins hiératisés, qui reproduisent les symboles antiques tels que le sapin, le soleil, le coucou, l'araignée, la feuille de lierre, etc., accusent, eux aussi, comme des témoins épigraphiques sur étoffe, les lointains souvenirs yougo-slaves de ce peuple.

Cependant l'amateur de broderies sur étoffes trouve encore, chez certains marchands de Sarajevo, à faire de belles collections, et notamment de ces vieilles pièces brodées en bande aux deux extrémités et qu'on nomme *yaglouk*. Ces yaglouks sont des mouchoirs d'honneur qu'on distribue à tous les convives

qui participent à une noce. D'aucuns sont finement brodés à jour, ou en fil d'argent et d'or. Depuis que quelques marchands se sont fait une clientèle des étrangers de séjour et de passage, ils commencent à faire venir de Constantinople la bimbeloterie artistique de bazar; on peut, de la sorte, s'approvisionner à Sarajevo de soieries de Brousse, de grandes tentures brodées sur velours et même d'armes turques anciennes, etc., comme on le ferait à Stamboul. Beaucoup de broderies, et des plus belles, ne sont nullement bosniaques, mais viennent de Stamboul ou de Vienne; car la famille musulmane ne se sépare pas volontiers de ces pièces, qui sont considérées comme devant se transmettre de génération en génération à l'instar de bijoux. Tels sont par exemple les beaux *peschkirs* ou serviettes pour l'ablution rituelle chez les musulmanes. Cependant, pour faire honneur à un hôte de distinction, la femme musulmane lui fera remettre par son mari un de ces peschkirs, et plus d'un haut dignitaire de l'armée a vu, d'un coin de moucharabiéh, une main fine, teinte de henna, lui lancer en guise d'hommage une de ces serviettes lorsqu'il faisait son entrée dans la ville.



PAYSAN MARCHAND DE BOIS.

De plus, d'après M. Strausz, ces peschkirs de famille sont réputés souvent sacrés et inaliénables : lorsque quelqu'un de la famille entreprend un voyage difficile ou se rend au hadj de la Mecque, il baise l'étoffe brodée au départ afin que sa vertu, protectrice depuis des générations, le protège durant le voyage. Ce sont les femmes musulmanes qui ont le plus de goût pour toutes ces broderies et qui en confectionnent le plus. Elles brodent également, en fil d'or ou d'argent, ces pantoufles légères que la femme porte dans le harem, bien que vous puissiez trouver également à la tchardjia quelques marchands qui vous en vendent sans certificat d'origine; ils vous vendront également ces curieux masques que les femmes musulmanes portent dans la rue et en voyage. afin de cacher davantage le secret de leur visage. Ces masques sont des morceaux de carton rectangulaires recouverts d'étoffe en brocart de couleurs vives; ils sont troués. à hauteur des yeux, de deux boutonnières qui laissent passer le regard à travers un fin treillis de crin.

Voici le quartier des bouchers, paradis des mouches. Le rouge des turbans et du vêtement multiplie la note sanglante du tableau carminé, et l'on voit de grands diables, avec des gestes de bourreau, dépecer à la volée les corps qui pendent. Plus loin, des restaurants indigènes où mijotent, sur le fourneau encombré, des fricots tentateurs; en guise d'enseigne, des crânes de mouton. Éparpillées. les échoppes de barbier, les kafédjis, les retapeurs de fez avec leurs formes à manche qui donnent à leur établissement un faux air de restaurant.

Dans une échoppe modeste, entouré de sachets et de fioles, un homme au type sémitique écrit assis à l'orientale : c'est le *tchifout hakim* ou médecin juif espagnol. Il guérit, avec le barbier musulman d'en face, toutes les maladies qu'on veut bien, si l'on est malade, venir lui expliquer soi-même, ou faire expliquer par un autre qui voudra se charger de la commission. Il exerce son métier de médecin-droguiste de père en fils, aide la Providence dans l'exécution de ses immuables desseins et, ce faisant, amasse tranquillement un petit capital que des intérêts de prêt usuraire arrondiront gentiment avant la fin de

ses jours heureux. Peut-être, mais plus rarement, a-t-il appris la vertu de ses drogues chez quelque pharmacien militaire turc, avant l'occupation. La chirurgie n'est pas son fort : adressez-vous au *berber*, au barbier d'en face, qui guérit les plaies et les fractures, pratique la saignée sous la langue et pose des sangsues au nez, et ailleurs. Si rien n'y fait, vous pourrez essayer d'un *zapis* ou formule cabalistique que vous délivrera le père franciscain, le pope ou le hodja musulman. En désespoir de cause, il ne vous restera plus que d'avoir recours à l'intervention, le plus longtemps différée, du médecin d'Europe ou *schwabski hakim*, qui endosse toute la responsabilité.

Je n'ai jamais croisé, à la tchardjia, sans étonnement et admiration certains étalages de fripiers juifs. Au milieu de bataillons de fioles et de flacons bizarres, invalides de la pharmacie ou de la cave, entouré de loques et de défroques innommables, de carcasses de parapluie, de marmites ébréchées, de morceaux de vieux cuir et de collections de boutons, ce fils d'Abraham trafique *de omni re mercantili et quibusdam aliis*, exemple concret de l'adage que rien ne se perd dans la nature, sauf les illusions et la fraîcheur de la marchandise, mais pas un bouton ni une fiole de Sarajevo.



CAMPAGNARDS ORTHODOXES.

Aux jours de marché, la tchardjia s'emplit de la foule patiente des paysans marchands et acheteurs. Des caravanes de chevaux, chargés en palan de sacs de céréales, de paquets de bois ou de bottes de fourrage, encombrent les allées étroites et la place centrale. Petits et chétifs, la tête basse sous une charge lourde, ces chevaux bosniaques paraissent succomber à chaque instant ; et elles trottinent, les vaillantes petites bêtes, par monts et par vaux, allègrement et sans broncher, en vrais compagnons de la chèvre des montagnes. Le paysan aime à venir au marché et à la ville ; il y conduit sa marchandise, sa curiosité et son amour de la festivité avant celui du gain. Mouïo passe sur la route avec des charges de bois qu'il va vendre à Sarajevo. Offrez-lui de lui acheter sa marchandise à un prix supérieur à celui qu'il est certain d'en avoir au marché : il refusera. Ne doit-il pas aller à la ville, à dix, quinze kilomètres plus loin ! Et le soir, au retour, il n'aura peut-être pas vendu son bois et vous le laissera sans regrets à moitié prix ; mais il aura été à la ville et s'il n'a pas vendu, il y retournera ! Et Mouïo pousse ses chevaux et s'en va heureux, les mains sur son bâton en travers de la nuque, d'où sort le long tuyau de son tchibouk.

Au milieu de la foule, des marchands de bouillie de maïs, de pain, d'eau, etc., piaillent leur présence. Des mendiantes musulmanes voilées se faufilent, à qui l'évidente misère fait tendre doublement la main ; d'autres, chrétiennes, s'égrènent dans la rue adjacente, accroupies chacune devant une sébile vide. Un vieux ghouzlar, assis dans un coin, racle son instrument aphone au milieu du brouhaha, et deux soldats autrichiens s'arrêtent à manger des pommes en le contemplant. Un homme de police, coiffé d'un fez, surveille le va-et-vient très pacifique de cette foule bariolée où le costume européen des soldats et des

bonnes, des dames et des civils se mêle au costume du chrétien, du juif et du musulman indigènes, et où le chapeau melon se penche, avec le fez et le turban, sur un même panier de tomates ou de haricots verts. Les produits maraîchers, ce sont les « Bulgares » qui les vendent; cette culture est leur spécialité aux environs de la ville, et ils sont réellement passés maîtres dans ce travail difficile du sol. La culture maraîchère a pris une extension considérable avec les besoins de la population européenne, mais l'indigène n'a pas vu, dès le début de l'occupation, l'avantage qu'il y avait à tirer de la satisfaction à ces besoins, et encore maintenant il abandonne à d'autres la source d'un profit considérable.



Au centre de la tchardjia se trouve le bazar couvert ou *bezestane* (*brousa-bezistane*), réservé aux draperies et aux étoffes précieuses. Avec ses allées fraîches et somnolentes, sous le clair-obscur des voûtes, il rappelle le bazar classique du Levant, avec les mêmes marchands qui « raccrochent » le passant, et n'ont rien moins que des prix fixes. Le bezestane fut construit par le grand-vizir Roustem Pacha Opoukovitch, d'origine bosniaque, et destiné d'abord exclusivement aux marchands musulmans. Cependant les juifs espagnols s'y sont établis également, et les deux confessions font bon ménage sous le même toit. On dit que dans le sous-sol furent longtemps conservés des documents précieux pour l'histoire de la Bosnie, mais que toutes ces paperasses furent détruites, il y a une cinquantaine d'années, dans la chancellerie du kadi.



COSTUMES DE FEMME JUIVE ET DE JEUNES FILLES CHRÉTIENNES ET MUSULMANE.

Une des choses qui frappent vivement le visiteur à la tchardjia, c'est cette vie en commun, côte à côte et en dépit des rivalités commerciales, de trois, quatre confessions religieuses qui ont rempli du récit de leurs luttes les pages de l'histoire de la Bosnie-Herzégovine. N'est-il pas tout à fait curieux de voir mélangées, juxtaposées, superposées, ces échoppes dont les propriétaires se coudoient, s'aident, se fréquentent dans une symbiose pacifique qui semble effacer la distinction si tranchée des cultes et des aspirations sociales! Ici, un musulman confectionne des opankés; là, un juif vend des drogues; plus loin, un catholique tient échoppe d'épicerie, et un orthodoxe, sous l'établi du musulman, taille dans la pierre des croix pour le cimetière. Tout ce monde, animé de sentiments si différents lorsque sonnent les cloches ou chante le muezzin, harmonise le mieux du monde, et l'on en veut presque au muezzin et aux cloches de rappeler à la population laborieuse de la ville qu'une barrière religieuse les sépare.

Mais, dira-t-on, comment distinguer ces représentants de confessions diverses, puisque toute cette population citadine indigène semble porter le même costume, à des variantes près sans doute, mais sans que des signes extérieurs évidents, comme le type de la figure chez le juif et le costume de la femme musulmane, viennent lever toute hésitation? La distinction en effet n'est pas toujours aisée, tant les types se ressemblent parfois, et il faut que l'œil soit déjà habitué à saisir certaines nuances, pour pouvoir porter un diagnostic exact. Et d'abord le connaisseur distinguera, d'après le costume, les types suivants : le citadin musulman, orthodoxe, catholique, juif, riche ou pauvre; le paysan musulman, catholique,

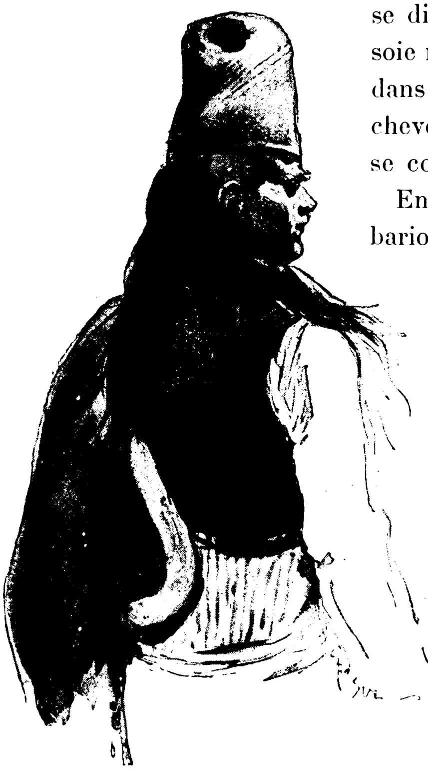
orthodoxe en costume d'hiver ou d'été; la femme musulmane, orthodoxe, catholique, juive, citadine ou paysanne, jeune fille ou femme mariée. Il reconnaîtra le Tzigane, l'Arnaute, l'Albanais, l'Herzégovinien et vous dira que tel individu est des environs de Fotcha, par exemple, et que son costume bosniaque a telle parenté avec l'herzégovinien; il vous dira si l'individu est montagnard ou habitant du polié, etc.

Je ne puis songer à entrer dans ces détails, en supposant que j'aie eu le temps de les voir tous et de les étudier comparativement, ce qui n'est que très partiellement le cas. Je me bornerai donc à indiquer le costume généralement porté par le Bosniaque dans les rues de la ville de Sarajevo et qui est à peu près celui que l'on porte partout en Bosnie. La pièce essentielle de ce costume est le pantalon bouffant, *gatié* ou *tchaktcheré*, d'une ampleur démesurée au siège, rétréci au genou, et collant aux jambes pour aller recouvrir la cheville en gueule de serpent. L'aspect disgracieux de ce vêtement de stéatopyge est compensé par la commodité de s'asseoir à l'orientale. Une chemise blanche sur le corps; une ceinture de drap ou de soie, longue, aux couleurs voyantes, autour des reins; des gilets courts, plusieurs, souvent ornés de fourrure de renard, brodés, le dernier à manches étroites; en hiver un long manteau de drap bleu, jaune ou brun. Aux pieds, des bas de laine multicolores dans des opankés, ou bien des bottes molles dans des galoches à talon; un turban roulé autour du crâne glabre, recouvert d'un haut fez ou d'une calotte en tricot de laine blanche. En été, le paysan s'habille de toile blanche, pantalon et chemise qui recouvre le pantalon à la ceinture. Chez le catholique, la chemise est largement fendue sur la poitrine et ample des manches. Le chrétien n'enroule pas la ceinture comme le musulman et il a conservé la *salta*, qui est un veston court à larges manches, orné de passementerie soutachée. Le musulman de qualité garde souvent, été comme hiver, la fourrure de renard en ébouriffant passepoil jaune. Paysans de toutes les confessions portent le turban, souvent rouge éclatant chez le chrétien et enroulé d'une certaine manière. Mais si le musulman tient strictement à avoir le crâne rasé et la barbe coupée autour des lèvres suivant les règles du chériat, le paysan garde volontiers au sommet de la tête une longue touffe de cheveux qui permettra à l'ange de la résurrection, au jour du jugement dernier, de porter le propriétaire de la mèche devant le tribunal céleste. Cette mode est également fréquente chez le paysan chrétien, qui, de plus, surcharge son appendice chevelu de bibelots ornementatifs.

Cependant, si les costumes masculins prêtent déjà à grande diversité, combien plus l'accoutrement des femmes est varié et pittoresquement attrayant! Les femmes de toutes les confessions portent le vaste pantalon bouffant serré à la cheville, et ce *dimié* ou *chalvar* est choisi, surtout chez les musulmanes, en étoffe de soie ou de velours dans les gammes les plus voyantes du rouge. Avec la qualité de l'étoffe, l'ampleur en est recherchée et tel *dimié* de grande dame bosniaque pourrait fournir l'étoffe de plusieurs robes en cloche de nos mondaines les plus encombrantes. La *djitcharma* est une sorte de petit corsage boléro, étroit et serré, porté haut, de façon à emprisonner les seins en les aplatissant le plus disgracieusement du monde. Puis vient l'*anteria* (ou *dolama*, *ichlema*, *sermadal*, *tefebach*, suivant l'étoffe et le genre de broderie), qui est une longue robe à manches largement pendantes; par-dessus, le *ferman*, autre veston-corsage sans manches, et décoré de broderies et de passementeries plus ou moins précieuses.

Chez la femme chrétienne et juive, l'étoffe est moins voyante et la cotonnade à ramages est commune; le ferman est remplacé par un corsage à manches amples, garni de fourrure. La paysanne porte des pantalons blancs en toile grossière, sobres de plis, que vient recouvrir la chemise, et le ferman est de bure brune grossière, ornée de dessins bleus ou rouges. Des tabliers caractéristiques (*pregatcha*), l'un devant, l'autre derrière, en tissu de tapis avec des motifs spéciaux, longuement frangés, sont portés dans certaines contrées, à Travnik et à Yaïtzé par exemple.

La coiffure surtout diffère chez la femme des différentes confessions. Uniforme à peu de chose près chez les jeunes filles, où elle consiste en un simple fez recouvrant les cheveux plats tressés en longue natte, elle consiste chez la musulmane en une calotte faite d'un disque (*tepelouk*) richement orné de brocart d'or, de perles et de filigrane. Des plis de soie en retombant et sur le front une ou plusieurs rangées de piécettes d'or; les nattes sont roulées autour de cette calotte, et le tout est entouré d'une pièce d'étoffe. Les femmes orthodoxes remplacent le disque par un gland de fil d'or. Les femmes juives



JEUNE BOSNIAQUE.

se distinguent entre toutes par une coiffure bizarre faite de longs fils de soie noire, simulant de petites nattes, et couvrant toute la chevelure jusque dans le dos. Cette mode juive, chez la femme mariée, de se cacher les cheveux, est infiniment plus gracieuse que celle des juives polonaises, qui se couvrent la tête d'un affreux chignon de crin.

Enfin les femmes du peuple portent les *opankés* et les bas de laine bariolés comme les hommes, et ce n'est que dans les villes qu'on voit les jeunes filles et les femmes chrétiennes se chausser à l'européenne de souliers à la Molière.

Ajoutez à ces costumes si pittoresques l'amour du bijou et de la fleur : colliers, bracelets, rangs de piécettes sur la poitrine, ceintures à plaques, longues et larges boucles d'oreilles, fleurs dans les cheveux, au corsage, à la ceinture, à la main,... et d'une synthèse de beauté, jeunesse, pudeur, bijou, fleur et vivacité de couleur, sortira la vision poétique et charmante de la femme orientale des *Mille et une Nuits*! Hélas! non. La réalité reste en deçà de l'imagination et si, de par un gracieux hasard, vous rencontrez sur votre chemin quelque beauté citadine ou rurale remarquable, le grand nombre généralise l'absence de finesse dans les traits, de grâce dans le mouvement et de sveltesse dans la stature.

Certaines pièces du costume méritent une mention spéciale. Telle est la ceinture de cuir si indispensable que portent tous les paysans par-dessus leur ceinture de drap; elle leur sert de poche à plusieurs compartiments et se trouvait invariablement garnie, autrefois, de tout un arsenal de poignards (*handjars*), de pistolets richement ouvragés et même d'un occasionnel revolver. Depuis, le port de ces armes est prohibé, et l'on voit pendre à la ceinture un pacifique couteau de poche, en compagnie d'un large et pesant briquet, avec un ou plusieurs sachets. Telles encore, chez le paysan bosniaque de certains districts (Fotcha, Gatzko, Nevesinié, Glasinatz, Petrovatz), les larges plaques en argent ou laiton qui garnissent le devant de leur veston. Ces plaques métalliques (*toké*), souvent précieuses d'art et d'un grand prix, servent autant d'ornement que de cuirasse défensive; elles rappellent les temps anciens où le guerrier bosniaque revêtait, pour le combat, une casaque de cuir carapacée de larges rondelles de métal.

Enfin, ne faut-il pas ranger parmi les pièces du costume, catégorie des bijoux précieux, les talismans et les amulettes dont le Bosniaque est un des plus fervents adeptes? Nous sommes ici sur un domaine ethnographique très curieux et tout à fait caractéristique dont il faut, pour le moins, esquisser quelques traits révélateurs de l'âme bosniaque. Mais avant d'aborder ce chapitre, je voudrais compléter le dessin du Bosniaque « extérieur » par quelques données sur le type anthropologique.

La science moderne s'enquiert avant tout de certains caractères primordiaux tels que forme et proportions de la tête, couleur des yeux et des cheveux, taille, etc., dont l'ensemble lui permet de remonter, dans la filiation des générations, vers les unités d'origine plus restreintes. A première vue, sans enquête approfondie ni proportions chiffrées à l'appui, les réponses à ces trois questions seraient pour le Bosniaque : tête ronde, cheveux clairs, taille élevée. J'ai été frappé, à la prison de Zénitza, de la forme presque globuleuse de la tête chez certains indigènes, en même temps que de la largeur de la face et des mâchoires inférieures. Cette brachycéphalie est générale, et M. le D[r] Weissbach a communiqué au Congrès d'anthropologie de Sarajevo des chiffres de mensurations qui accusent nettement la très forte prédominance de cette forme cranienne. Sur 1 500 Bosniaques, il a trouvé 7 pour 100 de dolichocéphales (dolichoïdes) et 93 pour 100 de brachycéphales. Sur 500 Herzégoviniens, 6 pour 100 étaient dolichocéphales et 94 pour 100 brachycéphales. Ces chiffres, pris au hasard des individus incorporés dans la milice bos-



JEUNE FEMME CHRÉTIENNE.

niaque à Sarajevo, venant par conséquent de localités diverses et éloignées, dénotent déjà une certaine homogénéité de race; ils permettent en outre de discuter, comme on l'a fait au Congrès d'anthropologie, la question d'une parenté possible, plus ou moins accusée dans la forme cranienne, entre la population actuelle et celle qui habitait la contrée à l'époque où d'immenses nécropoles, comme le Glasinatz et Jézeriné, ont reçu les milliers de sépultures qu'elles nous ont conservées jusqu'à nos jours.

Ces sépultures sont-elles illyriennes? Quelle est la forme cranienne de l'Illyrien ancien? Quelles sont les tribus actuelles qui descendent le plus purement des anciens Illyriens? Le métissage illyrien-slave a-t-il laissé des traces dans la forme cranienne des habitants actuels de la Bosnie-Herzégovine? Telles sont quelques-unes des questions que les mensurations de séries suffisantes de crânes anciens et modernes, dans les sépultures en Bosnie-Herzégovine, en Rascie, au Monténégro, en Albanie, etc., sont appelées à élucider. Ces études ne sont guère avancées encore et les matériaux de comparaison rassemblés jusqu'à ce jour sont très précaires. La craniologie en Bosnie-Herzégovine ne tardera certainement pas à faire des progrès grâce aux travaux que poursuivront MM. Weissbach et Gluck. Mais plus loin, vers le sud, chez les Kolachin, les Arnautes, les Mirdites et les Albanais, surtout chez les Albanais, qu'on prétend être les descendants les moins mélangés des anciens Illyriens, bien des observations restent à faire et des mensurations à prendre. Il est fort malaisé, sinon dangereux, de recueillir des crânes d'Albanais. M. Weissbach, pendant un long séjour en Orient, n'a pu s'en procurer que trois, dont deux étaient brachycéphales et un dolichocéphale. Quant aux Arnautes, ils sont, d'après les observations sur le vivant, franchement brachycéphales avec un élargissement considérable du crâne au niveau des temporaux. M. Virchow, de son côté, a pu examiner un certain nombre de crânes de Mirdites et il leur a trouvé une capacité cranienne extraordinaire, justifiant l'appellation de « céphalones » que les Grecs attribuaient aux Illyriens. Et comme, d'après lui, les Mirdites sont les descendants des Illyriens, que, d'un autre côté, certains crânes recueillis dans les sépultures du Glasinatz ont ce même caractère, il estime que les tombeaux de cette nécropole sont ceux d'une ancienne population illyrienne, craniologiquement parlant. Pourtant le D[r] Gluck a montré que le Glasinatz a fourni des crânes (51, dont 32 se prêtent à des mensurations complètes) appartenant aux trois types dolicho- mesati- et brachycéphale; d'où l'on peut conclure que la race n'y fut point très homogène et que, si elle était illyrienne, les tribus illyriennes furent très diverses. Toujours est-il que les Slaves n'ont apporté aucun élément au Glasinatz préhistorique, ainsi qu'en témoigne le mobilier funéraire, et nous constatons que la brachycéphalie, si nettement accusée sur la population actuelle, ne correspond point à une forme cranienne prédominante dans la vieille nécropole de la Bosnie centrale. Il serait fort intéressant d'avoir les pourcentages des formes craniennes par confessions. Le métissage, l'exogamie, me semble *a priori* bien plus facile chez le chrétien de Bosnie-Herzégovine que chez le musulman, et je serais tenté d'attribuer au musulman, par suite d'un brassage moindre de la population depuis 400 ans, par suite également d'une accession à une noblesse nécessairement éclectique, une pureté de « race » moderne plus grande qu'aux deux autres confessions. Mais ce n'est là qu'une hypothèse quelque peu gratuite, et ce qu'il importe, c'est que des études d'anthropométrie et d'anthropologie somatologique soient faites en Bosnie-Herzégovine comme elles sont faites d'après un schéma uniforme dans les autres pays d'Europe.

Nous saurons alors par des chiffres la proportion des blonds et des bruns, au lieu d'en être réduits à dire *grosso modo* que le blond prédomine, et qu'il semble plus constant parmi les musulmans que parmi la population chrétienne, où le type brun n'est pas rare.

D'après l'impression générale que m'a faite la rencontre fortuite des types, je crois que le type brun se trouve plus fréquent en Herzégovine qu'en Bosnie, et le blond plus généralement répandu à la campagne que dans les villes.



COSTUMES DE FEMMES ORTHODOXES.

Quant à la taille, ces Bosniaques et Herzégoviniens étonnent parfois par leur stature, à laquelle correspond une ossature non moins remarquable. M. G. de Mortillet a cité quelques cas de nanisme; je n'en ai vu aucun pour ma part. Grâce à l'obligeance de M. le baron de Mollinary, préfet du district de Sarajevo, j'ai pu avoir communication du relevé des tailles au conseil de revision de Sarajevo pendant l'année 1893 [1]. Ces chiffres se rapportent aux conscrits, âgés de vingt ans, appartenant aux districts de Tchaïnitza, Fotcha, Foïnitza, Rogatitza, Sarajevo-campagne, Visoko et Vichegrad. Le nombre total des individus passés sous la toise est, dans ce relevé, de 772, dont 350 musulmans, 305 orthodoxes, 118 catholiques et 6 juifs.

Sur les chiffres musulmans, j'obtiens une moyenne de 1 m. 711, sur les orthodoxes 1 m. 713 et sur les catholiques 1 m. 706, soit une moyenne générale de 1 m. 710. En deux séries, ces individus sont dans la proportion de 86.1 pour 100 au-dessus de la taille moyenne, et de 13.9 pour 100 au-dessous de la moyenne; de plus, 63.9 du chiffre total dépassent 1 m. 70 et 4.3 pour 100 seulement restent au-dessous de 1 m. 60.

Ces chiffres, qui demandent à être plus nombreux, prêtent cependant à quelques remarques. Il se peut que la moyenne générale de 1 m. 71, que donne ici la Bosnie centrale, soit légèrement modifiée dans les régions du Nord et de l'Ouest; il se peut également qu'en comparant entre eux les chiffres que donnent, d'un côté, les districts montagnards et pauvres avec, de l'autre, les districts agricoles et riches des dépressions, on trouve des différences qui mettront en relief le fait de l'influence des conditions de milieu, de la prospérité ou de la pauvreté sur le relèvement ou l'abaissement de la taille. Telle est du moins la propension indicatrice des chiffres que j'ai eus à ma disposition, et je ne puis qu'insister sur l'intérêt démographique que des observations de ce genre peuvent présenter dans les études d'anthropologie générale en Bosnie-Herzégovine. Au reste, le fait de la taille particulièrement élevée du Bosniaque est si pratiquement reconnu dans le pays, que dans la commande des lits d'hôpital que l'administration fit à la fabrique de Vienne, on fit augmenter de 10 centimètres la longueur normale des lits d'hôpitaux de Vienne.

J'en reviens à un caractère d'ordre moral très accusé chez le peuple bosni-herzégovinien : la croyance invétérée aux forces surnaturelles, à la démonologie et à la cabale. Si la religiosité y est extrême, le mysticisme ne l'est pas moins et il s'étend sur toutes les actions, tous les événements, toutes les craintes et tous les espoirs qui sortent du trantran végétatif de la vie ordinaire. On remplirait des volumes du récit détaillé des croyances, des scènes et des pratiques superstitieuses attachées à l'interprétation mystique des circonstances qui accompagnent la naissance, le mariage, la mort, la survie, la maladie, l'amour, le rêve, l'amitié, la haine, le bonheur et le malheur, les phénomènes de la nature, et l'origine des hommes et des choses.

1. G. Capus, *Sur la taille en Bosnie*, in *Bull. de la Soc. d'anthropologie*, t. VI, 1895, p. 99.

A lire les publications nombreuses des auteurs qui se sont occupés du folk-lore yougo-slave, et plus particulièrement déjà de celui du peuple bosniaque, on est étonné de l'imagination féconde mise en œuvre par ce peuple de croyants naïfs, autant que de l'opiniâtreté avec laquelle ces croyances se sont transmises à travers les siècles. Certes, dans les campagnes de tous les pays d'Europe, et même dans les villes, traînent jusqu'à ce jour les restes plus ou moins tenaces des croyances du « moyen âge », et il est probable que dans les temps jadis la somme de ces croyances n'y fut pas de beaucoup inférieure à ce qu'elle est encore aujourd'hui en Bosnie-Herzégovine; mais leur disparition progressive là et leur persistance ici, montrent combien l'éducation intellectuelle dans ce pays a été précaire, et à quel point elle a laissé stationnaire un état d'âme primitif, hanté du surnaturel. De plus, sur un fond païen est venu se greffer, en l'assimilant en partie sous une forme d'adaptation, le mysticisme chrétien, auquel s'est ajouté encore le surnaturel islamique. De sorte que, étant donnée la réceptivité de la race, trois foyers de cultures religieuses différentes sont venus déverser sur ce terrain clôturé les scories de leurs doctrines métaphysiques.

On pourrait s'étonner que le clergé, auquel, en l'absence d'autres pasteurs éducateurs, incombait le rôle civilisateur en concordance avec l'époque donnée, n'eût pas pétri l'intelligence populaire dans un moule moins primitif. Mais le clergé lui-même n'était guère au-dessus du peuple dont il était issu généralement, et c'est en participant directement à l'exercice de la superstition populaire, par la délivrance de papiers d'enchantement (*zapis*), la distribution de remèdes, de médicaments et de conseils entachés de sorcellerie, par l'exorcisme et les pratiques divinatoires, que le franciscain, le pope et le hodja exerçaient, consciemment ou non, le plus fort de leur pouvoir sur la population fruste indigène. Il y eut pourtant des degrés. Si les *fra* catholiques, de-ci de-là, avaient appris quelques principes de médecine dans un livre ou pendant leurs études théologiques à l'étranger, si même quelques-uns étaient attachés comme médecins aux chefs ottomans, ils délivraient toutefois volontiers, sur demande, leurs petits papiers curatifs au chrétien comme au musulman sans penser à combattre, dans un de ses effets, la superstition générale.

Le pope orthodoxe, moins éduqué encore et moins puissant, n'avait même pas la ressource de la confiance ultime qu'il aurait pu inspirer par une suggestion curative. Est-ce ce manque de culture chez le prêtre orthodoxe dans les temps passés qui fait que les orthodoxes sont superstitieux entre tous en Bosnie-Herzégovine, ou la forme extérieure de leurs rites religieux prête-t-elle davantage à l'éclosion du mysticisme?

L'amour du merveilleux, nous l'avons déjà vu par quelques exemples, se manifeste dans toutes les légendes bosniaques. Les *Vilas* ou fées habitent les grottes, et se nourrissent « des négations des hommes »; les *Rousalias* sont les sirènes et les nymphes, et les driades des rivières, des lacs et des forêts; les *Younakiniés* et les *Grekiniés* (Grecques) sont des amazones d'une force incomparable; les *Skotchi-diévoïkas*, ou « filles dansantes », sont également fortes à jeter des pierres et à boire « la pluie de Dieu » sans s'enivrer; les *Mouchko-baratchas* ou androgynes qui vont à la guerre, se conduisent comme des hommes et haïssent tout ornement féminin comme « le diable hait l'âme baptisée ». Puis viennent en nombre les spectres, les dragons et les mauvais esprits : c'est *Zmaï*, le dragon aux ailes puissantes qui le portent par-dessus les plus hautes cimes; *Vampyr* ou *Krovopiatz*, qui suce le sang des animaux et des hommes; *Lipir* ou *Talasam*, qui revient du tombeau comme mauvais esprit pour effrayer et harceler les vivants; enfin toute la tribu des diables et des démons malfaisants, la *Kouga* ou peste, la *Viéchtitza* sorcière, la *Mora* l'oppression, la *Yadilnitza* l'empoisonneuse, la *Pechta* ou infection, les *Netchisti viétars* qui sont vents impurs, etc.

Nombreuses sont les origines païennes et les adaptations chrétiennes. Je citerai entre autres chez les orthodoxes les repas funéraires et les offrandes au mort, la fête de la nature le jour de la Pentecôte, alors que la procession parcourt en priant et en chantant les champs et les bois, que le pope marque des croix sur les arbres et que la jeunesse fête *Lelio*, la déesse de l'amour. De même la fête de *Dodola*, en été, pour faire cesser la trop grande sécheresse, est célébrée dans les champs avec des cérémonies, des danses et

des chansons spéciales rappelant le culte de Cérès. Saint Élie a pris la place du dieu tonitruant et sainte Marie lance des éclairs; saint Panteléon préside à la tempête et saint Nicolas est devenu le roi des eaux[1]. Les Bosniaques ont un nombre de patrons très considérable; ils se distinguent surtout des nôtres parce qu'ils se font fêter pour ainsi dire à chaque bout de champ, d'où il résulte un calendrier des plus joyeux.

Une mention spéciale revient ici à « saint Nicolas le voyageur », ainsi que l'appelle la population bosniaque, alors que les riverains de l'Adriatique lui donnent le titre de saint Nicolas « le capitaine ». On trouve son effigie sur de très vieilles amulettes (XIVe ou XIIIe siècle)[2], et jusqu'à ce jour le Bosniaque le prend le plus souvent comme patron familial. Les échéances se paient à la Saint-Nicolas.

Je ne parlerai de la fête de Pâques que pour mentionner la coutume générale des œufs colorés. Le jour de Pâques, le « bonjour » ordinaire est remplacé chez les orthodoxes par « Khristos vosskress » : le Christ est ressuscité. Et l'on se fait cadeau d'œufs colorés, entre amis, entre familles.

Ces œufs sont parfois des œuvres d'art et j'en ai rapporté de Sarajevo, qui me furent gracieusement offerts dans une famille orthodoxe très estimée, et qui sont des bijoux de fine décoration. La coutume des œufs teints est très ancienne et très répandue. Les anciens Germains et Slaves la connaissaient comme faisant partie du culte des semences. Je l'ai rencontrée en pays musulman chez les Tadjiks des montagnes du Turkestan. Les musulmans de Sarajevo ont une coutume qui est en quelque sorte un compromis entre l'ancien usage catholique et la foi nouvelle acquise : au lieu de teindre des œufs à Pâques, ils colorent des cierges les soirs de *Moubarek*, qui se tiennent quatre fois par an. La légende elle-même raconte le regret qu'avaient les nouveaux musulmans d'abandonner une si vieille coutume, et leur désir de la rappeler par une coutume analogue. En ayant demandé l'autorisation au sultan Fatih-Mehmed, celui-ci consulta le scheik-oul-islam, dit la légende, et lorsque les habitants de Sarajevo, dans un concours de cadeaux agréables au sultan, lui eurent offert un morceau de sucre et une peau de mouton, pour marquer tout à la fois leur fidélité au chef de l'État et à la nouvelle religion, ils reçurent la permission de teindre des cierges quatre fois par an, les soirs de Moubarek[3].

Une des superstitions les plus fréquentes est celle des feux-follets qui indiquent la place d'un trésor caché. Il n'y avait pas, dans le temps, de paysan bosniaque ou herzégovinien dont les rêves ne fussent hantés du bonheur de trouver un de ces trésors. L'espoir en semblait quelque peu légitime par suite des longues périodes troublées où les richesses, plus d'une fois, devaient être soustraites à la cupidité de l'envahisseur par l'enfouissement dans le sol. Malheureusement, les cachettes étaient trop souvent soupçonnées dans les vieux tombeaux, et comme leur richesse semblait indiquée par les dimensions et le degré d'ornementation des pierres tumulaires, un grand nombre de ces monuments de l'art antique et du moyen âge sont devenus les victimes d'un stupide vandalisme. La plupart des « pierres bogoumiles » les plus curieuses, cassées, ébréchées, déjetées, portent les traces des efforts que les chercheurs ont faits pour les dépouiller de leur prétendu secret. Avec les sépultures, les ruines de châteaux forts partageaient la même réputation. Je ne citerai à ce sujet qu'un fait qui s'est passé en 1875 près de Trebinié, dans l'Herzégovine (rapporté par M. Delitch). Un habitant de la côte ou Primorien était venu à Trebinié avec un écrit dans lequel il était dit que les ruines de la forteresse de Mitchevatz, sur les bords de la Trébintchitza, cachaient un grand trésor. Les habitants des localités voisines accoururent et se mirent au travail avec une émulation jalouse telle, que des rixes sanglantes faillirent éclater à plusieurs reprises. Ils bouleversèrent de fond en comble deux grands souterrains; mais quand ils n'eurent rencontré trace quelconque de la présence d'un trésor, ils s'en prirent aigrement au Primorien en l'accablant de reproches et d'injures. Celui-ci se défendit de son mieux en disant que vraisemblablement le trésor devait être ensorcelé, et qu'il ne pourrait être désensorcelé que par la présence sur les lieux de « Vid et de Chtchepo » (noms propres correspondant à Vith et Étienne). La nuit suivante, ils emmenèrent de la tchardjia de Trebinié deux individus quelconques, porteurs de ces noms, et les postèrent tous les deux

1. Ad. Strausz, *loc. cit.*, I, p. 265.
2. Figurée dans *Wiss. Mitth.*, II, p. 195.
3. Légende recueillie à Sarajevo par M. Zovko.

à l'entrée du souterrain. Le Primorien se plaça entre les deux, ouvrit son livre et se mit à prier. Les paysans s'étaient armés de fusils, craignant que malheur n'arrivât à leurs hommes fétiches, auquel cas ils étaient décidés à fusiller le « Latin ». La prière finie, on se remit au travail, mais sans plus de succès. Alors leur fureur éclata contre l'imprudent dénonciateur du trésor et ils l'auraient assommé, si quelques gens mieux avisés ne l'eussent aidé à prendre la fuite. Depuis quelques années, le gouvernement a mis les monuments archéologiques à l'abri de ces recherches occultes par des ordonnances spéciales.

Comme tous les tempéraments qui s'attachent obstinément à la tradition, au convenu, à l'usage des pères, le Bosniaque possède un véritable arsenal de proverbes dont il fait le plus large emploi. L'un de ceux qui caractérisent le mieux sa façon de penser et d'agir est le suivant : « *Bolié ié dram bahta, nek djemia pameti* », c'est-à-dire : « Mieux vaut une drachme de chance qu'une cargaison d'esprit ». Heureux les enfants qui naissent sous la coiffe, tout leur réussit; aux autres on assure la chance en leur entourant le cou et le poignet de sachets de sel ou d'ail, dont l'odeur désagréable éloigne les sorcières et les mauvais esprits; on jette à leur intention des charbons ardents dans de l'eau vierge puisée au lever du soleil; on lèche l'enfant au front; on pratique le « décompte » des maladies qui pourraient l'atteindre, on le pèse en cachette et on cache son poids au père, etc. Et pour qu'enfin un tout chacun soit à l'abri personnellement du mauvais œil et de la maladie : femme enceinte désireuse d'avoir un garçon, amoureux pour avoir la bonne grâce de sa bien-aimée, marchand pour augmenter le chiffre de ses affaires et la prospérité de son commerce, défunts même pour rester dans le bon souvenir des leurs, etc.; tous portent des amulettes préservatrices ou guérisseuses, conférant l'immunité ou rétablissant la santé, appelant la chance ou écartant la guigne. Le Dr Gluck, de Sarajevo, a publié récemment sur ce sujet une étude très documentée [1], et je ne saurais puiser à meilleure source quelques rapides données sur la nature des amulettes et des talismans.

La forme la plus commune des amulettes est celle d'un zapis ou papier, sur lequel se trouvent tracées des formules à sens occulte. Ces formules peuvent être des sentences religieuses ou maximes des écritures saintes suivant les différentes confessions, ou bien des formules cabalistiques, mots en carré, en croix, chiffres à clef alphabétique, cryptogrammes, etc. L'important pour que l'amulette écrite ait de la valeur, c'est que le porteur ignore le sens du texte. Comme le zapis est répandu dans tout le monde musulman et que les Slaves chrétiens, en dehors de la Bosnie-Herzégovine, n'en font guère usage, il est probable que l'Islam en a appris aux autres confessions la vertu et l'emploi. Les prêtres catholiques et orthodoxes les délivrent facilement; le hodja ou prêtre musulman s'enquiert préalablement de l'usage auquel le zapis est destiné, inscrit le nom du client et lui fait son horoscope d'après le calcul astrologique. Parmi les zapis les plus efficaces pour les musulmans, il faut compter ceux qui contiennent une ou plusieurs phrases d'une *sourat*, ou qui, par des combinaisons adroites de lettres, retracent un ou plusieurs noms attributifs de Dieu, les lettres initiales d'une sourat ou quelque mot mystique du Coran. Ces amulettes doivent être gravées sur une plaque d'argent, dans la nuit d'un vendredi de pleine lune. En voici un exemple :

H	Z	C	A	I
A	I	H	C	Z
C	Z	A	I	H
Z	A	I	H	C
I	H	Z	C	A

1. *Skizzen aus der Volksmedicin und dem medicinischen Aberglauben in Bosnien und der Herzegovina*, in *Wiss. Mitth.*, II, p. 392.



Ces genres de formules ont un sens et peuvent être ramenés à un texte littéraire et liturgique. D'autres au contraire semblent ne rien avoir de commun avec quelque texte sacré, ni même avec la religion, et ceux qui les délivrent ne sont pas plus initiés, de leur propre aveu, que ceux qui les reçoivent. Telle est, par exemple, l'inscription d'amulette suivante communiquée par le Dr Giorgevitch. On l'emploie contre le mal de tête (avec une variante de transcription contre la rage), et elle est écrite soit sur la croûte d'un pain encore chaud, soit sur une feuille de saule :



ÉCHOPPES ET SCÈNES DE LA TCHARDJIA.

Ch A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A Ch

Ce sont là, paraît-il, noms de mauvais esprits et la décomposition du carré magique donne les figures suivantes :

Ch	A	T	O	R			T				A		O	
A				O			E			A	R	E	P	O
T				T	T	E	N	E	T		E		E	
O				A			E			O	P	E	R	A
R	O	T	A	Ch			T				O		A	

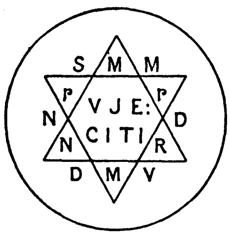
Voici un exemple d'amulette chiffrée ; on la fait tenir dans la main à la femme en mal d'enfant difficile :

2	7	2
8	7	7
2	97	

Quant aux matériaux employés pour l'inscription, ce sont ou du papier, des tablettes d'argent ou d'or, ou bien des coquilles d'œuf, de la croûte de pain, et M. Gluck a même vu des zapis écrits sur du beurre ! On écrit avec de l'encre noire, rouge, avec de la couleur et parfois avec du sang d'animaux de sacrifice. On pose les amulettes sur les parties malades, on les boit en infusion, on les avale ou on les porte en

sachet autour du cou et sur le bras. Le plus souvent une collection d'amulettes prophylactiques est réunie dans un sachet triangulaire qui prend le nom de *hamaïlia*; *hodjinska-hamaïlia* est le nom donné au « codex » des zapis du hodja de village et ce formularie constitue, avec le *mouzaf* ou Coran et avec le *takvim* ou calendrier, toute sa bibliothèque.

Enfin les *camées*, ou amulettes des Juifs séphardes, viennent le plus souvent de Jérusalem. Bien que ces Juifs soient talmudistes et, comme tels, rejettent la cabale, les camées jouissent cependant de la même faveur auprès d'eux que les amulettes auprès des autres confessions. Voici ci-contre un exemple de l'une de ces représentations cabalistiques, figurée dans le travail de M. Gluck.



INSCRIPTION
DE CAMÉE JUIF.

Avec les amulettes écrites, les talismans figurés sont nombreux; leur vertu combat efficacement le mauvais œil, la *jettatura*. L'onyx, le jaspe en fournissent ordinairement la matière première, et parfois ce sont des pointes de flèche en silex. Il y aurait tout un chapitre à écrire sur le rôle de l'anneau dans la superstition populaire.

J'aurai l'occasion, à des propos divers, de citer d'autres exemples de la constante manifestation de l'esprit de mysticisme chez ces populations; mais je ne voudrais abandonner cet ordre d'idées sans avoir consigné un trait de mœurs qui, pour être yougo-slave en général, devient particulièrement intéressant en Bosnie-Herzégovine par suite de l'opposition des cultes chrétien et musulman : il s'agit des modes de parrainage ou *Koumstvo*. Ces modes de parrainage sont au nombre de trois chez les musulmans : parrain de mariage, parrain par coupe de cheveux et parrain de circoncision. Les musulmans seraient seuls, d'après M. Hörmann, à pratiquer ces coutumes entre eux. Le Dr Fr. S. Krauss signale le parrainage par coupe de cheveux comme existant encore, au témoignage de quelques observateurs (Dragitchevitch), entre musulmans et chrétiens de certaines régions de la Bosnie, mais la coutume en serait sur le point de disparaître; M. Hörmann la signale comme étant pratiquée exclusivement en Herzégovine.

Le *Koumovanié* par tonte des cheveux prête surtout à de singulières croyances superstitieuses. Telle famille musulmane ou chrétienne est affligée par la mort successive de plusieurs enfants. Le chef de la famille invite alors un ami, un voisin de la confession religieuse qui n'est pas la sienne, à venir le visiter, et lorsque celui-ci est entré dans la chambre, il le prie de s'asseoir, engage la conversation et fait servir du café sans parfois lui exposer le but de sa demande. Quelques moments plus tard, la maîtresse de la maison apporte son dernier-né et en même temps une paire de ciseaux. Devinant le désir de la mère, ou mis au courant de la situation, l'invité ne refuse jamais de devenir le parrain de l'enfant en lui coupant les cheveux dans le sens d'une croix et, sur les cheveux tombés, de poser une pièce de monnaie. La cérémonie se termine par un festin; la mère fait don au parrain d'une belle chemise ou d'une paire de chaussettes bariolées, et les femmes reçoivent de lui quelques menus cadeaux; ensuite visites réciproques et échanges d'amabilités.

La mère porte les cheveux coupés au jardin et les attache autour d'un arbre jeune et robuste, symbole de la force qu'elle désire pour son enfant. M. Hörmann décrit une variante de cette cérémonie : les cheveux de l'enfant, coupés en trois mèches, sont recueillis dans un vase rempli d'eau, où le parrain jette quelque argent, ainsi que les assistants; cet argent est partagé entre les domestiques de la maison; la mère et le père envoient, autant que possible le même jour, des cadeaux appropriés au parrain. Ce parrainage ne cesse qu'avec la mort du parrain ou du filleul, et la protection, l'affection réciproques sont grandement exercées.

Dans les monts Maïevitza, au nord-est de la Bosnie, existait naguère, peut-être de-ci de-là encore, la coutume pour la mère de porter son enfant malade au carrefour de deux chemins, et de l'y déposer avec une paire de ciseaux. Le premier venu, serait-ce un Tzigane, connaissant l'usage, rend à la mère le service de couper les cheveux à l'enfant. Il l'accompagne ensuite à la maison, où on lui a préparé un festin. Si le choix du parrain, ou *koum*, se porte presque toujours sur un ami de la maison, il peut arriver pour-

tant que ce choix soit déterminé par un rêve, car les rêves sont *voix* des esprits, âmes des défunts ou *vilas*, qu'il serait imprudent de contrarier.

Au Monténégro, la coupe des cheveux devient une action amicale et un honneur qu'un supérieur rend à un inférieur, et c'est encore un moyen de resserrer davantage les liens d'une vieille amitié.

Dans une chanson très répandue parmi les Yougo-Slaves, saint Pierre est accusé d'avoir refusé la porte du ciel à sa propre mère parce que, ayant été marraine, elle aurait dérogé à l'habitude de faire cadeau à son filleul selon l'antique usage. Cette coutume a des avantages et des inconvénients, suivant qu'on se place du côté du donateur ou de l'autre. Le Yougo-Slave en général n'est pas « donneur », et ce n'est que dans les chants des ghouzlars, dit M. Krauss, que les héros et les fils de roi distribuent l'argent à pleines poignées.

Un jour, dit encore la chanson, Marco le prince s'invita chez Mitar le pauvre Bulgare. Pour faire honneur à son hôte, honneur coûteux, la femme de Mitar dut faire des dettes; mais, en femme avisée, elle apporta son jeune bébé et, le déposant sur les genoux du prince Marco, lui tint ce discours : « Sois le bienvenu, prince Marco! Sois le bienvenu, notre illustre parrain! Par saint Jean, je te conjure de tondre notre petit garçon!... » Marco lui fit cadeau de trois cents ducats d'or. Et le ghouzlar ajoute : « Tel avantage en eut la demeure de la femme de Mitar, parce qu'elle était femme sage et pleine d'entendement... »

Nous voyons par cet exemple du parrainage par coupe de cheveux ou *chichano koumstvo*, qu'en dépit des oppositions religieuses si fortes, il pouvait y avoir certains terrains de contact très intime où non seulement l'amitié s'affirmait par des liens hautement sacrés, mais où cette amitié prenait la forme d'une parenté indissoluble et à ce degré reconnue, que la femme musulmane, chose grave, renonçait jusqu'à se voiler en présence du parrain de son enfant. Mais la coutume se perd et les temps sont changés. Jusqu'au XVIIIe siècle encore, il n'était pas rare dans la Kraïna de voir un musulman contracter mariage avec une chrétienne sans lui imposer l'abjuration de sa foi. Je ne crois pas que ce fait soit possible aujourd'hui, et on ne cite plus que la tribu barbare des *Kolachin*, dans la Rascie, comme assez indifférente en matière religieuse pour ne s'en tenir qu'au « code civil » à ce sujet. La tolérance très réelle et souvent méconnue du musulman s'exerce néanmoins en beaucoup d'autres occasions, et ce n'est point, malgré le non moins réel témoignage de fanatisme religieux que certaines époques ont laissé à l'histoire et que certains faits prêteraient encore aujourd'hui, si on n'y prenait garde, à une trop rapide généralisation, — ce n'est point, dis-je, dans les luttes et les rivalités exclusivement religieuses qu'il faut chercher l'origine des barrières qui séparent encore les trois fractions principales de la population de ces pays. Ces barrières sont plutôt d'ordre politique, social et économique.

Chez ce peuple qui pourrait être une nation, trois confessions religieuses s'identifiaient naguère avec trois aspirations politiques divergentes, accusées jusqu'à ce jour par des synonymies de noms caractéristiques: les musulmans sont appelés *Turcs*, les orthodoxes *Serbes* et les catholiques *Croates*. Deux facteurs sociaux se divisaient fort inégalement le pouvoir : les musulmans, qui le possédaient, et les chrétiens, qui n'y accédaient pas. Deux conditions économiques très tranchées dominaient la répartition de la richesse : les begs et les aghas musulmans étaient propriétaires du sol, et les raïahs, les kmets chrétiens réunis en famille ou *zadrouga* étaient fermiers héréditairement attachés à la propriété indivisible.

Le gouvernement, à qui incombait la mission d'introduire les réformes que le régime ottoman n'avait pu mettre à exécution, avait de la sorte un principe fondamental à appliquer, celui de l'égalité des cultes devant le pouvoir, la justice, l'enseignement, le relèvement économique et moral dans toutes ses modalités et avec tous ses corollaires, dont le premier devient la concentration des aspirations vers l'idée nationale.

A aucune autre époque précédente ces cultes ne furent, de fait, égaux devant le pouvoir. L'histoire de Bosnie-Herzégovine enregistre autant de rivalités religieuses que de luttes politiques. Il ne saurait en être différemment aux temps où Rome luttait contre Byzance dans la conquête des consciences, où les rois et les puissants, changeant de religion comme de système politique, profitaient du trouble des âmes pour satisfaire leurs ambitions de pouvoir, où enfin les inégalités du sort, les injustices et les oppressions armaient, pour la révolte et la répression sanglante, les faibles et les soumis de la veille.

Au-dessus de ces époques si profondément troublées, dit M. A. Lefèvre dans ses *Origines européennes*, « s'élève un chant grêle et plaintif d'abord qui lentement grandit, s'enfle, éclate en chœur triomphal. C'est la psalmodie des moines, des apôtres obstinés, souples et violents, vertueux et avides, martyrs et dominateurs, qui par l'humilité montent à la puissance, par l'abnégation à la richesse. Les sectes chrétiennes, à l'affût, happent les barbares au passage. Comme la fourmi sur les pucerons malfaisants qu'elle caresse pour les traire, la religion butine sur les peuples, amadoue les femmes et vend aux rois l'obéissance de leurs sujets. »

Au VIIe siècle, deux cents ans avant l'origine du schisme oriental, ce chant grêle des premiers apôtres du christianisme avait retenti en Bosnie-Herzégovine, pour s'éteindre à nouveau, en 642, à la mort de l'empereur Héraclius. L'Herzégovine cependant resta plus fidèle à la foi du Christ que la Bosnie, qui retomba au paganisme primitif.

Au IXe siècle, deux frères unis dans une même sainteté et vénération, saint Méthode et saint Cyrille, vinrent de Salonique répandre en Bosnie la foi chrétienne. Le roi Svatimir les protégea, et le peuple accepta sans répugnance la nouvelle doctrine. Les deux apôtres parlaient la langue du pays; saint Cyrille avait traduit en yougo-slave les Écritures saintes et introduit les caractères cyrilliaques. Saint Méthode, avec son imagination de peintre, traduisait la parole plus abstraite en images saisissantes représentant toutes les félicités du paradis des élus, et les affres de l'enfer des pécheurs [1].

Leur apostolat fut si fécond qu'en 874 le roi Boudimir Sviétopolk lui-même, premier roi chrétien, embrassa la foi du Christ.

Mais déjà le schisme oriental avait commencé à diviser les consciences. Tandis que Rome continuait à gagner au catholicisme les régions voisines de l'Adriatique, Byzance englobait dans le giron de l'orthodoxie les régions riveraines de la mer Noire. Ces deux courants entraînent toutes les populations de la presqu'île des Balkans, et de leurs frottements incessants, de leurs remous inévitables allaient naître ces dangers, ces luttes, ces rivalités dont les effets se font sentir jusqu'à l'époque actuelle. Jusqu'au XIIIe siècle les querelles religieuses, motif tantôt et tantôt prétexte des querelles politiques, ne sont qu'un duel, en quelque sorte, entre l'Église de Rome et celle de Byzance. Le catholicisme avait beau être plus ancien dans le pays, les papes avaient beau intriguer et s'assurer l'appui des bans nationaux et du roi de Hongrie, le schisme orthodoxe s'empara du grand nombre, grâce à l'habileté inconsciente de ses prêtres, en contact plus intime avec la population dont ils savaient la langue et les mœurs, alors que les prêtres de Rome, peut-être plus cultivés et plus instruits, avaient par cela même moins de communauté d'idées avec le populaire inculte. De plus, les manifestations extérieures du culte orthodoxe répondaient sans doute mieux que celles du culte catholique romain au penser populaire yougo-slave.

Or, dans la seconde moitié du XIIe siècle, alors que régnait le ban Koulin le Bon, dixième ban de Bosnie, avec le titre de *Fiduciarius regis Hungariæ*, la secte des Albigeois ou Vaudois, originaire du midi de la France, d'où elle fut chassée par Simon de Montfort, vint faire son apparition en Bosnie-Herzégovine. Elle ne tarda pas à devenir un véritable danger politique et religieux à la fois. Cette secte, qui porte encore le nom de secte Patare ou Catare ou des Bogoumiles, secte Massaliane (Massilienne) ou des Manichéens, Enthousiastes, Epeuchites, Lycopétriens ou Fondéates, était destinée à jouer dans l'histoire de la Bosnie-Herzégovine un rôle si considérable qu'on peut, sans crainte de dépasser la réalité des faits, lui attribuer une grande part dans les causes qui ont permis aux Turcs l'envahissement, la conquête et la possession du pays, et à la religion musulmane le succès remporté, après la conquête, sur les cultes chrétiens alors existants. Tour à tour honnis et persécutés, tolérés et craints, étendant jusqu'au trône des rois un prosélytisme heureux et le recrutement d'adeptes, les uns avérés, les autres occultes, les Bogoumiles semblent avoir préparé la venue des Turcs pour lutter plus efficacement contre les ennemis communs, les orthodoxes et les catholiques; et lorsque les Turcs étaient maîtres du pays, les Bogoumiles furent les premiers à s'assurer, par l'abjuration de leur foi, la conciliation des faveurs de

1. Strausz, *loc. cit.*, p. 11.



MARCHAND DE POTERIE. — MARCHAND DE CHAUSSURES.

ces nouveaux maîtres. « Toute l'activité intellectuelle du moyen âge, dit M. Thalloczy, s'épuise dans l'origine et l'expansion de cette doctrine et dans les luttes qu'elle a provoquées. Depuis le commencement du banat de Bosnie, depuis le règne du ban Koulin jusqu'à la chute du royaume national, il n'est pas une feuille de l'histoire de la Bosnie qui ne garde les traces de cette profession de foi. »

La faveur, l'enthousiasme, suivant l'expression contemporaine, avec lesquels les populations de la Bosnie accueillirent les doctrines de la nouvelle secte, se réclament de plusieurs causes. L'esprit même de cette doctrine trouva, chez le populaire yougo-slave, un terrain fertile pour ses idées d'un mysticisme plus concret en quelque sorte, plus tangible et plus accessible à l'entendement figuratif et simpliste. La pureté des mœurs, l'abnégation, le dédain des richesses et du pouvoir, l'égalité et la fraternité pour tous, prêchés et mis en action par les adeptes de la nouvelle religion, étaient tellement en opposition avec les mœurs, les tendances et l'esprit frivole des prêtres catholiques, que le peuple, jugeant facilement de la sainteté de la religion par celle de ses représentants, accueillit les Bogoumiles presque comme des libérateurs. Au commencement du xve siècle, le clergé catholique était arrivé à ce degré de relâchement des mœurs, ses exactions avaient tant soulevé de haines et de mépris, que le peuple commença à se faire justice lui-même, et que le prêtre était devenu un objet de la risée publique. A cette époque régnait en Bosnie le roi Choura Tvartko. Bien que lui-même partisan secret de la secte des Bogoumiles, il n'en protégea pas moins les prêtres catholiques.

Lorsqu'en 1433 le pape eut envoyé le grand inquisiteur Jacques Piceno en Bosnie pour rétablir l'ordre et ramener les bonnes mœurs, le clergé, durement et impitoyablement pris à partie, se révolta contre l'inquisiteur. Le roi bogoumile ne trouva rien de plus politique à faire que de mettre entrave à l'épuration radicale de ce clergé séculier, qui continuait à se signaler par des excès de pouvoir et l'exemple néfaste de sa conduite déréglée.

Ainsi donc les rois eux-mêmes se servaient des partis religieux comme d'une arme, à double tranchant parfois, pour augmenter leur propre influence ou diminuer celle de leurs rivaux; et si, à l'élévation de la secte bogoumile au rang d'instrument politique, on ajoute la réaction vivifiante des oppressions, des persécutions et des martyrs temporaires, on trouvera dans la réunion de ces causes l'explication suffisante de la vigueur avec laquelle la greffe bogoumile poussa sur l'arbre de la chrétienté bosniaque.

Je ne saurais entrer dans plus de développements à propos de la secte bogoumile. Son histoire a fait l'objet de longs et savants travaux d'auteurs anciens et modernes, et M. J. d'Asboth [1], dans son volume sur la Bosnie-Herzégovine, lui a consacré un chapitre important. Cependant, il me sera permis de relever, parmi les études très récentes, quelques documents nouveaux apportés à la connaissance des

1. Joh. d'Asboth, *loc. cit.*, p. 23-93.

Bogoumiles. C'est ainsi que M. Thalloczy publie dans les *Wissenschaftliche Mittheilungen*, III, p. 361, la traduction du formulaire d'abjuration de l'hérésie bogoumile tel que le donnent les *Codices theol. graec.* de la Bibliothèque de la Cour à Vienne. Ce document a de l'importance en ce qu'il permet de mieux fixer les points différentiels de la doctrine, qu'on ne connaissait guère, en somme, que par les rapports des inquisiteurs, et ces rapports étaient assez enclins à charger les hérétiques de tous les péchés d'Israël et des autres. Dans ce formulaire on peut lire, parmi les différents appels à l'anathème, les suivants : ... *A ceux qui prient en se courbant vers la terre, sans faire le signe de croix sur leur figure...; à ceux qui rejettent le signe de la croix... anathème!...; à ceux qui calomnient comme étant l'ouvrage des hommes l'édification des saintes églises, en disant qu'elles sont le siège des mauvais esprits, qui abolissent l'usage des divines et saintes images...; à ceux qui, à la suite de ces dires et de telles idées de fous, appellent potence la croix vénérée et vivifiante..., anathème!* »

Ces anathèmes soulèvent une discussion d'ordre archéologique, si tant est qu'ils s'appliquent aux seuls Bogoumiles et si, avec le dédain des églises, des cloches, des saintes images et des attributs extérieurs du culte chrétien en général, les Bogoumiles avaient au même degré le dédain de la croix et de sa représentation. On trouve en Bosnie, et surtout en Herzégovine du côté de Gatzko et de Bilek, une infinité de tombes du moyen âge désignées généralement sous le nom de *tombes bogoumiles*. MM. Hoernes, Truhelka, Asboth, etc., en ont figuré un très grand nombre dans leurs publications [1] et j'ai pu moi-même en voir de très nombreux spécimens divers. Or cette appellation de tombes bogoumiles est certainement déterminative d'une époque, celle du moyen âge, ou simplement d'une époque ancienne sans autre tradition glyptique, et non de la secte religieuse des Bogoumiles. On trouve en effet sur ces pierres tumulaires des représentations variées de figures et d'objets, et si la plupart ne portent pas l'image gravée ou la forme de la croix, d'autres, par contre, en sont ornées diversement, et cela d'une façon parfois singulière. M. Truhelka figure par exemple (*loc. cit.*, p. 421) une série de pierres tombales de Milavitchi dans le Dabar-polié où la forme cruciale trahit une évolution de mode représentatif tout à fait singulier : la figure cruciforme passe en effet de la figure humaine à bras étendus en croix, à tête arrondie, par une série de formes cruciales intermédiaires pour aboutir à la cruciale franche, qualifiée de croix par l'observateur qui n'en saurait la dérivation graphique. Cette croix devient ainsi la représentation hiératisée d'un corps humain, ou croix somatique. Une de ces pierres tombales est curieuse en outre parce qu'elle porte, à côté de la croix somatique, l'effigie du soleil et du croissant, figurés souvent d'ailleurs sur d'autres pierres tumulaires sans la croix. Si ces pierres tombales sont bogoumiles, et elles le sont très probablement, on doit admettre que le symbolisme de la croix, comme le fait remarquer du reste M. Truhelka, n'est pas ici celui de la chrétienté et que, par une variante cruciforme au moins aussi différentielle que le sont la croix grecque et la croix latine, la secte a voulu atteindre un but déterminé. Ou bien les Bogoumiles ne rejetaient pas la croix, ni, par suite, sa figuration, et alors les anathèmes lancés plus haut restent sans objet; ou bien ils les rejetaient, et alors toutes les pierres tumulaires à croix franchement chrétiennes ne sont pas bogoumiles. Les formes cruciales des Bogoumiles deviendraient alors une dérision du symbole sacré des chrétiens, une simple et fruste figuration des formes générales du mort, et peut-être une précaution dictée par le désir de voir inviolable, sous le signe travesti du symbole sacré, une sépulture dont le contenu ne fut pas toujours aussi bien gardé quand le Bogoumile était en vie. Quoi qu'il en soit, tous les tombeaux appelés bogoumiles aujourd'hui ne sont pas d'origine patare, et même parmi les Bogoumiles il y aurait à suivre l'évolution des formes et des signes épigraphiques, depuis le XIII[e] siècle jusqu'à l'apparente extinction de la fameuse secte par les flots de l'Islam, qui paraissent surtout l'avoir absorbée.

Longtemps après l'introduction de l'Islam elle subsista, secrètement gardée au cœur par nombre de ceux-là mêmes qui avaient ostensiblement embrassé la religion de Mohammed. Je ne sais plus quel

1. Hoernes, *Alterthümer aus der Herzegovina*. — *Dinarische Wanderungen*. — C. Truhelka, *Die bosnischen Grabdenkmäler des Mittelalters*, W. M., III, p. 403. — J. v. Asboth, *loc. cit.*

auteur rappelait le nom de certaines familles qui auraient jusque dans les temps modernes gardé le culte bogoumile; mais à bien chercher, si les adeptes en sont morts, les principes, les préceptes et leur détrempe sur la vie intellectuelle n'ont point entièrement disparu. Il est permis de trouver dans le puritanisme des mœurs des Bogoumiles au moyen âge l'origine, pour une grande partie au moins, du puritanisme de celles des Bosniaques actuels, chrétiens et musulmans. Sans doute d'autres souvenirs plus conscients se conservent. Lorsque dans la vallée de la Rama, à Gorni Vakouf par exemple, ou à Foïnitza, quelque convive d'un banquet ou simple repas marque, avec sa préférence pour les légumes, une certaine inappétence pour les plats de viande, il est d'usage de lui en faire reproche en manière de dicton, en lui disant qu'il est comme les anciens *Perteniachi* ou contempteurs de viande (Zovko). Or, dans le formulaire d'abjuration que j'ai cité plus haut, il existe un passage ainsi conçu : « *A ceux qui disent que le mariage contracté devant Dieu et que l'usage de la viande* (*Kreophagia*) *autorisé par Dieu sont détestables devant Dieu et pour cela les rejettent, anathème!* » Il en résulte que les Bogoumiles étaient plutôt végétariens et que le peuple, dans certaines contrées, a gardé le souvenir de cette particularité sous le nom de *Perteniachi*. Je ne doute pas que d'autres échos du bogoumilisme ne se soient conservés dans le pays, car la voix si forte d'une religion aussi profondément modificatrice des us et coutumes d'un peuple ne s'éteint pas si rapidement, malgré le tumulte des siècles postérieurs.



MOSQUÉE ET RUE DU VIEUX SARAJEVO.

J'en reviens au quatrième avatar religieux de la Bosnie-Herzégovine, à l'Islam. Lorsque Mahmoud II, après l'exécution du dernier roi de Bosnie, eut fait triompher les armes ottomanes solidaires de la religion du Prophète, on assista à une véritable sélection morale des populations chrétiennes. Grands et puissants, par le pouvoir ou la richesse, mirent sur la balance, d'un côté leur foi religieuse, de l'autre leurs biens terrestres; ceux-ci l'emportèrent et la noblesse passa à l'Islam. Les Bogoumiles, si longtemps persécutés et si âprement, y placèrent, en regard de leur foi, les ressentiments accumulés et la soif de la revanche : la plupart se firent musulmans. Les chrétiens pauvres, avec leur foi ardente, n'avaient ni pouvoir, ni richesses, ni rancunes invétérées à mettre en contrepoids, et la foi l'emporta : ils restèrent chrétiens et devinrent *raïahs*. La sélection morale amena la sélection sociale, à rebours des qualités et du mérite. D'un côté les musulmans qui possédaient, de l'autre les chrétiens qui travaillaient; les uns propriétaires du sol, les autres fermiers à redevance; ceux-là exemptés d'impôts, ceux-ci supportant tout le poids de charges fiscales, lourdes d'abord, écrasantes ensuite. Sous le régime des *spahias* ou *spahis* en effet, noblesse d'armes bien que propriétaires fonciers, le sort du raïah était supportable parce que le maître avait intérêt à ménager le travailleur, comme le charretier a intérêt à ménager son cheval. Mais lorsque le métier des armes passa aux janissaires, corps militarisé à solde, cantonné dans des casernes; lorsque la soldatesque, présomptueuse et envahissante, délivrée de toute solidarité avec les facteurs de la prospérité nationale, dictait les ordres au pouvoir et tenait en échec les volontés suprêmes de

Constantinople, le sort du pauvre raïah devint à ce point insupportable qu'il avait recours aux deux moyens extrêmes de se soustraire à l'oppression : les armes ou la connivence du désespoir. Cette connivence, signe de décrépitude ou d'impuissance extrême, témoignage de la défaillance de toute initiative de réaction, aurait été, au dire de certains auteurs, jusqu'à permettre aux janissaires, dont c'était la coutume, de violer les femmes avec l'aide de leurs parents ou de leur entourage. Et le clergé? Le haut clergé fut plus rapace que le musulman. Tandis que le propriétaire foncier et le pacha firent souvent remise au raïah d'une partie des impôts ou redevances, l'évêque et le clergé ne lui octroyèrent jamais pareille faveur; ils firent rentrer l'impôt avec cent fois plus de rigueur que le musulman. Le prélat, achetant sa dignité aux enchères pour ainsi dire, n'avait-il pas à rentrer au plus vite dans ses débours, avant qu'un successeur plus offrant lui en laissât le temps [1]!

Il se trouve de la sorte que les troubles, les luttes et les révoltes qui ont incessamment ravagé ces beaux pays accusent une origine d'ordre économique bien plus que d'ordre religieux. Sans doute l'inégalité des richesses et des charges correspondait à des différences de culte, et remontait elle-même à un acte de renégation, commis ou répudié au début de la conquête musulmane; mais le raïah se révoltait ensuite parce qu'il était le souffre-douleur du fisc, de son propriétaire terrien, de son clergé même, et non parce qu'on aurait pu l'empêcher d'exercer son culte et faire, en un mot, acte de chrétien.

Sans doute, le musulman ne lui bâtissait point d'églises et n'escortait point ses processions; il n'aimait ni les cloches ni leur musique tintinnante. Mais lorsqu'en 1878 les cloches chrétiennes sonnèrent à la volée, ce fut moins l'avènement effectif de l'égalité des cultes et de leur exercice qui leur déplut, que le glas funèbre de leurs privilèges sociaux et de l'inégalité devant l'impôt, la justice, le travail et le pouvoir.

Dans une étude très intéressante sur la Turquie, son auteur étant Midhat Pacha, le grand-vizir exilé qui a promulgué la constitution turque [2], nous lisons, entre autres, ceci : « C'est en vertu du principe de la grande tolérance que toutes les religions ont joui, sous la domination musulmane, de la sécurité, ainsi que de la plénitude de leur liberté, soit pour exercer leur culte, soit pour gérer à leur gré les intérêts de leurs communautés respectives. On sait, d'ailleurs, que la religion musulmane prescrit la justice et menace des châtiments les plus sévères ceux qui s'en écartent. »

... « La Porte, par une anomalie malheureuse, mais honorable pour elle, avait accordé aux races chrétiennes plus de liberté et plus de moyens d'instruction qu'elle n'en avait permis aux musulmans. »

... « Nous voudrions que l'on s'occupât à la fois du sort des chrétiens et de celui des non-chrétiens, que la transformation graduelle de l'Orient soit effectuée au profit des uns et des autres, et que les améliorations dont on veut doter une partie de la population ne constituent pas le malheur et l'infortune de l'autre. Il y a là, ce me semble, une question de justice et d'équité dont on ne saurait s'écarter sans encourir le blâme de ne pas être de son temps et de son siècle. Il serait véritablement douloureux pour l'humanité de voir que dans les temps de civilisation il se passe des faits que désavoueraient les siècles de barbarie. »

Ces paroles d'un homme d'État turc supérieur correspondent-elles à ce qui s'est passé en Bosnie-Herzégovine? Pas tout à fait. Les principes modernes dont s'était inspiré le hatt-i-chériff de Gulkhané avaient failli un instant, sous la main de fer d'Omer Pacha, trouver leur application dans ce pays, mais l'administration turque en Bosnie-Herzégovine en décida autrement et ni le hatt-i-houmaïoum de 1856, ni les firmans et les iradés ultérieurs, ne purent faire pénétrer dans cette citadelle de privilèges rebelles, moins le principe de la liberté des cultes, que celui de l'égalité ou d'une meilleure répartition des charges. La métropole était loin et les Rechid, les Aly, les Fuad et les Midhat avaient le sort des novateurs qui devancent d'un siècle leur époque.

A travers l'histoire religieuse de la Bosnie-Herzégovine, depuis le XIIe siècle jusqu'à l'époque actuelle.

1. Strausz, *loc. cit.*, p. 133.
2. *La Turquie, son passé, son présent, son avenir* (*Revue scientifique*, juin 1878).

se trame sans interruption l'histoire d'un ordre monastique, celui de Saint-François d'Assise. Sur beaucoup de pages, des martyrs ont inscrit leur nom et il faut dire que les Franciscains sont restés longtemps les seuls à former une sorte de trait d'union entre la civilisation de l'Occident et celle de cet Extrême-Orient limitrophe. Venus en Bosnie au début du XII[e] siècle, ils développèrent en peu de temps un tel zèle, ils réussirent à entrer si fortement dans la confiance des puissants et des faibles, que les papes les comblèrent d'honneurs et leur octroyèrent les pouvoirs les plus étendus.



MARCHAND JUIF.

Dès les premiers temps de leur expansion, ils s'attirèrent les sympathies par la modestie de leurs manières et de leur caractère; leurs couvents, Soutcheska, Krechevo, Foïnitza, Goutchiagora près de Travnik, Goritza près de Livno et Chiroki-Brig dans l'Herzégovine, devinrent les centres intellectuels d'où la bonne parole, l'instruction et la protection rayonnèrent sur la contrée. Les rois de Bosnie leur firent des dotations pieuses ainsi que les rois de Hongrie, et leur influence eût été sans conteste et sans reproche, s'ils n'avaient, par un posélytisme trop ardent, un esprit de domination trop envahissant et surtout des intrigues politiques trop hautes, suscité l'animosité, la jalousie et la haine des autres confessions.

Leur puissance fut telle au XV[e] siècle, à la veille de la conquête musulmane, que le pape Eugène IV qualifiait dans une bulle leur ordre de *murus pro domo Dei inexpugnabilis*. Ce mur pourtant s'écroula devant la force des choses et les armes de Mohammed II le Conquérant. Le sultan vainqueur donna à cette occasion une preuve éclatante de cet esprit de libéralisme et de tolérance qui se retrouve plus d'une fois dans les actes des chefs suprêmes de l'empire ottoman. En 1463, au camp de Milodras, il délivra aux Franciscains, sur les instances courageuses du prieur du couvent de Foïnitza, Fra Angelico Zvisdavitchi, un *atnaméh* garantissant aux moines franciscains la liberté du culte, le libre parcours dans le pays et à l'étranger, l'usage des églises, la sécurité de leurs personnes et de leurs propriétés, avec le monopole de l'enseignement catholique en Bosnie-Herzégovine. Ils étaient d'abord astreints au paiement de certains impôts, mais ils en furent affranchis en 1511 ; en 1517, l'administration de l'Église catholique en Bosnie leur est exclusivement confiée. Cependant, au XVII[e] siècle, le temps des épreuves et des martyrs était venu, et malgré leur *atnaméh* les Franciscains subirent le sort cruel des autres chrétiens. Ce fut surtout après leur défaite sous les murs de Vienne, en 1683, que les Turcs, dévastant les églises et les couvents, persécutant et tuant les moines, firent sentir à la population chrétienne de Bosnie le contre-coup de leur irritation contre l'ennemi vainqueur. Les Franciscains furent obligés de fuir ou de se cacher dans les grottes pour échapper à la mort ou aux multiples vexations des soldats turcs. Il faut lire dans la chronique du couvent de Soutcheska et dans celle de Fra Nicolas Lachvanin les récits naïfs des persécutions que les chrétiens et les moines eurent à subir durant ces époques, alors qu'une famine, en 1686, vint ajouter à l'horreur de la situation en faisant périr d'inanition bon nombre de chrétiens, pendant que les survivants se nourrissaient d'herbes et d'écorces d'arbres, après avoir vendu leur dernier vêtement pour un morceau de pain.

Plus tard, il est vrai, après que le traité de paix de Karlovitz, en 1699, eut donné à l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, le titre de protecteur des chrétiens de Bosnie, les Franciscains rentrèrent en grâce auprès des autorités turques, et ils obtinrent à nouveau privilèges et faveurs. Jusqu'à l'époque de l'occupation austro-hongroise ils ont ensuite gardé la haute main sur la direction de l'Église catholique, bien que, depuis 1735, un vicaire apostolique eût été adjoint à leur Provincial. Jusque dans les derniers temps, onze couvents leur appartenaient et dans ces couvents se recrutaient les desservants de toutes les cures catholiques.

Pourtant, à voir l'état de culture intellectuelle du Bosniaque catholique, on ne peut s'empêcher de

trouver bien précaire l'œuvre éducatrice de ces pasteurs d'âmes alors que, durant six siècles au moins, ils auraient pu, par l'enseignement, exercer tant d'action sur la civilisation nationale. Car les Franciscains étaient à peu près seuls à pouvoir entretenir des écoles, et ils jouissaient d'un prestige autrement considérable que les popes orthodoxes. Durant les deux siècles derniers, la valeur intellectuelle des moines franciscains était bien déchue et ils se recrutaient, d'après une expression de M. G. Charmes [1], « vraiment à l'échelon le plus bas de la culture sociale ». Issus d'un milieu ignare, l'enseignement de leurs séminaires restait insuffisant; ils rentraient parmi le peuple avec un peu de théologie, d'exégèse et de latin, mais sans la culture générale qui devrait faire du prêtre et du maître d'école l'incessant protagoniste pour le progrès sous toutes les formes. Aujourd'hui encore on les voit, comme sous le régime turc, se mêler intimement au peuple dont ils ont pris les allures et une partie du costume, respectés et respectables, parfois célèbres jusqu'au delà des frontières de leur pays. Une des figures contemporaines les plus curieuses et les plus vénérées est celle de Fra Gergo Martitch, le grand poète national. J'en parlerai plus loin.

Il y a une vingtaine d'années, sous le régime turc, un autre ordre religieux, celui des Trappistes, s'est fixé en Bosnie. Mais leur activité est très restreinte et nullement rivale de celle des Franciscains. Ils dirigent à Maria Stern, près de Banjalouka, une importante exploitation agricole et sont connus surtout par la qualité du fromage qu'ils fabriquent et qui porte leur nom.

Enfin, les Jésuites se sont installés à Travnik, où ils dirigent un gymnase de plein exercice. A ces représentants du clergé séculier catholique établis en Bosnie-Herzégovine, il faut ajouter les sœurs de la Charité, les sœurs de Saint-Augustin et les sœurs de l'Amour Divin qui dirigent avec dévouement différents établissements d'éducation et d'enseignement.

Il me reste à mentionner rapidement un autre élément religieux qui, pour ne pas atteindre à l'importance numérique des précédents, n'en est pas moins très digne d'étude : c'est l'élément juif espagnol ou sépharde (Spaniolen). Aux XVe et XVIe siècles, lorsque l'inquisition sévissait impitoyablement en Espagne, de nombreuses familles juives cherchèrent un refuge dans le sud de l'Italie et surtout sur le sol, hospitalier pour eux, de l'empire ottoman. Vers 1257, un certain nombre de ces familles s'installèrent à Bosna-Seraï et dans quelques autres villes importantes. Les Juifs actuels de la Bosnie sont les descendants de ces premiers immigrés. Je ne parle pas des quelques familles juives allemandes, qu'on pourrait y rencontrer depuis l'occupation et que les Juifs espagnols, chose curieuse, sont les premiers à ne pas estimer. Les Séphardes, en effet, en échange de la tolérance relative que le Turc leur a montrée dès le début, se sont montrés reconnaissants et prudents à la fois, en ne se mêlant aux agitations politiques que pour mettre leur caisse à la disposition du musulman, en s'abstenant de revendications inopportunes, et en adaptant le plus possible leur genre de vie extérieure à celle du dominateur. On cite des fervents du costume musulman qui se font raser le crâne comme les vrais croyants. Commerçants, changeurs, usuriers, fripiers, d'aucuns ont fait fortune dans le grand commerce international. Habiles, patients, économes et sobres, ces qualités de leur race ne les ont pas toujours prémunis d'être considérés par les pachas de Bosnie comme des abeilles au nid desquelles il fallait soustraire le plus de miel possible, et lorsque le pacha de Travnik s'en venait faire sa tournée d'inspection à Sarajevo, il ne manquait pas de frapper la commune israélite d'une forte imposition. Cette imposition était payée globalement par la commune, qui s'arrangeait ensuite pour la répartition équitable des quotes-parts suivant la fortune d'un chacun.

Ces Juifs sont restés Espagnols par le langage et ils sont devenus Yougo-Slaves par les mœurs. Ils écrivent l'espagnol avec des caractères hébreux, et tous savent l'espagnol avant d'avoir appris le bosniaque. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des jeunes gens d'une culture supérieure, remarquables par la connaissance qu'ils ont de plusieurs langues, dont le français, appris du reste à Constantinople ou dans quelque ville du Levant. A ce propos, un Français, nouvellement débarqué à Sarajevo en compagnie

1. G. Charmes, *Revue des Deux Mondes*, juillet 1885.



UNE RUE DE LA TCHARDJIA, A L'ENTRÉE DE LA BEGOVA-DJAMIA.

de sa femme, fut un jour agréablement surpris. Agréablement n'est peut-être pas tout à fait le mot, étant données les circonstances. S'étant arrêtés à la devanture d'un marchand de bibelots d'Orient, Madame propose d'entrer dans le magasin pour s'enquérir du prix d'une marchandise qui lui plaisait. « Mais non! mais non! mon amie, lui dit son mari, tu vois bien que le marchand est Juif; il nous volera comme les autres. » Le marchand avait entendu le propos sur le seuil de sa porte et, s'approchant en soulevant légèrement son fez, il dit en excellent français : « Pas tant que vous croyez, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie... ». On entra, le marchand fit venir un findjâne de café, on causa en français, et le marché se fit à la satisfaction des deux parties.

Le Dr Verneau, qui a souvent eu l'occasion de s'entretenir en espagnol avec des Juifs de Sarajevo, me dit qu'ils parlent la langue du XVIe siècle telle qu'on la retrouve également aux îles Canaries. Il y a là un fait aussi digne de remarque que celui que nous constatons chez certaines colonies anciennes de Transylvanie parlant jusqu'à ce jour le vieux saxon, et chez les Canadiens parlant le français du XVIe siècle. Mais si les *Spanioles* de Bosnie ont conservé leur langue d'origine, ils ont adopté certaines coutumes yougo-slaves qui dénotent une profonde influencede cet élément, si différent, sur le penser national. Quelques exemples typiques le prouvent. Une croyance yougo-slave généralement répandue veut que l'influence du « mauvais œil » (*ourok*) peut être neutralisée, chez l'enfant, par une opération qui consiste en ce que la mère de l'enfant, ou une autre personne, lui lèche le front depuis la racine du nez et crache ensuite en prononçant des formules cabalistiques. Les Juifs ont adopté la pratique superstitieuse, et la matrone qui l'exécute prononce la formule suivante : « *Como la vacca alimpia al vitalica, ansi te alimpio del ojo malo i de todo modo de mal* » (Comme la vache purifie la génisse, ainsi je te

purifie du mauvais œil et de toute sorte de mal [1]). C'est ainsi encore que les enfants juifs et les femmes enceintes portent des amulettes en forme de sachet triangulaire contenant une brindille de rue (*Ruta graveolens*), une gousse d'ail et un peu de sel bénit au temple le second jour de Pâques. L'usage yougo-slave de guérir un enfant malade en lui donnant un autre nom que celui qu'il portait jusqu'alors, a été adopté par les Juifs espagnols de Bosnie, tandis que les anciens Juifs espagnols ne pratiquaient pas cette superstition (d'après M. F.-S. Krauss). Bien d'autres faits du même genre atteseraient cette assimilation des Juifs, intellectuelle en quelque sorte, car ils s'abstiennent de tout prosélytisme et le métissage par le mariage est nul.

L'hagiographie juive des Séphardes de Bosnie consigne, dans ses annales, l'histoire d'un saint national que je ne saurais passer sous silence. Elle montre en effet à la fois cet esprit de révolte contre le pouvoir suprême ottoman, dont les Bosniaques ont donné des preuves à tant de reprises, et cette sorte de sympathie protectrice dont les Juifs étaient l'objet de la part des musulmans. L'histoire est celle de Moïse Danon, surnommé « le saint rabbi de Stolatz ». Elle ne remonte qu'à vingt ans, et déjà le tombeau du saint homme est devenu le but du pèlerinage annuel d'un grand nombre de ses coreligionnaires. C'était en 1874. Rouchdi Pacha, qui résidait alors à Travnik, s'en vint un jour à Sarajevo, et un de ses premiers soins fut de frapper la communauté israélite d'une contribution exorbitante. La communauté ne pouvant y suffire, l'irascible pacha fit emprisonner ses huit représentants, y compris le *chacham bachi* ou rabbi supérieur Moïse Danon, au *belouk*, c'est-à-dire à la prison préventive; il leur fit mettre aussi les *trombouchi*, instrument d'immobilisation que je traduirai par « bloc » pour marquer l'assonance de ce mot français d'origine allemande avec celui de *belouk*. Comme le résultat, c'est-à-dire le paiement de la contribution, n'en fut pas meilleur, le pacha ordonna de transférer les prisonniers au *zindan*, qui est un cachot profond et sans jour, pour les faire exécuter ensuite à bref délai. Cependant, les musulmans, exaspérés par tant d'iniquité dont eux-mêmes étaient souvent les victimes, résolurent d'empêcher cette exécution qui devait avoir lieu un samedi, dans la cour de la Begova-Djamia ou mosquée principale. Il y avait alors à Sarajevo un certain Ahmed Aga dont les musulmans avaient fait leur *baïraktar*, ou porte-étendard. Cet individu jouissait d'une réputation de parfaite invulnérabilité, car il était venu au monde « sous la coiffe ». Et la vertu de cette coiffe était telle, disait-on, qu'Ahmed Aga était obligé de s'en départir afin de permettre au rasoir du barbier d'avoir prise sur le poil de son crâne. Or Ahmed Aga éleva la voix en faveur des Juifs; il proposa, en pleine cour de mosquée, de massacrer les trois Tziganes désignés pour l'office de bourreau et de délivrer les prisonniers. Lorsque, peu de temps après, Rouchdi Pacha parut dans la cour traînant ses victimes, les fidèles assemblés dans la mosquée se précipitèrent en le menaçant de mort, et en le sommant de rendre les Juifs à la liberté. Le pacha en eut une si grande peur, qu'il s'enfuit sur l'instant de Sarajevo avec ses 500 nizams, en telle hâte qu'il abandonna ses babouches.

Sauvés de la sorte, les Juifs se rendirent à la synagogue où, après avoir fêté leur délivrance par des actions de grâces, le grand rabbin lança le grand anathème contre le pacha de Travnik.

Quelques mois plus tard, Moïse Danon convoqua ses collègues de la communauté, pour leur annoncer la mission qu'il avait reçue de Dieu de faire le pèlerinage de Jérusalem. Il leur dit en outre qu'ils seraient bénis chacun de la naissance d'un fils et que lui, grand rabbin, mourrait en voyage. Ses prophéties s'accomplirent. A chacun naquit un fils, et ceux-ci vivent encore. Moïse Danon partit en pèlerinage au milieu d'une grande affluence de monde. Arrivé à Stolatz, il se reposa, prit un bain, changea de vêtement et mourut chez le kafédji Mehaga en priant Dieu. Le kadi de Stolatz le fit enterrer sur une colline à proximité de la ville. Plus tard, un musulman acquit le terrain et y planta de la vigne. Comme il prit toujours soin du tombeau, son vignoble prospéra et lui donna même récolte abondante durant les mauvaises années. Longtemps le propriétaire du terrain refusait de le céder à ceux des Israélites qui l'en sollicitaient, en disant qu'avec son terrain, il vendrait sûrement son bonheur et celui des siens. Dans les dernières années seulement, un riche Juif put en faire l'acquisition; il y fit ériger un beau mausolée

1. Dr Gluck, *loc. cit.*, p. 403.

auquel les pèlerins ont librement accès. Aujourd'hui encore les Juifs espagnols célèbrent le *Mar hechvan*, anniversaire du saint rabbi de Stolatz, en chantant l'hymne qu'il avait composé lui-même le jour de la libération. D'après l'anonyme qui a publié tout dernièrement ces renseignements dans la *Bosnische Post* de Sarajevo (juin 1895), une fille de Moïse Danon est mariée à Benzijon Pinto, un des rabbins supérieurs de Jérusalem. J'ajoute que le grand pèlerinage à Stolatz a lieu annuellement le 14 juin, et que le nombre des pèlerins devient d'année en année plus considérable.

La communauté israélite était représentée autrefois par 7 membres anciens; aujourd'hui ce nombre est de 12. Elle ne possède pas encore une synagogue suffisamment appropriée aux besoins du culte; il est vrai qu'elle projette, pour 1896, la construction d'un temple assez élégant, en style mauresque, coupolé, dont le coût est évalué à 20 000 florins. Mais comme les fonds disponibles ne s'élèvent qu'à 8 000 ou 10 000 florins, elle espère que le gouvernement d'un côté, et les contributions bénévoles de l'autre, viendront parfaire la somme nécessaire. Je mentionnerai encore l'existence, à Sarajevo, d'une société de bienfaisance israélite, *la Benevolencia*, et d'une société de jeunes gens appelée *el Progresso*.

Par tout ce qui précède on peut se faire une idée de la situation religieuse des différents groupes de la population indigène au moment où le gouvernement austro-hongrois prit en main la direction des destinées morales et intellectuelles, sociales et économiques de ces pays arriérés. Quels sont les progrès réalisés, les réformes mises en pratique, les résultats obtenus? A vrai dire, la renaissance effective ne date que de l'époque où M. de Kallay s'adonna de toute la force de son initiative et de son pouvoir à la réorganisation de toutes les branches des services publics, c'est-à-dire depuis l'année 1882. Pour le département des cultes est-il besoin de le rappeler? — le principe fondamental sur lequel se basent toutes les réformes est celui de la liberté et de l'égalité des cultes, proclamées si souvent par les *hatts* et les *fermans* impériaux des sultans, et si peu mises en pratique par leur administration en Bosnie-Herzégovine.

La tâche apparaît comme malaisée lorsqu'on songe à toutes ces rivalités séculaires, à tous ces droits et passe-droits acquis, à toutes ces humiliations, ces oppressions subies comme des devoirs, alors que l'égalité voulue et nécessaire consiste, quoi qu'il en aille, au rabaissement du pouvoir des uns par le relèvement de celui des autres. Aussi bien l'œuvre de réforme consiste-t-elle plutôt en créations nouvelles qu'en éliminations de créations existantes.

Sommairement présentées, ces innovations, de haute portée générale, sont les suivantes.

Pour le culte catholique : création de l'archevêché de Vrh Bosna en 1882; création de l'évêché de Banjalouka en 1885; construction de la cathédrale de Sarajevo, en 1888-89, sur un crédit de plus de 300 000 florins, avec contributions bénévoles indigènes et de l'étranger; construction d'une vingtaine d'églises catholiques sur des crédits alloués par le gouvernement, ou par des subsides partiels du gouvernement.

Pour le culte orthodoxe : assimilation du clergé orthodoxe dans la répartition budgétaire et, par là, abolition, en 1884, de l'impôt religieux de la *vladikarina*; construction et organisation du séminaire de Reliévo en 1885 ; construction, aux frais du gouvernement, d'un grand nombre d'églises orthodoxes.

Pour le culte musulman : institution de la commission des *vakoufs* en 1884; création de l'école et organisation de la juridiction du *chériat* en 1886; nomination d'un *reïs oul ouléma*; institution, en 1882, du *medjliss-ouléma* ou conseil supérieur pour les affaires religieuses; participation par de nombreux subsides à l'édification de nouvelles mosquées.

Dès le début de l'occupation, les musulmans, par des pétitions successives à l'empereur, demandaient l'autonomie du chef de leur culte et la nomination d'un *reïs oul ouléma* indigène, résidant dans le pays. Les orthodoxes désiraient surtout la réglementation des taxes religieuses, et les catholiques, que représentaient les Franciscains, réclamaient des églises et la reconnaissance des privilèges des Franciscains. Ce fut la curie romaine elle-même qui jugea nécessaire de réformer la hiérarchie du clergé catholique et qui en fit les premières propositions.

En 1882, un décret impérial conféra au *moufti* de Sarajevo, Hilmy-Effendi, le titre et les fonctions

de reïs oul ouléma, ou chef de la religion musulmane; il se rendit à Buda-Pest pour prêter serment à l'empereur-roi. « C'était la première fois, dit M. Gabriel Charmes, qu'une Église mahométane était installée par un gouvernement chrétien dans la pleine possession de tous ses droits et de toutes ses attributions. » En même temps un collège des quatre oulémas fut institué, et tout le haut personnel mis à des appointements fixes, payés sur la caisse de l'État.

Quant à l'Église orthodoxe, une convention passée en 1880 avec le patriarche œcuménique, avec le consentement du saint-synode, réserve exclusivement à l'empereur-roi d'Autriche-Hongrie la nomination et la révocation des évêques ou métropolites, et leur traitement reste à la charge du gouvernement de Bosnie-Herzégovine.

En 1880, l'archimandrite Sava Kasanovitch fut nommé métropolite de Sarajevo; il fut consacré au milieu d'une allégresse générale, à laquelle participèrent tous les autres cultes, y compris les musulmans. En 1884, la suppression de la taxe religieuse ou *vladikarina* fut décrétée, et les ministres du culte assimilés aux fonctionnaires appointés sur la caisse de l'État. Cette mesure produisit des effets heureux en donnant à la fraction orthodoxe de la population l'assurance du réel désir qu'avait le gouvernement de traiter tous les cultes sur un même pied d'égalité.

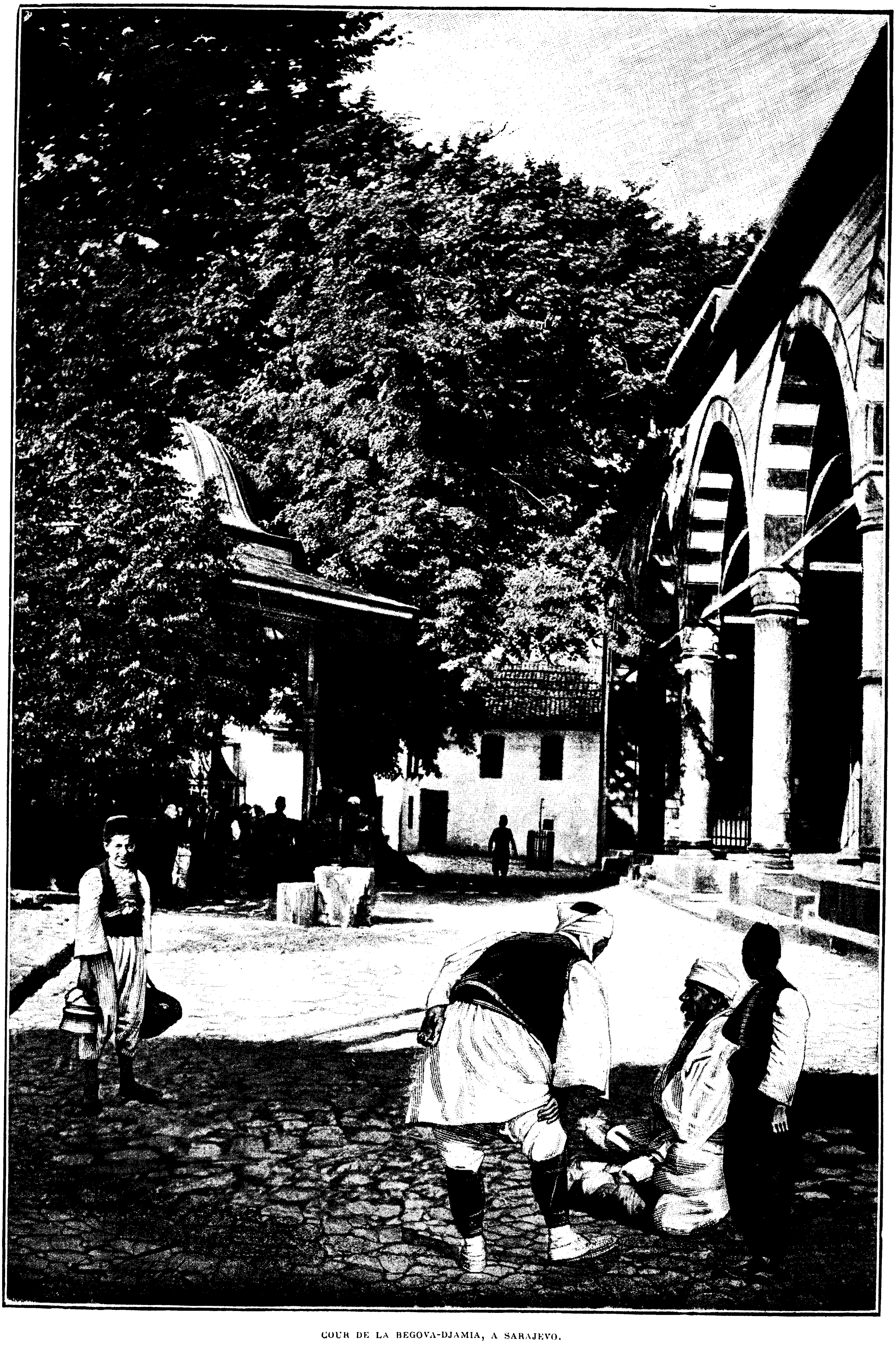
L'Église catholique enfin, par une bulle pontificale de 1881, reçut une organisation nouvelle abolissant tous les privilèges, droits et coutumes antérieurs. L'empereur-roi reçut du pape le droit de nommer l'archevêque et les évêques de la Bosnie-Herzégovine qui fut constituée en province ecclésiastique indépendante. La nouvelle province fut dotée d'une hiérarchie épiscopale régulière, et le clergé séculier fut chargé de collaborer avec le clergé régulier, pour lequel il devait avoir les plus grands égards.

L'installation d'un séminaire catholique à Travnik devint l'occasion de la venue en Bosnie-Herzégovine des Jésuites, auxquels on fut obligé, paraît-il, de s'adresser comme professeurs parce que nulle part, dans les provinces yougo-slaves adjacentes ou dans le pays même, on ne put trouver le personnel enseignant suffisamment à la hauteur tout en sachant la langue nationale.

Plus tard, des frottements prirent naissance entre l'autorité de l'archevêque régulier et les autorités du clergé séculier, c'est-à-dire les Franciscains, très anxieux de perdre les cures nombreuses qu'ils administraient jusqu'alors. Cependant, à la suite de l'intervention du gouvernement austro-hongrois et d'un commun accord, un décret du saint-siège, en 1883, ordonnait aux Franciscains de céder à l'archevêque 35 cures devant être sécularisées, si besoin était, et leur laissait l'occupation des autres. Il y avait, en 1882, 66 paroisses dans le diocèse de Sarajevo, 21 dans celui de Banjalouka et 7 dans ceux de Mostar et de Trebinié. De plus, en 1884, l'administration du diocèse de Banjalouka fut conférée à un Franciscain bosniaque, de sorte que, par une juste et équitable répartition des droits revendiqués par les deux parties du clergé catholique en fonction, la paix parmi ses ministres put être conservée.

Le lecteur trouvera des détails plus circonstanciés sur l'organisation des cultes en Bosnie-Herzégovine dans l'étude très documentée que M. Gabriel Charmes a publiée dans la *Revue des Deux Mondes* (1er juin 1885). Qu'il nous suffise ici d'avoir signalé, par un court exposé des mesures prises et des conventions passées, l'esprit de justice et de respect absolu envers les croyances religieuses que le gouvernement a apporté à la solution de ces questions, si faciles à aigrir le sentiment des populations.

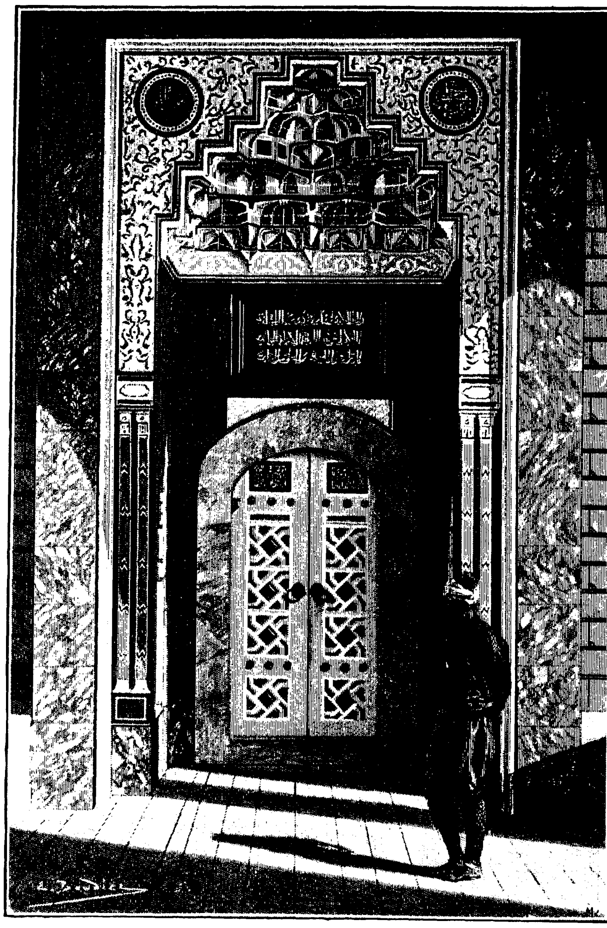
Il est intéressant de savoir comment cette tolérance libérale et égalitaire, mise au service du progrès dans les actes administratifs, est pratiquée dans les manifestations extérieures du culte. J'avoue que j'ai été frappé, durant mes séjours à Sarajevo principalement, par la fréquence inusitée de ces manifestations qui affectent, chez les catholiques, les allures d'une expansion bruyante, fière et joyeuse d'une liberté nouvellement reconquise. Bruyantes elles sont, car nulle part ailleurs je n'ai entendu la voix des cloches tenir des discours aussi longs, aussi répétés et aussi sonores qu'à Sarajevo. On dirait d'une lutte à la sonorité entre le clocher orthodoxe et le clocher catholique, et facilement on pense au nervosisme de Gargantua lorsqu'il dit (chap. XL) : « Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches », ce à quoi maître Janotus (chap. XIX) « désirait qu'elles fussent de plumes, et le butail fust d'une queue de renard pource qu'elles lui engendraient la chronique aux tripes du



COUR DE LA BEGOVA-DJAMIA, A SARAJEVO.

cerveau ». Combien plus Gargantua aurait aimé la voix de fausset aigrelette du muezzin allahisant du haut d'un minaret, — à moins que du minaret il ne se fût fait un cure-dent!

Il est fort heureux pour la prospérité nationale et celle des travailleurs, que la tolérance réciproque n'aille pas jusqu'à la participation de tous aux fêtes des uns et des autres. Ces fêtes sont nombreuses, je l'ai déjà dit, pour les orthodoxes, fréquentes chez les catholiques et suffisantes chez les musulmans; et comme elles ne coïncident pas, que les musulmans fêtent le vendredi, les juifs le samedi et les catholiques le dimanche, que, de plus, les différences des calendriers grégorien et julien doublent pour les chrétiens les fêtes communes, il en résulte un déploiement incessant de manifestations religieuses et de pompe liturgique à laquelle, dans les grandes occasions, les autorités constituées viennent apporter le relief impartial de la pompe officielle.



PORTAIL DE LA BEGOVA-DJAMIA, A SARAJEVO.

A certaines fêtes cependant participent indistinctement musulmans et chrétiens. Un exemple curieux s'en est conservé aux environs de la ville de Yaïtzé (Jajce), dans le nord de la Bosnie. Les habitants du village de Vrajitzi ont l'habitude de fêter, chrétiens et musulmans, tous les jeudis, depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin des récoltes. Ils s'abstiennent ce jour-là de tout travail, convaincus que celui qui se permettrait d'enfreindre cet usage serait puni par une mauvaise récolte. Cette coutume, appelée *ouviet* ou « condition », est d'autant plus remarquable chez les musulmans, que le travail leur est permis même pendant leur grande fête du Baïram. En vain les hodjas ont essayé de réagir, au point que les habitants de la localité se sont adressés au moufti, ou juge en matière religieuse, de Travnik, qui leur a du reste délivré un *fetva* leur permettant l'exercice de leur antique coutume [1].

C'est ainsi encore que la fête de saint Georges, essentiellement orthodoxe — elle a lieu le 5 mai, — est acceptée également par les autres confessions, en dépit de son caractère d'anniversaire des journées sanglantes d'autrefois, alors que les *haïdouks* s'en allaient, à la Saint-Georges, combattre l'ennemi. Ce jour-là, les musulmans ont coutume de présenter leurs hommages à leur fiancée et de régler leurs affaires de cœur.

Une des fêtes religieuses orthodoxes les plus brillantes est celle de la bénédiction des eaux, le 18 janvier. En longue procession, sous la conduite du vénérable métropolite, les fidèles se rendent à la source Pienkovatz, près du bendbachi, où une tribune a été dressée. Toutes les bannières sont déployées, la société chorale *Sloga* entonne des hymnes, et majestueusement se déroule la théorie hiératique des prêtres lourdement enchasublés. Une demi-compagnie de soldats avec musique rehausse l'éclat de la cérémonie, à laquelle participent officiellement le général commandant des troupes, le chef du gouvernement civil et les sommités des services administratifs. Durant la cérémonie la troupe donne cinq décharges,

1. *Wiss. Mitth.*, I, p. 487.

auxquelles répondent dix coups de canon tirés sur le bastion jaune. La procession rentre à l'église dans le même ordre et se termine par un défilé des troupes du cortège. Même cortège, mêmes honneurs civils et militaires à la procession de la résurrection, le samedi saint. Le 29 avril 1894, jour de Pâques, la poudre a commencé à parler en l'honneur des orthodoxes, au bastion jaune, à trois heures du matin. Dans l'après-midi, une procession à laquelle assistaient tous les corps constitués, y compris le corps consulaire, fait le tour de l'église entre une haie formée par douze sous-officiers du premier régiment bosni-herzégovinien. Les cloches sonnent à la volée et le canon tonne. Dans la rue, catholiques et musulmans s'arrêtent, regardant le spectacle avec la badaude tranquillité de gens qu'un cortège attire et arrête, dans une course qui n'est pas pressée.

La poudre parle encore pour les catholiques à la procession de la Fête-Dieu, le 24 mai 1894. Autorités, troupe, décharges devant l'église cathédrale et respons du bastion jaune consacrent, une fois de plus, le principe de l'égalité des honneurs pour les trois cultes. Car voici, au 13 septembre, le *mevloud-i-chérif* ou jour anniversaire de la naissance du Prophète — et le bastion jaune tire sept coups de canon aux différentes heures de la prière. Voici encore la fête musulmane du *Kourban baïram*, ou fête du sacrifice d'Isaac par Abraham : tout fidèle assez riche pour faire la dépense de l'achat d'un agneau ou, mieux, d'un bouc, le sacrifie en commémoration du grand événement biblique accepté par le Prophète; il consomme religieusement la viande ou la distribue aux pauvres de la ville, pour qui le Kourban devient de la sorte une double fête. La fête est annoncée par sept coups de canon, et les salves se continuent durant les trois jours qu'elle dure. Les notables musulmans, réunis au *Kiraethana*, qui est une salle de réunion et de lecture spécialement à l'usage de la population musulmane, reçoivent les félicitations de toutes les sommités de la ville sans distinction de culte.

Ces honneurs, publiquement rendus par les autorités et les représentants du gouvernement aux trois cultes, confondus dans une même considération impartiale, ne laissent pas de frapper l'étranger et de l'amener à faire quelques réflexions. L'abstention complète et tout aussi impartiale ne saurait équivaloir, dans ce pays, au concours et à la sollicitude du gouvernement pour les choses du culte. Ce qu'on appelle la séparation de l'Église et de l'État dans les pays d'Occident ne pourrait, dans ce pays d'Orient, trouver son application sans que, du même coup, échappât au gouvernement le frein régulateur destiné à maintenir l'harmonie dans les rouages et à égaliser la marche en avant. Au budget de la Bosnie-Herzégovine, chapitre matériel de guerre, se trouve un chiffre de 18 000 florins, affecté à la poudre de guerre. Le bastion jaune tonne souvent, il est vrai, mais n'est-il pas plus réjouissant de le savoir tirer à blanc, serait-ce à trois heures du matin, que de lui voir épuiser le chiffre budgétaire en tirant à boulet!

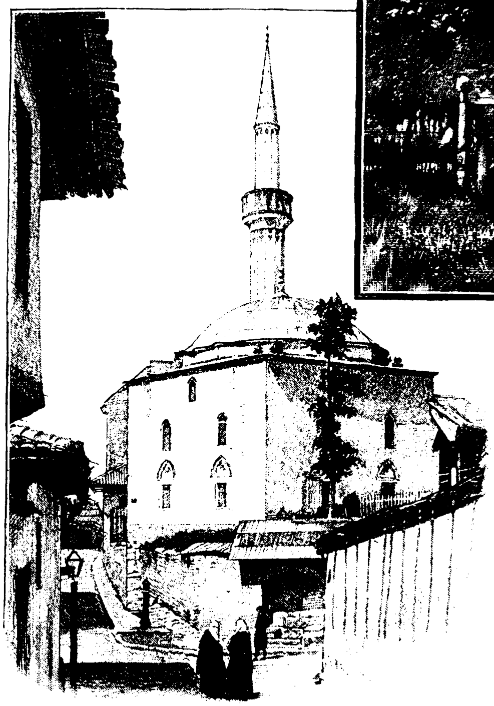
La tolérance gouvernementale en matière religieuse m'est apparue enfin sous un jour caractéristique à la lecture d'un article d'une feuille officieuse de Sarajevo, la *Bosniche Post*, qui, dans son *leader* du 18 avril 1894, s'exprime ainsi :

« Tous les ans, après que le monde musulman a fêté le Ramazan-baïram, commence le pèlerinage des fidèles aux sanctuaires de l'Islam. De trois parties du monde leur foule se porte vers la terre sacrée que le fondateur de leur religion a sanctifiée par sa vie et son œuvre. Ils ne reculent pas devant les dangers d'un long voyage ni devant les épidémies traîtres qui font plus que de les décimer, et la foi religieuse leur fait oublier toute considération relative au bien-être du corps. Cette facilité de renonciation, d'insouciance pour tout ce qui touche au moi corporel, et que comprend difficilement l'homme moderne, imbu de la culture européenne, force l'observateur objectif et sans préjugés à l'admiration pour un élément capable de faire tant de sacrifices dans un but qu'il considère comme le plus haut à atteindre : sacrifices de bien et d'argent et, dans les conditions données, de santé et de vie. Ce trait idéalistique assigne à l'élément musulman une place hautement éthique à une époque qui semble avoir définitivement rompu avec l'idéalisme.

« Nos musulmans de Bosnie-Herzégovine, bien que foncièrement différents de par l'origine, la langue, les mœurs et l'évolution historique, de leurs coreligionnaires d'Asie et d'Afrique, et même en

partie de ceux d'Europe, partagent avec eux la même conviction religieuse, et leur fidélité sans défaillance à la foi de leurs pères ne saurait qu'évo-





MOSQUÉE D'ALI-PACHA ET ISMAÏL-DJAMIA, A SARAJEVO.

quer la plus sincère estime. C'est pourquoi nous accompagnons les pèlerins qui sont partis hier pour la terre lointaine d'Arabie de nos plus sincères sympathies et de nos vœux profonds, afin que nos concitoyens reviennent, après avoir rempli leur devoir religieux, au foyer familial et à l'affection de leur famille, aussi bien portants et aussi joyeux qu'à leur départ pour un si long voyage. Nous sommes persuadés qu'avec la satisfaction que leur sentiment religieux retire de l'accomplissement du pèlerinage et la conscience réconfortante d'avoir gagné dans l'estime de leurs concitoyens, ils rapporteront à leur patrie le fruit de plus d'une expérience utile. »

On ne saurait être plus gracieux, et si après cela les musulmans n'étaient pas contents, c'est que, dame! ils ne voudraient pas l'être.

A en juger d'après certains signes symptomatiques, la tolérance religieuse dont les autorités donnent le haut exemple produit de bons résultats. Je les ai constatés en visitant les écoles du gouvernement, où les élèves musulmans deviennent de jour en jour plus nombreux. En voici quelques exemples d'une portée non moins significative. Le 22 septembre 1893, on inaugurait à Vlasenitza une nouvelle mosquée, construite à l'aide d'une subvention gouvernementale. C'était le jour anniversaire de la naissance de Mohammed, choisi pour la circonstance. Aux autorités civiles et militaires s'étaient joints des notables orthodoxes et juifs à qui des invitations avaient été adressées pour assister à cette inauguration et aux discours prononcés à cette occasion. Il faut dire que ces discours sont assez souvent prononcés par des musulmans et il n'y a, par exemple, point de cérémonie officielle à Bougoïno ou dans les environs, sans que Ali Beg Souleimanpasitch prenne la parole pour haranguer autant les autorités que ses coreligionnaires.

Le 23 octobre, on inaugurait sur le Glasinatz, à Bandin Odjak, un monument érigé en l'honneur des officiers et des soldats du 37e régiment d'infanterie tués à l'ennemi en 1878. Une députation de musulmans de Rogatitza était venue prendre part à la cérémonie sous la conduite du maire de la ville, Ahmed Beg Boukvitza, et, dans une allocution spontanée, le maire s'est exprimé en ces termes : « Cette festivité est loin de blesser nos sentiments, à nous musulmans ou Bosniaques en général, car nous trouvons naturel que le régiment honore et distingue ses héros (*iounatsi*), qui ont donné leur vie pour l'empereur et la patrie (*za tzarou i za domovinou*). Nous en félicitons les officiers, et, bien qu'ils quittent maintenant la Bosnie, le monument restera confié à notre garde et nous sera toujours cher. »

Un autre chef de municipalité, celui de la ville de Sarajevo, le musulman Mehmed Beg Kapetanovitch Lioubouchak, a fourni un trait de tolérance religieuse remarquable. Grand propriétaire terrien, il a donné il y a quelques années aux habitants de culte orthodoxe des environs de Pritoka, près de Bihatch, une propriété pour qu'ils puissent y construire une église. Autre trait caractéristique du même personnage : en 1832, lors d'une attaque à main armée que dirigea un certain Osman Beg Manov contre la Koula Vitina dans le district de Lioubouchki, où résidait alors un des Kapetanovitch, celui-ci fit appel à ses kmètes chrétiens, qui prirent les armes et chassèrent l'intrus, non sans perdre 32 des leurs pendant le combat. Sur le tombeau de ces dévoués serviteurs Mehmed Beg fit ériger en 1894 un monument commémoratif avec cette inscription : « A ses braves compatriotes, en souvenir affectueux de leur fidélité et de leur bravoure, ce monument a été érigé par le neveu et successeur de..., etc., en mai 1894 ».

Je ne sais jusqu'à quel point les exemples que je viens de citer sont l'expression de la généralité des sentiments, ni quelle est la part du caractère des personnages dans leur manifestation plus ou moins spontanée, mais comme il faut juger des choses qui sont et qu'on sait, avant de juger de celles qui pourraient être et qu'on ne sait pas, je constate les signes d'une détente de ces animosités religieuses, en apparence si néfastes, et dont la Bosnie-Herzégovine a donné trop souvent le spectacle sanglant dans le courant du siècle.

Reprenons maintenant notre visite au vieux Sarajevo, et commençons par les monuments dont le caractère religieux ne s'éloigne pas des considérations du même ordre dont je viens de faire un exposé succinct.

Au centre de la tchardjia, sous l'ombre épaisse d'un vénérable tilleul, l'arbre sacré des Yougo-Slaves, vieux de plus de trois cents ans, s'élève la mosquée dite *Begova-Djamia*. On l'appelle encore mosquée de Houzref-Beg en souvenir de son fondateur, Ghazi Houzref Beg, dont le séjour à Sarajevo, comme vali du Sultan, a contribué beaucoup à sa prospérité croissante et à son embellissement. La Begova-Djamia fut construite en 1531, aux frais du vali, qui la dota en outre de revenus *vakoufs* importants destinés à subvenir aux frais de conservation et d'exercice du culte. Dans la chronique de Fra Nicolas de Lachva, à la date de 1696, on peut lire que les plus beaux matériaux pour la construction de la djamia de Houzref et de la Tzareva-Djamia ont été empruntés au couvent et à l'église de Saint-Blaise, qui s'élevait alors dans la campagne de Sarajevo, à Rogatchitzi, et que le fameux vali aurait fait démolir. D'après une inscription en vers arabes *tarikhi* (chronogramme), la djamia aurait été construite en l'an 937 de l'hégire (1528). L'inscription porte : « *Le grand bienfaiteur Houzref Beg a édifié cette maison par amour de Dieu pour ceux qui se prosternent devant Dieu par terre. Il a exterminé les ennemis et soutenu ceux qui combattent pour la foi. Il a semé des bienfaits et aidé les hommes pieux. La divine Providence nous l'a dit afin que l'on sache l'époque de la construction de cette djamia. C'est ici le centre de la bienfaisance et la maison de la gratitude*[1]. » La fondation pieuse que Houzref Beg affecta à l'entretien de sa mosquée, de quelques médresséhs et d'établissements philanthropiques divers, atteignait une somme très considérable; l'argent, les bijoux, objets précieux, etc., représentaient à eux seuls une valeur de plus de trois millions de drachmes d'argent. Aujourd'hui que le vakouf ne dispose plus que de la jouissance du quart des immeubles affectés à la fondation, ce revenu est estimé encore à plus de 30 000 florins.

La Begova-Djamia est considérée comme un des plus beaux monuments de l'art musulman en Turquie, après les célèbres mosquées de Constantinople et la Souleïmanié d'Andrinople. Elle doit cette renommée moins aux dimensions de l'édifice qu'à la pureté du style, à l'harmonie de l'ensemble et à l'élégance de ses formes. Elle se compose d'une nef centrale et de trois nefs adjacentes de forme carrée, dont la première a 13 mètres de côté et une élévation de 26 mètres depuis le plancher jusqu'au sommet de la coupole. A 19 mètres, des pendentifs curieux portent une galerie au-dessus de laquelle s'élève un tambour de 2 m. 50 de haut supportant la coupole, dont la flèche est de 4 m. 50. Les murs sont en maçon-

1. *Wiss. Mitth.*, I, p. 505.



TOMBES MUSULMANES, A SARAJEVO.

nerie de pierres calcaires et de tuf, et les coupoles en briques cuites. L'arcade qui précède l'entrée est formée d'une succession de coupoles sur pendentifs reposant sur quatre colonnes de marbre. Le minaret très svelte qui flanque la mosquée a une hauteur de 50 mètres au-dessus du sol, et le muezzin domine de 34 mètres le quartier adjacent.

L'intérieur de la mosquée n'est pas toujours visible, comme j'en ai fait l'expérience, et la visite dépend du bon plaisir et de la bonne humeur du gardien logé dans un coin de la cour. Il va sans dire que l'usage vous oblige à chausser des pantoufles spéciales par-dessus vos chaussures, fort justement du reste, afin que les tapis précieux qui recouvrent le plancher ne souffrent pas du contact immodéré, et peut-être peu scrupuleux, de certaines chaussures revenant d'une visite à la tchardjia. L'un de ces tapis, très vieux et le plus curieux de tous, recouvrait anciennement le tombeau du Prophète ; le gouvernement turc l'envoya à la djamia, dit-on, en 1877, afin d'exalter l'ardeur religieuse et le courage des fidèles de Bosnie. Quelles que soient l'élégance des motifs d'arabesques et l'harmonie des couleurs, je n'aime pas plus ici que dans une vieille basilique une polychromie si difficile à ne pas être criarde, lorsqu'elle s'applique à de vastes surfaces murales ; il faudra bien à ces œuvres d'art d'une peinture neuve, sinon moderne, une patine d'un siècle pour être au niveau de l'archaïsme pénétrant qui se dégage de l'architecture et, plus encore, des souvenirs qui s'attachent au monument. Mais la réfection picturale s'imposait, alors que la mosquée avait souffert de l'incendie de 1879, et qu'au moment de l'occupation les murs en étaient noircis par la fumée. A remarquer, à côté de l'entrée principale, une estrade (*mafil*) de 3 m. 50 de hauteur, portée par huit colonnes de marbre. En face, le *mihrab* ou niche indiquant la direction de la Mecque ; à côté du mihrab, une chaire à prêcher en marbre et grès, haute de vingt marches et couronnée d'un abat-voix à flèche dorée. Puis, dans la mosquée encore, quelques chaires en bois et pupitres porte-corans ; le tout dans un état de propreté méticuleuse et jalouse qui dénoterait, à elle seule, l'état de religiosité des esprits dans ce monde si différent du nôtre.

Dans la cour de la mosquée, sous le grand tilleul, se trouve une fontaine qui déverse par seize bouches l'eau servant aux ablutions rituelles. Très élégante, l'architecture de cette fontaine s'harmonise avec l'ensemble, et si quelque peintre voulait s'installer dans le voisinage, il y trouverait de fort jolis sujets pour son album. Dans la cour également se trouve un petit bâtiment réservé au contrôle horaire à la turque ; les fonctions du contrôleur consistent à régler la marche du cadran d'un campanile carré de 30 mètres de hauteur, qui s'élève en face de la mosquée et qui indique les heures de une à vingt-quatre. Dans une annexe à la mosquée se trouve une bibliothèque contenant une assez riche collection de corans et des ouvrages d'histoire, mis à la disposition d'un public clairsemé. Une autre annexe est occupée par les deux mausolées ou *tourbés* où se trouvent conservés le corps du fondateur de la mosquée, Houzref Beg, et celui de son fidèle serviteur Mourad Beg.

Les sarcophages en bois sont recouverts de riches tapis et l'objet d'une grande vénération. A noter

encore dans la cour la présence d'une sorte de stèle, marquée d'une rainure dont la longueur serait exactement celle de l'aune turque : d'où le nom de « pierre à l'archine » donné à cette stèle étalon. Les commerçants jadis y seraient venus convaincre leur clientèle de l'exactitude de leurs mesures et de l'honnêteté de leurs procédés. Aux jours de fête, à certaines heures de la journée, cour, arcades, intérieur de la mosquée s'emplissent de la foule fervente des fidèles obéissant, avec une discipline et une régularité étonnantes, à la voix du muezzin ou de l'imam marquant les mouvements de la prière. Toutes ces unités personnelles se confondent alors dans une même pensée religieuse, alignées coude à coude, tête à tête, dans un même transport du corps et de l'esprit. Tandis que l'action musculaire collabore si efficacement avec l'action cérébrale, tous doivent se sentir unis comme par les liens d'une grande famille, et il passe à travers ces rangées de fervents disciples de Mohammed comme la suggestion entraînante et captivante de l'exemple et la folie religieuse des foules. C'est là une des forces de la religion musulmane : chaque mosquée devient une *kaabah* par son *mihrab*, et il n'y a peut-être que la seule religion israélite qui permette à ses fidèles de se « sentir les coudes » au même degré que les musulmans.

En face de la Begova-Djamia s'élève la *médresséh Kourchounli*, ainsi nommée à cause de la couverture en plomb de ses toits. Elle remonte également à l'époque de Houzref Beg, son fondateur, et fait partie du même vakouf. Le bâtiment ne présente guère de beautés architecturales, à part les arcades qui entourent une sorte de patio central; mais la visite en devient intéressante par l'idée qu'on prend de la vie d'intérieur des jeunes élèves, aspirants prêtres ou *hodjas*. Ils habitent, au nombre d'une dizaine, chacun une petite cellule enfumée dont tout l'ameublement consiste en un primitif divan, un bahut servant de garde-robe et de bibliothèque à la fois, un poêle et un dispositif pour les ablutions religieuses.

Le bâtiment et le jardin furent sans doute autrefois bien plus décorés et plus décoratifs, mais l'art a fait place aux exigences de l'utilitarisme. D'habitation de plaisance, la maison couverte de plomb est devenue une école de prêtres musulmans que les fioritures d'un texte sacré intéressent plus que les arabesques d'un mur profane. L'établissement est placé sous la direction du reïs oul ouléma.

Bien que la Begova-Djamia soit la plus vaste et la plus belle des mosquées de Sarajevo, elle cède cependant le caractère de mosquée officielle à la Tzareva-Djamia, située près du palais du gouverneur, sur la rive gauche de la Miliatchka. L'origine de ce monument est incertaine : les uns l'attribuent également à Houzref Beg qui en aurait fait cadeau au sultan son maître; les autres la font remonter à l'époque du sultan Mahmoud II le Conquérant, dont elle porte le nom jusqu'à ce jour. Elle se compose également de trois nefs précédées d'une arcade ornée de motifs polychromes, mais la nef principale seule est couronnée d'une coupole.

A l'autre bout de Sarajevo, c'est-à-dire à l'entrée de la ville, se trouve la très fine mosquée d'Ali-Pacha, au milieu d'un joli parc qui est un ancien cimetière. Sa construction est due à Ghazi-Hadim Ali Pacha, deux fois vali de Bosnie, et une inscription sur pierre lui assigne la date de l'année 968 de l'hégire ou 1559 de notre ère. Les musulmans la tiennent en très haute vénération. C'est là que les pèlerins se rendant à la Mecque vont faire leur dernière prière en quittant la ville, et c'est là qu'au retour les survivants du pèlerinage viennent rendre grâces à Dieu de l'heureuse issue de leur voyage. En 1878, lors de la prise de la ville par les troupes d'occupation, la mosquée d'Ali-Pacha et ses environs furent le théâtre d'une résistance désespérée, et des scènes sanglantes d'une lutte corps à corps se déroulèrent sur les tombes du vieux cimetière.

Les autres mosquées de la ville ne présentent guère d'intérêt en elles-mêmes, et je ne citerai la Fethad-Beg-Sokolovitch-Djamia que parce qu'elle remonterait, dit-on, à l'année 1589 (898 de l'hégire). Le nombre de ces mosquées est actuellement d'une centaine environ, et comme la population musulmane atteint le chiffre de 17 000, on voit qu'il existe en moyenne une mosquée pour 170 habitants. Ce nombre considérable de temples affectés au culte musulman est dû en partie au désir de chaque quartier de posséder sa propre mosquée, et en partie également à l'habitude des riches musulmans de faire œuvre pieuse, en affectant telle somme à l'édification d'une mosquée, dotée de revenus suffisants pour son entretien et celui du personnel religieux la desservant. Mais la plupart de ces mosquées de quartier sont de dimen-



DERVICHE.

sions restreintes, composées d'une salle à plafond horizontal en bois, non coupolées, et flanquées d'un minaret souvent en bois. J'ai dit combien l'emploi des vieux morceaux de fer-blanc, défroques de nos récipients industriels, était fréquent dans la couverture des toits de ces minarets, et quels pittoresques paysages encadrent ces petits coins solitaires d'une si profonde intensité d'impression.

Il n'est guère de mosquée qui ne se soit entourée d'une ceinture de tombeaux. Les plus vieux cimetières entourent les plus vieilles mosquées et sont, eux-mêmes, entourés d'un mur assez élevé, troué de baies grillagées par où accède le regard. Ainsi en est-il à l'intérieur de la ville, au milieu des maisons d'habitation ; dehors, sur la pente des collines, le cimetière s'étale avec des stèles blanches éparpillées sans ordre et se passe de l'enclos protecteur auquel notre piété pour le champ du repos reproche son absence. Qui ne connaît le cimetière turc avec ses stèles funéraires coiffées d'un turban, d'un fez plus ou moins hiératisés, le mépris de la régularité des sépultures et l'absence de tout entretien, qui ferait croire à l'oubli rapide et à l'infériorité du sentiment? C'est que le musulman ne croit pas son cimetière profané par les allées et venues constantes des vivants, leur présence ni même leurs amusements. J'ai vu plus d'une fois les jeunes gens s'adonner à leurs jeux favoris près des cimetières, alors que les aînés, assis près des tombes, devisaient joyeusement et suivaient les ébats de la jeunesse. Des chevaux, des moutons, des vaches s'en allaient broutant entre les stèles, et j'avoue que le premier sentiment de réprobation qu'on éprouve à l'aspect de cet apparent manque de piété, finit par s'évanouir; il fait place même à une impression qui, pour être moins austère, moins angoissante que celle que nous donnent nos cimetières vêtus du deuil des sapins et des ifs, est presque plus réconfortante parce qu'elle accuse moins inéluctablement la séparation de la vie et de la mort, et que, enfin, dans la sensibilité de tous ceux qui aiment la nature, dort un vieux fond d'idées païennes, quelque chose comme un écho lointain d'un bienveillant et sympathique panthéisme. Telle ne fut peut-être pas la conception du poète croyant qui dort, solitaire, l'éternel sommeil sur le Grand-Bey, en face de l'immensité.



JEUNES FILLES ORTHODOXES DE LA CAMPAGNE.

Au milieu du Sarajevo moderne, de-ci de-là, des squares pleins de soleil et d'ombres touffues; des bandes joyeuses d'enfants courent dans les allées claires et jouent à cache-cache derrière des pierres dressées debout ; des promeneurs cheminent, se croisent, s'arrêtent pour causer et rire : c'est un cimetière, un ancien cimetière musulman transformé en parc, riant et gai avec ses pierres tombales comme du temps où il méritait mieux son nom, et où les vivants piétinaient moins insouciamment la demeure des morts. Ils admettent bien, les musulmans, qu'on transforme leurs cimetières en squares, mais ils n'aiment pas qu'on déplace les stèles funéraires, et lorsque la transformation eut lieu, ils stipulèrent qu'aucune pierre ne serait enlevée du jardin public. Le nombre, à cet effet, en avait été compté par-devant témoins. Or, quelque temps après, des plaintes parvenues à l'autorité compétente signalaient la

disparition de quelques stèles, et comme l'administration avait sans doute cru pouvoir passer outre pour rectifier quelque tracé ou redresser quelque talus, elle s'empressa de prendre les mesures appropriées pour ne pas froisser les sentiments de la population musulmane; elle contesta le fait de la disparition et propcsa d'en donner la preuve par vérification du nombre fixé au début. On compta à nouveau, et il se trouva que le nombre des pierres avait augmenté de près d'une demi-douzaine! Les plaintes ne se reproduisirent plus.

Les musulmans continuent à enterrer leurs morts dans les différents cimetières qui couronnent les monticules aux alentours de la ville. Rien n'est curieux comme de voir, dans un enterrement musulman, une foule de gens marchant en désordre autour de la bière ouverte que portent à tour de rôle tous les assistants; et l'on assiste à chaque moment au spectacle singulier et quelque peu inquiétant de ce mort qui, juché très haut, se balance sous les secousses incessantes des porteurs, passe sur l'épaule parfois de centaines d'amis et de connaissances, pour y demeurer le temps qu'ils mettent à soulever par la poignée le brancard et le passer au suivant. Ni tristesse, ni recueillement, ni pompe funèbre : la valeur du défunt et les regrets de sa perte se mesurent au nombre de ceux qui l'accompagnent à sa dernière demeure, et à l'ardeur qu'ils mettent à se relayer dans leur action de porteurs; c'est simple, très humain et très beau. J'ai été frappé par contre du luxe extraordinaire déployé aux enterrements catholiques et orthodoxes. Des gens qu'à la simplicité de leur mise et de leur allure on devine appartenir à la classe peu aisée du peuple, semblent rivaliser dans un déploiement de pompe réellement surprenant : c'est très beau également et non moins humain; au surplus, c'est affaire à eux et je ne relève ici que l'opposition avec d'autres pays et d'autres confessions.

Et puisque j'en suis à parler de cimetières, je vous conseille de diriger à l'occasion vos pas vers le vieux cimetière juif, sur la pente raide qui dévale au pied du Debelo-berdo. Allez-y vers le coucher du soleil, lorsque les ombres violettes envahissent déjà la vallée, avec le grand silence qui tombe des montagnes. Très haut, sur le flanc chauve de la montée, un écroulement de gros monolithes comme arrêtés dans leur descente violente. Chaque monolithe est une pierre tumulaire, grossièrement équarrie, engravée d'une inscription en hébreu. Uniformes, les plus anciennes sont les plus haut placées sur la pente, grises de la patine des lichens séculaires; plus bas les tons deviennent de plus en plus clairs, avec l'âge moins reculé des générations, et les plus récentes sont en calcaire blanc qui rougissent maintenant au soleil couchant. Les morts sont remontés de la vallée, de moins en moins haut; leur pierre tumulaire descend de la montagne, de plus en plus bas : image d'une époque où l'*excelsior* posthume n'est plus guère l'ambition des vivants.

Je rangerai parmi les bâtiments d'ordre religieux la salle de lecture et de réunion pour les musulmans, qui porte le nom de *Kiraethana*. Elle est située dans le voisinage du bendbachi, à l'extrémité de la ville basse indigène, et se présente comme une sorte de pavillon d'un casino de plaisance. Je n'insisterai pas davantage sur le rôle éducateur que peut jouer un tel établissement, si ce n'est pour dire que des conférences de vulgarisation scientifique moderne y sont faites depuis quelque temps, et je citerai notamment les conférences que le Dr Kobler, directeur de l'hôpital central, a faites sur les maladies infectieuses et leur prophylaxie, ainsi que sur les mesures à suivre dans leur traitement par des gardes-malades improvisés. Pendant le ramazan, en outre, y sont faites des conférences sur divers sujets d'ordre philosophique tels que l'unité de Dieu, les destinées de l'humanité, etc. La langue véhiculaire employée est assez souvent le turc; il serait peut-être préférable que ces conférences se fissent en langue bosniaque, certainement plus favorable à l'entendement des sujets, obscurs déjà de par leur nature, que les maîtres en théologie exposent devant leurs auditeurs.

Nous sommes si bien en Orient dans ce Sarajevo islamisé, que nulle caractéristique de la religion du Prophète n'y manque. Et s'il vous convient d'assister aux exercices frénétiques des derviches, vous pouvez leur rendre visite tous les jeudis, moyennant une carte d'entrée que délivre la municipalité et pour laquelle elle prélève, depuis peu, la somme de 50 kreutzers. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire de ces 50 kreutzers, la municipalité de Sarajevo? Le spectacle en vaut la peine pour ceux auxquels il est nouveau, il répugne



CIMETIÈRE JUIF.

volontiers aux autres. Encore cette chorée factice, ivresse religieuse simulée, fakirisme abrutissant, ou autosuggestion réelle, serait-elle autre chose qu'une exhibition foraine, si les acteurs présentaient véritablement des cas pathologiques intéressants, et si leur renommée d'inutile fainéantise et de grossière imposture était moins généralement acceptée. Mais les revenus du vakouf sur lesquels ils vivent sont devenus fort restreints, et il faut bien vivre si même on ne travaille pas.

Sarajevo possède deux *tekés* ou établissements de derviches : l'un, le Sinan-Teké, se trouve dans la rue Sagerdié; l'autre, le Yédiler-Teké, dans la rue Bistrick. Ils servent d'habitation aux *cheïkhs* à demeure, et aux *mouzafirs* ou derviches ambulants. Ceux-ci appartiennent à la confrérie religieuse des Abdoul-Kadir, qui ont leur siège principal à Bagdad. Le Hadji-Sinan-Teké de Sarajevo a été fondé, d'après Mehmed Effendi Kalabitch de Sarajevo, en 1639, et voici dans quelles circonstances. A cette époque le sultan Mourad IV guerroya contre les Perses et lorsqu'en 1638 il prit la ville de Bagdad, un de ses favoris, Vezir Moustapha Pacha-*Silidhar*, se distingua pendant l'action, ce qui n'aurait rien de particulier si Vezir Moustapha n'avait été originaire de Sarajevo. Rentré à Constantinople, le sultan fit ériger beaucoup de mosquées, médresséhs et tekés. Un jour il demanda à son favori s'il connaissait une ville qui n'eût point encore de teké pour les derviches ambulants, et quand il sut que Sarajevo en était dépourvu, il chargea le père de Vezir Moustapha, un nommé Hadji Sinan-Haya, habitant la ville de Sarajevo, où il était connu sous le sobriquet de *maldar*, c'est-à-dire « le riche », d'en fonder un et lui fit parvenir à cet effet la somme d'argent nécessaire. Hadji Sinan mourut lorsque le teké fut à peine terminé, mais à cette époque les libéralités du sultan et celles du fondateur du teké en assurèrent largement l'entretien. Plus tard, des incendies répétés, la perte des titres de propriété et une expropriation forcée réduisirent les revenus de l'établissement au point qu'il n'existe actuellement que grâce aux contributions bénévoles des fidèles : ce qui explique jusqu'à un certain point la facilité avec laquelle les étrangers sont admis aux cérémonies du jeudi. Le cheïkh ou chef actuel du teké est un nommé Edhem Effendi Tzvanzik, qui a passé son examen de cheïkh à la Mecque, et qui est porteur du certificat spécial qu'on lui a délivré à cette occasion. Je transcris son nom à cause de son apparente origine allemande, bizarre dans ce milieu et dans ces fonctions. Le cheïkh doit porter son brevet sur lui jusque dans le tombeau, sans jamais le laisser toucher par personne. Le Sinan-Teké est un endroit vénéré à cause des tombeaux de plusieurs cheïkhs qu'on a enterrés sous la tonnelle, dans la cour qui précède la pièce principale. Celle-ci, assez délabrée, n'est intéressante que par les quelques inscriptions fixées au mur et la présence d'un mihrab, précédé de quelques bannières que, sans doute aux heures du danger, on sortait pour enflammer l'ardeur des combattants contre l'ennemi infidèle. A remarquer également au plafond un *mouhour* ou calligramme, connu sous le nom de Souleïman-Mouhour, et qui retrace en caractères kouffiques étirés et artistement enchevêtrés la profession de foi ordinaire de l'Islam[1]. Je n'ai pourtant point vu à Sarajevo, comme dans d'autres villes de l'Orient, les derviches, dans les rues et au bazar, donner à la population le spectacle si amusant, bien que repoussant pour nous, de leur personne et de l'effronterie de leurs manières.

Passons aux monuments religieux chrétiens. L'église catholique, la cathédrale, date de 1888-89. C'est une construction romano-gothique à trois nefs, avec une abside octogonale sans caractéristique spéciale ni d'architecture ni d'ornementation. La façade est flanquée de deux tours carrées à flèches pyramidales

1. Reproduit in *Wiss. Mitth.*, I, p. 509.

dont l'aspect, au milieu de ce paysage oriental, apporte une impression disharmonieuse, toute question de religiosité à part.

Tout près de la cathédrale, l'hôtel de l'archevêché, maison spacieuse quelconque. Mgr Stadler, qui remplit les délicates fonctions d'archevêque de Vrh Bosna depuis que l'Église de Bosnie a retrouvé son autonomie, est un homme dans la force de l'âge; il m'a laissé l'impression d'un prélat très actif, très entendu, avec de fortes allures d'autoritarisme perçant à travers la courtoisie d'un accueil agréable. L'archevêque ne partage pas l'opinion de ceux qui estiment la masse du peuple inapte à lire et à comprendre les Écritures saintes, et il a tout récemment entrepris et terminé la traduction en langue yougoslave des évangiles de saint Mathieu et de saint Marc.

Je citerai encore comme temple catholique la chapelle du couvent des Franciscains, située rue du Konak. Ce couvent a été considérablement agrandi; il contient actuellement quararante-deux salles et un vaste réfectoire. Malheureusement, là encore, la vulgarité de l'architecture moderne vient mettre une note discordante dans l'image si caractéristique du vieux quartier indigène.

L'église métropolitaine orthodoxe est située dans la rue François-Joseph, au centre de la cité moderne. Elle a grande allure avec son haut campanile en roi de jeu de quille, son dôme central couronnant un tambour très surlevé et ses quatre clochetons aux angles des façades, le tout crûment blanchi à la chaux. Des peupliers rivalisent de sveltesse avec le clocher, et cette tache blanche et verte ne dépare nullement la grandeur du paysage vu dans son ensemble. La construction de l'église remonte à 1870 et coûta, dit-on, plus de 300 000 francs; la majeure partie de cette somme est due à la générosité du tsar de Russie. Lorsqu'en 1875 l'église fut inaugurée un jour de Pâques, la question des cloches qu'on devait sonner faillit amener un conflit sanglant entre musulmans et chrétiens; mais la vigilance des consuls et les mesures d'ordre et d'apaisement prises par le gouverneur turc réussirent à prévenir les troubles, après que les chrétiens eurent consenti à ne pas sonner les cloches.

J'ai vu l'intérieur de cette église un soir de vendredi saint. Un grand iconostase moderne sépare, du plancher au plafond, l'abside de la nef unique. Les cadres de cet iconostase renferment des images byzantines, aux tons criards comme de chromolithographies. La vide nudité de l'église est corrigée, ce soir-là, par une affluence inaccoutumée de fidèles. Paysans et paysannes aux atours bigarrés, citadins au costume européen, debout ou agenouillés, écoutent le chant étrangement modulé du récitant, sans aucun accompagnement si ce n'est, aux répons, le susurrement en sourdine, timide et incertain, de la foule. Sous un dais d'autel, le livre sacré, un rosaire et un crucifix que viennent baiser les assistants à tour de rôle, en déposant leur offrande dans une sébile proche. Quatre soldats bosniaques montent la garde autour de l'autel. Des cierges d'offrande brûlent nombreux dans un coin. On ne saurait ne pas être frappé de l'air de profonde et dévote contrition empreint sur la physionomie de toute cette foule, et de la ferveur nerveuse qu'elle met à coller ses lèvres sur les objets sacro-saints exposés à ses hommages. Certes ce n'est point là le moment de rappeler à des fidèles si fervents que la diphtérie règne fortement dans la ville, et que les écoles ont dû être licenciées en partie.

Dans la cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, se trouve, à l'une des entrées, une image de la Vierge, noircie par la vieillesse et la fumée des cierges qui l'entourent depuis des siècles, et recouverte d'une glace que protège un treillis de fil de fer. Cette image, miraculeuse sans doute, est l'objet d'un culte populaire passionné. Les femmes et les jeunes filles s'en viennent allumer leur cierge, se prosterner devant l'image sainte, puis coller leurs lèvres contre le treillis dans une touchante adoration de la Vierge; j'en ai vu passer la langue à travers une maille du treillis pour toucher la glace qui recouvre l'image, et je crains que le médecin qui voudrait réagir contre ces habitudes dangereuses pour la santé publique, ne soit suspect de haine contre la religion.

Le lendemain, je suis retourné à l'église métropolitaine de Sarajevo et j'ai vu aux bancs d'œuvre les marguilliers, ou les suisses, finir placidement leur déjeuner en face des objets sacro-saints exposés sur l'autel.

Mais si l'église orthodoxe métropolitaine ne présente, en somme, guère d'intérêt historique ni archi-

tectural, il n'en est pas de même de la vieille église serbe ou orthodoxe que l'étranger doit chercher à l'entrée de la tchardjia, dans l'alignement d'une rangée d'échoppes où rien ne décèle la présence d'une église. On y entre comme dans une maison modeste et presque honteuse, car ainsi les Turcs l'ont voulu lorsqu'ils étaient les maîtres du pays.

Cette église est dédiée aux saints archanges. La date de son origine est restée obscure jusqu'à présent, mais l'église existait déjà au XVI[e] siècle et elle fut construite probablement au début de la conquête turque, dans la seconde moitié du XV[e] siècle. Elle fut détruite au moins deux fois par les grands incendies qui, périodiquement, réduisirent la ville de Sarajevo en cendres : une fois en 1556, et une autre fois en 1697, lors de la prise de la ville par le prince Eugène. Basse, en contre-bas d'un mètre du palier de la cour, cette église est comme une crypte de forme carrée irrégulière, dont les portes d'accès commandent de baisser la tête. L'intérieur est de l'aspect archaïque le plus saisissant. La lumière du jour avare filtre par des baies superposées dans cette sorte de faux hypogée qui fut, durant les siècles passés, le seul temple orthodoxe de la ville. La foule s'y pressait alors, débordant dans la cour, sur les escaliers, participant quand même sous le ciel ouvert aux mystères que cache à la vue l'iconostase. Contre les murs, anciennement blanchis à la chaux, courent des bancs d'œuvre en vieux chêne travaillés avec art. Des piliers supportent un balcon grillagé qui s'étend sur les trois côtés de l'église, destiné aux femmes; au centre, un cercle en dalles blanches, au milieu duquel se place le récitant des saintes Écritures. Devant l'autel, deux grands chandeliers très ornés se dressent avec une inscription qui les date de l'année 1669. La grande chaire est moderne, malgré son aspect archaïque. L'iconostase est une véritable œuvre d'art de sculpture sur bois; il fut installé au commencement du siècle dernier par les soins du métropolite Milenkovitch, premier archevêque orthodoxe dabro-bosniaque de Sarajevo (1717). Sur l'iconostase, appendues contre les murs latéraux, des images saintes, très vieilles, semble-t-il, ont noirci sous la fumée des cierges; mais, en dépit de leur apparence, ces images ne remontent pas au delà du siècle dernier ou de la fin du XVII[e] siècle, toutes les œuvres d'art antérieures ayant été détruites par le grand incendie de 1697.

J'ai assisté dans cette église à une scène curieuse. C'était encore le vendredi saint, et la foule des fidèles se suivait sans interruption pour donner le baiser aux saintes Écritures et au crucifix, puis faire brûler devant l'autel les cierges consacrés. Au centre de l'église, l'autel s'élevait recouvert d'un long drap de velours retombant jusqu'à terre. Sous l'œil vigilant des soldats bosniaques commandés au service d'honneur, hommes, femmes et enfants s'alignaient, attendant leur tour pour passer, les uns en rampant à quatre pattes, les autres en se traînant sur les genoux, d'aucuns à plat ventre, sous l'autel afin que Dieu les guérît des maux qui les affligeaient et donnât aux femmes la fécondité qu'elles désiraient. Et l'on voyait apparaître sans fin, sous la lourde draperie de l'autel, des faces contractées par la douleur, ou illuminées par la certitude de l'espoir avec, heureux contraste, le visage riant et espiègle des gamins et des petites filles qu'amuse encore cet exercice de gymnastique sacrée, avant qu'ils en souffrent. Il y a dans ce temple vétuste de la foi primitive une atmosphère d'archaïsme liturgique poignante et qui laisse un souvenir profond comme la lecture d'une légende ancienne et mystérieuse.

Un « Serbe », au costume modernisé, coiffé d'un fez, sans doute le sacristain, nous invite à rendre visite à un petit bâtiment situé à droite dans la cour et où sont conservés les restes de l'ancien trésor. Dans une pièce étroite du rez-de-chaussée s'entassent, avec les objets du culte, tels que chandeliers, étendards, encensoirs, etc., de vieilles étoles, chasubles et des brocarts richement brodés. Un escalier en spirale mène au premier où, sous le verre de quelques vitrines, s'ouvrent de vieux manuscrits avec des monnaies anciennes et quelques vieux bibelots artistiques de prix. Il y a là plusieurs évangiles, dont quatre en manuscrits, deux du mont Athos et trois imprimés. L'un d'eux date de 1371; un autre, imprimé, est originaire de Venise et porte la date de 1551. Voici un *khrést* en bois, de 1394, admirablement fouillé dans du buis; le style en est apparemment italien et les sculptures, véritables miniatures, représentent les principaux épisodes des deux Testaments. Puis des vases en argent, en émail, style vieux bosniaque, en métal repoussé et ciselé, mais dont la finesse ni du galbe ni du travail n'atteint aux œuvres simi-

laires de l'art persan. Toute une série de chasubles en brocart d'or et d'argent, avec un étendard, ont été donnés à l'église, en 1716, par Jovan Milititch en manière de pieux hommage. Dans une grande vitrine, attendant d'autres pièces d'une collection qui n'augmente guère, un bel *aganatz* ou hostiaire se couvre de poussière. Puis encore des tiares plus ou moins riches de métropolites et de prêtres. Contre le mur, deux portraits : l'un d'un Ristitch, dont la famille aussi estimée que nombreuse est originaire de Sarajevo, l'autre de Simon Miloutinovitch, le poète-romancier dont la gloire est revendiquée également par la communauté orthodoxe de la ville.

Encadrés, les firmans des sultans racontent les privilèges et les humiliations de l'Église sous la domination turque : en voici permettant de faire d'urgentes réparations, un autre défendant l'usage des cierges devant l'église à l'occasion des mariages, tel autre réglant la hauteur que ne doit point dépasser l'édifice, afin de ne pas offusquer la vue des passants ou des voisins musulmans; et comme les cloches ne pouvaient appeler le peuple au service divin, on leur avait substitué une sorte de gong, comme aux bonzeries de l'extrême Orient. Enfin, dans la cour de l'église, on vous montre, avec une mine de circonstance, une porte en bois haute de 1 m. 20 qui fut, de 1658 à 1858, me dit-on, la seule porte d'entrée au temple permise. Un tronc, près de la rampe de l'escalier, reçoit les remercîments des visiteurs. Au départ de leur petit musée, dont je recommande la visite non moins que celle de la vieille église, les deux sacristains nous baisent la main, ce qui me ferait croire que, me sachant enfin Français *iz Parij*, ils avaient perdu l'inquiétude de me voir prendre des notes, et la curiosité assidue de suivre la pointe du crayon sur mon carnet suspect.

Peut-être me suis-je étendu un peu longuement sur les affaires religieuses qui se posent en antithèse incessante dans ce pays si curieux à étudier, et en même temps si complexe à comprendre; mais comme ce sont précisément ces oppositions religieuses qui frappent à chaque pas le voyageur, et qui trouvent généralement l'écho le plus retentissant dans tout ce qui a concerné et concerne jusqu'à ce jour le rôle de la Turquie dans des pays en partie chrétiens, j'estime que l'importance et, jusqu'à un certain point, l'actualité du sujet en feront pardonner le développement.



TOURBÉS MUSULMANS.



SCÈNE DE LA TCHARDJIA, A SARAJEVO.

CHAPITRE VI

SARAJEVO (*Suite*).

Armée bosni-herzégovinienne. — Les chiens de guerre. — Réformes administratives. — Chiffres budgétaires. — Le musée national. — Enseignement et instruction publique. Historique. — Enseignement primaire. — La commission des vakoufs. — Écritures yougo-slaves. — Poètes nationaux. — Fra Gergo Martitch. — Enseignement secondaire. — École du Chériat. — Juridiction mixte. — Enseignement technique et professionnel. — Mouvement commercial de la Bosnie-Herzégovine. — Écoles commerciales. — Ateliers du Gouvernement. — Le Sarajevo municipal. — Charité et paupérisme. — Le *hamal*. — Travail et salaires. — La manufacture de tabacs.



HOMME DU PEUPLE, PORTEFAIX.

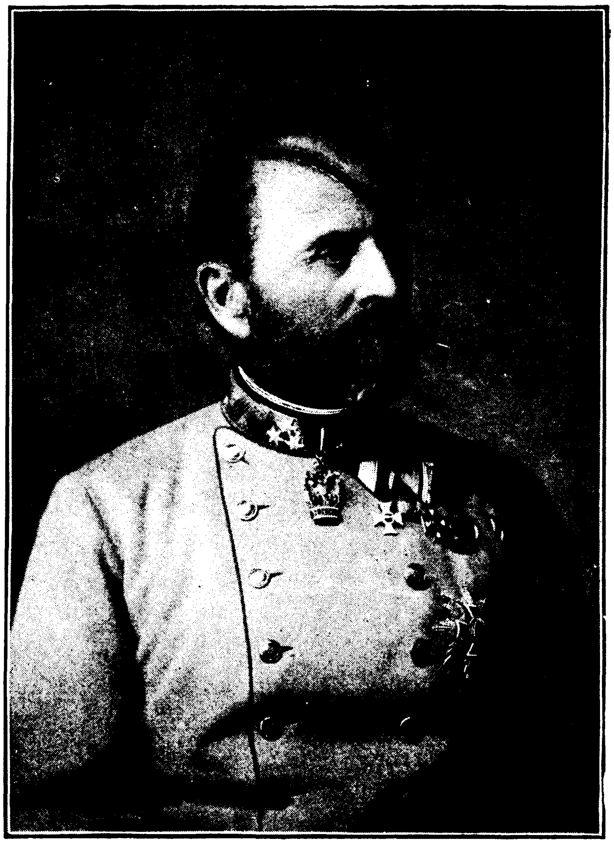
SARAJEVO, capitale de la Bosnie-Herzégovine, est le siège du gouvernement militaire et civil et résidence du chef de la *Landesregierung*. Ce chef est le général baron d'Appel, feldzeugmeister, commandant du quinzième corps d'armée. Son Excellence réside au *konak*, ancien palais du gouverneur turc. Le général est un homme d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, très robuste et très vert en dépit des nombreuses campagnes auxquelles il a participé depuis près de quarante ans qu'il est dans les armées impériales. De la campagne d'Italie il a gardé, avec la croix de Marie-Thérèse, la croix des braves, la balafre d'un coup de sabre sur la figure qui l'oblige à masquer l'œil gauche d'un bandeau ; et l'on dirait que le regard n'en a que plus de vivacité, dans une physionomie sympathique que volontiers éclaire le sourire bienveillant. Le konak, sa résidence, après avoir été celle du vali ottoman depuis 1868, est la

plus belle maison turque, sinon la plus vaste ni la plus commode de Sarajevo. Il va sans dire qu'elle est aménagée à l'européenne, que partout des baies vitrées ont remplacé les moucharabiéhs, et qu'à la pompe orientale, hautaine et défiante, ont succédé la simplicité et le libre accès à l'antichambre du général en chef. En montant le vaste escalier d'honneur du palais, très simple, on pense involontairement à ces généraux turcs qui venaient naguère prendre les ordres pour les expéditions et les campagnes contre la révolte renaissant toujours dans quelque coin de la Bosnie ou de l'Herzégovine. Avant eux apparaissent la figure déjà légendaire de ce déserteur du nom de Michael Lattas, dont la destinée bizarre avait fait un Omer Pacha Serdar Ekrem, de Skender Bey-Illinsky, du mouchir Mahmoud Effendi-Freund, officiers de l'émigration hongroise, et, dans le lointain d'un siècle, le maréchal Bonavalle. En 1729, Bonavalle s'en vint en Bosnie embrasser l'Islam et, sous le nom d'Ahmed Bey, alla à Constantinople apprendre aux Turcs la fonte des canons et la manière de s'en servir au siège des forteresses [1]. Ces temps sont passés. Le calme bienfaisant de la paix durable semble maintenant fertiliser la terre dans le sillon de la charrue, et peupler l'étable de richesses nouvelles. Sans doute les troupes d'occupation sont nombreuses, tenant les provinces sous les mailles de fer d'un réseau stratégique très serré, aux frontières du sud notamment, où la nature montagneuse du pays et le caractère, plus inconscient peut-être, des populations bordières commandent une surveillance plus étendue et plus suivie; mais il n'en reste pas moins le fait que, pendant les seize années que dure maintenant l'occupation austro-hongroise, telles réformes, telles innovations ont été réalisées qui certainement eussent eu la plus grande peine à se faire accepter sous la domination turque. Lorsqu'on songe, entre autres, à la réaction violente qu'ont provoquée dans ce pays le hatt-i-cherif de Gulkhané et les tanzimats relatifs au service militaire par recrutement général et régulier, on est étonné de savoir la facilité avec laquelle, en 1882, le principe du service militaire obligatoire a pu être introduit en Bosnie-Herzégovine.

Il existe actuellement 4 régiments d'infanterie bosni-herzégovinienne, ayant, par numéro nominal, leurs états-majors à Sarajevo, à Banjalouka, à Dolnia-Touzla et à Mostar; il est question d'augmenter prochainement le nombre des bataillons existants, ce qui correspondrait à une diminution projetée de l'effectif des troupes d'occupation de la monarchie. J'ai là quelques chiffres intéressants se rapportant à différents pourcentages des miliciens levés parmi les différents groupes de la population. En 1890, on a appelé pour le tirage au sort, au total, 27 123 hommes; en 1891, 29 831, et en 1892, 31 511 unités devant se présenter devant le conseil de revision (*Assentirungscommission*). Sur ce dernier chiffre Sarajevo a fourni le plus fort contingent, soit 8 396 hommes, et Mostar le moins élevé, soit 7 628 unités. Ne sont appelés à servir sous les armes que les 7 à 8 pour 100 des inscrits; les chiffres croissants des trois années que je viens de citer correspondent à l'augmentation proportionnelle de la population dans les années correspondant à l'âge de la classe. En 1892, les orthodoxes viennent en tête avec un chiffre de 14 186 inscrits, dont 1 043 ont été appelés sous les drapeaux; viennent ensuite les musulmans qui présentent 10 592 hommes, dont 767 sont retenus; puis les catholiques avec 6 618 et 466, et enfin les Juifs avec 115 et 6. Sur le total des hommes déclarés aptes au service actif, 2 013 ont été versés dans l'infanterie et 265 au train des équipages. Les déchets sont extraordinairement considérables et l'on trouve que, de 1890 à 1892, les Bosniaques ont fourni une moyenne de 124 pour 1000 seulement d'hommes aptes au service militaire, ou déclarés tels. Ce chiffre est très inférieur à celui de la monarchie, où la proportion correspondante est de 206 à 232. Le nombre des insoumis a légèrement augmenté avec le chiffre du recrutement; il atteint 15 pour 1000, son maximum, dans la circonscription de Mostar. Les cadres des régiments bosniaques ne sont pas exclusivement austro-hongrois et on compte déjà plusieurs officiers d'origine indigène. J'ai dit la bonne impression que font ces miliciens des provinces d'occupation avec leur uniforme très seyant et pratique, et leur aspect de beaux et solides gars de la montagne. Ils sont très populaires à Vienne et à Buda-Pest et ils montent à leur tour la garde à la *Hofburg*. Vienne en possède 3 bataillons et leur casernement présente cette particularité de réserver

1. Chronique de Fra Nicolas Lachvânin, *loc. cit.*, p. 287.

au contingent musulman, non seulement une salle spéciale où l'imâm (aumônier musulman militaire) fait la prière aux jours de fête ainsi que l'enseignement religieux, mais encore un *imaret* ou cuisine spéciale, où se préparent à leur intention les mets nationaux, à l'exclusion des aliments prohibés par la religion. Ils trouvent encore à la caserne une cantine ou « café » bosniaque où ils peuvent se faire raser le crâne, causer du pays et écrire leurs lettres, en face du national *findjâne*, comme ils le prendraient au *bendbachi* de Sarajevo ou de Mostar. On leur évite le mal du pays, si prompt à envahir le montagnard, et c'est plaisir à les voir le dimanche, au *Wurstelprater* ou à *Favoriten*, promener fort peu mélancoliquement quelque « cousine » accorte et fringante parce que, dit la chanson, « les militaires aiment les bonnes d'enfants ».



LE GÉNÉRAL BARON D'APPEL.

Quant aux troupes d'occupation austro-hongroises en Bosnie-Herzégovine, il y avait, à la fin de l'année 1893, dans les deux provinces et dans le territoire du Lim : 2 divisions d'infanterie, 10 brigades, dont 3 régiments d'infanterie à 3 bataillons, et 6 bataillons d'infanterie et de chasseurs détachés, 2 escadrons de cavalerie, 11 batteries de montagne et 6 compagnies d'artillerie de forteresse. Des réductions d'effectif ont été faites dans les dernières années et on projetait, pour 1890, le retrait de 3 bataillons de ligne et de chasseurs. Ces réductions, tout en dénotant un apaisement progressif et une sécurité croissante, sont comblées d'un autre côté par une augmentation de l'effectif de la gendarmerie. L'organisation de ce corps est très forte et très dispendieuse, en raison du cordon frontière très étendu dans des régions qui manquent de voies de communication rapide. Le corps de gendarmerie régulière ayant été substitué au corps des *zaptiés* turcs, il ne fut pas facile au début de trouver un personnel suffisamment éduqué pour remplir les cadres, et il a fallu s'adresser, en majeure partie, aux pays de la monarchie pour en avoir les premiers éléments. Depuis, le corps a été constitué avec une majorité d'indigènes et, dès 1884, sur 1 900 hommes, 1 300 dont 316 musulmans étaient originaires de Bosnie-Herzégovine. On a également organisé dans les dernières années des détachements volants reliant surtout, par des patrouillements incessants, les nombreuses *koulas* ou postes fortifiés détachés qui s'échelonnent sur les lignes frontières. L'augmentation de l'effectif gendarme et la diminution de celui des troupes régulières de la monarchie ont eu pour effet de grever d'autant le budget des nouvelles provinces, en dégrevant le chiffre budgétaire afférent de la monarchie.

Quelques mots, à propos des troupes de Bosnie-Herzégovine, d'expériences fort intéressantes qu'on y a faites tout récemment sur l'emploi des chiens en temps de guerre. A l'exposition de Graz, en 1894, on pouvait voir et admirer, dans leurs exercices, des chiens de guerre de Bosnie dressés à la recherche des blessés, au port des dépêches entre détachements militaires en marche ou en repos, à la garde des avant-postes et à l'annonce de l'ennemi, au port des cartouches, etc. Ces chiens sont équipés spécialement pour leurs différentes fonctions. Ils sont munis d'un collier avec une poche pour les dépêches, et d'un bât à double compartiment pour le transport des cartouches. Ils proviennent d'une station d'élevage spéciale et unique dans l'armée austro-hongroise, et qui a été inaugurée le 10 avril 1894 à Blajoui près

d'Ilidjé, dans la campagne de Sarajevo; elle est installée provisoirement pour recevoir 56 pensionnaires. Ces pensionnaires sont des chiens croisés de braque et de chien d'arrêt, race métis, qui se prête le mieux aux fonctions intelligentes auxquelles on les destine et qui exigent en outre la qualité du nez. Les deux pensionnaires de Blajoui, primés à Graz, furent un chien braque croisé et un chien pointer.

En mars 1895, le général Sommer, à Zvornik, fit faire l'exercice à 150 chiens de guerre amenés pour la revue. Ils ont porté et rapporté des ordres et des dépêches à des détachements éloignés de deux à trois lieues dans la montagne. Au départ, le collier reçoit une étiquette « expédié », au retour le mot « expédié » est remplacé par la mention « reçu ». Et ces bêtes intelligentes et dociles apprennent admirablement le règlement militaire : à leur arrivée au quartier ou au détachement, ils vont directement au premier officier du rang, s'arrêtent devant lui et attendent la suite. Chaque chien a son nom inscrit sur une liste spéciale, — j'allais dire sur le tableau d'avancement, car, s'il est désobéissant, si sa conduite laisse à désirer, il est puni de réclusion ou de jeûne. Son ordinaire, il va le chercher lui-même à la cantine, mais il ne lui est permis de manger que lorsqu'avec son bidon plein, il est revenu se présenter au sous-officier instructeur. Le rapport auquel j'emprunte ces détails ajoute que le chien « Lord », du 25e d'infanterie, et les chiens « Black » et « Hector », du 23e et du 2e d'artillerie de forteresse, furent félicités (*belobt*) par le général.

Ces braves toutous méritent bien que je vous raconte l'histoire touchante de leur collègue « Espion »; le nom ne fait rien à la chose. Espion accompagnait dernièrement un officier à la chasse aux environs de Dervent. Dans une chute malheureuse que fait l'officier, son fusil se décharge et le blesse grièvement. Aux cris du blessé, un paysan s'approche, le porte dans une cabane et part, pour chercher du secours à la caserne.

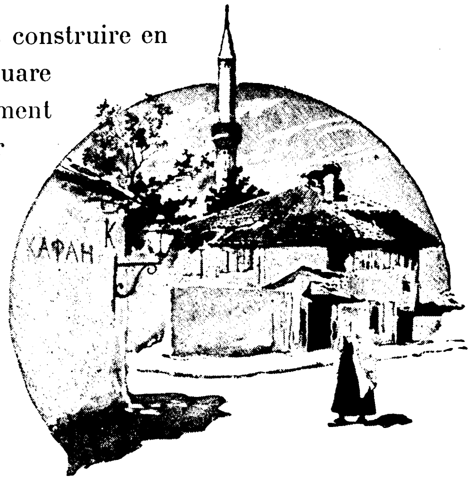
Mais déjà Espion l'a devancé : il est venu aboyer singulièrement à l'entrée de la caserne, courant, comme pris de folie, à droite et à gauche pour attirer l'attention des soldats. Or, personne n'ayant l'air de le comprendre, il est allé en pleurant gratter à la porte du logement de l'officier. Voyant enfin arriver deux hommes avec un brancard, il les précède en aboyant toujours, les dirige vers la cabane et, lorsqu'il sait qu'on va le suivre, se précipite en avant. On le trouve à côté du blessé, lui léchant les blessures. Pendant le transport, il marche étroitement à côté de la civière, en pleurant, jusqu'au logement de l'officier, où il se blottit sous le lit. Quand on est forcé de changer le blessé d'appartement, il se couche la nuit devant la porte et profite, vers le matin, de l'entrée d'un infirmier pour se faufiler : il va lécher les mains de son ami. Enfin, lorsque l'officier doit être transféré à l'hôpital de Sarajevo, Espion eut la permission de l'accompagner jusqu'à la gare, et l'homme qui le conduisit eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se défaire et de galoper après le train...

Bravo, toutou! Et que te citent comme exemple ceux qui prétendent que le meilleur dans l'homme est le chien!...

On sait que les musiques militaires autrichiennes sont réputées pour leur qualité, et j'ai trouvé que celles de Bosnie-Herzégovine, à Sarajevo et à Mostar, ne faisaient pas exception à la règle. Mais j'étais fort étonné un jour d'entendre, dans ce cadre oriental, un pas redoublé pour le moins inattendu à Sarajevo : notre *Père la Victoire*. On allait, ce jour-là, recevoir avec tous les honneurs officiels l'archiduc Albrecht, venu en tournée d'inspection de l'armée. De la gare à la ville les maisons ont mis leur parure de drapeaux autrichiens, hongrois, croates et bosniaques; aux fenêtres, des tapis pendent et, de-ci de-là, un portrait en chromolithographie du vainqueur de Custozza se voit sur la façade, entouré de guirlandes de verdure. Son Altesse venait ainsi, à des intervalles de quelques années, se rendre compte *de visu* de l'état des troupes et de la défense et, en dépit de son très grand âge, parcourir le territoire d'un bout à l'autre. Un long cortège de voitures était allé le recevoir à la gare. Parmi les autorités militaires et civiles, avec le corps diplomatique, on pouvait voir les hauts représentants des quatre cultes. Leur ordre de préséance était forcé, par suite de l'étroitesse des rues : l'archevêque catholique, le métropolite orthodoxe, le réis-oul-ouléma, le rabbin juif espagnol et le rabbin allemand.

A côté du konak s'élève une vaste caserne, carrée, badigeonnée de jaune, le bâtiment le plus massif

d'aspect dans le panorama général de la ville. Omer Pacha la fit construire en 1857 à la place de l'ancien beylik. Elle est précédée d'un petit square appelé « place Philippovitch », dont les arbustes luttent désespérément contre le manque de respect que les visiteurs du square leur témoignent.



COIN DE RUE A SARAJEVO.

Sur la rive droite de la Miliatchka, au bout de la rue Tchemaloucha qui traverse Sarajevo dans le sens de sa plus grande longueur, s'élève le palais du gouvernement, en style Renaissance moderne d'assez belle venue. C'est dans le *Landesregierungs-gebäude* que sont installés les services de l'administration centrale avec leurs directions : intérieur, finances, justice et les sous-départements des travaux publics, de l'enseignement public, des eaux et forêts, du service sanitaire, etc. Dès le début de son entrée au ministère, M. de Kallay insista vivement sur la création d'un poste civil supérieur adjoint au poste de chef de la *Landesregierung*. En 1883, le baron Féodor Nicolics fut nommé, avec le titre de *Civiladlatus*, à ces hautes fonctions administratives. En 1887 lui succéda le titulaire actuel du poste, M. le baron Kutschera, que désignaient tout particulièrement sa connaissance approfondie du monde oriental et musulman, non moins que des services rendus comme premier drogman de l'ambassade de Constantinople et comme collaborateur de son prédécesseur, le baron Nicolics. Je dois à M. de Kutschera des remercîments pour l'accueil vraiment charmant qu'il voulut bien me faire.

Sans entrer dans le détail de l'organisation administrative de la Bosnie-Herzégovine, que je n'ai point suffisamment étudiée, je voudrais cependant donner une place à quelques notes prises rapidement, surtout sous forme de chiffres. Il s'agit tout d'abord de la participation de l'élément indigène aux fonctions administratives. Au début de l'occupation, après le retrait du pouvoir ottoman et de ses organes, le vide des cadres ne pouvait être rempli, pour ainsi dire intégralement, que par un personnel emprunté aux pays de la monarchie. Or les conditions toutes particulières de ce pays, où les rouages administratifs antérieurs ne pouvaient être abolis entièrement pour faire place à des systèmes administratifs totalement différents, créaient des difficultés multiples. Il fallait attendre que le nouveau personnel se fût adapté à sa mission spéciale dans un pays nouveau, ou que la participation de l'élément indigène vînt apporter son concours à l'administration austro-hongroise. La statistique suivante, qui remonte à l'année 1891, indique jusqu'à quel degré, dans différents départements, cette participation a été admise. On comptait alors, parmi les fonctionnaires, 13 pour 100 d'indigènes; parmi les instituteurs d'écoles moyennes, 18 pour 100; les instituteurs d'écoles primaires, 40 pour 100; le personnel de surveillance des douanes, impôts, etc. (*Finanzwache*), 37 pour 100; les gardes forestiers, 70 pour 100; le personnel des mines, 85 pour 100; la régie des tabacs, 92 pour 100; les établissements industriels et agricoles de l'État, 90 pour 100; les garçons de bureau, 75 pour 100. Dans certains départements ces chiffres sont déjà plus élevés, je crois, aujourd'hui; ils ne tarderont pas à l'être davantage lorsque les établissements d'enseignement secondaire et les écoles spéciales auront mis à la disposition de la signature du ministre, pour la nomination aux emplois, un personnel indigène suffisamment éduqué pour les remplir avec les garanties de savoir voulues.

M. de Kallay s'est appliqué, entre autres réformes administratives, à la réorganisation des pouvoirs dans les arrondissements (*Kreisbehörden*) et à l'organisation des bureaux de district (*Bezirksamt*). Il en est résulté une sorte de décentralisation du travail et une décharge pour l'administration centrale, d'autant plus profitable à la rapidité d'expédition des affaires, que les communications avec la capitale ou les chefs-lieux n'ont pas toujours été aussi faciles qu'elles le sont aujourd'hui. Dans ce pays, peut-être plus que dans d'autres, la qualité, le savoir-faire, le tact et la bonne entente qui en résulte avec la population indigène, sont d'autant plus précieux chez le fonctionnaire, l'employé de l'État, le représentant de

l'autorité, que ses fonctions le mettent plus intimement en contact avec la population, ses besoins et ses doléances. Si un mauvais chef de service peut faire du mal, un mauvais garde champêtre peut en faire davantage, surtout dans ces pays comme l'Herzégovine, où l'on a vu naguère le vol de quelques moutons provoquer des répressions sanglantes. Ceci me rappelle une anecdote caractéristique que raconte M. de Kallay dans un de ses discours aux délégations. « Lorsque j'étais à Belgrade, dit-il, j'avais naturellement quelques amis à droite et à gauche qui me tenaient au courant de ce qui se passait. Un jour, l'un d'eux m'écrit : « Grande agitation parmi la population; on a volé deux bœufs à Jovo; que « dira l'Europe? » Pour qui connaît l'Orient, ajoute M. de Kallay, et a visité un *kavana* de village, sait fort bien que les actes de la reine d'Angleterre, de l'empereur de Russie et de l'empereur d'Autriche sont sujets de conversation plus communs et plus répandus que ceux qui intéresseraient les affaires personnelles de ces gens, et que, s'ils en parlent, c'est pour les mettre de suite en relation avec les plus graves questions de la politique européenne. Je crois que l'Europe n'a rien dit au sujet du vol des bœufs de Jovo, et qu'elle a eu raison. »

Le caractère et le tempérament des populations de la Bosnie-Herzégovine ne sont pas les mêmes partout sous ce rapport, et le Bosniaque du Centre et du Nord diffère entièrement, me semble-t-il, de celui du Sud et surtout de l'Herzégovinien. Néanmoins, chez les uns comme chez les autres. les bons employés subalternes sont appelés à rendre les plus grands services à la pacifique évolution des esprits dans la voie moderne du progrès.

Les préoccupations du ministre tendent à mettre la population en contact de plus en plus intime avec les autorités de première instance. On peut en juger par les modifications apportées, dans le dernier budget (1894), aux chiffres afférents à l'administration des arrondissements d'une part, et des districts de l'autre. Tandis que ce chiffre est diminué de 18 000 florins pour les premières, il est augmenté de 42 000 florins pour les secondes, et c'est bien dans le sens du principe exprimé plus haut que cette modification a été présentée à l'adoption des délégations.

Puisque j'en suis à citer un chiffre budgétaire, je profite de la transition pour consigner le projet de budget général pour 1895, tel qu'il a été communiqué aux délégations au mois de septembre 1894.

D'après ce document, les recettes sont fixées à 14 084 990 florins et les dépenses à 13 950 680 florins, soit un excédent des recettes de 64 270 en progression de 6 906 florins sur l'excédent de l'année précédente. Sur le chiffre des dépenses, la direction centrale absorbe 1 371 700 florins; celle des finances, 4 995 725 florins; le département de la justice, 740 820 florins et le département des travaux publics, 666 495 florins.

Un chapitre exceptionnel est inscrit à la direction centrale pour un crédit de 200 000 florins, affecté au dénombrement décennal de la population et du bétail. Le plus gros chapitre s'inscrit par un chiffre de 756 400 florins, en augmentation de 149 700 florins sur le même chapitre du budget précédent, pour l'amortissement de la dette contractée pour la construction des voies ferrées, et la construction de la ligne de Bertchka à Gounia, sur la Save, y entre pour un chiffre de 58 000 florins. Le service sanitaire, notablement amplifié, réclame cette année un chiffre de 245 900 florins contre 130 500 florins au budget précédent. Cette augmentation correspond à la création du nouvel hôpital central de Sarajevo, à l'augmentation du nombre des médecins de district et à la création de 23 nouveaux postes de vétérinaires.

Le budget de l'instruction publique monte, cette année, de 570 000 florins à 714 810 florins par suite, surtout, de la création d'un nouveau gymnase supérieur et de deux écoles supérieures pour jeunes filles. Enfin, les dépenses affectées à l'entretien des 56 compagnies de troupes indigènes prévoient un chiffre de 1 647 480 florins contre 1 486 080 florins du budget précédent, par suite de la création projetée de 4 nouvelles compagnies [1].

1. Le projet de budget pour l'année 1896, communiqué aux délégations en juillet 1895, prévoit, entre autres, les augmentations suivantes : le chiffre affecté aux services sanitaires est porté à 284 700 florins, dont 20 000 florins attribués aux services de l'hôpital central de Sarajevo par suite de leur développement rapide; le chapitre Instruction publique figure cette année pour un chiffre de 775 770 florins. L'impôt sur le revenu et la propriété bâtie est en augmentation de 32 500 florins, et l'impôt sur le petit bétail, de 40 000 florins; etc.

Je note également, dans le budget des recettes au département des finances, un certain nombre de chiffres qui permettent de se faire une idée des ressources d'équilibrement et de leur valeur comparée. La régie des tabacs s'inscrit en tête pour une somme de plus de 4 millions et demi de florins.

	Budget pour 1895.	Augmentation sur 1894.
Tabacs	4 606 000 florins.	620 000 florins.
Dîme	3 858 000 —	389 000 —
Sel	1 165 000 —	44 000 —
Impôt sur le revenu et la propriété bâtie.	753 000 —	28 000 —
Impôt sur le petit bétail	400 000 —	30 000 —
Licences des débits de boissons	45 000 —	»
Mines	387 900 —	125 800 —
Intérêts de louage	10 000 —	1 000 —
Imprimerie nationale	118 700 —	2 000 —
Poudre de tir	18 000 —	1 000 —
Douanes	714 000 —	»
Impôts de consommation	80 000 —	40 000 —
Droits de timbre	657 000 —	17 000 —
Opérations cadastrales	2 100 —	400 —
Droits de passage, péage	17 000 —	»
Fournitures d'imprimés	4 000 —	500 —

L'augmentation proportionnellement très considérable de quelques-uns de ces chiffres, comparés à ceux de l'année précédente, est caractéristique de l'évolution économique du pays. L'extension de la culture du tabac et la fabrication en régie progressent d'une façon étonnante, et l'apport d'un chiffre aussi élevé par des contributions indirectes est des plus heureux. L'augmentation considérable de la dîme dénote un relèvement agricole progressif; le mouvement ascensionnel en est attesté encore par une augmentation, sur le chiffre précédent, de 220 000 florins que je vois inscrite au projet du budget pour 1896, tout récemment soumis aux délégations (juillet 1895).

Le rendement de l'impôt sur le petit bétail, en augmentation progressive inscrite à nouveau pour 40 000 florins au budget de 1896, indique non seulement l'accroissement de la matière imposable, mais encore les résultats de l'augmentation de l'unité d'impôt à la suite des mesures de restriction que le gouvernement a dû prendre contre ces agents déprédateurs des domaines forestiers. Enfin, les impôts sur les articles de consommation, d'un rendement de moitié plus élevé en 1895 et de plus de la moitié en 1896, proviennent surtout des produits indigènes des nouveaux établissements industriels, tels que la brasserie de Sarajevo, la sucrerie d'Oussora, etc. La plus-value sur les exploitations minières correspond à un mouvement très accentué d'affaires, de plus en plus prospères.

A côté de la cathédrale catholique, en bordure sur trois rues, s'élève un beau et vaste bâtiment de style moderne, flanqué de pavillons carrés : le Musée national. Aux jours de fête, les dimanches, les samedis du ramazan, etc., une foule patiente de paysans et de paysannes, accompagnés de leurs enfants, font queue le long d'une façade du bâtiment. A l'entrée du rez-de-chaussée, un gardien en fez, tout fier et autoritaire dans sa dignité, introduit, par groupes, les braves campagnards qui profitent de leur venue à la ville et à l'église pour visiter le musée. Ils viennent s'extasier, en une promenade lente d'étonnement, devant ces merveilles qui sont avant tout pour eux les animaux empaillés, et la galerie des armes et des costumes. Ce musée (*bosnisch-herzegovinisches Landesmuseum*) est de création relativement récente — puisqu'il a été inauguré le 1er février 1888 seulement, — et déjà il peut rivaliser de richesses, sur certains domaines de la science, avec les plus beaux musées de la monarchie. Il représente la synthèse d'un mouvement scientifique des plus rapides. Les résultats en ont été considérables dès les premières années de sa manifestation, grâce à l'activité de ceux qui l'ont provoqué, de ceux qui se sont dévoués à son développement, et grâce également à l'intérêt et à la richesse des découvertes successives qui sont venues jeter un jour nouveau sur des questions scientifiques dont la solution englobe des problèmes non résolus

dans le reste de l'Europe. Je veux parler surtout de ces problèmes de préhistoire, d'origine des civilisations primitives de l'époque néolithique, de celles dites du bronze et du fer, dont la Bosnie-Herzégovine a gardé des vestiges en nombre et en qualité tout à fait inattendus.

Sous le régime turc, aucune curiosité de ce genre ne se fit jour à travers les préoccupations des maîtres du pays. Le sol de la Bosnie-Herzégovine ne fut fouillé que par des vandales indigènes, âpres à la recherche de quelque mystérieux trésor. Au début de l'occupation, des officiers, des ingénieurs, des technologues s'adonnèrent, sans grande méthode ni suite, à des fouilles occasionnelles dont quelques trouvailles, fort belles, dues au hasard, avaient fait espérer l'intérêt possible sinon le résultat certain. Mais il n'y eut pas, à cette époque, de centre local où les résultats des fouilles eussent pu être recueillis, classés et servir de point de départ à des recherches autonomes et méthodiques. Quelques-unes des plus belles pièces passèrent au delà de la frontière, dans les musées de Vienne, de Buda-Pest ou d'Agram, et ce n'est qu'en 1885, sur l'initiative du ministre M. de Kallay, qu'un noyau de collections, éléments du futur musée, fut formé et confié aux soins d'un conservateur spécialement appelé à ces fonctions. Ces premières collections furent surtout archéologiques et historiques. Elles ne tardèrent pas à se compléter par l'adjonction de collections d'histoire naturelle; et comme les matériaux nouvellement acquis s'accumulèrent avec une rapidité grande, les locaux primitivement affectés à leur exposition dans le bâtiment du gouvernement n'y suffirent plus dès l'année 1887. Le musée, transféré dans les locaux actuels, occupe une série de salles à tous les étages, et une partie des collections archéologiques a dû être reléguée dans la cour. Depuis, ces locaux sont devenus insuffisants à leur tour; des séries importantes de pièces sont éparpillées dans divers bâtiments (*Landesregierung*, *Berghauptmannschaft*), éloignés les uns des autres, remplissant de nombreux tiroirs, sans classement, de sorte que la construction d'un édifice spécial suffisamment vaste et convenablement approprié s'impose.

Le personnel du musée se compose actuellement d'un directeur, M. Kosta Hörmann, conseiller de gouvernement; de deux conservateurs : le Dr Čiro Truhelka, pour la section archéologique, et M. Othmar Reiser, pour la section d'histoire naturelle; de deux conservateurs adjoints : MM. V. Apfelbeck, pour les collections entomologiques, et Fr. Fiala, pour les collections préhistoriques et botaniques; enfin de trois préparateurs et adjoints : MM. Zelebor, Čurčić Despić, affectés à la section d'histoire naturelle. La mort vient d'enlever au personnel du musée un de ses conservateurs hors cadre les plus savants et les plus dévoués, M. W. Radimsky, prospecteur en chef des mines, dont le nom est attaché à presque toutes les découvertes faites dans les dernières années sur le domaine si vaste de la préhistoire et de l'archéologie.

Depuis sa création à titre autonome, le musée de Sarajevo a non seulement accumulé une foule de matériaux dans ses collections, mais les recherches personnelles entreprises par les conservateurs ont donné lieu à toute une série de travaux scientifiques des plus importants. Ces travaux ont paru d'abord dans un recueil spécial intitulé *Glasnik zemaljskog Muzeja*, mais comme la langue yougo-slave restreignait nécessairement le cercle des lecteurs aptes à les lire dans le texte original, on a fort heureusement suppléé à cette restriction par la publication d'un recueil en allemand intitulé *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, dont chaque année, depuis 1893, nous donne un fort volume d'environ 600 pages in-4. Cette publication, abondamment illustrée, paraît sous la direction du Dr Moritz Hoernes, de Vienne, et elle nous permet de suivre l'épanouissement de jour en jour plus complet de ce mouvement scientifique dont le congrès anthropologique de Sarajevo, en 1894, a consacré, entre autres, l'importance.

Une visite, longue et approfondie, aux différentes sections du musée de Sarajevo s'impose à quiconque veut avoir de ce pays, si jeune de modernité, et si vieux d'une antiquité qui se perd dans la nuit des temps, une idée plus concrète que celle que pourra lui donner la lecture des livres. Dans les vitrines s'accumulent, depuis les vestiges les plus reculés des temps préhistoriques jusqu'aux costumes et aux objets des temps modernes, les témoins de l'évolution des civilisations successives, et c'est surtout au point de vue préhistorique et archéologique que le musée de Sarajevo finira bientôt par être un des plus curieux de l'Europe.



UN BOUT DE CAUSETTE AU BAZAR.

Le musée comprend deux sections, l'une archéologique et historique, l'autre d'histoire naturelle. En 1893, la première se composait des collections suivantes : 1° *collections préhistoriques*, comprenant plus de 5000 objets, y compris les résultats des fouilles de 1892, particulièrement fructueuses, sur le Glasinatz et à Jezériné; 2° *collections d'antiquités romaines et du moyen âge*, de plus de 1000 objets; 3° *collection numismatique*, de plus de 5500 monnaies; 4° *collection de pierres gravées*, avec 371 numéros; 5° *lapidaire*, composé de 54 pièces originales et de 46 moulages de pierres épigraphiées et de sculptures romaines et vieilles-bosniaques; 6° *collection de sceaux* et de *documents historiques* se rapportant à la Bosnie et à l'Herzégovine, au nombre de 146 pièces; 7° *collection anthropologique*, comprenant 53 crânes de tombeaux préhistoriques de l'époque romaine et du moyen âge, et 2 squelettes, dont l'un préhistorique et l'autre de l'époque romaine; 8° *collection de costumes* anciens et modernes, exposés en partie sur 75 mannequins entièrement habillés et accoutrés; 9° *collection d'objets ethnographiques*, parmi lesquels les plus beaux échantillons de l'industrie textile domestique indigène, broderies et ornementation des tissus, produits de l'art appliqué aux métaux précieux et autres, travail artistique du bois et décoration d'intérieur de la maison bosniaque.

Je reviendrai plus loin sur les découvertes préhistoriques et archéologiques faites dans le courant des dernières années, en faisant observer que l'inventaire de l'année 1893 en a été augmenté dans une proportion tout à fait remarquable et imprévue. Le nombre des objets recueillis dans les derniers temps en des stations exceptionnellement riches, comme celles du Glasinatz, de Boutmir, de Ripatch, etc., se compte par milliers, et, parmi eux, les objets typiques figurent par de nombreuses doublettes dont la possession, par voie d'échange par exemple, serait fort utile aux grands musées d'Europe.

En présence, d'un côté, de la richesse du sol en objets préhistoriques d'indiscutable valeur et, de l'autre, de l'imperfection des premières fouilles entreprises par des archéologues amateurs, le Gouvernement a, par une ordonnance parue il y a quelques années, placé toutes les fouilles et tous les objets appartenant à des particuliers sous la surveillance et le contrôle des autorités compétentes. En vertu de cette ordonnance, les monuments ayant un caractère historique, d'archéologie ou d'art, sont mis à l'abri des atteintes profanes et ne peuvent être modifiés en aucune façon sans permission gouvernementale préalable. Cette permission est obligatoire également pour pouvoir entreprendre des fouilles dans des tombeaux, grottes, etc. L'exportation de tous les objets mobiliers se rapportant à l'archéologie est interdite et, si la vente en est permise dans les limites du pays, le Gouvernement se réserve le droit de préemption. L'exportation peut être exceptionnellement autorisée sur la délivrance d'un certificat spécial. Toutes les découvertes du genre doivent être annoncées à l'autorité et les pièces communiquées au gouvernement central, à moins qu'elles ne soient d'un intérêt présumé insuffisant pour l'envoi. Les contraventions sont punies d'amende et jugées en première instance par l'autorité du district. Ces mesures restrictives sauvegarderont, en premier lieu, les monuments d'un intérêt archéologique des atteintes inconsidérées des indigènes, et elles permettent de croire que le gouvernement attache une sollicitude supérieure à l'étude des questions qui sortent des préoccupations d'ordre purement politique.

La section d'histoire naturelle du musée de Sarajevo comprend : 1° Les *collections minéralogiques et*

géologiques, composées de plus de 4 000 échantillons de roches, minerais, espèces minérales, fossiles, produits des forges anciennes avec leur outillage, etc. Le plus grand nombre de ces pièces se rapportent à la Bosnie-Herzégovine où les minerais abondent; on y trouve une superbe collection de céphalopodes du trias et de belles pièces fossiles des grands mammifères de l'époque néogène.

2° Les *collections botaniques* comprennent un herbier général, un herbier spécial de la flore dalmate, un autre de la flore serbe et de la flore bulgare, plus l'intéressant herbier de la flore indigène, composé de plus de 3 000 espèces et variétés. Parmi les espèces appartenant en propre à la Bosnie-Herzégovine, j'ai noté les suivantes :

Saxifraga Blavii. Engl. Trebevitch.
Iris bosniana. G. Beck. Jahorina plan.
Plantago reniformis. Id. Trechkavitza plan.
Avena Blavii. Asch. et Jank. Trebevitch.
Orchis bosniana. G. Beck. Trechkavitza.
Mulgedium Pancicii. Jahorina.
Dianthus Freynii. Vandas. Tchorchnitza plan.
Saxifraga Prenia. G. Beck. Bielachnitza plan.
Dianthus Knappii. Asch. Kan. Bileck.
Crocus Vilmae. Fiala. Sarajevo.
Asperula Wellsteini. Adam. Maglitch.
Crepis dinarica. G. Beck. Trebevitch.
Nymphyandra sp. Pantosc. Yaïtze.
Aconitum bosniacum. G. Beck. Trechkavitza.
Euphrasia dinarica. Id. Près de Sarajevo.
Gentiana dinarica. Id. Vrani plan.
Salvia brachyoda. Vandas. Vrbanié.
Cytisus bosniacus. G. Beck. Trebevitch.
Primula bosniaca. Id. Trechkavitza.
Angelica brachyradiata. Vlasitch.

Parmi les espèces rares, il faut citer un *Veronica crinita*, Kit., dont la variété *bosniaca* est particulière à la flore. (Fr. Fiala, *Wiss. Mitth.*, III, p. 620.) Le *Pinus leucodermis*, Ant., et le *Picea omorica*, Panc., sonttout à fait caractéristiques de la région, et on y trouve également le *Daphne Blagayana*. (Fiala, Seunik., *ibid.*, I, p. 570 et 590.)

Les galeries de botanique contiennent également une collection de bois indigènes, des reproductions artificielles sous cadre des espèces végétales les plus caractéristiques, etc.

3° Les *collections zoologiques* sont d'autant plus dignes d'étude que les matériaux se rapportant à la presqu'île des Balkans sont restés jusqu'à présent assez précaires, et qu'un certain nombre de savants spécialistes, tels que MM. Reiser pour l'ornithologie, Tomasini pour l'herpétologie, Apfelbeck pour l'entomologie, se sont donnés pour tâche l'étude, non seulement de la faune spéciale des provinces d'occupation, mais encore des régions avoisinantes du nord de la presqu'île. Les grands mammifères de la région comprennent l'ours (*Ursus arctos*), dont un bel échantillon fut tué en 1892 à Kroupatch, près de Sarajevo, le loup, le renard, le sanglier, le chevreuil, le chamois, etc. Le cerf y existait autrefois, mais il a disparu depuis. Les vitrines ornithologiques reproduisent des scènes vivantes et le mode de nidification des espèces. Les espèces aquatiques sont nombreuses; parmi les rapaces, à citer le vautour à collier (*Gypaetus barbatus*), en voie d'extinction dans la région. La faune particulièrement intéressante des cavernes a fourni, entre autres, une nouvelle espèce de poisson, le *Paraphoxinus Ghelaldii*, et de curieuses espèces d'insectes du genre *Pogonus* (sub. gen. *Anophthalmus*), dont M. Apfelbeck a fait une étude spéciale. La faune entomologique, au reste, est très riche dans la région et fort bien représentée au musée. La collection de coléoptères de la Bosnie-Herzégovine comprend à elle seule 76 familles, avec 1 005 genres et 5 000 espèces, et celle des lépidoptères compte 500 espèces. On y voit encore une collection de 70 000 insectes que MM. Apfelbeck et Čurčić ont rapportée d'une mission entomologique en Bulgarie pendant l'année 1892. A noter encore une collection de coquillages et de crustacés appartenant à la région bosni-herzégovinienne.

L'exploration scientifique de cette région est loin d'être terminée, et la mise en œuvre des matériaux déjà accumulés demandera encore plusieurs années, avant que toutes les espèces même aient pu être déterminées. On ne saurait parler d'études scientifiques sur la Bosnie-Herzégovine sans rappeler les noms de deux voyageurs précurseurs dont les publications sont devenues en quelque sorte classiques : Ami Boué et Otto Blau. Leurs successeurs, depuis l'occupation, ont fait grande besogne déjà et certains domaines ont fort bien été étudiés. Je citerai notamment les travaux sur la géologie auxquels MM. de

Mojsisovics, Tietze, Bittner, Paul, etc., ont consacré les années qui suivirent l'occupation et qui ont été publiés sous le titre de *Grundlinien der Geologie von Bosnien-Hercegowina* [1].

Pour indiquer, par un exemple choisi parmi beaucoup d'autres, le genre de découvertes scientifiques qu'on peut espérer du sol de la Bosnie, je citerai la première tentative d'exploration que M. Fiala fit, il y a trois ans, d'une caverne qui se trouve à 1400 mètres d'altitude sur le flanc de la Biélachnitza et qui est connue sous le nom, assez remarquable pour des raisons philologiques, de *Megara*. Cette caverne est non seulement curieuse à cause de son développement souterrain et du pittoresque de ses formations calcaires meublant les dômes et les couloirs, mais on y a découvert une quantité considérable d'ossements appartenant à l'espèce fossile d'un ours, l'*Ursus spelaeus*, contemporain du mammouth. Or la trouvaille de cette espèce est la première qu'on a faite jusqu'à présent dans la presqu'île des Balkans. Une tentative préliminaire de fouilles plus approfondies, entreprises par M. Fiala, a promis des découvertes si intéressantes que l'accès de la grotte a été prohibé par ordre gouvernemental, en attendant que des fouilles sérieuses et rationnelles y aient été menées à bonne fin.



MOSQUÉE ET COIN DE BAZAR. — SARAJEVO.

J'aborde maintenant un chapitre dont l'étude est une des plus intéressantes pour qui veut se rendre compte de la portée des modifications dont le régime actuel a pris en main la réalisation : je veux parler de l'enseignement et de l'instruction publique en Bosnie-Herzégovine.

Sous la domination turque, l'état de la culture intellectuelle, sur la base scolaire, est resté très fruste chez les trois fractions religieuses de la population. « Aucune des branches de l'administration turque, dit M. Ljuboje Dlustuš, ne se trouvait dans un état aussi déplorable que l'instruction publique. »

L'administration des vilayets ne s'occupait que de l'instruction à donner à la population scolaire musulmane, sans tenir compte des besoins de près des deux tiers restants de la population non musulmane. La loi scolaire ottomane de 1869, conçue du reste dans un esprit assez libéral, ordonnait la création, dans chaque province, des établissements d'enseignement suivants : 1° des *mekhtebs* ou écoles élémentaires (4 années); 2° des *roujdias* ou écoles primaires supérieures (4 années); 3° des *idadias*, équivalentes aux écoles industrielles supérieures (3 années); 4° d'une *soultanié*, ou école supérieure d'enseignement pour le service civil ou militaire (6 années de cours).

Or, jusqu'en 1878, la Bosnie-Herzégovine ne possédait que des *mekhtebs*, des *roujdias* et une *idadia* à Sarajevo. La loi prévoyait l'existence d'une mekhteb au moins dans chaque village et dans chaque quartier (*mahallé*) de ville. L'entretien en incombait aux *kotars*, ou districts scolaires respectifs, et l'impôt scolaire était obligatoire.

Mais ces établissements étaient confessionnels, ne s'adressaient qu'aux enfants musulmans, et l'instruction donnée à ceux-ci était avant tout religieuse; de plus, la langue indigène serbo-croate ou yougoslave était négligée au profit du turc et au détriment de l'instruction réelle. Le recrutement du personnel

1. In *Jahrbuch d. K. K. Geolog. Reichsanstalt*, Vienne, 1880.

enseignant se faisait dans les *médresséhs* ou écoles musulmanes de théologie. Or l'enseignement et l'éducation que les *hodjas* ou maîtres d'école aux mekhtebs y recevaient, étaient tout à fait insuffisants, et seuls, les sujets musulmans pouvaient occuper les fonctions de maître d'école.

L'enseignement privé avait d'autres tendances, d'autres méthodes et très peu de moyens. Les écoles catholiques étaient sous l'égide des P. Franciscains, à qui l'Autriche et la France accordaient quelques subventions, et les écoles orthodoxes devaient s'organiser sur l'initiative des communautés du culte et suivant les ressources dont celles-ci pouvaient disposer. On s'accorde à dire que ni les écoles catholiques, ni les orthodoxes ne furent à la hauteur de leur tâche, et que ni les franciscains, ni les popes maîtres d'école ne possédaient généralement l'instruction qu'il aurait fallu pour remplir cette tâche. L'école musulmane aussi bien que l'école chrétienne restaient bien au-dessous du rôle éducateur qu'elles jouaient depuis longtemps dans les contrées d'Europe les plus arriérées.

Au moment de l'occupation, le contingent scolaire se répartissait de la façon suivante entre les différentes écoles élémentaires alors existantes :

Écoles musulmanes : roujdias 18, médresséhs 18, mekhtebs 499. Le personnel enseignant comprenait 505 instituteurs et 18 institutrices, soit, au total, 553. La population scolaire était de 23 308 enfants, dont 15 948 garçons et 7 360 filles.

Écoles chrétiennes élémentaires : catholiques 54, avec un personnel enseignant de 56 et une population scolaire de 2 295 ; orthodoxes 56, avec 75 membres du personnel enseignant et 3 253 élèves.

Il se trouve de la sorte qu'en 1880 les musulmans avaient une école pour 900 habitants et pour 90 enfants d'âge scolaire, et que la proportion de leurs enfants fréquentant l'école était de 52 pour 100. Chez les catholiques, on trouvait par contre une école sur 3 877 habitants, dont 388 enfants scolaires, et chez les orthodoxes une école pour 8 870 habitants seulement, dont 887 enfants scolaires. De fait, 8.2 pour 100 seulement des enfants chrétiens fréquentaient l'école, alors que 91.8 pour 100 demeuraient sans instruction ou à peu près. M. Dlustuš estime qu'au moment de l'occupation, sur une population totale de 1 158 440 habitants (recensement de 1879) 95 pour 100 sont restés sans instruction scolaire.

Lorsque, en 1879, les esprits commencèrent à s'apaiser, le gouvernement procéda à la réouverture des écoles existantes et à l'application la plus large de la loi scolaire ottomane de 1869; d'un autre côté, le principe de l'admission des enfants dans les écoles, sans distinction de culte, nécessitait la création d'écoles gouvernementales interconfessionnelles dans les localités où il n'existait pas d'école jusqu'alors, et la création d'une école de ce genre dans les localités également où il existait déjà une ou plusieurs écoles confessionnelles. L'inauguration de ces nouvelles écoles n'alla pas sans de notables difficultés. Le manque de personnel enseignant surtout se fit vivement sentir, au point que le gouvernement dut s'adresser à l'autorité militaire, qui mit un certain nombre de sous-officiers de l'armée à sa disposition, pour remplir les fonctions de maîtres d'école. Les communes contribuaient avec beaucoup de bonne volonté à l'aménagement des nouveaux établissements scolaires ainsi qu'à leur entretien, et quelques particuliers appuyaient l'initiative de l'État de leurs propres deniers. Il va sans dire que le programme des nouvelles écoles élémentaires devint celui des écoles similaires modernes d'Europe, et qu'une réforme essentielle y prit place : celle de la substitution de la langue yougo-slave à la langue véhiculaire turque, en usage jusqu'alors, et cela de préférence à la langue allemande, qui ne fut enseignée qu'à la troisième année des études scolaires.

Dans les écoles gouvernementales, l'enseignement religieux est donné par les représentants des quatre cultes : musulman, catholique, orthodoxe, israélite, qui fournissent le contingent scolaire.

A partir de 1882 la courbe de la scolarité devient rapidemennt ascendante. Écoles confessionnelles et interconfessionnelles de l'État se multiplient et accueillent une population enfantine qui élève à 14 pour 100, en 1885, le taux des enfants chrétiens fréquentant l'école. Les écoles interconfessionnelles ou *Staatliche Volksschulen*, qui nous intéressent surtout, sont, en 1893-94, au nombre de 161 avec une population de 13 802 élèves.

L'élément musulman, qui ne comptait que 426 élèves en 1883, en compte 2 618 en 1892 et 3 044 en 1893. Voici du reste la dernière statistique de fréquentation de ces écoles que j'ai pu me procurer :

Année scolaire.	Musulmans.	Orthodoxes.	Catholiques.	Juifs.	Divers.	Total.
1892-93	2 618	4 463	4 290	406	195	11 972
1893-94	3 044	5 102	5 027	447	182	12 802

Soit une augmentation de 15 29 pour 100 pendant la dernière année scolaire, avec une participation de plus en plus nombreuse de l'élément musulman. Or à côté des écoles de l'État fonctionnent les écoles confessionnelles, au gré de leurs ressources spéciales, et dans la mesure inégale de leurs moyens d'action. La communauté religieuse ou « commune scolaire » est surtout développée chez les orthodoxes. Elle administre à la fois les fonds de l'église et ceux de l'école. Quant au budget scolaire confessionnel des musulmans, il s'alimente du revenu des biens *vakoufs*. On sait que, dans les pays musulmans, on appelle *vakoufs* les fondations pieuses instituées au profit d'établissements d'enseignement ou de philanthropie, pour l'entretien des mosquées et de leur personnel, etc. Le gouvernement ottoman déjà s'était préoccupé de la bonne administration de ces biens vakoufs, qui représentent des sommes considérables, et, jusqu'en 1883, le mode de contrôle, en vigueur jusque-là, avait été maintenu. En 1884 fut créée une sous-commission spéciale provisoire des vakoufs de district ; grâce à un contrôle sérieux, on put constater que les revenus vakoufs atteignaient la somme de 167 000 florins. Or l'excédent de la somme affectée en principal aux fondations spéciales suivant la volonté des testateurs ou des donateurs est constitué en fonds de subvention pour les écoles musulmanes. Ces ressources particulières du culte musulman dispensent le gouvernement austro-hongrois de subventionner ces écoles à l'égal des établissements similaires chrétiens, sauf dans certaines régions trop pauvres.

En 1894, sur le désir exprimé dans une pétition émanant des notables musulmans du pays, une haute commission définitive, dite des vakoufs, a été créée et l'excédent des revenus a été définitivement attribué à l'enseignement dans les mekhtebs et à la réforme de cet enseignement. Dans ces écoles, en effet, les enfants, au lieu de suivre pendant sept ou huit ans un enseignement d'ordre plutôt religieux, ce qui les mettait considérablement en retard sur les enfants du même âge des autres écoles, ne resteront dorénavant que pendant trois ans, de façon à pouvoir, avec un enseignement mieux approprié, entrer aux écoles supérieures sur le même pied que les élèves des écoles élémentaires chrétiennes et gouvernementales. L'importance de cette réforme n'a pas besoin d'être mise en relief : non seulement elle modifie profondément le programme des matières de l'enseignement, si intimement liées à l'esprit de l'éducation musulmane, mais, en uniformisant le schème qu'adoptent les musulmans sans répugnance ni hostilité, elle montre à quel point déjà l'esprit moderne a pu s'imposer à la partie éclairée de cette fraction de la population de Bosnie-Herzégovine. Puisqu'il est question ici des vakoufs, j'ajouterai qu'on fera aboutir prochainement un projet qui consiste dans la réunion, en un fonds national des vakoufs (*Landesvakuf*), de toutes les ressources des fondations pieuses. Ces fonds seraient gérés par la haute commission à laquelle on adjoindrait, pour y représenter leurs intérêts, des représentants de toutes les parties contributives du pays, le tout sous le contrôle supérieur du gouvernement. Aujourd'hui ce *Landesvakuf* représente déjà un capital de près de 5 millions de florins, avec un revenu de 300 000 florins environ.

Pour en revenir aux écoles, en 1881, 3 pour 100 seulement des enfants en âge de scolarité fréquentaient l'école, en dehors des écoles confessionnelles musulmanes. En 1891, ce chiffre était monté à 19 pour 100. Avant 1883, 1 pour 100 des indigènes savait lire et écrire ; en 1891, leur nombre est évalué, au minimum, à 10 pour 100. Ces progrès ne laissent pas d'être très dignes de remarque parce qu'ils sont considérables, eu égard à la période de temps restreinte depuis l'époque où les réformes dans l'enseignement ont été introduites, et à cause également du concours que la fraction musulmane de la population a apporté à l'œuvre de rénovation des écoles.

Certaines particularités sont à noter encore en ce qui concerne l'enseignement populaire. On n'a point l'intention d'introduire en Bosnie-Herzégovine l'instruction obligatoire. Parmi les raisons contre,

on fait valoir les inconvénients, mettons topographiques, de la région. Les maisons d'habitation, en effet, sont souvent éparpillées fort loin du centre scolaire dans la campagne, et les enfants sont parfois obligés de faire trois, quatre et même cinq lieues pour venir à l'école. En certaines circonstances, la nécessité de faire ce chemin exposerait les enfants à des accidents peut-être graves, et à des maladies qui pourraient devenir plus funestes que l'absence peu prolongée de l'école. Pour éviter autant que possible les cas d'empêchement résultant de la grande distance ou des intempéries, certaines écoles populaires sont aménagées avec dortoirs où, en hiver, les enfants sont gardés pour le repas de la journée et où ils peuvent passer la nuit en cas de nécessité. C'est une sorte d'internat temporaire ou de demi-pensionnat aux frais de l'État.

L'initiative privée marche de pair avec les efforts que fait le gouvernement dans la voie de l'instruction publique. En dehors des écoles confessionnelles, je citerai les établissements scolaires des congrégations religieuses de femmes. C'est ainsi que les Sœurs de la Charité établirent successivement des écoles pour jeunes filles à Dervent, Livno et Jèptché. La congrégation de l'Amour-Divin, établie à Sarajevo en 1882, y fonde deux établissements d'éducation et d'instruction pour les pauvres orphelins et les jeunes filles. En 1884, elle en crée deux autres, pour les filles, à Dolnia-Touzla et Bertchka. Une ferme modèle y est installée sur un terrain donné par le gouvernement. En 1894, les écoles des sœurs de l'Amour-Divin, de Saint-Joseph et de Saint-Augustin comptent 469 élèves jeunes filles (soit 84 de plus qu'en 1893), dont 328 à l'école de langue allemande et 141 à celle de langue bosniaque. De fort bons résultats, je veux dire très utiles, y sont obtenus dans l'enseignement des travaux manuels aux orphelins.

La congrégation du Précieux-Sang a fondé au couvent de Nazareth, près de Banjalouka, un orphelinat et un établissement d'instruction pour jeunes filles. L'année dernière, en 1895, une nouvelle école de ce genre a été inaugurée au couvent Saint-Joseph, à Bihatch. Je ne puis pas passer sous silence que le programme de ces écoles de congrégations religieuses admet l'enseignement de la langue française. Toutes ces écoles sont interconfessionnelles; elles accueillent les orphelins et les enfants sans distinction de culte, et tout prosélytisme religieux y est prohibé.

En 1879, le gouvernement créa à Sarajevo une école interconfessionnelle pour jeunes filles ; il en confia la direction à une femme dévouée, Mme O. Hörmann, qui dirigea l'établissement gratuitement durant deux ans. Le nombre des classes, qui était de quatre au début, fut élevé plus tard à huit. En 1894, cette école comptait 192 élèves, dont 36 catholiques, 54 orthodoxes et 92 juives. Plusieurs maîtresses d'école déjà sont sorties de cette école, dont les locaux commencent à être insuffisants.

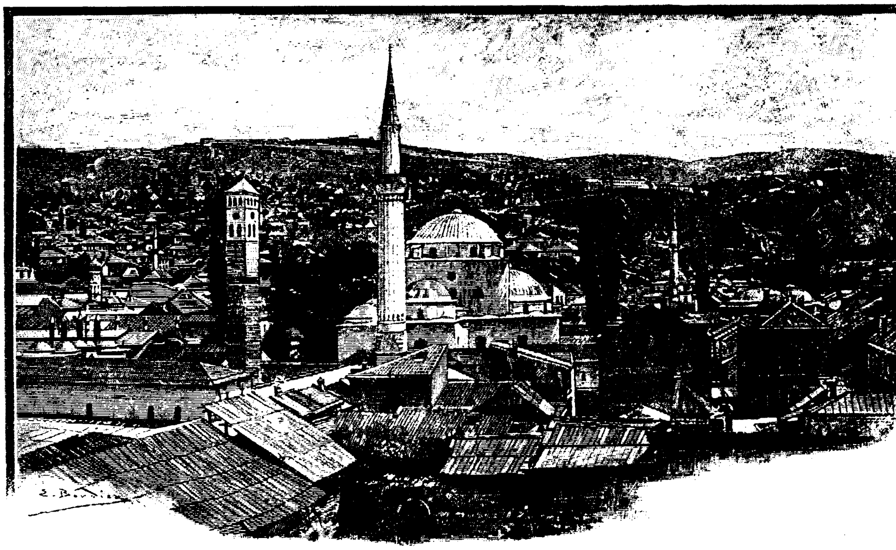
Certaines écoles confessionnelles sont absorbées par les écoles du gouvernement. C'est ainsi que l'école de garçons de la communauté austro-hongroise israélite est en voie de dissolution; elle manque de ressources et de personnel au courant de la langue bosniaque d'un côté, et de l'autre elle cède ses élèves à l'école gouvernementale.

Enfin, je noterai la création d'une école populaire à Plevlié, par le colonel du 32e régiment d'infanterie qui s'y trouve en garnison. Les enfants des fonctionnaires et des militaires y reçoivent une éducation primaire en langues hongroise et allemande. L'école porte le nom de « Marie-Thérèse ».

En résumé, l'enseignement primaire, élémentaire ou populaire, comprend les établissements suivants :

a) Des écoles gouvernementales interconfessionnelles; *b*) des écoles confessionnelles musulmanes, catholiques, orthodoxes, israélites; *c*) des cours auxiliaires d'instruction primaire dans les établissements spéciaux tels que stations agronomiques, ateliers du gouvernement, etc.; *d*) des écoles privées ayant un programme mixte d'enseignement primaire-secondaire.

La réforme de l'enseignement public, si profonde et nécessairement si retentissante, a dû porter essentiellement sur la question des manuels scolaires. Lorsqu'il s'est agi de donner à la langue indigène la place à laquelle elle prétendait de droit, et qui lui revenait dans l'intérêt même des études, on a dû tenir compte de certaines considérations importantes. On sait que la fraction orientale des Yougo-Slaves a conservé jusqu'à ce jour l'alphabet cyrilliaque, alors que la fraction occidentale se sert de l'orthographe phonétique et de l'alphabet latin. Comme les deux fractions sont representées dans le pays, les



LA BEGOVA-DJAMIA ET LE BASTION JAUNE.

orthodoxes employant l'orthographe cyrilliaque et les catholiques l'orthographe latine, les autorités scolaires en ont tenu compte; en faisant publier, à l'usage des différentes classes, des manuels scolaires spécialement adaptés aux écoles de Bosnie-Herzégovine, on a adopté pour les uns l'orthographe serbe et, pour les autres, l'orthographe croate. Outre l'avantage de cette dualité au point de vue de la facilité plus grande de l'enseignement par la lecture, plus ou moins familière déjà à l'élève, on pouvait éviter de la sorte le reproche d'une faveur accordée plutôt à l'une qu'à l'autre des deux tendances nationalistes, avérées ou non. Ces manuels devaient, au surplus, envisager le sentiment musulman, assez enclin à s'émouvoir, et le choix des matières d'exercices scolaires réclamait l'exclusion de tout sujet pouvant froisser les sentiments religieux de l'élève et des parents. Il fallait éviter d'élargir davantage encore l'écart religieux et social qui existe, malgré tout, entre la population musulmane et la chrétienne dans ce pays. La tâche, on le voit, fut délicate autant qu'importante; il faut croire qu'elle fut résolue à la satisfaction des intéressés, si l'on en juge par les chiffres de statistique du contingent scolaire, de jour en jour plus nombreux, parmi les quatre confessions religieuses qui confient leurs enfants aux écoles du gouvernement.

Avant de passer à un rapide examen des établissements d'enseignement secondaire et supérieur, quelques mots encore sur l'écriture plus spécialement indigène, bosniaque, qui porte le nom de *bosantchitza.* D'après M. Truhelka[1], l'écriture bosniaque, avec ses caractères différentiels, est issue, à titre d'écriture cursive, du cyrilliaque, elle-même fille de la première écriture slave, la *glagolitza.* La bosantchitza ne servirait plus aujourd'hui qu'à un nombre de plus en plus restreint d'indigènes, et l'on peut prévoir son extinction dans un avenir très rapproché. Elle sera remplacée par l'écriture cyrilliaque ou l'écriture latine, après avoir caractérisé, entre autres, les inscriptions lapidaires du XVe et du XVIe siècle. Beaucoup de ces inscriptions présentent, en dehors de la valeur historique que leur donnent le sens et la date de l'inscription, un intérêt philologique en ce sens qu'on assiste à l'évolution des caractères vers des formes autonomes, et qu'on y surprend certaines bizarreries de l'écriture qui peuvent, à titre d'exemple, être invoquées pour expliquer des bizarreries de même nature rencontrées dans d'autres régions et dans d'autres écritures. Je me rappelle, à ce sujet, une discussion malheureusement incomplète que M. le professeur Letourneau avait engagée, il n'y a pas longtemps, à la Société d'Anthropologie, sur les caractères alphabétiformes des dolmens de France. Ces caractères dolméniques ne tiennent aucun compte de la régularité d'une ligne verticale ou horizontale et se couchent, se renversent, s'inclinent avec un égal mépris de l'axe principal de leur forme. Dans les vieilles inscriptions lapidaires bosniaques de l'Herzégovine, relevées par M. Truhelka, les lettres se renversent, se couchent, se suivent à rebours, etc.; sur une inscription d'une pierre rectangulaire conservée au couvent de

1. *Die Bosančica*, in *Wiss. Mittheil.*, II, p. 357.

Houmatz, les lettres, sur trois rangs, contournent en spirale les quatre côtés de la pierre. Enfin, sur une inscription de Vlagiévina, on a tracé la suite des caractères de droite à gauche, c'est-à-dire à l'orientale, avec les lettres à l'envers. Ainsi les aurait tracées celui qui repose dans le tombeau, et qui adresse son épitaphe au passant.

Avec la bosantchitza épigraphique ou lapidaire s'est développée l'écriture cursive, beaucoup moins fine et surtout moins à l'abri des caprices individuels de ceux qui l'employaient dans l'usage courant.

Cette écriture se transmettait de père en fils, de génération en génération, trésor national comme la légende et la chanson. Catholiques, orthodoxes et musulmans s'en servaient et s'en servent encore en partie. Chez les nobles musulmans, la femme, aussi bien que l'homme, apprend à s'en servir, non pas à l'école, mais à la maison où un membre de la famille ou un domestique se charge des fonctions d'initiateur. M. Truhelka distingue entre la bosantchitza des couvents et celle des nobles musulmans (*begovska*), l'une cultivée, orthographiée et calligraphiée, celle-ci fruste, sans grammaire ni orthographe. Il y a quarante ans, la bosantchitza fut encore l'écriture en quelque sorte officielle des couvents franciscains. Actes de naissance, chroniques, registres étaient écrits en caractères bosniaques cursifs, soignés et contrastant singulièrement avec l'écriture négligée et incertaine de la main inculte du noble beg musulman.

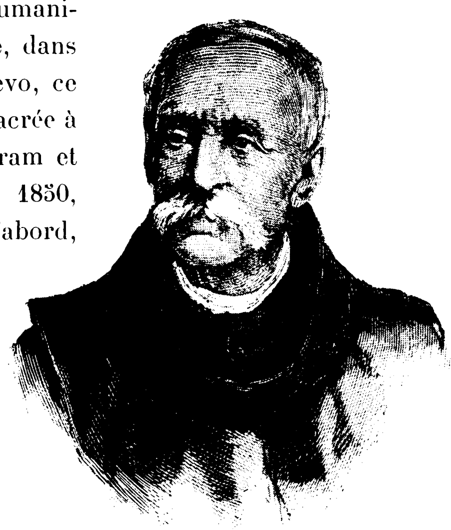
Au reste, si la vieille écriture bosniaque disparaît, elle n'aura jamais dépassé la valeur d'une écriture populaire simpliste, et si le fait de son origine dans la seule Bosnie qu'elle caractérise prouve la ségrégation de ce tronçon yougo-slave de la souche cyrilliaque, les grands noms du Parnasse bosniaque l'ont dédaignée dans la transcription de leur pensée.

Parmi ces noms de poètes nationaux bosniaques se trouvent, pour ne citer que quelques contemporains, ceux de Sounitch, de Martin Neditch, de Marianovitch, de fra Joukitch et de fra Gergo Martitch. Neditch est mort l'année dernière. Il avait pris pour sujet d'un de ses poèmes l'entrée des troupes austro-hongroises en Bosnie-Herzégovine, tout comme fra Martitch avait écrit, en 1878, une ode en leur honneur et, en 1879, une ode pour les noces d'argent de l'empereur. Les Pères franciscains, en effet, avaient tout lieu de se réjouir du nouvel état de choses, eux qui, depuis des siècles, avaient entrepris et continué courageusement la lutte pour leur liberté et celle des chrétiens, et qui avaient, maintes fois, affronté, les uns le supplice, les autres la prison et la persécution. Fra Martitch s'en fit l'éloquent interprète. Et comme la vie agitée de ces moines, qui sont des poètes célèbres, jette une certaine lumière sur l'état des choses en Bosnie à l'époque si mouvementée du milieu de ce siècle, quelques notes biographiques ne seront pas superflues, mais méritées.

Fra Joukitch est connu, entre autres, par une collection de poèmes nationaux qu'il fit paraître, en collaboration avec fra Martitch et Marian Sounitch, en 1858, à Esseк, sous le titre de *Narodne pjesme bosanske i hercegovack*. La seconde partie de cette anthologie fut perdue, à la mort de l'éditeur de la première. Lorsque, en 1850, Omer Pacha vint porter les armes en Bosnie, fra Joukitch était maître d'école à Vartzar Vakouf. Le généralissime ottoman l'estima pour des services rendus aux troupes et lui confia, après la prise de Yaïtzé, la répartition d'une certaine somme d'argent parmi les catholiques du district; il l'amena ensuite à Banjalouka et l'adjoignit à une mission que le sultan envoya à Agram pour complimenter le nouveau ban de Croatie. La mission y fut mal reçue par la jeunesse ardente de la capitale croate, et il se peut qu'Omer Pacha en ait conçu un certain ressentiment contre le moine franciscain. Quelque temps après, en effet, celui-ci fut accusé par son ancien protecteur de malversation des sommes qu'il lui avait confiées naguère, mandé à Sarajevo et emprisonné sous l'accusation d'entretenir des relations coupables avec les ennemis de l'empire. Joukitch, désespérant de la situation, tenta de se suicider en se coupant la gorge. Fort heureusement pour la renommée d'Omer Pacha, il ne réussit qu'à se blesser et lorsqu'il fut guéri, le sultan ordonna son transfert à Constantinople d'où, par l'entremise du nonce, fra Joukitch fut dirigé sur Rome. Plus tard, il résida à Diakovar et mourut à Vienne des suites d'une opération chirurgicale [1].

1. *Erinnerungen aus dem Leben des Serdar Ekrem Omer Pacha*, par le Dr K. 1885.

Fra Gergo Martitch a failli également devenir la victime de l'inconstance d'humeur d'Omer Pacha. Après une vie des plus mouvementées où, tour à tour, le prêtre, l'homme politique et le poète ont eu leur période d'activité et de gloire, celle du poète a définitivement conquis le souvenir durable de ses concitoyens. Ils le récompensent déjà, le Nestor de leurs poètes, du glorieux titre d'Homère slave. Martitch est actuellement le poète populaire le plus connu et ses poèmes épiques, parmi lesquels les *Osvetnitchi*, les « Vengeurs », tiennent le plus haut rang, paraissent jouir d'une grande renommée. Avec un grand esprit de justice il chante les tristesses du pauvre *raïah* chrétien, tout aussi bien que l'ardeur guerrière et la bravoure de ses tyrans musulmans. On vante, avec la fidélité de ses descriptions et des types guerriers qu'il met en scène, la puissance de son génie créateur. Néanmoins son œuvre est celle d'un disciple du Christ et la trompette guerrière de ses épopées vibrantes est dominée par des clameurs de pitié, pour se terminer par des accents d'humbles tendances humanitaires. Fra Gergo Martitch naquit le 5 février 1822, à Posouchié, dans l'Herzégovine [1]. En 1834, il entre au couvent franciscain de Krechevo, ce même couvent où il vit aujourd'hui dans une retraite sereine, consacrée à l'étude et à la poésie. De 1839 à 1840 il fréquente l'université d'Agram et termine en 1844 à Stuhlweissenburg ses études de théologie. En 1850, Omer Pacha le trouve comme vicaire à Sarajevo et le protège d'abord, comme il protégeait tous les franciscains dont il espérait se servir pour mieux dompter les musulmans, mais qu'il finit par opprimer ensuite. Obligé de fuir, fra Gergo ne revient qu'en 1852, à la suite du rappel d'Omer. Après avoir rempli une mission d'enquête religieuse en Bulgarie et en Valachie, il devient curé de la petite commune de Novi-Cheher en Bosnie. C'est à cette époque qu'il écrivit la seconde partie des « Vengeurs », à laquelle devait succéder plus tard une troisième partie. Il traduisit également en croate quelques chefs-d'œuvre de la littérature classique française, l'*Iphigénie* de Racine, *René* et *Atala* de Chateaubriand, etc., ainsi que l'*Énéide* de Virgile. Un poème épique, *Osmaniyé*, était tombé victime, très prosaïquement, des persécutions d'Omer : avant de fuir, fra Gergo avait caché le manuscrit dans son grenier, et les souris n'en laissèrent pas subsister une seule feuille. De 1863 à 1878 Martitch fait partie du *medjliss* ou conseil de vilayet à Sarajevo ; il y fonde une école catholique élémentaire et, en 1878, il est nommé *custos* de l'ordre des franciscains en Bosnie. Enfin, en 1892, le pape confirme son élection de *lector jubilatus*, et c'est avec ce titre que l'infatigable défenseur des droits chrétiens se retire à Krechevo, où l'accompagnent l'estime et le respect de tous. Le 14 janvier 1895, fra Gergo y a fêté, par une messe d'or, son jubilé de prêtre, cérémonie rare à laquelle ses admirateurs, ses amis et les autorités ont apporté, avec une décoration de l'empereur, le tribut de leurs hommages. Parmi ces hommages, l'un des plus caractéristiques fut certainement celui dont un musulman, Hadji Sali Tchizmitch, se fit l'interprète au nom de ses coreligionnaires : ils tenaient à complimenter le vieillard pour les qualités éminentes de son cœur et de son grand caractère. Fra Gergo habite à Krechevo une cellule où des armes, sabres, fusils, etc., coudoient, contre les murs, des rosaires et des images saintes, image elle-même de la vie si agitée et si sereine à la fois du défenseur de la chrétienté. Au mur également est appendue une ghouzla avec l'inscription suivante : « Fra Grgo Martic, 1848 » ; au-dessous, des vers d'Horace qui résument bien cette existence du moine bosniaque, poète et guerrier de la paix :



FRA GERGO MARTITCH.

Camoenis nuper idoneus
Et militavi non sine gloria
Nunc arma defunctumque bello
Barbiton, hic paries habet.

1. Fr. Selak, *Bosn. Post.*, 1895.

Les poètes bosniaques ont écrit leurs œuvres en langue yougo-slave, ou serbo-croate, dont Grimm proclamait la supériorité sur toutes les langues slaves. « Le croate, dit M. G. Perrot, est, comme le serbe, avec lequel il ne fait qu'un seul et même idiome, une langue sonore et harmonieuse. Cette langue a été cultivée de bonne heure. Elle eut, au XVIe et au XVIIe siècle, son centre littéraire à Raguse; elle l'a, plus tard, transporté à Agram.... Sœur des idiomes slovène et bulgare, la langue croato-serbe — c'est le vrai nom qui lui convient — sera peut-être adoptée un jour comme langue littéraire de tous les Slaves du Sud. Leur développement intellectuel ne pourra que gagner à cette unité; le morcellement des dialectes ne prête guère à la grande littérature [1].»

J'en reviens à l'organisation de l'enseignement secondaire en Bosnie-Herzégovine. Depuis 1879, une série de créations nouvelles est venue s'ajouter, comme un complément naturel et indispensable, à l'œuvre régénérée de l'enseignement primaire. Ces établissements ont été créés au fur et à mesure des besoins et des moyens de les satisfaire. En 1879, le gouvernement fonda à Sarajevo un *Real-Gymnasium*, sorte d'école industrielle où les langues anciennes, grec et latin, étaient enseignées facultativement. Plus tard, il en est sorti un gymnase de plein enseignement (*Ober-* et *Untergymnasium*) où les études sont actuellement de huit années, auxquelles correspondent autant de classes. Je ne puis entrer dans le détail du programme des matières enseignées; cependant telles parties méritent d'être signalées. L'étude du latin y prend bien la part du lion, et les musulmans, pour qui cette langue garde, malgré tout, un parfum de langue liturgique aux allures provocantes, n'étaient guère enclins à livrer l'intelligence de leurs fils aux beautés captivantes du supin et de l'ablatif, fût-ce dans Cornelius Nepos, l'Epitome et même Virgile. Leur inquiétude fut neutralisée lorsque, à la place du grec facultatif, le programme accueillit l'étude du vieil arabe depuis la IIIe jusqu'à la VIIIe classe.

La langue yougo-slave fut élevée à la dignité de langue nationale ou bosniaque et prend le pas sur l'étude de l'allemand. La doctrine religieuse admet trois programmes différents, suivant les trois principales confessions. La langue hongroise est enseignée dans les classes supérieures, mais ne peuvent être admis que les élèves originaires des pays appartenant à la couronne de Hongrie. Le français est facultatif éliminatoirement avec l'italien.

Durant l'année scolaire 1893-94, le gymnase de Sarajevo a été fréquenté par 346 élèves : les orthodoxes y sont en majorité et les musulmans figurent pour 34. Presque tous les élèves musulmans sont stipendiés par l'État et la plupart appartiennent à des familles pauvres; cinq, jusqu'à présent, ont terminé leurs études au gymnase, et l'un d'eux est entré à l'université de Vienne. La plupart des élèves, du reste, reçoivent des bourses d'études soit de l'État, des communes rurales ou des communautés ecclésiastiques. Les élèves sont en grand nombre exemptés du payement du minerval. Les livres de classe — ils ne sont pas dans le commerce, — ainsi que le matériel scolaire pour quelques-uns, leur sont délivrés gratuitement. 47 élèves du gymnase ont, jusqu'à présent, et depuis 1887, passé leur examen de fin d'études ou examen de maturité : dont 23 catholiques, 12 orthodoxes, 6 israélites, 5 musulmans et 1 nazaréen. 27 ont choisi la carrière du droit, 12 font de la médecine. L'un d'eux, le Dr Niko Manditch, après avoir fait ses études de droit à Vienne *sub auspiciis imperatoris*, a été proclamé *doctor utriusque juris* en 1893; il avait choisi comme sujet de thèse la « signification historique et juridique de l'*Erazi-Mirijé* », c'est-à-dire la propriété foncière domaniale en Bosnie. La faveur impériale, la plus haute récompense, est accompagnée du cadeau d'un anneau en brillants avec les initiales de l'empereur.

En 1894, M. Alanpovitch a passé, comme premier docteur en philosophie de Bosnie, son examen à l'Université de Vienne.

Le gymnase de Sarajevo occupe un grand bâtiment moderne à deux étages, bien aménagé, avec un matériel d'enseignement qui se complète peu à peu avec les ressources du budget. Le gouvernement se propose de créer sous peu un internat général. L'utilité en est manifeste pour les élèves de la campagne surtout, et ceux de la ville aussi, à qui leur famille ne saurait donner, en dehors de la classe, ce complé-

1. G. Perrot, *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du Sud*, Tour du Monde, 1870, p. 307.

ment d'éducation générale dont ils pourraient avoir besoin. La commission des vakoufs, encouragée par le gouvernement, a, sous ce rapport, pris les devants. Le 15 octobre 1894 a été inauguré, à Sarajevo, un internat ou *convict* où, sous la direction d'un prêtre musulman, les jeunes élèves musulmans du gymnase trouveront gratuitement la nourriture et le logis avec, pour les parents, des garanties sérieuses de bonne surveillance. Dès l'ouverture, 30 élèves ont pu être reçus. Ne serait-il toutefois pas préférable d'avoir un internat interconfessionnel, accessible aux élèves de tous les cultes, afin que la vie en commun, l'échange journalier et incessant des idées, le métissage des caractères et des sympathies, etc., puissent créer cette atmosphère libérale de commune tolérance qui doit être, pour la vie future de l'homme, le produit de l'éducation de l'adolescent?

Avec le gymnase de plein exercice de Sarajevo, la Bosnie-Herzégovine possède un autre établissement de même degré à Mostar, dans la capitale de l'Herzégovine.

Depuis 1882 fonctionne également le gymnase à 8 classes des Jésuites de Travnik. Il reçoit des externes de toutes les confessions et forme comme une sorte d'annexe au séminaire catholique.

Je citerai, pour mémoire, l'existence à Sarajevo d'un pensionnat militaire spécial pour les fils d'officiers du corps d'occupation.

Afin de subvenir au recrutement indigène de son personnel enseignant, le gouvernement a créé dans la capitale une école normale ou *préparandie*. Cette école admet des élèves de toutes les confessions; les cours y sont de trois ans. En 1893-94, elle comptait 58 élèves instituteurs — soit 11 de plus que l'année précédente, — dont 27 catholiques, 18 orthodoxes et 13 musulmans. Sur ce chiffre, 45 étaient stipendiés par l'État et internes de l'établissement. On arrivera sans doute sous peu à ne plus en être réduit à faire appel aux instituteurs des pays de la monarchie austro-hongroise, dont le concours serait, paraît-il, assez précaire en raison de la modicité relative des traitements et du caractère apparent d'exil qu'affecterait un déplacement dans les nouvelles provinces d'occupation. Toutefois le ministre, M. de Kallay, tient de plus en plus à voir en Bosnie-Herzégovine des maîtres qualifiés et pourvus de leurs brevets. En 1895, 7 écoles n'ont pu fonctionner faute de personnel enseignant, et plutôt que de donner un enseignement mauvais ou mal approprié, on préfère ne pas en donner du tout. Sous peu, la préparandie pourra fournir à l'État, tous les ans, 40 instituteurs bien préparés, et ce nombre sera suffisant pour combler les lacunes actuellement existantes.

Toutes les réformes et créations dont je viens de parler, avec d'autres que j'envisagerai plus loin, ont été faites avec les ressources ordinaires du budget général. La progression des dépenses afférentes au budget de l'instruction publique est donnée par les chiffres de la statistique suivante.

En 1882, l'instruction publique est portée pour un chiffre de 130 000 florins; en 1884, 457 285 florins, y compris les dépenses occasionnées pour de nombreuses constructions nouvelles; en 1888, 319 994 florins; en 1889, 341 000 florins; en 1890, 386 300 florins; en 1891, 420 570 florins. Sur ces chiffres, les écoles populaires (*Volksschulen*) revendiquent : en 1884, 25 000 florins; en 1885, 47 000 florins; en 1886, 62 000 florins; en 1887, 68 000 florins, etc.; depuis, une somme d'au moins 100 000 florins.

Dans le budget des dépenses de certains établissements figure un petit chapitre qu'il est intéressant de relever : c'est celui des excursions scolaires, dont le principe a été mis à profit dans les dernières années. C'est ainsi que les élèves de l'école commerciale ont fait, sous la direction de leurs professeurs, plusieurs excursions d'étude à travers les parties les plus intéressantes de la Bosnie. En 1893, une partie des élèves du gymnase supérieur ont également fait, dans ces conditions, un voyage d'instruction jusqu'aux rives de l'Adriatique. Nous savons, par l'exemple de nos caravanes scolaires de Paris, les bienfaits incontestables d'un tel système d'éducation complémentaire. Et puisque des comparaisons s'imposent, il faut bien constater que l'Algérie est restée bien plus longtemps réfractaire à notre système d'éducation scolaire que la Bosnie-Herzégovine ne l'a été à un système similaire. Les deux pays sont profondément musulmans; mais, tandis qu'en Algérie un demi-siècle d'efforts a été nécessaire pour aboutir à une organisation complète du système scolaire, la Bosnie-Herzégovine a mis un temps bien moindre pour arriver au même résultat. Il est curieux de noter à cet égard le sentiment de la presse officieuse que je trouve exprimé dans un

article récent paru dans la *Bosnische Post*. L'auteur de cet article estime que la nouvelle génération, en Algérie, ne pense plus autant que celle d'Abd-el-Kader à l'autonomie et à la résistance fière, et que les vieilles traditions pâlissent. « Le plan qui préside à l'organisation du système scolaire musulman en Algérie est de portée très haute; il tend au développement du niveau intellectuel et de l'éducation du musulman algérien. Il est tout à fait naturel, dit-il, que l'idée fondamentale de la réorganisation soit l'autonomie confessionnelle reposant sur l'idée gouvernementale française. En Bosnie-Herzégovine, on a eu heureusement à se féliciter de la collaboration de l'élément musulman dans l'élaboration des principales mesures qui ont été prises pour élever le niveau de l'enseignement musulman, et si la France n'est arrivée à des résultats de ce genre qu'après de longues années seulement, il faut tenir compte des difficultés qu'elle a rencontrées et qui ont retardé la réussite de ses efforts. »

Cette collaboration de l'élément musulman en Bosnie-Herzégovine a été, en effet, très habilement ménagée. Nous en trouvons un exemple très intéressant dans la création, à Sarajevo, d'un établissement d'instruction juridique spécial : l'école du *Schériat* ou *cheriats-Richter-Schule*. Cette institution est équivalente, en quelque sorte, à une faculté de droit musulman. On sait que la juridiction musulmane religieuse empiète considérablement sur la juridiction civile, et le *chériat* ou droit canonique musulman, si on peut dire ainsi, y joue un rôle considérable et profondément invétéré. Lorsqu'après l'occupation toutes les branches administratives ottomanes furent soumises à une réforme plus ou moins radicale, et cela dans les limites du respect que le nouvel état de choses apportait à l'ancien, une partie de la juridiction ancienne appliqué aux musulmans fut maintenue. Tout en assurant la rapidité, l'intégrité et le bon marché de l'action judiciaire, la nouvelle procédure désirait tenir compte d'habitudes prises et ne pas bouleverser entièrement des principes établis. La tâche ne fut point aisée dans un pays où la codification du droit civil fut à peu près nulle, et où la législation nouvelle doit, d'un côté se régler sur les principes du droit moderne dans les pays de la monarchie, de l'autre prendre en considération le développement historique du droit en présence d'institutions disparates, sans oublier l'équitable intérêt à porter aux différentes confessions religieuses. Une partie des troubles qui éclatèrent en 1881-1882 furent mis à la charge de l'insuffisance de ce que nous appellerions chez nous la justice de paix. Une réforme, dans ce sens, fut introduite qui porta les meilleurs fruits : il s'agit de l'institution d'une juridiction en conciliation, ou *Bagatellverfahren*, qui peut connaître de petites contestations ou procès jusqu'à concurrence de 50 florins. Le juge y est assisté de plusieurs assesseurs indigènes, élus par les indigènes eux-mêmes des différentes confessions. J'ai vu fonctionner ce tribunal à Sarajevo, et j'ai été frappé des résultats qu'on y obtenait avec une simplicité de moyens grande. Pour les musulmans, cette participation de l'indigène à la juridiction fut portée à des instances supérieures à celle du *Bagatellverfahren*. A cet effet, un *kadi* ou juge musulman se trouve adjoint aux autorités de district et aux tribunaux d'arrondissement; de plus, au tribunal supérieur de Sarajevo siègent un *moufetich* (président de tribunal sous le régime ottoman) et un *kadi*. Ces magistrats musulmans sont nommés par le gouvernement et rétribués directement par l'État, comme les autres fonctionnaires. Leurs fonctions sont restreintes à la juridiction du *chériat*, s'appliquant aux questions litigieuses qui relèvent du droit musulman en matière de succession, et destinée à connaître également de toutes les affaires concernant la propriété familiale. Ces institutions datent de l'année 1883 [1]. Il importait donc de donner à ces juges spéciaux, nommés par le gouvernement sur la proposition du *reïs-oul-ouléma*, une éducation et une instruction en rapport avec les fonctions qu'ils étaient appelés à exercer.

A cet effet fut créée en 1887 l'école du *chériat*. Durant trois ans, les élèves y reçoivent un enseignement spécial dans les matières suivantes : grammaire arabe, logique, exégèse, dogmatique, droit du chériat, théologie morale, stylistique juridique, droit de succession, procédure du chériat, législation en matière foncière, éléments de jurisprudence générale plus spécialement applicable à la Bosnie-Herzégovine,

1. On consultera avec fruit, pour toutes les questions qui se rattachent à l'organisation judiciaire en Bosnie-Herzégovine, avant et après l'occupation, l'ouvrage suivant : *Das Justizwesen Bosniens und der Hercegovina*, par Eduard Eichler, conseiller de gouvernement à Sarajevo, Vienne, 1889, Librairie de la Cour.

langue bosniaque, mathématiques et géométrie, géographie, histoire universelle. En 1893-94, l'école était fréquentée par 38 élèves, tous internes, et le nombre des professeurs (*imâms*) était de 9.

Les bâtiments de l'école s'élèvent sur le flanc d'une montée, à proximité de la tchardjia. L'architecture en est élégante, dans un style néo-mauresque assez sobre pour être de bon goût. Autour d'un *patio* intérieur, rafraîchi par le jeu d'une fontaine monumentale, s'ouvrent les salles d'étude et la mosquée. Au premier, les chambres d'habitation des élèves et des professeurs, la salle des conférences et une salle de lecture; les salles de service, réfectoires, etc., le tout réglé sur les habitudes et le genre de vie à la turque des habitants de l'école.



ÉCOLE DU « CHÉRIAT », A SARAJEVO.

Ces élèves se recrutent en partie à l'institution scolaire musulmane désignée sous le nom de *Dar-oul-mouhallinim* : à proprement parler une école normale pour le recrutement des *hodjas* ou instituteurs des écoles primaires musulmanes.

Le *Dar-oul-mouhallinim* fait ainsi une sorte de concurrence à la *préparandie* dont j'ai parlé plus haut, avec cette différence que l'enseignement y est bien moins préparatoire aux fonctions que l'élève doit exercer à la sortie de l'école.

Dans les bâtiments occupés par le *Dar* se trouve installée également une *roujdia* musulmane, école primaire à la turque au second degré. Les élèves y sont admis au minimum d'âge de huit ans, à leur sortie de la *mekhteb*, et connaissant déjà les éléments du Koran et l'écriture.

Une visite aux classes de ces deux établissements m'a laissé l'impression de l'école arriérée, de l'école orientale, fanatique encore de la routine. L'enseignement confessionnel, rigide et jaloux, surcharge la mémoire de l'élève d'un fatras scolastique et d'un bagage mnémotechnique, sans valeur ni utilité pour la vie pratique qu'il doit mener en concurrence avec des compatriotes des autres cultes, alors qu'il aurait le plus grand besoin d'un savoir réel et positif. Ces maîtres musulmans, je les ai vus les mêmes jusqu'au fin fond de l'Asie centrale, faisant réciter à leur classe les éléments de la grammaire arabe. Au cours de géographie, je prie un des élèves de me montrer sur la carte murale la position de Sarajevo : il se perd dans le Beloutchistan; son voisin, mis sur la route, finit par épeler le nom en bosniaque. La Mecque, que le professeur substitue à ma demande, est désignée de suite, ce qui me paraît caractéristique. Contre les murs, quelques tableaux systématiques d'histoire naturelle avec des légendes en allemand, ce qui les rend inutiles ou à peu près. Au reste, le goût du musulman instruit, ou devant l'être, ne se porte guère vers la pictographie des choses de la nature, mais bien vers le dessin calligraphique des lettres ou des mots en sentences turques, arabes, persanes, formant des monogrammes plus ou moins harmonieusement enchevêtrés. Ce goût de la calligraphie mystique, porté souvent jusqu'à la vénération, est partagé par tous les Orientaux qui font usage du calame.

Je rattache à l'enseignement secondaire un certain nombre d'institutions pour l'enseignement spécial, technique, commercial, professionnel, manuel, agricole, etc. Ces créations sont pour la plupart de date récente et dues à l'initiative de M. de Kallay. L'idée directrice qui a guidé apparemment le gouverne-

ment dans la création de ces établissements, voudrait doter ce pays, dont les ressources ont été insuffisamment mises à profit par les indigènes, beaucoup moins d'hommes d'un savoir théorique éminent ou de savants, que d'hommes d'un savoir pratique et dont l'activité instruite puisse trouver son application immédiate, dès leur sortie de l'école, soit dans l'administration, dans le commerce ou dans l'industrie professionnelle.

C'est dans cet ordre d'idées que fut fondée, en 1889, une *école technique* (*Technische Mittelschule*), destinée à former un personnel où l'État puisse recruter ses fonctionnaires sur tous les domaines des travaux publics, ponts et chaussées, eaux et forêts, mines, cadastre, etc. Cette école est divisée en trois sections : constructions, mines, forêts, auxquelles correspondent des cours spéciaux, ou en partie communs, de trois années. L'enseignement théorique à l'école est complété par un enseignement pratique sur le terrain, en ce sens que les élèves sont admis à collaborer temporairement aux travaux que l'administration entreprend ou poursuit dans le pays, soit constructions, exploitations de mines ou de forêts, entreprises et améliorations agricoles, etc. Des subsides spéciaux défraient également les voyages d'études que les élèves entreprennent en été pour l'étude du terrain, les exercices de géodésie, etc. En 1893-94, l'établissement était fréquenté par 62 élèves, dont 26 orthodoxes, 23 catholiques, 3 musulmans, 1 protestant et 1 juif; 26 étaient originaires du pays (dont 2 de l'Herzégovine) et 18 appartenaient aux divers pays de la monarchie. Plus de la moitié reçoivent des subsides du gouvernement ou des communes, variant de 100 à 220 florins par an. Depuis la fondation de l'école jusqu'en 1894, 11 élèves appartenant à la section de construction et 14 à la section forestière y ont terminé leurs études. Ils sont pour la plupart entrés au service de l'administration indigène. Aux élèves indigènes spécialement est accordé le bénéfice du volontariat d'un an pour le service militaire.

La création, dans les dernières années, de nombreuses *écoles commerciales* m'amène à donner une esquisse rapide d'ensemble du commerce des nouvelles provinces d'occupation.

Depuis une quinzaine d'années les conditions du mouvement commercial ont considérablement changé. Les principales causes de ce changement sont : la construction du réseau de chemins de fer et d'un réseau très étendu de routes carrossables, l'entrée de la Bosnie-Herzégovine dans l'union douanière austro-hongroise, la productivité croissante du pays et, jusqu'à un certain point, le changement dans certaines pratiques commerciales de la population marchande.

Sous le régime ottoman, le mouvement commercial n'était pas aussi réduit qu'on pourrait le supposer d'après la situation géographique et la topographie accidentée du pays. Alors, comme aujourd'hui, la plus grande partie des transactions se faisaient avec l'Autriche-Hongrie et une partie avec Constantinople, la Roumélie et la Serbie. En 1868, le chiffre de l'importation atteignait 10 millions et demi, et celui de l'importation un peu plus de 8 millions seulement. Ce pays fut toujours plus producteur que consommateur vis-à-vis de l'étranger.

Avant 1878, les routes étaient mauvaises et le transport des marchandises se faisait à dos de bêtes, les voitures étant rares sur la grand'route et inconnues à l'intérieur du pays. Aujourd'hui, comme je l'ai dit au commencement de ce volume, les chemins de fer sillonnent une grande partie du pays et la modicité des tarifs rend le transport des marchandises préférable par cette voie. En 1894, plus de 4 000 voitures existent dans le pays. En 1885, le réseau routier comprend 1 644 kilomètres de routes de premier ordre correspondant à nos routes nationales, et 1 360 kilomètres de routes de district. En 1889, il y a en tout 3 463 kilomètres de routes et 3 800 kilomètres en 1891, sans compter plusieurs centaines de kilomètres de voies forestières. Ces voies de communication sont surtout l'œuvre de l'administration militaire, et on est réellement surpris de voir avec quelle rapidité ces superbes chaussées, qui prennent en écharpe par de multipes lacets des cols élevés, ont été tracées et ouvertes au trafic. Le mouvement commercial cependant n'a pas pris jusqu'à présent un essor tel, qu'on ne soit pas amené à escompter plutôt l'avenir, bien que les progrès soient déjà considérables. Mais la plupart des réformes, qui doivent modifier les chiffres de la statistique, sont encore trop jeunes pour que l'effet soit déjà très notable sur le chiffre des exportations et des importations de l'étranger; je veux parler surtout des

innovations introduites sur les domaines agricoles et de l'élève du bétail. Toutefois, si en 1882 le mouvement commercial n'est monté qu'à 18 millions de florins environ, il s'accuse par environ 30 millions en 1891, soit une élévation de 60 pour 100. A cette élévation le



UNE VUE DU BAZAR.



ÉCHOPPE D'ÉPICIER.

chiffre de l'importation participe dans la proportion de 40 pour 100, et celui de l'exportation pour 80 pour 100. Avec la seule Hongrie, le chiffre du commerce a été de 7 120 000 florins en 1889; de 8 300 000 en 1890 et de 9 millions en 1891. L'exportation a non seulement augmenté le nombre de ses produits, mais elle s'est créé des débouchés plus lointains, jusque dans l'Europe occidentale et l'Amérique.

Les principaux articles d'exportation de la Bosnie-Herzégovine sont les céréales, les pruneaux, le bétail destiné à la boucherie, les chevaux, les peaux brutes, les produits forestiers, la laine, les graines oléagineuses, le miel, le tabac, les tapis et les bibelots artistiques sortant des ateliers de l'État. Les régions septentrionales, riveraines de la Save et de la Serbie, exportent surtout vers la Croatie et la Slavonie les produits de la riche Posavina : blé, maïs, prunes, colza. Le maïs ou *koukouroutz* est cultivé partout en très grandes quantités : la farine de maïs entre dans la fabrication du pain, dans l'alimentation du porc destiné à l'engraissement, et les épis égrainés avec la feuille servent de nourriture principale au bétail pour l'hiver. J'ai parlé ailleurs de la prune, mais il faut noter que le produit de sa distillation, le *raki* ou *slivovitz*, forme également en certaines années un important article d'exportation vers les régions voisines. Le Nord bosnien exporte encore, avec une notable quantité de bêtes à cornes, surtout le porc, engraissé au maïs, et ce commerce se trouve principalement entre les mains des orthodoxes. L'exportation du bétail a pris un développement très considérable surtout depuis que la réorganisation du service vétérinaire a mis le pays à l'abri des épizooties, désastreuses naguère et très fréquentes.

La dernière grande épizootie sévissant sur les bovidés remonte à 1882 et c'est à partir de ce moment qu'on prit des mesures sérieuses pour préserver les frontières du côté de la Serbie, du Novi-Bazar et du

Monténégro. Une grande partie des transactions se fait par le district de Dolnia-Touzla, et plus spécialement vers la Slavonie, par les localités de Bertchka, Orajié et Bosna-Chamatz, situées sur la Save. Depuis 1882, le nombre des animaux exportés est monté de plus de 30 pour 100 et la valeur en a plus que doublé. En 1892, l'exportation du bétail vers la Croatie et la Slavonie a été de 1 400 chevaux, 7 100 moutons et chèvres, 33 738 bovidés et 207 760 porcs. Un certain chiffre de l'exportation échappe au contrôle de la statistique : c'est celui des bêtes que les petits acheteurs au détail vont acquérir de village en village, comme c'est l'usage encore en Bosnie. En 1891, la Posavina, et plus spécialement le district de Dolnia-Touzla, a exporté du bétail pour une somme globale de 3 millions, et de 3 millions et demi en 1892.

Les régions méridionales, et surtout l'arrondissement de Travnik et l'Herzégovine, exportent, principalement vers la Dalmatie et l'Italie, le mouton et la chèvre, les chevaux et les bovidés. En 1892 ont été exportés sur la Dalmatie 81 400 moutons et chèvres, 15 260 bêtes à cornes, 1 580 chevaux et mulets, 9 500 porcs. C'est en grande partie le mouton de Bosnie-Herzégovine qui fournit la viande salée et fumée connue sous le nom de *castradina*.

Les marchés principaux de cette partie des nouvelles provinces d'occupation sont Trieste et Fiume, avec le port d'embarquement de Metkovitch à l'embouchure de la Narenta. Dans quelques années, ce sera encore Spalato, lorsque la ligne du chemin de fer y aboutira. La Bosnie-Herzégovine posséderait bien un port, sur territoire national, dans cette enclave de Klek qui, sur une longueur de 8 kilomètres, met la côte de l'Herzégovine en rapport avec l'Adriatique; mais on a reculé devant la déclaration de franchise de ce port, pour ne pas porter atteinte à ceux de Trieste et de Fiume.

Quant aux articles d'importation, la plupart viennent des pays de la monarchie, en raison même de l'union douanière; une partie proviennent de l'Allemagne, de l'Italie, de la Suisse et de la Turquie. Ce sont le café (Trieste), le riz (Italie), le pétrole, le sucre, l'huile d'olive (Dalmatie), le sel marin, les liqueurs fermentées, lainages et draperies, articles de luxe à la turque et fines étoffes (Constantinople), soieries (monarchie et Italie), passementerie, tapis (Turquie), allumettes (Venise en partie), fers et aciers manufacturés, bougies, cuirs manufacturés et fourrures (Allemagne en partie), vêtements, draperies, etc. On voit bien dans les bazars de la Bosnie-Herzégovine des marchandises allemandes, suisses, anglaises, hollandaises, italiennes, turques, mais on n'en voit guère de françaises, si ce n'est le papier à cigarettes, qui, du reste, se fait imiter sans vergogne. Il n'est pas sans intérêt, à titre de comparaison, de voir dans quelle mesure l'Allemagne participe au commerce de ces pays. Dans une statistique pour l'année 1892, publiée par le ministère de l'Intérieur à Berlin, je trouve les données générales suivantes sur le commerce d'importation et d'exportation entre l'Allemagne et la Bosnie-Herzégovine.

Importations en Bosnie-Herzégovine.

	marcs.
Objets en métal, machines et matériel de chemins de fer	300 000
Cuirs bruts, cuirs manufacturés et cuirs laqués	50 000
Fourrures	20 000
Objets manufacturés	40 000
Nattes en fil de cocotier	20 000
Objets de luxe et bibeloterie (or, argent, montres, instruments d'optique, de musique, etc.)	40 000
Couleurs et pinceaux	8 000
Bimbeloterie, objets de Nuremberg	12 000
Drogues et produits pharmaceutiques	30 000
Boissons et comestibles	20 000
Au total, y compris des articles de moindre importance, une valeur de sur 450 000 marcs en 1891[1].	540 000

Exportations de Bosnie en Allemagne.

	marcs.
Pruneaux secs	2 320 000
Peaux brutes, mouton, chèvre, animaux de chasse	400 000
Douves et bois de chais	200 000
Loupes de chêne et bois d'œuvre	50 000
Cannes et objets en bois manufacturés	50 000
Tabac coupé et cigarettes	50 000
Résidus de distillerie	50 000
Incrustations, tapis et autres tissus	35 000
Au total, y compris des articles de moindre importance, une valeur de sur 4 500 000 marcs en 1891[1].	3 155 000

1. *Deutsches Handelsarchiv*. Publication du Ministère de l'Intérieur, Berlin, 1893.

Dans quelques années, les chiffres d'importation pour certains articles que la Bosnie-Herzégovine était obligée jusqu'alors de tirer de l'étranger, y compris les pays de la monarchie, tomberont de plus en plus à un minimum complémentaire. La création de la sucrerie d'Oussora, l'établissement de brasseries indigènes, les soins apportés à la vinification en Herzégovine, la création d'une fabrique de passementeries à Sarajevo, l'activité donnée aux salines, établissements métallurgiques et forges de l'État, etc., rendront ce pays de moins en moins tributaire de certaines industries de l'étranger auquel il a dû avoir recours jusqu'à présent.

Avec le développement de l'aire commerciale et l'ampleur des opérations, les habitudes du commerçant indigène se sont modifiées. Autrefois le musulman de Bosnie-Herzégovine limitait ses affaires aux frontières de son pays. Quelques rares orthodoxes avaient seuls en mains le lointain commerce international. Le principe moderne du renouvellement répété du capital, avec un bénéfice restreint, n'était pas et n'est pas encore dans les habitudes commerciales de ce pays : le marchand préfère garder longtemps sa marchandise pour en retirer un pour cent de profit très élevé. La tenue de livres était, pour le grand nombre, chose inconnue; le droit commercial reposait sur des principes très vagues, et nul établissement de crédit ne venait faciliter les transactions sur des garanties de confiance réciproque.

Aujourd'hui le pays est sillonné en tous sens par le fil télégraphique et toutes les localités de quelque importance sont desservies par des bureaux de poste. Postes et télégraphes sont sous la dépendance de l'administration militaire. Les postes laissent à désirer. Les envois de colis à l'étranger, au delà des pays de la monarchie, sont obligés de passer par l'intermédiaire d'agences et celui de formalités gênantes et onéreuses.

En 1889 a été fondée à Sarajevo, avec succursale à Mostar, sous le nom de *Bosansko-Hercegovatzka Narodna Dionitzka Banka*, une maison de crédit, banque nationale, au capital-actions de 100 000 florins. Au début les actions, de 200 florins, ne trouvaient que difficilement preneurs à 150 florins. En 1894, on a doublé le capital et les actions sont montées, d'après la *Bosnische Post*, au cours de 500 florins. La banque a distribué, en 1893, 12 pour 100 de dividendes, avec 22 000 florins attribués au fonds de réserve qui atteint 47 000 florins. A cette banque est attachée une caisse d'épargne qui a reçu en versements, pendant l'année 1893, la somme de 764 152 florins, soit 248 215 florins de plus que l'année précédente. Longtemps le capital indigène, aux mains de musulmans pour une grande partie, s'est refusé à participer à la création de maisons de crédit indigènes.

En dehors d'une certaine défiance aidée par l'esprit de néophobie, la cause en était aussi dans la défense que fait la loi religieuse, le Koran, de prêter de l'argent à taux d'intérêt. Toutefois ces préventions commencent à s'atténuer; l'incertitude du lendemain semble faire place à une meilleure confiance, et l'on voit des capitaux indigènes participer récemment à la création de caisses d'épargne, assurément utiles, dans certaines autres villes, comme Bertchka, Banjalouka et Biélina.

Une autre prévention, assez gênante pour le commerce, a disparu de l'esprit de ces populations si méfiantes au début : celle contre la monnaie fiduciaire et les valeurs représentatives. Le papier-monnaie autrichien circule aujourd'hui partout, et le marchand se rend compte de la valeur d'un chèque. Est-ce un reste de cette prévention qui fait que les billets de banque doivent être intacts pour avoir toute leur valeur? Il m'est arrivé à Sarajevo de me voir refuser au change un billet, sous prétexte qu'il était écorné ou légèrement entamé au bord. On vous change bien le billet, mais on retient un certain agio proportionné à la surface manquant à l'intégralité du papier rectangulaire!

Une autre plaie qui rongeait ce pays jusque dans les dernières années, était l'usure. Le système hypothécaire n'était pas encore introduit et le commerçant aussi bien que l'agriculteur avaient beaucoup de peine à se procurer des espèces sonnantes, qu'ils n'obtenaient que moyennant un taux usuraire de 3 à 5 pour 100 par mois.

Il est incontestable qu'un revirement des plus importants s'est effectué dans les habitudes commerciales depuis que le gouvernement s'est appliqué à porter remède aux principales causes d'une situation aussi fâcheuse. Assurément l'instruction, éclairant le futur commerçant sur le mécanisme et la valeur

des opérations commerciales modernes, devient un de ces remèdes les plus efficaces, et c'est dans ce but que la Bosnie-Herzégovine a été dotée, depuis dix ans, d'une dizaine d'*écoles commerciales* établies dans les principaux centres commerçants du pays.

La première de ces écoles fut fondée à Sarajevo en 1886. Puis vinrent successivement celles de Mostar, Livno, Biélina, Bertchka, Dolnia-Touzla, Bihatch, Travnik, Banjalouka, enfin, en 1893, celle de Trébinié.

La création de ces écoles répondait d'ailleurs à un désir exprimé par l'élément commerçant de la classe moyenne de la population indigène. En dehors d'une instruction générale, l'enseignement, qui est de trois ans jusqu'à présent, comprend plus spécialement les matières commerciales, droit et législation, calcul et correspondance, tenue des livres et travaux de comptoir, produits commerciaux, etc. Les cours de langues étrangères, italien et français, y sont facultatifs. Les élèves sortent de l'école primaire gouvernementale et leur âge varie de onze à vingt-deux ans. L'enseignement est gratuit et la plupart des élèves reçoivent encore le matériel scolaire. En 1893-94, l'école de Sarajevo était fréquentée par 75 élèves, dont 31 catholiques, 26 orthodoxes, 13 israélites, 3 musulmans et 2 divers. Celle de Travnik comptait 35 élèves et celle de Livno 40. A leur sortie de l'école, les élèves se placent, jusqu'à présent, volontiers dans les maisons de commerce, la banque, l'administration des contributions ou dans d'autres branches de l'administration gouvernementale.

Enfin, pour terminer ces indications succinctes sur le commerce de la Bosnie-Herzégovine, je noterai les efforts que la Hongrie soutient pour élargir ses relations avec les nouvelles provinces. En 1890, le musée commercial de Buda-Pest, d'accord avec le gouvernement hongrois, a installé une succursale à Sarajevo, puis à Mostar, Banjalouka et récemment à Bertchka. Ces succursales forment de petits musées d'échantillons des produits d'importation et d'exportation, marqués au prix de vente, et des agents spéciaux sont commis pour donner tous les renseignements que les intéressés pourraient leur demander. En 1890, la succursale de Sarajevo a fait un chiffre d'affaires de 51 000 florins; de 109 000 en 1891; de 159 000 en 1892 et de 241 000 florins en 1893. De son côté, l'association autrichienne de l'*Export-Verein* essaie d'étendre le chiffre de ses affaires.

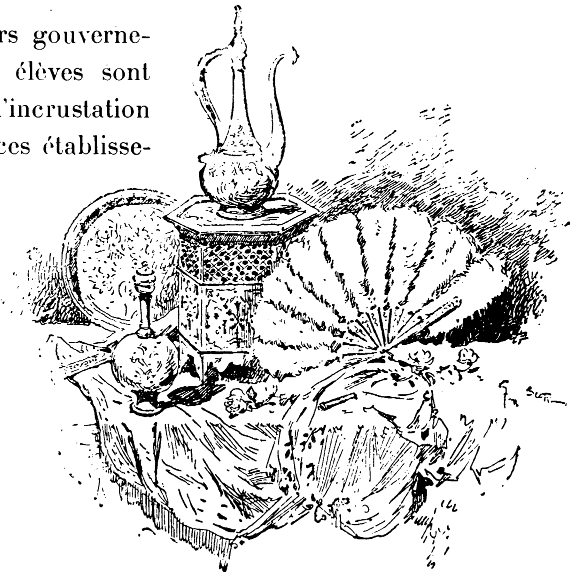
C'est à cette succursale du musée commercial de Buda-Pest qu'on peut voir exposés et mis en vente les produits des ateliers d'industrie artistique que le gouvernement a créés récemment dans la capitale. Ces ateliers sont le *Kunstgewerbliches Regierungsatelier* pour les travaux d'incrustation sur métal et sur bois, la ciselure et le repoussage du cuivre, de filigrane, etc., et le *Landesaerarisches Webeatelier* pour le tissage des tapis. Une visite à ces deux établissements ne saurait manquer d'intéresser l'étranger à qui les productions artistiques du bazar ont paru insuffisantes.

Jadis le travail artistique des métaux était fort en honneur dans ces pays, qui partagent avec le Monténégro et l'Albanie l'amour des belles armes et de l'ornement métallique. Les khandjars et les fusils y étaient plus indispensables au costume de l'homme que la veste et les chaussures. Comme aujourd'hui, les femmes se couvraient de bijoux nombreux, grands et larges, le plus souvent filigranés. Certaines armes atteignaient des prix extraordinairement élevés et les meilleures passaient du père aux fils comme des héritages de famille. Les indigènes, dédaignant la poterie ou la porcelaine, avaient la plupart de leurs ustensiles de ménage en cuivre, plus ou moins artistement ornementés. Les maîtres de Fotcha jouissaient d'une belle réputation d'armuriers et d'artistes pour la ciselure et ceux de Livno étaient renommés pour leur travail d'incrustation de fil d'argent sur bois.

Mais déjà sous le régime ottoman le goût du beau travail allait en se perdant avec la déchéance sociale, l'indifférence en matière d'art et la barbarie des mœurs en général. Lorsqu'en 1878 le port des armes fut prohibé, l'art décoratif appliqué aux métaux menaçait de s'éteindre complètement. De rares maîtres conservaient, avec les vieux dessins, la finesse du travail et la qualité des œuvres anciennes; mais on ne les trouve plus aujourd'hui à la tchardjia. J'en ai rencontré un à Sarajevo, dans la rue Therezia; il avait eu assez de confiance dans son art pour envoyer des échantillons de ses produits à l'exposition universelle de 1889 à Paris. D'autres vivaient à Fotcha, abandonnant de plus en plus un métier sans clientèle.

M. de Kallay ne voulut pas laisser péricliter entièrement cet art en quelque sorte national et, à cet

effet, il fit créer à Sarajevo, Livno et Fotcha trois ateliers gouvernementaux où, sous la direction de maîtres indigènes, les élèves sont appris spécialement au travail artistique des métaux et de l'incrustation à la manière du pays. Le ministre réussit à gagner pour ces établissements quelques vieux artistes qui apportaient, avec leur savoir-faire, les dessins si originaux d'ornementation dont la propriété se transmettait dans leur famille.



ÉCHANTILLONS DES ATELIERS DE L'ÉTAT, A SARAJEVO.

L'atelier de Sarajevo ne remonte qu'à l'année 1892. En 1894, 59 élèves apprentis, sous la direction de 5 chefs d'ateliers et de 15 contremaîtres, y apprenaient l'incrustation sur métal et sur bois, la ciselure, la gravure, le montage des pièces et la galvanoplastie. Ils reçoivent en outre un enseignement général, correspondant à celui de l'école primaire, et apprennent le dessin. Tous sont musulmans, internes en partie, jouissant non seulement de la gratuité de l'enseignement et de l'internat, mais recevant encore un salaire de 2 florins par mois durant les deux premières années, et de 4 florins durant les deux dernières années de leur apprentissage. Le gouvernement veut de la sorte attirer le plus d'élèves possible vers cette branche de l'industrie artistique. La fréquentation exclusive de cet établissement par des élèves musulmans s'explique par ce fait que jadis, sous le régime ottoman, le chrétien était exclu de l'exercice de certains métiers : seul le musulman pouvait être armurier, orfèvre, passementier, sellier, pelletier, etc., et il ne restait guère au chrétien artisan que le choix entre certains métiers réputés inférieurs, tels que cloutier, maréchal ferrant, fabricant de chaussures, etc.

Les produits de ces ateliers sont fort remarquables, et quelques-uns de petites merveilles de fine incrustation sur bois ou sur métal. Je m'étonne vraiment que beaucoup de ces modèles n'aient pas conquis une meilleure place dans certaines de nos vitrines, ou sur les étagères de nos amateurs de bibelots d'art dans le goût oriental. La maison G. de Paris est entrée depuis quelque temps en relations avec l'atelier de Sarajevo qui en reçoit également les dessins pour les commandes. Des fabricants de montres de Suisse, de Vienne et de Hongrie envoient les boîtiers pour l'ornementation, et des cuivres repoussés arrivent de Vienne pour y recevoir l'incrustation et la ciselure. Il y a là surtout des cassettes, des boîtes à bijoux, des guéridons, des cadres, etc., d'un travail admirable et j'ai vu un bambin de douze ans incruster fort joliment sous mes yeux des boutons de manchettes, des broches, fume-cigarettes, etc. On tentera prochainement l'incrustation sur ivoire, me dit le directeur, après qu'on aura trouvé un meilleur procédé pour le ramollir. Un grand nombre de motifs d'ornementation sont pris jusqu'alors dans l'*Art arabe* de Prisse d'Avesnes; d'autres font partie de l'imitation intégrale qu'on fait des aiguières, théières, vases et plats de Perse, de Boukhara et de l'Inde. L'imitation, quelque parfaite et même, comme travail, supérieure qu'elle soit au modèle, n'est jamais que l'imitation, et je préfère un *koumgane* ou un *aftobâ* de Boukhara ou de Téhéran, fût-il très inférieur comme finesse de repoussage et de ciselure, à une imitation plus parfaite de Sarajevo. C'est peut-être, avec le prix un peu élevé de ces objets, la cause pour laquelle ils n'ont guère dépassé Vienne et Buda-Pest. Par contre, quelle jolie collection de motifs d'ornementation ne trouverait-on pas parmi les dessins yougo-slaves, d'un caractère si personnel et qui assurerait à l'art bosniaque, au motif bosniaque, une place autonome!

Ces dessins ne trouveraient-ils pas également une faveur plus marquée que les motifs persans sur les tapis que fabrique l'atelier de tissage? Je le pense, en dépit des maquettes à la persane absolument remarquables que j'ai pu y voir et qui proviennent, me dit-on, d'un artiste persan venu spécialement à Vienne pour consacrer son art à fournir des modèles à l'atelier de tissage de Sarajevo.

Cet atelier a été inauguré en 1889, et il est très intéressant à visiter. Il occupait, en 1889, 120 jeunes

filles, catholiques, orthodoxes, juives et musulmanes, recrutées parmi la population citadine et payées depuis 40 kreuzers jusqu'à 1 flor. 10 pour un travail de dix heures par jour. Voici une petite gamine de neuf ans, très fière d'avoir gagné 7 florins depuis trois mois; elle a, comme beaucoup de ses compagnes, les cheveux et les ongles teints de henné. Les meilleures ouvrières sont, me dit-on, les catholiques, les plus actives les juives et les plus paresseuses les musulmanes. On préfère les prendre jeunes pour la facilité plus grande de l'apprentissage et la corruption moindre. Une ouvrière active arrive à faire jusqu'à 8 000 nœuds de tapis à la journée. Durant leur temps d'essai à l'apprentissage, elles reçoivent un salaire de 6 florins pendant trois mois, puis passent un examen de savoir-faire et sont gardées définitivement, ou renvoyées. Les tapis fabriqués ici sont de deux sortes : les uns faits à la main, les autres tissés à la navette. On fabrique, à côté du tapis bosniaque tissé solidement et rapporté en pièces multicolores rajustées, aux tons violents où le rouge domine, la plupart des tapis d'Orient et notamment le tapis persan.

L'établissement possède une teinturerie, qu'on se propose de perfectionner, et on projette également de lui adjoindre une filature. La matière première vient jusqu'à présent de Vienne, mais on commence à y utiliser également la laine indigène.

C'est la maison Haas, de Vienne, qui achète à l'avance tous les produits sortant de l'atelier, en vertu d'un traité qui est à la veille d'expirer; mais le touriste et l'amateur peuvent également s'en procurer à Sarajevo à des prix fixés par cette maison.



TISSERAND PASSEMENTIER. — SARAJEVO.

De tout temps le tissage fut l'industrie domestique bosniaque la plus répandue et les femmes tissent la plupart de leurs étoffes en laine de mouton ou de chèvre pour l'usage ordinaire. Très habiles teinturières, elles savent reconnaître les plantes tinctoriales et associer avec goût les assemblages de couleurs. Nos produits modernes ne sauraient rivaliser de qualité avec les produits de ces procédés simples et primitifs. Leurs couleurs résistent à des siècles, alors que les nôtres passent après des mois ou des années.

En somme, ces ateliers gouvernementaux peuvent rendre à l'industrie d'art bosniaque le service de ne pas la laisser péricliter et de lui assurer une place rémunératrice en en faisant connaître les produits.

Je dois citer enfin, à ce même chapitre de l'enseignement public, la création récente d'une école des métiers ou *Landes-Handwerkerschule*, fondée en 1890 à Sarajevo. Cette école doit répondre à un besoin qui s'est fait sentir dès l'arrivée de l'élément européen dans le pays : celui d'avoir des artisans indigènes, menuisiers, fabricants de meubles, serruriers, charrons, charpentiers, maçons, etc., qui sachent travailler à l'européenne, ajuster un meuble, fabriquer une clef, réparer une serrure, bandager une roue, etc. Le leur apprendre était rendre service des deux côtés. Le programme de l'école admet quatre années d'apprentissage professionnel et manuel à l'atelier, plus l'enseignement général des écoles populaires. Les apprentis doivent être indigènes et âgés au moins de quatorze ans. L'enseignement est gratuit et les élèves nécessiteux reçoivent des subsides pour subvenir aux frais de leur externat. L'école est fort bien tenue et le directeur, qui est un spécialiste connu, s'applique très assidûment à la faire prospérer.

Telles sont, sur le domaine si important de l'instruction publique et de l'enseignement technologique et professionnel, les principales innovations que le gouvernement austro-hongrois a introduites en Bosnie-Herzégovine depuis une quinzaine d'années. Le mérite en revient avant tout à M. de Kallay. La génération adulte actuelle échappe, il est vrai, pour beaucoup, aux premiers résultats de ces réformes, dont les fruits mûriront, avec les années, pour les générations suivantes. Ce serait assurément demander trop à l'esprit des anciens que de vouloir les faire briser du jour au lendemain avec les idées de torpeur et de quiète indifférence léguées par un long passé d'immobilité. Mais le lendemain sera celui des jeunes d'aujourd'hui, à qui on apprend de plus en plus le chemin des écoles, de l'atelier et du travail moderne.

A l'extrémité de la *tchardjia*, sur la rive gauche de la Miliatchka, s'élève un vaste bâtiment moderne, en style néo-arabe du XV[e] siècle : c'est la mairie ou *belledia*. Il est regrettable que l'emplacement, qui occupe 2 300 mètres carrés de superficie, ait été choisi au milieu de la ville basse indigène, où ce beau bâtiment se trouve à l'étroit, sans recul pour la perspective de ses formes et dans un entourage qu'il n'arrive pas à relever. C'est une construction haute de 20 mètres sur un plan en triangle, flanquée de pavillons turriformes, et ornée sur les façades de jolis dessins en *graffiti*. Jusqu'à présent les services municipaux étaient installés dans une vaste maison turque, à l'architecture inquiétante, assez peu digne d'une capitale comme Sarajevo dont le budget annuel dépasse un demi-million.

A la tête de la municipalité se trouve un bourgmestre élu, ainsi qu'un vice-bourgmestre. Le premier est actuellement un musulman, Beg Kapetanovitch Lioubouchak, et le second un orthodoxe, M. Petar T. Petrovitch.

Beg Kapetanovitch a succédé dans la dignité municipale à un autre musulman, le riche Fazilpasitch, dont le portrait orne les boîtes d'allumettes et qui avait lui-même succédé à Moustaï-Beg. Le père de celui-ci s'était retiré à Stamboul, alors que le fils avait pleinement accepté le nouvel avatar politique de la Bosnie, qui, au reste, n'était pas son pays d'origine. Kapetanovitch, lui, est originaire d'un district herzégovinien et son dévouement au nouvel état de choses s'est manifesté, entre autres, par la publication d'une brochure intitulée l'*Avenir de l'Islam en Bosnie-Herzégovine*, où ses sentiments néophiles trouvent, sous forme d'une prose qui est une succession de proverbes, une expression littéraire assez bizarre. L'aimable beg m'a fort gracieusement reçu et montré des cartons remplis, d'autres qui se remplissaient du produit de ses fouilles assidues dans le proverbiage oriental, arabe, turc et persan. Cela vaut bien une collection de timbres-poste. M. Petrovitch est un richissime ancien commerçant, très entendu aux affaires. Un de ses parents, son beau-frère, je crois, vient d'être enlevé par des brigands du côté de Monastir en Albanie; mais bien que ce fait n'ait aucun rapport avec la Bosnie, je le note parce que la population de Sarajevo a manifesté une grande sympathie à la famille de son édile à cette occasion.

On voit qu'un heureux libéralisme en matière religieuse a prévalu dans l'organisation de la municipalité de la capitale. Ce libéralisme est allé jusqu'à lui octroyer l'autonomie communale dont, au reste, elle fait fort bon usage. L'expérience ayant réussi pour la plus grande commune du pays, le gouvernement a favorisé et activé l'éducation progressive de la population à la conception de l'autonomie communale dans d'autres centres, et en 1890 le nombre de ces communes autonomes atteignait le chiffre de 87.

Les finances de la ville de Sarajevo sont florissantes, à en juger par les quelques chiffres que me prêtent les statistiques. En 1891, le budget municipal a été de 233 592 florins pour les recettes, et de 156 791 florins pour les dépenses, soit un excédent de recettes de 76 802 florins. En 1892, ces chiffres sont respectivement de 252 164 et de 173 934, soit un excédent de 78 230. En 1893, les recettes se chiffrent par 261 329 florins et les dépenses par 195 654, soit un boni de 65 675 florins. Enfin, en 1894, les dépenses sont montées à 294 115 florins, soit une augmentation de près de 100 000 florins, attribuée exceptionnellement à une série de travaux spéciaux pour lesquels, en outre, la municipalité a contracté en cette année un emprunt de 1 400 000 florins à la banque hypothécaire de Buda-Pest. Le terme d'amortissement est fixé à cinquante ans. Aux différents chapitres des dépenses régulières, je note les chiffres suivants pour 1895 : administration municipale, 24 950 florins; service sanitaire, 5 450 florins; écoles, 9 044 florins; travaux de construction, 174 390 florins; abattoir, 7 240 florins; éclairage de la ville, 4 000 florins; service des pompiers, 15 555 florins; logements de la garnison, 3 960 florins; conduite d'eau, 19 036 florins; administration de l'assistance publique, 5 930 florins; etc.

L'emprunt communal de la ville de Sarajevo en 1894, avec conversion à 5 3/4 pour 100 d'une dette antérieure contractée pour l'établissement d'une conduite d'eau, a été fait surtout pour permettre le parachèvement du nouvel hôtel de ville, l'introduction de l'éclairage électrique, du tramway électrique et la construction de nouveaux quais le long de la Miliatchka. Aujourd'hui l'usine électrique fonctionne à la vapeur et Sarajevo saute de suite de l'époque du pétrole à celle de l'électricité, sans avoir passé

22

par l'époque du gaz d'éclairage. De la ville à la gare, distante de 3 kilomètres, un tramway aujourd'hui électrique se substitue aux voitures du chemin de fer, bien que ces voitures circulent sur la ligne du tram, mais pour le service de la poste seulement. Quel sujet d'étonnement pour ces braves paysans bosniaques qui connaissaient à peine le chariot à roues cerclées de fer, il y a une vingtaine d'années! Le tram électrique avait beau corner, le paysan s'obstinait à suivre la voie, au risque de se faire écraser; car il ne pouvait admettre qu'une voiture qui n'avait ni chevaux ni panache de vapeur pût marcher plus vite que lui.

Depuis 1893, la Miliatchka se trouve bordée sur la rive droite de quais nouveaux sur une longueur de 700 mètres. La ligne droite, que n'aime point ici l'artiste, a fait du tort au pittoresque du site et le va-et-vient pendulaire des promeneurs d'Europe, à l'heure de la récréation vespérale et du *five o'clock flirt*, ne rachète pas la banalité du trottoir et du quai modernes. Mais le service moderne des voiries municipales ignore la race humaine et égoïste des artistes, et s'il parvient à rectifier chaussées et cours d'eau, il ne réussit guère à rectifier le jugement de ces critiques récalcitrants. La turbulente Miliatchka, qui faisait des siennes à l'époque des crues, a été régularisée elle aussi, et, de 50 à 60 mètres de distance, des barrages en gradins lui imposent plus de circonspection. Il en est de même du ruisseau de Kochevo qui traverse, avant de s'y jeter, un quartier de la ville qu'il ne respectait pas toujours. Aux vieux ponts, comme le « pont impérial » en dos d'âne et le « pont latin », s'ajoutent des ponts et des passerelles modernes en fer rayant de leur trait rigide la perspective de la rivière. Le « pont Alexandre » (*Skenderia*), vieil invalide aux jambes de bois, a dû céder la place à un de ces modernes intrus.

La part du feu faite aux travaux bienfaisants d'une municipalité moderne, il reste encore trop souvent à faire celle du feu des incendies qui s'allument facilement dans les fouillis de maisons en bois du vieux Sarajevo. Lorsqu'un incendie éclate dans une ville turque — ou dans un ghetto de ville européenne, — ceux qui ne l'habitent pas s'en consolent facilement en disant que le feu a consommé une œuvre d'assainissement depuis longtemps nécessaire. Dans nos villages, où la plupart des propriétaires sont assurés, les maisons couvertes de chaume se reconstruisent avec des toits en ardoises ou en briques. A Sarajevo, l'assainissement par l'incendie est très redouté, et si la maison turque brûle, elle se reconstruit comme devant, à moins que le propriétaire ne soit ruiné, ce qui est la règle. Jadis les grands incendies dévoraient la capitale de la Bosnie avec une régularité que mirent à éclater également les grandes insurrections. Les années 1480, 1644, 1656, 1697, 1856 sont restées tristement célèbres sous ce rapport.

Le dernier grand incendie de la ville remonte à 1879; il consuma la moitié de la ville et força même les fonctionnaires austro-hongrois à chercher un logis aux alentours de la ville, dans les *hans* bosniaques des villages. Aujourd'hui une grande catastrophe ne serait possible qu'avec le concours fatal de circonstances extraordinaires. La vigilance en effet est incessante, et, du haut d'une tour-vigie, le guetteur surveille jour et nuit les filets de fumée qui s'échappent des pâtés de quartier, où s'entassent les masures inflammables. Lorsqu'un foyer d'incendie est reconnu, le bastion jaune en est de suite informé et le canon signale, par un nombre de coups déterminé, le quartier menacé. Dans ces incendies, la hache fait autant de besogne que la lance, car, dans ces rues déclives et tortueuses, il n'est pas toujours facile d'attaquer le foyer par l'eau, bien que la conduite d'eau desserve les principales artères de la ville.

Le réservoir de distribution de la conduite d'eau, avec les machines modernes appropriées, se trouve au pied du rempart du bastion jaune, à l'altitude de 626 mètres. Tout à côté se dresse une stèle modeste entourée d'un grillage; reconstruite en 1882, elle garde le souvenir des braves qui sont tombés le 19 août 1878 à la prise de Sarajevo. Au pied de la pelouse qui côtoie le long de la rivière jusqu'à l'entrée de la ville, un poteau indique l'altitude de 550 mètres qu'on peut admettre comme étant celle de la ville de Sarajevo. Il y a donc une différence de cote d'au moins 76 mètres, et je m'étonne que Sarajevo n'en profite pas pour égayer ses squares de quelques jets d'eau à débit facultatif.

La tenue de quelques-uns de ces squares pourrait être meilleure, témoin celui de la place Philippovitch, où les arbustes sont moins respectés que les décombres qu'on y dépose. Un arrosage plus fréquent, en été, des voies publiques trop poussiéreuses rendrait également autant de service qu'une



PERSPECTIVE ET PONTS SUR LA MILIATCHKA, A SARAJEVO.

plus grande propreté des rues en temps de neige ou de pluie. L'arrosage se pratique à l'aide d'un tonneau ambulant sur chariot, auquel s'adapte un tuyau élastique terminé par une grosse pomme d'arrosoir. A l'aide d'une corde, un individu imprime à cette pomme un mouvement de va-et-vient en semeuse et asperge, en marchant, la chaussée d'une pluie en zigzag. Les rues de la ville basse sont empierrées et les matériaux calcaires employés à cet effet produisent beaucoup de poussière.

On peut voir, du côté de la gare, au pied de la carrière d'extraction de la pierre, une concasseuse-trieuse mécanique mue à la vapeur.

Il faut mettre à l'actif de la municipalité de Sarajevo la création d'un abattoir, très bien aménagé, sous contrôle sanitaire; la création d'une maison de pauvres ou *Armenhaus*, qui est plutôt une maison de refuge pour la vieillesse sans ressources, et l'établissement d'une cuisine populaire à laquelle le gouvernement octroie une subvention de 800 florins. Mme Thérèse Wolff s'est vouée, comme directrice, à l'œuvre philanthropique de la « soupe populaire », et j'aime bien me rappeler le nom de ceux qui font obscurément le bien sans apparat.

A propos de ces établissements de charité municipale, je voudrais faire remarquer que dans ces pays arriérés et dans ces villes néophytes de la civilisation moderne, le paupérisme est bien moins apparent que chez nous. Assurément il existe, dans une mesure suffisante pour que des œuvres de charité se fassent et que des fêtes de bienfaisance s'organisent parmi les membres de la colonie européenne : des mendiants et surtout des mendiantes tendent la main dans la rue; des malheureux grelottent de froid et se serrent le ventre. Mais l'évidente misère, la déchéance finale du déclassé et la faim omnivore étalées dans la rue, n'apparaissent pas coudoyant le luxe et la présomption de l'appétit satisfait comme chez nous. Car, avec une trentaine de mille habitants, comme Sarajevo, par exemple, les possède, une ville d'Europe pourrait compter sur une fraction plus forte de population miséreuse. Ce n'est pas seulement une question de costume : dans la vie de tous les jours, la différence de fortune s'accuse beaucoup moins que chez nous dans la qualité du vêtement. Vous voyez au coin de la rue des *hamals* ou portefaix, qui



HAMAL OU PORTEFAIX DES RUES DE SARAJEVO.

certes ne nagent pas dans l'abondance, exhiber, les jours de fête, des chemises sans accrocs, d'une blancheur aussi immaculée que celle du plus riche musulman. Je crois que cette absence d'un paupérisme absolu, frappant l'attention, est due à la frugalité des besoins, à la simplicité des mœurs, et, actuellement, aux conditions du travail. Le Bosniaque vit de peu; l'horizon de ses désirs ne va ni jusqu'au dessert, ni jusqu'à la sauce à laquelle on lui préparerait un plat de viande. L'intérieur de sa maison ne connaît ni la douloureuse convoitise d'un meuble inutile, ni la nécessité d'en être réduit à une paillasse, parce qu'il couche sur la dure.

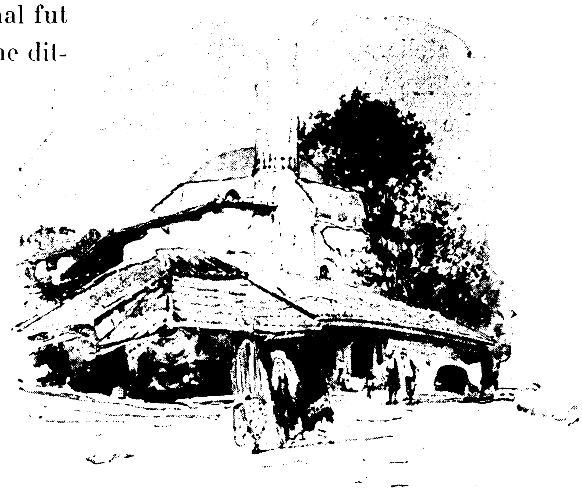
Dans la lutte pour la vie, une vie simple, un modeste banquet, il n'y a pas encore dans son pays tellement de convives que des infortunés en soient absolument exclus, pourvu qu'ils ne soient pas, étant gueux, trop avares du travail de leurs muscles.

Voyez le *hamal*, le portefaix dont je disais plus haut la propreté dominicale. Posté au coin de la rue, dans la Franz-Josefstrasse, assis sur le bord du trottoir, son regard de bonne bête de somme intelligente enfile sans cesse la rue de droite et de gauche, attendant le signe du client. Son outil de travail : une simple cordelette jetée par-dessus l'épaule. Avec cet outil, le hamal charge sur son dos les objets les plus disparates, tables, chaises, fûts, objets de toute forme et de tout volume jusqu'à concurrence de 150 et même de 200 kilos. Chargé d'un hectolitre de vin en fût — je cite cet exemple caractéristique, — il fait le trajet de la gare à la ville, 3 kilomètres, appuie, debout, sa charge contre un mur pour se reposer et faire la causette, puis continue son chemin de la même marche saccadée, les jambes se raidissant à chaque pas. Tels je les ai vus, ces hamals, « forts comme des Turcs », à Trébizonde monter à huit sur une pente très inclinée un fût de pains de sucre d'une tonne. Ce qu'ils mangent? Voici leur menu à Sarajevo : un *sémoun* à un *sémoun* et demi de pain pour chacun de leurs repas journaliers. Le *sémoun* est un pain rond de blé, sans sel, cuit au four, du poids de 90 drachmes, soit, en chiffres ronds, de 300 grammes. Le deuxième repas est relevé d'une grosse ciboule, et parfois le pain est coupé en tranches pour être tartiné d'huile. En été, cet ordinaire s'enrichit d'un concombre ou d'un chou cru, parfois d'une poignée de châtaignes, rarement d'un morceau de *soukhodni*, ou viande de mouton boucanée. Comme extra, une paire de pommes en « robe de chambre » achetée pour 1 kreuzer au bazar; du café au petit bonheur; peut-être de-ci de-là une mesure de bouillie de millet achetée au marchand ambulant. N'est-il pas surprenant de voir autant de force musculaire à des hommes si peu nourris, qui absorbent une si faible quantité de matière azotée, et n'avons-nous pas, nous, hommes de la cité moderne, forcé notre estomac et notre organisme à se croire lésés si nous ne leur donnons pas le double ou le quadruple?

Or notre hamal, qui est presque toujours un brave homme de musulman, doux comme les très forts, gagne ses 50 à 60 kreuzers par jour, 1 franc à 1 fr. 20, avec des journées où il ne gagne rien. Il a femme et enfants et il vit proprement. Essayez de lui donner une pièce en manière d'aumône, il y a gros à parier qu'il vous la refusera, et je vois toujours la tête ahurie d'un bon hercule de ce genre à qui j'avais donné 20 kreuzers pour lui avoir demandé la direction d'une rue.

Nous allâmes un jour avec M. et Mme D... voir un malheureux hamal qu'une poutre glissée avait failli éreinter. Sa petite maison, perchée haut sur le flanc de la colline, fut assez longue à trouver : une seule chambrette d'une propreté irréprochable, un petit bahut, quelques ustensiles de ménage et des couvertures sous lesquelles s'immobilisait stoïquement le pauvre homme. Sa femme, voilée, habillée d'un manteau rapiécé très propre, n'osait exprimer sa gratitude qu'en baisant le bord du vêtement de

Mme D.... Lorsqu'il fut guéri, la première course de ce hamal fut pour porter à Mme D... un petit pot de fleurs, si gentiment, me dit-elle, qu'elle dut se détourner pour cacher son émotion.



COIN DE BAZAR. — SARAJEVO.

Les conditions du travail, disais-je, ont changé dans les dernières années, et non seulement le Bosniaque trouve du travail s'il le veut, mais ce travail est rémunéré comme il ne l'était pas auparavant. De plus, femmes et enfants même peuvent gagner un salaire qui leur était inabordable jadis. La création d'industries nouvelles sur toutes les parties importantes et peuplées du territoire a nécessité le concours des bras indigènes, et le travail fourni se transforme en produit industriel et en salaire distribué.

Il est impossible de ne pas apprécier ce dernier côté de l'évolution économique lorsque l'on voit, par exemple, la manufacture des tabacs, à Sarajevo, occuper à elle seule un personnel de 867 employés, dont 355 femmes et enfants. Cette fabrique est intéressante à visiter et je n'estime pas superflues quelques notes que j'extrais de mon calepin de voyage.

Il ne faut pas perdre de vue que le monopole des tabacs rapporte au budget de l'État bosni-herzégovinien un chiffre de recettes qui dépasse déjà 4 millions de florins. L'introduction du monopole date de l'année 1880; la vente des tabacs, confiée au début à la Banque du crédit général hongrois, fut reprise ensuite par la régie de l'État. Les deux pays, Bosnie et Herzégovine, sont producteurs de tabacs, mais de qualités inégales. En général, le tabac de Bosnie-Herzégovine est un des meilleurs que je connaisse et il me rappelle, jusqu'à un certain point, les meilleures variétés des tabacs de Crimée, tels que celui de Kertch. Celui d'Herzégovine développe, en feuille, un parfum spécial doux et « sucré » ; celui de Bosnie a une odeur plus ammoniacale, la feuille est généralement moins jaunie, plus verdâtre et à nervures plus grosses; elle est aussi plus molle et le type de ce tabac est celui de Srebrenitza, alors que le tabac caractéristique d'Herzégovine se trouve à Trebinié.

L'introduction du monopole, et les efforts que le gouvernement a faits pour développer la culture de cette plante industrielle, ont donné des résultats heureux. L'Herzégovine surtout, pays pauvre et sans grandes ressources agricoles en raison de la constitution karstique du sol, en a tiré un avantage extraordinaire, et des districts entiers s'enrichissent aujourd'hui de cette culture, de plus en plus étendue. En 1893, la récolte de l'Herzégovine est montée à 32 000 quintaux métriques. Lioubouchki, le centre principal de la culture, y figure pour 13 000 quintaux et Mostar pour 8 000 quintaux, le reste se répartissant sur les centres moins importants de Stolatz, Tchaplina, Trebinié et Loubinié. La Bosnie a fourni en 1893 une récolte de 6 000 à 7 000 quintaux métriques, où Fotcha et Srebrenitza figurent pour 3 000 quintaux chacun, Banjalouka pour 600 et Priédor pour 300 quintaux. Une station de culture modèle pour les expériences et l'enseignement a été fondée à Orajié dans la Posavina.

L'administration entretient un corps spécial de contrôleurs-taxateurs. Les régions productrices sont divisées en un certain nombre de « recettes » ou *Einlösebezirk*, auxquelles les producteurs sont tenus de remettre leur récolte, à un prix moyen déterminé. Les recettes expédient la récolte de l'année aux fabriques, par localités d'origine, sans tri préalable et par ballots spécialement empaquetés.

Il existe actuellement des fabriques de la régie à Sarajevo, Mostar, Travnik et Banjalouka. La fabrique de Sarajevo occupe un certain nombre de bâtiments spécialement aménagés pour les différentes manipulations que le ballot, arrivé brut de la recette, subit dès son entrée, pour sortir à l'état de cigarettes ou de tabacs en boîte ou en paquet. La régie ne fabrique pas de tabac à priser, et la fabrication des cigares n'en est qu'à des tentatives d'expérience. On peut visiter, de la sorte, successivement les ateliers de triage, d'humectage de la feuille au moyen de vaporisateurs, puis de séchage dans des chambres-étuves à 30°; plus loin, les ateliers de coupage : les tabacs fins sont coupés au couperet à la main, et le tabac

de moindre qualité aux coupeuses mécaniques, qui fonctionnent au nombre d'une dizaine; puis, encore, les ateliers des cigarettières, de sortissage et d'empaquetage, les séchoirs, la ferblanterie, etc. Une machine à vapeur de 24 chevaux dessert les engins mécaniques.

Le personnel ouvrier de l'établissement se recrute presque en totalité parmi la population indigène. Les ouvriers, et surtout les coupeurs, sont pour la plupart musulmans.

Les « Serbes » prédominent parmi les femmes; il y a quelques juives et, de-ci de-là, une tzigane. Le directeur se propose de ne plus admettre d'enfants au-dessous de quatorze ans, et de leur laisser le temps d'aller d'abord suivre les cours de l'école. La journée de travail est de huit heures et demie en hiver, de neuf heures, et finalement de dix heures en été. Les ateliers sont éclairés à l'huile, vastes et bien fournis en bouches et matériel d'incendie.

Pour les cigarettières, le salaire est à la pièce. Une bonne ouvrière confectionne au maximum mille cigarettes dans sa journée de dix heures, et gagne de 6 à 7 florins par semaine.

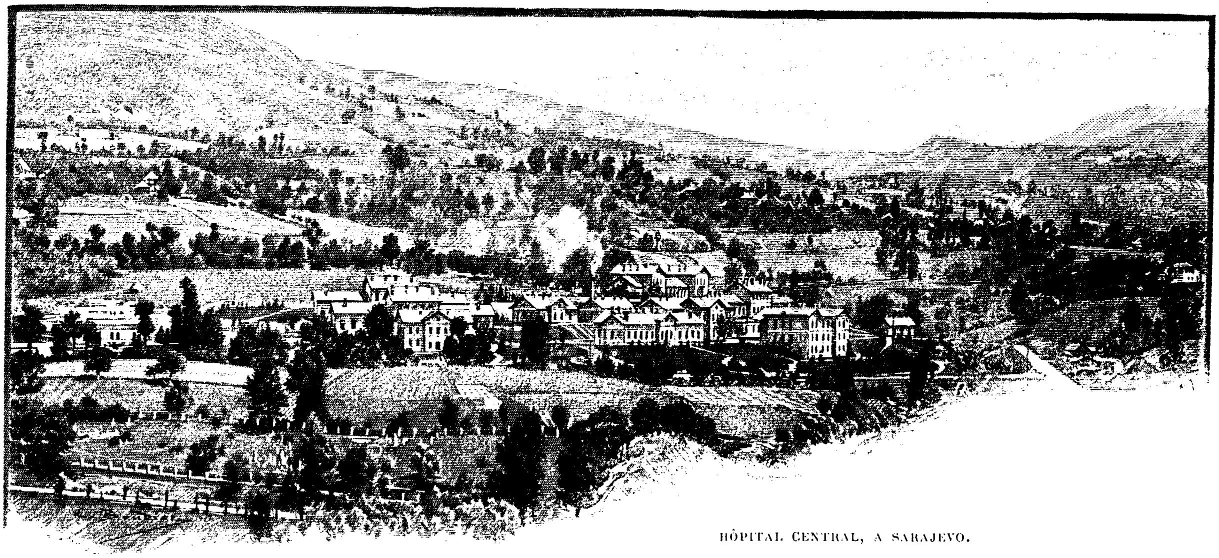
La balance automatique et la machine à fabriquer la cigarette ne sont pas encore introduites. Le directeur me dit que la fabrication n'est pas encore arrivée au débit de quantités telles, que la machine soit obligée de venir soustraire à un grand nombre d'ouvrières le salaire qui les fait vivre. La moyenne de ce salaire est de 60 kreuzers par jour pour les femmes. Les coupeurs sont payés au kilo; ils gagnent de 1 flor. 20 à 1 flor. 50 par jour. La moyenne des salaires pour les hommes est de 80 à 90 kreuzers.

On cherche depuis longtemps un type de papier à cigarettes qui ait les qualités du papier français, inabordable, paraît-il, comme prix de gros, et il est question de créer une fabrique spéciale dans le pays.

J'ai vu parmi les ouvrières quelques-unes portant au bras, au poignet et sur le haut de la poitrine ces tatouages religieux si caractéristiques en Bosnie; je n'y insiste pas ici, ayant l'occasion d'y revenir plus loin. Le directeur ne peut pas me citer des cas pathologiques spécifiques parmi son personnel, à moins que ce ne soit la chlorose des femmes, qu'il attribue, du reste, à leur alimentation défectueuse. Chez les coupeurs on observerait un certain degré de nervosisme anormal. Les lendemains de fête seraient généralement marqués par l'absence d'une douzaine de femmes portées malades; mais cette maladie serait presque toujours une indigestion, due à la satisfaction immodérée d'un appétit aiguisé par le jeûne antérieur.



GRANDE PLACE DU MARCHÉ A SARAJEVO.



HÔPITAL CENTRAL, A SARAJEVO.

CHAPITRE VII

SARAJEVO (*Suite*).

Médecins et médecine indigènes. — La peste et le choléra. — Pèlerinage à la Mecque. — La rage. — Serpents venimeux. — État sanitaire en Bosnie-Herzégovine. — Réformes sanitaires. — Les femmes médecins. — L'hôpital du Vakouf. — L'hôpital central. — La vie sociale à Sarajevo. — La presse en Bosnie-Herzégovine. — Excursions autour de la capitale. — La *Kozia Tchoupria*. — Les vieux ponts. Légendes et superstitions. — La Goritza et les Tziganes de Bosnie. — Excursion au Trebevitch.



BOHÉMIENNES.

Je voudrais mener à présent le lecteur, par le vallon de Kochevo, vers cet établissement moderne dont les pavillons se groupent comme les villas d'un parc, là-haut, sur la pente d'une colline verdoyante et inondée de soleil. C'est l'hôpital central ou *Landesspital*, dont l'inauguration a eu lieu au mois de juillet 1894. Chemin faisant, nous fouillerons un peu dans le vieux passé sanitaire de la Bosnie-Herzégovine, et nous causerons médecine ou choses approchantes.

En dépouillant de tout semblant d'irrévérence qu'il pourrait avoir envers la Faculté, on peut faire le rapprochement entre la qualité physique du Bosniaque et de l'Herzégovinien et l'état précaire des connaissances et des pratiques médicales dans ce pays. La race est fort belle et très saine, et la médecine est un fatras « moyen âgeux » de formules, de pratiques, d'actes bizarres, superstitieux, ridicules, disons-nous, et anodins sinon dangereux. Ainsi en était-il chez nous, dans une certaine mesure, au moyen âge, et on ne saurait nier que la sélection naturelle, sacrifiant les faibles, contribue à élever la moyenne des qualités physiques d'une race. Il ne faudrait cependant pas trop laisser s'égarer les vues de l'esprit dans le sens spartiate, et si la philosophie farouche et inhumaine confinait la mission du

médecin dans la guérison des individus sains, les vues de l'esprit ne guériraient point un enfant tuberculeux, dégénéré ou seulement débile. Constatons simplement que les Bosniaques sont une race très solide et robuste, que leurs enfants reçoivent fort peu de soins, et que le médecin de leur pays et la médecine n'interviennent généralement que pour témoigner de superstitions grossières chez le malade, et de charlatanisme et d'ignorance chez le « médecin ». Il s'agit ici de la médecine populaire, mais j'ai déjà eu l'occasion de dire qu'avant l'occupation le médecin d'Europe était rare dans les villes, et qu'il n'existait pas pour la population indigène.

N'est-ce pas trop dire en parlant de charlatanisme et d'ignorance? Lorsque l'on a lu un petit chef-d'œuvre de Michelet intitulé « la Sorcière », on est envahi comme par un remords d'avoir jugé, avec la présomption du parvenu, le savoir réel de cette chercheuse d'herbes, transmettant ses secrets de génération à génération, jusqu'à ce que la pharmacopée les fasse siens, en oubliant ses humbles origines! La médecine populaire bosniaque est riche entre toutes en produits guérisseurs tirés du règne végétal; la flore non seulement y est riche en espèces, mais ces espèces sont montagnardes, souvent odorantes, balsamiques, vivement colorées, avec des caractères qui affectent plus ou moin les sens, en s'imposant de bonne heure à l'expérience tentée pour la guérison des maladies. Cet arsenal thérapeutique, si bien pourvu, constitue un fonds réel de savoir, quelles que soient les aberrations que le besoin du surnaturel et du mystique ait pu engendrer. Son étude dépasse le cadre simplement ethnographique pour devenir réellement médicale; elle a été commencée par le Dr Gluck et le Dr Truhelka [1], à Sarajevo, et le sujet en est si touffu qu'il faudrait lui consacrer un volume entier.

J'y relève néanmoins un certain nombre de faits généraux caractéristiques. Lorsqu'il s'agit d'un traumatisme, contusion, plaie ou affection chirurgicale nettement déterminée, lorsque l'affection interne se traduit par un symptôme vulgaire qui ne soit pas trop masqué par d'autres symptômes intercurrents, le remède sympathique, amulette et pratique purement superstitieuse, cèdent volontiers le pas au remède spécifique, à la vertu curative de la drogue végétale. L'affection venue naturellement, avec liaison apparente et reconnue de cause à effet, est traitée plutôt par une thérapeutique naturelle. Par contre, l'affection que l'ignorance des causes étiologiques attribue à une action surnaturelle de la légion des êtres démoniaques, est traitée par le remède cabalistique et la pratique occulte. Ces affections sont avant tout les névroses, épilepsie, hystérie, névralgies, neurasthénies, paralysies, rhumatismes, maladies infectieuses, fièvre typhoïde, rage, envenimation, etc., et, en général, toutes les maladies à syncopes et à symptômes de délire ou d'agitation insolite. De plus, un chapitre des plus complets et des plus bizarres traite de la stérilité de la femme, affection que le peuple ramène à un commerce impur avec le démon. Ces entités pathologiques sont personnifiées dans leur ensemble si l'image est très nette; ou bien la personnification est dévolue au symptôme dominant. Dans l'ignorance en présence de symptômes moins nets, un terme vague accuse une influence surnaturelle générale. C'est ainsi que la peste et le choléra sont l'œuvre d'une femme habillée de blanc, la *Kouga*, qui traverse les airs nuitamment pour semer la mort derrière elle; le cauchemar est dû à une autre femme, la *Mora*, qui se couche sur le dormeur pour l'étouffer. La *Prikaje* produit les hallucinations, et la *Tchinilitza*, la mélancolie. Enfin, la *strava* est la suite d'un saisissement, l'*ourok*, le *sihir* ou *namet* sont le produit d'un ensorcellement, et l'*ogramak* est l'état de celui que les démons ont frappé.

La multiplicité de certains remèdes de l'arsenal thérapeutique, appliqués à une seule affection, nous permet en outre de juger de la fréquence relative de cette affection. Dans un vieux manuscrit de 1749 que publie M. Truhelka (*loc. cit.*) et où se trouvent indiqués une centaine de remèdes à l'usage de la médecine populaire — le texte est en grec, écrit en caractères bosniaques sur de minces tablettes de plomb, — on trouve des recettes plus ou moins nombreuses contre la peste, l'épilepsie, les maladies d'yeux, la fièvre, les vers intestinaux, le cauchemar, la syphilis, le rhumatisme, le goitre, etc. Ces recettes

1. Dr L. Gluck, *Skizzen aus der Volksmedizin in Bosnien und der Hercegovina*, in *Wiss. Mittheil.*, II, p. 392. — Dr C. Truhelka, *Die Heilkunde nach volksthuemlicher Ueberlieferung*, etc., *id.*, p. 373.

sont plus bizarres les unes que les autres. Quelques-unes méritent d'être connues. « Si l'homme et la femme font mauvais ménage ensemble, qu'ils ajoutent au pétrin du miel et du saindoux, qu'ils le fassent cuire et qu'ils le mangent sans en laisser : ils finiront par s'aimer et s'accorder. » Pour faire disparaître le goitre, hachez menu une salamandre et appliquez-la pendant vingt-quatre heures. Pour être à l'abri de l'attaque des loups, jeûnez le lendemain de la Saint-Triphon et ne travaillez pas le jour de la Saint-Blaise. Pour faire pousser les cheveux sur un crâne chauve,... j'y renonce.

Je note cependant un dernier genre de remèdes populaires très répandus en Bosnie-Herzégovine, parce que l'origine s'en réclame d'un superstitieux respect aux monuments anciens.

Radimsky rapporte qu'il existe près de Chipraga, au sud de Banjalouka, une *tserkvina* ou monticule préhistorique qui jouit de vertus curatives réputées. Dernièrement un hodja conseilla à un paysan, qui était venu le consulter à propos d'un cheval malade, de faire faire à celui-ci trois fois le tour du monticule, et il se trouva qu'au deuxième tour le cheval était guéri.

En beaucoup d'endroits les anciens monuments d'origine romaine, certaines pierres bogoumiles, des stèles funéraires turques anciennes, sont prisés pour leurs vertus curatives. C'est ainsi qu'à Chipraga encore, au témoignage de Radimsky, se trouve parmi les pierres bogoumiles un sarcophage à moitié entamé et détruit par une usure mécanique intentionnelle. Les habitants de la contrée en effet, musulmans et orthodoxes, ont l'habitude de venir gratter cette pierre pour en obtenir une poudre qu'ils boivent dans de l'eau pour guérir toute espèce de maladie. Ainsi faisaient à Tchérin, dans le district de Mostar, les femmes herzégoviniennes d'une base de monument romain, en pierre calcaire sculptée en pattes de lion; la poudre qu'elles en obtenaient, bue dans de l'eau, avait la propriété de leur donner du lait maternel, et lorsque cette pierre fut transformée en bénitier, le curé de l'endroit voulut bien faire droit à la demande générale en déposant à la cure, et afin qu'ils pussent servir au même usage, les fragments détachés de la pierre médicinale. Un exemple du même genre est signalé à Kakani, où les femmes obtiennent leur poudre galactogène d'une vieille stèle funéraire musulmane. D'autres exemples encore sont connus, et M. Ballif cite, dans la campagne de Pétrovatz, une pierre milliaire romaine dont la poudre est très recherchée des habitants de la contrée.

Dans le courant des derniers siècles, la Bosnie-Herzégovine fut souvent la proie d'épidémies meurtrières. La peste, puis le choléra ont fait, chaque fois qu'ils rendaient visite à l'Europe, une entrée triomphante dans ce pays. L'intercourse prédominante avec le monde musulman de la Turquie d'Europe et d'Asie, qu'aucune barrière sanitaire ne venait entraver, rendait la contagion inévitable, en faisant des provinces balkaniques les premières victimes de la marche des épidémies vers l'Occident.

La chronique de Fra Nikola Lachvânin (*loc. cit.*) nous donne quelques détails sur l'époque et les circonstances dans lesquelles la peste a sévi au XVIe et au XVIIIe siècle. L'année 1690 fut singulièrement fatale. Au printemps de cette année, une sécheresse prolongée avait compromis la réussite des récoltes que des gelées tardives finirent par ruiner entièrement. Fra Nikola rapporte à ce sujet que le 1er avril il est tombé de la « neige rouge », au point que les montagnes de Foïnitza en étaient tout empourprées. A la suite de la perte des récoltes, une famine éclata, si épouvantable, qu'une partie de la population en fut réduite à se nourrir de chatons de coudrier, d'écorce d'arbre, de chiens et de chats. A Sarajevo, dit la chronique, des enfants mangèrent le cadavre de leur mère, et à Banjalouka on volait les cadavres des pendus pour s'en nourrir. Comme la population commençait à fuir, le pacha fit saisir, pour les pendre, tous les fuyards chrétiens, et tous les cadavres furent mangés. « Nous fîmes délivrer des aliments aux affamés, dit le franciscain, mais à peine avaient-ils mangé qu'ils succombèrent. » Partout on ne voyait que des cadavres et personne pour les ensevelir. Aussi bien la peste fit-elle son apparition vers le jour de l'an. « Les Turcs croient fermement, dit Fra Nikola, qu'un fantôme portant des flèches traverse les airs; mais ce n'est sans doute que le diable envers lequel ils veulent se garder par toute sorte d'exorcismes. Or il n'existe pas d'autre moyen de s'en préserver que les saintes messes, les prières et les jeûnes. » Plus loin, Fra Nikola regrette qu'en ce temps les pestiférés se mêlaient à la population jusqu'alors indemne, sans vouloir déclarer qu'ils étaient atteints de la maladie. A force de dire la messe,

les franciscains finirent par faire disparaître la peste, aidés par la population qui jeûnait en cachette tous les lundis, en l'honneur de saint Roch.

En 1731, la peste fit son apparition à Sarajevo, et au commencement de 1732 toute la Bosnie était envahie. « Il faudrait beaucoup de temps et de papier, dit Fra Nikola, pour énumérer tous ceux qui en sont morts. » Puis, une statistique en ces termes : « A Foïnitza sont morts de la peste, petits et grands, une cinquantaine seulement, ensuite (*sic*) 7 grecs-orthodoxes et 1 100 Turcs. » Enfin, la chronique mentionne encore l'apparition de la peste en automne 1741, en été 1742 et en automne 1743, faisant chaque fois un grand nombre de victimes.

N'est-il pas curieux de voir des différences de culte pénétrer jusque dans la conception du surnaturel, dans les attributs d'un ennemi égalitaire entre tous, la mort! La peste en effet, cette femme fantôme que le peuple appelait la *Kouma Kouga*, c'est-à-dire « Peste la Marraine », est habillée de blanc pour les chrétiens, de vert pour les musulmans, de jaune pour les juifs et de gris pour les tziganes [1].

Parmi les remèdes qu'on employait contre la peste, les deux suivants sont cités dans le manuscrit des recettes de 1749. Le premier consiste à manger de la feuille de violette; le second est littéralement celui-ci : Si quelqu'un tombe malade et geint, qu'on lui demande : « Qu'as-tu? » il répond : « Une grenouille m'a mordu », et il ne mourra pas de la peste. En vertu d'une croyance alors très répandue, la maison et même le village qui avaient la chance de posséder un *prikoujnik* étaient épargnés par la terrible maladie. On appelait de ce nom (du mot *kouga*, la peste) tous ceux qui en avaient guéri.

Ces *prikoujniks*, nous raconte M. Zovko (*loc. cit.*), étaient de deux sortes : les uns, les mauvais, guéris par le pouvoir diabolique; les autres, les bons, guéris par le pouvoir divin. En temps d'épidémie, ils remplissaient des fonctions spéciales qui leur rapportaient beaucoup d'argent. Ils ensevelissaient les morts pestiférés, c'est-à-dire qu'ils attachaient une corde à un pied du cadavre pour le traîner sur le sol d'une façon horrible, jusque dans la forêt, à environ une lieue et demie du village, où ils avaient vite fait de le recouvrir d'un peu de terre et de feuillage, afin qu'il paraisse seulement. Ces fossoyeurs d'élite pratiquaient également le métier de dépestifération. Pour ce faire, ils n'avaient qu'à toucher chaque objet renfermé dans la maison infectée. Ils en profitaient pour s'approprier le tiers de ce qui leur tombait sous la main, et comme jadis le bétail, ainsi que tous les animaux domestiques, demandaient à être dépestiférés, ils ne mettaient pas longtemps à devenir très riches. Mais cet usage a cessé depuis que le sel bénit, qu'il suffit de donner à renifler au bétail, remplit le même office prophylactique. Les *prikoujniks* avaient également une autre méthode pour purifier les vêtements et autres objets ayant appartenu aux pestiférés : ils les plongeaient durant 4 jours et 4 nuits dans une eau courante quelconque, en récitant certaines prières occultes; et l'on conçoit aisément quelles facilités ce mode opératoire apportait à l'extension de la peste parmi les riverains d'une eau ainsi contaminée.

Après la peste, le choléra fait ses ravages chaque fois qu'il est venu nous rendre visite des bords du Gange ou de la Mecque. Il faut considérer que nous sommes en pays musulman et que la quarantaine, fût-elle établie, ne saurait être rigoureuse. Plus tard encore, lorsqu'aux quarantaines on substituera le système de la désinfection individuelle ou collective, les mœurs musulmanes, l'intangibilité de la femme, la nature du costume et du vêtement, excellents terrains de culture, opposeront beaucoup de difficultés à la rigoureuse et très efficace application du système.

En 1865, le choléra éclate à Sarajevo. Il y avait alors dans la capitale, comme médecin de ville commis à la police sanitaire, un homme de savoir et de mérite, le Dr Koetschet, ancien médecin d'Omer Pacha et qui s'est fixé depuis à Sarajevo où il réside encore. Grâce à ses démarches, secondées par le bon vouloir du vali ottoman Osman Pacha, il fut créé alors un hôpital spécialement aménagé pour recevoir les cholériques. Cet hôpital, le *Vakoufspital*, a continué ensuite à fonctionner et fonctionne encore aujourd'hui. Il y a eu, depuis, les épidémies de choléra de 1886 et 1893. Au mois de septembre 1893, l'épi-

1. J. Zovko, *Wiss. Mitth.*, II, p. 439.

démie fait son apparition sur les bords de la Save et envahit le district de Dolnia-Touzla. La mortalité devient alors assez grande et varie de 50 pour 100 jusqu'à 75 pour 100 dans les endroits les plus éprouvés. Tantôt ce sont les quartiers turcs et tziganes, tantôt les quartiers catholiques et orthodoxes qui sont le plus fortement atteints. On essaie bien d'appliquer les circulaires de la conférence de Dresde, mais lorsqu'on voit à quelle méticuleuse réglementation et à quelle incessante surveillance les voyageurs de nos pays ont été soumis lors de la dernière épidémie de Hambourg, on conçoit avec quelle facilité le contage peut se répandre dans ces pays de montagnes où le Turc voyage à cheval, évite le contrôle sanitaire des villes, et soustrait ses femmes à l'approche du médecin. Pour peu que les mesures prises demeurent insuffisantes, le succès devient illusoire. On crut l'épidémie confinée dans le district de Touzla lorsqu'elle éclata inopinément, en novembre, parmi les ouvriers employés à la construction du chemin de fer de Travnik à Yaïtzé. Grâce aux mesures immédiates prises sous la direction du Dr Unterlugauer, aujourd'hui chef du service sanitaire, elle put cependant être enrayée et réduite à son nouveau foyer. D'après les chiffres officiels, ont été constatés, du 22 septembre au 31 décembre 1893, 1 015 cas de choléra en Bosnie dont 522 à terminaison fatale.

Quelques mots, à propos de choléra, des pèlerinages, ou *hadj*, que font annuellement les musulmans bosni-herzégoviniens à la Mecque. Depuis quelques années, le gouvernement adjoint à la caravane des pèlerins un médecin spécial qui a pour mission de les accompagner, à l'aller, jusqu'à Djeddah et d'y attendre leur retour de la ville sainte pour les ramener en Bosnie. Sous la conduite du *reïs-oul-hadjadj*, ils s'embarquent à Trieste pour Yambo, et la compagnie de transport leur accorde une réduction de moitié sur le prix des troisièmes. Parmi les pèlerins se trouvent des hommes et des femmes jeunes ou vieillards, notables bourgeois et riches propriétaires, parfois des *hadjis* par procuration, pèlerinant pour quelque riche dame ou jeune fille; en 1893, deux officiers de réserve des troupes indigènes prenaient part au voyage. Avant le départ, les Saraïlis vont faire une dernière prière à la mosquée d'Ali-Pacha qui est sur le chemin de la gare; une foule de coreligionnaires leur donnent le pas de conduite, et les représentants de l'autorité leur adressent des discours d'adieu. Combien, hélas! de ceux qui partent ne viendront plus, au retour, adresser des actions de grâces à Dieu dans cette même mosquée d'Ali-Pacha qu'ils viennent de quitter! La statistique n'est pas encourageante; mais si le nombre des pèlerins de Bosnie-Herzégovine semble diminuer plutôt qu'augmenter, il atteint néanmoins tous les ans au delà d'une centaine. En 1893, la caravane comptait 120 pèlerins, dont 5 femmes; sur ce nombre, 57 hommes et 2 femmes, soit 50 pour 100, ont succombé. Il est vrai qu'à cette époque le choléra sévissait extraordinairement autour de la ville sainte, et les pèlerins du Maroc, de Tunis et d'Alger, ainsi que les troupes turques, ont payé dans la même proportion leur tribut à l'épidémie. Les Bosniaques ont raconté que le 24 juin, jour du grand prêche sur le mont Ararat, fut un des plus meurtriers entre tous.

En 1894, 106 pèlerins prennent part au *hadj*; 10 meurent en Arabie par suite de fatigues et de privations, 14 restent en Arabie et 80 rentrent dans leurs foyers.

En 1895, sur environ 100 pèlerins au départ, 46 étaient morts de privations et de maladie dès le mois de juin. Qu'importe! Point n'est besoin d'être pèlerin musulman pour être fataliste. *Ako Bog da!...* « Si Dieu le donne! » ce qui est encore la moins troublante des consolations. Le mérite que le hadji, jadis, avait d'entreprendre un long et lointain voyage, est remplacé aujourd'hui par celui d'affronter la plus meurtrière des maladies.

Parmi les maladies qui me paraissent dépasser la moyenne du chiffre de fréquence, je citerai la rage. Bien que villes turques d'aspect et de mœurs, celles de ce pays ne donnent pourtant pas l'hospitalité, dans leurs rues, aux nichées proverbialement nombreuses et utilitaires des chiens dits de Constantinople. La quantité de chiens errants a beaucoup diminué, et leur destruction fut parmi les premières mesures prises en 1881 lors de l'organisation du service sanitaire. Les loups sont encore fort nombreux. Ils peuvent devenir parfois une véritable plaie pour les troupeaux, et un danger pour l'homme : témoin l'hiver très rigoureux de 1894-95, où des bandes de loups affamés venaient rôder autour des villages, et jusque dans les environs de Sarajevo. Le piéton solitaire dans la montagne se voyait accompagné

plus d'une fois d'un de ces fauves, et se félicitait de le savoir affamé seulement. A Sokolatz, entre autres, un loup enragé avait mordu à mort plusieurs garçons et blessé 11 indigènes. Grâce aux démarches énergiques du préfet de Sarajevo, le baron Mollinary, ces indigènes se décidèrent à aller se faire soigner à l'institut Pasteur de Buda-Pest. Ce qui prouve que les cas de rage furent autrefois très fréquents, c'est le nombre et la variété des remèdes populaires contre la terrible *pomama*, appelée encore *biesnilo* ou *lyssa*. Ce sont d'abord les *zapis* ou écritures cabalistiques : contre la rage on les écrit sur du pain que le mordu mange ensuite. Les morsures par un chien sont en général traitées par l'application, sur la plaie, de haricots blancs fendus en deux. Pour guérir ou se préserver de la rage après morsure, il faut manger une cantharide; ou bien abattre le chien, diviser son corps en deux et passer trois fois, les yeux fermés, entre les deux moitiés sans les toucher; ou bien encore brûler la plaie à la cendre chaude, laver avec de l'alcool, de l'urine ou du vinaigre et y appliquer des haricots fendus. Tous ces remèdes doivent être appliqués 24 heures au plus tard après la morsure, sous peine de rester inefficaces. Le Dr Gluck, qui a publié sur le traitement populaire de la rage en Bosnie-Herzégovine un travail spécial [1], a pu se procurer les recettes dont les moines franciscains spécialement faisaient usage dans le traitement de la rage. Il fait remarquer, en les publiant, combien peu les membres instruits, médicalement éduqués, de cet ordre monacal avaient exercé de l'influence sur leurs collègues. L'individu mordu par un chien enragé — y est-il dit — doit absorber une infusion de graines de bardane dans de l'eau, ainsi que les animaux domestiques qui auraient été mordus.

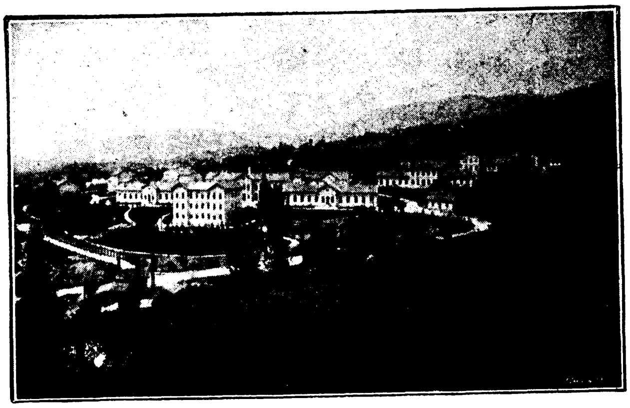
Piler de l'ail avec de la rue et du sel et en recouvrir la plaie. Pour s'assurer si le chien est réellement enragé, imbiber un morceau de pain du sang de la plaie et l'offrir à un autre chien : s'il refuse, c'est que le premier est atteint de rage.

Ailleurs un autre moine franciscain préconise l'emploi de la racine de *Gentiana cruciata*, à prendre à la dose de 4 à 6 drachmes; la plaie sera recouverte d'une pâte de farine de froment (*rach*) et de baies de genévrier malaxées avec de l'eau-de-vie double, après avoir été lavée à l'eau-de-vie de romarin. Si la plaie est cicatrisée, il faut la rouvrir pour la faire saigner. La rage s'étant déclarée, continuer le traitement à la gentiane, introduire une racine entre les dents du malade et l'empêcher surtout d'avaler la mousse salivaire, etc.

D'autres sont moins précis dans le traitement préconisé et d'aucuns absolument fantaisistes, semble-t-il. Appliquer durant vingt-quatre heures une monnaie de cuivre avec un mélange d'œufs, de beurre et d'huile, puis un linge trempé dans de la cire chaude; prendre une décoction de feuilles de *Tragopogon*, d'*Alisma plantago*; brûler une hirondelle et en absorber les cendres dans l'eau; tuer un canard et en boire le sang, etc. L'un de ces auteurs préconise l'emploi de la belladone. Ces livres de recettes datent de 1835 et de 1844. Les médecins populaires ont parfaitement observé les *lysses* qui se forment parfois autour du frein de la langue à l'état de petites vésicules, et comme ils considèrent que telle est la règle, l'apparition de ce symptôme y est peut-être plus générale. Quoi qu'il en soit, le médecin bosniaque doit commencer par inciser les veines sublinguales pour produire une hémorragie prolongée, afin que les « petits vers, petits chiens ou seulement poils de chien » puissent sortir et débarrasser l'organisme dont ils ont provoqué la maladie. Cette opération doit être faite au moins dans les premiers sept jours qui suivent la morsure. MM. Gluck et Truhelka estiment que ces idées font supposer chez le populaire comme une sorte d'intuition de la nature infectieuse de la maladie.

La Bosnie-Herzégovine est moyennement riche en reptiles. Parmi les serpents, deux espèces sont venimeuses : l'une, la vipère ammodyte ou vipère à museau cornu (*Vipera ammodytes*), est très fréquente; l'autre, la vipère péliade ou petite vipère (*Pelias berus*), se rencontre assez nombreuse en certaines stations seulement, comme aux environs de Gatzko en Herzégovine et autour de Sarajevo en Bosnie. Cette dernière espèce présente du reste une forme spéciale à la Bosnie. Les cas de morsure ne sont pas très fréquents et donnent lieu à des accidents très inégalement graves, au témoignage de M. Tomasini,

1. *Wiss. Mitth.*, III, p. 539.



HÔPITAL CENTRAL DE SARAJEVO.

qui a fait de l'herpétologie en Bosnie-Herzégovine une étude des plus complètes et des plus curieuses[1]. Il cite un seul cas, à sa connaissance, avec issue fatale, tandis que la mutilation par gangrène est moins rare. Au mois de juin 1894 on a signalé un cas de morsure mortelle par la vipère péliade presque au centre de la ville de Sarajevo; mais si quelque prudence est commandée au milieu des rochers exposés au soleil, ces cas malheureux sont néanmoins très exceptionnels. Je trouve, à ce propos, l'observation clinique intéressante d'un individu, gendarme à Prisitza, qui, par la succion de la plaie, avait voulu sauver une jeune fille atteinte d'une morsure de la petite vipère. Une légère éraflure de la muqueuse buccale valut au sauveteur une enflure progressive de la figure, du cou et de l'épaule; puis les accidents disparurent, pour reparaître un mois plus tard avec une violence extraordinaire, accompagnés de convulsions, d'exanthème, ensuite de marasme physique et intellectuel persistant. Au bout de 83 jours seulement, le malade put quitter l'hôpital sans que les accidents eussent promis de s'amender complètement.

M. Tomasini, expérience personnelle faite, préconise l'alcool à très haute dose. Le populaire bosniaque emploie le moyen curatif suivant : dire trois fois à voix basse, et en retenant la respiration entre chaque membre de la phrase, à l'oreille du patient : « Serpent! serpent! mords le serpent! — Ame méchante — ne tente pas le grand Dieu! » (Truhelka.)

La lèpre existe en Bosnie, bien que les cas en soient rares. On l'aurait reconnue, me dit-on, jusqu'à présent sur environ 80 individus. J'ai vu à l'hôpital du Vakouf de Sarajevo un jeune lépreux, d'une quinzaine d'années, atteint de la forme déformante ulcéreuse; ce malade était fils d'un lépreux.

Parmi les maladies qui présentent des chiffres de fréquence anormale, on trouve la tuberculose, fréquente chez les femmes musulmanes des villes, la dysenterie, la coqueluche, plus rarement la fièvre typhoïde et la petite vérole. En 1893 et 1894, une épidémie de diphtérie scarlatineuse a fortement sévi sur les enfants et les adolescents, au point qu'une partie des écoles a dû être licenciée. Voici du reste, à titre d'exemple de l'état sanitaire de la Bosnie-Herzégovine, les chiffres de la statistique officielle se rapportant aux maladies infectieuses dans une fin d'année peu favorisée.

Au mois d'août 1893, on relevait, pour la *diphtérie scarlatineuse*, 251 cas répartis sur 9 districts (179 à Petrovatz), morts : 2 adultes et 82 enfants; *coqueluche*, 1 169 cas en 17 districts, où Kostaïnitza figure pour 234, Maglaï pour 121, Tzazin 193 et Yaïtzé 62 — morts : 50 enfants; *fièvre typhoïde*, 25 cas, 7 districts — Mostar 8, Sarajevo 5, Bertchka, 4 — mort : 1; *dysenterie*, 814 cas, 16 districts, sévissant particulièrement dans le nord et la Posavina — Vichegrad compte à lui seul 429 cas — morts : 22 adultes et 102 enfants, dont 7 adultes et 42 enfants à Vichegrad; *choléra*, en décroissance à Dolnia-Touzla.

La statistique du mois de novembre 1894 relève, pour la *diphtérie scarlatineuse*, 189 localités contaminées avec 1 068 cas nouveaux et 305 décès, dont 6 d'adultes et 299 d'enfants; *coqueluche* en 9 endroits, 146 cas nouveaux et 12 décès d'enfants; *dysenterie* en 20 localités, 42 malades nouveaux, 14 décès dont 6 d'adultes et 8 d'enfants; *fièvre typhoïde* en 7 localités, 9 cas nouveaux, 3 décès; *petite vérole*, 3 cas; *rougeole*, 7 cas, etc. Ces chiffres, je le répète, accusent pour certaines affections un état de fréquence exceptionnelle et sont l'expression de poussées épidémiques anormales.

Le régime nouveau s'est trouvé en présence de nombreuses réformes à introduire dans le domaine

1. O. v. Tomasini, *Skizzen aus dem Reptilienleben Bosniens und der Hercegowina*, in *Wiss. Mitth.*, II, p. 560.

du service et de la police sanitaires. Dès l'année 1879 des mesures urgentes furent prises dans ce sens : on commença par détruire les nombreux chiens errants qui encombraient les centres habités; la police des cimetières surtout fut réglée au gré des idées modernes, avec relégation du cimetière à quelque distance du centre habité, défense d'ensevelir dans le voisinage des cours d'eau, choix d'un terrain argileux, restriction des agapes funéraires sur les tombes, etc.

A la tête de chacun des six arrondissements fut placé un médecin chef du service sanitaire ; puis successivement les districts furent pourvus d'un médecin en titre, et les communes autonomes encouragées à se pourvoir d'une aide médicale à demeure. Des hôpitaux de district furent créés et le service vétérinaire fut organisé dans tout le pays. D'après le dernier rapport sur le budget de la Bosnie-Herzégovine pour 1896, présenté aux délégations en juillet 1895, il existe actuellement dans ce pays : un hôpital central avec 247 lits; un asile d'aliénés avec 30 lits; 7 hôpitaux de district avec chacun 24 lits, 13 hôpitaux de commune avec environ 300 lits. Dans les hôpitaux de district ont été traités gratuitement, en 1894, 1 410 malades à demeure et 6 257 malades ambulants; dans les hôpitaux communaux, 2 703 malades à demeure et 9 629 ambulants. En 1884, on comptait 19 médecins payés sur la caisse de l'État et 59 en 1894, auxquels il faut ajouter 20 médecins des communes et 1 médecin des chemins de fer : en tout 80 médecins civils appointés par le gouvernement. Le nombre des vétérinaires, en 1894, était de 30. Le chiffre du budget affecté au service sanitaire figure en 1895 pour une somme de 284 700 florins, en augmentation de 30 000 florins sur celui du budget de l'année précédente.

Depuis que ces améliorations ont été introduites et que le service sanitaire, auquel préside un département spécial à Sarajevo, fonctionne, les maladies infectieuses et les grandes épidémies dont la Bosnie fut autrefois la victime à des intervalles réguliers, ont cessé de s'y créer un foyer souvent rebelle et un terrain d'expansion propice. Mais si l'hygiène privée et de la voirie a déjà fait des progrès notables, il est néanmoins telle réforme qui échappe à une réglementation administrative, je veux parler du revirement qui doit se produire dans l'esprit des populations indigènes pour les amener à collaborer efficacement aux mesures générales par une moindre aversion pour tout ce qui regarde la pratique médicale, l'hygiène, l'assainissement, l'hospitalisation, etc., selon les principes modernes et par le médecin d'Europe.

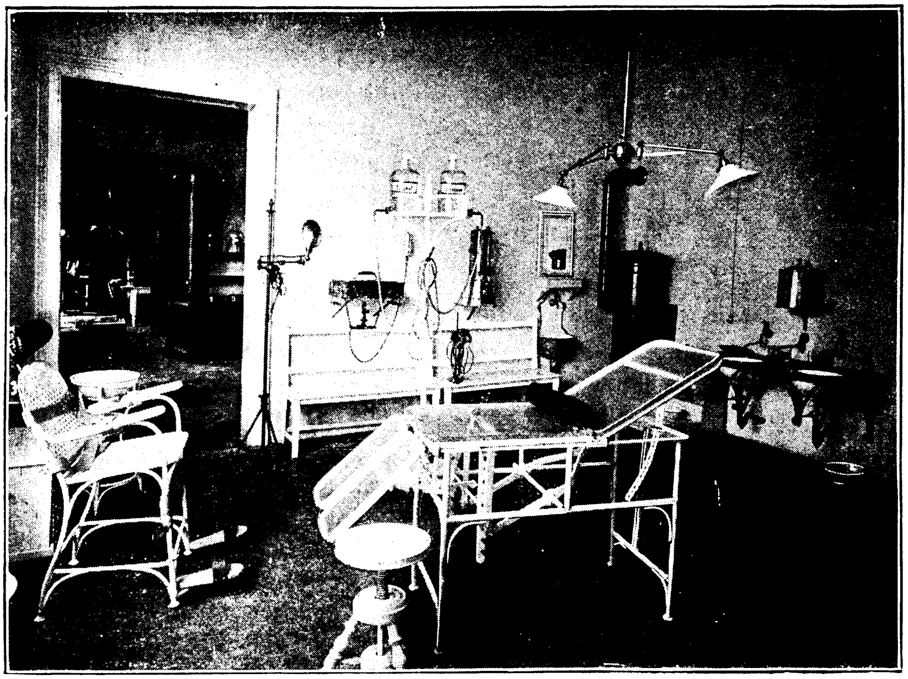
« La crainte de dépenses plus considérables, dit le Dr Gluck, et la défiance du peuple vis-à-vis de l'étranger sont cause que les médecins austro-hongrois ne sont pas encore consultés dans la mesure désirable pour les intérêts du peuple. Ce n'est que dans les villes, où déjà sous le régime ottoman résidaient des médecins militaires, qu'on s'adresse plus souvent à eux. Il faut ajouter cependant que, même dans les familles qui appellent le médecin ayant fait ses études, on emploie des remèdes de bonne femme à côté de ses ordonnances et que, souvent, le *hodja*, le *berber* ou le *tchifout* sont consultés sur le dos du médecin et en dépit des protestations de la seule confiance en Dieu et en la science du médecin. »

Une des grandes difficultés en pays musulman est d'arriver à faire accepter, pour la femme musulmane, l'aide du médecin d'Europe. La santé de la femme et de l'enfant est généralement en Bosnie-Herzégovine à la merci des « bonnes femmes » ou *baba*, habiles à connaître les herbes salutaires, à dire les formules consacrées et à pratiquer les accouchements et les opérations gynécologiques. « D'aucunes, dit le Dr Gluck, entourent leur savoir de mystères et sont avares de paroles, d'autres sont bavardes, boivent beaucoup de café noir en fumant des cigarettes ou même la pipe. Parfois, dépassant leur rôle de sage-femme et de guérisseuse des maladies d'enfants, quelques-unes arrivent à acquérir une habileté incontestable dans le traitement de certaines maladies internes et chirurgicales. » Toutefois la récitation des formules ou *baïanié* est leur principale occupation médicale et, dans l'idée du populaire, la plus efficace.

Si la jeune musulmane, ou plutôt son seigneur et maître, consent à appeler le médecin européen, celui-ci la trouve ordinairement toute voilée, gantée, cachée, assise sur un divan. Avec de l'habileté, la connaissance parfaite de la langue et un certain stock de réponses sentencieuses pour combattre les objections, il réussira parfois à examiner la malade; sinon, après avoir tâté le pouls, il s'en ira sur une

dernière parole consolante que dira le maître du logis : « Que voulez-vous? Dieu la guérira! » (Dr Gluck, *loc. cit.*)

Cette situation assez pénible d'une forte fraction de la population indigène appela l'attention du gouvernement, qui s'efforce maintenant d'y remédier par l'installation d'un certain nombre de femmes médecins, ayant le titre et exerçant les fonctions de médecin d'arrondissement. Occupant un emploi public, elles reçoivent des appointements fixes et ont droit à une pension de retraite. Ces dames doivent être pourvues du titre de docteur, faire de la médecine générale et connaître la langue serbo-croate, ce qui est une des conditions indispensables pour qu'elles puissent exercer une action sérieuse sur la femme musulmane. Elles sont tenues également de communiquer au gouvernement les résultats de leurs observations et de leurs expériences. La consultation doit être gratuite, à domicile du médecin ou des malades, et le gouvernement désire qu'elles restent autant que possible en relation constante avec les femmes indigènes, afin d'agir plus efficacement sur leur esprit, dans un but d'éducation vers les principes rationnels de l'hygiène domestique et de l'éducation des enfants.



HÔPITAL DE SARAJEVO : SALLE DE CHIRURGIE.

En 1892, Mme le Dr Theodora Kraïevska fut nommée à Dolnia-Touzla et en 1893 Mme le Dr Bohuslava Keck à Mostar. Mme Kraïevska a traité, en 1893, 553 malades ; en 1894, elle a donné ses soins à 613 clientes et enfants, dont 224 musulmans, 209 catholiques, 99 orthodoxes, 20 juifs et 1 protestant. Son bilan médical accuse 321 guérisons, 25 décès, 24 malades à l'hôpital, 73 en traitement externe, 170 malades ambulants inconnus. Mme Keck a traité, en 1893, 710 malades, dont 360 femmes et enfants; en 1894, 404 musulmans, 136 catholiques, 200 orthodoxes, 20 israélites et 3 protestants, au total 763 malades. Bilan : 307 guérisons, 15 décès, 206 malades en traitement, 235 malades ambulants perdus de vue.

Ces résultats ont autorisé Mme de Kallay, dans un article paru récemment dans la *Revue d'Orient*, à dire que « la population montre chaque jour une confiance croissante dans la capacité des femmes médecins; on les consulte même pour les maux les plus légers; les empiriques et les sorcières se voient expulsées des harems et remplacées par les femmes médecins qui traitent les malades d'après les exigences de la science moderne et qui, désormais, sont toujours accueillies à bras ouverts dans les familles mahométanes [1] ».

Avant la création de l'hôpital civil central, Sarajevo ne possédait, en dehors de l'hôpital militaire, que le seul *Vakoufspital* dont j'ai parlé plus haut pour en citer l'origine. Après l'extinction du choléra en 1866, cet hôpital fut aménagé avec 48 lits pour recevoir des malades sans distinction de culte. Les revenus du Vakouf de Houzref-Beg servaient alors à son entretien et le nombre des hospitalisés, presque

1. Voir *id.*, *Indépend. belge*, n° du 6 juin 1895.

tous hommes, était en moyenne de 30 chaque année jusqu'à l'époque de l'occupation. Il s'y trouvait en outre un local spécial pour les aliénés hommes, et un autre pour les femmes. En 1884, des agrandissements s'imposaient, et le nombre de lits fut porté à 60. J'ai visité cet hôpital en 1894, quelque temps avant l'inauguration de l'hôpital central, et s'il avait fallu la démonstration péremptoire de la nécessité de cette création nouvelle, c'est bien dans ce vieux bâtiment turc, aux chambrées malsaines, surpeuplées, avec un matériel insuffisant et délabré, qu'on l'aurait trouvée. Depuis, tous les services ont été transportés au nouvel hôpital, et le *Vakoufspital* fonctionne exclusivement comme asile d'aliénés ou plutôt, telle est son enseigne, comme station d'observation des aliénés. Il faut espérer que les niches grillagées d'autrefois se seront agrandies autour de leur litière de paille.

Je comprends que l'aversion généralement éprouvée par la population indigène pour l'hôpital n'ait pas été amoindrie par un séjour prolongé à celui-ci. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que la création du nouvel hôpital central lui a amené, dès la seconde année, une population d'hospitalisés qui, dépassant les prévisions, a nécessité l'inscription au budget d'un chiffre de 20 000 florins plus élevé que le chiffre prévu.

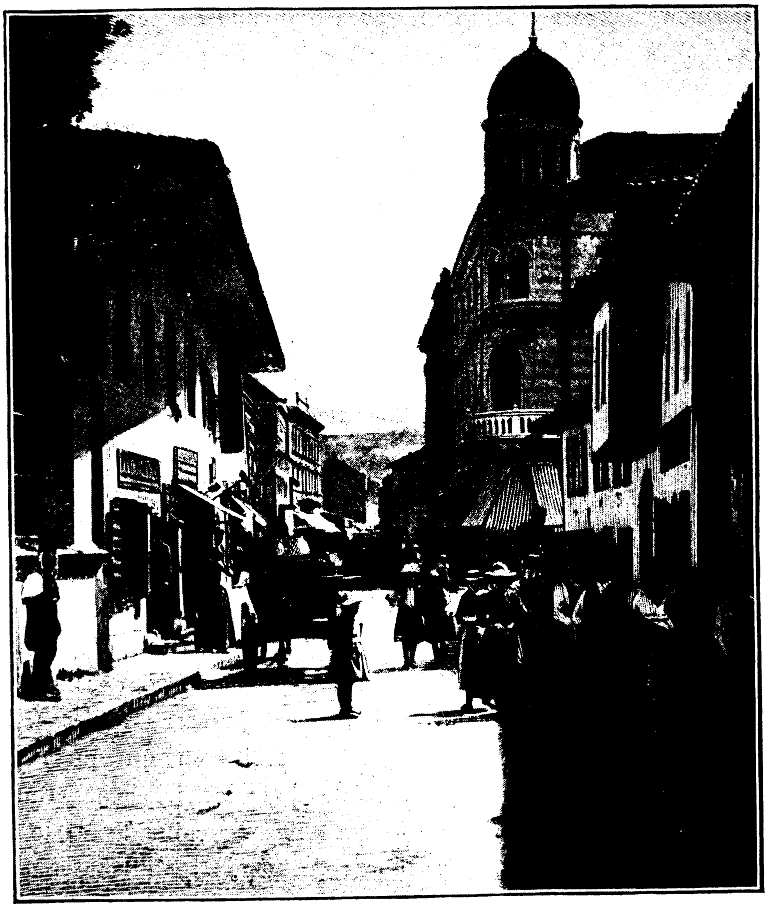
Peut-être l'aversion du Bosniaque pour l'hôpital provient-elle aussi de la crainte qu'il a de subir une opération chirurgicale. Bien que le médecin indigène l'ait accoutumé à la saignée et à la taille vésicale, il se laisse plus d'une fois dépérir, plutôt que de permettre une intervention chirurgicale au simple scalpel.

De fait, le contraste que présente le nouvel hôpital central de Sarajevo d'avec l'ancien est tel, que la capitale de la Bosnie-Herzégovine peut se féliciter de posséder aujourd'hui un hôpital modèle qui ferait honneur à toute capitale de l'Occident. Il s'élève à environ 1 kilomètre de la périphérie de la ville, qu'il domine de 80 mètres, sur les flancs d'un coteau à pente douce auquel il a emprunté 87 000 mètres carrés de superficie. Les plans, élaborés par l'architecte de la ville de Vienne, M. J. Greger, ont tenu compte de tous les principes qui règlent ou doivent régler aujourd'hui la distribution des services, la décentralisation, l'espacement, l'isolement, la ventilation et le chauffage fractionné et facultatif, l'hygiène et la commodité de la salle suivant son affectation, la canalisation spéciale à siphons contre la montée des gaz, les appareils à désinfecter à la vapeur, les multiples installations balnéaires, l'emploi de l'électricité pour l'éclairage, le téléphone, les sonneries, les salles d'autopsie, le four crématoire, etc. Je ne saurais entrer dans des détails qui seraient par trop techniques, mais j'ai trouvé là, entre autres, une salle orthopédique avec des appareils de gymnastique médicale, une salle spéciale de narcotisation précédant la grande salle d'opérations, des poires électriques à tous les lits, des appareils spéciaux pour soulever le malade couché, une pharmacie modèle, une salle de microscopie et de bactériologie, etc. Les salles sont aménagées avec un cubage variant de 35 à 60 mètres cubes par lit, qui disposent de 8 à 13 mètres carrés de surface du plancher. Dans les salles d'opérations, permettant une antisepsie murale complète, la mécanique des appareils de chirurgie est représentée par les modèles les plus perfectionnés, tables aseptiques à panneaux et hauteur réglables, chariots roulants à pansements, injecteurs à niveau, lampes électriques à réflecteurs mobiles, etc.

Au milieu de la simplicité d'un luxe qui réside dans la satisfaction à toutes les exigences du malade et du médecin qui le traite, la banale plaisanterie vous monte aux lèvres : on voudrait être malade pour être soigné ici! Le personnel de l'hôpital devait se composer au début de quatre médecins chefs de service (***Primärarzt***) : les D[rs] Kobler (direction, maladies internes, otologie), O. von Weiss (gynécologie et accouchements), L. Gluck (maladies de la peau et vénériennes), J. Preindlsberger (chirurgie, oculistique); plus, un prosecteur, le D[r] R. Wodynski; six surveillants; vingt surveillantes; une sage-femme; plus le personnel commis aux différents services économiques. Ces quatre médecins sont des hommes jeunes qui n'ont pas dépassé la quarantaine et qui sortent, sauf le D[r] Gluck, qui est médecin d'arrondissement en Bosnie depuis une douzaine d'années, des cliniques de Vienne où ils fonctionnaient comme médecins assistants. Ils doivent prendre la direction de l'hôpital à tour de rôle, tous les deux ans.

Avant de quitter l'hôpital et en même temps un chapitre que je ne saurais étendre davantage, je note

quelques mesures de police sanitaire qui viennent d'être introduites à Sarajevo. La municipalité n'y a pas encore introduit l'usage du corbillard, pour des raisons qui sont, je suppose, la topographie accidentée des rues menant aux cimetières d'une partie de la population, et les coutumes suivies par les musulmans lorsque, à leurs enterrements, ils rendent à leurs amis le suprême honneur de les porter sur leurs épaules à leur dernière demeure. Cependant, aux enterrements d'enfants dans les cimetières de la plaine, d'aucuns avaient pris l'habitude, par mesure d'économie, de remplacer les porteurs par un simple fiacre. Le danger éventuel du contage était réel, et l'enterrement en fiacre est interdit. Est défendu, sous peine d'amende, aux fiacres et aux loueurs de voitures de transporter des malades atteints de maladies infectieuses, contagieuses, et à ceux-ci de se faire transporter par des voitures publiques. En cas de nécessité du transport d'un malade, il faut en aviser le poste central de police, qui fait venir, par demande téléphonique, la voiture spéciale de l'hôpital central. Si, toutefois, une voiture publique avait servi au transport, elle ne peut circuler avant d'avoir été préalablement désinfectée.



SARAJEVO : LA RUE FRANÇOIS-JOSEPH.

Enfin, le commissariat du gouvernement à Sarajevo met à la disposition du public les postes de télégraphe (administration militaire) de la ville, chaque fois que le besoin pressant d'une aide se fait sentir : soit qu'un incendie éclate, que la vie d'un homme soit menacée ou que l'arrivée rapide d'un médecin de l'hôpital central soit requise.

Passons maintenant à un sujet plus gai! C'est jour de fête ou de marché. Les paysans de la campagne sont venus dans leurs plus beaux atours en chariot, à cheval, à pied, visiter la capitale et se distraire à leur façon. Ils ont entendu la grand'messe, recueillis, à genoux sur les dalles de la grande nef, et maintenant, au *hân* ou au *doutchan*, ils mangent un morceau sur le pouce en buvant du *meka-rakia*, une mauvaise eau-de-vie faible qui leur remplace le vin et la bière, trop chers à leur gré, ainsi que le cidre qu'ils ne connaissent pas. Tout à l'heure ils promèneront à travers les rues de la ville européenne les taches éclatantes de leur costume, en groupes silencieux, trop silencieux, hommes à la peau tannée, femmes vieilles avant l'âge, enfants trottant menu, sans rire et sans gaîté. Ce peuple ne chante pas assez dans la rue. Il est vrai que ce sont des chrétiens à qui le Turc a désappris la chanson des rues; peut-être aussi là, comme ailleurs, l'alcool ne produit-il pas l'effet que produirait le vin.

Dans les rues François-Joseph, Ferhadia et Tchemaloucha, le mouvement et la vie à l'européenne se concentrent. C'est là, et surtout dans la première qui est l'artère principale, que se trouvent les magasins, les hôtels et les cafés à la viennoise. La gentry militaire et civile y promène, avec ses loisirs des jours de fête, la curiosité de l'autrui et l'incontestable supériorité du moi. Les toilettes féminines

dernier modèle s'y exhibent, et les coups de chapeau croisent les saluts militaires, avec des sonores « *Hab' die Ehre!* » (J'ai l'honneur!) et des « *Servus* » (Serviteur!) qui remplacent d'une façon quelque peu caractéristique le glapissant « *Mahlzeit* » des Allemands bonnes fourchettes. Sur la terrasse du café de l'Europe et du café Bauer, des officiers se laissent distraire par le va-et-vient de la rue, sous la présidence pleine de bonne camaraderie d'un moustachu capitaine ou d'un grisonnant colonel. Dans un groupe voisin, la personne joviale et volumineuse du maire de Sarajevo, coiffé du fez, repose ses mains sur une canne, devant une groseille à l'eau. Des soldats hongrois, aux jambes moulées dans leur pantalon maillot soutaché, passent en réglant le pas et le salut oblique. Un général, accompagné d'un essaim de charmantes jeunes filles, traverse la rue, doublement salué par les groupes d'officiers jaillissant de leur siège. Moulés dans leur uniforme qui fait valoir le modelé de leur forme, ils n'ont pas, ces officiers, me semble-t-il, envers le « vulgaire pékin » la morgue de leurs collègues allemands, et ils ne parlent pas un jargon exclusivement composé de substantifs et de participes.

Dans la rue encore, déambulant lentement, bras dessus bras dessous, des citadines indigènes, jeunes filles coiffées du fez, une fleur dans les cheveux, ballottant le vaste pantalon à ramages à la turque, chaussées de brodequins à talons hauts; femmes mûres vêtues de boléros soutachés d'or, une large ceinture bouclée de plaques d'argent ciselé autour de la taille épaisse. Passe un *four-in-hand* au trot rapide avec, très haut sur le siège, quelque brillant officier de la brune Hongrie; un fiacre aussi trimbalant quatre Bosniaques en goguette, dont deux se cramponnent sur un siège trop étroit.

Les cafés sont ceux de Vienne avec leur café noir excellent, leurs « capucin » et « mélange » et leur bière de Pilsen que Sarajevo commence à brasser elle-même. Au comptoir, au milieu des petites piles de sucre et des billes de billard dans un étui, trône quelque « Mietzi » brune ou blonde, à la frimousse avenante, aguichant le flirt taquin des jeunes fils de Mars. Rarement les billards chôment et l'on voit, avec une même ferveur de novice, le « Serbe » coiffé du fez, le négociant autrichien, et le royal-impérial *imâm* ou aumônier militaire musulman « pousser l'ivoire » et tenter le dangereux « rétro ». Dans un coin du café, un pope aux longs cheveux s'est attelé à une partie d'échecs avec un coreligionnaire, et à la table voisine deux « Turcs » en turban fument des cigarettes en buvant des bocks.

C'est bien là un commencement de métissage entre nos mœurs et celles de l'Orient bosniaque, métissage auquel d'autres symptômes viennent apporter leur témoignage visible. Le « Turc » n'est plus aussi réfractaire à notre costume qu'il le fut dans le temps : le maire de Sarajevo porte le costume d'Europe, sauf le fez, et je connais de jeunes musulmans très mondanisés d'allure et de costume, et qui pratiquent la bicyclette avec une maestria de boulevardier parisien — au risque d'en faire frémir les mânes de Housseïn Kapetan de Gradatchatz. Voici pourquoi les mânes de Housseïn en frémiraient. En 1828, raconte M. Delitch[1], lorsque le vali de Bosnie, Morali-Namuk-Ali, eut reçu l'ordre du sultan Mahmoud II de mettre des vêtements étroits et d'introduire le *Nizam*, une révolte sanglante éclata parmi les musulmans de Bosnie. Les mécontents choisirent Housseïn Kapetan de Gradatchatz comme vizir; ils commencèrent les hostilités contre Ali Pacha, représentant du sultan, et le forcèrent à se réfugier à Constantinople. Le *moufti* de Techani surtout se fit alors remarquer par l'ardeur avec laquelle il préconisait les innovations du pacha. Il voulut démontrer aux Bosniaques, et à Housseïn Kapetan lui-même, que le port des habits étroits n'était nullement contraire aux prescriptions religieuses ou *din*. Housseïn essaya vainement de faire changer d'idée au *moufti*, et, voyant qu'il n'y réussirait pas, le fit enfermer dans le cachot de Samobor, puis étrangler peu de temps après par des chaudronniers qui jetèrent son corps dans les rochers des alentours, où il se trouve encore.

On n'aurait qu'à changer les noms pour faire de cet épisode de l'histoire bosniaque un conte chinois.

Il faut se rappeler aussi qu'il y a quarante ans à peine la Turquie eut toutes les peines à faire accepter aux Bosniaques l'uniforme militaire, en tant que vêtement à l'européenne. Lorsqu'en 1878 Hadji Loïa s'était fait le chef de l'insurrection à Sarajevo, une des premières mesures qu'il décréta fut l'abolition de

1. *Beiträge zur Landes-und Volkskunde. Wiss. Mitth.*, I, p. 403.



JEUNE FILLE SERBE ORTHODOXE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. HUGO KROFFT.

cet uniforme de coupe moderne et de tout costume à l'européenne, qu'il fit remplacer par le costume national bosniaque.

Avec l'élément austro-hongrois, la presse et le journal ont fait leur apparation dans la Bosnie-Herzégovine; je veux dire la presse indigène et non le journal de l'étranger, que vous trouverez en suffisante variété dans les deux grands cafés de Sarajevo. J'y ai rencontré, entre autres, le *Figaro*, le *Journal des Débats*, l'*Illustration* et l'*Amusant*. Je dédie, en passant, au fataliste de la rue Drouot le petit calcul suivant que j'ai trouvé crayonné sur une table du « Café de l'Europe » à Sarajevo : $1802 + 1894 = 3696 : 2 = 1848$. Le premier chiffre est l'année de naissance de Kossuth, le second celle de sa mort, le dernier l'année de la révolution hongroise. La voilà bien, la politique de café!

La presse indigène eut quelque peine à créer un organe viable pendant les premières années qui suivirent l'occupation. Le besoin ne s'en fit point sentir, ni de la part du Gouvernement, ni de la part d'abonnés possibles. La *Bosnische Correspondenz* eut une existence éphémère, et le journal *Occupation*, fondé par M. Renner — actuellement rédacteur à la *Vossische Zeitung* de Berlin, — fut atteint du sort des organes trop libres dans leurs critiques. Son rédacteur en chef fut expulsé, mais il rentra en 1885, après que M. de Kallay eut été placé à la tête du pouvoir. A ces difficultés d'ordre politique s'ajoutaient des obstacles divers, créés par la pénurie probable des abonnés, la lenteur des moyens de communication, la nécessité de disposer à la fois de caractères cyrilliaques, latins et allemands, la difficulté d'avoir un personnel éduqué, etc. Cependant, depuis 1884, la Bosnie-Herzégovine a vu se fonder un certain nombre de journaux qui paraissent très bien s'accommoder de la censure préventive et de l'esprit de leurs lecteurs, dont la diversité est assez grande. Ils s'accommodent si bien des exigences de la première, qu'un des rédacteurs de la *Bosnische Post* estime qu'elle est nécessaire dans les conditions données, mais que, toutefois, une loi sur la presse serait meilleure.

La *Bosnische Post*, organe politique et économique, a fait paraître son premier numéro le 3 janvier 1884. Depuis, ce journal, qui est rédigé en allemand, paraît régulièrement deux fois par semaine. C'est la feuille la plus répandue dans le pays et la seule, du reste, auquel le lecteur ignorant de la langue yougoslave puisse s'adresser avec profit. Il compte parmi ses principaux collaborateurs une femme de lettres, Mlle Milena Mrazovitch, dont la plume alerte et pittoresque est très appréciée dans la littérature moderne yougo-slave.

Le *Saraïevski List*, directeur M. Popovitch, représente plutôt le journal officiel. Il s'imprime en serbo-croate ou bosniaque, ainsi que la *Bosanska Vila*, « Fée bosniaque », un journal de divertissement scientifique et littéraire que dirige M. Kachikovitch: il en est à sa dixième année d'existence et affecte, dit-on, des allures plus indépendantes dans les limites tracées par la censure. Le *Bochniak* paraît, comme ceux-ci, hebdomadairement; il est rédigé par M. Philipovitch et inspiré, paraît-il, par le maire Kapetanovitch. Ce journal s'adresse de préférence à la population musulmane; conçu dans l'esprit oriental, il s'occupe surtout de localismes et de la menue vie nationale. A Mostar, capitale de l'Herzégovine, paraît également, en bosniaque, une petite feuille locale intitulée *Glas Hercegovca*. Enfin, tout récemment, en 1895, a paru à Sarajevo, sous la direction de M. K. Hörmann, une très jolie publication illustrée bimensuelle, intitulée *Nada*, qui donne, à l'instar de notre *Illustration* et dans le même format, le même genre de productions littéraires et artistiques que la feuille parisienne. Les premiers fascicules, qui sont les seuls que je possède, présentent un intérêt réel pour l'ethnologue entre autres, et des illustrations comme celles de Tcheplin, par exemple, lorsqu'il représente d'un crayon très artistique les types et les paysages caractéristiques de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie, sont des documents qu'on peut consulter avec profit.

Avec l'organe scientifique du musée national, les *Wissenschaftliche Mittheilungen*, que j'ai déjà cité plus haut, ainsi que le *Glasnik*, il faut mentionner également une feuille spécialement consacrée aux questions d'enseignement. Elle paraît en langue bosniaque, sous le titre de *Schkolski Viésnik* et sous la direction de M. L. Dlušts̆. Enfin, le gouvernement de Bosnie-Herzégovine a fait éditer à Vienne, en son nom, toute une série d'ouvrages se rapportant, les uns à l'ensemble des réformes qui ont été introduites dans

certaines branches spéciales de l'administration, les autres formant des sortes de monographies sur des sujets scientifiques particulièrement intéressants ou marquants [1].

Sarajevo ne possède pas de théâtre, et la vie intellectuelle en commun, artistique, musicale, littéraire, ne me semble pas encore très développée parmi la société européenne. On vit beaucoup chez soi, et les distinctions sociales que les titres, comme partout, maintiennent plutôt que la fortune ou l'intelligence, ne s'accusent pas moins que dans tous les Landerneau du monde.

L'élément militaire fréquente surtout le casino, où se donnent quelques concerts, réservés aux membres et à leur famille. De-ci de-là une affiche signale l'apparition d'une étoile filante de café-concert, d'un cirque ambulant, ou d'un phénomène.

Sarajevo possède pourtant un assez grand nombre de sociétés dont, pour certaines, les productions pourraient varier le menu ordinaire de la vie citadine et satisfaire à un regret que j'ai entendu exprimer. Parmi ces sociétés, je note une « association des amateurs de musique », la société chorale « Trebevitch » ; une société de gymnastique, la société chorale « Liedertafel ». Il existe encore une société chorale religieuse orthodoxe, « Sloga », une association de femmes ou « Frauen-Verein », une société samaritaine de secours, et il est question de fonder une société protectrice des animaux, sur le modèle de celles qui existent en Autriche-Hongrie.

En été, le voisinage de la station thermale d'Ilidjé, avec ses promenades, ses fêtes et ses concerts, attire une partie de la population ; mais j'ai pu constater que l'autre partie semble ne pas apprécier assez souvent à sa valeur l'avantage qu'elle peut avoir d'une distraction peu coûteuse et facile.

J'ai rapporté de Sarajevo le souvenir d'un accueil bienveillant et souvent charmant.

Le consulat de France où, les jours de fête, les trois couleurs flottent à la pointe d'un mât très haut, est volontiers le rendez-vous de la société d'élite. J'ai pu m'apercevoir que le Français, voyageant en Bosnie-Herzégovine, rencontre des égards qui lui permettent de parler des beautés et de l'intérêt du pays avant les désagréments du voyage qui pourraient résulter, ailleurs, de sa nationalité. Je me plais, à ce propos, à rapporter les termes dans lesquels le principal journal de Sarajevo a exprimé les sentiments de la population à la nouvelle de la mort du président Carnot. « Chez nous aussi, à Sarajevo, dit la *Bosnische Post*, cette nouvelle a provoqué dans toutes les classes de la population une consternation et une agitation générales, et les nouvelles de Paris étaient attendues avec impatience. Le deuil de l'homme hautement respecté qui jouissait de l'estime du monde entier, la sympathie envers la grande nation française dont la tranquillité est troublée par des secousses pareilles, étaient aussi généralement partagés que profondément sentis et sincères. » Au service funèbre célébré à la cathédrale, le 29 juin 1894, par les soins du consulat de France, l'archevêque, Mgr J. Stadler, officiait, et parmi les nombreux assistants on remarquait Mme de Kallay, les représentants de l'autorité, le corps consulaire avec, aux derniers rangs, d'humbles Bosniaques s'agenouillant sur la dalle nue.

Savent-ils ce qu'est la France, ces humbles dont la dévotion naïve étonne dans ce cadre des idées et

1. Parmi ces publications, je citerai les suivantes :
— *Die Bezirks-Unterstützungsfonds in Bosnien und der Hercegovina* (Les fonds de secours de district en Bosnie-Herzégovine), par Ed. de Horowitz, 1892.
— *Römische Strassen in Bosnien und der Hercegovina* (Routes romaines), par Ph. Ballif, Vienne, 1893.
— *Beitrag zur Kenntniss der Erzlagerstätten Bosniens* (Contribution à l'étude des gisements de minerai de fer en Bosnie), par Bruno Walter, 1887.
— *Das Justizwesen Bosniens und der Hercegovina* (L'organisation judiciaire en Bosnie-Herzégovine), par Ed. Eichler, 1889.
— *Das Bauwesen in Bosnien und der Hercegovina*, etc. (L'administration des travaux publics en Bosnie-Herzégovine, depuis le commencement de l'occupation austro-hongroise jusqu'en 1887), publiée sous la direction de M. Edm. Stix, 1887.
— *Die bosnische Pflaume* (La prune de Bosnie, étude commerciale), par le Dr Th. P. Zurunitch. 1895.
— *Hydrologie des districts de Stolatz et de Konitza*, par J. Karlinski, 1892.
— *Ergebnisse der meteorologischen Beobachtungen der Landesstationen in Bosnien-Hercegovina im Jahre 1894* (Résultats des observations météorologiques dans les stations de Bosnie-Herzégovine pendant l'année 1894), 1895.
— *Die neolithische Station Butmir* (La station néolithique de Butmir. Résultats des fouilles de l'année 1894), 1895.
— *Die prähistorischen Fundstätten. Erforschung und Behandlung*, etc. (Les stations préhistoriques. Exploration et mise en œuvre), par V. Radimski, 1891.
— *Wasserbauten in Bosnien und der Hercegovina* (Travaux hydrauliques en Bosnie-Herzégovine, 1re partie. Travaux d'amélioration et citernes dans la région du Karst), par P. Ballif, 1896.

des solidarités modernes? Leurs grands-pères ont peut-être su les noms de Lauriston, de Molitor, de Marmont; eux-mêmes ne savent sans doute de la France que le drapeau tricolore du consulat, et l'infortune que la mort de son chef d'État a infligée à une nation respectée.

Les environs immédiats de Sarajevo offrent plusieurs excursions, les unes charmantes par la nature du paysage, les autres instructives par l'enseignement des découvertes faites dans le sol. D'aucunes nous font connaître une population intéressante, avec la création d'établissements modernes d'un intérêt spécial. En les signalant au lecteur de ce volume, mon but est moins de lui narrer par le menu le personnel usage que l'auteur fit de son temps, ni celui qu'il fait de ses impressions de touriste, que d'en faire l'occasion et le point de départ de considérations plus générales et plus impersonnelles.

Une des excursions les plus charmantes est une promenade au fond de la gorge étroite et falaisée de la Miliatchka, jusqu'à la *Kozia Tchoupria* ou « Pont du Chevrier », sur la route de Gorajda (Goražda). Jadis la belle route d'aujourd'hui n'était qu'une sente cavalière, ou peu s'en faut; toutefois la route moderne n'a point changé le pittoresque varié de cette vallée étranglée entre des contreforts abrupts, avec des courbes nombreuses ménageant à chaque tournant un autre décor en coulisses.

Le « Pont du Chevrier », d'origine turque, s'élance en une ogive fine à une vingtaine de mètres au-dessus de la rivière. Son nom est le titre d'une légende contemporaine du nom; elle m'a été racontée de la façon caractéristique suivante. L'anonyme chevrier trouva un jour, dit-on, un beau trésor. Chose extraordinaire, il résolut de s'en dessaisir pour que l'on construise un pont sur la Miliatchka, à l'endroit où tant de voyageurs et de troupeaux déjà s'étaient noyés. Dans sa candeur naïve, il porta le trésor au *moukhtar*, chef de la commune, en le priant de faire le nécessaire. Chose plus extraordinaire, le moukhtar s'en alla trouver le *moudir*, son supérieur de district, pour lui remettre le trésor, le priant à son tour de faire construire le pont. Le *moudir*, chose incroyable, en fit part à son chef le *kaïmakan*, et, à la stupéfaction de tous ses administrés, celui-ci porta le trésor au *vali pacha*, le grand chef de la province. On aurait pu croire qu'après avoir échappé aux poches de tous ces personnages, le trésor finirait par disparaître dans celles du grand chef; mais, ô miracle! il n'en fut rien — puisque le pont existe, et que la légende a récompensé la bonne action du chevrier en en perpétuant le souvenir! Vous voyez bien, ajoute mon conteur de légendes, que l'administration turque était honnête!

En ce temps-là, la construction d'un pont devenait une action du plus grand mérite. La légende l'attribue volontiers à quelque grand et magnanime héros, à une reine bienfaisante, ou à des étrangers plutôt qu'à des Turcs, en dépit des inscriptions qui en attestent la construction par ceux-ci. Une pratique épouvantable vient témoigner encore de la valeur attachée à une œuvre de ce genre : l'usage, admis déjà par les Germains et les Celtes, d'emmurer vivants un couple de jeunes gens, pour assurer la réussite de la construction du pont et sa stabilité. De nombreux exemples sont légendaires parmi les populations yougo-slaves, entre autres celui qui se rapporte au pont de Mostar, dans l'Herzégovine. Ce pont, sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, fut construit en 1566. Les Turcs, dit la légende, avaient capturé alors un montagnard du nom de Rade, dont la réputation d'architecte était universelle. En vain sa famille et ses amis s'offrirent de le racheter, les Turcs ne voulant le rendre à la liberté qu'après qu'il eut construit un pont sur la Narenta. Rade se mit à l'œuvre; mais il avait beau agencer ses moellons et forger son fer, l'ouvrage n'avançait point et la pierre s'émiettait comme poussière. En désespoir de cause, il s'en alla une nuit sur la montagne implorer conseil de la fée. La fée lui apparut, resplendissante de beauté; mais lorsqu'elle eut appris le projet téméraire du malheureux architecte, elle se mit dans une grande colère et jura de ne permettre l'achèvement du pont que quand il aurait fait emmurer vivants, dans le pilier, un couple d'amoureux. Rade, épouvanté, essaya de continuer l'ouvrage sans obéir à la *vila*; mais lorsqu'il vit que tout effort était inutile, il parla aux Turcs des conditions imposées par la fée. Ceux-ci n'hésitèrent pas longtemps : ils réussirent à s'emparer de deux jeunes fiancés, les firent emmurer et le pont fut bien et rapidement construit.

Ailleurs, à la fondation de Scutari, la « ville blanche », l'inhumaine fée s'accommode de la trahison et de la ruse de deux frères contre un troisième, dont la jeune femme, mère depuis peu, est emmurée vivante.

On lui laisse, à hauteur du sein, une ouverture dans le mur pour qu'elle puisse, jusqu'à la mort, allaiter son enfant.

A propos de la construction du pont de Vichegrad, M. Fiala a recueilli la légende suivante. Lorsque, en dépit de la science de l'architecte, le pont de Vichegrad menaça de s'écrouler avant qu'il fût entièrement terminé, on résolut d'emmurer deux jeunes fiancés, Marian et Maria, dans un des piliers afin d'apaiser le ressentiment des fées. Cependant, les jeunes gens réussirent à s'enfuir et à trouver un refuge dans les montagnes aux alentours de Sarajevo. Longtemps ils auraient habité la grotte près de Rogoujitzi, d'où le nom de *Marinova petchina* qu'elle en a gardé.

Ces épouvantables superstitions se perdent, heureusement; non toutefois au point de ne pas avoir été mises en pratique, au témoignage de M. Dombrovski, il y a une vingtaine d'années encore, en Herzégovine. Le Dr Hoernes aussi raconte qu'il y a vingt-cinq ans, les habitants de Trébinié volèrent le cadavre d'un enfant sur territoire ragusain, pour l'emmurer dans le soubassement d'un pont qu'ils voulaient construire dans le voisinage de leur ville. Elles témoignent également, ces superstitions, comme le font les poèmes lyriques, de cette tendance du sentiment populaire à supposer conscientes du bien ou du mal à faire aux hommes les forces de la nature que nul humain ne saurait braver impunément.

Presque tous les vieux ponts de la Bosnie-Herzégovine datent du XVIe siècle, le premier de la domination ottomane. Sans doute, à l'époque romaine, des ponts, solides et résistants comme les Romains savaient les faire, croisaient les cours d'eau sur les routes; mais leurs vestiges ne subsistent généralement qu'à l'état de supposition. Peut-être aussi les architectes ragusains ont-ils profité de ces fondations pour asseoir sur une base toute faite leur œuvre personnelle. Ces architectes furent, en effet, presque partout des Ragusains, dont les inscriptions ingrates taisent le nom, pour reporter toute la gloire sur celui du pacha turc instigateur de la construction. Au reste, les vieux ponts ne sont pas très nombreux; mais parmi ceux-là plusieurs sont tout à fait remarquables au point de vue architectural. Près d'Ilidjé on trouve un pont sur la Jelésnitza, que je mentionne à cause de son antiquité probable qui le ferait remonter à l'époque romaine. M. Radimsky (*Wiss. Mitth.*, II, p. 10 et suiv.) figure comme ponts romains le Kvaniska Tchoupria, près de Hodbina, et le pont de Kosor sur la Bouna; le mortier y est mélangé de fragments de briques. Il figure également le beau pont de pierre dans le voisinage de Bouna, sur la rivière du même nom. Ce pont repose sur 14 arches; il a une longueur de 102 mètres et date probablement de l'époque ottomane. Le pont le plus élégant est assurément celui de Mostar, construit en 1566, et le plus puissant celui qui traverse la Drina à Vichegrad. Le pont de Vichegrad date de 1577, d'après une inscription, et de 1571 d'après une autre, les deux portant le nom de Mehmed Pacha Sokolovitch, grand vizir, comme étant le constructeur du pont. Onze voûtes en ogive, larges de 6 m. 3, se succèdent sur une longueur de 170 mètres. La tradition attribue à l'architecte le nom de Métar, ou Rade, que nous avons déjà trouvé à Mostar et qui paraît être celui de l'architecte par excellence. Les inscriptions relevées par M. C. Hörmann [1] insistent sur cette idée que « certainement Mehmed Pacha, en construisant ce pont, n'a pas gaspillé son argent, et que cet ouvrage n'a point son pareil au monde ». Sa solidité, au reste, est telle, qu'on dit en manière de proverbe dans les pays yougo-slaves : « *ostade kao tchoupria na Vichegrad* », « cela tient comme le pont de Vichegrad ». (Dr Hoernes, *Dinarische Wanderungen*, p. 245.)

Tandis que le pont sur la Drina est légèrement détérioré, celui de Konitza est intact. Au moyen de six arches en ogive il traverse la Narenta, en formant trait d'union entre la grand'route de Bosnie et celle de l'Herzégovine. Les chrétiens l'attribuent au roi Hvalimir (fin du Xe siècle), et les Turcs, d'après M. Hoernes, à Akhmed Sokolovitch (1715); il date en réalité de 1580, et son architecture est la même que celle du pont sur la Drina.

Un vieux pont, très remarquable au point de vue architectural, se trouve sur la rivière Trébintchitza, à Most, près de Trébinié dans l'Herzégovine. Il porte le nom d'Arslanagitza Most, et a donné lieu à plu-

1. *Wiss. Mitth.*, II, p. 333.

sieurs légendes qui renseignent d'ailleurs fort peu sur son origine. Une inscription grecque (?) y aurait existé dans le temps; mais il est à présumer que ce pont date également de la première période turque, sinon, étant donné son état de conservation remarquable, d'une époque plus récente.

Aux ponts en dos d'âne de l'époque turque ont succédé, aujourd'hui, une multitude d'ouvrages modernes. La plupart ont un tablier en charpente de fer, beaucoup également en bois; quelques-uns, comme les ponts du chemin de fer sur la Narenta et le pont nouveau de Mostar, sont très intéressants pour le spécialiste.



TZIGANE DE BOSNIE.

Au nord de Sarajevo, au delà de Kochevo, perche, sur un dos de monticule appelé la Goritza, un petit hameau qu'habitent les Tziganes. Avec quelque menue monnaie, par un après-midi ensoleillé, allez rendre visite à ces Indiens d'Europe et jouir du panorama qu'on découvre du haut de la Goritza. Une vingtaine de masures, basses et décrépites, se terrent au bord du chemin, où se vautre la marmaille en costume de nature.

La promenade d'un étranger y est une aubaine qu'exploite, avec une volubilité de demandes, une persévérance d'assaut et une patience de poursuite extraordinaires, la troupe grossissante des gosses et des gosselines auxquels se joignent bientôt les parents des deux sexes, jeunes et vieux, accourus ou se traînant clopinant. Tous tendent la main, les mains, le pan de la chemise, font tendre la menotte au bébé sur le bras, et chargent, en chœur, Dieu de la récompense à décerner au gracieux donateur d'un kreuzer. Une poignée de la manne de cuivre, jetée au milieu du groupe le plus avide, produit une mêlée générale où de grands diables envoient rouler le gamin, la main tendue vers la pièce, où les femmes se chamaillent et les petites filles trépignent et pleurent de rage de n'avoir pas récolté leur part du butin. Le costume n'a rien de particulier et le type n'est pas très caractéristique, peut-être à cause du costume. Les Tziganes de Bosnie sont en partie sédentaires et même agriculteurs; d'autres exercent le métier spécial de sculpteurs de bibelots en bois, de chaudronniers; d'aucuns sont musiciens ambulants et se présentent dans les fêtes, aux noces, où ils font danser les convives, eux-mêmes jouant et dansant à la fois.

Les femmes sont volontiers diseuses de bonne aventure, exercent la médecine occulte, ou s'en vont de village en village, en temps de sécheresse, pour chanter les *dodolas*, invoquant la bonne fée pour que la pluie vienne favoriser les semailles [1]. Les Bosniaques les appellent *Tziganin*, *Djambachi* ou *Firaoun*, ce dernier nom plutôt méprisant et, en certains endroits, *Karavlaques* ou « Vlaques noirs ». L'époque de leur arrivée en Bosnie est inconnue, mais ils y habitent depuis des siècles et leur nombre est bien plus considérable que celui des Juifs. Les Karavlaques, plus spécialement, auraient immigré, il y a un siècle environ, de Valachie, et le peuple leur donne également le nom de « Tziganes serbes [2] ». D'après l'anonyme de la *Bosnische Post*, le peuple distingue dans le district de Vlasenitza, en dehors des Karavlaques, les Tziganes « blancs » et les « bruns », appelés encore *Tchergachi gourbeti*. Les Karavlaques sont chrétiens orthodoxes et les autres musulmans, ce qui s'explique, je crois, par leur séjour en Bosnie dès la conquête turque. Toutefois les Tziganes « bruns » ne sont pas tolérés dans les mosquées, et les « blancs » ne peuvent y paraître que dans les derniers rangs des fidèles. Les Karavlaques sont réputés laborieux, économes, sobres et pacifiques; ils ne se servent pas des abominables jurons du populaire, mais ils sont

1. A. Strausz, *loc. cit.*, I, p. 290.
2. *Bosnisshe Karawlachen*, in Bosn. Post, 9. 1895.

tièdes visiteurs de l'église et ils ne vont plus à la communion depuis qu'il y a une quarantaine d'années, plusieurs des leurs, disent-ils, moururent après avoir reçu ce sacrement. Ils sculptent le bois très artistement sur des modèles à eux. En été, une partie du village émigre vers le taillis, y dresse des tentes et fait marcher le bec-d'âne sur le bois d'aune fraîchement abattu. Nos Romanichels ont gardé le même goût pour le travail du bois. Les femmes karavlaques se produisent volontiers comme danseuses, bien qu'elles jouissent d'une réputation d'exemplaire pureté de mœurs. Leur danse est monotone et peu gracieuse. Depuis que le gouvernement ne délivre plus de passeports aux montreurs d'ours, le nombre de ces nomades a diminué; mais d'aucuns, ne pouvant résister à la passion du vagabondage, innée à leur race, passent la frontière pour se procurer quelques jeunes oursons, leurs compagnons de route, et s'en vont, paraît-il, jusque dans l'Amérique du Sud. Ils restent toutefois en relation ininterrompue avec la patrie bosniaque. Il y a quelques années, une vieille Karavlaque de Bosnie est morte mendiante à Nice. Certaines localités habitées par ces Tziganes sont réputées pour leurs danseuses, d'autres pour leurs musiciens ou pour la fabrication de leurs ustensiles en bois sculpté.

A propos du nom donné aux Tziganes immigrés, j'ajouterai que les Bosniaques orthodoxes sont qualifiés en certaines régions de « Vlaques » et que les catholiques s'appellent, dans la Kraïna, *Madjaris* ou Magyares. Assez communément, en manière de sobriquet donné par les autres, les catholiques sont appelés *Chokatz* dans toute la Bosnie. Les rapatriés de Hongrie auraient rapporté ce nom dans leur patrie bosniaque.

On désigne encore sous le nom de *Vlaques tzinzares*, ou simplement *Tzinzars* (A. Strausz), une faible fraction de la population vivant éparse dans certaines localités et principalement à Slovik, près de Touzla. On les dit particulièrement honnêtes, laborieux et entendus, orfèvres habiles et sculpteurs adroits. Ils constituent apparemment une variété normale de la race tzigane.

Au sud de Sarajevo, dominant à 1 630 mètres d'altitude toute la région au loin, s'élève l'arête grisâtre du mont Trebevitch. A ceux qu'une ascension facile de cinq à six heures de marche paraîtrait trop exigeante, le sommet moins élevé de la Velika-Kapa, se dressant au-devant du Trebevitch, offrirait déjà un panorama digne d'effort, bien que moins grandiose.



LÉPREUX DE BOSNIE.



STATION FERMIÈRE DE ZELENGORA.

CHAPITRE VIII

ILIDJÉ-BOUTMIR

La station thermale d'Ilidjé. — Sources minérales et thermales en Bosnie. — Mouvements sismiques. — La station agronomique de Boutmir. — L'agriculture en Bosnie-Herzégovine. — Zones climatologiques. — Plantes cultivées. — Système agraire de la *zadrouga*. — Errements anciens. — Animaux domestiques et élève du bétail. — Les caisses de crédit agricole. — Réformes et créations modernes. — Stations agronomiques, procédés et outillage agricoles. — Amélioration des races indigènes. — Créations diverses. — Le cheval bosniaque et de l'Herzégovine. — Superstitions. — Haras de l'État. — Courses et records.



BERGER ET MOUTON BOSNIAQUES.

A 13 kilomètres de Sarajevo, au milieu du Saraïevsko-polié, se trouve Ilidjé (Ilidže), une station thermale à l'européenne. Son nom s'est frayé une place au delà de la littérature de voyage, puisque, déjà, le monde du sport connaît « l'Enghien bosniaque » par ses courses de chevaux et son tir aux pigeons. (Ilidjé est le nom indigène donné aux sources thermales ; on trouve, entre autres, un Ilidjé aux environs de Vichegrad dans la vallée de la Drina.) Durant la saison, un grand nombre de trains locaux mettent tous les jours la capitale en relation directe avec la station thermale. Les départs et les arrivées s'effectuent au milieu de la chaussée, en face de la manufacture des tabacs. Suivons, par un



HOTEL HUNGARIA, A ILIDJÉ.

de ces chauds après-midi où l'air stagne dans le fond de la vallée, la théorie des promeneurs du dimanche. Le train nous emmène, en un quart d'heure, à la première station de la ligne de Mostar, d'où, en une vaste courbe, il quitte la ligne principale pour entrer dans le parc même d'Ilidjé. De loin, on voit surgir, au-dessus de la verdure des arbres, les hauts pignons des hôtels en style de chalet. La station, pimpante et habillée de plantes grimpantes, ressemble à quelque cottage à l'anglaise. A proximité s'élève un grand bâtiment moderne qu'on est très étonné de savoir une école primaire, tant l'architecture en paraît confortable. La gare du parc est reliée avec les hôtels et le restaurant par des allées couvertes. Trois beaux hôtels, « Austria », « Hungaria » et « Bosna », se trouvent aménagés aujourd'hui, avec une centaine de chambres à l'usage des baigneurs à demeure. Les locaux balnéaires comprennent, en dehors des machineries, des installations complètes pour bains en cabine, ou en bassin, les premiers aux températures voulues, depuis celle de la source thermale (58° C.) jusqu'à la température de l'eau de rivière. Cette rivière, la Jelésnitza, alimente également de grands bassins de natation. Des cabines spéciales sont réservées pour les femmes musulmanes. L'installation, très remarquable, a été complétée récemment par un service spécial de bains de boue tourbeuse, dont les eaux mères sont obtenues d'une tourbe qu'on fait venir des tourbières de Jèptché dans la vallée de la Bosna.

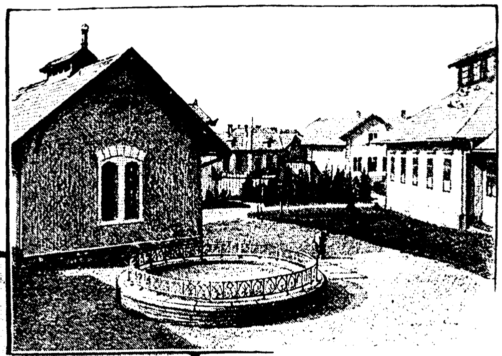
Tous ces bâtiments se trouvent éparpillés ou groupés au milieu de la partie la plus fleurie d'un vaste parc, de plus de 15 hectares d'étendue. Les façades des hôtels donnent sur une grande pelouse centrale où des parterres de fleurs charment la vue. Aux alentours, la poussée rapide des arbustes et des essences forestières a répandu l'ombre dans les allées du parc. Des kiosques se dressent de-ci de-là, où la musique militaire ou la bande de Tziganes attachée à l'établissement donnent, pendant la saison, de nombreux concerts. La saison commence dans la première moitié de mai. M. de Kallay ne manque pas d'y venir chaque année, avec sa famille, donner à l'établissement, qui est une de ses créations favorites, le relief de sa présence. Dans le jardin anglais qui s'étend au large, des bras de rivière serpentent entre les pelouses, sous les marronniers, à profusion. Une volière, une fosse aux ours, quelques kiosques pour les pensionnaires de la faune sauvage indigène y forment le noyau d'un futur jardin zoologique.

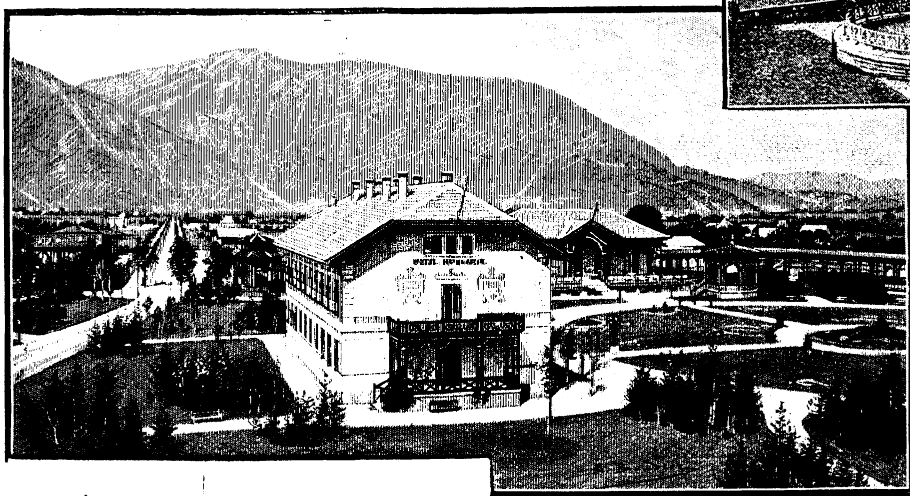
A certains jours de fête, Ilidjé, me dit-on, accueille des milliers de visiteurs et les campagnards bosniaques accourent en foule. Ils s'arrêtent de préférence devant le tir mouvant, ces visiteurs indigènes, et ils prennent un plaisir énorme à voir la ballette déclencher quelque truc à musique ou abattre une figure en mouvement. Le carrousel ne désemplit pas et la balance automatique fait de belles recettes. Cette balance est un homme de fer très intelligent, ainsi pense le brave Mouïo en le contemplant avec ses deux gamins, car il sait lui dire exactement son poids, moyennant 3 kreuzers. Malheureusement, comme c'est à la fin de la journée, Mouïo ne possède plus que les 3 kreuzers exigés par l'homme de fer, et il voudrait pourtant savoir son poids et celui de ses deux rejetons qui le pressent de consulter l'oracle. Tout à coup sa figure s'illumine d'un malin sourire. Il se place sur la plate-forme, fourre ses trois petits ronds dans la bouche du bonhomme, et vivement agrappe sous le bras ses deux gamins. L'aîné a été à l'école, il sait lire « 120 kilos » à la place où s'arrête l'aiguille; puis son père le dépose, et de nouveau il lit « 100 kilos », puis « 85 kilos », après que son petit frère a touché le sol. Finalement Mouïo lui-même descend, souriant plus fort à la pensée d'avoir joué un bon tour à l'intelligent homme de fer — qui en est pour ses 6 kreuzers!

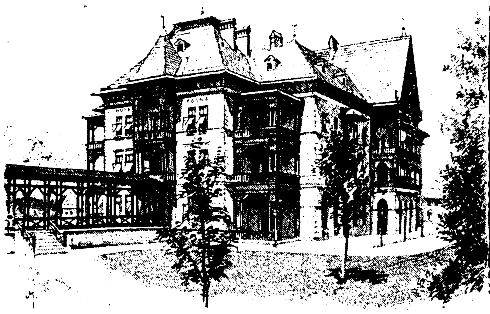
C'est que le Bosniaque en veut pour son argent et il faut les voir, dans le grand bassin de natation,

résister indéfiniment à la température d'une eau ordinaire, pour ne pas perdre une minute d'un droit qu'ils ont acheté moyennant 12 kreuzers.

La source thermale d'Ilidjé, dont la valeur exceptionnelle n'a été scientifiquement établie que depuis quelques années, était néanmoins connue et utilisée dès l'antiquité romaine. Avant les découvertes archéologiques faites récemment aux alentours de la source, des présomptions seules plaidaient en faveur de l'usage que les Romains, grands amateurs de balnéation, en auraient pu faire à l'époque où, d'après M. Hoernes, la ville d'*Ad Matricem* de la table de Peutinger occupait vraisemblablement cet emplacement [1]. Ces présomptions se sont changées en certitude depuis que des traces d'habitations romaines et de nombreux objets signataires de l'époque ont été trouvés dans le sol environnant. Il y a quelques années, on a recueilli au milieu des concrétions déposées par les eaux thermales un as romain de l'époque d'Antonin le Pieux (138-161 av. J.-C.), ce qui fait supposer que les Romains, tout comme les Bosniaques de nos jours et beaucoup d'autres populations superstitieuses, avaient coutume de jeter à la source bienfaisante des pièces de monnaie en manière d'offrande. Depuis, d'autres monnaies d'époques différentes ont été trouvées dans le spath calcaire, et les travaux de construction du nouvel hôtel « Bosna » ont mis au jour un grand nombre de fragments de poteries, de briques de parquetage hexagones, de débris de verre, etc. Ces fragments, bien que frustes, laissent reconnaître une ornementation rouge en zigzag, demi-cercle, etc., sur fond jaune et pâte très fine. Sur une poterie rouge je relève l'inscription C. D. E. S. M. Kellner, qui a recueilli ces débris archéologiques, me montre également trois crânes trouvés dans les mêmes circonstances; deux sont dolichocéphales et l'un très brachycéphale. En 1894, on a découvert à proximité de l'emplacement actuel de l'hôtel « Bosna » des substructions d'une villa romaine, avec hypocauste et deux grandes mosaïques. L'une de ces mosaïques est d'une facture fort belle, avec l'image d'une tête de femme ailée au centre, et de poissons aux quatre coins du rectangle. Cette pièce, provisoirement cimentée et laquée, est destinée à être conservée sur place sous galerie vitrée. L'autre ne porte que des dessins en arabesques noires sur fond blanc. Le sous-sol raviné l'a fortement déjetée et il faudrait un travail habile pour la conserver en entier. Cette mosaïque a été réparée grossièrement,







VUES D'ILIDJÉ.

1. M. P. Ballif (*Römische Strassen*) place *Ad Matricem* à Gorni Vakouf, sur le haut Verbas. Il est vrai qu'il identifie également, sur sa carte, *Bistua Nova* avec Foïnitza.



MOSAÏQUE ROMAINE DE STOLATZ.

à l'époque de son usage, par des mains maladroites, et les colorations brutales du rapiéçage se détachent vivement sur le fond artistique de l'ensemble. Ces mosaïques se rapprochent de celles qu'on a découvertes récemment à *Domavia* (Srebrenitza). Les fouilles se sont arrêtées là, mais il est à peu près certain que, vers le N.-N.-E., d'autres vestiges se découvriront sous la voussure accusée du terrain, et il est probable que les huttes bosniaques du village indigène actuel reposent sur des ruines de l'époque romaine.

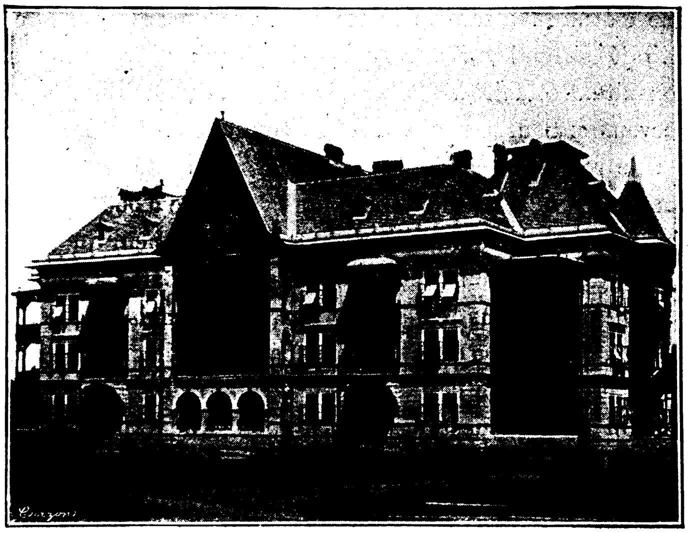
J'ajouterai à ce propos que des fouilles, qui remontent déjà à l'année 1880 et que M. Truhelka a poussées activement en 1892, ont permis de reconnaître à Stolatz (Herzégovine) la présence de plusieurs thermes romains et mis au jour quelques très belles mosaïques de même style que celles d'Ilidjé [1]. Les Romains connaissaient également la source thermale sulfureuse de Slatina-Ilidjé, près de Banjalouka.

Sous la domination turque, la source thermale d'Ilidjé jouissait, comme beaucoup de ses congénères, d'une certaine renommée, et la population indigène en usait au gré de la plus primitive des installations. Au milieu des marécages et des terres de labour, une mare d'eau tiède et sale où les malades venaient se baigner derrière des planches. Ils trouvaient à se loger dans un hân voisin, à la mode indigène, à moins que leur état de fortune ou l'encombrement de l'auberge ne les retînt à la belle étoile. C'est ainsi encore que, de nos jours, les indigènes s'accommodent des sources thermales qui jaillissent dans le voisinage de Vichegrad — l'une d'elles a une température de 35° C., — à Bania, sur la rive droite de la Drina, et où l'établissement de bains se résume en un enclos de bois pour les hommes et les femmes. Il en est de même à Biéliéviné, près de Tchaïnitza (frontière du Novi-Bazar), où des centaines de malades se réunissent chaque année à une époque religieuse déterminée, parce que la vertu de la source est particulièrement bienfaisante à ce moment. L'eau de cette source est très froide et très bonne à boire; elle est très irrégulièrement intermittente et il se peut que les intermittences, en frappant vivement l'esprit du populaire, en soient les seules qualités curatives réelles. Assis sur des bancs, ou couchés autour d'une sorte d'entonnoir naturel, rempli de l'eau qui sort d'une grotte, les malades, venus pendant la diastole, attendent patiemment le retour en systole de l'eau miraculeuse. Ils attendent parfois durant des semaines. D'autres fois la source tarit et rejaillit à dix reprises dans une même journée : cela dépend de la justice de Dieu et de la pureté du cœur de ceux qui attendent. Le retour de la source s'annonce par l'apparition de petites salamandres qui sortent de l'entonnoir pour se réfugier dans les fissures voisines, et par un léger courant d'air vers le dehors. Lorsque l'eau est revenue, tous les malades se précipitent, non sans que des horions soient distribués et des injustices révoltantes commises. Après le bain, les baigneurs ont l'habitude de jeter une piécette d'argent dans la source. Tout à coup l'eau se retire, un souffle se fait entendre vers la grotte et les tard-venus se résignent à une nouvelle attente. M. Delitch, à qui j'emprunte ces détails (*loc. cit.*), signale plusieurs sources secondaires voisines soumises au même régime, mais plus particulièrement affectées à la guérison réputée de la lèpre, de la gale, des maladies des yeux, des oreilles, etc. La plus importante de ces sources refusa le service pendant vingt ans après qu'un habitant de Gorajda y eut fait baigner son chien galeux; elle avait dû son origine au saint musulman fameux Mourad-Dedo, qui l'avait fait jaillir, avec l'aide de Dieu, en grattant la terre de ses doigts.

Prendre un bain pour se débarrasser de la lèpre ou de la gale, le paysan bosniaque le fera volontiers

1. V. Truhelka, *Contributions à l'archéologie romaine en Bosnie-Herzégovine. Wiss. Mitth.*, II, p. 273

encore, mais il ne faut pas lui en demander davantage. En réfléchissant à ce chapitre d'hygiène qui devrait être enseigné à l'école, avec quelques autres sur la même matière, je pense toujours à cette coutume si répandue en Russie, que ce soit à la ville ou à la campagne, où toute la famille *moujik* se trouverait privée de ne pas avoir son bain hebdomadaire à l'étuve invraisemblablement chaude. Nos paysans n'ont certes pas de reproche à faire, sous ce rapport, au paysan bosniaque, ni le citadin au citadin. J'ai trouvé à Sarajevo, entre autres, un bain turc, le « Ghazi Izabeg bania », parfaitement aménagé, où cet excellent Mohammed me bouchonnait et me massait selon les règles d'un art qui me rappelait la perfection du massage dans le Boukhara. Or le client d'Europe y était fort rare, trop rare au gré du patron et certes de l'hygiène du citadin, et c'était encore l'indigène de Sarajevo qui y venait avant l'Européen.



HÔTEL BOSNA, A ILIDJÉ.

Pour en revenir à la source d'Ilidjé, je noterai quelques-unes des observations scientifiques que le Dr E. Ludwig [1] a faites sur la constitution chimique de cette eau thermale sulfureuse, voisine, d'après lui, de l'eau de Ficoncella, près de Civita Vecchia. Les analyses faites avec une première prise d'échantillon en 1886 ont donné, quantitativement, les résultats suivants :

	Pour 10 000.		Pour 10 000.
Sulfate de calcium	0.344	Bicarbonate de fer	0.077
— de sodium	8.191	Oxyde d'aluminium	0.012
— de strontium	0.030	Acide silicique	0.485
Borate de sodium	0.053	Hydrogène sulfuré	0.039
Chlorure de sodium	0.144	Acide carbonique libre	4.946
— de calcium	5.100	Lithium, manganèse, ammoniaque	Traces
Hyposulfite de calcium	0.019	Substances organiques	0.152
Phosphate de calcium	0.013	Somme des matières solides	24.990
Bicarbonate de calcium	10.666	Densité	1.0028
— de magnésium	4.547		

C'est donc une eau thermale chlorurée bicarbonatée, faiblement sulfureuse et se prêtant, par conséquent, à l'usage interne.

Les sondages exécutés en 1893 ont rencontré la source à un endroit si propice, que le débit est aujourd'hui de 13 800 hectolitres en vingt-quatre heures, avec une température de 58° C. L'eau, jaillissant avec véhémence, est claire et limpide; mais elle ne tarde pas à se troubler à l'air et à perdre également son odeur d'hydrogène sulfuré. Il se forme rapidement un dépôt de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie, et ce dépôt a pu acquérir, en certains endroits du parcours des eaux thermales, jusqu'à une épaisseur de 7 mètres. Il a du reste donné lieu à un déplacement progressif des émonctoires successifs de la source. La traînée des filons de spath calcaire et d'aragonite, traînées qui se poursuivent depuis la rive droite de la rivière Jelésnitza jusqu'au delà de la rive gauche, où se trouve actuellement le bassin de captation, indiquent le trajet de la source au voisinage de la dernière couche du sol. Il est probable que certaines bouches secondaires viennent s'ouvrir dans le thalweg de la rivière, à en juger par

1. *Schwefelbad Ilidze*, par le prof. Ernst Ludwig, Vienne, 1894.

une élévation locale de la température de ses eaux. Le Dr Ludwig estime que le domaine thermal d'Ilidjé s'étend sur une superficie d'environ 20 hectares. D'après la notice du Dr Grunfeld, médecin consultant attaché à l'établissement, les eaux d'Ilidjé sont particulièrement actives dans les affections nerveuses, neurasthéniques et surtout rhumatismales chroniques.

Une remarque géologique intéressante a été faite par M. de Mojsisovics. Ses études l'ont amené à conclure que la plaine d'Ilidjé, qui se trouve à 500 mètres en moyenne au-dessus du niveau de l'Adriatique, fait partie d'un bassin géologique intérieur qui s'étend depuis Sarajevo jusqu'à Zénitza. Ce grand bassin tertiaire ne serait pas, comme la plupart des autres poliés, une simple divarication de la vallée remplie d'alluvions tertiaires d'eau douce, mais devrait son origine à un affaissement tectonique analogue à celui qui a donné naissance au bassin médio-alpin de Vienne. Cette déduction se base surtout sur la présence d'affleurements marginaux de *flysch* et d'une série de sources thermales, ou minérales, sur le bord sud-ouest de la faille, depuis Ilidjé, par Kiseliak, jusqu'à Bousovatcha, près de la vallée de la Lachva. Cet affaissement post-tertiaire a entraîné une zone de terrains du centre bosniaque de près de 60 kilomètres au grand axe, et cet axe est dirigé du sud-est au nord-ouest, c'est-à-dire qu'il a la direction des chaînes maîtresses des Alpes dinariennes.

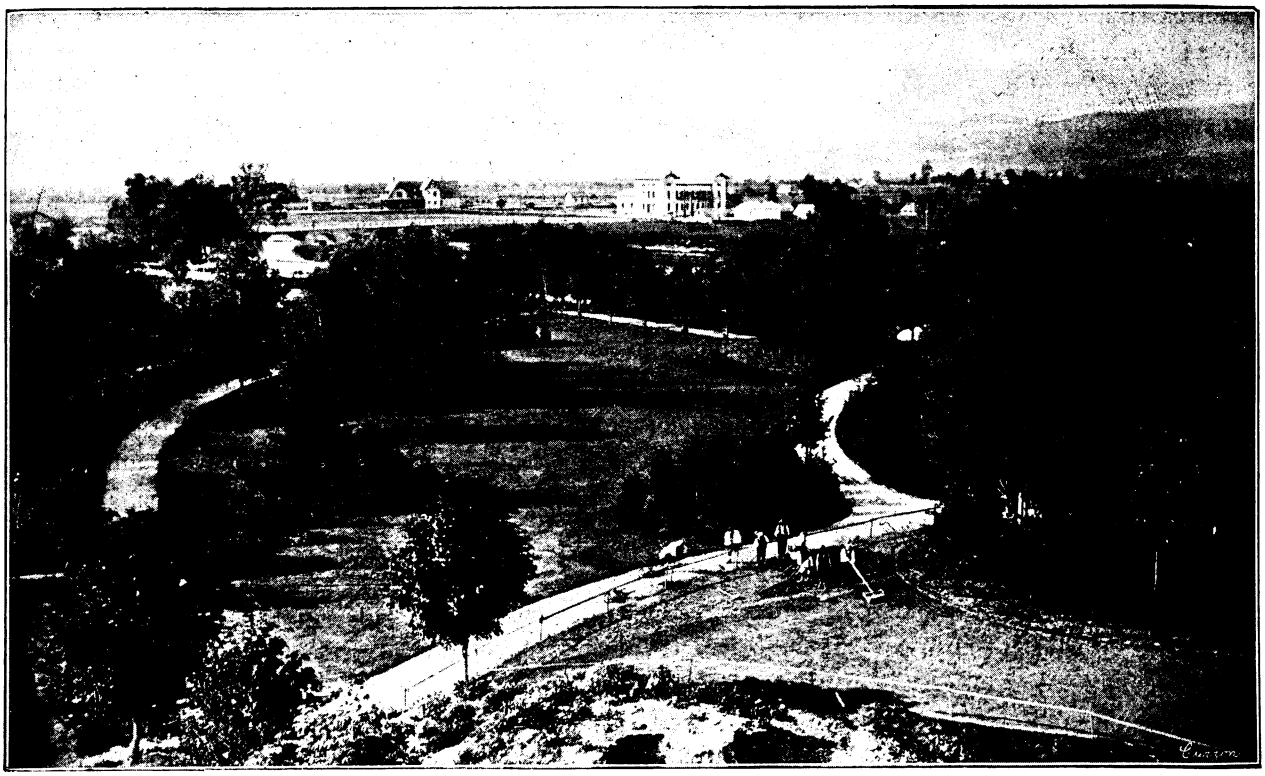
Il est certain que toute cette région balkanique occidentale, aux longues chaînes parallèles à l'axe de l'Adriatique, parallèles également au grand axe de l'Italie et qui s'incurvent au trente-cinquième degré de latitude vers l'Asie Mineure — ainsi qu'en témoignent Crète et Chypre, par exemple, — est restée le siège de mouvements sismiques qui reconnaissent une même cause générale. Les sinistres récents de Laibach d'un côté, de Constantinople de l'autre, montrent qu'au nord et au sud de cette aire sismique, qu'on pourrait appeler la dinarienne, et à sa limite tectonique, les manifestations convulsives affectent une véhémence particulière. Elles ne sont cependant pas rares entre ces deux points, bien que moins néfastes. La ville de Raguse a gardé le souvenir de forts tremblements de terre en 1580, 1639 et d'une effroyable catastrophe le 6 avril 1667. Plus particulièrement en Bosnie-Herzégovine les tremblements de terre sont fréquents en ce sens que, chaque année à peu près, des secousses sont signalées sur divers points du territoire. L'âge et l'aplomb des minarets de Sarajevo, Mostar, Travnik, etc., témoignent toutefois de leur bénignité relative. J'ai relevé, sans que cette énumération approche d'une statistique tant soit peu complète, les tremblements de terre signalés de-ci de-là dans les dernières années.

Le 10 novembre 1893, on signale à Mostar, à 7 h. 15 du matin, une secousse d'une durée de deux secondes; direction N.-S. Le 9 décembre 1893, à 3 h. 45 du matin, plusieurs fortes secousses à Bertchka et à Dolnia-Touzla; direction S.-O.-N.-E. Le 20 décembre 1893, à 10 h. 15 du soir, secousses assez fortes à Sarajevo; direction S.-N. Le 22, une série de secousses plus faibles dans la même localité. Le 12 septembre 1894, à 6 h. 4 du matin, à Sarajevo, deux fortes secousses ondulatoires, anodines; direction O.-E. Le 25 novembre 1894, à 2 h. 40 du matin, à Mostar, secousses pendant quatre à cinq secondes; direction S.-O.-N.-E. La *bora* soufflait avec fureur, le ciel était très couvert et le mouvement du sol était précédé d'un bruit de tonnerre souterrain de courte durée. Les secousses étaient assez violentes pour faire craquer des maisons, tomber des objets et amener une confusion terrible.

Le 14 avril 1895, le tremblement de terre, si funeste à Laibach, moins violent à Graz et à Trieste, s'est fait sentir sur un grand nombre de points de la vallée de la Save et du nord de la Bosnie; à Banjalouka, Novi, Gradichka, Tzazin, etc.; direction N.-S.

Le 29 mai 1895, à 8 h. 30 du soir, à Trébinié, trois à quatre secousses du N.-E.-S.-O., signalées également à Bilek et principalement perceptibles sur les hauteurs. Enfin, le 6 juillet 1895, à 1 h. 15 du soir, deux ou trois secousses peu fortes ont été perçues à Sarajevo. Il serait à désirer que les stations météorologiques déjà nombreuses et bien outillées, réparties sur le territoire des nouvelles provinces, fussent à même d'observer, à l'aide de sismographes et avec l'exactitude scientifique voulue, la marche de ces phénomènes qui sont assez fréquents dans la région pour permettre de multiples observations.

Le populaire, est-il besoin de le dire? explique à sa façon la cause des tremblements de terre; mais la



VUE DU PARC D'ILIDJÉ.

légende est restée tellement au-dessous de la conception du grandiose, du terrible et du malfaisant, qu'on est amené à croire que le pays n'a jamais connu de grand désastre dû à une force occulte si peu inspiratrice d'une terreur légendaire. Lorsque Dieu créa le monde [1], les saints le prièrent de façonner un être extraordinairement grand, et Dieu créa un bœuf immense, si lourd que la terre en menaça de chavirer sur l'eau. Et pour que la terre ne s'effondrât pas, il ordonna au bœuf de descendre sous terre et de s'y tenir bien immobile à la même place. Depuis, au moindre mouvement de la bête, la terre se met à trembler. Au jour du jugement dernier ce bœuf apocalyptique reparaîtra et, à sa vue, tous les pécheurs endurcis seront transformés en pierre et mourront. C'est tout. Je préfère à cette baliverne, dont le sens m'échappe, cette autre explication dont l'origine témoigne vraisemblablement d'un phénomène naturel : celui d'un changement dans le régime hydrographique d'un cours d'eau du Karst herzégovinien, à la suite d'un tremblement de terre. Il y avait autrefois une belle source très abondante du côté de Dratch en Herzégovine. Un jour, le fils de la reine, s'en venant de ce côté, y tomba et se noya. Ayant appris son grand malheur, la reine fit boucher l'ouverture de la source à l'aide d'étoupes goudronnées et de couvertures. Comme l'eau ne pouvait plus s'échapper de la montagne, il y en eut un tremblement de terre qui dura trois jours et ne cessa que lorsque la terre fendue eut pu donner issue, en deux endroits différents, à l'eau emprisonnée. On voit jusqu'à ce jour le lit desséché de la source où se noya le jeune prince [2].

Pour en finir avec les sources thermales et minérales, je citerai encore comme jouissant d'une renommée particulière les sources de Srebrenitza et de Kiseliak. Srebrenitza fut célèbre à l'époque romaine pour ses richesses minières, dont les traces d'exploitation subsistent jusqu'à ce jour. Les Romains en avaient fait la résidence d'un *curator metallorum*. De nombreuses et abondantes sources jaillissent là, déposant d'énormes quantités d'ocre autour d'un massif montagneux d'origine volcanique de 14 kilo-

1. *Ursprungsgeschichten und andere Volksmeinungen*, par Joh. Zovko, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 427.
2. Delitch, *loc. cit.*, I, p. 416.

mètres de longueur sur 9 kilomètres de largeur. La source principale de Srebrenitza n'est encore que très imparfaitement mise à profit. Il n'en est pas de même de celle de Kiseliak, située à une heure de distance à l'ouest de Visoko. La contrée est d'autant plus charmante que les mœurs mondaines n'ont rien enlevé, jusqu'à présent, au primitif et réconfortant genre de vie qu'un amant de la vie simple et de la nature, à son diapason, peut y mener. L'hôtel « Stéfanie », ancienne maison turque, vaste comme un caravansaraï, ne manque pas de pittoresque, ni le village bosniaque. C'est à Kiseliak ou à Jablanitza — que nous visiterons plus tard — que j'irais volontiers me guérir d'une misanthropie chronique, à la suite d'excès de fréquentation avec mes semblables, je veux dire contemporains. L'eau minérale de Kiseliak précisément est indiquée dans les maladies catarrhales des organes de la digestion, et on sait combien les dyspeptiques sont peu sociables; elle est indiquée encore dans les maladies des organes respiratoires et des reins. Comme toutes ses congénères, elle est préconisée dans un très grand nombre d'affections. Selon les prospectus d'une eau minérale quelconque, on est sûr de posséder toute une pharmacie portative dans le contenu d'une bouteille d'eau de X... ou de Y..., — pourvu qu'on en boive longtemps et souvent. Celle de Kiseliak, d'après l'analyse du professeur E. Ludwig, contient entre autres, pour 10 000, 27.707 de bicarbonate de chaux, 10.915 de bicarbonate de magnésie, 0.236 de bicarbonate de fer, 16.692 de sulfate de soude et 18.339 d'acide carbonique libre.

En somme, la Bosnie-Herzégovine possède, à elle seule, jusqu'à 35 sources thermales ou minérales connues et étudiées jusqu'à ce jour, de 20 à 30 dont l'étude, incomplète, reste à faire et beaucoup d'autres dont l'existence seule est connue. Sur ce nombre, on compte 11 sources thermales, parmi lesquelles la source sulfureuse d'Ilidjé occupe le premier rang comme importance et valeur thérapeutique.

A un quart d'heure des bains d'Ilidjé, au milieu de la plaine, se trouve la nouvelle station agronomique de Boutmir. Une promenade y est facile et très instructive. De loin, des bâtiments neufs aux pignons élevés, dans le style des constructions d'Ilidjé, surgissent de la plaine, occupant un large espace et entourés d'une estacade en bois. Au centre, une vaste cour où verdissent des pelouses sur un sol alluvionnaire d'une richesse ulmique considérable. A l'époque de mon séjour, en 1894, des fouilles préhistoriques, célèbres depuis, en avaient entamé une certaine surface. La station comprend, entre autres, une vacherie et une laiterie modèles, les terrains de grande culture et de culture maraîchère, une pépinière, une petite serre, les dépôts d'instruments agricoles, l'école spéciale des élèves internes, les maisons d'habitation du personnel, etc. L'ensemble des terrains occupe une superficie de 116 hectares, dont 8 en prairies naturelles, 7 à 8 en culture de jardinage et maraîchère et le reste sous la charrue.

La pépinière couvre un peu plus de 3 hectares. Laiterie, étables, machinerie et dépendances sont aménagées sur un pied des plus modernes, avec des engins perfectionnés et dans un état de tenue remarquable.

La vacherie contenait alors 40 pensionnaires de la race *Möllthaler*, d'introduction récente, bêtes superbes ainsi que leurs produits nouveau-nés. La moyenne du rendement de lait est de 9 à 11 litres, et les produits de la laiterie sont destinés à approvisionner, en partie, la ville de Sarajevo, ainsi que les bains d'Ilidjé. Le personnel de la station comprend, avec le directeur, M. Polt, et le personnel enseignant ou à gages, des élèves qui se recrutent, vers l'âge de seize à vingt ans, parmi la population indigène sans distinction de culte. Le but qu'on se propose est d'apprendre aux fils de paysans la culture rationnelle du sol, immédiate et pratique, plutôt que de lui inculquer les grands principes généraux de science agronomique dont la seule théorie ne saurait lui être très utile.

Jusqu'alors les jeunes Bosniaques se présentaient à la station sans instruction primaire suffisante; lorsque l'école d'Ilidjé fonctionnera, ils arriveront peut-être à comprendre les *Wandtafeln* botaniques de Hartig, que je vois collées au mur de leur salle d'étude actuelle. En 1894, le nombre des élèves était de 15, dont 3 musulmans, 7 orthodoxes et 5 catholiques. L'internat et l'enseignement sont gratuits. J'ai trouvé les élèves, jeunes gars solides, éveillés et pleins d'entrain, occupés à la besogne maraîchère. Malheureusement, ils ne restent pas assez longtemps et beaucoup se croient suffisamment instruits au bout de quelques semaines ou de quelques mois. L'avenir amènera sans doute d'autres habitudes. J'ai

vu, entre autres, à cette station — elle n'avait pas une année d'existence, — des essais de culture de quelques primeurs très prisées à cause de la difficulté qu'on a de se les procurer, telles que le melon en variété hâtive et le haricot vert cultivé en pot et en serre. Une collection de rosiers entretiendra les plates-bandes d'Ilidjé. La Bosnie ne possède comme indigène que l'églantier, auquel on pourrait joindre une espèce voisine, originaire de Macédoine. Les pépinières sont plantées surtout en prunier, mûrier et bonnes variétés des arbres fruitiers du pays. Le cerisier paraît être plus frileux que l'abricotier et le pêcher. Un manège à paternoster perfectionné, actionné par un âne novice, lève d'un puits de 4 m. 20 de profondeur 140 hectolitres d'eau à l'heure. La profondeur du puits est approximativement celle du niveau de la rivière Jelésnitza qui coule à une centaine de mètres plus loin. La main-d'œuvre se payait alors à 50 kreuzers la journée pour les hommes, 40 kreuzers pour les femmes, et 25 kreuzers pour les enfants. A l'époque de la moisson, ces prix augmentent, et j'ai vu arriver en gare d'Ilidjé des bandes de moissonneurs venant de la Dalmatie pour s'engager, comme travailleurs aux champs, à cette besogne spéciale.

La *Landesaerarische landwirthschaftliche Station* de Boutmir nous permettra d'envisager dans son ensemble l'état actuel de l'agriculture en Bosnie-Herzégovine. Un coup d'œil sur le passé fera mieux comprendre le présent et l'avenir.

Il y a vingt ans, l'agriculture y fut, sinon pis, ce qu'elle était il y a deux ou trois siècles. On peut considérer à juste raison l'état de l'agriculture comme un critérium du développement économique d'un pays. A ce point de vue, l'état arriéré des méthodes d'exploitation du sol en Bosnie-Herzégovine vient à son tour attester le retard qu'ont subi les populations de ces pays dans leur marche vers le progrès.

En dépit de son relief si tourmenté, les deux provinces, mais surtout la première, présentent, comme susceptible d'être mise sous culture, une surface qu'on peut évaluer approximativement au cinquième de la superficie totale. Trois cinquièmes et demi de cette superficie sont occupés par la forêt et les pâturages. Le climat n'y est nullement uniforme, et d'assez notables différences s'accusent entre la Bosnie et l'Herzégovine.

Nous avons, sur les conditions climatologiques de ces régions, des données déjà fort nombreuses depuis que des stations météorologiques ont été installées sur tous les points marquants du territoire. Ces données profitent surtout à l'Herzégovine, où de grands problèmes de mise en œuvre d'un sol jusque-là délaissé sollicitent des efforts soutenus. En 1894, le réseau d'observations météorologiques en Bosnie-Herzégovine comprenait, avec les postes d'observations militaires, 77 stations dont trois de premier ordre, 6 de second et 68 de troisième ordre. Quatorze de ces stations dépassent l'altitude de 1 000 mètres; une seule dépasse 2 000 mètres. Cette dernière station a été inaugurée en octobre 1894 sur le sommet de la Biélachnitza planina (2 067 m.), qui domine dans un secteur de 70 kilomètres tout le relief orographique environnant au nord et à l'est. Par son exposition libre d'un côté, par le voisinage des stations de comparaison de Sarajevo (alt. 537 m.) et de Mostar (alt. 59 m.) de l'autre, cette station permet de recueillir des données complémentaires d'une valeur exceptionnelle. Elle est du reste la seule qui existe à une forte altitude dans la presqu'île des Balkans. Aménagée en vue d'un séjour ininterrompu de son directeur, un ancien officier, elle possède en outre deux chambres à l'usage des étrangers.

La chaîne maîtresse des Alpes dinariennes, se dirigeant, depuis le haut bassin de l'Ouna jusqu'aux sources de la Narenta, dans une direction N.-O. S.-E. à travers la région occidentale du territoire bosni-herzégovinien, constitue non seulement la limite des eaux du bassin de l'Adriatique et de la mer Noire, mais forme également limite climatologique [1]. Elle différencie le climat de la Bosnie, plus continental, du climat de l'Herzégovine, qui participe en une certaine mesure de la zone climatérique méditerranéenne.

En considérant séparément les deux facteurs climatériques les plus importants — et il importe à l'agriculture de connaître cette caractérisation, — c'est-à-dire la quantité des météores aqueux et la marche de la température, on trouve une différenciation en trois zones : l'herzégovinienne, la bosniaque

1. *Ergebnisse der meteorolog. Beobacht., 1894.* Éd. du Gouvernement de Bosnie-Herzégovine, Vienne, 1895.

et une zone intermédiaire dont le centre peut être considéré à Livno. Je renvoie pour le détail des chiffres aux publications spéciales [1], ne voulant relever ici que les traits les plus marquants. On trouve que l'Herzégovine participe au climat subtropical par l'abondance des pluies automnales et la sécheresse estivale. En automne et au printemps, des masses d'eau considérables sont précipitées sur le sol, avec une abondance croissante de la côte vers l'intérieur. Le pluviomètre a indiqué à la station de Mostar jusqu'à un maximum de 150 millimètres de précipités à la minute, alors que pour Sarajevo ce maximum n'a pas dépassé 95 millimètres. Tandis que la somme annuelle des précipités est de 1 m. 42 en moyenne pour les stations herzégoviniennes, elle n'est que de 0 m. 82 pour les stations de Bosnie, et de 1 m. 16 pour la station intermédiaire de Livno. Or le nombre des jours de pluie est bien plus considérable, pour toute l'année, dans les stations de Bosnie (111 à Sarajevo, 135 à Touzla) que dans celles de l'Herzégovine (83 à Mostar), et la répartition plus égale des précipités aqueux favorise bien plus l'agriculture dans les premières que dans les secondes. En outre, l'évaporation est plus active sur le sol herzégovinien que sur le sol bosniaque et le nombre des jours où le ciel est couvert, augmente de la côte vers l'intérieur.

Tandis que, de la sorte, les pluies se répartissent fort inégalement sur les saisons en Herzégovine, abreuvant le sol à l'excès au printemps et en automne et le laissant à sec en été, elles favorisent davantage le sol bosniaque en ne créant ni excès ni pénurie préjudiciables aux cultures normales et en dispensant l'agriculteur d'entreprendre des travaux correctifs de drainage ou d'irrigation.

Les conditions thermiques varient notablement. Les régions basses de l'Herzégovine, jusqu'à une altitude de 300 mètres, jouissent déjà de températures subtropicales dont la moyenne annuelle dépasse de 4 degrés centigrades celle des stations de Bosnie. L'hiver surtout y est plus chaud et sa température moyenne de 3°,2 C. dépasse de 6°,2 celle de la Bosnie. Il en est de même de l'été et de l'automne et, dans une mesure moindre, du printemps. Les amplitudes annuelles atteignent en Herzégovine 47°,5, et jusqu'à 54°,2 en Bosnie. La température moyenne de l'année est, entre autres, de 14°,7 pour Mostar, de 8°,9 pour Sarajevo et de 9° pour Livno. Mostar accuse des maxima de température jusqu'à 45°, et la Bosnie (Biélina) jusqu'à 37°. Des minima de — 20° ont été observés à Gatzko dans l'Herzégovine et de — 27° à Travnik en Bosnie.

Pour caractériser plus spécialement le climat de Sarajevo, centre de la population la plus dense (alt. 537 m.), je note les moyennes de températures suivantes : hiver, — 3°,5 ; printemps, 9°,5 ; été, 19°,6 ; automne, 9°,9 ; soit une moyenne générale de 8°,9. La moyenne des maxima absolus y est de 33°,2, celle des minima de — 19°.2 et l'amplitude annuelle de 52°,5. Le maximum absolu, observé de 1888 à 91, a été de 33°,8 et le minimum de — 27°. Le 29 octobre est la date moyenne des premières gelées diurnes, et le 23 mars celle des dernières.

Somme toute, le climat de la Bosnie-Herzégovine est un climat excessif avec de fortes amplitudes thermales saisonnières, mensuelles et diurnes. Ces caractères sont exagérés, pour la Bosnie, par son plus grand éloignement de la mer; ils le seraient bien davantage encore si la couverture végétale ne venait y mitiger les écarts de température d'un climat continental, solidaire dans une certaine mesure de celui de la zone herzégovinienne avoisinante du Karst. Cette même considération indique les modifications du climat qu'on pourrait attendre de la reconstitution de la forêt dans le Karst, aujourd'hui nu et généralement dépourvu de sa couche ulmique si lente à se reformer.

Ce sont encore ces amplitudes si considérables et si soudaines qui, en déterminant les changements d'équilibre dans les masses atmosphériques, en provoquent les déplacements rapides et violents. Le vent violent du nord-est, connu sous le nom de *bora*, est un véritable fléau dans la zone herzégovinienne, et j'y reviendrai lorsque nous visiterons les régions qui en sont atteintes. Le sirocco également souffle assez fréquemment en Bosnie-Herzégovine et fait sentir son action déprimante sur les animaux et les plantes.

1. Dr Hann, *Sur les conditions climatériques de la Bosnie*. In Sitzgsber. Académie de Vienne, LXXXVIII, 1883 ; Ph. Ballif, *Wasserbauten in Bosnien und der Herzegovina*. Éd. du Gouvernement, Vienne, 1896 ; Id., *Ergebnisse der meteorlog. Beobacht.* (cité plus haut) ; Id. *Wiss. Mitth.*, I, p. 515.

Jusqu'au cœur de l'été, la plupart des hautes cimes des planinas gardent des rayures de neige tardive. En hiver, la couverture neigeuse de la Bosnie demeure assez longtemps épaisse; elle disparaît vite en Herzégovine, et si la neige tombe à Mostar, par exemple, elle n'y reste jamais au delà de quelques heures. Il résulte encore de ces différences de climat entre les deux zones des variations notables dans les phénomènes phénologiques, au point qu'il n'est pas rare, d'après M. Ballif, de voir à Mostar des rosiers en fleur au mois de décembre [1].

Au point de vue géologique, ce sont les formations calcaires qui prédominent. Même en Bosnie, où la carte géologique est bien plus bariolée, la plupart des terrains de culture sont établis sur des formations à base calcaire dominante, ou bien sur les alluvions tertiaires ou quaternaires de même origine minéralogique. La Bosnie n'a cessé de garder généralement l'épaisseur de sa couche de terre arable accessible à la charrue. Ce n'y sont pas, pour ainsi dire exclusivement, comme en Herzégovine, les poliés ou dépressions des vallées qui admettent les cultures de quelque étendue. Les différences qui existent entre les deux zones s'accusent nettement, sous ce rapport, par les chiffres de répartition proportionnelle et centésimale des terres de labour, des pâturages et des forêts. Le domaine du Karst, c'est-à-dire la zone située à l'ouest du partage des eaux, est de beaucoup plus pauvre en terres labourables, en terres de jardinage, en prairies artificielles et en forêts, que la zone bosniaque située à l'est du partage des eaux; elle est par contre plus de 5 fois plus riche en prairies naturelles ou terrains de vaine pâture. Au reste, voici les chiffres (Ph. Ballif, *Wasserbauten*, *loc. cit.*) exprimant le nombre d'hectares :

	TERRES de LABOUR	JARDINS	PRAIRIES	VIGNOBLES	PATURAGES	FORÊTS	SANS IMPOT	TOTAL
Ouest. (Herzégovine, Livno, Glamotch, Joupaniatz, Kouprech.)	127 327	2 465	98 791	4 842	619 399	5 17 802	29 421	1 400 047
Est. Bosnie............	916 993	37 162	233 992	111	304 087	2 154 204	69 272	3 715 821
POURCENTAGE								
Ouest. Karst...........	9.1	0.2	7.1	0.3	44.2	37.0	2.1	100 0/0
Est. Bosnie............	24.6	1.0	6.3	0.0	8.2	58.0	1.9	100 0/0

Telles étant les conditions géophysiques générales offertes à l'agriculture, il va sans dire que des modalités plus ou moins favorables résultent de facteurs secondaires, modifiables ou non par la main de l'homme : régime hydrographique des cours d'eau et altitude. En ce qui concerne l'altitude, M. Ballif distingue trois zones culturales, verticales, auxquelles il assigne les limites, d'ailleurs peu nettement accusées, de 600, 800 et 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. La première est caractérisée surtout par la culture du maïs, la seconde par celle du blé d'hiver, la troisième par celle de l'avoine. Sans exclure les autres, ces trois espèces culturales sont typiques. Le maïs réussit par exemple à Livno jusqu'à 700 mètres d'altitude, alors qu'il ne vient plus à Joupaniatz ni à Glamotch à 900 mètres. Les céréales peuvent être cultivées dans les régions méridionales jusqu'à 1 400 mètres, et le blé d'hiver monte bien en Herzégovine jusqu'à 1 000 mètres.

Les principales plantes de grande et de petite culture en Bosnie-Herzégovine sont les suivantes.

Le *maïs* est la plante cultivée la plus répandue, et on estime à plus de deux millions de quintaux la récolte annuelle. Elle constitue la base de la nourriture des hommes et des animaux domestiques. Il est

1. Voir sur la phénologie de l'Herzégovine les observations du Dr Karlinski, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 582.

fort difficile, encore aujourd'hui, d'évaluer d'une façon quelque peu exacte la valeur des récoltes, car des chiffres approximatifs ne peuvent être établis que sur le rendement des impôts et plus spécialement de la *tretina*.

Le maïs de Bosnie est à gros grain. Dans les dernières années on a introduit dans le nord le *Cinquantino*.

Le meilleur *froment*, pouvant faire concurrence à celui de la Slavonie, est cultivé dans la Posavina. Le reste du pays produit un blé de qualité inférieure. Ce blé ne saurait lutter encore sur les marchés d'exportation, en supposant que la quantité récoltée dépasse les besoins de la consommation indigène.

Le *seigle* et l'*avoine* sont cultivés un peu partout dans la région; l'avoine l'est surtout dans les parties moins favorisées et assez élevées du Karst. Toutefois la culture pourrait en être beaucoup plus étendue et répondre suffisamment aux besoins pour que l'importation de Hongrie, assez active depuis l'occupation, puisse être réduite à la recherche de la qualité. On cultive également en méteil le seigle et le froment d'hiver.

L'*orge* est la céréale la mieux adaptée à ce climat; la meilleure indigène est cultivée dans les districts montagneux. Le *millet* est cultivé dans les deux provinces en assez petites quantités. L'*épeautre* n'est pas rare; on cultive sous le nom de *kroupnik* un méteil de seigle d'été et d'épeautre, quelquefois aussi un mélange d'orge et d'avoine.

L'orge indigène est la variété à deux rangs et l'orge commune à quatre rangs, d'été et d'hiver.

Le poids à l'hectolitre de ces céréales est évalué comme suit (Mikouli) : maïs, 68-70 kilos; froment d'hiver, 72-80 kilos; froment d'été, 70-78 kilos; seigle d'hiver, 68-74 kilos; seigle d'été, 67-72 kilos; orge d'hiver, 60-67 kilos; orge d'été, 60-67; avoine, 38-44 kilos.

Le *colza* est cultivé en notables quantités dans la Posavina pour l'extraction de l'huile. Le *trèfle*, le *sainfoin* et la *luzerne* étaient inconnus avant l'occupation. Le premier champ de trèfle a été inauguré à Livno, il y a une dizaine d'années.

J'ai parlé ailleurs de la culture de la betterave à sucre introduite avec succès il y a quelques années (Oussora, p. 50). J'ajoute que cette culture ne peut s'étendre qu'au détriment de la culture des céréales, et que c'est affaire aux intéressés de savoir s'il est plus profitable de couvrir, par l'importation, le déficit des céréales ou celui du sucre. C'est pour mémoire également que je cite l'extraordinaire extension de la culture du tabac (voir p. 173) et celle de la vigne, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

Quant à la culture maraîchère, elle est simplement et primitivement ménagère à la campagne, et ses produits les plus répandus sont le chou et l'oignon. Il n'y a pas de maison bosniaque sans potager ou *koupouchniak* (de *koupouch*, chou); on y trouve également le haricot, de l'ail, du poivre de Cayenne, peut-être de la lentille et, dans les dernières années, de la pomme de terre. Le haricot est le plat chrétien favori des longs et nombreux carêmes, puisque les orthodoxes jeûnent durant cent quatre-vingts jours et les catholiques durant cent cinq jours de l'année. La pomme de terre se répand de plus en plus; on possède deux variétés, l'une grosse blanche appelée *Rogatitza*, l'autre rouge.

Potiron, melon, pastèque, navet sont cultivés généralement dans les champs de maïs. La culture maraîchère se développe d'année en année autour des villes. L'épinard, la tomate, les salades y sont déjà très répandus.

Très exceptionnellement le riz est cultivé dans la vallée du Trebižat en Herzégovine; mais cette culture, qui produit environ 2 000 quintaux de riz par an, n'est pas destinée à s'étendre à cause de l'infériorité de ses produits.

La culture des arbres fruitiers fait la grande richesse de la Posavina, le pays des prunes. Répandus un peu partout en Bosnie sont, avec le prunier, le cerisier dans les districts de Travnik et de Touzla surtout, le noyer dans la vallée de la Bosna, le pommier et le poirier. Toutefois l'abondance de ces arbres de rapport pourrait être beaucoup plus grande.

Dans l'Herzégovine, la châtaigne, la figue et l'olive se trouvaient naguère en plus grande abondance.

Dans le district de Mostar, le climat leur est particulièrement favorable. L'olivier, le figuier et le mûrier pourraient recevoir une extension de culture beaucoup plus rémunératrice dans cette zone.

Telles étant les principales cultures de Bosnie-Herzégovine, on peut s'étonner qu'une population qui ne vivait en somme que sur les produits de la terre, ne soit pas arrivée à perfectionner davantage ses méthodes d'exploitation, son outillage, ni à retirer en général un meilleur profit des richesses agricoles latentes du sol. Les causes de cette infériorité devaient être d'autant plus graves que l'exemple d'une prospérité possible en d'autres conditions, non inhérentes au sol, aurait pu les instruire sur la rive gauche de la Save, dans le voisinage immédiat de leur frontière. Ces causes, en effet, furent non seulement graves, mais multiples, et si l'agriculture est restée jusque dans les dernières années au niveau primitif qu'elle occupait sans doute à l'époque des anciens rois bosniaques, il faut en chercher les raisons dans l'état politique, l'état social et la situation géographique de ce pays.

L'agriculture est fille de la paix. L'ordre, la stabilité, l'assurance de l'avenir et la certitude de la protection par la loi sont aussi nécessaires à la prospérité agricole d'un pays que le travail et l'entendement de l'homme appliqué à la culture de la terre. Or, de tout temps, la Bosnie-Herzégovine fut le théâtre de luttes sans cesse renaissantes, et, durant de longs siècles, le travailleur de la terre au qui-vive échangeait périodiquement le mancheron de la charrue contre le manche du poignard et la crosse du fusil. Il n'y eut pour ainsi dire pas de génération qui n'eût été victime d'un désastre amené par une invasion violente d'un ennemi déprédateur des champs, ou razziant les produits de la culture. L'empire ottoman ayant englobé les deux provinces, la frontière du nord, par où le progrès aurait pu pénétrer, fut fermée; à l'est et au sud, le contact fut, il est vrai, plus intime, mais ces contrées restaient elles-mêmes dans un état de culture tout aussi fruste. Vers l'ouest, les Alpes dinariennes dressaient leurs barrières, au surplus, contre une région riveraine de l'Adriatique dont les enseignements au point de vue agricole ne pouvaient porter grand fruit. Quant à l'état social qui imposait de dures conditions au travailleur de la terre, ses exigences, ses lois immuables, annihilaient chez le maître d'un côté et chez le serf attaché à la glèbe de l'autre, tout esprit d'initiative et de tentative vers le mieux. Le terme de serf ne répond pas exactement à la réalité des faits, ni celui de fermier ou de fermier à cheptel. Le *kmet* avait la condition du serf et les droits du fermier.

Comme la question agraire est, jusqu'à ce jour, une des plus importantes à résoudre en Bosnie-Herzégovine, comme elle est restée durant les siècles de la domination ottomane la plus irritante et la moins résolue, il nous faut l'examiner au moins dans ses éléments essentiels, afin de nous expliquer certains errements qui ont entravé jusqu'à présent le libre essor de l'agriculture. M. Ed. de Horowitz, dans son remarquable exposé du système des fonds de secours dans les districts de la Bosnie-Herzégovine [1], résume en manière d'introduction les conditions agraires telles qu'elles existent encore de nos jours comme un héritage de l'époque lointaine du moyen âge.

La terre appartient au propriétaire fermier, *beg* ou *agha*, qui a le droit d'en disposer, sous certaines conditions il est vrai, pour toutes les transactions auxquelles peut donner lieu la mutation de la propriété. Son droit de propriété ne diffère pas sous ce rapport de celui dont jouirait le propriétaire en Europe. C'est l'usufruit de sa propriété qui prend une forme déterminée, en ce sens que la terre seigneuriale est donnée en fermage transmissible héréditairement au *kmet*, ou plus exactement à la famille du kmet ou *zadrouga*. La zadrouga, association familiale ayant héréditairement droit au fermage, ne peut être dépossédée de ce droit qu'à la suite de négligence grossière et évidente dans l'exécution de ses devoirs. Ces devoirs consistent dans l'administration équitable, « convenable » de la propriété, et dans la remise au seigneur d'une partie, généralement du tiers, ou *tretina* de la récolte en nature.

Aussi longtemps que le kmet satisfait à ces deux obligations, le seigneur ne peut l'évincer, ni lui, ni ses successeurs ayant droit. Il ne peut pas davantage le contraindre à un mode d'exploitation déterminé, en l'obligeant par exemple à cultiver telle céréale, ou à soumettre ses champs à plusieurs labours. En un

1. *Die Bezirks-Unterstützungs-Fonds in Bosnien und der Hercegovina.* Éd. du Gouvernement, Vienne, 1892.

mot, le kmet est libre de pratiquer la culture comme il l'entend; il est maître de sa méthode d'exploitation. L'outillage et le bétail sont sa propriété personnelle et libres de toute redevance; souvent aussi la ferme lui appartient, et si elle est la propriété du seigneur, le kmet n'en doit pas une redevance spéciale. Sous le régime turc, différents arrangements en cheptel pouvaient intervenir entre le seigneur et le fermier.

Enfin, chaque domaine rural formant unité de fermage — *tchiftlouk* — demeure indivisible, à moins que la division ne soit acceptée à la fois par le seigneur et le kmet et approuvée par l'autorité. Aucune parcelle de ce domaine ne peut être détachée sans l'assentiment du kmet, et l'autorité est seule juge de l'éviction à lui infliger à la suite de la mauvaise ou négligente exploitation de la propriété du beg.

Il s'ensuit que toutes les questions, et elles sont nombreuses, qui intéressent la propriété et le fermage constituent un chapitre spécial d'un droit, régissant des institutions et des usages particuliers. Le régime administratif actuel a tenu à conserver intacte l'institution locale.

On voit que si, d'un côté, le morcellement de la propriété est entravé par l'indivisibilité du domaine héréditairement dévolu en fermage à la *zadrouga*, de l'autre les grandes propriétés, ou mieux les grandes exploitations, ne sauraient se constituer par la réunion arbitraire d'un certain nombre d'unités de fermage ayant droit d'exploitation familiale acquis. Sans doute de grandes propriétés existent, mais elles se composent, la plupart, de la somme de parcelles formant unité de fermage ou *tchiftlouk*, et on compte ainsi des seigneurs qui sont propriétaires de 400 et même 600 domaines exploités par des kmet. Et comme la redevance se paie en nature, le seigneur n'a, de ses propriétés, pas un sou monnayé de revenu.

A côté de ces propriétés d'affermage héréditairemnnt transmissibles au kmet, il existe des propriétés libres exploitées par des paysans libres. Ceux-ci forment environ 30 pour 100 de l'ensemble de la population agricole. Là encore, aucune grande propriété n'a pu se constituer et se maintenir parce que les partages entre héritiers ne tardaient pas à morceler la propriété non moins que chez nous.

Les seigneurs musulmans, propriétaires fonciers, ont de tout temps dédaigné de s'occuper eux-mêmes de l'exploitation de leurs terres et préféré les faire exploiter par le kmet. Ils possèdent parfois des terres libres de charge d'affermage, « libres de kmet », appelées *beglouk*; mais ces parcelles sont restreintes et occupées d'ordinaire par la demeure seigneuriale entourée de jardins ou de prés, naguère villégiature que les kmet étaient obligés d'entretenir à la corvée.

Le kmet est donc, dans la proportion de 70 pour 100, l'agriculteur-fermier, le maître de l'exploitation du sol, et c'est lui qui nous intéresse comme travailleur responsable de la terre et comme porte-progrès en matière agricole. Au seigneur il devait la *tretina*, le tiers; au fisc, la dîme ou *déciatina*. L'une et l'autre se payaient en nature, mais l'État commençait par prélever la dîme sur la récolte totale et le seigneur prenait le tiers du restant. Ce système d'impôt primitif ne pouvait manquer de donner lieu à d'incessantes difficultés de toute sorte. Ces difficultés résultaient de la nature même de l'impôt, éparpillé aux quatre coins du pays, du manque de contrôle, de la nécessité du fermage de l'impôt par districts à des entrepreneurs, intermédiaires entre le contribuable et l'État. C'était finalement la porte grande ouverte à tous les abus, à toutes les oppressions, à l'arbitraire et à la fraude dont furent victimes les contribuables et l'État.

Au lieu de payer la *tretina* en nature, le fermier fut bientôt obligé de la payer en argent comptant. Or il ne pouvait procéder à la récolte qu'après inspection par le beg, et l'on n'a pas de peine à concevoir les modalités trop souvent ruineuses que ces obligations amenaient pour le malheureux kmet, livré tantôt aux fantaisies, tantôt à l'inexorable rapacité de son seigneur terrien.

L'introduction du système agraire de la *zadrouga* est antérieur à la conquête ottomane; celle-ci n'a fait que l'établir plus solidement. Elle rend plus onéreuse la situation morale et financière du kmet chrétien, puisque le passage à l'Islam assurait au renégat la possession d'une terre qu'il dédaignait désormais de cultiver lui-même. Avec la conquête turque, le système d'impôt de la dîme fut introduit, et, avec lui, le sort du malheureux agriculteur ne fit qu'empirer de jour en jour davantage.

Avant tout, le paysan bosniaque, soit kmet, soit libre, ne travaille que pour s'assurer, personnel-



BATTAGE DES CÉRÉALES.

lement, un minimum de récolte qui lui permette de vivre et d'avoir des semailles pour la campagne agricole prochaine. Il ne vendra une partie de sa récolte, en la supposant bonne, que poussé par le besoin, et il ne se résoudra à acheter du grain qu'à l'extrême limite de la nécessité. Acculé à cette nécessité, il est bien près de sombrer définitivement.

Or, telle étant la condition sociale de la grande majorité de l'élément agricole, il est facile de comprendre combien peu les défauts inhérents au système agraire pouvaient favoriser l'émulation, l'initiative du mieux, le progrès. Trop souvent le seigneur terrien empiétait sur les droits de son fermier sous l'œil bienveillant de l'autorité, elle-même imitant l'exemple du seigneur. Abruti par d'incessantes exactions, découragé par les dénis de justice, désabusé par le résultat d'un travail qui, quelque assidu qu'il fût, ne lui profita point et ne faisait que provoquer l'envie et la dépossession, le kmet finit par ne donner que le seul effort qui lui permettrait de vivre. Et il vivait sans besoins, péniblement, misérablement, à notre avis, suffisamment au sien. Le progrès n'est possible qu'avec l'augmentation concomitante des besoins à satisfaire et il n'en chaut pas plus à un Bochiman de faire blanchir son linge à Londres, qu'à un paysan bosniaque d'il y a une trentaine d'années de sucrer son café ou d'avoir une lampe à pétrole.

L'indolence et l'apathie prenaient la place de l'initiative, et comme le seigneur était plus ignorant en matière agricole que le kmet, qu'au surplus il n'avait pas d'action sur sa façon d'exploiter le sol, l'un et l'autre s'en remettaient surtout à la Providence du soin de faire pousser de bonnes récoltes — et de les enrichir inégalement.

Fataliste et insouciant, le paysan, musulman ou chrétien, n'éprouvait pas le moindre besoin d'équilibrer son budget économique pour un aléa dépassant la prévision immédiate. Enfin, le gouvernement ne prenait lui-même nul souci du développement agricole de ces pays.

C'est ainsi que le paysan bosniaque est resté dans l'ignorance des ressources considérables du sol qu'il

s'appliquait à cultiver. Ses instruments agricoles sont demeurés ceux du moyen âge. La charrue indigène, en bois, est celle dont les Grecs se servaient à l'époque d'Hésiode [1]. Un labour profond est impossible; tout au plus est-il de quelques centimètres, et comme la charrue n'a, en guise de versoir, qu'une planche droite, la motte est écrasée au lieu d'être déversée, laissant entre les sillages des parties non entamées. La herse est remplacée par le traînage d'un fagot buissonneux, alourdi par le poids du conducteur de l'attelage qui monte sur le fagot. Le grain est balayé de la sorte dans le sillon ouvert, et le champ de semailles apparaît strié inégalement avec de trop larges bandes intersillonaires. On ne connaît pas davantage le rouleau.

La sélection du grain est inconnue, et, très souvent, le kmet aux abois est forcé de se procurer le grain pour l'ensemencement chez l'usurier, qui ne lui donne pas le meilleur. Ni sarclage, ni soins aux cultures, sauf en Herzégovine, où la terre arable est localisée sur de très petites surfaces dans la montagne, au milieu des rochers. Le paysan n'aménage pas de litière et la valeur du fumier lui est à peu près inconnue. Il a toutefois l'habitude de parquer son bétail sur des champs déterminés, en parc ambulant. S'il dispose de quelque fumier d'étable, il le transporte exclusivement à son *podvornitza*, c'est-à-dire au champ le plus rapproché, « sous la cour », que sa paresse lui fait considérer comme le meilleur et le plus digne de soins. On conçoit que, dans ces conditions, l'éloignement du champ est fonction de sa qualité, de sa stérilité.

Inconnue non moins est la rotation des cultures. Au conseil donné de cultiver du trèfle, le paysan répond qu'il s'en gardera bien, puisque voilà tant d'années qu'il y cultive du blé, et que par conséquent il doit continuer à y semer du blé. Les champs ne sont abandonnés à la jachère que lorsqu'ils sont complètement épuisés.

La récolte est coupée à la faucille, et comme il n'y a pas de granges, les céréales sont mises en meules pour être battues par des chevaux en manège, sur des aires en plein vent. Le vent également se charge de vanner le blé. Les récoltes sont emmagasinées dans des huttes ou *ambars*, en planches mal jointes. tressage d'osier ou de branches d'arbustes. Leur capacité ne dépassant pas la moyenne de la consommation annuelle, le surplus doit être vendu à des conditions onéreuses, sans souci de la disette possible de l'année suivante.

La même impéritie et la même insouciance président à l'exploitation des pâturages. Au temps des Romains, les prés étaient irrigués avec un certain art; ils ne le furent plus du tout ou le furent très primitivement par la suite. Lorsqu'un pâturage devient disponible, l'indigène le met entièrement à la disposition de son bétail; celui-ci y demeure trop tard au printemps et regagne les pâturages dès après la première coupe, compromettant ainsi la venue du regain.

La fenaison ne se fait que lorsque la végétation herbeuse est trop avancée, ce qui donne un foin de qualité médiocre. La récolte reste longtemps sur place et se détériore sous les intempéries. A l'époque de la campagne d'occupation en 1878, le foin pour l'alimentation des chevaux de cavalerie a dû être ramassé, avec beaucoup de peine, dans les prés environnants. Ensuite les meules sont disposées, très adroitement, autour des habitations, soit dans des fourches d'arbres, soit sur des pieux très élevés en chevaux de frise. Le Bosniaque ne cultivait pas de fourrage et généralement le bétail passe une bonne partie de l'hiver à chercher pâture au dehors. Au printemps, et jusqu'au commencement du mois de mai, les semailles sont broutées par les chevaux et les vaches.

Ceci m'amène à parler d'une source de richesse que, pas plus que la terre fertile, les populations bosniherzégoviniennes n'ont su exploiter ni agrandir : je veux dire l'élève et le perfectionnement des races de bétail [2].

La race *bovine* indigène n'est pas uniforme dans toutes les régions du pays, ni sa valeur économique. La Posavina possède une race qui porte les caractères de la race de Podolie et des steppes de la Hongrie. On la considère comme très perfectible. Dans la Kraïna, une race plus petite se juxtapose avec des

1. Figurée *in* Dr M. Hoernes, *Dinarische Wanderungen*, p. 31.
2. Notes communiquées par M. Henry Moser.

qualités tout aussi bonnes de rendement au travail, de production du lait et de produit de la boucherie. Le poids moyen de ces bêtes est de 225 à 300 kilos pour la vache, et de 300 à 350 kilos pour le bœuf.

Ces deux races n'appartiennent qu'au nord de la Bosnie; la véritable race indigène ne commence que vers le centre. Plus petite que les précédentes, elle porte une robe brun-roussâtre ou gris clair; poil long et dur; les cornes recourbées vers le haut et en avant, minces, avec des bourrelets accusant une alimentation irrégulière. Mamelles peu développées, extrémités solides et pied sûr lui permettant de grimper parfaitement dans les montagnes. On évalue à 500 litres de lait le rendement annuel d'une vache moyenne laitière, mais nulle part ce produit n'est systématiquement exploité. Rarement la vache est utilisée pour le trait, et le bœuf fournit un travail relativement élevé par rapport à son poids.

A Fotcha et à Gorajda, on trouve une variété à robe foncée tirant sur le noir, de structure plus massive, les cornes fortes, très bonnes bêtes de trait.

Le *mouton* constitue la richesse principale de l'éleveur indigène. Climat et sol lui sont particulièrement favorables. La race indigène dérive du mouton frisé ou *zackelschaf*, affaibli par des influences locales et partiellement dégénéré, bien qu'il en porte les principaux caractères. Le lait de brebis étant très estimé, on compte jusqu'à 65 pour 100 de bêtes femelles, fournissant en moyenne de 30 à 35 litres de lait par an.

L'agnelage donne rarement plus d'un produit. Cornes très développées, rapprochées à la base; front bombé; poids moyen de la bête adulte, de 30 à 35 kilos. On distingue : les moutons du *Vlasitch*, à laine plus fine et d'un poids plus grand; le mouton de la vallée de la *Rama*, très bien en chair; ceux de *Kouprech*, qui vivent à une altitude de 1 100 à 1 200 mètres et qui sont très réputés dans le Karst. Vers la côte, la qualité de la race diminue et Livno déjà possède des moutons moins estimés que ceux de Kouprech. La laine bosniaque et herzégovinienne est d'une teinte jaunâtre, sèche et peu chargée de graisse; elle se prête bien comme longueur et résistance au tissage des grossières étoffes du pays. On lave beaucoup de laine dans les régions du sud-ouest en la piétinant dans des paniers placés dans l'eau courante; Livno en lave annuellement de grandes quantités.

L'élevage du *porc* appartient au chrétien des districts nord surtout, c'est-à-dire de la Kraïna et de la Posavina. La race indigène à tête allongée, haute sur pattes, à soies souvent crépues, est particulièrement résistante aux intempéries. L'étable leur est généralement inconnue et, en hiver, le porc bosniaque se nourrit presque exclusivement de racines et de fougères, dont le berger leur facilite l'accès en ameublissant le sol autour.

La *chèvre* est particulièrement abondante en Herzégovine et certains propriétaires en ont des troupeaux par centaines. Le fromage de chèvre forme une partie importante de la nourriture de certaines régions et la laine y est utilisée dans le tissage des étoffes. La viande, étant à bon marché, est consommée volontiers dans les contrées du Karst où la chèvre, malheureusement, abonde au delà du gré des tentatives de reboisement.

La *volaille* est très répandue dans le nord, mais la poule indigène n'appartient pas à une race définie; elle est bonne pondeuse et les œufs sont petits. Les musulmans affectionnent surtout le coq à voix sonore et forte. L'engraissage du chapon était inconnu dans le temps. La Posavina fait un assez notable commerce d'exportation de la dinde.

Je reviendrai spécialement plus loin sur la race chevaline indigène, mais avant de clore ces rapides considérations sur les animaux domestiques de rapport, je donne une place à cette vaillante bestiole domestiquée dont l'exemple du travail assidu n'est pas suivi par le Bosniaque — dirait M. Prudhomme avec juste raison, — en parlant de l'abeille et de l'apiculture.

Vous avez peut-être eu sous les yeux des vues de Cettinje et du couvent qui s'élève au fond de la ville sur le revers de la montagne. Dans le verger y attenant, des tuyaux singulièrement rangés sur alignement se dressent comme des sièges rustiques ou des troncs d'arbres : ces tuyaux sont des ruches. En Bosnie, l'apiculture n'est pas aussi développée qu'au Monténégro, mais elle est pratiquée de la même façon. M. Glössl, de Banjalouka, s'est spécialement occupé de cette question, qui est plus intéressante qu'elle ne le paraît au premier abord. Il a vu d'habitude le paysan simplement installer comme ruche la partie

du tronc d'arbre dans laquelle il a surpris la présence d'une colonie d'abeilles, au milieu de la forêt : c'est la ruche sauvage transportée à proximité de la demeure. L'observateur s'en autorise pour considérer l'abeille de Bosnie comme une abeille sans race spéciale, c'est-à-dire comme l'espèce sauvage momentanément domestiquée. Ce qui importe au paysan, c'est de récolter du miel; l'élève ou l'amélioration d'une race d'abeilles plus ou moins mellifère ne lui chaut guère; il est teneur de ruches avant d'être éleveur. Ses connaissances sur ce domaine sont d'ailleurs restreintes : il attend l'essaimage, sait la présence d'une reine qu'il appelle *matica* ou « vieille mère » et, en automne, l'accumulation d'une provision de miel dont il fait son profit. Ses ruches primitives sont de trois sortes : la *torba*, conique, en bousillage, plus rare; la caissette en bois et surtout le morceau de tronc d'arbre, coupé à même dans la forêt lorsque l'essaim s'y est fixé. Ces ruches sont adossées, vers l'est, au mur de la maison, près d'un rosier ou d'un prunier, destinés à solliciter les essaims. Les essaims tardifs sont nourris au miel cristallisé; la nuit, les ruches sont renversées l'ouverture en haut, et replacées durant le jour. Pour l'examen, le paysan intimide la ruche en brûlant un chiffon de laine dont il insuffle la fumée. Il approche, sans gants ni masque, en se frottant simplement la figure et les mains de jus de tabac. En automne il soufre, garde une ou deux ruches pour l'hiver, peut-être aussi quelque essaim tardif, et envoie le miel au marché, ou le consomme à la maison. Ce miel est généralement très impur, mélangé d'abeilles et de bouse de mouton.

Il est curieux de voir l'aversion que le paysan montre pour la vente d'une de ses ruches, et M. Glössl, qui a eu beaucoup de peine à en faire l'acquisition, signale tout spécialement le refus opposé par la femme du propriétaire à se dessaisir, même à très bon prix, de cette partie de leur avoir [1]. La femme bosniaque exerce chez le paysan chrétien un grand ascendant sur la détermination, ou plutôt l'irrésolution de son mari en chaque occasion de ce genre. Les réformes agricoles se sont heurtées plus d'une fois contre l'esprit conservateur et la néophobie de la femme indigène.

L'abeille de Bosnie est un peu plus foncée et plus poilue, plus rapide et plus active que nos races d'Europe. Très résistante au froid, elle sort plus tôt et rentre plus tard, sortant même en hiver par des températures relativement basses. Comme exemple de rusticité de l'abeille bosniaque, on peut citer le fait de M. Glössl qui a pris, à Banjalouka, un premier essaim dès le 29 avril 1894, ce qui est très rare sous cette latitude. Cependant l'essaimage de cette race serait moindre. La reine, très féconde, se distingue par une coloration rougeâtre et une structure plus forte du corps.

Il y aurait là, pour le paysan bosniaque, une source peut-être sérieuse d'un revenu facile et qui mérite l'encouragement gouvernemental. En 1893, des envois d'abeilles de Bosnie à Vienne ont démontré leur supériorité aux abeilles de Carinthie et de Podolie, au point d'avoir appelé de suite l'attention des apiculteurs d'Autriche-Hongrie et provoqué de nombreuses demandes d'envoi. Il s'agirait d'instruire le paysan et de lui faciliter le placement du produit de ses ruches, à multiplier dans la plus large mesure. Des tentatives du reste sont faites dans ce sens. A l'école normale de Sarajevo, des élèves instituteurs sont appris à l'apiculture et à la fabrication des ruches système Gravenhorst; dans les écoles populaires, on met à la disposition des instituteurs, pour la démonstration, des ruches Dzierzon-Berlepsch. On estime que le nombre des ruches, qui a été de 95 000 en 1882, est monté à près de 200 000 en 1891; mais jusqu'à présent, tout le produit est consommé dans le pays.

En fait d'encouragements à l'agriculture et à tout ce qui s'y rattache, le gouvernement de Bosnie-Herzégovine donne, depuis quelques années, un exemple des plus intéressants à étudier.

Au début de l'occupation, des mesures urgentes étaient à prendre. Tels l'établissement du relevé cadastral et la mise en état des voies et moyens de communication. Plus tard, en 1882-83, on s'occupa de

1. Dans le formulaire des remèdes populaires bosniaques de 1749, publié par M. Truhelka (*loc. cit.*), se trouvent quelques recettes s'appliquant aux abeilles. Pour empêcher les abeilles de quitter une ruche qu'on vient d'acheter, il suffit de l'empoigner fortement des deux mains. Pour empêcher les essaims d'être ensorcelés, et pour fortifier les abeilles contre leurs ennemis, il faut leur faire traverser un crâne de loup. Pour garder un essaim, il faut enfouir dans la ruche un écheveau de laine noire, volée sur un mouton, et filée la veille de Noël.

l'homologation de la propriété forestière, de la création d'un livre foncier et d'un système hypothécaire réglé; puis de l'organisation d'un système de crédit agricole, ainsi que de la régularisation des droits de propriété jusqu'alors assez mal définis. Les opérations cadastrales commencées en 1881 furent terminées en 1886; elles ont coûté plus de 3 millions de florins au budget national. Elles avaient pour principal but, non de créer une base pour la répartition de l'impôt, qui reste jusqu'à ce jour la *deciatina* ou dîme, mais bien de déterminer les droits de propriété et de fixer la base de leurs mutations.

L'administration a trouvé inopportune, jusqu'alors, une réforme dans l'assise de l'impôt. Tout en considérant la dîme comme imparfaite, elle attend, pour la remplacer, d'avoir trouvé un système qui soit meilleur en satisfaisant à la fois le fisc et le contribuable. La dîme, dit-elle, a l'avantage de se régler sur le rapport effectif de la propriété. Dans ce pays, où le centre de gravité de l'économie rurale repose sur l'élève du bétail et où le laboureur dispose gratuitement de pâturages sur les domaines forestiers de l'État, un impôt foncier fixe deviendrait fort onéreux. En Bosnie-Herzégovine, il faut pour l'impôt une échelle mobile adaptée au revenu temporaire. En remplaçant le payement de l'impôt, qui se faisait en nature sous le régime turc, par le payement en espèces, d'après un prix moyen fixé en automne par une commission spéciale, l'administration a modifié profondément les conditions économiques de l'agriculteur, métayer, cheptelier ou libre. « L'administration financière, dit M. de Horowitz [1], a fait de la sorte le premier pas vers la transformation de l'économie naturelle (*Naturalwirthschaft*) en économie financière (*Geldwirthschaft*). »

Avec des avantages, ce système a des défauts. Il était à craindre que le paysan, obligé de vendre sa récolte pour faire de l'argent, ou d'en emprunter, exposé aux fluctuations du marché, ne tombât entre les mains de l'usurier ou des spéculateurs et que, pour le *kmet*, cet usurier ne fût le *beg* ou l'*agha* lui-même, assez mal avisé pour ruiner son métayer à la façon de celui qui fait travailler un cheval sans le nourrir.

Pour obvier à cet aléa, dont les modalités sont des plus nombreuses et des plus ruineuses — un intérêt de 1 groschen (8 kreuz.) par ducat et par semaine, soit au minimum 100 pour 100 par an, n'est même pas considéré comme usuraire, — l'administration a institué en 1886, sous le nom de *Bezirks-Unterstützungs-Fonds*, des caisses de crédit agricole. Ces caisses sont destinées à mettre à la disposition de la population agricole, sous certaines garanties et moyennant un intérêt convenable, des avances soit d'argent, soit de valeurs en nature. Ces avances sont faites pour un terme assez restreint, allant jusqu'à huit mois, et l'intérêt théoriquement fixé est de 4 à 6 pour 100, suivant la catégorie des besoins à couvrir. Je ne puis entrer dans le détail de l'organisation de ces caisses de district, quelque intéressante qu'elle soit, et je suis obligé de renvoyer le lecteur à la brochure que M. de Horowitz (*loc. cit.*) lui a consacrée avec la compétence que lui donne une part de la paternité de cette très utile institution. Je dirai seulement qu'après les deux premiers essais faits, en 1886 à Gatzko et en 1887 dans le district de Nevésinié, le nombre des districts dotés de caisses de ce genre s'est accru au chiffre de 32 en 1892. Peut-être, à l'heure actuelle, tous les districts, au nombre de 49, en sont-ils pourvus. Les 32 caisses existantes en 1892 avaient en dépôt un capital d'au moins 542 000 florins.

Ces caisses de crédit sont également des caisses de secours.

Les fonds sont constitués : par les contributions de l'État; par certaines caisses de secours appelées *menafi-sandouks* et qui existaient à l'époque turque dans quelques districts; par les contributions que paie la population du district intéressé, sous forme de pourcents additionnels à l'impôt de la dîme ou une somme fixe une fois donnée; par des contributions bénévoles et, enfin par l'appoint des intérêts annuels du capital réuni. La contribution de l'État est double : la première consiste dans l'apport unique d'une somme qui constitue en quelque sorte le capital de fondation de la caisse; la deuxième est équivalente à la somme que la population s'est engagée à verser à la caisse durant une époque convenue, sous forme d'impôt additionnel à la dîme ou de somme une fois versée.

1. *Die Bezirks-Unterstützungs-Fonds*. Éd. du Gouvernement, Vienne, 1889, p. 11. — Sous presse : *Die Agrarfrage in Bosnien und der Hercegovina*, par E. de Horowitz, chef de section. Vienne. Masatz.

Les *menafi-sandouks* datent de l'époque où la dîme se payait encore en nature. L'administration ottomane avait alors installé des greniers d'abondance où elle emmagasinait une partie des récoltes représentant l'impôt, afin de parer à des temps de disette possibles. Le produit de la vente de ces provisions venait ensuite alimenter le *menafi-sandouk* destiné à fournir des prêts aux nécessiteux.

Mais l'administration de cette caisse était devenue tout à fait vicieuse et le gouvernement actuel eut besogne assez malaisée pour régler des comptes très arriérés et très embrouillés, avant de faire entrer les capitaux du *sandouk* dans la constitution des fonds de secours nouvellement créés. Dans quelques districts, Stolatz, Konitza, des fonds communaux (pour médecins de commune) vinrent également alimenter la nouvelle caisse.

La contribution de la population est fixée au maximum de 2 pour 100 de l'impôt, pour une période de cinq ans et exceptionnellement de six ans. Elle est payée par toutes les unités de contribuables payant l'impôt de la dîme; mais la constitution de la caisse de secours demeure facultative, c'est-à-dire que la contribution permettant de l'alimenter n'est pas obligatoire. L'assentiment du chef de la commune (*mouktar*) engage de droit les contribuables sous son autorité, et la contribution devient dès lors exigible et soumise à poursuites légales en cas de refus.

Les intérêts du capital sont employés à former un fonds de réserve. En certaines circonstances la nécessité de ce fonds s'est fait sentir si impérieusement que le gouvernement n'a pas attendu sa constitution régulière, mais, par des subsides spéciaux, en a permis la création immédiate. Le fonds de réserve intervient comme ressource supplémentaire chaque fois qu'une mauvaise récolte exceptionnelle, des épizooties, des inondations, etc., viennent affliger les intéressés dans une mesure insolite.

En cas d'urgence très pressante, des prêts jusqu'à concurrence de 20 florins peuvent être délivrés sans les garanties exigées dans des circonstances moins anormales. Ces garanties sont la caution personnelle ou l'inscription hypothécaire. Le principe de la caution permet au *kmet* de profiter du crédit accordé par la caisse, bien qu'il ne soit pas propriétaire foncier. Aucun emprunt ne peut être contracté avant que le précédent soit restitué.

Il n'est pas sans intérêt de constater que ces établissements de crédit ont, dès les premières années, conquis la faveur des participants. Les districts pauvres de l'Herzégovine, tels que Gatzko et Nevésinié, en ont retiré un avantage si avéré que leur exemple n'a pas été sans influer sur la détermination qu'ont prise ensuite les autres districts de plus en plus nombreux. Il faudrait, au reste, consacrer à l'organisation et au fonctionnement des fonds de district en Bosnie-Herzégovine une analyse plus complète que celle dont je dois me contenter ici.

Ces caisses avancent, je le répète, de menus prêts à l'agriculteur pour le soustraire aux exactions de l'usurier et lui permettre l'achat d'instruments agricoles, de semences nouvelles, de bétail, etc. Un établissement plus considérable, qui peut rendre également de grands services à l'agriculture sous une forme plus médiate, a été créé à Sarajevo, sous le nom, qui en indique les attributions, de « Crédit national hypothécaire » (*Landes-Hypothekar-Credit-Anstalt*). Le crédit hypothécaire n'a pu être organisé qu'après l'établissement d'un livre foncier, lui-même basé sur les données cadastrales. La création du livre foncier fut commencée après le vote de la loi du 17 septembre 1884, et successivement 4 districts en furent dotés en 1886, 14 en 1890 et 20 en 1894, soit 38 districts, au total, à cette époque.

L'établissement du crédit hypothécaire — auquel participe pour une certaine partie le capital de la monarchie — a eu pour résultat, entre autres, de modifier dans une certaine mesure le problème si complexe et si malaisé à résoudre de la question agraire. Je veux parler de la possibilité offerte au *kmet*, moyennant avances par cette institution, de se libérer des droits du propriétaire. L'administration a volontiers observé dans la question agraire une neutralité d'attente. Aussi peu désireuse de ruiner l'agha, en le dépossédant de ses propriétés sous culture qu'un échange contre des domaines forestiers de l'État ne saurait remplacer, que de rendre au *kmet* le service apparent de lui donner, en l'affranchissant, une indépendance dont il ne saurait, à son avis, faire un usage prudent, elle a évité de précipiter la réforme sociale et économique qui atteindrait ces deux éléments et laissé au temps le soin de l'amener par une

évolution naturelle. Elle s'est contentée de favoriser la libération des *kmets* par l'octroi de subsides, et, jusqu'à la fin de 1889, elle a fourni 924 prêts, d'une valeur totale de 203 305 florins. A cette même époque, le nombre des *kmets* s'étant rachetés était de 9 991 et leur capital de rachat représentait la somme de 2 135 000 florins. Depuis, ce mouvement s'est accentué encore [1]. Il est probable que l'administration, en tenant compte des conditions économiques bien meilleures aujourd'hui, ne tardera pas à abaisser le taux de l'emprunt hypothécaire, qui est actuellement de 12 pour 100.

Dans une statistique sur la valeur foncière totale de la Bosnie-Herzégovine, statistique parue dans la *Bosnische Post* (1893), je trouve le calcul suivant, dont je ne saurais apprécier le degré d'exactitude approximative.

A la fin de la domination ottomane, la valeur de la récolte annuelle brute était estimée à 20 millions de florins pour une superficie cultivée de 1,6 million d'hectares. En évaluant les frais à 40 pour 100, il restait un rapport net de 12 millions. Si l'on admet un taux d'intérêt qu'on peut, tenant compte de l'usure, estimer en moyenne à 6 ou 7 pour 100, la valeur foncière des terrains sous culture pouvait alors être évaluée au total de 160-190 millions de florins, soit en moyenne 108 florins l'hectare.

Depuis, pendant la période de 1887-1891, on a estimé la valeur annuelle des récoltes brutes à 50 millions de florins. Les frais, légèrement augmentés, pouvant être taxés à 50 pour 100, il reste un rapport du terrain cultivé net d'environ 25 millions pour une superficie devenue 2 millions d'hectares environ. A l'abaissement du taux de capitalisation à 5-6 pour 100 correspondrait ainsi une valeur d'environ 450 millions de florins pour 2 millions d'hectares, soit 250 florins l'hectare. La plus-value serait donc de 155 pour 100 [2].

Il y a là un progrès incontestable et ce progrès est le résultat d'un très grand nombre de mesures d'amélioration de tous les éléments qui doivent concourir à rendre la terre aussi productive que possible, suivant les principes modernes de l'agronomie et de l'économie rurale.

Toutes ces mesures sont dues à l'initiative de l'administration, et la tâche ne fut pas des plus faciles.

Le premier et, dans l'espèce, le principal obstacle qui s'opposait au relèvement de l'agriculture dans ce pays, est inhérent au caractère et au tempérament de la population intéressée : c'est l'esprit de néophobie, la ténacité au maintien de la tradition qui intervient chaque fois qu'il s'agit de faire un pas en avant. La lutte contre cet esprit conservateur est d'autant plus difficile que la propriété, comme nous l'avons vu, est plus morcelée.

La routine, l'indolence, la peur de l'insuccès, la défiance ont vite fait de se changer en hostilité, et ce n'est point par le raisonnement ni l'enseignement théorique qu'on arrive à convaincre le paysan bosniaque : il écoute, fait aller sa tête de droite et de gauche et continue comme par devant. Lorsqu'on lui parle d'achat de nouvelles semences, d'instruments agricoles perfectionnés, de bétail supérieur, il répondra volontiers qu'il « n'a pas la caisse de l'empereur ». Ce n'est donc que par l'exemple et la démonstration pratique qu'on peut espérer lui imposer la conviction du profit.

Le baron Pitner, qui était il y a quelques années préfet à Livno, a fait dans ce sens les plus louables efforts. Il m'a raconté à ce propos quelques faits caractéristiques dont il a été le témoin. Il avait fini par trouver trois paysans auxquels, moitié peur, moitié bonnes paroles, il réussit à faire accepter de bonnes semences et acheter, moyennant payements espacés, des charrues perfectionnées. Ils ne manquèrent pas, de ce fait, d'essuyer les railleries et même les injures de leurs voisins. L'année fut bonne heureusement et la première campagne leur assura une récolte du quart supérieure à celle de leurs voisins.

Lorsque, il y a cinq ou six ans, les premières charrues en fer, au nombre de 150, furent introduites à

1. Henry Moser, *la Bosnie au seuil du* XXe *siècle*. Conférence faite au Congrès de géographie de Londres, 1895.

2. La même plus-value s'est étendue sur le domaine forestier et les terrains de construction dans les villes et le voisinage des centres industriels.

En 1870, les 25 millions d'hectares de forêts ont rapporté la somme insignifiante de 25 000 à 30 000 florins. Depuis, le rapport a sextuplé et le revenu net plus que décuplé. La valeur du domaine forestier est estimée aujourd'hui à plus de 100 millions de florins. En somme, la valeur de la propriété foncière en Bosnie-Herzégovine aurait augmenté de 400 à 500 millions et la fortune immobilière du pays se serait accrue, depuis 1878, de plus d'un demi-milliard de florins.

Livno, elles demeurèrent surtout un objet de curiosité, tout comme les batteuses mécaniques que les paysans venaient de fort loin voir à titre de phénomène. S'inspirant de l'exemple de Joseph II, le baron Pitner mit lui-même la main à la charrue. Un jour, le propriétaire d'une des nouvelles charrues s'apprêtant à sortir sa vieille charrue en bois, il lui en fit reproche, ce qui amena la femme du cultivateur, reprochant à son tour, avec des paroles amères, à son homme le dédain de la charrue de son père; et ce ne fut que sur l'assurance formelle qu'en cas de pire récolte celle-ci serait payée au laboureur récalcitrant, que la charrue moderne fut sortie de son coin.

Ailleurs l'administration fit un jour distribuer des semences améliorées. Les paysans accourus approuvèrent fort la qualité du produit et se firent inscrire parmi les acceptants. Le soir, au moment de la distribution, tous avaient disparu, et il a fallu les ramener de force pour les contraindre à remplir leurs engagements, en acceptant le nouveau produit.

Ces exemples deviennent de moins en moins nombreux, grâce au temps qui a permis à l'expérience de s'affirmer et d'imposer la réforme.

Ce résultat a été obtenu par une série de mesures et de créations, dont la plus importante a été l'établissement d'un certain nombre de stations agronomiques. Ces stations ont pour but de servir de champ d'expérience et de démonstration à la population régionale pour tout ce qui a rapport à la culture rationnelle des champs, des prairies, à l'élève du bétail, etc. Elles sont appelées à donner en même temps à des élèves, fils d'agriculteurs, sans distinction de culte, l'enseignement pratique et rationnel sur tous les domaines de l'agriculture et de l'économie afférente. De plus, le rôle de ces stations doit être de répandre l'usage des instruments agricoles modernes, des semences de sélection, d'introduire au besoin de nouvelles espèces culturales, en un mot d'être l'initiateur de tous les progrès à réaliser sur le domaine agronomique.

La création des deux premières stations (*landesaerarische landwirthschaftliche Stationen*) remonte à 1886. On choisit comme emplacement, d'un côté Modritch, dans la plaine de la Posavina, et de l'autre Gatzko, dans les montagnes de l'Herzégovine, à la frontière du Monténégro. En 1888 fut créée la station de Livno, à la frontière dalmate, et, en présence des bons résultats obtenus, la station d'Ilidjé-Boutmir fut inaugurée en 1893, dans le but combiné de desservir également de ses produits les bains d'Ilidjé et la ville de Sarajevo. A Zelengora, dans la haute vallée de la Narenta, on installa au milieu des alpages une station laitière modèle (*Alpenwirthschaft*). Nous aurons l'occasion de visiter, à Livno et à Gatzko, ces stations agronomiques et je me bornerai à noter ici qu'elles occupent un ensemble de terrains d'une superficie de 2 620 hectares, dont 1 700 hectares environ forment des alpages. En 1893, le nombre des élèves a été de 25 à Boutmir, 30 à Modritch, 30 à Livno et 15 à Gatzko.

Ce sont également les stations agronomiques qui se chargent de l'achat à prix réduit, du transport et des conditions de remboursement, par acomptes annuels, des instruments agricoles perfectionnés. Fin 1893, l'administration avait fait venir, en tout, 1 113 charrues — une partie des charrues nouveaux modèles (Brabant, Vivat, etc.), et des herses sont fabriquées dans le pays, à Modritch ou à l'école des artisans de Sarajevo, — et un grand nombre de herses, rouleaux, scarificateurs, trieurs, batteuses, dont une à vapeur, instruments pour la culture spéciale de la betterave, etc.

Tandis que dans la plupart des districts de Bosnie, la culture du maïs est suffisamment rémunératrice, les districts élevés de l'Herzégovine montagneuse ont accepté de mieux en mieux la culture de la pomme de terre, moins exigeante sur le climat. L'administration y a distribué gratuitement de notables quantités de semences. La récolte a été en 1882 de 137 900 quintaux métriques, et de 383 800 quintaux en 1890. En huit années, cette culture s'est accrue dans la proportion de 177 pour 100.

Dans l'Herzégovine on a introduit surtout la variété *Locatelli*, de Cormons, la variété rose de Croatie et la blanche hâtive de Hongrie. La variété rose indigène, appelée *Rousinka*, donne également de bons résultats.

Cette culture a prospéré surtout dans le district de Bilek, mais les stations de Gatzko et de Livno en produisent suffisamment pour fournir les semences aux districts de Trebinié et de Livno, jusqu'à ce que

les cultivateurs soient arrivés eux-mêmes à les prélever sur la récolte. L'autorité, du reste, prélève sur les récoltes une quantité sélectionnée déterminée, qu'elle garde, pour la remettre comme semence au cultivateur au printemps suivant.

Dans d'autres districts moins pauvres (Yaïtze, Rogatitza, etc.), elle prélève, à titre définitif, sur la première récolte, l'avance faite pour l'établissement de la première culture.

La culture du trèfle, si importante dans les pays où l'élève du bétail doit être le complément de l'agriculture, fait, dit-on, de notables progrès. Je note, en passant, avoir observé la présence abondante du sainfoin sur les talus du chemin de fer de la ligne de Zénitza à Sarajevo, sans que je sache cette plante fourragère cultivée dans cette région. On essaie également, aujourd'hui qu'une grande malterie et des brasseries se sont montées dans le pays, à donner plus d'extension à la culture de l'orge. L'administration a distribué, en 1893 par exemple, aux conditions ordinaires de remboursement, des semences des variétés d'orge de Hanna et de la Hongrie septentrionale.

Bien que le climat et le sol fassent de la Bosnie-Herzégovine un pays éminemment apte à la culture fruitière, la population n'a donné aucun soin à ses vergers, et les variétés d'arbres fruitiers ont fini par dégénérer. J'ai dit ailleurs, en traversant la Posavina, les efforts tentés pour la régénération de la culture prunière; j'ajoute ici que l'administration a créé, à Dervent et à Mostar d'abord, des stations fruitières et œnologiques, puis, en 1893, une deuxième station œnologique à Lastva dans l'Herzégovine, et une station fruitière à Travnik en Bosnie. Elles ont pour but de répandre, par l'enseignement, les bonnes méthodes de culture et surtout de distribuer de leurs pépinières, gratuitement pour commencer, des sujets, des greffes et des boutures des meilleures variétés d'arbres fruitiers convenant aux conditions climatériques et de sol de la région. Au printemps de 1894, Dervent et Mostar, dont les plantations occupent une superficie de 85 hectares, ont distribué gratuitement 140 000 ceps de vigne, 8 000 cognassiers et mûriers, 3 000 pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, abricotiers et pêchers et plus de 100 000 greffons de bonnes variétés.

Jusqu'à présent Mostar desservait la partie méridionale du pays et Dervent les régions du Nord. Mais, les demandes étant fort nombreuses et les pépinières souvent très éloignées, on a songé à suppléer à ce dernier inconvénient par la création de pépinières communales (*Gemeinde-Baumschulen*), aménagées et entretenues par les communes sur l'initiative de l'administration. Leur nombre était de 142 en 1893, dont 103 à Dolnia-Touzla, et de 187 en 1894, disposant d'environ 200 000 jeunes pieds à distribuer à la population.

Le gouvernement fait également des tentatives pour développer la culture du mûrier et du ver à soie. En 1893 on comptait 7 pépinières centrales et 5 pépinières secondaires qui, conjointement avec les stations de Dervent et de Mostar, ont pu distribuer environ 50 000 jeunes sujets. Les graines de ver à soie proviennent de l'établissement hongrois de Szegzárd et la récolte en cocons de Bosnie retourne à ce même établissement.

Je dois mentionner encore la création, en 1892, à titre d'enseignement par l'exemple, de fermes-modèles (*Bauern-Meister-Wirthschaften*), choisies parmi les exploitations agricoles des paysans indigènes, soit *kmets*, soit paysans libres. Ces fermes, placées sous la direction et le contrôle des stations agronomiques, reçoivent des instruments agricoles, des subsides pour la bonne tenue de leurs champs et de leurs étables et une sorte d'enseignement directement appliqué à leur propre mode d'exploitation. En 1893, trois de ces fermes existaient dans l'arrondissement de Livno, en attendant que leur nombre fût augmenté.

Finalement, je note les efforts que fait l'administration pour développer et favoriser, par des subsides, les syndicats agricoles (*landwirthschaftliche Bezirksvereine*). Un syndicat de ce genre existe depuis 1883 à Priédor; il possédait, entre autres, en 1893, 6 taureaux et 12 vaches de la race Möllthaler, 15 moutons Rambouillet, 40 porcs Berkshire et 27 Suffolk. Un autre syndicat fonctionne à Bihatch.

En somme, ces innovations, créations nouvelles ou réformes, encouragements et libéralités, finiront bien par secouer l'indolence et chasser la routine. En tout cas, la superficie totale sous culture, qui

n'était que de 40 pour 100 de la superficie cultivable en 1872, est montée à 75 pour 100 en 1891, et la production du blé, du maïs, de l'orge et de l'avoine a doublé dans la même période.

L'administration a eu les mêmes difficultés à vaincre lorsqu'il s'est agi d'améliorer, par le métissage, la race dégénérée des animaux domestiques. Elle s'est heurtée, au début, tout comme pour les améliorations agricoles, à la néophobie de l'intéressé et elle a dû recourir largement à la distribution de primes pour vaincre la résistance. Ses efforts tendent à créer dans ce pays, où de grandes surfaces en pâturage pourraient admettre une quantité de bétail, un meilleur rapport et une conciliation plus intime entre l'agriculture et son complément économique, l'élève du bétail. Comme les différentes régions de la Bosnie-Herzégovine ne sont pas également aptes à nourrir et à faire prospérer un même produit de croisement, on a procédé rationnellement en divisant le territoire en trois zones auxquelles on a amené trois races étrangères différentes.

Dans la Posavina, où le terrain est en partie plat, en partie colliné, on a introduit la race bovine hongroise, ou race des steppes de Hongrie. Les régions montagneuses de l'intérieur, qui occupent la plus grande superficie du pays, ont reçu des représentants purs de la race tyrolienne du Möllthal. Enfin, dans les districts montagneux et rocailleux de l'Herzégovine, vers la frontière du Monténégro, on a envoyé des bêtes de la race du Wippthal.

Voici comment on procède. Les taureaux sont achetés par l'administration (ceux de la race des steppes à l'établissement de Torda et à celui de Keszthely, appartenant au comte Tassilo Festetics, les autres directement du Tirol et de Carinthie) et confiés, au nombre d'une douzaine en moyenne, à des dépôts spéciaux ou à des communes désignées à cet effet. Ces dépôts sont installés aux stations agronomiques et dans un certain nombre d'autres centres, en tout 7 stations. A l'époque de la saillie, c'est-à-dire de mars à la fin d'octobre, on distribue les taureaux aux principales localités, où ils se tiennent à la disposition des éleveurs. Les saillies sont gratuites. Au début, des éleveurs indigènes recevaient bénévolement en dépôt, sous contrôle administratif, des taureaux avec, non seulement le droit de possession au bout de trois ans, mais encore une prime de pension de 30 florins en moyenne par mois. Depuis 1893 cette prime n'est plus nécessaire, car un grand nombre de propriétaires s'offrent actuellement à prendre le taureau en pension, avec le seul bénéfice de propriété au bout des trois ans, ce qui fait économiser à l'État les frais d'entretien. En 1894, on avait introduit en Bosnie-Herzégovine 224 taureaux Möllthaler, 46 Wippthaler et 36 hongrois, plus 224 vaches Möllthaler, 14 Wippthaler et 105 hongroises. Les vaches sont achetées par l'État, pour son compte personnel. Elles sont cédées aux éleveurs indigènes qui remboursent les frais de transport et le prix d'achat, par payements espacés, dans un terme qui varie de trois à cinq ans. Ces prix varient en moyenne de 175 à 260 florins. Or, à l'indifférence du début a fait place un engouement tel, que le gouvernement a de la peine à suffire aux demandes qui lui sont adressées à ce sujet. Il est vrai que, pour stimuler l'émulation des éleveurs, de nombreuses primes en espèces sonnantes sont annuellement distribuées aux meilleurs produits du métissage. A ces distributions (*Kälberpraemirung*) sont récompensés également les propriétaires détenteurs de taureaux et dont les bêtes accusent les meilleurs soins reçus (*Stierschau*). Ces réunions champêtres sont devenues de véritables fêtes, rehaussées par l'attrait toujours considérable de courses de chevaux indigènes.

L'organisation d'un système vétérinaire a contribué également à favoriser la qualité de l'élevage. Comme la défense sanitaire de la frontière, autrefois permanente, a fini par être levée, le marché a pu s'étendre vers les pays de la monarchie, et l'amélioration du prix du bétail a augmenté les soins que le paysan se décide à lui accorder.

Je note, à ce propos, qu'on a introduit en 1893, à titre d'essai, la vaccination anticharbonneuse système Pasteur dans les districts de Gatzko, Livno et Dervent. Le vaccin provient de l'Institut Pasteur-Chamberland de Buda-Pest.

Au reste, l'état sanitaire du bétail paraît aujourd'hui satisfaisant. Il serait désirable que le paysan bosniaque imitât l'exemple de plus en plus répandu de l'assurance du bétail; des propositions ont déjà été faites dans ce sens. Il conviendrait toutefois d'attendre encore que les errements primitifs

dans l'aménagement de l'étable, l'alimentation et les soins en général à donner au bétail soient plus communément échangés contre les principes de l'élevage moderne.



CHEVAL DE SELLE BOSNIAQUE.

L'élève du mouton est destinée à devenir une source de richesse de plus en plus considérable, dans les districts du Karst surtout. Le seul district de Livno paie la dixième partie du chiffre de l'impôt total sur le mouton. Livno est le grand marché de moutons pour Spalato et l'exportation. En 1893, plus de 10 000 brebis ont agnelé dans ce district, et plus de 80 000 moutons ont été dirigés de la Dalmatie et de la Bosnie vers les alpages des montagnes de cette région. Les pacages naturels y sont très abondants et les troupeaux les suivent, depuis le printemps et dans la vallée, jusqu'en hiver sur hautes planinas au fur et à mesure que les neiges les mettent à découvert. Ces troupeaux restent souvent, en hiver, bloqués durant des semaines par les neiges. Cependant, les propriétaires commencent à comprendre de mieux en mieux l'avantage qu'ils ont de créer des réserves de fourrage. L'administration a introduit dans le district de Livno la race dite « électorale » ou Negretti, ainsi que la race « est-frieslandaise » (*Ostfriesen*). Celle-ci a donné de bons résultats et la première a été abandonnée. On a eu de bons résultats également du croisement de la race indigène avec le « Rambouillet », introduit il y a quelques années à Priédor, dans le nord de la Bosnie.

En 1884, la Bosnie-Herzégovine possédait 800 000 moutons environ et un million en 1894. Cette augmentation est sans doute corrélative de la diminution de l'impôt sur le petit bétail, une première fois en 1883 et plus récemment en 1893. De 18 kreuzers, l'impôt a été réduit à 10 kreuzers; l'impôt est prélevé à partir du dixième mouton. D'un autre côté, l'impôt sur la chèvre a été augmenté. Il y a là du pour et du contre. Si la chèvre, cette vache du pauvre, offre d'une part une ressource grande au paysan des districts pauvres de l'Herzégovine, elle est, d'autre part, l'ennemi le plus redoutable de toute tentative de reboisement. A défaut d'une réglementation de parcours, très difficile à établir, on est nécessairement amené à en restreindre le nombre par mesure d'imposition.

Enfin, tout récemment, la station agronomique de Boutmir-Ilidjé a reçu du baron Romaszkan de Horodenka (Galicie) un certain nombre de moutons croisés de « Hampshire » et de *Zackelschaf* de Moldavie. Les produits indigènes de ce métissage s'adapteront sans doute bien à un climat rude comme celui de la Galicie et aux étables froides et primitives du paysan bosniaque. En 1878, le baron Romaszkan avait fait le même cadeau à la station d'élevage de Batignolles en France.

La race porcine indigène (surtout dans la Posavina) essaie de s'améliorer par l'introduction du « Berkshire », très en faveur, et du « Yorkshire », dont l'élevage est plus délaissé comme exigeant plus de soins.

Depuis longtemps le commerce des œufs et de la volaille a été une source de revenus pour certains districts du nord de la Bosnie, et notamment la Kraïna. En 1883, les premiers envois d'exportation se sont effectués pour une quantité de 250 000 œufs, d'une valeur de 4 000 florins; en 1893, ces chiffres étaient montés respectivement à 10 millions et demi d'œufs, d'une valeur de 170 000 florins. Ces valeurs vont en augmentant grâce aux facilités et aux faveurs de transport accordées par le chemin de fer, et à l'extension croissante du marché vers l'étranger.

L'administration, à son tour, favorise cette industrie avec l'élève de la volaille, et elle a créé en 1892, à Priédor, une station volatilière modèle, destinée à les perfectionner, quantitativement et qualitativement, par l'introduction des meilleures races. Comme c'est le paysan pauvre qui doit profiter dans une large mesure de cette industrie, la station (*landesaerarische Geflügelzucht-Anstalt*) distribue gratuitement une partie de ses produits de race : poules Langshan, Houdan, Plymouth-rocks, Minorque, andalouses, cochinchinoises, Brahmas, canards de Rouen, de Pékin, oies d'Emden, dindes, pintades, et surtout des œufs de ces mêmes races élevées à la station. A l'exposition de Vienne en 1894, Priédor a remporté une médaille d'or et un diplôme d'honneur.

J'en arrive maintenant à la race chevaline indigène. A quelque distance de la station agronomique de Boutmir-Ilidjé, au milieu du polié très uni, une magnifique piste de courses plates et d'obstacles a été créée, il y a deux ans. Des courses internationales y sont organisées tous les ans, au mois de septembre; de nombreux prix, dont quelques-uns atteignent 10 000 et 20 000 francs, y sont courus par les chevaux étrangers, alors que d'autres sont réservés exclusivement aux chevaux indigènes et indigènes croisés de race étrangère. Ces réunions sportives attirent déjà un grand nombre de sportsmen de la monarchie et d'Europe, mais elles font surtout la joie des Bosniaques, grands amateurs d'un sport qu'ils cultivaient déjà sous leurs rois nationaux. Pendant que, du haut des tribunes, le Tout-Sarajevo nous donne, pour un instant, l'illusion de Maisons-Laffitte ou de Colombes, les Bosniaques sont juchés sur les barrières, coude à coude, et suivent avec passion les péripéties les plus subtiles du *start* et de l'arrivée. Ils ne connaissent sans doute pas encore les beautés ni les surprises du pari mutuel, qui fonctionne dans l'enceinte du pesage seulement, mais ils n'en sont que plus heureux, en moyenne, à la « répartition ».

Le cheval est le favori du Bosniaque, ce qui ne veut pas dire qu'il soit l'objet de soins pareils à ceux que l'homme du désert, Arabe ou Turcoman, accorde à son fidèle et indispensable compagnon. Aux courses, le Bosniaque attribue à son cheval l'intelligence consciente de la lutte, avec l'amour-propre de la victoire. Aussi bien est-ce le cheval, et non le cavalier, qui gagne et qui est proclamé vainqueur, même lorsqu'il s'est débarrassé de son cavalier. Le cheval noble, c'est le cheval de selle, fidèle compagnon d'armes et de lutte dans le temps où vivaient les héros chantés par les bardes. L'autre est le cheval à *tovar*, bête de somme et de trait, misérable prolétaire que la superstition d'une tache blanche sur la lèvre supérieure suffit à condamner au jeûne et au dur labeur. J'ai déjà dit sa faible taille et, avec sa chétive apparence, ses réelles qualités. Ces qualités se révèlent surtout dans les régions montagneuses et rocailleuses du Karst et de l'Herzégovine. Là, des conditions de climat et de terrain très dures, jointes à l'absence de soins, ont fini par créer un type de cheval à encolure courte, aux épaules lourdes, aux jambes de vache et de la taille d'un poney des îles dalmates. Très peu atteignent la taille du polo-poney, et la plupart sont employés comme bêtes de somme sur les routes difficiles de l'intérieur [1]. Les hivers y sont durs et la plupart des poulains sont dévorés par les loups; s'ils échappent, on les laisse simplement courir, pendant trois ou quatre ans, à côté de la jument, sans aucuns soins ; ils deviennent alors très endurants et courageux.

Le cheval de Bosnie est un peu plus grand et me rappelle assez bien le cheval de montagne kirghize dont il a les qualités : intelligent, endurant et actif, sobre et doux, il grimpe, saute, galope et se dresse facilement à marcher l'amble. Cette allure, appelée *rahvanlouk*, est généralement recherchée, ainsi que l'entrepas ou *kara-echkin* qui s'obtient par une entrave croisée, simultanée, aux quatre pieds.

1. Major Hardwin. In art. *Life stock Journal*, 1893, et *Bosn. Post.*

Les meilleurs chevaux de Bosnie sont élevés à Rogatitza et, en général, dans la région du plateau herbeux du Glasinatz, ainsi qu'à Bougoïno dans le Skoplié et à Priédor. Ceux de la Kraïna et de Glamotch seraient avant tout réputés pour leur vitesse. En Herzégovine, on vante surtout les pâturages et l'air montagnard de Rakitno et de Douvno. A en croire M. Zovko [1], les chevaux les plus poussifs finissent par y recouvrer la santé. Il raconte comment le Bosniaque, désireux de se défaire d'un cheval malade des poumons, cherche à le vendre, avec toutes sortes de finesses et de supercheries de maquignonnage, au brave Herzégovinien, qu'il qualifie de son sobriquet d'*Ero* (Hero) [2] pour la circonstance. Mais Ero ne se laisse pas faire : il achète quand même le cheval au prix minime de sa valeur et le conduit dans sa chère Herzégovine, où il a vite fait de le guérir pour le revendre ensuite, à bon prix, à moins malin que lui.

Dans ce pays saturé de superstitions, l'indigène achètera plutôt un cheval malade qu'un cheval porteur de tel ou tel mauvais signe ou *nichan*. Mlle Milena Mrazovitch, dans une étude spéciale [3], nous apprend quels sont les signes disqualificatifs des chevaux. C'est d'abord le *tschift nichan*, ou « signe des deux », lorsque le cheval porte deux épis sur le front; le *kourschoum nichan*, ou « signe de plomb », qui est un épi à côté de la sangle, et surtout le *kabour nichan*, ou « signe du tombeau », c'est-à-dire un épi de poil frisé à partir de l'auge jusqu'au poitrail. Le Bosniaque répudie ce dernier cheval, pour la bataille aussi bien que pour le voyage, parce qu'il appelle la mort. Ne montez jamais un cheval qui a les quatre pieds blancs, vous aurez de l'insuccès dans toutes vos entreprises. Le proverbe ne dit-il pas : « Trois pieds (blancs), trois sacs (d'argent); quatre pieds (blancs), quatre paras »? C'est pour cela que les chevaux alezans sont très peu répandus. Le *tchapras*, qui a deux pieds blancs en diagonale, ne trouve ni cavalier ni acheteur, et l'*agsi-kilitli*, ou cheval qui a la « bouche close », c'est-à-dire tachetée de blanc sur la lèvre supérieure, ne sera jamais employé comme cheval de selle, parce qu'il porte malheur. Un autre signe néfaste sont les yeux jaunes ou versicolores, et le Bosniaque fera bien attention à ce que son cheval porte toujours la crinière à droite [4].

Il est par contre tels signes heureux et de bon augure. Avant tout, c'est le *choureïha-nichan*, traînée de poil frisé continuant, sur le poitrail, celle du *kabour-nichan* et qui neutralise les effets de tous autres signes néfastes. Le *sabliya-nichan*, ou « signe du sabre », appartient en propre au cheval courageux : il est marqué au flanc de l'encolure d'un épi simulant une cicatrice de coup de sabre. Le signe de la grandeur et de la noblesse, ou *devlet-nichan*, consiste en une fossette près de la crinière : un tel cheval donnera jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son maître. Signe de bonheur aussi la crinière ondulée, car les fées se sont plu à jouer avec le poulain. L'endurance et l'intelligence se reconnaissent à la bande de coloration plus foncée qui court sur la croupe des chevaux forts et solides, comme le sont ceux du Glasinatz. Le *zoumbe*, ou signe de la vitesse du vent, est celui des chevaux qui portent des fossettes dans la cloison nasale. Les Tziganes ou *djambachi*, qui s'occupent beaucoup de maquignonnage, connaissent surtout le secret de faire apparaître ce signe. Lorsque le cheval, ayant les pieds de devant joints de façon à ce que les sabots et les genoux se touchent, on peut passer la main largement ouverte entre les canons, le cheval est un coursier rapide. Les chevaux de la Posavina et surtout les noirs et les blancs du village de Rahitch, très réputé sous ce rapport, passent pour porter ces signes particulièrement développés.

1. *Wiss. Mitth.*, III, p. 569.
2. *Wiss. Mitth.*, I, p. 423.
3. *Bosnische Post*, n° 52, 1895.
4. Un grand nombre de superstitions et de pratiques superstitieuses s'attachent également, et surtout, aux grains de beauté, nævus, taches, etc., que portent les enfants et les jeunes filles. Ces marques (*madej* ou *mladej*) embellissent ou sont néfastes, suivant leur nature, leur position et leur couleur. Un grain de beauté sur la joue droite, ou la gorge, est un objet de jalousie pour les autres jeunes filles. Pour le voler à sa propriétaire, voici comment il faut s'y prendre : avec une miche de pain toute chaude sortant du four, aller près de la personne pendant qu'elle dort, casser le pain en deux et approcher la cassure fumante du grain de beauté. Si la personne s'éveille, la tentative reste sans effet; sinon, manger le pain, et le grain de beauté disparaîtra de cette personne pour se reporter sur vous, mais elle en mourra. Malheur à ceux qui portent une grande tache lie de vin sur la joue ou la gorge. Il vaudrait mieux, pour éviter la brouille dans le ménage, ne pas se marier que de se marier avec une tache jaune à ces mêmes endroits. Ne contrariez jamais les « envies » des femmes enceintes : si, au moment où on lui refuse ce qu'elle désire, elle porte la main sur son corps, l'enfant naîtra avec un signe sur la même partie qu'elle aura touchée. Ces marques apparaîtront également sur le corps de l'enfant dans les mêmes conditions, si la mère commet un vol pour satisfaire une envie, etc. (Zovko, Delitch., *loc. cit.*)

La couleur, au reste, n'est point indifférente et le *giogat* ou cheval blanc, qu'on appelle *zelen-koni* ou *zekan*, c'est-à-dire « cheval vert » lorsque sa robe passe au gris de fer, est le meilleur de tous. Après vient le brun, puis le moreau, enfin l'alezan. Toutefois, si l'alezan ou *alat* a la peau noire, il est *iagris* et, comme tel, bon et ardent. Les indigènes n'ont guère confiance en des chevaux couleur isabelle (*koulach*) ou marron (*charatz*), en dépit de leurs noms qualificatifs qui étaient les noms propres des chevaux célèbres de deux héros nationaux glorifiés par la chanson. C'est un *giogat* de la Kraïna, âgé de plus de douze ans, qui a remporté, dans les dernières années, la plupart des prix aux courses indigènes; il fut acheté autrefois, dit-on, au bazar, comme cheval de charge pour le prix de 28 florins[1].

Pour en revenir à ces courses, le Bosniaque qui fait courir son cheval ne cesse d'exercer sur lui la plus étroite surveillance jusqu'au moment du *start*. L'entraînement lui a coûté beaucoup de peine et de patience et un malheur est si vite arrivé, sous la forme d'un mauvais sort jeté par le regard ou, plus substantiellement, par quelque drogue malfaisante! Ne pourrait-on pas, en effet, lui donner des pommes à manger, ou lui attacher un mince fil de soie autour du paturon, qui lui enlèverait la vitesse! Durant trois ou quatre semaines, le coursier a été emmitouflé de couvertures chaudes — ainsi font les Turcomans — et sanglé de plus en plus étroitement. Conduit au pas toute la journée, et principalement pendant la fraîcheur du soir et du matin, il ne jouit d'un repos couché que pendant quelques heures. Le foin est supprimé; l'orge et l'eau sont réduites à la ration minimum, afin de le rendre fluet et léger. Les jambes sont soumises à des massages répétés avec un mélange d'alcool, de savon, de sel et de jaune d'œuf, et ces pratiques d'entraînement assez singulières ne cessent que très peu avant le *start*. Si, alors, le mauvais regard a été neutralisé par le *henna* (henné ou *kna*) dont sa crinière a été teinte, si l'*ourok* ou ensorcellement a pu être écarté par l'amulette qu'il porte cachée sous la crinière, ou ostensiblement autour du cou, le cheval peut gagner la course : car rien ne vaut que par le bonheur ou la chance — demandez plutôt aux Bosniaques de chez nous lorsqu'au baccara ils « tiennent une main », ou suivent aux courses une « martingale » heureuse.

Je ne sais si l'administration de Bosnie-Herzégovine a heurté le sentiment de superstition populaire en ne s'en rapportant qu'à des données zootechniques. La question serait oiseuse s'il ne fallait, une fois de plus, constater la reluctance opposée d'abord par l'indigène à l'introduction des essais d'amélioration de la race. Les premières tentatives dans ce sens remontent à l'année 1884, alors que l'empereur fit cadeau à l'administration de cinq étalons qu'on plaça en dépôt à Mostar. Depuis, on a fait beaucoup. Des dépôts d'étalons ont été créés à Sarajevo, avec succursales à Mostar et à Travnik; des achats très importants de bêtes de race ont eu lieu; les stations de saillie gratuite (*Beschälungs-Stationen*) ont été multipliées et l'encouragement à l'élevage des nouveaux produits de croisement avec la race indigène est donné sous forme de primes nombreuses. De plus, on a organisé des courses indigènes où sont distribués des prix à ces mêmes produits. Ce qui prouverait la nécessité persistante de ces efforts d'amélioration de la race chevaline indigène, c'est que, d'après une statistique de 1894 (*Bosn. Post.*, 24, 1874), la Bosnie-Herzégovine possède environ 30 000 juments adultes, auxquelles correspondent seulement 700 étalons indigènes, soit 1 sur 43. Or on estime que 10 pour 100 seulement de ces étalons sont réellement aptes à la bonne reproduction; d'où la nécessité d'en augmenter non seulement la qualité, mais le nombre.

En somme, l'administration avait acquis, en 1894, 79 étalons, répartis dans les dépôts de Sarajevo, Mostar et Travnik. Il y avait : 3 arabes pur-sang; 60 arabes demi-sang; 8 lippizans pur-sang; 3 lippizans demi-sang; 3 croisés d'arabe et de lippizan et 2 houzoules. Le haras de Sarajevo possède, entre autres, quelques produits du fameux *O' Bajan* et de *Jussuf 75*. *O' Bajan* avait été acquis en Arabie par l'établissement de Babolna, appartenant au gouvernement hongrois, pour la somme de 40 000 florins, et la

1. Les Arabes attribuent plus d'importance encore à certains détails de la robe, des balzanes, des épis, etc. Pour eux, le plus excellent des chevaux est l'alezan, le plus rapide le bai, le plus énergique le noir, le plus béni celui qui a le front blanc. On trouvera de très intéressants points de comparaison dans le livre si curieux et si documenté du général E. Daumas : *les Chevaux du Sahara et les mœurs du désert*, 1887.

jument a donné les meilleurs produits arabes de la Hongrie. A l'époque de la saillie, qui commence en général le 1[er] avril et dure quatre mois, les étalons quittent les dépôts pour être répartis aux différentes stations de saillie, dont le nombre était, en 1894, de 63. Dans cette répartition, l'administration se laisse guider par les principes suivants : les pur-sang sont attribués aux pays de plaine, où il importe d'avoir des chevaux plutôt rapides; les demi-sang sont envoyés dans les régions montagneuses pour fournir des produits solides et résistants; les croisés sont destinés aux régions qui ne réclament pas des produits d'un caractère spécial, mais surtout des chevaux de selle et de trait. Les étalons bas, forts, trapus reviennent de préférence aux régions difficiles du Karst herzégovinien : on leur envoie surtout les lippizans istriotes. D'après l'opinion du major Hardwin, cette variété de race est issue du croisement de l'arabe pur avec le cheval de course napolitain. Elle rappelle beaucoup les *hackneys*, ou chevaux de selle ordinaires, et l'Autriche s'en sert presque exclusivement pour la reproduction. Les lippizans des haras de Bosnie-Herzégovine viennent en partie des haras de Fogara et de Mezö-Hegyes.

Les étalons reproducteurs s'emploient en moyenne, par semaine, une fois les vieux et quatre fois les jeunes, avec une moyenne de 50 juments par saison et par unité. L'administration tient à jour des *stud-books* où sont consignés, avec la description de la jument, les résultats de la saillie et les qualités du produit. La distribution des primes et des prix de courses coïncide généralement avec celle des primes aux produits de l'espèce bovine et donne lieu à des réjouissances populaires. On y voit déjà des indigènes faire usage de la selle anglaise.

On a fait également, dans les dernières années, des tentatives de relèvement de la race de mulets indigènes. Ces expériences s'appliquent surtout à l'Herzégovine. Sur le rapport du chef d'escadron de Roth qui dirige, avec le major Feszl, le haras de Sarajevo, l'administration fit introduire, de l'île de Chypre, un certain nombre d'ânes étalons, répartis aux stations de Mostar (9), Travnik (5), Touzla (1) et Banjalouka (1). Ces ânes cypriotes sont réputés supérieurs à ceux du Yémen et d'Égypte, et ils paraissent avoir donné de bons produits.

Le gouvernement s'est proposé enfin, tout récemment, de créer à Ilidjé une poulinière (*Fohlenhof*) où seraient élevés, depuis l'âge de un an, les meilleurs poulains achetés dans les pays de la monarchie pour la saillie, ainsi que les meilleurs produits indigènes issus de croisement. Cet établissement servirait en même temps de modèle pour l'élevage, tout en facilitant le recrutement dispendieux des étalons des haras. Le baron Romaszkan a fait cadeau déjà de 3 poulains gydran provenant de Horodenka.

Il y a trois ans — fin juillet 1893, — un record à cheval, expérience à la mode à cette époque, fut organisé en Bosnie. Il s'agissait d'éprouver la résistance et la vitesse du cheval bosniaque comparées à celles des produits de croisement avec les étalons du gouvernement. On choisit le trajet Sarajevo-Bihatch-Sarajevo, soit 288 kilomètres sur route, en partie très accidentée, et d'autant plus difficile que les chaleurs du mois de juillet sont déjà très fortes. Le premier prix était de 12 000 francs et le sixième de 600 francs. 43 chevaux se présentèrent au *start*; 19 seulement sont arrivés au contrôle de retour, en état de marche. Le premier prix a été remporté par un cheval, produit d'une jument bosniaque et d'un étalon du gouvernement; il a couvert la route en 30 heures 26 minutes 30 secondes, ce qui fait une moyenne de 9 kilom. 4 à l'heure.

Le plus faible record a été de 48 heures 23 minutes; les records des chevaux non placés varient entre 35 et 37 heures. On attribue ce résultat, mauvais dans son ensemble, à ce fait que plusieurs chevaux n'étaient pas suffisamment entraînés avant le départ et, dans une certaine mesure, à l'ignorance de quelques cavaliers sur la valeur réelle de leur monture. Les trois premiers prix échurent à des cavaliers indigènes, le quatrième à un officier, les six derniers, pour la plupart, à des officiers de cavalerie. Le lieutenant d'artillerie Synievski tenait le meilleur record lorsque, en vue de Sarajevo, son cheval succomba à un coup d'apoplexie. Son cheval, entraîné depuis quatre mois et mis au régime de la farine de viande, portait 79 kilogrammes; il avait marché, sans cavalier, sur un parcours d'environ 35 kilomètres et ne reçut qu'une seule friction de camphre aux flancs.

Le quatrième prix avait réveillé l'appétit de son cheval avec du pain et du cognac, lui donnait à boire à

chaque source rencontrée sur le chemin, et lui frictionnait de temps à autre les pieds et les jambes au cognac. A la descente de la passe de Karaoula, le cavalier s'était chargé de la selle. Enfin, je note l'expérience que fit un autre officier des pilules de caféine, à la dose de 0 gr. 5 qu'il administrait par 2 et 3 à son cheval toutes les six à huit heures. Les résultats en furent bons, à son avis, mais son cheval fut arrêté en route à la suite d'un accident d'un autre ordre [1].

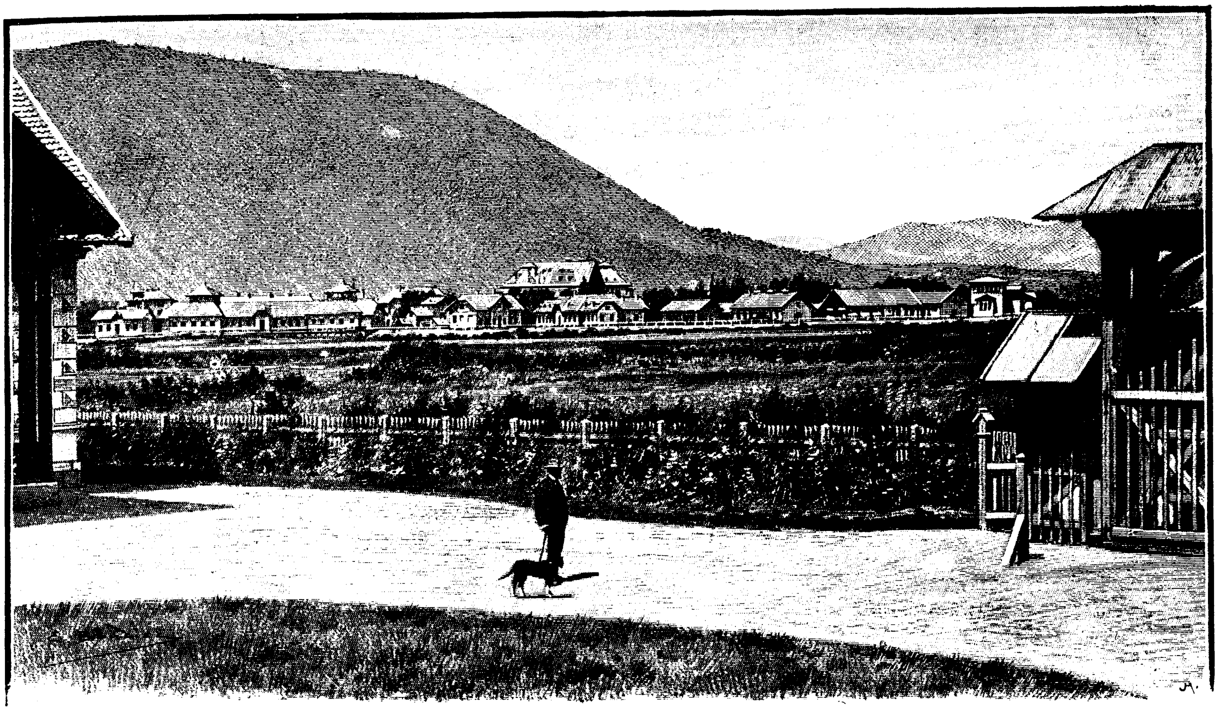
Je ne sais jusqu'à quel point des performances de ce genre peuvent être expressives et utiles. Quoi qu'il èn soit, les craintes manifestées au début, à propos des inconvénients qui pourraient résulter de la disproportion de taille entre les étalons de remonte et la jument bosniaque, celles qu'on avait du refus péremptoire de l'indigène de s'associer aux tentatives de régénération de la race, ne se sont pas réalisées. Jadis le Bosniaque avait des chevaux très estimés. Il arrivait que le riche caravanier, s'en allant à Stamboul sur un *parip* ou hongre de son pays, en ramenait en échange un étalon arabe. Depuis, la race, dégénérée sous l'incurie et le manque de savoir, s'était adaptée aux conditions de milieu tant bien que mal, perdant certaines qualités, en affermissant d'autres. Aujourd'hui le relèvement semble être en bonne voie. *Le bijou d'or ne peut être fait qu'avec de l'or*, disent les Arabes en choisissant l'étalon. Ils disent encore : *Par les chevaux, tu pourras te procurer les richesses, le bien-être et tu t'élèveras en dignité.*

Après cette excursion sur le domaine agronomique et de l'élevage, une autre, dont le point de départ est également la station de Boutmir-Ilidjé, s'impose. Cette station est, en effet, à la fois un établissement agronomique moderne, et une station préhistorique d'un intérêt et d'une richesse exceptionnels.

1. Un joli record à cheval est celui que fit récemment le lieutenant Karl Wojcick, allant de Plevljé à Sarajevo en vingt heures. La distance est de 159 kilomètres et le terrain — c'était en mars, — détrempé par les neiges ou gelé, est très accidenté. Le cavalier a dû marcher souvent au pas, et changer trois fois de chevaux, qui furent tous bosniaques. Fin avril 1894, dix officiers du régiment de hussards, en garnison à Plevljé, sont venus à cheval à Sarajevo en deux jours.



HERSAGE.



STATION THERMALE D'ILIDJÉ.

CHAPITRE IX

BOUTMIR

Préhistoire, archéologie. — La station néolithique de Boutmir. — Le So-Bounar. — Nécropole du Glasinatz. — Fouilles et découvertes. — Rôle du Glasinatz. — Station de Jézeriné. — Palafittes de Ripatch. — Stations diverses. — Aux sources de la Bosna.



CROCUS VILMAE (FIALA).

La préhistoire et la protohistoire de la Bosnie-Herzégovine sont devenues, dans ces dernières années, une source de multiples et précieux renseignements. Ces renseignements n'intéressent point exclusivement le nord de la presqu'île des Balkans; ils jettent également une clarté nouvelle sur les débuts de la civilisation aryenne en Europe, à l'époque lointaine où les tribus illyriennes avaient pris possession du sol, depuis les rives de la Drave et du Danube jusqu'au cœur de la Grèce.

Que savons-nous de ces tribus et de cette époque? Quelques noms, quelques vagues délimitations territoriales indiquées par Hérodote, Strabon, Scylax, Pline, Appien et ceux qui ont interprété leurs dires en de savantes et plus ou moins ingénieuses conjectures. Cependant, le sol de la Bosnie-Herzégovine en gardait des traces multiples et de nombreux documents figurés dont la découverte récente — elle n'a été inaugurée qu'en 1880 — est venue ajouter tout un chapitre nouveau à l'ethnographie et à l'anthropologie pré-romaines. Cette époque, on est en droit de la qualifier d'illyrienne[1].

1. J. d'Asboth, *loc. cit.*, p. 17.

En jetant un regard d'ensemble sur l'évolutive succession des périodes, dites de civilisation, dont le territoire qui forme aujourd'hui la Bosnie-Herzégovine a été le siège, on peut y reconnaître les grandes coupes suivantes.

Au début de nos connaissances — mais non sans doute de la présence de tribus primitives pré-illyriennes, — une longue période aryenne, préhistorique, néolithique, protohistorique et pré-romaine, peut être condensée sous le nom de période illyrienne. Elle est suivie de la période romaine, à laquelle succède la période des invasions barbares. Ensuite se développe une période slave autonome, jusqu'à ce que la civilisation turque vienne faire trait d'union entre le xve et le xixe siècle. Avant que les Romains fussent venus, de la côte de l'Adriatique, essaimer leurs colonies dans l'ancien domaine des Illyriens, les Grecs, et peut-être les Phéniciens, avaient, par la même voie, apporté à ces montagnards retardataires la détrempe partielle de leur civilisation déjà avancée. Assigner des dates aux moments critiques de l'histoire de ces civilisations est chose des plus malaisées. La station néolithique de Boutmir remonterait, d'après M. Montélius, au delà de deux mille ans avant J.-C., tandis que M. Hoernes lui attribue une ancienneté d'au moins un demi-millénaire moindre.

Quatre cents ans avant J.-C., les Celtes avaient fait irruption dans le pays, et s'étaient ligués avec les tribus illyriennes contre les Romains. On les appela Dalmates, et leur capitale *Delminium* fut prise en 155 avant J.-C. par Cornelius Scipio Nasica. Longtemps les Romains combattirent contre les mouvements insurrectionnels des populations de leur province *Dalmatia*, et ce n'est qu'en l'an 10 de notre ère, après que 15 légions y eurent opéré, que la Bosnie finit par leur être définitivement soumise.

L'invasion déterminante des tribus slaves biélocroates est reportée au règne de l'empereur byzantin Héraclius, au viie siècle, et l'établissement définitif des Turcs remonte, comme nous le savons, à la première moitié du xvie siècle.

Quoi qu'il en soit de la détermination chronologique des périodes préhistoriques, passons à l'inventaire des richesses figurées sur ou dans le sol, et des objets d'études que la Bosnie-Herzégovine compte jusqu'à présent. En 1894, M. W. Radimsky [1] avait bien voulu me communiquer le relevé suivant des stations, lieux de sépultures, localités, inscriptions, etc., se rapportant au domaine des études préhistoriques et archéologiques et dont la découverte avait été faite sur le territoire de la Bosnie-Herzégovine.

(*a*) *Époque pré-romaine* : tumuli, 34 663; lieux fortifiés (*Wallbauten*), 436; sépultures plates (*Flachgraeber*), 9; divers, 37.

(*b*) *Époque romaine* : localités reconnues, 524; stations fortifiées, 281; inscriptions, 275; pierres milliaires, 90; sépultures, 60; découvertes de monnaies, 167.

(*c*) *Époque du moyen âge* : localités reconnues, 1 960 ; pierres tombales, 59 455.

L'époque pré-romaine en Bosnie-Herzégovine est représentée surtout par des stations néolithiques et des stations de l'âge du bronze et du fer.

Le premier âge du fer, ou époque hallstattienne, ainsi que le second, ou époque de la Tène, sont accusés par un ensemble de vestiges d'une abondance et d'une richesse toutes particulières [2].

La Bosnie-Herzégovine ne possède ni dolmens, ni menhirs. La période paléolithique non plus ne semble avoir conservé des traces probantes du séjour abondant de l'homme ; mais si les silex taillés qu'on pourrait nettement rapporter à cette époque restent encore à trouver, il se pourrait que l'exploration qu'on se propose de faire des grottes nombreuses, jusqu'à présent réservées pour l'étude, fît découvrir des vestiges de l'existence de l'homme contemporain de l'ours des cavernes.

M. Fiala [3] a exploré sommairement, il y a quelques années, une grotte située sur la Biélachnitza, au

1. M. Vencesclas Radimsky est mort au commencement de 1896. Tous ceux qui ont connu ce laborieux et consciencieux travailleur, gardent le souvenir de l'affabilité de son caractère et de la modestie de son grand savoir.

2. Parmi les savants qui ont le plus contribué à l'étude moderne de l'illyrisme dans ces contrées, il faut citer MM. Hoernes, Radimsky, Truhelka, Fiala, Stratimirovitch, Szombathy, Tappeiner, Virchow et, dans les discussions du congrès d'anthropologie de Sarajevo, MM. Weissbach, Gluck, Pigorini, Hampel, Ranke, Montélius, Munro, G. de Mortillet, Salomon Reinach, R. Verneau, etc.

3. *Wiss. Mitth.*, I, p. 32.

sud-ouest de Sarajevo. Cette grotte, qui porte le nom de *Megara* ou *Kouhinia*, est une petite merveille spéléologique avec ses vastes salles et couloirs ornés de stalactites et de concrétions calcaires en forme de cascades. A 46 mètres de distance de l'entrée, M. Fiala a fait creuser le sol et il a trouvé, dans une sorte de brèche osseuse, des ossements de l'*Ursus spelaeus*, entre autres un très beau crâne long de 45 centimètres et large de 25 centimètres. Il estime que des fouilles méthodiques pourront y mettre au jour des débris d'autres espèces, et peut-être des débris humains. L'homme néolithique habitait peut-être aussi la grotte que M. Fiala a explorée près de Rogoujitchi (à 19 kilomètres à l'est de Sarajevo), et où il a trouvé des débris d'os longs, cassés apparemment par une main humaine pour en extraire la moelle. Il trouva également dans cette grotte, qui porte le nom de *Marinova Petchina*, quelques silex et jaspes néolithiques, avec des débris de poteries. Parmi les ossements recueillis, d'aucuns appartiennent à des espèces aujourd'hui éteintes dans la région. Telle est la marmotte (*Arctomys marmotta*) dont la présence ferait croire à un changement de climat depuis l'époque considérée jusqu'à la nôtre; tels encore le sanglier des marais (*Sus scrofa palustris*) et le cerf (*Cervus elaphus*), qui a disparu de la Bosnie-Herzégovine dans le courant de notre siècle. Il est surprenant que les fouilles n'aient pas donné des résultats plus importants, après qu'en 1888 on y eut découvert une omoplate d'une espèce de rhinocéros, actuellement conservée au musée de Sarajevo.

M. Radimsky [1] signale un certain nombre d'autres cavernes, dans lesquelles on a recueilli des objets de l'industrie humaine et des ossements assez peu déterminés jusqu'à présent, mais qui peuvent être de l'époque néolithique (Rakitno, Velika-petchina, Ercegovgrad près de Trébinié en Herzégovine, et Poritchka-riéka près de Bougoïno en Bosnie).

La station néolithique de Bosnie la plus typique est celle de Boutmir. J'eus la bonne fortune de la visiter, au milieu des travaux, en compagnie de M. V. Radimsky qui en a fait la découverte, l'étude complète et la description [2].

Découverte accidentellement en 1893, alors qu'on creusait les fondations de la station agronomique, la station préhistorique de Boutmir se présente superficiellement comme une éminence de 2 mètres environ au-dessus de la plaine adjacente, avec un diamètre moyen de 160 mètres.

On y a mis au jour des objets en pierre au nombre de 5148, sans compter les non classés ni déterminés encore. Toutes ces pièces sont des outils ou des armes : couteaux, scies, racloirs, poinçons, perçoirs, haches, ciseaux, marteaux, percuteurs, polissoirs, meules, pointes de lance, de javelot, ou de flèche. Une seule peut être considérée comme un objet d'ornement. Dimensions et formes de ces objets sont d'une infinie variété, avec de nombreuses transitions de l'un à l'autre. D'aucuns, cassés ou détériorés, ont été repris en sous-œuvre, et des haches polies par exemple sont devenues des percuteurs ou des marteaux. Au fond des couches à gisement d'objets, une couche d'argile grasse se voit marquée comme plancher de fond de cabane à contours ovalaires. On en a compté 12. Habitations, ateliers ou greniers suivant leurs dimensions, ces cabanes avaient un clayonnage en bois et un revêtement d'argile, ainsi qu'en témoignent des empreintes de bâtons. D'autres, à un niveau supérieur, semblent avoir été détruites par le feu.

Avec les objets en pierre se trouvaient quelques ossements d'animaux, et des restes de plantes carbonisées. Ni ossements humains, ni métal, ni aucun instrument en os. De bien curieuses pièces en argile furent découvertes : figurines humaines, une figurine d'animal, des vases et des fragments de poteries. Ces figurines humaines sont considérées comme des idoles dont l'origine ou la parenté restent à déterminer.

La forme singulière du crâne, aplatie, anguleuse, la pâte et la coloration ont donné lieu à des discussions au congrès d'anthropologie de Sarajevo, et si on a cru reconnaître douteusement des analogies avec les figurines d'Amorgos, on s'est trouvé d'accord pour attribuer à l'Orient et aux pays du sud une influence qui se serait manifestée jusque sur le sol bosniaque.

1. *Die prähistor. Fundstätten*, p. 81.
2. W. Radimsky, M. Hoernes et C. Schroeter, *Die neolithische Station von Butmir*, Fouilles de 1893. Éd. du Musée nat. de Sarajevo. Vienne, 1895.

Il est à noter qu'aucun instrument poli n'est en silex, bien que des rognons et des bancs de cette espèce minérale se rencontrent fréquemment autour de Sarajevo. Boutmir a remplacé le silex surtout par le jaspe, plus facile à travailler et plus plaisant à l'œil du primitif comme coloration; cependant d'autres espèces minérales sont représentées. L'obsidienne, qui aurait pu, comme en d'autres stations, être introduite de Hongrie, fait défaut à Boutmir. M. Radimsky estime que tous les objets ont été fabriqués à la station même, sauf les marteaux perforés qui proviendraient de stations néolithiques atelières situées dans le voisinage.

Les débris d'ossements recueillis à Boutmir appartiennent aux espèces suivantes (Woldrich) : *Bos taurus*; *Bos brachyceras*; *Bos primigenius* var. (?); *Sus palustris*; *Capreolus Capra*; *Capra* ou *Ovis* sp.; *Cervus Elaphus*. Les débris de végétaux sont surtout ceux de graines carbonisées (Pr Schröter) : *Triticum monococcum*; *Hordeum vulgare* à petits grains; *Triticum compactum*: *Ervum Lens* var. *microspermum*; *Bromus secalinus*; *Polygonum aviculare* (?); un échantillon de *Pyrus Malus*, des fragments de noisettes (*Corylus Avellana*) et une aiguille carbonisée d'*Abies pectinata*.

La station de Boutmir est désormais classée parmi les plus importantes de l'Europe; mais sa signification ne fut point nettement établie encore au congrès de Sarajevo. MM. Pigorini et Munro [1] crurent y reconnaître une terramare, M. G. de Mortillet une station atelière de poterie et MM. Radimsky et Hoernes, ralliant la plupart des opinions, une station atelière d'outils néolithiques. M. Hoernes, dans la préface de la publication monographique citée plus haut, la qualifie nettement de station néolithique atelière. En ce qui concerne les inductions de parenté et de similitude d'origine qu'on pourrait hasarder sur la base d'une comparaison des figurines-idoles, de l'ornementation potière et de la céramique, il se montre fort réservé. Sans abandonner complètement l'hypothèse de l'existence d'une très ancienne période de culture pré-mycénienne, il tend à voir dans l'industrie artistique de Boutmir-Bosnie une création autonome, issue, sans trop d'influences étrangères, d'un besoin et d'un sentiment d'art local et autochtone. Toutefois la présence d'ornements spiralés sur les poteries lui sert de témoin de la présence des Phéniciens sur les côtes de l'Adriatique, antérieurement à l'époque du bronze dans le Nord de l'Europe.

En somme, les découvertes de Boutmir ont posé de nouveaux problèmes, de nouveaux points d'interrogation, d'autant plus importants, qu'ils étaient moins soupçonnés et qu'ils restent plus malaisés à faire entrer dans le schéma établi des connaissances acquises.

Pendant qu'une tribu néolithique fabriquait des outils et des poteries — l'opinion de M. de Mortillet mérite une sérieuse attention — dans la plaine du Saraïevsko-polié, une autre s'était fixée sur les collines qui dominent le polié, et qui se trouvent à mi-côte du Trebevitch, dans le voisinage immédiat de Sarajevo. En 1887, M. Truhelka a reconnu, en trois points différents de ces collines, des vestiges de remparts défensifs que les objets recueillis dans les fouilles datent de l'époque néolithique. Ces stations portent les noms de So-Bounar, Debelo-Berdo et Zlatichte M. Fiala les a fouillées [2] en 1892 et il a mis au jour une quantité de poteries souvent de grandes dimensions, des objets en os et en pierre polie, dont quelques fragments d'obsidienne, des objets en bronze et une seule fibule en fer pouvant être rapportée à l'époque néolithique. Les ossements d'animaux sont des plus intéressants, puisqu'ils démontrent l'existence de plusieurs espèces domestiquées, dont trois espèces de chien, de la chèvre, du mouton, du cheval et d'un bœuf à courtes cornes. Parmi les débris d'animaux de chasse, on a reconnu la présence du castor (*dabar* en bosniaque), aujourd'hui disparu. L'existence antérieure de cette espèce est attestée, de plus, par l'appellation de certains noms de localités tels que Dabar-polié [3], Dabritza, etc.

La tribu néolithique du So-Bounar fabriquait, très probablement, ses poteries elle-même; elle était agricole et chasseresse. Quels rapports y a-t-il entre cette tribu, sur la défensive derrière ses remparts

1. Robert Munro, *Rambles and Studies in Bosnia-Herzegovina and Dalmatia*, Edinbourg et Londres, 1895, p. 123. — Voir Id., un rapport de M. Jos. Szombathy sur le congrès de Sarajevo, in *Mittheil. Anthropol. Gesellsch. Wien*, XXIV, 6, p. 202.
2. *Praehistorische Wohnstätten in Sobunar bei Sarajevo* in *Wiss. Mitth.*, I, p. 39.
3. D'après une inscription très récemment découverte, le nom de Dabar-polié dériverait de *dobra*, « bon ».

de pierre dans la montagne, et la tribu de Boutmir, plus pacifiquement, semble-t-il, établie dans la plaine ouverte? Le synchronisme d'existence est peu probable et les Boutmiris paraissent plus anciens que les So-Bounaris. Ceux-ci, du reste, se sont maintenus bien plus tard que ceux-là, et sur leurs camps retranchés on a trouvé des traces de retranchements de l'époque déjà romaine : effet de la situation topographique favorable de la station contre l'ennemi.

Au-dessus du So-Bounar, sur la crête d'un nez de contrefort du Trebevitch, appelé Debelo-Berdo, des vestiges d'une enceinte fortifiée préhistorique ont été découverts et très récemment étudiés par M. Fiala. Les objets mis au jour par les fouilles attestent son existence dès l'époque du bronze et son utilisation jusqu'à l'époque de la migration des peuples. Les époques de Hallstatt et de la Tène y sont représentées par des colonies qui ont subsisté jusque dans la dernière période romaine. Les Romains y avaient construit une sorte de petit fortin, nous dit M. Fiala, à l'usage d'un poste militaire qui devait protéger les ouvriers d'une tuilerie établie dans la plaine, au pied de la montagne. Mais ce qui lui donne un intérêt supérieur, c'est la longue durée de son existence. A l'époque du bronze, ses ouvriers déjà coulaient ce métal en des formes caractéristiques. A l'époque de Hallstatt, ses potiers fabriquaient de beaux vases et à l'époque de la Tène de belles fibules sortent de ses ateliers, sans doute pour aller au loin. En échange, le commerce leur apportait des objets en obsidienne, de l'ambre, de l'encens, des perles en verre, etc. Et lorsque les Romains avaient pénétré jusqu'au cœur de la Bosnie, la station du Debelo-Berdo avec celle du So-Bounar avaient gardé de l'importance par le voisinage des gisements d'argile à poteries. La découverte d'une monnaie de Justinien permet de croire à son existence jusque dans la première moitié du VIe siècle après Jésus-Christ (Fiala, *Wiss. Mitth.*, IV, 1896, p. 71).

On a rapproché la station de So-Bounar des *castellieris* d'Istrie et de la Carniole, et ses produits figurés de ceux des *terramares* de l'Italie septentrionale. Durant de longs siècles, et jusqu'à l'époque protohistorique sans doute, elle paraît avoir été habitée. L'époque de son existence, anthropologiquement la plus intéressante, est celle où les tribus néolithiques commençaient à devenir sédentaires dans des campements fortifiés.

A ce titre elle représente le chaînon type entre Boutmir et cette forteresse naturelle et artificielle à la fois, nécropole immense, qui est le Glasinatz. Cette nécropole a conservé, il est vrai, des vestiges de l'époque néolithique, mais son rôle devient surtout prépondérant aux époques des métaux, depuis celle du bronze jusqu'à la seconde période du fer.

Le Glasinatz est devenu célèbre. Plus de 20 000 tumuli y ont conservé les secrets figurés des temps préhistoriques, source abondante de documents plus sûrs que pourraient l'être, s'ils existaient, les échos affaiblis et incertains des plus anciens écrivains de l'antiquité. « Il n'y a peut-être pas une deuxième localité en Europe, dit M. Virchow, qui puisse faire naître l'espoir de nous révéler des découvertes plus importantes pour l'intelligence du mouvement de civilisation dans l'antiquité. »

A 26 kilomètres environ au nord-est de Sarajevo s'élève le puissant massif calcaire de la Romania planina ou « Mont Romain ». De gigantesques falaises se dressent vers l'ouest dans une nudité blanche que relève le vert sombre des forêts de conifères, poussées à la base et au hasard des fissures du sol. Sur le dos du massif, le Glasinatz forme un plateau étendu, à 950 mètres d'altitude, dominé au pourtour par des crêtes plus élevées. Le relief en est légèrement ondulé; les eaux courantes disparaissent dans des fissures périphériques, après avoir parcouru un sol rocailleux, et quelquefois s'attardent en des bas-fonds, où elles créent de petits marécages tourbeux. Le Glasinatz a gardé, jusqu'à ce jour, la réputation d'un des meilleurs pâturages pour le bétail.

En 1880, le hasard voulut que le tracé de la nouvelle route qu'on construisit de Sarajevo à Vichegrad entamât l'un des plus gros tumuli du plateau et que, dans ce tumulus, le lieutenant J. Lexa mît au jour une des plus belles pièces connues jusqu'alors. Cette pièce, de 15 centimètres de haut, est un petit char en bronze ayant quatre roues en fer et la forme d'un oiseau double, dont le supérieur forme couvercle; elle se trouve actuellement au *Hofmuseum* de Vienne. Cette curieuse trouvaille engagea plusieurs officiers amateurs, stationnés dans les environs, à faire quelques fouilles en 1886; mais ce ne fut qu'en 1888

que le musée de Sarajevo entreprit la série annuelle des fouilles méthodiques et rationnelles dont les résultats si importants ont été communiqués au congrès de Sarajevo en 1894 [1].

En 1894, le nombre des tumuli explorés avait atteint le chiffre de 1 000, et celui des objets recueillis dans les fouilles était monté à 5 000 pièces. Ces objets sont conservés dans les vitrines du musée de Sarajevo. Essayer d'en décrire ici les principaux types serait aussi malaisé que d'en présenter la classification et les parentés d'origine probables telles que les anthropologistes ont tenté de les établir. Les matériaux sont si abondants qu'un volume serait nécessaire, et surtout un volume illustré à profusion. Je dois donner néanmoins un aperçu rapide des découvertes du Glasinatz, et je prendrai comme guide la communication que fit M. Fr. Fiala au Congrès d'anthropologie d'Innsbruck, en 1894.

Les sépultures tumulaires du Glasinatz forment généralement des nécropoles plus ou moins denses, situées dans le voisinage des remparts circulaires (*Wallburgen*). On choisissait de préférence des monticules dominant les environs. La forme des tumuli est celle d'un cône tronqué, à base elliptique ou circulaire; leur diamètre varie de 3 à 15 mètres et leur hauteur de 0 m. 3 à 4 mètres. Parfois ce diamètre atteint de 18 à 30 mètres. Les matériaux consistent en pierre ou pierraille, rarement en terre.

Quelques tumuli ont la forme d'un rempart et les sépultures, au lieu de se trouver à l'intérieur, se trouvent sous-jacentes à l'assise de pierres. Les sépultures sont de trois sortes : sépultures à inhumation, dans la proportion de 60 pour 100; sépultures à incinération, 30 pour 100, et sépultures mixtes, 10 pour 100. D'aucunes, que M. Fiala considère comme des sépultures collectives, ont reçu des cadavres à différents niveaux de leur hauteur; toutes les autres montrent le cadavre déposé sur la couche géologique en place.

La majorité des tumuli appartient à la première époque du fer; mais on rencontre également des sépultures de la dernière époque du bronze, de l'époque de la Tène, de l'époque romaine et des époques subséquentes. Un intérêt primordial s'attache aux nécropoles de la première période du fer; on y trouve des sépultures franches et des sépultures à incinération, les premières, orientées de l'ouest à l'est, dans la proportion de 70 pour 100. Les objets qui les accompagnent accusent, d'une part, une concordance avec ceux de Hallstatt, et, de l'autre, trahissent des influences grecques. Tous les objets d'ornement sont en bronze, alors que le fer, à l'exception de quelques fibules et anneaux, est employé exclusivement pour la fabrication des armes. L'argent et le plomb se rencontrent, bien que rarement.

Les poteries sont faites à la main et copient des modèles grecs ou reproduisent des formes trouvées dans les castellieris d'Istrie et les campements retranchés de Bosnie.

L'ensemble de ces objets, en se basant principalement sur la facture typique, notamment des fibules et des anneaux d'ornement des bras, autorise M. Fiala à distinguer trois périodes successives différentes : la première et la plus ancienne, celle des sépultures à squelette; la seconde, marquée par l'apparition des sépultures à incinération, et la troisième caractérisée par la présence exclusive des sépultures à incinération. Ces périodes, toutefois, ne se différencient pas nettement l'une de l'autre.

A titre d'exemple, voici le mobilier funéraire qui accompagnait le squelette dans un tumulus de 2 mètres de hauteur et de 15 mètres de diamètre à la base. Le squelette reposait sur une banquette de pierre haute de 7 centimètres, et se trouvait orienté du nord-est au sud-ouest.

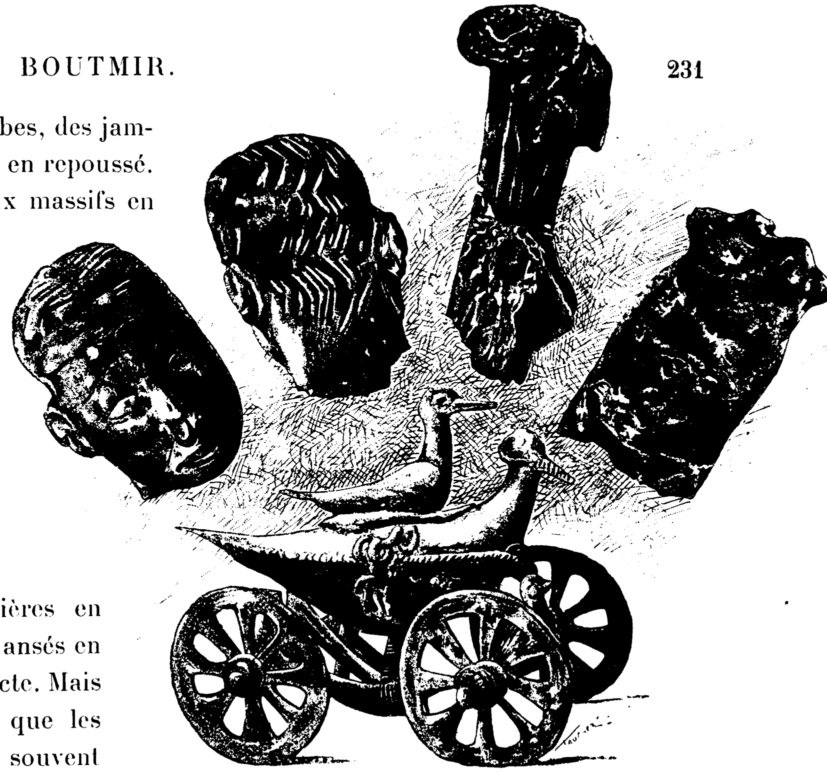
La tête était recouverte d'une coupe à godrons en bronze; sur la poitrine, une armure de 48 paires de boutons en bronze repoussé, une enfilade de petites perles d'ambre et une épingle d'ornement en bronze. Sur le flanc droit, un grand vase en bronze contenant un scyphe, en lame de bronze repoussé. Sur le sein du squelette, une patère, une pierre à aiguiser dans un fourreau de bronze et un glaive à

1. Les principales publications consacrées aux fouilles et aux découvertes du Glasinatz sont les suivantes :
V. Hochstetter, *Mittheil. Anthropol. Gesellsch. Wien*, 1881, p. 287. — Dr M. Hoernes, *ibid.*, 1889, p. 134. — Dr M. Hoernes, *Annal. K. K. naturhist. Hofmuseum*, Wien, 1889, p. 96, et 1890, p. 106. — Dr M. Hoernes, *Verhandl. Berl. Anthropol. Ges.*, 1891, p. 334. — Dr C. Truhelka, *Mittheil, Anthropol. Ges. Wien*, 1889, p. 24. — W. Radimsky, *Praehistor. Fundstätten*, 1891, p. 48. — Dr C. Truhelka, *Wiss. Mittheil. Bosn. Herzegovina*, I, p. 61. — G. Stratimisovitch, *id.*, I, p. 113. — Franz Fiala, *ibid.*, I, p. 126; id., II, p. 317; id., III, p. 3. — Franz Fiala, *Mittheil., Anthropol. Ges. Wien*, 1894, p. 122. — Un résumé des discussions relatives au Glasinatz, lors du congrès de Sarajevo, a paru dans le journal *Bosnische Post*, 1894. — Consulter également un compte rendu de M. Salomon Reinach, dans l'*Anthropologie*, Paris, 1895.

poignée et garde du même métal. Aux jambes, des jambières en tôle de bronze, avec des ornements en repoussé. Près de la tête se trouvaient deux anneaux massifs en bronze, une pièce d'ornement en forme de roue et deux pointes de lance en fer.

La coupe à godrons comme coiffure est bizarre. Était-ce la coiffure des chefs pendant leur vivant? Ou bien se trouve-t-on en présence d'un rite sacré funéraire spécial?

A plusieurs reprises, les tumuli du Glasinatz ont fourni des objets d'importation grecque : un casque en bronze corinthien, une poterie peinte, des jambières en bronze repoussé, des fibules, patères, vases ansés en bronze ont été reconnus d'importation directe. Mais il est probable aussi, d'après M. Fiala, que les ouvriers artistes du Glasinatz s'inspiraient souvent du modèle grec, dans la confection de suites entières d'objets plus artistiques.



CHAR DE BRONZE TROUVÉ AU GLASINATZ ET FIGURINES PRÉHISTORIQUES DE BOUTMIR.

Avec les tumuli, on trouve sur le Glasinatz un grand nombre d'enceintes à rempart (*Ringwälle, Wallburgen*) qui couronnent généralement les éminences dominantes du terrain et l'entrée des vallées latérales. Leur nombre était estimé à 35 en 1894. Les unes formaient de véritables ouvrages de défense où venaient se réfugier, en cas de danger, les habitants des environs; les autres ne figurent, ainsi que l'avait reconnu déjà M. Hoernes, que des sortes d'enceintes villageoises ou emplacements d'habitations fermières (*Runddörfer, Hofstätten*); d'autres, enfin, n'auront été que de simples parcs à bétail. Car, le Glasinatz ayant été de tout temps une excellente région de pâturages, l'élève du bétail a dû former une des richesses de ses habitants préhistoriques.

Qui étaient-ils, ces habitants de l'époque hallstattienne, et d'où venaient-ils, en si grand nombre, se faire enterrer sur le Glasinatz? Ainsi, de nos jours, les fidèles musulmans se font enterrer de fort loin aux pieds de l'imâm Riza à Meched, ou dans la plaine de Kerbéla. Seuls les Illyriens peuvent être pris en considération, et le caractère des objets recueillis exclut même entièrement la possibilité d'une intercourse et d'une influence celtiques.

L'opinion d'après laquelle le Glasinatz était habité à cette époque par une tribu illyrienne est corroborée, moins par les quelques rares données des auteurs anciens, que par des noms illyriens que certaines localités et certains tumuli ont conservés (exemples : *Bato*, *Bando*, *Arareva gromila*), et par les résultats des mensurations craniométriques que MM. Gluck et Weissbach ont prises sur les crânes de ces nécropoles. Il résulte de ces dernières mensurations que les habitants préhistoriques du Glasinatz étaient dolicho- et mésaticéphales dans la proportion de 76 pour 100, et brachycéphales dans la proportion de 24 pour 100.

Or les habitants actuels de la Bosnie-Herzégovine sont brachycéphales dans la proportion de 93 pour 100 en Bosnie, et de 94 pour 100 en Herzégovine.

Le Dr R. Verneau a comparé les crânes du Glasinatz avec les crânes préhistoriques recueillis dans d'autres stations. Tandis que la plupart des premiers sont dolichocéphales, ceux des palafittes de la Suisse sont en majorité brachycéphales. Des mensurations plus exactes ont montré à M. Verneau que les crânes du Glasinatz se rapprochent de ceux de Hallstatt, et que les crânes de Jézeriné sont en général plus grands que ces derniers.

Le nombre immense des tumuli présuppose une densité de population extraordinaire, ou une longue

période. Comme l'agriculture n'a pu y être florissante, étant donnée la nature du terrain, il faut admettre que l'usage d'enterrer les morts sur le Glasinatz s'est conservé durant une période considérable de siècles.

La population a pu, dans ce cas, être plus clairsemée qu'elle ne le paraît à la vue actuelle de ses nécropoles. MM. Hampel, Virchow, Montelius, entre autres, ont également soulevé l'hypothèse d'une exploitation minière, dans le voisinage, et fait remarquer que le Glasinatz a joué sans doute un rôle important comme carrefour de routes commerciales, se dirigeant de la côte vers l'intérieur de la presqu'île. Ainsi pourrait s'expliquer, mieux que par l'hypothèse plus fragile d'une densité extraordinaire et constante d'une population locale, la richesse en sépultures de ces nécropoles.

C'est au Glasinatz que se réunissent les routes du centre bosnien, de la région du Lim et de la basse Drina. M. Ballif a fait remarquer que ses études sur les voies romaines l'ont amené à admettre l'existence d'une route qui, de *Narona* par Sarajevo, se dirigeait sur le Glasinatz et la vallée de la Drina pour se continuer sans doute vers la Serbie. Cette route bifurquait sur *Domavia* dans le voisinage du Srabrenitza actuel, où les Romains exploitaient des mines d'argent. Cette route, très solidement construite, était probablement une des plus importantes. D'après le Dr Patsch, le tronçon Narona-Sarajevsko-polié a été construit à l'époque d'Auguste, et celui de Sarajevo à la Drina appartiendrait à une époque de beaucoup antérieure. Les renseignements connus ne datent, il est vrai, que du IIIe siècle, mais ils se rapportent à des réparations et tout fait croire que la route existait depuis fort longtemps. Pendant le moyen âge, les commerçants ragusains stipulent, dans leurs contrats de transport, très souvent le Glasinatz comme route, étape, ou destination partielle à suivre ou à atteindre [1].

Il faut enfin tenir compte de ce fait que le plateau du Glasinatz, que protège la forteresse naturelle de la Romania-planina, est resté de tout temps un lieu de refuge et de défense en temps de guerre. M. Fiala estime que c'est la région qui a résisté le plus longtemps à la conquête romaine et ses arguments sont très intéressants. La pénurie relative des objets de l'époque de la Tène d'une part, la présence de tombeaux romains et de pierres milliaires appartenant à la dernière période de l'empire d'autre part, lui font croire que l'époque hallstattienne s'est longtemps maintenue sans mélange et a passé, presque sans transition, directement à la période romaine provinciale.

Parmi les discussions qui ont eu lieu au Congrès de Sarajevo sur la signification du Glasinatz, il faut citer l'opinion émise par M. Salomon Reinach. D'après le savant français, la durée de l'époque hallstattienne sur le Glasinatz — durée que M. Montelius fixe de 1100 à 500 avant Jésus-Christ — devrait être réduite de 300 ans et fixée approximativement de 800 à 500 avant notre ère. Comme la population préhistorique peut être évaluée à 30 000 au minimum en y comprenant les artisans et les esclaves, et que la région du Glasinatz n'était pas à même de nourrir une population aussi dense, il faut admettre que la majeure partie des sépultures appartiennent à des tribus voisines qui sont venues enterrer leurs morts dans cette nécropole devenue *campus sacer*. D'un autre côté, M. Reinach considère également les enceintes fortifiées du district de Rogatitza comme des lieux de sacrifice en relation de culte funéraire avec le « champ sacré ».

M. Fiala ne partage pas l'opinion de M. Reinach. En admettant le chiffre de 600 ans pour la durée de la période préhistorique sur le Glasinatz, et en supposant à chacun des 20 000 tumuli une moyenne de 3 sépultures individuelles, il évalue à 10 000 le chiffre de la population à l'époque considérée, ce qui est moins de la moitié de la population actuelle du même district. Un tel chiffre n'aurait pas excédé les ressources du sol à l'époque préhistorique et il n'y aurait pas besoin de recourir à l'hypothèse d'un champ sacré à l'usage de tribus plus lointaines. De plus, la durée de la période atteindrait au moins 700 ans, de 800 à 100 avant Jésus-Christ, et comme le nombre des tumuli est très considérable dans beaucoup d'autres régions de la Bosnie-Herzégovine, on devrait nécessairement les considérer comme des champs sacrés à l'égal du Glasinatz.

1. Voir Dr C. Jirecek, *Wiss. Mitth.*, II, p. 320.

M. Fiala donne également quelques indications sur les sépultures qu'il considère comme sépultures d'esclaves. Dans presque tous les tumuli qui contiennent plusieurs corps, une et parfois plusieurs sépultures ne sont accompagnées d'aucun mobilier funéraire, si ce n'est quelques rares fragments de poteries qui les datent de l'époque de Hallstatt. D'autres tumuli contiennent exclusivement des sépultures de ce genre, formant parfois de petites nécropoles isolées. Ce sont là, dans l'opinion de M. Fiala, des tombeaux d'esclaves. Leur mode d'inhumation ou d'incinération est des plus primitifs, car souvent les corps ou les débris d'incinération ne sont protégés que par une couche de pierres de 50 centimètres d'épaisseur.

Quoi qu'il en soit de la durée de la période préhistorique, le Glasinatz a vu plus d'une bataille lui apporter, plus tard, l'appoint de nouveaux tombeaux. Il a gardé des tombeaux collectifs de l'époque romaine, de celle des grandes migrations, du moyen âge et même des temps plus récents. Les armes bosniaques, aux temps de la conquête turque et plus tard, ont plus d'une fois combattu les armes ottomanes, et jusqu'en 1878 la nécropole illyrienne, comme un autre Moloch, a réclamé sa part de la moisson macabre.

La légende et la chanson du barde ont entouré le Glasinatz et la Romania-planina de la brume vaporeuse des fictions poétiques. C'est *Hrelingrad*, le séjour antique de Hrelia, le puissant hercule, qui jette des blocs de rochers à des kilomètres de distance; c'est le *Sokolitcha grob*, tombeau du héros Sokolitch qui succomba dans un duel épique contre le neveu de Hunyadi Janos; c'est enfin tout le cycle épopéen de Starina Novak, le prototype du chef de brigands, qui boit du vin rouge sous les sombres forêts, en attendant le passage des riches caravanes dont il fera son butin.

Aujourd'hui la moisson du Glasinatz est faite, et celle de la science commence. Sur le plateau verdoyant, fécondé de cendres humaines, dorment les secrets des âges lointains. Des troupeaux de moutons et de chèvres errent sur les milliers de tombeaux, taches blanches sur l'immense pré verdissant, puis jaunissant vite sous les ardeurs du soleil d'été. Assis sur un rocher, un pâtre bosniaque, les pieds battant la mesure, chante une vieille chanson : l'épopée de Starina Novak, le haïdouk du Glasinatz.

Morts, eux aussi, ces haïdouks hors la loi qui fut la loi turque. Ils ne lui reconnaissaient pas, à cette loi, l'autorité de les empêcher de vivre à leur guise, comme les fauves dans la forêt et la montagne. Ces temps-là ont vécu avec eux. Le dernier acte du mélodrame se passe aujourd'hui entre les murs d'une prison vulgaire, en face d'une potence. Que si les ghouzlars chantent les épopées des héros, ils ne connaissent pas les complaintes des criminels, et la justice moderne prête surtout à ce dernier genre de poésie.

Tandis que le Glasinatz a gardé jusqu'à l'époque romaine son caractère de centre de civilisation hallstattienne, ou mieux, illyrienne, d'autres stations en Bosnie nous montrent l'épanouissement de cette seconde époque du fer dite de la Tène ou celtique (gauloise). La plus caractéristique de ces stations est, jusqu'à présent, celle de Jézeriné dans le voisinage de Bihatch (vallée de l'Ouna, dans l'angle nord-ouest de la Bosnie). M. Radimsky y a découvert et fouillé plus de 500 sépultures plates qui lui ont donné une récolte aussi riche qu'intéressante[1]. Il est tout à fait remarquable de voir, dans cette station, les formes hallstattiennes des objets figurés perdre leur caractère distinctif pour faire place aux parures de l'époque subséquente. Cette évolution se montre tout particulièrement dans la forme des fibules, qui constituent le meilleur critérium de caractérisation. On a découvert dans ces sépultures toute une série de colliers d'ornementation en verre et ambre très curieux, reproduits en planches de couleur dans la monographie de M. Radimsky. L'apparition de certains objets caractéristiques, dans le mobilier funéraire, permet d'assigner une date approximative à l'origine et à la fin de la station de Jézeriné : M. Radimsky estime qu'elle a pris naissance entre quatre cents et trois cent cinquante ans avant Jésus-Christ, et qu'elle a subsisté jusqu'au début du IIe siècle après Jésus-Christ. La civilisation celtique de la Tène a

1. Les résultats des fouilles et la figuration des objets ont fourni la matière à des travaux longs et détaillés que M. W. Radimsky a publiés dans les *Wiss. Mitth.*, I, p. 189, et surtout III, 1895, p. 39-218. M. M. Hoernes a consacré une notice spéciale (*Ib.*, III, p. 516) à la description et à la critique d'une pierre tumulaire, gravée, pré-romaine très curieuse, découverte à Jézeriné.

pris la place de la civilisation hallstattienne à Jézeriné. Elle a été remplacée, à son tour, par la civilisation romaine, après que les Romains, évidemment, étaient déjà maîtres du pays. Il est très probable que la conformation topographique a favorisé l'intercourse celtique dans la vallée basse de l'Ouna, alors que le Glasinatz, plus éloigné et surtout moins accessible sur le dos de sa forteresse naturelle, la Romania-planina, est resté à l'écart de cette intercourse, quelque violence qu'elle ait pu mettre à gagner l'intérieur de la Bosnie.

N'est-ce point à la même époque de la Tène, qui serait équivalente alors à la troisième époque lacustre de la classification de M. de Mortillet, qu'il faut attribuer les origines et l'existence première de la station sur palafittes que M. Radimsky a également découverte à Ripatch, près de Bihatch [1] ?

Au milieu du lit de l'Ouna, un village sur palafittes a été reconnu avec l'alignement de ses rangées d'habitations et celui de ses digues. Les palafittes, en bois de chêne, ont gardé jusqu'à des restes de plate-forme. Avec une foule de débris de poteries, se rapprochant partiellement de celles de Jézeriné, bien qu'un peu plus ornementées, on a trouvé des quantités de poids de filet en argile ou en pierre, des racloirs en calcaire argileux, des polissoirs en conglomérat et en calcaire, des ossements (jusqu'à 3 mètres cubes) et des instruments en os de modèles fort curieux. Ces instruments sont taillés surtout dans des andouillers de cerf et de chevreuil; d'autres sont des os longs : côtes taillées en scie, peigne, alêne ou couteau, os des membres, effilés ou taillés en biseau avec des arêtes finement coupantes. M. Radimsky y a recueilli en outre des objets en métal : haches en bronze de l'époque néolithique, fibules, couteau en bronze, plaque en cuivre doré et bouton-breloque en argent doré, etc. Il est à remarquer qu'on n'a pas encore trouvé en Bosnie d'os gravé ou travaillé, portant trace d'un dessin. Ripatch n'a pas encore fourni non plus d'échantillon de tissu. Par contre, sont très curieux de petits lingots de plomb, longs de quelques centimètres, irrégulièrement prismatiques et qu'on trouve avec d'autres petites masses arrondies du même métal. Il se peut que ces lingots aient servi d'unité monétaire; l'époque, il est vrai, reste très difficile à déterminer. C'est que, dans les fouilles de Ripatch, on a recueilli non seulement des objets des temps protohistoriques de l'âge du fer, et peut-être du bronze, mais encore des objets fort disparates appartenant aux époques subséquentes, si bien qu'avec des monnaies romaines on a trouvé, entre autres, un fer à cheval et jusqu'aux appliques en cuivre d'une crosse de pistolet turc. Ces objets modernes sont recouverts d'un revêtement plus ou moins épais de tuf que leur a donné l'eau très incrustante de la rivière.

Mais nous ne pouvons nous arrêter trop longuement à ces détails. Il faut toutefois signaler l'opinion de M. Radimsky lorsqu'il soupçonne la présence d'autres palafittes dans un même rayon autour de Jézeriné, comme par exemple à Kralji, Ribitch et Goloubitch, où des fragments de poteries et des indices de palafittes appellent une exploration méthodique approfondie.

Je ne saurais pas davantage m'étendre ici sur les autres découvertes faites de stations préhistoriques ou protohistoriques. On en trouvera l'inventaire dans les *Wissenschaftliche Mittheilungen* de Sarajevo. Je citerai notamment les fouilles de Tchoungar (Čungar) et les cachettes de fondeur de Choumetatz (Šumetac) dans le district de Tzazin (Cazin), les sépultures de l'époque hallstattienne du district de Visoko, les stations de la Tène à Rakitno, les fouilles dans le district de Prozor, en Herzégovine, etc. Dans quelques années, lorsque la carte du préhistorique pourra être établie, on verra le territoire tacheté d'un très grand nombre d'indications de stations qui se sont succédé depuis l'époque du bronze jusqu'à l'époque romaine. Les stations de Boutmir, So-Bounar, le Glasinatz, Jézeriné, Ripatch peuvent servir chacune de type correspondant à ces époques d'évolutions successives. Dans ces différentes stations, les époques, en tant que civilisations, chevauchent chronologiquement l'une sur l'autre.

De l'époque romaine, nous avons rencontré déjà, et nous rencontrerons encore dans le cours de nos excursions, au gré des occurrences, de multiples vestiges sur tous les points habitables de quelque importance.

1. *Der prähistorische Pfalbau von Ripać* bei *Bihać*, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 218.

Puis, les églises chrétiennes, Chipraga la première, Zénitza-Bistua, les basiliques de la vallée de la Lachva, d'autres sans doute qu'on reconnaîtra, sont venues témoigner de l'inauguration d'une ère nouvelle, première du christianisme et base de la période slave ancienne.

Enfin, le moyen âge, avec ses rivalités politiques drapées dans le manteau des religions de sectaires, nous a laissé surtout des monuments funéraires, la plupart muets, d'autres moins avares de témoignages épigraphiques. En traversant les vieilles nécropoles de l'Herzégovine, nous nous y arrêterons un instant pour les interroger sur l'époque dont elles furent le tombeau.

Nous voici revenus de nos lointaines excursions aux régions brumeuses de la préhistoire, vers la toute moderne station balnéaire d'Ilidjé. Si moderne elle est, qu'en 1895 a été inauguré un tir aux pigeons, dont le programme général spécifie des prix d'une valeur totale de 50 000 francs.

Or donc, laissons les Tziganes enlever leurs « czardas » à la pointe de l'archet et les Bosniaques, grands enfants, se délecter au tourniquet des chevaux de bois. Le soleil calme ses ardeurs et l'ombre de la planina nous attire, là-bas au fond du Saraevsko-polié où jaillit la source de la Bosna. Une allée droite y mène sur une distance de trois kilomètres et demi, bordée de marronniers jeunes qu'on voudrait adultes et ombreux.

Au pied de l'Igman-planina, qui ferme vers le sud le grand polié, les sources de la Bosna, ou Joupa Verbosna, s'échappent en une vingtaine de ruisseaux bouillonnants des fissures de la paroi montagneuse. Le spectacle est des plus intéressants et le site des plus délicieux. Géologiquement, l'origine de ces sources est déterminée par la présence des couches argileuses imperméables des « schistes de Werfen ». Ces schistes affleurent à la thalsohle, et refusent la pénétration aux eaux qui ont filtré à travers les couches calcaires triasiques de l'Igman-planina. Il est toutefois probable que ces eaux, avant d'apparaître à la surface, se sont recueillies d'abord dans un vaste réservoir souterrain. Les sources forment cinq groupes plus ou moins distincts.

Dans l'atmosphère transparente d'une belle journée printanière, le paysage est ravissant. Sur les pentes des collines hautes, à perruque végétale fripée, des sentiers rougeâtres s'en vont en zigzaguant, et dans la verdure claire le gros bétail promène des taches fauves. Comme au costume bosniaque, des bandes de terrain entaillé mettent au paysage des loques sanguinolentes. Un kiosque se dresse près de la route. Au milieu des sources, dans les saules et les peupliers, sur l'eau rapide et bavarde, un « Serbe » a installé un café rustique où volontiers on s'attarde à bavarder comme l'eau. A quelque vingt mètres en aval, la Bosna est déjà une rivière large, et si profonde, qu'on ne peut plus la passer à gué.

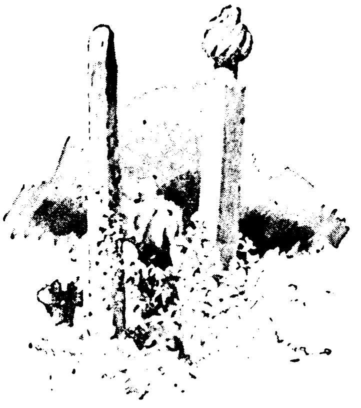
Poissonneuse autrefois, la Bosna a fini, comme la plupart des rivières de la Bosnie-Herzégovine, par se dépeupler. Une nouvelle loi sur la pêche est venue, dans les dernières années, mettre un frein aux déprédations antérieures; mais il faudra du temps avant que la pénurie de poisson, amenée par les pratiques absolument inconsidérées auxquelles se prêtait l'ancien régime gouvernemental, soit remplacée par un repeuplement satisfaisant. Il est tout à fait invraisemblable que dans une région comme Sarajevo et ses environs, où les eaux courantes semblent abonder en truites, ce poisson soit tellement rare qu'il se paie jusqu'à 5 francs le kilo. Il faut aller dans le nord pour trouver, dans la Pliva et le lac de Jezero, les belles pêches qu'on s'étonne de ne pas avoir partout.

Au milieu des sources de la Bosna, un industriel est venu établir le matériel élémentaire d'une exploitation piscicole. L'initiative est de lui et l'encouragement, jusqu'à présent, n'est de personne. Il y aurait pourtant beaucoup à faire dans cet ordre d'idées et il est probable que l'administration songe à donner plus d'ampleur à la pisciculture de repeuplement des rivières de Bosnie. Actuellement il n'y a ici qu'une baraque primitive, avec une dizaine d'auges d'incubation en gradins, un petit bassin en bois de quelques mètres carrés, un siphon, une épuisette, une loupe et, contre les planches de la baraque, quelques tableaux muraux sur l'embryologie des poissons. Voilà le matériel. L'alevin annuel n'est encore que de 30 à 40 000 jeunes truites, avec une perte de 9 à 10 pour 100 seulement, ce qui est un assez beau résultat, attendu qu'il n'y a qu'une seule personne à s'occuper de tous les travaux. Mais les bassins sont insuffi-

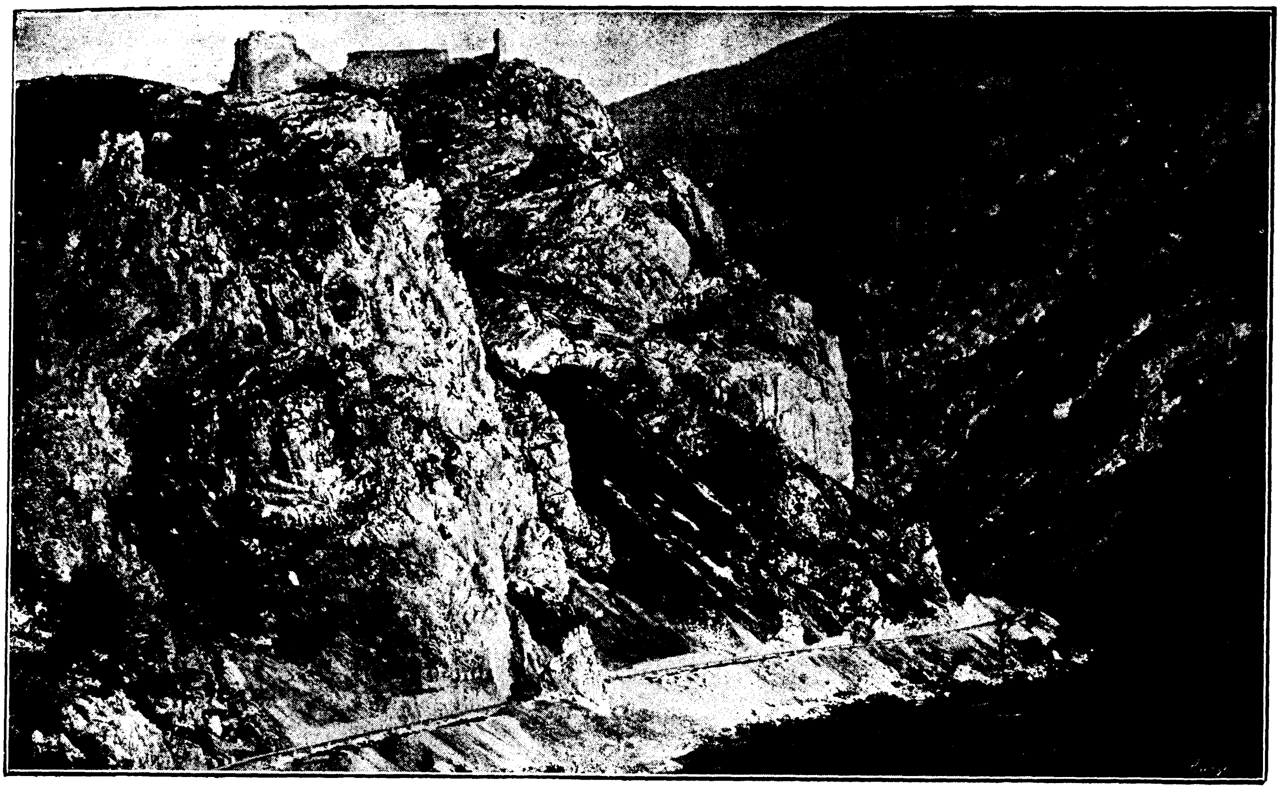
sants et on sait que la rapacité de l'espèce est telle, qu'il faut éviter de laisser les petits devenir la nourriture des grands, en aménageant plusieurs bassins suffisamment grands et approvisionnés. L'essai mérite d'être encouragé. En tenant compte de l'emplacement disponible et de la nourriture assez abondante, on estime à 8 millions le nombre de jeunes truites qu'un établissement de pisciculture, aux sources de la Bosna, pourrait annuellement produire et mettre à la disposition du repeuplement des rivières tributaires de la haute Bosna.

Ce sont là questions utilitaires que mon compagnon de promenade m'indiquait pendant que, à la fraîcheur montante de la tombée du jour, nous retournâmes à Ilidjé. Mais je ne leur prêtais qu'une oreille distraite. La pensée s'échappait vers ces temps lointains où des primitifs inconnus, Illyriens ou autres, hantaient ces parages avant que Romains, Slaves, Turcs, Autrichiens-Hongrois fussent les maîtres successifs du pays. De tout cela il demeure des souvenirs plus ou moins frustes et exacts, en même temps qu'une actualité; le reste a été porté à la mer de l'histoire inconnue par le fleuve de l'oubli. Et je pensais que les sources de la Bosna étaient une image de celles de l'histoire. Enfantée dans les entrailles de la montagne, elle connaît seule le secret de son origine; mais ni son bavardage dans les hautes herbes, ni son babil sur les blancs cailloux ne trahissent les mystères de son enfantement....

La plaine du Saraevsko-polié est envahie maintenant par la moiteur du crépuscule. La gent batracienne prélude à son bruyant concert nocturne, et tout au fond de la montagne les lumières modernes de la capitale commencent à trouer l'obscurité.



PIERRES TOMBALES MUSULMANES.



ROUTE DE YAÏTZÉ A BANJALOUKA. — GORGES DU VERBAS.

CHAPITRE X

DE TRAVNIK A LIVNO



ARMOIRIES DES ROIS DE BOSNIE AU CASTEL DE YAÏTZÉ.

La vallée de Lachva. — Antiquités. — La ville de Travnik. — Origine, histoire, état actuel. — Industrie du cuir. — Tourbé sur la route de Yaïtzé. — Passe et relais de la Karaoula. — Le Vlasitch. — La ville de Yaïtzé. — Le duc Hervoïa. — Histoire de Yaïtzé. — Le dernier roi de Bosnie. — Les chutes de la Pliva. — Le castel. — Les catacombes. — Les Tcharaïtze. — Hôtel moderne. — Pêche et pisciculture. — Les lacs et le village de Jezero. — Dans la vallée du Verbas. — Dolni-Vakouf. — Bougoïno. — Sur la route de Livno. — La Grande Porte. — La forêt en Bosnie-Herzégovine. — Reboisement. — Kouprech. — La sculpture sur bois. — Calendrier bosniaque. — Le langage des chèvres. — Les tatouages en Bosnie-Herzégovine. — Rivières souterraines. — Au col de Pototchani. — Le Karst et ses aspects. — Arrivée à Livno.

Rien n'est plus facile aujourd'hui que de traverser en tous sens le territoire des nouvelles provinces d'occupation. Autant les voies d'accès, de pénétration et de communication étaient frustes jadis et les moyens de cheminer précaires, autant les facilités de voyage et du transport sont devenues grandes. Aux routes turques qu'affrontaient de rares véhicules en bois, aux sentes cavalières où le cheval indigène continuait à s'exercer le pied, ont succédé, avec le chemin de fer, de larges rubans routiers qui sont des chaussées superbes. En 1885, on avait construit déjà 1 644 kilomètres de routes de premier ordre et 1 360 kilomètres de routes

de district ou *Bezirksstrassen*. En 1893, on a entretenu en Bosnie-Herzégovine au total 5 546 kilomètres de routes dont 1 925 kilomètres de routes de premier ordre, 1 661 kilomètres de routes de district et 1 960 kilomètres de routes cavalières.

Dans les régions montagneuses du nord-ouest bosnien et de l'Herzégovine, où nous allons pénétrer à présent, on est plus d'une fois émerveillé de l'art avec lequel la chaussée en zigzags a vaincu le passage des cols et troué la forêt vierge, rarement pénétrée. Les services réguliers des diligences ou de la poste militaire desservent les localités les plus reculées, et, dans la plupart de ces localités, le voyageur désireux d'un relatif confort n'est plus exposé à réclamer l'hospitalité primitive d'un *han* turc.

Que si l'amour de la vie errante et sauvage le tient avec la préférence du sentier non battu, il pourra, tout à loisir, laisser la diligence trotter sur la grand'route et la locomotive courir dans la vallée. Enfourchant le petit cheval montagnard, comme par le passé, mais avec plus de sécurité, il ira parmi les paysans et les bergers vivre une vie singulièrement primitive, respirer l'air embaumé des forêts sur les hautes planinas, manger le brouet bosniaque et coucher autour de l'âtre, la selle comme oreiller. Demandez à tous ceux qui en ont vécu en voyage, si cette vie hors la loi coutumière et banale n'a pas d'indicibles charmes! Je l'aurais, pour ma part, bien recommencée — *pejoraque passi*, — si le temps n'avait mis un cadre à son usage et un frein à mes velléités de faire l'école buissonnière. Dans l'occurrence, le chemin de fer vous transporte en quatre heures de Sarajevo à Travnik, et je le repris une seconde fois au mois de septembre, après avoir visité déjà l'ancienne capitale de la Bosnie au printemps.

Au commencement de l'automne, le charme d'un voyage dans ces contrées est rehaussé par les aménités du climat, l'animation plus grande qui règne partout dans les campagnes, non moins que par la pleine maturité de la forêt. Les ardeurs de l'été se sont calmées, tout en étant rappelées de temps à autre par des impressions fugitives de sirocco, mais le ciel ne prolonge pas encore outre mesure l'ouverture de ses écluses. Dans les campagnes, le maïs et le millet attendent la faucille du moissonneur, et sur des aires en plein vent on voit déjà les chevaux, en carrousel, battant les céréales. Le bétail a envahi les champs rasés, sous la garde insouciante des gamins qui jouent, pendant que les vaches en profitent pour se régaler des succulents pieds de pastèques ou de melons. La dernière neige a disparu du sommet des hautes planinas, et les rivières découvrent le roc en escalier de leur lit asséché.

A la station de Lachva, sur la ligne de Brod, nous quittons la vallée de la Bosna pour suivre l'embranchement de la ligne de la Lachva, par la vallée du même nom.

L'entrée en est étroite, sauvage, obstruée de puissants dépôts d'alluvions dans lesquels la rivière torrentueuse s'est creusé un lit exigu. Des forêts de hêtres recouvrent les parois en pente déclive, et la voie ferrée serpente, sur des talus qui endiguent les eaux du torrent, en de capricieux lacets. Des falaises claires se dressent avec, de-ci de-là, des entailles ocreuses qui tranchent vivement sur le vert de la forêt. Nous sommes dans une région riche en produits forestiers : hêtre, pin, sapin, chêne aussi, réserve séculaire que l'éloignement des grands centres a préservée de la hache inconsidérée du bûcheron et du soldat turcs. Tels sont les contreforts de la Kroujtchitza (Krouščica), dont les forêts sont exploitées et les produits débités par les scieries de Bousovatcha. La station du chemin de fer, solitaire encore et toute pimpante, escompte le développement futur du commerce des bois et l'activité des scieries.

Puis, la ligne parcourt le Rachkopolié où les déplacements de terrains, faciles autant que menaçants après les fortes pluies, ont nécessité d'importants travaux de soutènement. Enfin, après avoir traversé la Lachva sur un pont de fer d'une portée de 50 mètres, elle se dégage des défilés étroits pour entrer dans un polié largement ouvert, où les villages sont aussi rares que les cultures.

La station de Han-Compagnie s'impose à la mémoire, par la singularité du nom plutôt que la présence d'une usine pour l'imprégnation des traverses de chemin de fer. Jadis, avant la construction de la voie ferrée de la vallée de la Bosna, ce point avait de l'importance parce qu'il se trouve à la bifurcation de la grande route de Brod à Sarajevo, à Travnik et Banjalouka. Les rouliers avaient l'habitude d'y prendre des chevaux de renfort pour le passage, surtout de la Viétrenitza, et les juifs espagnols de Travnik

y avaient établi un *han*, ou relais-auberge, qu'ils exploitaient en « compagnie » : d'où le nom à l'allure mi-turque mi-française.

Les routes sont plus animées maintenant. Des caravanes de chevaux cheminent et des voyageurs, hommes perchés sur l'encolure de leur cheval et femmes musulmanes, à califourchon, le haut du corps enveloppé d'un voile blanc et la figure couverte du masque brodé.

A côté de la voie, deux musulmanes moins farouches agitent des mouchoirs à l'intention d'un voyageur, sans doute leur mari. L'ardeur des adieux leur fait oublier la défense de découvrir et la main et la figure qu'elles ont, l'une couverte de bagues et rougie de henné, l'autre riante, jeune et jolie, en dépit de la couche de fard. Toutes n'ont pas ces impudeurs. Je vois toujours cette scène bizarre et grotesque de femmes musulmanes que notre train, un jour, surprit aux environs de Sarajevo. Elles se promenaient dans un pré, et lorsqu'elles virent que la course de la locomotive était plus rapide que la leur, elles s'arrêtèrent de fuir pour ramener le voile sur la figure et les mains; puis, le dos tourné à la voie, les unes s'agenouillèrent en baissant la tête, les autres se couchèrent à plat ventre et toutes attendirent dans ces positions hilarantes que les spectateurs les eussent perdues de vue. Révérence parler, elles manquaient de grâce.

Après Han-Compagnie, le polié s'élargit de plus en plus, et la voie monte sur des rampes qui atteignent 14.5 par 1000. Vers l'ouest, le sombre massif du Vlasitch (Vlasié) domine toute la région. A droite, sur le revers de la montagne, une tache blanche : le très ancien couvent franciscain de Goutchia Gora, reconstruit en 1857. A gauche, encadré de verdure, le village catholique de Dolatz qui forme comme un faubourg à la ville de Travnik. Une ganterie a été créée par une maison de Magdebourg près de la station de chemin de fer du même nom.

Dolatz la chrétienne, avec son église blanche et son couvent austère, Travnik la turque avec son bazar et ses mosquées, se touchent sans se confondre. La topographie y a séparé les cultes avec les métiers : à l'artisan musulman la ville, longue traînée de maisons dans l'étroit couloir de la vallée; au laboureur chrétien le faubourg espacé sur les coteaux ouverts, et le champ de culture au large.

Le train court maintenant dans un étroit défilé avec la route et la rivière. Tout à coup la ville apparaît, basse, en rangées de maisons au pied des talus de la voie. Sur les flancs chauves de la montagne, d'innombrables stèles funéraires poussent en une singulière végétation comme de plantes grasses; au dos d'une colline, dressée au milieu de la vallée, les restes d'un puissant castel, lui-même dominé par les hauteurs dénudées, bleu grisâtre, des contreforts du Vlasitch. Des minarets s'épointent à travers le toit de mosquées vivement peinturlurées.

Avec un grand bruit de ferraille sur les ponts, le train traverse la ville dans une trouée entière, sans souci de l'obstacle des habitations.

L'hygiène y a gagné. En l'absence des chiens, ces excellents agents de la propreté relative dans d'autres villes à la turque, les vents coulis se chargeaient seuls, jadis, d'assainir des rues plus souvent boueuses que poussiéreuses.

Les riverains de la voie ferrée se sont inquiétés visiblement des dangers de la locomotive, pouvant semer des petits foyers d'incendie sur les toits, en lattes, de leurs maisons. Ils les ont recouverts, comme ceux des minarets, de morceaux de fer-blanc : et quand le soleil donne sur la ville, c'est un scintillement inusité qui n'aurait pas manqué, à une époque moins prosaïque que la nôtre, de valoir à l'ex-capitale de la Bosnie quelque titre pompeux de « ville dorée » ou d' « étincelant bijou ».

Capitale, en effet, elle fut jusqu'en 1850, alors que Omer Pacha, vainqueur de la sédition oligarchique des seigneurs féodaux de Bosnie, fit transplanter le siège du gouvernement provincial à Sarajevo. Le passé de cette ville est anodin. Son origine ne remonte pas au delà du XV[e] siècle et son nom de Travnik (de *trava*, herbe) rappelle l'usage qu'on fit de son ancien emplacement, qui était un lieu de pâturage.

Mais si le rôle de Travnik ne commence à prendre quelque importance qu'à partir du XVI[e] siècle, il n'en fut pas de même de ses alentours. Grâce à des fouilles récentes, la vallée de la Lachva s'est révélée comme ayant conservé, dans le sol, de nombreux et intéressants vestiges de l'époque romaine

et de la première époque chrétienne. Déjà les populations préhistoriques en avaient fait choix pour quelques-unes de leurs stations. Le Dr de Marchesetti [1] avait signalé en amont de Travnik, autour de Tourbé, la présence probable de vestiges de stations préhistoriques, et notamment sur un monticule ou *gradina*, où abondent des fragments de poteries anciennes. M. Radimsky a vérifié le fait [2] en identifiant des restes de circonvallations pré-romaines. Il a identifié également une station fortifiée du même genre sur une *gradina* près de Mali Mochouni [3], en aval du polié de Travnik, et reconnu, dans le voisinage de Han Biéla, la présence d'une demi-douzaine de tumuli qui furent sans doute les lieux de sépulture des habitants préhistoriques de cette enceinte fortifiée.

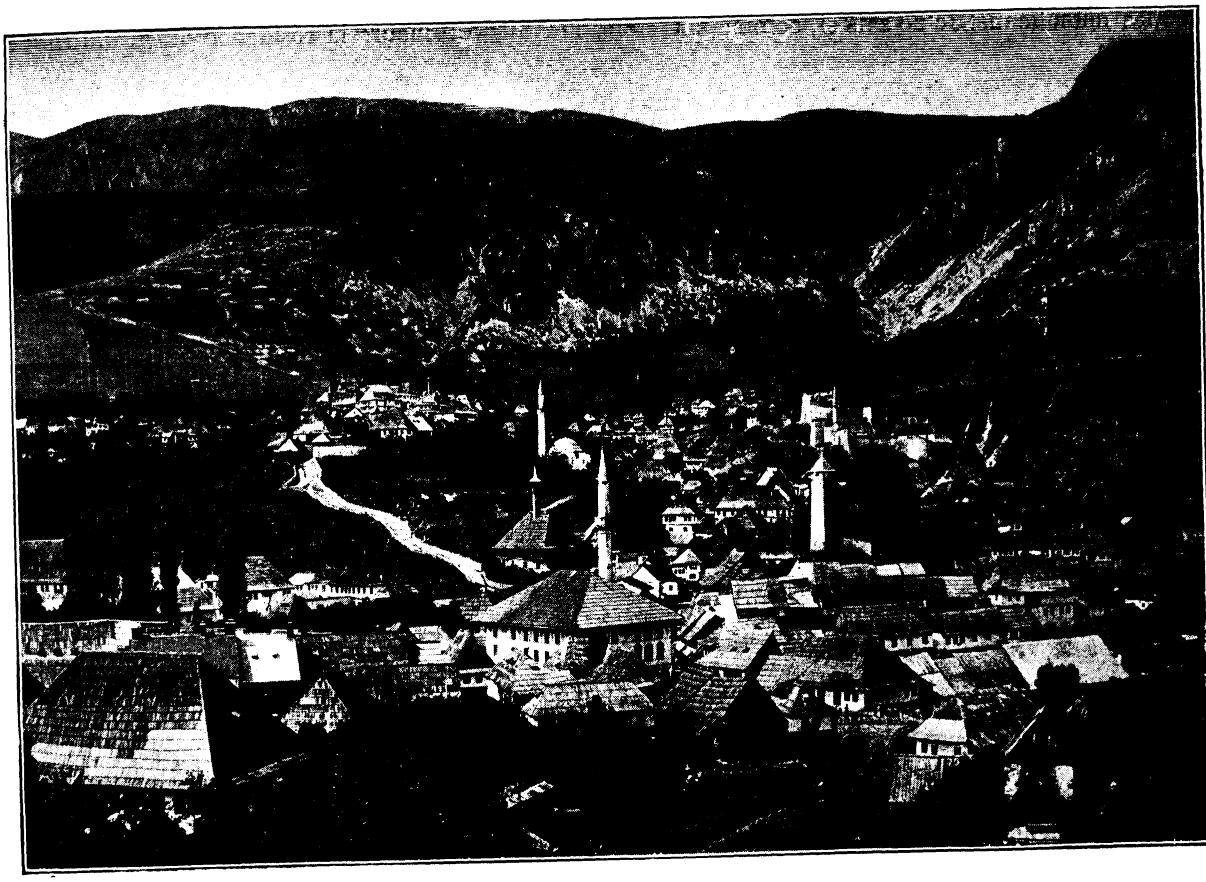
L'époque romaine y est beaucoup plus démonstrative. Autour de ce même village de Mali Mochouni, MM. Truhelka et Patsch [4] ont découvert, en 1893, un vaste terrain couvert de ruines, qui ont fini par prendre l'aspect de monticules. En fouillant ces monticules, ils ont mis au jour les soubassements d'une maison d'habitation, des objets en verre, d'autres en fer dont une petite clochette, et des monnaies de Julia Mammaea, Gallien, Dioclétien, Maximien, Licinius Pater et Julien II le Philosophe : c'est-à-dire de la première moitié du IIIe siècle à la seconde moitié du IVe. Des monnaies sont trouvées fréquemment par les paysans aux champs, qui s'empressent de les porter au couvent de Travnik. On a recueilli, de plus, des fragments de sculptures ornementales et d'inscriptions. De l'avis de ces archéologues, il y a eu, en cet endroit, un centre de station romaine très important.

Poutitchevo, petit village près de Dolatz, a fourni un grand nombre d'objets romains : armes et ustensiles en fer, poignards, haches, ciseaux, couteaux, pointes de javelot, clefs, fibules en bronze, poteries peintes, un objet en cuivre avec noyau de fer, etc. La plupart de ces trouvailles sont déposées au séminaire de Travnik. Des objets analogues ont été trouvés à Varoschlouk, en amont de Travnik, sur la haute Lachva. Ce qui donne à cette dernière station un intérêt spécial, c'est la découverte des ruines d'une basilique primitive chrétienne. L'architecture en était assez simple et irrégulière, avec une seule nef de 14 m. 30 de long sur 8 m. 40 de large, le bâtiment ayant dans son ensemble une longueur de 40 mètres environ sur une largeur de 16 m. 65. Or, à Mali Mochouni, on a identifié également sur le sommet d'un monticule, spécialement appelé *tserkvina* par le paysan, l'antique présence d'une église chrétienne ; et si on se rappelle que la même découverte a été faite à Zénitza, on arrive à conclure, avec MM. Truhelka et Patsch, que les autorités ecclésiastiques de la période primitive choisissaient de préférence, comme siège, les centres administratifs de l'occupation romaine. Du fait que ces ruines de basiliques sont en rapport de voisinage et d'architecture avec les ruines d'habitations romaines, on peut également penser que, dans cette partie de l'empire romain, le christianisme et la civilisation italique avaient fusionné durant un certain temps.

Quant aux inscriptions romaines, nombreuses et la plupart votives funéraires, elles sont assez frustes. M. Patsch néanmoins est arrivé à en tirer des indications intéressantes. Ainsi, il résulte de ses travaux que le *municipium* de *Bistua* (Zénitza) comprenait la vallée de la Lachva inférieure, que la vie romaine y était très développée, et que beaucoup de ses citoyens, qui avaient occupé, au dehors, d'importantes fonctions, y furent comblés d'honneurs. M. Hoffer, professeur à Travnik, estime probable qu'une route romaine a passé de Zénitza par la vallée de Lachva, et il propose d'identifier Zénitza avec *Bistua Nova*, Mochouni avec *Ad Matricem*, et *Bistua Vetus* avec une localité à trouver près de Bougoïno.

Quoi qu'il en soit, Travnik n'existant pas au moyen âge, une ville florissante du nom de Lachva s'élevait aux environs du village actuel de Poutitchevo. Il est surprenant que la légende, à peu près seule, la connaisse. Elle y place la résidence des *djed*, les « vénérables » ou « vieillards » bogoumiles, qui furent les chefs de la secte albigeoise, nationale, à un certain moment en Bosnie. Or, dit M. Hoernes [5],

1. *Wiss. Mittheil.*, I, 1893, p. 320.
2. *Id.*, III, 1895, p. 286.
3. *Id.*, II, 1894, p. 68.
4. *Römische Funde im Lachvathale.* Wiss. Mitth., III, 1895, p. 227.
5. *Dinarische Wanderungen*, p. 274.



VUE DE TRAVNIK.

les chrétiens de la région continuent à se considérer encore à demi comme citoyens de Lachva; tel cet auteur monacal dont une histoire de Bosnie nous est restée, en manuscrit du siècle dernier, par Petrus de Lachva. Je rappellerai aussi cet autre manuscrit connu sous le nom de *Chronique de fra Nicolas Lachvanin* (ou de Lachva), et qui relate des événements locaux de 1461 à 1750.

L'époque à laquelle Lachva fut abandonnée, et Travnik fondée, reste indéterminée; les chrétiens la placent sous la domination turque. La raison du déplacement est apparemment d'ordre militaire et stratégique, bien que le castel soit dominé par les crêtes des montagnes environnantes. Il importait jadis de voir venir de loin, et c'est une des raisons pour lesquelles le soldat turc mettait volontiers le feu à la forêt aux alentours de la forteresse. Celle-ci, il l'avait trouvée généralement construite, par les rois nationaux, dans le défilé ou au bord du polié. Il en prenait possession et la forteresse attirait, autour de ses murs et de ses défenseurs, surtout la population musulmane. Ainsi Travnik, dont le castel avait été construit au commencement du xve siècle par le roi Choura Tvarko II, a pu devenir un centre de population, après n'avoir été qu'un fortin défendant le défilé. Aujourd'hui encore, sa population est en très forte majorité musulmane. En 1503, la ville est mentionnée pour la première fois dans un document authentique (Hoernes).

L'importance stratégique du point ne devient réellement sérieuse qu'au xvie siècle, alors que les armées turques, guerroyant contre les armées hongroises et chrétiennes dans le nord de la Bosnie, pouvaient s'en couvrir et s'y appuyer pour leurs opérations militaires. Le défilé de Travnik est en effet la clef de la route qui mène, de la vallée de la Bosna et de Sarajevo, à celle du Verbas et à Banjalouka.

En 1895, Travnik accusait au recensement une population de 6 804 habitants, dont 365 militaires. L'augmentation depuis 1885 n'étant que de 8,53 pour 100 est la plus faible de toutes les villes de Bosnie-Herzégovine. Les Juifs y sont le plus nombreux, après Sarajevo, ce qui prouve combien ils s'entendent

avec les musulmans. Je ne sais si, comme autrefois, Travnik est encore la résidence du grand rabbin provincial.

Hospitalisé à l'hôtel « Zum Kaiser von Oesterreich », j'y retrouvais, le soir, autour du billard vénérablement râpé et rapiécé, autour de la partie de cartes et de la chope, les mêmes hommes et les mêmes besoins sociaux que chez nous. A Brive-la-Gaillarde ou à Travnik, ce sont les mêmes braves gens, avec les mêmes mœurs échappement à ancre. Monsieur le receveur, monsieur le juge y discutent ordonnances et circulaires en battant atout, et monsieur le garde général explique à monsieur le référendaire comment il faut purger les chiens. Et je copiais dans mon carnet les vers suivants, fortuitement rencontrés dans une description enthousiaste de la ville :

Chto no mi so Travnik zamaglio?	Pourquoi Travnik se voile pour moi de nuages?
Iali gori, ial'ga kouga mori?	Est-ce l'incendie, est-ce la peste?
Niti gori, nit'ga kouga mori	Ce n'est ni l'incendie ni la peste,
Vetch diévoïka okom zapalila.	La jeune fille éblouissante m'a brûlé les yeux.

Eh! monsieur le poète! vous fûtes sans doute comme moi morose de la persistance d'une vilaine pluie, et vous rencontrâtes peut-être comme moi, du côté de Dolatz, auprès d'une fontaine, la plus jolie fille de l'endroit : blonde comme le maïs, aux yeux de prune, svelte comme le cyprès, la plus belle œuvre d'art de Travnik! Lavant ses pieds d'albâtre au jet d'une fontaine, ses yeux brûlèrent vos yeux, poète incandescent!

Par la boue glissante des rues déclives, en trottant par la ville, je rencontrais des échappées pittoresques et des fouillis de masures.

Dans l'axe du défilé, Travnik s'allonge, traversé en long par une rue longue. A l'extrémité ouest, la gare a fini par trouver l'espacement nécessaire à ses manœuvres, et la manufacture de tabacs la place suffisante pour ses bâtiments de manutention. La gare fut inaugurée en 1893, et la manufacture en 1894, reliées l'une à l'autre par 600 mètres de rails. Celle-ci est destinée à occuper jusqu'à 400 ouvriers, sans compter le personnel de garde et de magasins; elle travaille, pour la vente indigène, de 6 000 à 8 000 quintaux métriques de tabac brut par an, et les femmes peuvent y gagner jusqu'à un florin par jour. Comme des établissements de ce genre sont une ressource pour le pauvre travailleur, c'est la pauvreté relative de la contrée qui a décidé du choix de Travnik pour l'installation de la manufacture, au lieu de celui de Bertchka primitivement projeté. La manufacture a 12 salles, variant entre 100 et 200 mètres carrés de superficie; elle possède 8 coupeuses et 2 trieuses avec un moteur de 30 chevaux-vapeur. On y projette l'installation de l'éclairage électrique.

Dans la grand'rue, deux bâtiments modernes, ornés de polychromies, retiennent l'attention : l'un est le siège de l'administration d'arrondissement, l'autre l'école commerciale qui donne l'enseignement spécial à une trentaine d'élèves. Travnik possède en outre un séminaire dirigé par les Jésuites et, s'y rattachant, un gymnase supérieur. Le gymnase était fréquenté, en 1894-95, par 157 élèves, dont 143 catholiques, 8 orthodoxes et 6 israélites : soit 110 indigènes et les autres nés à l'étranger. Le konak, ancienne résidence des vizirs, n'est qu'une vaste maison turque qu'Ami Boué a qualifiée de chenil. Au centre de la ville et de la tchardjia s'élève la grande mosquée. Son peinturlurage extérieur, avec des tons criards coloriant les fleurs, les arbres et les arabesques, rappelle la barbare polychromie des mosquées persanes modernes, la figuration des bonshommes et des animaux en moins.

Le goût de cette décoration murale est particulièrement développé à Travnik : toutes les mosquées l'ont réclamée avec, également, les jolis *tourbés* qui se suivent dans la grand'rue. Ce sont des tombeaux coupolés et ajourés où, sous deux stèles ouvragées, dorment les vizirs d'élite que la mort a rappelés de leur poste, avant le sultan. D'aucuns furent des bienfaiteurs, ne laissant que des regrets, parmi les chrétiens aussi bien que les musulmans. Quelle est l'épitaphe plus noble qu'un homme juste puisse souhaiter dans ces fonctions : *Sous son règne la pauvreté ne connut point la misère*! Ainsi parle fra Nicolas de Lachva, moine franciscain, du vizir turc Abdoullah Pacha qui fut, dit-il, quatre fois pacha de Bosnie

et mourut, estimé de tous, le 25 avril 1749. On l'enterra devant son palais, et on lui érigea un superbe tourbé. Son successeur — et je cite le fait pour caractériser l'esprit des seigneurs bosniaques de Sarajevo — reçut un singulier accueil des Saraïlis. Au témoignage de fra Nicolas, les Saraïlis avaient élu eux-mêmes un *mouselim* après avoir renvoyé le kaïmakam du nouveau pacha, venu de Constantinople avec son ferman impérial. Et lorsque, quelques mois plus tard, le nouveau pacha vint lui-même prendre possession de son poste, il ne voulut pas entrer à Sarajevo. Aux habitants, qui l'avaient prié de s'en retourner, il répondit : « Je ne suis pas votre pacha, mais pacha de Bosnie », et s'en alla s'installer à Travnik.

La tchardjia, très animée, est demeurée parfaitement orientale, sans production spéciale, sinon l'abondance des chaussures. Comme à Visoko, nous sommes dans le pays des peaux et du cuir.

Au bout de la longue voie centrale, à l'entrée de la ville, un coquet petit café turc, célèbre et fier depuis que l'archiduc Rodolphe un jour s'y est assis. Sur la pente, en face, une escalade de vieux tombeaux musulmans vers les hautes falaises, couleur gris pommelé, du Vlasitch.

Partout ce ne sont que cimetières ou tourbés, et la superficie de la nécropole égale presque celle de la cité des vivants. Un de ces monuments, le *dolni-tourbé*, est sanctifié par le tombeau d'un héros du nom de Hazret-i-Ibrahim, fils d'Edhem. L'inscription funéraire est laconique, mais la légende plus explicite. Jadis Ibrahim le saint prit part à une bataille comme baïrakdar, c'est-à-dire porte-étendard. Un coup de sabre lui trancha la tête, mais il continua sa course jusqu'au moment où quelqu'un l'appela; alors seulement il s'affaissa pour mourir; on l'enterra en ce même endroit. Nous avons déjà rencontré un miracle de ce genre dans le voisinage de Vrandouk et sur les bords de la Drina [1].

Il y a onze ans, Hazret-i-Ibrahim miracula à nouveau : un bloc de rocher s'étant détaché de la paroi du Vlasitch s'en vint s'abattre sur le toit du mausolée, qu'il troua, pour passer par l'intérieur, et ressortir par le mur de la façade.

Sur la rive droite de la Lachva, on vient d'édifier une vaste médresséh, avec les fonds alloués par le gouvernement. C'est un vaste bâtiment qui s'étend sur un front de 35 mètres et une profondeur de 60 mètres. Il est aménagé pour recevoir 150 softas (élèves « séminaristes »). La façade est ornée d'un portail à la mauresque, avec perspective sur des arcades intérieures. La mosquée ou *djamia*, construite sur plan carré, est couronnée d'une coupole sur tambour octogonal, et l'intérieur est orné de polychromies. Commencée en 1893, cette médresséh fut inaugurée le 5 juillet 1895 sous la présidence du baron Koutschera, *civiladlatus*, et en présence des autorités, parmi lesquelles le réïs-oul-ouléma de Sarajevo et les mouftis des environs de Travnik. Suivant la coutume, on fit rôtir des moutons en entier à l'entrée de la mosquée, et on les distribua aux pauvres sans distinction de culte. Un banquet aussi avait été organisé et je n'en parle que pour faire deux remarques : la première, c'est que l'usage musulman en a proscrit les discours — ô simplicité des mœurs! — la seconde, c'est que le menu de ce banquet portait également — ô signe des temps! — *pivo e vino* (bière et vin). Or je me demande quel serait chez nous le réïs-oul-oulema catholique qui assisterait, comme l'archevêque musulman, à un banquet où le menu porterait, en carême, un pré-salé aux petits pois et un canard à la sauce Rouen?

Ces menus faits de tolérance réciproque ne sont pas à dédaigner, sans que pour cela le sentiment religieux doive être confondu avec le fanatisme. Lorsqu'on me dit que Mouharem Beg Teskeredjitch, bourgmestre de Travnik, musulman comme son collègue de Sarajevo, assiste avec un certain nombre de ses coreligionnaires à la fête de la Saint-Sylvestre, chrétienne plutôt, il n'y a qu'à l'en féliciter et à assister, à son tour, à la fête du *nourouz* plutôt musulmane. Une politesse en vaut une autre, et le vieux castel qui trône là-haut comme un symbole du temps jadis, n'en tombe ni plus ni moins en ruines.

Il paie de mine ce vieux castel, sans jamais avoir été bien terrible. J'ai trouvé dans son enceinte, vaste et très abandonnée, des corps de garde vides, une mosquée délabrée et des noms de soldats en *itch* avec des gloses crayonnées aux murs; un chien égaré se promenait, en me suivant sur les remparts, et s'arrê-

1. M. d'Asboth, *loc. cit.*, p. 420, rapporte une légende du même genre à propos du castel de Komotin, près de Yaïtzé.

tait avec moi devant un canon pacifique, qui attend les jours de fête pour donner de la voix. Au pied du château fort, une *sahad-koula* ou tour de l'horloge, carrée, coiffée d'un petit toit, se dresse solitaire, marquant le jour de 1 à 24 comme dans l'Italie moderne.

Dans le défilé de Travnik l'eau abonde. Un torrent dégringole dans un ravin à côté de la forteresse; des fontaines jaillissent au milieu de la ville, parfois captées dans le décor élégant d'une plaque ornée de belles inscriptions en relief. La Lachva elle-même charrie des eaux limpides et fraîches qui frôlent les masures sordides de ses bords; elle fait tourner de curieux petits moulins à palettes sur roues horizontales, ou lève les pilons qui écrasent et poudroient, dans des sacs, l'écorce de sumac (*Rhus cotinus*) à l'usage des tanneurs indigènes. Mais la musulmane Travnik est moins fière de l'excellence de son eau que de la propriété, dans sa mosquée polychrome, de trois poils de la barbe du Prophète.

Avant de quitter la ville, quelques mots d'une industrie, celle du cuir, dont elle partage la spécialité avec Visoko, Jélètch (Jeleć) et quelques autres localités de moindre importance.

Visoko et Travnik sont renommés pour la fabrication du cuir de vache et le travail des opankés. D'après la *Bosnische Post*, la Bosnie-Herzégovine peut fournir annuellement 300 000 peaux environ. Le district de Banjalouka a produit, en 1894, 45 000 peaux de chevreau, 60 000 d'agneau, 6 000 de chèvre et 80 000 de mouton.

Le chevreau valait les 100 pièces : de 50 à 52 kilos — 85 à 89 florins; de 40 kilos — 80 à 82 florins; de 30 à 36 kilos — 40 florins; l'agneau, de 85 à 100 kilos — 85 à 90 florins; de 70 à 72 kilos — 75 à 80 florins; la chèvre, de 130 à 140 kilos — 90 à 92 florins; et la peau de mouton, les 100 kilos, 60 à 65 florins. La peau de chevreau subit une forte moins-value sur les produits de l'étranger, à cause de l'imperfection des méthodes de dépouillement.

En parcourant, à Visoko par exemple, les rues qui longent la rivière Foïnitza, on rencontre, sur les bords, des sortes de larges bachots creusés grossièrement dans un tronc d'arbre : ce sont des cuves dans lesquelles les peaux subissent le « travail de rivière ». Les peaux passent ensuite, dans les pelains, au bain de chaux, puis, après le dépoilage, aux fosses à sumac. Le sumac des corroyeurs, très anciennement cultivé dans la région méditerranéenne, est aujourd'hui un arbuste spontané, sauvage, répandu dans la montagne. Ses feuilles sont riches en tannin et valent, dans un centre de consommation comme Lyon par exemple, 25 francs les 100 kilos. La Sicile en récolte de très fortes quantités, et comme la plante s'accommode très bien d'un terrain calcaire aride, comme l'est celui du Karst et de certaines parties de la Bosnie, on voit que sa culture pourrait y être d'un certain revenu. La feuille de sumac est pulvérisée, comme je l'ai dit, dans des sacs ouverts que viennent frapper verticalement des pilons, mus par un truc de palettes dans le courant de la rivière. C'est le même système primitif dont se servent les Orientaux pour décortiquer le riz. Ces moulins à sumac sont très nombreux sur les bords de la Foïnitza à Visoko auxquels, sous les hauts peupliers et les saules, établis parfois au milieu d'un gué sur pilotis, ils donnent un aspect caractéristique. Nous les avons retrouvés à Travnik.

Après l'occupation, les produits peaussiers de Bosnie-Herzégovine ne pouvant lutter avec ceux des autres pays, la fabrication, sous peine de préjudice aux fabricants et aux propriétaires de troupeaux, demandait à être perfectionnée. L'administration s'en occupa et fit établir, en 1892, une fabrique en régie (*landesaerarische Fabrik*) à Jélètch, aux confins de la Bosnie et de l'Herzégovine. La localité était depuis longtemps renommée par ses tanneries, et la contrée est riche en sumac. Cette fabrique fut agrandie en 1894; elle travaille aujourd'hui avec un moteur de 130 chevaux; elle fait la teinture et l'apprêt, et s'essaie à la fabrication des cuirs de luxe. Les produits de Jélètch s'exportent déjà en Autriche. On y travaille annuellement, en moyenne, 80 000 peaux de mouton et de chèvre et on fabrique, entre autres, du cuir turc, chagriné, de bouc. L'établissement consomme, par an, 200 000 kilos de sumac qu'il paie à raison de 4 kreuzers le kilo à la population pauvre, qui le récolte dans la montagne. Cette récolte est centralisée dans des recettes, au nombre de 8, qui sont de simples huttes-magasins. Les anciens tanneurs, ne pouvant plus lutter contre le progrès, travaillent aujourd'hui eux-mêmes à la fabrique sous une forme de syndicat.

Ce mot de syndicat me rappelle qu'une caravane Thos. Cook et Son, qui en est une modalité à l'usage des voyageurs économes de leur temps, m'empêcha de quitter Travnik comme je l'aurais désiré : en voiture de poste. La caravane avait nolisé toutes les diligences et voitures de poste de la région pour une période de 5 jours. J'avais aussi un charmant compagnon de voyage, le Dr Neuman; il visita le pays pour la première fois, et il voulut bien pénétrer avec moi au delà des terminus de voies ferrées. Le chemin de fer s'arrêtant encore, à cette époque, à Travnik, nous louâmes une guimbarde à deux chevaux qui devait nous transporter, pendant une semaine environ, à Yaïtzé, Bougoïno, Livno, et, au retour, jusqu'à Yablanitza dans la vallée de la Narenta. Le ciel nous fut clément : le 12 septembre, il enleva sa pomme d'arrosoir, au grand matin de notre départ.

De Travnik à Yaïtzé, deux routes d'inégale longueur s'offrent au voyageur.

L'une remonte vers le sud-ouest au col de Komar, et passe par Dolni-Vakouf, pour revenir ensuite à angle droit vers le nord : c'est la route des diligences et, depuis l'année dernière, celle de la nouvelle ligne ferrée. L'autre suit l'hypoténuse de cet angle, et gagne directement vers le nord-ouest, par le col de la Karaoula, la ville de Yaïtzé. Je n'hésitais pas à la prendre sur l'assurance de l'intérêt qu'on m'en avait donnée.

A quelques kilomètres en amont de Travnik, on rencontre sur le bord de la route un *tourbé* célèbre. La verdure y est profuse, l'eau abondante et la fraîcheur délicieuse aux heures les plus brûlantes de la journée. Les musulmans de la ville s'y rendent volontiers, cumulant le mérite d'un pieux pèlerinage avec le plaisir du *kef* paisible à l'ombre des grands arbres.

Là repose, en effet, depuis des temps inconnus, le corps du saint derviche Ismaël Baba, un personnage légendaire que les musulmans ont fini par faire accepter comme un des leurs. Voici ce que fra Nicolas de Lachva raconte, à ce sujet, à la date de 1696 : « En amont de Travnik, dit-il, se trouve un *tourbé* ou *mehit* — appelé chez nous *corps saint* (*sveto tilo*), — où les Turcs se rendent en pèlerinage pour la guérison des maladies. J'ai demandé à beaucoup de nos anciens et coreligionnaires, et tous sont d'accord pour dire que c'est le tombeau d'un martyr de la chrétienté, sans que personne en sache le nom. Là se trouve un très haut peuplier qu'il est défendu d'abattre. A quelque distance du tombeau jaillit une source excellente que les Turcs appellent *kali bounar* (eau sanglante), parce que, d'après la légende, il en sortait du sang au moment où ils décapitèrent le martyr chrétien; et l'on dit que maintenant encore il en sort du sang, chaque année à la même époque. »

Fra Nicolas nous raconte un peu plus loin, à la date de 1739, un phénomène du même genre. La source de Scona à Foïnitza, réputée pour donner le goitre, se mit tout à coup, le 28 mars, à couler toute rouge en déposant une mousse sanglante; et les habitants ne purent en faire usage. Le lendemain, dit-il, le ciel se montra tout rouge, comme jamais on ne l'avait vu.

Le fait en lui-même n'a rien de bien surprenant. Sans avoir recours à l'hypothèse d'une pullulation momentanée d'algues — comme cela arrive parfois dans certains lacs, — il est fort possible que le rougissement des eaux des sources soit dû à leur éruption à travers une de ces couches ocreuses si abondantes dans le terrain. L'intérêt de la remarque réside dans l'interprétation mystique que la population, et avec elle le moine franciscain, donnent à un phénomène naturel dont l'explication est pourtant si peu éloignée d'un entendement moyen.

Je ne puis m'empêcher, à ce propos, de noter dans la chronique de ce moine, à titre de caractéristique et de saveur « moyenâgeuse », quelques observations dont il se fait l'écho. « En 1740, dit-il, une *bouda* (femme musulmane) a mis au monde, à Banjalouka, un enfant qui avait les yeux au sommet de la tête, la bouche sur l'occiput et quelques doigts seulement, insérés au coude. Après trois jours, cet enfant savait marcher et lorsqu'il vint auprès de sa mère, il éclata de rire et quand il entendit les coqs chanter, il se mit à les appeler.... Une autre femme y mit au monde une tête d'enfant.... A Travnik, une femme accoucha de quatre enfants à la fois.... A Kouprech, on a trouvé une moitié de mandibule humaine qui pesait 8 okas et demi (11 kilos environ).... A Sarajevo, une femme accoucha d'un enfant qui avait trois yeux et trois oreilles et la bouche dans le cou. A Travnik encore, en 1741, « quelque chose » fit explosion

aux yeux de tous, avec un bruit formidable comme un coup de canon ; à cet endroit surgit un vent très fort qui se dirigea vers le Vlasitch, en emportant sur son passage le feuillage et les petits objets par terre »..., etc. Voilà, je parle de la dernière observation, un exemple de bolide insolite à ajouter à celui de Madrid en l'an de grâce 1896.

Saint musulman ou martyr chrétien, derviche Ismaïl Baba a sauvé, par la foi des fidèles, le peuplier géant qui ombrage son tombeau. Ce peuplier a près de 3 mètres de diamètre, et on lui assigne une existence de trois cent soixante ans.

Le monde musulman a le respect des arbres qui avoisinent les sanctuaires : tombeau d'un saint, source vive, arbre géant s'accompagnent et se protègent mutuellement dans un même sentiment de piété religieuse.

On me cite encore, à Rankovitchi, au sud de Travnik, l'existence d'un vieux chêne creux de 19 mètres de périmètre. Il aurait abrité un jour une compagnie entière de soldats, et sert actuellement d'étable à un paysan. Cet arbre est tellement gros, me dit un indigène, « qu'il faut le contourner trois fois pour en faire le tour »....

Nous quittons ici la route de Komar et de Dolni-Vakouf, pour suivre la haute Lachva par la montée de la Karaoula. Au bord de la route, un rustique débit de café, flanqué d'une boutique d'épicier. La boisson est délicieuse, humée près de l'âtre en plein soleil matinal, pendant que les chevaux vident leur musette. Un pope crasseux passe, à cheval, en croupe deux sacs en palan; des caravaniers aussi avec une charge de fer en barre; ils en troquent une contre un sac de céréales, pesé à la balance romaine avec de gros cailloux qui représentent les poids. Une scierie, alimentée par un long aqueduc en bois, grince dans la vallée. Puis la route monte en d'amples lacets dans des entrailles rouges, au milieu des coudriers en abondance et des taillis de chênes.

Des cultures de sarrasin, de chanvre, d'épeautre mêlé d'avoine occupent une partie du flanc des coteaux. Des parcs à bétail, incessamment déplacés, viennent fumer les champs en évitant le transport de l'engrais et la construction d'une étable.

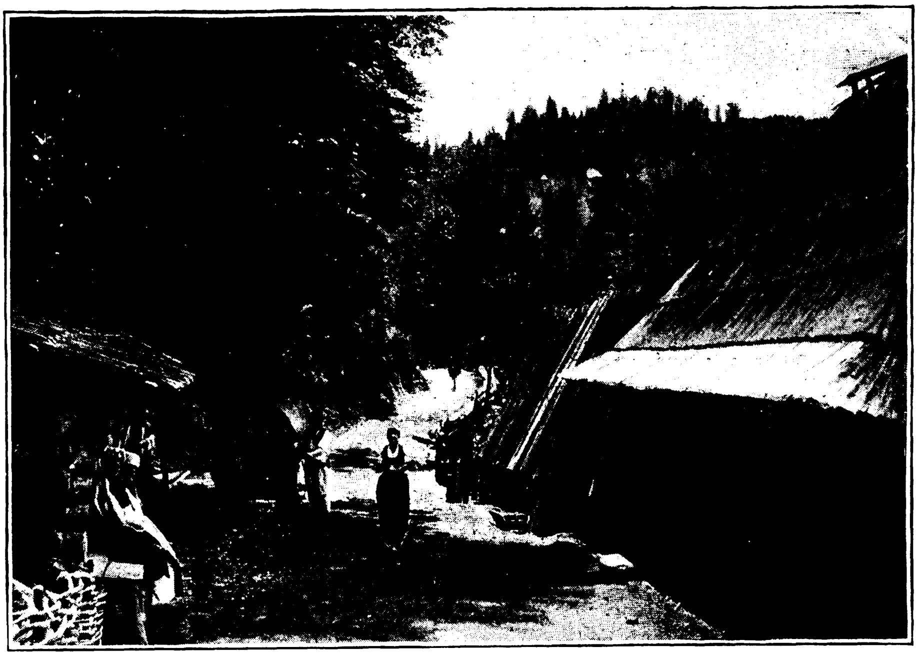
Au sommet de la passe, un poteau indicateur donne l'altitude à 1 196 mètres. Poteaux indicateurs, bornes, inscriptions administratives sont fréquents en Bosnie-Herzégovine. Aux passes principales, ils indiquent le nom avec l'altitude. D'autres marquent la limite des divisions territoriales administratives. Exemple :

Zemlja Bosnja (Bosnie) — *Okruje Travnik* (arrondissement de Travnik) — *Kotor Livno* (district de Livno) — *Občina A* (commune de...) — *Selo B* (village de...). Tout le long des forêts domaniales ou réservées, des poteaux, des inscriptions sur rocher ou sur borne portent *zabranjena šuma* (forêt en défends) ou les deux lettres *C S* indiquant la forêt domaniale (*tzarskia chouma*).

Ailleurs c'est *zabranjen lov* (chasse défendue), et sur les belles routes nationales, aux endroits les plus difficultueux, une inscription sur le rocher rappelle la part que le corps du génie militaire et les pionniers ont prise à la construction de la route. Au passage à niveau des voies ferrées, un poteau invite, en bosniaque, en turc et en allemand, les passants à s'assurer de la liberté du passage et de l'approche d'un train.

Du haut de la passe de Karaoula, un beau panorama s'étend sur l'est. Ce sont bien toujours des collines de plus en plus hautes, les unes habillées du vert des forêts, les autres quadrillées de champs de culture, avec des lointains finement vaporeux; mais ce ne sont ni les Vosges, ni le Jura, ni la Forêt-Noire. C'est bien la Bosnie au relief tourmenté en des profils montagneux plus courts et plus massifs, avec des robes forestières d'une coupe spéciale. Et sur ces planinas plane je ne sais quelle suggestion de combats héroïques, de brigands nobles et de vieille chevalerie féodale.

Parfois la réalité trompe l'imagination. Voilà les pentes stériles du Vlasitch qui se dressent rocailleuses, fissurées, trouées de grottes. Quelle pouvait bien être la folie mystique de ce derviche, anachorète féroce qui, naguère, en avait fait son domaine! Là-haut près des nuages, il s'était blotti dans une grotte, avec les busards et les corneilles. Plus farouche que le stylite, ce derviche ne souffrait l'approche d'aucun



RELAIS DE LA KARAOULA.

être humain. En 1847, un botaniste allemand, M. Otto Sendtner, en gravissant le Vlasitch, eut le malheur de s'approcher de sa tanière en dépit des avertissements que lui avait donnés le curé de Dolatz [1]. Le lendemain, on le rapportait grièvement blessé de deux coups de poignard. Ce derviche a disparu il y a quelques années, sans avoir été sanctifié par a légende.

Il se peut que parmi ces grottes naturelles du Vlasitch d'aucunes aient eu des habitants troglodytes; des recherches dirigées dans ce sens ne manqueraient pas d'intérêt scientifique.

On descend de la Karaoula, à travers une magnifique forêt de sapins, par une route en pente rapide. Au milieu du bois, dans le cadre merveilleux d'une trouée claire, le voyageur rencontre inopinément un relais : c'est un simple blockhaus au toit enfumé, devant lequel les chevaux s'arrêtent d'eux-mêmes. Nul ne passe, en effet, devant la demeure de la belle Roucha sans lui demander un *findján* de café ou un sourire. Les bras nus, Roucha (Rose) est occupée en ce moment à tendre du linge, qu'elle vient de blanchir dans la source voisine. Elle apporte silencieusement du pain, du lait et du fromage : avec son sourire, un festin délicieux auquel participe un chat roux, sourd, haut sur pattes, qui pousse la familiarité jusqu'à sauter sur les épaules du voyageur. Le charmant et poétique coin de forêt ! Arrangez-vous pour y passer la nuit, après une soirée sereine et rêveuse au milieu des grands sapins. Le blockhaus est ce qu'on appelle un *Einräumer*, c'est-à-dire un poste-relais avec une chambre de voyageur. D'un côté, le logement du gardien et de sa famille, de l'autre une chambre bien proprette et bien gardée : car voilà Roucha en train de gourmander un grand diable de Bosniaque qui, se trompant de porte, a imprimé deux empreintes boueuses de ses larges opankés sur le plancher fraîchement lavé.

Nous sommes bientôt dans la vallée du Verbas et sur la route de Dolni-Vakouf, descendus de plus de 800 mètres depuis la passe de la Karaoula. Un grondement lointain annonce les chutes de la Pliva. Soudain, au tournant d'une colline, la ville de Yaïtzé (Jajce) apparaît, haute, sur le revers d'une butte.

Des maisons turques s'étagent, avec des pignons très clairs et des toits très sombres, jusqu'au sommet que couronnent les ruines d'un château fort. Des vergers, avec des arbres globuleux, les séparent. Les petits minarets, peu nombreux, ne comptent pas dans l'impression de verticalité qui s'impose au premier aspect de ce tableau. Ce qui domine, c'est l'autorité d'un château fort sur une horde de maisons collées à ses flancs : image de la Bosnie au temps des rois nationaux. Yaïtzé est la vieille cité des derniers rois bosniaques, le tombeau des libertés nationales de la Bosnie; elle fut le dernier rempart de la puissance hongroise en Bosnie.

1. Dr M. Hoernes, *Dinar. Wandergn.*, p. 277.

On côtoie une falaise de tuf calcaire, on passe sur un pont de bois flanqué de petits moulins bavards, puis, sous la voûte basse d'une vieille poterne, on entre dans la ville.

Qu'elle est tranquille et morne, la cité des rois! A la voir avec son modeste bazar, la pauvreté architecturale de ses maisons de bois, le manque de vie et l'air nonchalant de sa population, on croirait volontiers à un de ces mirages de l'histoire exaltant la valeur des cités, avec celle de ses habitants. Mais ce fut bien là-haut, au sommet de l'acropole imposante encore dans ses ruines, la résidence des anciens rois nationaux au XVe siècle: les murs à mâchicoulis, dont l'enceinte fruste entoure une partie de la ville, repoussèrent victorieusement les assauts répétés des généraux ottomans alors que, déjà, toute la Bosnie méridionale était en leur pouvoir.

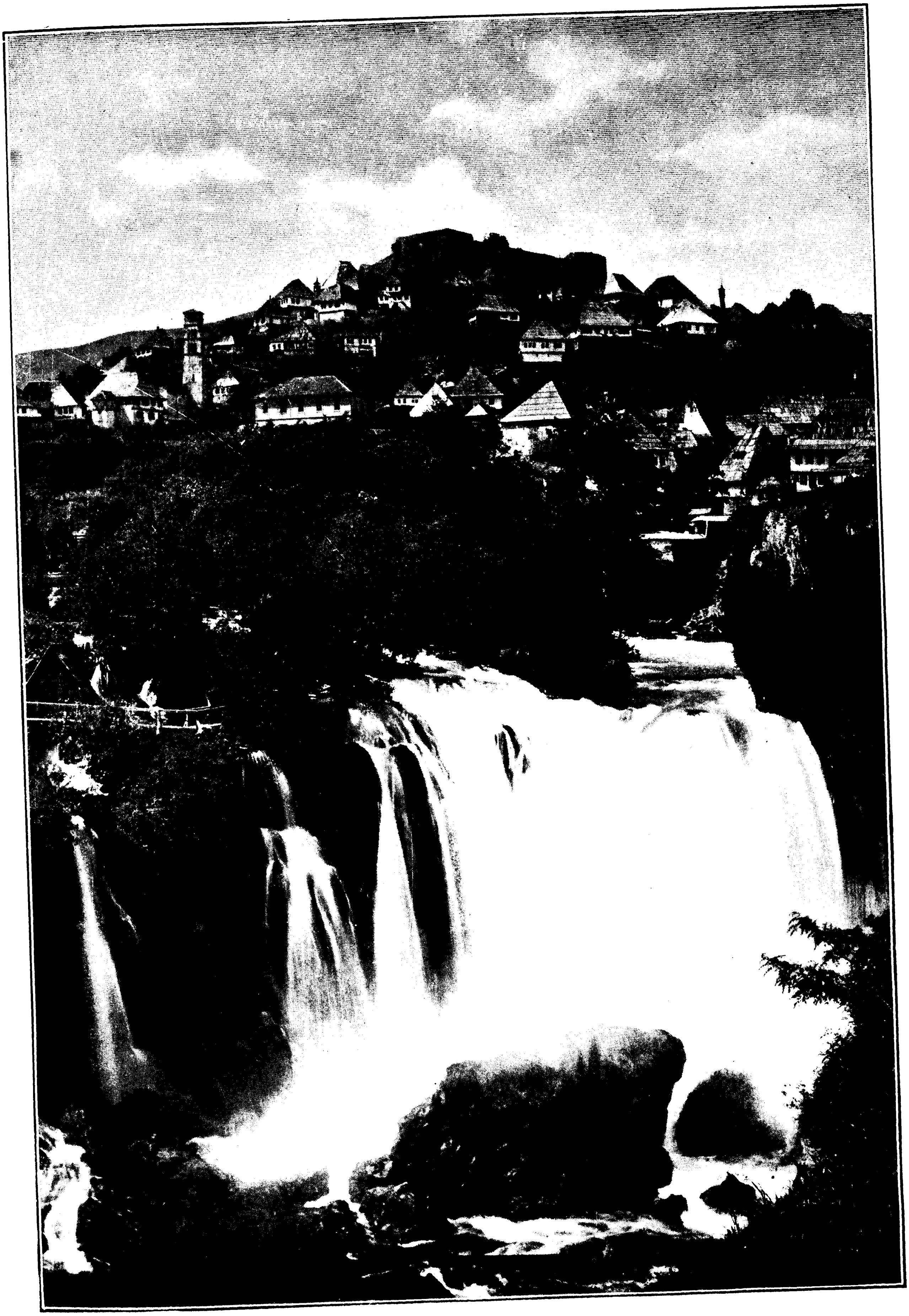
L'origine de Yaïtzé est celle de son castel. Ce castel, d'après les recherches très récentes du docteur C. Truhelka particulièrement, remonte vraisemblablement à l'époque du duc Hervoïa, c'est-à-dire au commencement du XVe siècle [1].

L'étymologie du nom de Yaïtzé — *œuf* en yougo-slave — est sans doute la raison d'être d'une tradition, accréditée par les moines franciscains, d'après laquelle le château aurait été construit par un architecte de Luculo, sur le plan du *Castello del Uovo* près de Naples. D'autres attribuent ce nom à la forme ovoïde de la butte sur laquelle le château, et la ville à ses pieds, sont construits [2].

Hervoïa, fils de Voukatz Hervatinitch, a joué, de 1386 à 1416, un rôle important dans l'histoire de la Bosnie [3]. Les chroniques de l'époque — dont plusieurs, de lui, sont datées de Yaïtzé — le qualifient de *Regulus bosniensis*. Après la mort du roi Tvartko, il exerçait en quelque sorte les fonctions de major-dome, avec le titre de voïvode suprême et de vicaire général. Sectaire du bogoumilisme au début, il n'est pas sûr qu'il soit retourné au sein de l'Église romaine, bien qu'il sût acquérir le titre de duc de Spalato, ville alors très chrétienne, et la possession des îles principales des côtes de la basse Dalmatie. Plus tard, en 1414, Hervoïa essuya la défaveur du roi de Hongrie, qui était alors Sigismond, et comme il ne trouvait appui ni alliance auprès de Venise, il se coalisa avec les Turcs. Il imitait ainsi l'exemple du roi de Bosnie, Ostoïa, qui avait cru, de la sorte, s'assurer le respect de son territoire. A la suite d'une bataille dans les environs de Doboï, où les armes hongroises succombèrent (1415), Hervoïa reconquit le pouvoir au point que le roi Ostoïa ne devint qu'un instrument docile entre ses mains. Mais il ne put jouir longtemps de son triomphe, qui fut une vengeance. Il mourut l'année suivante, laissant les Turcs de plus en plus maîtres du pays; il avait donné l'exemple d'un de ces grands seigneurs de la féodalité dont l'ambition personnelle ne s'accommodait pas de l'unité nationale. Son désir de la vengeance n'avait pas reculé devant l'alliance avec l'ennemi de la foi religieuse, alors que cette foi aurait pu servir de lien politique, même pour des sectaires bogoumiles. Mais il est un fait général autant que caractéristique : c'est que les sectes d'une même croyance fondamentale et les schismes se sont le plus souvent voué une haine plus intransigeante que des cultes religieux d'une parenté bien moins étroite.

Hervoïa était, à vrai dire, un souverain au petit pied, entretenant des troupes, envoyant des ambassadeurs aux puissances, frappant monnaie et tenant sa cour tantôt à Yaïtzé, tantôt à Spalato. Ses principales ressources lui venaient de l'exploitation des mines. Tout porte à croire que le château fort de Yaïtzé a été construit par Hervoïa, vers 1405, alors qu'il était duc de Spalato et en rapports assidus avec la république de Venise. M. Truhelka a retrouvé, en effet, dans ses fouilles, des restes d'ornementation architecturale caractéritisques du style gothique vénitien. Comme les palais de Spalato en étaient, à l'époque, des modèles nombreux, il est probable qu'Hervoïa en a fait reproduire les motifs par son architecte de Yaïtzé. A cette époque, les forteresses de Bosnie n'étaient pas encore battues en brèche par le canon, et les murs défensifs ne réclamaient pas une épaisseur de plus de 2 mètres. Plus tard, vers 1463, au jugement de M. Truhelka, il n'en fut plus de même, et cette épaisseur fut augmentée jusqu'à 6 mètres.

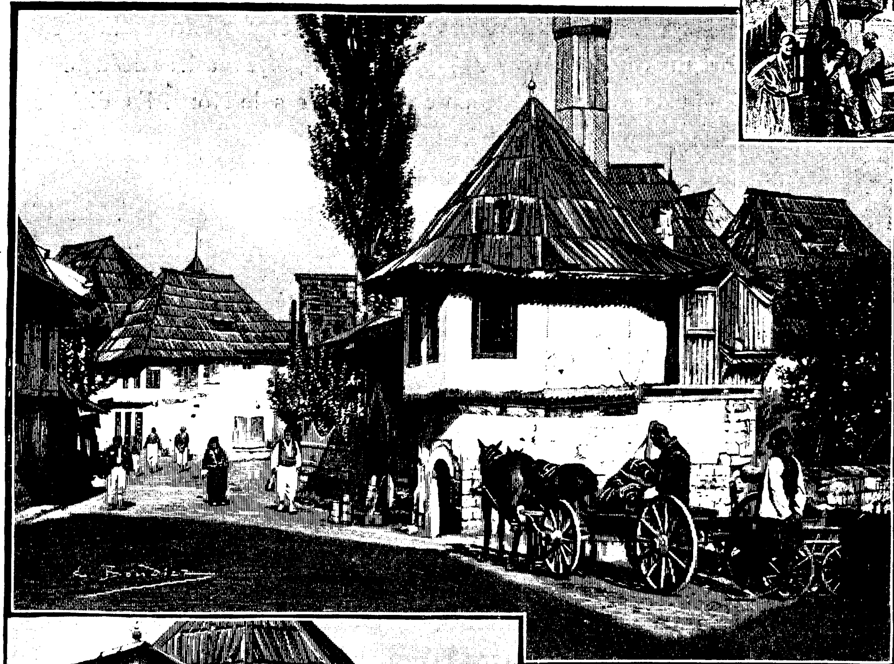
1. *Recherches archéologiques sur le castel de Jajce*, in *Wiss. Mitth.*, II, p. 87, 1894.
2. Voir, sur l'histoire ancienne de Yaïtzé, Dr Hoernes, *Dinarische Wanderüngen*, p. 308, et Joh v. Asboth, *Bosnien und die Hercegovina*, p. 404 et suiv.
3. *Herzog Hervoja und sein Wappen*, par le Dr L. Thalloczy, *Wiss. Mitth.*, II. 1894, p. 108.

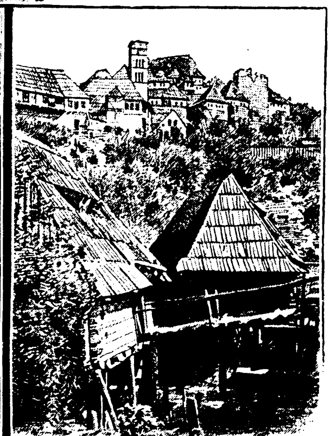


CHUTES DE LA PLIVA.

L'année 1463 souligne d'un trait rouge le nom de Yaïtzé, dans l'histoire de la Bosnie. Stéphan Tomachevitch, dernier roi de Bosnie, avait refusé le tribut à la Turquie. Le sultan Mohammed II envoya alors contre lui une armée de 150 000 hommes. La plupart des forteresses capitulèrent









VUES DE YAÏTZÉ.

sans opposer de résistance ou par trahison, et le roi fut obligé de fuir. Mais le *begler-beg* parvint à le faire prisonnier, à Klioutch (Kljué), et à l'amener devant le sultan qui se trouvait alors à Yaïtzé. Le sultan, déclarant non avenue la capitulation du roi à Klioutch, — capitulation qui lui assurait la vie sauve et la possession de ses terres hongroises, — le fit condamner à mort. On raconte que cet arrêt de mort (*fetva*) était l'œuvre du scheikh-oul-islam Ali Bestani, et que ce fut lui-même qui le mit à exécution. D'après la légende, le bourreau, de taille trop petite, fut obligé de sauter pour trancher la tête du malheureux roi. Ibrahim-beg Bachagitch rapporte que cette *fetva*, afin que nul n'en ignore, avait été gravée sur pierre et encastrée dans le mur du castel, où elle aurait été conservée jusqu'au commencement de ce siècle. La tradition orale seule en a conservé la teneur : « Le fidèle ne souffre pas qu'un serpent le morde deux fois d'un même trou », ce qui voulait dire, au sentiment du sultan, que le roi de Bosnie devait expier, par le châtiment suprême, une deuxième et dernière félonie.

La légende prétendait que le corps du roi Stéphan fut jeté alors dans une fente de la montagne Houm, qui s'élève en face de la ville, sur la rive droite du Verbas. L'endroit portait même le nom significatif de *Kralievo grob*, c'est-à-dire « Tombeau du roi ». Or, il y a huit ans, un squelette, la tête séparée du tronc, fut découvert dans une crevasse à l'endroit même que la légende assignait à la tombe royale. Ce squelette, pieusement recueilli, est conservé actuellement, sous un sarcophage en verre, dans l'église du couvent des Franciscains.

Mohamed (Mahmoud) II ne demeura pas longtemps maître de Yaïtzé. La royauté était décapitée en

Bosnie, mais le roi de Hongrie, Mathias Corvin, reprit la lutte contre le Turc. Il reconquit la forteresse au mois de décembre de cette même année 1463, en même temps qu'une centaine d'autres points et places fortes. Partout les populations l'avaient aidé, et les Franciscains ne furent pas les moins habiles à semer la haine contre le Turc envahisseur, et à propager adroitement la nouvelle de l'approche des troupes hongroises venues pour les délivrer [1].

L'année suivante, une tentative que fit le sultan Mahmoud pour reprendre la ville échoua devant la résistance tenace de Zapolya. Les troupes turques furent battues et poursuivies par l'armée hongroise, sous les ordres de Nicolas Ujlaky. A la mort du roi Mathias, en 1490, les Turcs, déjà maîtres de la majeure partie de la Bosnie actuelle, recommencèrent leurs tentatives de conquête vers le Nord. Ils dirigèrent surtout leurs efforts vers la reprise de Yaïtzé, qui était alors la clef des positions hongroises dans la région. Longtemps Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias, sut résister à leurs attaques, longtemps les capitaines hongrois, parmi lesquels figure un Kallay, repoussèrent les armées ottomanes. En 1520, Houzref-beg, pacha de Bosnie dont Sarajevo a gardé le grand souvenir, entreprit lui-même une campagne contre la forteresse de Yaïtzé, où commandait alors Pierre Keglevitch. Les troupes ottomanes assiégèrent d'abord la ville, puis firent semblant de renoncer au siège. Elles s'occupèrent, en réalité, à construire un grand nombre d'échelles, sous le couvert des forêts environnantes, comptant prendre la forteresse d'assaut, alors que l'attention de ses défenseurs aurait été détournée ou endormie. Mais le vieux Keglevitch les prit à leur propre piège. Il n'en fit que surveiller plus incessamment les murs de la ville et posta, dans la forêt, des détachements cachés auxquels un coup de canon devait donner le signal de l'attaque.

Un jour, ou plutôt un soir, il ordonna aux femmes et aux jeunes filles d'aller chanter et danser au dehors de l'enceinte, sur le *Kralievo-polié*, comme si le Turc était loin et la paix profonde. Ainsi elles firent. Au milieu de la nuit, les Turcs, sortant de leurs cachettes, se précipitent avec des échelles pour monter à l'assaut de la ville. Or, voyant les femmes et les jeunes filles dansant au clair de lune dans l'insouciance la plus profonde, ils jettent leurs échelles pour courir, non sur la forteresse, mais sur les danseuses. A ce moment un coup de canon part de la ville. Au signal convenu, les soldats hongrois quittent la forêt, Keglevitch lui-même se précipite à la tête de la garnison demeurée en ville, les femmes et les jeunes filles prennent les armes et bientôt les Turcs sont exterminés jusqu'au dernier homme. Ainsi la tradition [2].

De fait, Keglevitch défendait Yaïtzé avec une grande bravoure. La principale difficulté avait toujours été de ravitailler la forteresse, et il était à craindre, étant donnée sa position presque isolée et difficilement accessible, que les Turcs en auraient raison par la famine plutôt que par la force des armes et le tir des canons. Une dernière fois, en 1525, les troupes ottomanes, au nombre de 20 000 hommes, se firent battre sous les murs de Yaïtzé. Keglevitch avait tenu bravement jusqu'à l'arrivée de l'armée hongroise, forte de 15 000 hommes, sous la conduite de Christophe Frangepani. L'attaque des Hongrois, combinée avec la sortie des défenseurs de Yaïtzé, fut si impétueuse et en même temps si imprévue par l'ennemi, que le camp turc et tout le matériel de guerre tombèrent entre leurs mains, alors que les assiégeants essayèrent de se soustraire par la fuite à un massacre qui faillit devenir général. Frangepani, vainqueur des Turcs, fut comblé d'honneurs par le roi Louis II et reçut le titre de « tuteur spécial et protecteur de Dalmatie, Croatie et Slavonie ». Sa victoire ne profita pas longtemps à la ville qu'il avait, avec Keglevitch, si vaillamment délivrée. Après la bataille, funeste à la Hongrie, de Mohacs en 1526, les Turcs étaient d'autant plus maîtres de la situation, que les dissensions intérieures avaient détruit l'unité qui, seule, aurait pu aider le royaume à s'opposer aux progrès de l'invasion ottomane. Frangepani aurait pu, une seconde fois, renouveler sa victoire de Yaïtzé, mais comme il était partisan du roi Jean, le roi Ferdinand le fit attirer dans un piège et assassiner. Keglevitch remit la forteresse à Ferdinand et lorsqu'en 1528 les

1. A. Strausz, *loc. cit.*, I, p. 83.
2. Joh. v. Asboth, *loc. cit.*, p. 404.

pachas de Bosnie et de Serbie vinrent l'assiéger à nouveau, il suffit de dix jours de siège pour que son commandant, Gerbonok, découragé et à bout de ressources, livrât définitivement à la Turquie le dernier rempart de la Hongrie au delà de la Save. Dès lors tout le pays était turc jusqu'à la Save et même, au delà de la Save, jusqu'au cœur de la Croatie.

Yaïtzé a marqué, on le voit, la fin de deux grandes époques dans l'histoire de Bosnie : la chute de la royauté par le supplice de Stéphan Tomachevitch en 1463; puis, soixante-cinq ans plus tard, la chute du pouvoir de la Hongrie sur tous les territoires situés au sud de la Save.

Désormais la vieille cité des rois trouve un peu plus de calme, sinon le repos. Des mouvements insurrectionnels s'y retranchent en même temps qu'à Livno, dans le Skoplié et à Banjalouka. En 1878 enfin, les troupes austro-hongroises y ont rencontré un foyer de résistance assez vive, mais qui ne fut pas long à céder à l'art de la guerre moderne et ne donna lieu qu'à des épisodes.



CHUTES DE LA PLIVA.

La valeur de Yaïtzé, dans les luttes guerrières de jadis, apparaît assez bien si l'on jette un regard sur la carte. Yaïtzé est une des rares villes de Bosnie-Herzégovine qui ne sont pas situées dans l'angle ou à la lisière d'une plaine, d'un *polié*. Tout autour de la butte que couronne le castel, des montagnes, des collines et des vallées, étroites comme celles du Verbas et de la Pliva. Les hauteurs au loin dominent bien le castel, qui ne résisterait plus aujourd'hui au tir de l'artillerie moderne; mais au XVIe siècle la position demeurait forte, pourvu que la garnison eût des vivres en suffisance. Cette clef de la vallée du Verbas défendait la grand'route de Travnik et de la vallée de la Rama sur Banjalouka. La défense d'une route y importait davantage que celle de champs de culture, comme le faisaient la plupart des autres forteresses. Véritable nid de guerriers détachés à la garde de l'extrême frontière du royaume de Hongrie, Yaïtzé ne pouvait vivre de son sol et le ravitaillement devait lui venir du dehors et de loin. Aujourd'hui, cependant, les champs de culture ont paisiblement pris d'assaut les flancs des coteaux aux alentours, et du haut du castel la vue s'étend sur un pays où des fermes prospères s'éparpillent.

Ce terrain a plus d'une particularité : à la singularité de ces entailles profondes qui forment, en aval de Yaïtzé, les fameuses et admirables gorges du Verbas, s'ajoute la présence de puissantes assises d'un tuf calcaire qui semble être venu, à une époque géologique assez peu reculée, obstruer l'extrémité de la vallée de la Pliva, au tournant du carrefour. Barrage d'abord, formant en amont des chutes actuelles de la Pliva un lac alpestre, la poussée des eaux aura fini par emporter l'obstacle. Par la brèche dès lors ouverte, les eaux du bassin lacustre se seront précipitées dans le ravin, depuis longtemps creusé, du Verbas.

Les chutes de la Pliva offrent un des spectacles de la nature les plus impressionnants. Je m'étonne

que cette cataracte, unique en Europe, ne soit pas plus célèbre parmi les tableaux vulgarisés des phénomènes naturels extraordinaires. Sur une pente de plus en plus rapide, les eaux de la Pliva courent, entre des îlots de verdure et comme affolées, se précipiter du haut d'une falaise de 30 mètres de haut. Une nappe liquide formidable bondit en courbe blanche dans le gouffre, s'écrasant sur un bloc de rocher qui semble braver la fureur de cette masse vivante et folle. A droite, à gauche, d'autres nappes, moins volumineuses, se sont détachées et se précipitent, autant de rivières et de ruisseaux, en cataractes et cascades séparées. Avec le fracas de cette masse vivante qui s'écrase dans un galop infernal, qui bouillonne dans des remous frémissants, rejaillit, se révolte et bave des monticules d'écume laiteuse, montent du gouffre des voiles blancs chatoyants au soleil, irisés, et qui luisent pendant la nuit. Derrière cette cataracte sonore qui semble sortir de ses entrailles, s'élève en amphithéâtre la ville, avec ses maisons comme des ruches baignant dans la verdure des saules. Quelques minarets, avec la tour de Saint-Lucas, ajoutent à l'impression de verticalité de ce majestueux paysage, couronné par le sombre profil rectangulaire du vieux castel.

Au-dessus des chutes, presque au bord du précipice, des moulins s'accrochent, au milieu des saules, à l'arête émergée des rochers : petites huttes en bois si frêles que le fouettement d'une branche semble les faire chavirer. Des sentiers, creusés dans la paroi de tuf, conduisent à une série de grottes naturelles qui s'ouvrent à mi-hauteur des chutes, derrière la nappe liquide. Des milliers de chevaux-vapeur s'engouffrent ici dans le néant, sans profit pour les rochers qu'ils usent.

En gravissant, par la ville, les ruelles en pente raide qui mènent à la citadelle, on rencontre, au coin d'une vieille église en ruines, l'élégant campanile désigné sous le nom de tour de Saint-Lucas. L'architecture en est italo-vénitienne, et son origine remonte à l'époque chrétienne du commencement du XVIe siècle. Plus tard, l'église, consacrée à saint Lucas l'Évangéliste, fut transformée en mosquée, et le campanile en minaret et tour d'horloge.

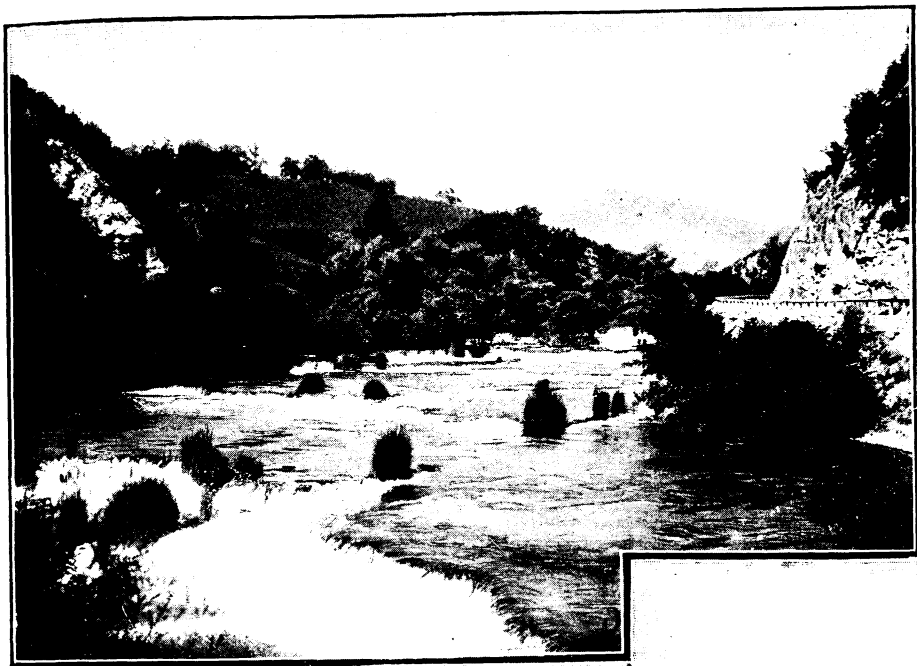
La légende, sans doute mal informée, veut que saint Lucas y fut enterré; elle prétend également que la reine Mara, épouse du dernier roi de Bosnie, aurait offert de vendre la sainte dépouille du patron de l'église aux villes de Spalato et de Raguse. Les Ragusains surtout, à cette époque, se signalaient par l'ardeur avec laquelle ils cherchaient à recueillir de saintes reliques dans tous les pays dont leurs relations de commerce leur ouvraient l'accès [1]. Mais il est à peu près certain que la légende se trompe, puisqu'il est non moins sûr que les cendres de saint Lucas, mort à Thèbes en Béotie, furent transportées à Constantinople sous le règne de Constantin.

Les ruines du castel ont surtout de l'intérêt par la belle vue qu'on y découvre sur la contrée et la ville. Des restes de sculptures de l'époque d'Hervoïa ont été soigneusement recueillis et mis à l'abri. A côté de la poterne d'entrée se voit encore une pierre sculptée qui représente les armoiries des rois de Bosnie : casque à cimier couronné, surmontant le bouclier à couronne fleurdelisée. Sous la pierre sculptée, une petite niche s'ouvrait autrefois dans l'épaisseur de la muraille et du rocher, avec une cimaise qui aurait servi, d'après la légende, de support au sarcophage du roi Tvartko. MM. Truhelka et d'Asboth considèrent cette tradition comme mal renseignée et voient dans la niche une ancienne chapelle; hypothèse corroborée par la présence d'une excavation cruciforme au-dessus de la cimaise.

A quelque distance de là, sur une petite terrasse au pied du castel, s'élève une vieille tour ronde, très fruste, que les indigènes appellent *medved-koula* ou « tour aux ours ». Ils l'avaient remplie de l'horreur des légendes jusqu'à ce que M. Hoernes, un jour, y appliqua une échelle : il n'y trouva que les vestiges de quatre plates-formes à canon.

Le monument le plus intéressant de Yaïtzé est un monument souterrain, connu sous le nom de *catacombes*. Toutefois, ni la topographie peu compliquée, ni la destination probable de ce souterrain ne peuvent être comparées à celles des temples et des nécropoles souterraines des premiers chrétiens de Rome

1. X. Marmier, *Lettres sur l'Adriatique*, t. II, p. 50.



Les catacombes de Yaïtzé ont été décrites, avec plus ou moins de détails, par le colonel G. Bancalari, le major Reis, MM. Hoernes et d'Asboth; très récemment, M. C. Truhelka en a fait une étude approfondie [1].

L'entrée du souterrain se trouve à quelques pas de la « tour aux ours »; quelques marches conduisent à l'étroite porte d'accès. Notre cicerone indigène, doux géant dont le fez élève la taille à 2 mètres, allume les flambeaux cachés dans une niche, se plie en deux et nous introduit avec la gravité qui sied à pareille opération.



LA PLIVA EN AMONT ET EN AVAL DES CHUTES.

Par une sorte d'antichambre, nous entrons dans une pièce oblongue, vide, sans ornementations, si ce n'est, creusées dans les parois, des niches de dimensions diverses à coupe ogivale. Ceci fut une église, nous dit M. Truhelka, et il y a là un narthex, un baptistère, un sanctuaire et une abside. Un autel se dresse au fond du sanctuaire et les niches représentent des sarcophages qui n'ont jamais servi à leur destination. L'église n'a pas été complètement terminée. Son plan correspond à celui de toutes les vieilles églises du style roman. De plus, sous le plancher du premier étage se trouve creusée une crypte, à laquelle on accède par quelques degrés d'un couloir s'ouvrant près de l'entrée; c'est là qu'au moyen âge on célébrait les cérémonies funèbres.

Peu spacieuse, cette crypte est divisée par une sorte de paroi de rocher en diaphragme vertical, autel sans doute, sur lequel est figurée en creux une grande croix de Lorraine accompagnée de l'effigie, en creux, du soleil et du croissant. Ces figures sont les symboles du culte des morts, et elles se trouvent également dans l'église supérieure.

On a fini par découvrir, sous le revêtement en chaux d'une paroi, des sculptures non mises au point,

1. In *Wiss. Mitth.*, II, 1894, p. 94.

représentant des armoiries que MM. Truhelka et Thalloczy ont identifiées avec celles du duc Hervoïa. L'une des figures, féminine, tient à la main l'héraldique fleur de lis, l'autre représente le casque à cimier de bras bardé, frappant du glaive, tel qu'il existe également sur les monnaies de l'époque. Grâce à cette découverte, on a pu rapporter l'origine de l'église souterraine au commencement du XVe siècle, et y voir un mausolée inachevé que le duc Hervoïa se destinait à soi et aux siens.

Comme la longueur totale de ce temple funéraire dépasse 13 mètres et demi, et la hauteur de la voûte, dans l'axe, 4 mètres, la somme de travail dépensée pour son excavation dans le roc a dû être énorme. Bien que nul vestige remarquable de l'art sculptural ne vienne témoigner d'un travail finement artistique, les « catacombes » de Yaïtzé n'en restent pas moins une des curiosités de la Bosnie les plus intéressantes pour l'archéologue.

Plus tard, au dire des traditions et des anciens, elles servirent de prison et de géhenne. Enchaînés dans les niches devenant sarcophages des vivants, les malheureux prisonniers, privés d'air, de nourriture et de lumière, pourrissaient, dit-on, dans le caveau qu'inondaient lentement les eaux d'infiltration. Mais l'imagination rétrospective est toujours prompte à amplifier les horreurs.

A l'époque de la campagne d'Omer Pacha (1850), les femmes et les enfants de la ville y avaient cherché un refuge, et lorsque les troupes austro-hongroises, en 1878, entrèrent à Yaïtzé, elles trouvèrent l'église d'Hervoïa occupée par un musulman qui, malin autant que pratique, y débitait... de la bière. Aujourd'hui les visiteurs étrangers inscrivent leur nom dans un registre *ad hoc*, et le cicerone les désire fort nombreux. Peut-être le seront-ils, maintenant que le chemin de fer, en une journée, relie facilement Yaïtzé à la capitale, et qu'avec la facilité du voyage ils trouveront celle du séjour confortable.

La ville elle-même est restée entièrement bosniaque. La partie comprise dans l'ancienne enceinte fortifiée, dont les murs à mâchicoulis subsistent en partie, porte le nom de *grad* ou « forteresse ». La vie s'y concentre au bazar, sans intérêt spécial, si ce n'est dans le costume des paysans quelques particularités. C'est ainsi que Yaïtzé fabrique, à l'usage des femmes chrétiennes, une sorte de tablier ou *pregatcha* qu'elles se mettent un devant et un derrière généralement, mais qui, à Yaïtzé, présente des dessins assez jolis, tissés dans une étoffe dure et résistante comme du tapis.

Une particularité ethnographique d'origine inconnue est celle des *Tcharaïtze*. Les *Tcharaïtze* sont une bande de jeunes gens musulmans qui se réunissent la veille du jour de Noël orthodoxe, pour organiser une sorte de cortège traditionnel. Ils choisissent dans leur milieu un *did (ded)* ou « vieillard », qui s'affuble d'une longue barbe et se noircit la figure; puis une *tzoura* ou « jeune fille », qui revêt à son tour des habits de femme. Ainsi accoutrés, les deux personnages se mettent à la tête de la bande, et l'on s'en va d'une maison musulmane à l'autre frapper à la porte pour solliciter, de chaque propriétaire, un menu cadeau. S'il refuse, on l'abreuve des plus grossières injures, sans que cela tire à conséquence; après le cortège, les offrandes sont partagées de telle façon que les deux personnages en titre reçoivent un léger avantage. C'est tout. Faut-il, comme le fait Sadik Effendi Ougljen, chercher dans cette coutume une origine bogoumile d'après laquelle les sectaires albigeois, persécutant les chrétiens de toutes façons, leur permettaient ainsi, par une sorte de rachat, de fêter sans être troublés le jour de Noël? Je ne sais. Toujours est-il que nous avons des coutumes analogues. Dans certaines régions, les gamins n'ont pas encore perdu l'habitude de faire, à la Chandeleur, le tour de la localité en sollicitant des offrandes à chaque maison. Dans le Nord, il n'y a guère chez nous de localités où gamins et gamines ne se promènent de maison en maison, le jour de l'an, pour souhaiter la bonne année avec le petit refrain vivement bredouillé : « Je vous s'houëte eune bonne année, eune bonne santé; mettez vos mains dins vos saquets, vous ratir'rez un 'tiot griset! »

La coutume de Yaïtzé se retrouve encore en Herzégovine sous le nom de *otchitze*. Dans le district de Prozor (Rama) on la pratique avec cette différence que les *Tcharaïtze* s'adressent à toutes les maisons sans distinction de culte, et que le cortège se promène le jour de la Noël catholique, et non orthodoxe.

Dans ce même district de Prozor s'est conservée, dans certaines localités, et notamment dans le village de Koptchitzi, la coutume des *Troubalike* ou « cortège des trompettes ». A la veille de la fête de



LES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE EN BOSNIE.

saint Georges, les jeunes gens de chaque maison, et parfois des hommes avec eux, se réunissent munis chacun d'une sorte de trompette primitive qu'ils se sont façonnée avec de l'écorce de saule ou de coudrier. Le cortège et la musique commencent alors — si tant est qu'on peut appeler musique ce bruit discordant d'instruments barbares — et l'on se rend, suivi de la bande des enfants, à la maison de quelque vieille femme qui a le malheur de passer pour sorcière. On fait le tour de la maison et l'on continue à visiter successivement les demeures de tous les habitants du village. Chacune reçoit une aubade. Puis, la tournée terminée, une bataille s'engage, bataille animée et toute joyeuse, car il s'agit pour chacun de casser sa trompette le plus promptement et le plus complètement possible sur la tête ou le dos de son voisin. La cérémonie se termine au milieu des rires de l'assistance et chacun rentre chez soi, persuadé d'être à l'abri des maléfices des sorcières, au moins jusqu'à l'année prochaine à pareille époque [1].

J'ai dit plus haut que le voyageur trouve maintenant la possibilité d'un séjour confortable à Yaïtzé. Depuis quelques années en effet, l'administration a fait construire dans certaines villes ou localités d'importance moindre, mais pouvant retenir le voyageur, des hôtels qui sont exploités en régie. Le besoin s'en faisait vivement sentir, surtout pendant les premières années de l'occupation. Si, à cette époque, touristes et voyageurs étaient clairsemés encore, le mouvement des fonctionnaires, par contre, avec leurs familles, était assez notable. Or, en attendant leur installation définitive dans une maison indigène de louage, rien ne leur était plus difficile que de trouver à se caser temporairement ailleurs que dans les *hâns* ou auberges à la turque. C'est alors que l'administration, se substituant, comme en d'autres choses, à l'initiative des particuliers, fit construire ces hôtels « aerarisch », qui rendent réellement de grands services; ils sont placés sous le contrôle de l'État. Confort, propreté, commodité, nourriture très bonne et modicité des prix s'y trouvent réunis et je souhaiterais rencontrer en plus d'une ville de notre Europe des hôtels comme ceux que j'ai rencontrés, entre autres, à Yaïtzé, Jablanitza et Mostar.

Aux gourmets de la table je signalerai, en passant, la présence dans les eaux de la Pliva et sur le

1. Sadik Effendi Ugljen, in *Wiss. Mitth.*, III, 1895, p. 553; K. Hörmann, *Mitth. Anthrop. Ges.*, Wien, 1894, VI, p. 195.

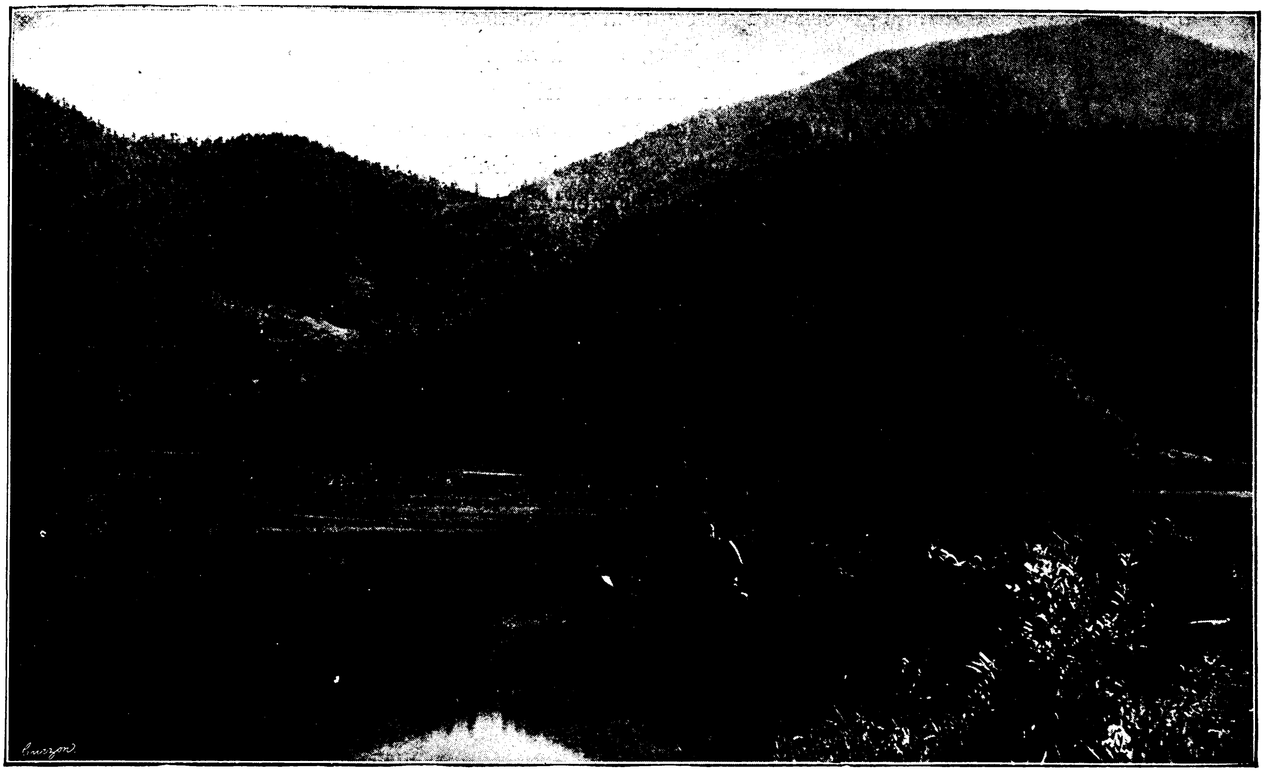
menu de l'hôtel « Yaïtzé », de superbes truites, saumonées ou non, ainsi que d'écrevisses monstres qui dépassent bien la taille du « solokrebs » le plus présomptueux des restaurants de Vienne. Je demande la permission, à ce propos, d'intercaler quelques notes sur la pêche, en général, dans les eaux de Bosnie-Herzégovine.

Il y a une quinzaine d'années les rivières de Bosnie étaient bien peuplées d'écrevisses, surtout celles du nord-ouest comme l'Ouna, la Sana et le Verbas. Les marchands croates en faisaient une assez grande exportation et en alimentaient jusqu'à la table impériale. Depuis 1880 surtout, les rivières se sont dépeuplées, en grande partie à la suite de pratiques de pêche inconsidérées, en partie également à cause de l'épizootie qui était venue attaquer l'écrevisse dans presque toutes les rivières d'Europe. De sorte que les eaux de la Pliva, et leurs représentants sur le menu de Yaïtzé, font aujourd'hui une rare exception à la règle, qui est la pénurie en écrevisses dans les autres rivières. La cause de cette exception me paraît être la cataracte de la Pliva. L'épizootie étant d'origine parasitaire mycologique, le contage par le transport des spores a pu se transmettre de proche en proche, d'aval en amont, à travers tout le bassin de la Save et du Danube une fois contaminés. Mais l'obstacle des chutes de la Pliva en aura préservé la population écrevissière en amont des chutes. Au surplus, le lit de la Pliva, si accidenté, si troué et si encombré d'herbes et d'algues flottantes, présente un excellent terrain de peuplement. Bien que l'épizootie paraisse aujourd'hui éteinte, il n'en faudrait pas moins pourvoir au repeuplement artificiel des rivières de la Bosnie-Herzégovine, autrefois si productives; on imiterait de la sorte l'exemple de la Carinthie et on obtiendrait un article de commerce d'une certaine valeur. D'après le calcul établi, il suffirait de la mise en rivières d'environ 100 000 écrevisses et d'une dépense annuelle de 1 000 florins.

Quant au repeuplement des rivières en poisson, l'administration a pris, dès 1881, des mesures qui ne sont jusqu'à présent que des mesures de réglementation de la pêche. Le D[r] Čech estime que les espèces de Bosnie-Herzégovine sont, bien qu'imparfaitement connues encore, à peu d'exceptions près, celles des bassins de la Save et du Danube. La truite et la lotte s'y rencontrent jusque dans les moindres ruisseaux de la haute montagne. Les pêcheurs bosniaques prennent accidentellement dans la Save certaines espèces qui remontent exceptionnellement du Danube, et l'auteur susnommé cite comme tels : les esturgeons ou *Acipenser schypa*, *ruthenus* ou sterlet, *stellatus*, *glaber*, *Guldenstädtii*, *huso*; le *Salmo salar* et le *Lucioperca volgensis*. Dans les eaux du Karst, qui remplissent des grottes souterraines si nombreuses, on trouve quelques espèces intéressantes comme le *Paraphoxinus Gethaldi*, que les indigènes appellent *gaovitza*, l'*Anlopyge Hügelii*, le *Chondrostoma Phoxinus*, le *Phoxinellus alepidatus*, etc. Ces poissons constituent, chez les habitants de cette contrée, la nourriture importante durant une grande partie de l'année. Ils ont un léger goût amer et on les consomme en friture par centaines, notamment dans les environs du Bouchko-blato et à Prisap dans le Livansko-polié (plaine de Livno).

Nulle part en Bosnie-Herzégovine le poisson n'est conservé, ni fumé ni salé, sauf l'anguille en Herzégovine. M. Čech préconise surtout l'exploitation de l'anguille, qui se trouve en abondance dans les eaux de la Narenta, alors qu'elle fait défaut au bassin du Danube. On sait qu'elle quitte les eaux douces en automne, pour gagner la mer, et qu'au printemps le jeune poisson, la « montée », remonte en quantités parfois énormes les fleuves pour se diriger vers les rivières de l'intérieur. En établissant des réservoirs d'attente pour le transport ultérieur de la montée, on pourrait ainsi disposer d'une réserve de jeunes poissons qui serviraient au peuplement des rivières de Bosnie où l'anguille fait défaut. Il préconise en outre l'introduction et l'élevage des Salmonidés, des carpes et du sandrat. Il faudrait, pour cela, multiplier les étangs et les réservoirs artificiels qui n'existent pas, et peupler d'espèces choisies un grand nombre de lacs déjà existants qui n'ont pas de poisson. Tels sont par exemple les lacs de la Treskavitza à 1 800 mètres d'altitude, le lac de Plaza dans le district de Konitza, le Proskovo-Jezero, près de Foïnitza, etc.

Jusqu'à présent l'administration essaie d'enrayer le dépeuplement. Après une enquête, terminée en 1881, sur la réglementation des pêches sous le régime ottoman, sur la valeur comparative des différents cours d'eau, le montant du chiffre budgétaire résultant des baux de pêche et sur les droits éventuel-



SUR LES BORDS DU LAC DE JEZERO.

lement acquis, l'administration avait pris comme base de ses ordonnances les règlements en usage sous le gouvernement ottoman. Le droit de pêche du poisson, de l'écrevisse et de la sangsue était accordé directement comme bail de la pêche (*ribolović*) ou bien comme bail du droit de pêche (*ribarina*) moyennant une certaine redevance à payer au fisc. Or le système ottoman amenait une destruction rapide du poisson. Il a été remplacé par le permis individuel ou licence à taxe déterminée, donnant droit à la pêche dans une rivière ou un bassin déterminés. Avec une licence du deuxième degré, le pêcheur ne peut être marchand; tandis qu'avec la licence supérieure, dont la taxe varie suivant la richesse en produits de pêche de la région considérée, il peut vendre ces produits et exercer la pêche avec des engins perfectionnés. Ces permis sont valables pour un an. Il est défendu d'employer la dynamite et les drogues stupéfiantes, de prendre le poisson au-dessous de certaines dimensions, de le vendre et de le colporter durant la fermeture de la pêche, etc. La chasse à la loutre est permise aux porteurs d'un permis de chasse. Les contraventions sont punies d'amendes de 2 à 100 florins, et la contrainte par corps est fixée à 1 jour par 4 florins. Afin de protéger l'Ouna et la Save par des ordonnances uniformes, un accord spécial est intervenu entre l'administration croate et celle de Bosnie.

Ces ordonnances, tout comme celles qui règlent l'exercice de la chasse et la police de la forêt, ne sauraient porter leur plein effet si un personnel suffisant ne veillait à leur stricte et sévère exécution.

Quoi qu'il en soit, l'amateur d'une belle pêche trouve aux environs de Yaïtzé, jusqu'à présent, la satisfaction facile de son désir. Il n'a qu'à nous accompagner dans une excursion charmante au lac de Jezero.

En moins d'une heure, un rustique chariot nous traîne jusqu'au village de Jezero, à l'extrémité supérieure du lac. Au sortir de la ville, la route côtoie des falaises de tuf dont le peu de dureté a permis à quelques habitants d'y creuser des caves, puis longe la rive gauche de la Pliva. La rivière, large et rapide, est encombrée d'îlots couverts de fourrés d'arbustes et de roseaux; son lit est parsemé de bancs de rochers qui s'élèvent en une suite d'obstacles que les eaux franchissent en des rapides violents et sonores. Partout sur les émergences des rochers, au milieu du courant, de petits moulins s'accrochent, simulant des huttes de castors.

Puis, la note douce et calme succède au fracas de la cataracte et des rapides. Au tournant des rochers qui flanquent la route en la serrant contre la rivière, tout à coup le lac inférieur apparaît dans une vaste crique alpestre avec, en amont, le lac supérieur qui a 3 kilomètres et demi de long sur plus de 600 mètres de large. Leurs eaux, d'une limpidité cristalline, dorment au fond d'un bassin qu'entourent des montagnes à profil de pyramide; couvertes de forêts sombres sur la rive droite, elles sont déchiquetées en rochers rougeâtres sur la rive gauche et se mirent admirablement dans la glace bleue de cette grande cuvette.

Le charme de ces lacs est celui des lacs solitaires et calmes des Alpes. Ce sont à vrai dire des poliés liquides, et les sources qui les alimentent prennent, à une vingtaine de kilomètres en amont, leur origine dans les fissures de la montagne, qui est déjà le Karst par sa constitution pétrographique.

A l'extrémité du lac supérieur, au milieu d'arbres séculaires et d'eaux ruisselantes, le village de Jezero se blottit dans un coin de la vallée. De vieilles maisons turques s'y élèvent; demeures de musulmans richissimes et nobles à qui l'espace et la réclusion volontaire et jalouse de l'appartement tiennent lieu d'art architectural. Jezero, qui veut dire lac en yougo-slave, s'appelle Gieul-Hissar ou « château d'eau » en turc. Une des plus vieilles familles de Bosnie, les Koulinovitch — ils prétendent descendre du ban Koulin le Bon (1180-1204), — est originaire des environs de Jezero. Leur berceau aurait été le château de Zachkopolié, dont les ruines s'émiettent actuellement sur une hauteur de la rive droite du lac.

A l'entrée du village, un frais pavillon à l'usage des touristes perche sur pilotis, au bord du lac où toute une population bavarde de palmipèdes navigue en quête des reliefs de la table. Le coin est charmant. Il y a deux ans, le gouvernement avait invité pour une sorte de pendaison de la crémaillère toute une caravane de journalistes, et j'ai sous les yeux des photographies qui représentent joyeuse société s'embarquant, sur des canots enguirlandés, pour une promenade sur le lac. Le fait n'aurait pas d'intérêt spécial, si la population n'en avait profité pour accourir de loin assister au *téferitze* des étrangers, et le *téferitze*, « amusement », est ce que l'indigène cherche et adore sous toutes les formes. Femmes et hommes, vieillards et enfants sont accourus et je vois mon ami Scott, le dessinateur si talentueux, confier ses genoux, comme siège, à un Bosniacule à peine sevré qui a toutes les apparences d'un petit négrillon. MM. Hébrard et Lautier y sont, du *Temps*, Berr du *Figaro*, de Blowitz du *Times*, Henry Moser en salaco d'explorateur; d'autres encore avec des fonctionnaires, des popes, des begs, tout un pandémonium de langues faisant trêve devant l'appareil du photographe, qui est arrivé à les immobiliser pour un instant.

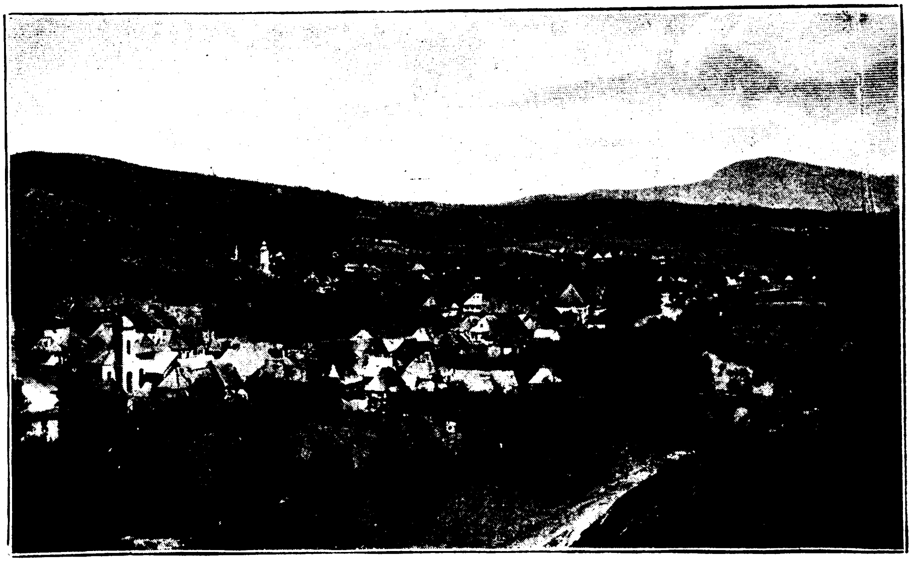
Nous nous attarderions volontiers en ce coin lacustre où habitent, avec la fraîcheur, le calme et le repos, mais... au fait, cela vous est indifférent et vous désirez, n'est-il pas vrai? de la géographie et non de la biographie journalière du voyageur.

En 1894, la route de Yaïtzé à Banjalouka n'était pas encore terminée, j'entends la route nouvelle qui serpente dans les gorges du Verbas. Elle l'est aujourd'hui et l'on en dit des merveilles au point de vue du pittoresque et du sauvage dans les sites, et du facile dans le trajet. Je m'en rapporte aux descriptions enthousiastes que j'en ai lues et aux photographies que j'en ai vues. Cette route, dit-on, est également très remarquable comme ouvrage technique, et peut rivaliser avec les plus difficultueuses créations du genre en Suisse.

Nous voici sur la route de Dolni-Vakouf, dans la vallée du Verbas. Sans quitter le thalweg de la vallée, la chaussée en suit les inflexions et longe presque constamment la rivière aux allures torrentueuses. Sur les flancs des montagnes s'étendent d'épaisses forêts de chênes, de hêtres et de conifères.

A une dizaine de kilomètres de Yaïtzé se dressent, sur un nez de promontoire au milieu de la vallée. les ruines informes du vieux château fort de Viénatz, berceau des comtes de Keglevitch. Nous avons vu plus haut avec quelle bravoure l'un des représentants de cette famille hongroise défendait, au XVIe siècle, la forteresse de Yaïtzé contre les assauts des Turcs.

Plus loin, au hameau de Krechevitza, on aperçoit au bord de la route quelques pierres « bogoumiles ». L'une d'elles est ornée du figuré d'un bras en flexion tenant une croix; on y voit également l'image du soleil et du croissant, qui sont les symboles du culte des morts.



DOLNI-VAKOUF.

A 35 kilomètres de Yaïtzé, nous atteignons Dolni-Vakouf et l'extrémité septentrionale d'un long polié qui porte le nom de Skoplié. Cette plaine alluvionnaire, riveraine du Verbas, est longue d'environ 30 kilomètres et constitue un des terrains les plus fertiles de la Bosnie. La culture y est rémunératrice et le bétail de qualité.

La fondation de Dolni-Vakouf, (le « bas Vakouf », pour le distinguer d'avec Gorni ou « haut Vakouf ») est attribuée, par la tradition, à un saint homme du nom d'Ibrahim-Beg qui vivait il y a trois cents ans environ. Ibrahim-Beg était un *hanedan*, c'est-à-dire un grand seigneur. Un *scheikh* d'Asie, longtemps, fut son hôte. Ce scheikh avait l'habitude de se promener la nuit, toutes les nuits, aux environs de la maison sans que l'on sût le but de ces promenades. Le saint homme allait prier Dieu dans un endroit désert, alors que les mauvaises langues soutenaient qu'il courait le guilledou. Ibrahim en voulut avoir le cœur net et, une nuit, le suivit en cachette. Il vit son hôte traverser à pied sec le Verbas qui charriait beaucoup d'eau, mais il n'osa le suivre davantage de peur de se noyer. Le scheikh, l'apercevant, lui dit de venir sans crainte, ce qu'il fit en marchant sur les eaux.

« Puisque tu connais mon secret, je n'ai plus rien à faire ici, lui dit alors le scheikh; je mourrai dans cette nuit et je te charge de construire en cet endroit une mosquée. »

Il advint comme il avait dit. Ibrahim édifia la mosquée, fit capter la source voisine, et comme le terrain était sa propriété, il le donna en vakouf à la mosquée. Bientôt des maisons vinrent se grouper autour de la mosquée et le nouveau village s'appela *Noabad*, ce qui veut dire « Neufbourg » en persan. Plus tard, il y a quelque quatre-vingt-dix ans seulement, la localité prit le nom de Vakouf-Dolni. Parmi les biens vakoufs qu'Ibrahim octroya à sa fondation, un des plus appréciés est resté la belle source qui jaillit encore aujourd'hui sous le premier étage d'une *mekhteb*, ou école musulmane. Ibrahim fit construire également le pont de pierre qui traverse le Verbas sur la route de Bougoïno. Ainsi raconte Tomislav Vukčan [1]. L'épitaphe de la stèle funéraire d'Ibrahim-Beg ajoute que ce bienfaiteur de l'endroit a occupé ses loisirs à copier le Koran... soixante et une fois!

C'est sans doute pour racheter la renommée littéraire de Dolni-Vakouf, qu'au XVIIe siècle le poète bosniaque Potour-Ouskoufi, le plus ancien et le plus connu d'après M. Hoernes, est venu s'y établir, allant souvent rêver à l'ombre des ruines de Prousatz, sous les grands arbres de la forêt.

Peut-être aussi sa muse des vaillantes épopées avait-elle trouvé l'accueil du barde auprès des nobles seigneurs musulmans dont le Skoplié fut, alors comme aujourd'hui, la résidence choisie. Les plus grands noms de la noblesse bosniaque y ont acquis, depuis le moyen âge, des terres féodales parce que ces terres sont très fertiles.

Avec ses enclos de cultures, ses pâturages et ses vergers, le Skoplié est comme vêtu d'un habit d'Arlequin. L'un de ces pâturages, celui de Marcovatcha, à quelques kilomètres de Dolni-Vakouf, a sa légende.

1. In *Wiss. Mitth.*, I, 1893, p. 501.

Cette légende est d'autant plus caractéristique qu'elle symbolise la grande lutte religieuse qui a si longtemps existé entre le chrétien et le musulman. Ici, le chrétien, sous l'héroïque pression du valeureux Marco Kralievitch, lutte contre le musulman Gierzelez Ali, non moins valeureux et puissant.

Gierzelez Ali, s'étant marié, ramenait sa jeune fiancée à la tête d'un cortège nuptial de mille invités. Marco le surprend pour lui voler la jeune fille; un combat s'engage, si meurtrier que les mille invités demeurent sur le carreau. Les deux champions, restés seuls en présence de la jeune mariée, engagent un duel terrible. Marco, sur le point de succomber, s'empare de la jeune fille et s'enfuit. Mais voilà que dans sa fuite il rencontre le ravin profond du Verbas : d'un bond il saute avec son cher fardeau sur la rive opposée et tombe dans une vallée merveilleusement belle. Il tombe d'abord sur un bloc de rocher : le rocher s'attendrit, et, au lieu de se rompre les os, Marco lui laisse seulement l'empreinte de ses deux genoux. Il s'échappe ensuite avec la fiancée de Gierzelez. Moins heureux que son rival, celui-ci tombe dans les eaux du Verbas où il se noie. Le rocher a gardé jusqu'à ce jour l'empreinte des genoux de Marco Kralievitch et la vallée a reçu son nom. (Nikola Barijitch.)

Ces noces sanglantes ne sont pas rares dans les légendes populaires. Nous les retrouverons en Herzégovine.

En suivant vers le sud la plaine allongée du Skoplié, nous rencontrons à 15 kilomètres de Dolni-Vakouf le bourg de plus en plus florissant de Bougoïno (Bugojno). L'arrivée récente du chemin de fer en fera un centre commerçant prospère. Il ne tardera sans doute pas longtemps à augmenter le chiffre de sa population, qui est d'un millier environ, avec un léger excédent de catholiques sur les musulmans et les orthodoxes.

Le bourg s'étale en une rue longue, bordée d'échoppes avec, à l'extrémité nord, quelques maisons européennes. L'une de ces maisons porte comme enseigne : *Hôtel Verbas*. Mais le conseil de revision est venu tenir ses assises à Bougoïno, et le tenancier de l'hôtel nous dit d'une voix plutôt dolente que sa maison est au complet. Il y a bien deux ou trois auberges plus humbles, et sans doute plus intéressantes, dans le quartier du bazar, mais les violoneux et les cornemusards y ont installé leurs bruyants orchestres et s'apprêtent à faire danser très tard la population en liesse.

Le chef de district, fort aimablement, nous dirige vers le poste de gendarmerie où, non moins aimablement, des couchettes nous sont vite préparées. Le poste est assiégé, dans la rue, par la foule patiente des parents et des amis qui attendront la sortie des conscrits. La cour intérieure est remplie d'une bande nombreuse de jeunes Bosniaques, les conscrits, immobiles, accroupis sur les talons. Ils forment trois groupes, correspondant sans doute aux trois confessions religieuses. Des chants se suivent, depuis deux heures que nous les écoutons, en chœur, coupés de silences jusqu'à ce qu'une mélodie nouvelle et un autre texte entraînent les chanteurs avec une ardeur égale. Tout à coup les voix s'éteignent et une clarté s'allume. Deux officiers s'avancent au milieu de la cour dans la tache lumineuse d'une lanterne, et font l'appel des Mouïo, des Marco, des Stiépan et des Niko. On voit des mains qui se tendent pour prendre la feuille distribuée, des taches rouges, blanches qui éclatent sous le reflet trouble de la lanterne, et des saluts militaires qui s'ébauchent avec un *fala!* de remercîment. La cour est vide maintenant. Dans le bazar, des mélodies sans entrain filtrent à travers les portes entre-bâillées. La nuitée est sereine, et de ferme à ferme, dans la campagne, les chiens se répondent et s'excitent de la voix. Sur le balcon du minaret se profile, contre la lune, le muezzin qui chante aigrement la dernière prière en portant ses mains en œillères.... *Heiniou allah sallah! Heiniou allah fallah!...*

Bougoïno est fier de deux de ses monuments religieux, remarquables à titres divers. L'un est la mosquée, élevée il n'y a pas longtemps à la place d'une précédente que la bora avait culbutée. L'intérieur est ornementé de polychromies murales criardes de l'effet le moins harmonieux. Bougoïno n'a pas voulu, sans doute, rester en arrière de sa voisine, la ville de Travnik, où ces peinturlurages sont très goûtés.

L'autre est l'église catholique, la plus grande de Bosnie et la moins nécessaire.

En 1879, lors d'un banquet organisé à l'occasion des noces d'argent de l'empereur François-Joseph, l'idée vint aux convives de marquer cette date mémorable par la fondation d'une œuvre pieuse. Et ils se



VILLAGE DE JEZERO.

dirigèrent incontinent vers le pré voisin pour prendre mesure d'une future église à construire. Comme l'enthousiasme était grand, les proportions du bâtiment devinrent énormes, chacun renchérissant sur la bonne volonté de l'autre. Or, la population catholique de l'endroit n'étant que de quelques centaines, on vit se dresser en 1882 un hall long de 53 mètres, large de 24 et pouvant contenir dix fois le nombre des visiteurs. Lorsque les contributions volontaires furent épuisées, les ressources manquèrent pour les réparations les plus urgentes, avant qu'on eût pu penser à la construction d'un clocher et à une décoration d'intérieur autre qu'un badigeon à la chaux.

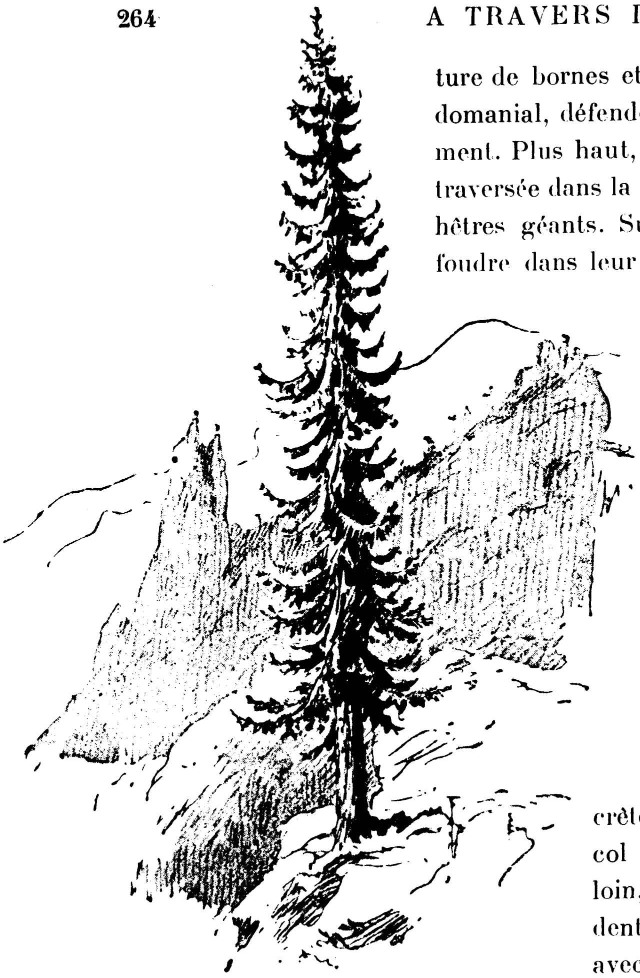
Le curé actuel, fra Mijo Batinitch, est tout à fait dans le mouvement scientifique. Pour corriger l'acoustique mauvaise d'un édifice qui lui donne bien d'autres soucis, il a fait tendre en travers de la nef centrale, à hauteur des chapiteaux, une série de ficelles parallèles destinées à rabattre les ondes vocales de ses sermons dans les oreilles de ses ouailles. L'expérience, au dire de ceux-ci, a réussi, et il faut espérer que les offrandes, plus nettement sollicitées, afflueront suffisantes pour permettre au moins un nouveau crépissage extérieur.

Plus prudente a été la population musulmane du village voisin de Vesela. Les « paroissiens » y ont construit en *robot*, c'est-à-dire en corvée, mais volontaire, une nouvelle mosquée qu'ils viennent d'inaugurer (octobre 1894) en présence des autorités gouvernementales. Il est vrai que le gouvernement les a aidés en leur accordant en subside une certaine somme. Je note également qu'à l'inauguration de cette mosquée Ali Beg Souleïmanpasitch, descendant d'une des plus vieilles familles nobles du Skoplié, a pris la parole pour exprimer, au nom des musulmans, des remercîments à l'administration. Ce même Ali Beg a prononcé un discours lors de l'inauguration de la nouvelle ligne du chemin de fer à Bougoïno.

Le district de Bougoïno s'est montré un des mieux disposés à accueillir les innovations d'ordre agronomique. En 1894, il possédait 30 taureaux de la race de Möllthal, et les primes qu'il avait remportées pour ses produits de la race bovine croisée, s'élevaient à près de 900 francs; douze étalons y étaient à la disposition des éleveurs; la chancellerie du district avait procuré aux paysans environ 200 charrues de divers systèmes perfectionnés, et à chaque village un trieur.

Nous quittons ici la vallée du Verbas, la « vallée des saules », pour suivre, vers l'ouest, la route carrossable de Livno. Au sud, la Radoucha-planina élève à 1 956 mètres ses croupes couvertes d'impénétrables forêts. La route s'engage bientôt dans une gorge sauvage et profondément encaissée. Un torrent se précipite à la lisière de la route et fait marcher quelques scieries et moulins. De hautes parois de rochers se dressent déchiquetées où poussent, au hasard des fissures, d'audacieuses végétations d'arbres. Puis ce sont des collines peu accessibles, couvertes de taillis que règle la dent du bétail pâturant, moutons, chèvres, vaches qui grimpent jusque dans les branchages pour mieux étêter la jeune feuillée. Une ceinture

ture de bornes et des poteaux indicateurs, marqués des initiales du terrain domanial, défendent l'accès de la forêt à ces incorrigibles agents du déboisement. Plus haut, en zigzaguant en de vastes courbes, la route s'est frayé la traversée dans la forêt presque vierge, au milieu des sapins, des chênes et des hêtres géants. Succombant sous le poids des années, ou frappés par la foudre dans leur ascension trop audacieuse vers les nuages, des cadavres immenses gisent sur les pentes et engraissent de leurs dépouilles le sol humide en fermentation.



PICEA OMORICA (PANCIC).

Rarement les nuages quittent ces forêts des crêtes : chargés de l'humidité de la mer, les vents qui soufflent de l'Adriatique viennent buter contre la barrière montagneuse de la Radoucha et de la Plajenitza, où l'humidité se condense en des brouillards persistants et des pluies fréquentes. De temps en temps, les voiles flottants se déchirent, et par le vide que la chute d'un géant a laissé dans le rideau de la route, nous apercevons au loin les vallées et les pentes que la sylve épaisse a comblées et remplies de silencieux mystères.

Nous sommes maintenant à 1 300 mètres d'altitude. Un vent glacial chasse des lambeaux de nuages sur une crête nue et la forêt s'éclaircit. Tout à coup, dans l'entaille d'un col apparaît une vallée basse, large, aride et jaunâtre; plus loin, une autre plaine tachetée de soleil, et à l'horizon occidental, dans un bleuté intense, des chaînes allongées chauves avec des taches buissonneuses comme des lichens. D'un côté, l'exubérance de la forêt sombre, inépuisable de vitalité; de l'autre, la stérilité d'un sol déshérité dans la nudité d'un panorama clair, que le soleil apitoyé semble vouloir réchauffer.

Nous entrons dans la région du Karst et le nom de *velika vrata*, de « grande porte », donné par les indigènes à l'entaille de la crête rocheuse qui forme le col de Kouprech (Kupreš), implique ce sentiment de surprise que le voyageur éprouve au passage des limites de deux régions si dissemblables.

« Où commence la forêt, c'est la Bosnie; où commence la pierre, c'est l'Herzégovine », dit un proverbe indigène. Mais le proverbe descriptif ne correspond pas à la délimitation géographique ni administrative, et la Bosnie revendique une large proportion du Karst.

Le col de Kouprech marque également la limite des eaux du bassin de la Save et, par amplification, de la mer Noire à l'est et de la mer Adriatique à l'ouest.

Avant de pénétrer dans le Karst proprement dit, en quittant les superbes forêts de la Bosnie, je voudrais compléter les notes que j'ai déjà eu l'occasion, au commencement de ce volume (p. 51), de communiquer à propos de l'exploitation des forêts à Oussora [1].

Les forêts de haute futaie sont surtout développées sur les chaînons montagneux formant limite des eaux, tandis que les taillis et les bois buissonneux accompagnent les environs des dépressions. La plupart des forêts des hautes planinas hébergent des arbres géants qui très souvent dépassent 50 et 60 mètres de hauteur avec des diamètres, à hauteur d'épaule, de 1 m. 30 à 1 m. 70.

Les essences forestières les plus répandues sur le territoire des provinces d'occupation nous montrent d'abord, parmi les bois feuillus, les espèces suivantes : le hêtre (*Fagus sylvatica*); le chêne en plusieurs

1. Avec une bonne grâce parfaite, M. K. Hofmann, garde général à Sarajevo, a bien voulu me donner à ce sujet des renseignements complémentaires, car les publications, en ce qui concerne le régime forestier actuel, ne sont point encore nombreuses ni facilement accessibles.

espèces (*Quercus sessiliflora, pedunculata, hungarica, cerris*) ; les érables (*Acer pseudoplatanus, platanoïdes, rotundifolia, tataricum, campestris, monspessulanum*) ; les tilleuls (*Tilia grandifolia, parvifolia, argentea*) ; le frêne (*Fraxinus excelsior*) ; l'orme (*Ulmus montana*); le tremble (*Populus tremula*), les saules, et en majeure partie le *Salix laurea*; le charme (*Carpinus betulus*); les bouleaux (*Betula alba, verrucosa*); les aunes (*Alnus medua, glutinosa*); enfin le châtaignier (*Castanea vesca*). A ces espèces essentiellement constitutives de la forêt, il faut en ajouter quelques-unes dont l'habitat est accidentel et moins répandu : le sorbier des oiseleurs (*Sorbus aucuparia*) ; l'alisier (*Pyrus torminalis*) ; les cornouillers (*Cornus mas, sanguinea*); l'*Ostrya vulgaris*; le noyer (*Juglans regia*), ainsi que toutes les espèces d'arbres fruitiers sauvages ou échappés de culture.



PINUS LEUCODERMIS (ANTOINE).

Parmi les bois résineux, on trouve comme essences forestières principales très répandues : le sapin commun (*Abies pectinata*); l'épicéa (*Pinus Picea*); le pin sylvestre (*Pinus sylvestris*); le pin laricio (*Pinus laricio var. austriaca*), le pin à écorce blanche (*Pinus leucodermis*); le pin de montagne (*Pinus montana*) et l'*Abies omorica*. Ces espèces s'accompagnent en plus ou moins grande abondance de l'if (*Taxus baccata*), et le genévrier (*Juniperus communis*) croît un peu partout sur les terrains avares et de vaine pâture.

En ce qui concerne la répartition topographique des essences forestières, on peut distinguer plusieurs zones, caractérisées par la prédominance et l'association des principales espèces. Le nord de la Bosnie, région montagneuse dont les teintes hypsométriques varient, en moyenne, de 100 à 800 mètres d'altitude, appartient aux bois feuillus. On y voit le chêne prédominer dans toutes les expositions ensoleillées, sur les versants est et les versants sud, alors que le hêtre préfère les expositions plus ombragées du nord et de l'ouest. Les futaies régulières de chêne y couronnent encore les sommets des plus hautes élévations du terrain. Toutes les autres essences feuillues forment, dans les futaies de chêne et de hêtre, des enclaves plus ou moins grandes, ou se trouvent en mélange avec eux. Parfois elles constituent également des massifs ou des bouquets sans mélange : c'est ainsi qu'on trouve le tremble et l'aune le long des cours d'eau, le saule, le frêne associé au chêne sur les coteaux, ainsi que le châtaignier dans les districts de Tsazin et de Banjalouka où il constitue d'assez grandes futaies homogènes.

Il faut signaler spécialement, dans cette région, la présence du tilleul argenté et du tilleul à grandes feuilles.

Cette zone est suivie, vers le sud, de la région centrale, également montagneuse, mais où les montagnes atteignent des altitudes plus considérables. Les pentes se couvrent là d'essences forestières régulières jusqu'à 1 600 mètres en moyenne.

Dans cette zone, le chêne n'est prédominant que dans les forêts au pied des montagnes; le hêtre devient la principale essence dans les vallées, mais il peut s'élever jusque dans les plus hautes zones, au détriment, il est vrai, de ses conditions de croissance. Au-dessus du chêne, l'orme et le frêne continuent avec le hêtre, et le sapin fait son apparition avec l'épicéa, formant déjà des futaies régulières assez étendues. On trouve également, sur les collines des contreforts, des futaies de pin sylvestre, soit régulières, soit mélangées avec le pin d'Autriche. Celui-ci monte jusque dans les plus hautes expositions.

Au sud de cette région forestière, une troisième zone est caractérisée par la prédominance du sapin et de l'épicéa. Le hêtre y préfère les vallées fertiles et ombragées, tandis que plus haut on ne le rencontre qu'en proportion très secondaire. On y trouve encore des forêts mélangées de frêne, d'orme et de tilleul. L'érable y monte avec les conifères jusque dans la zone forestière la plus élevée (1 600 à 1 800 mètres). Les dépressions, notamment dans le bassin de la Drina, possèdent le *Picea omorica*. Le *Pinus leucodermis*

trouve dans la haute montagne de cette zone son véritable terrain de prédilection, alors que le hêtre et le pin d'Autriche n'y viennent que dans de mauvaises conditions de développement.

La forêt bosniaque, comme toutes les forêts d'Europe, redoute l'invasion de certaines espèces entomologiques. Les forêts de conifères sont exposées aux ravages des tomicides, mais on n'a pas signalé jusqu'à présent de dégâts extraordinaires. En 1888, les forêts de chênes et de hêtres dans la région de la Save ont eu à souffrir sensiblement du développement anormal d'un champignon xylophage.

Mais ces dégâts sont insignifiants à côté de ceux que peut faire le bétail par l'abroutissement, dans toutes les parties du pays où la forêt n'est pas mise en défends, ou insuffisamment surveillée. Depuis 1882, et surtout à partir de 1890, le service forestier a été complètement organisé; la réglementation forestière ottomane, d'abord prise comme base des réglementations nouvelles, a été modifiée entièrement. La loi ottomane avait frappé les délits forestiers de pénalités tellement fortes qu'elles venaient à compromettre l'existence économique du délinquant. Les ordonnances de 1890 consacrent bien, elles aussi, des pénalités pour les délits forestiers commis sur les domaines de l'État, mais elles abandonnent au jugement de l'autorité du district l'application d'une peine dans les limites d'un minimum et d'un maximum, avec le principe de l'équivalence des amendes et de la contrainte par corps en cas de non-payement ou d'impossibilité de payement.

Sous le régime ottoman, les incendies de forêts étaient chose des plus communes. Non seulement les paysans, mais les soldats y mettaient volontiers le feu, parce que la forêt les gênait, ceux-là pour étendre leur domaine agricole ou de pâturage, ceux-ci pour empêcher les insurgés et les brigands de s'en faireun lieu de refuge. C'est ainsi qu'en 1852, pendant la campagne d'Omer Pacha contre le Monténégro, des forêts de conifères très étendues le long de la frontière actuelle de l'Herzégovine furent livrées aux flammes. Plus d'une forêt, avoisinant quelque point stratégique ou de grande communication, subit le même sort [1].

En vertu de la loi forestière actuelle, si l'incendiaire d'une forêt n'est pas découvert, la commune devient responsable; elle est, de plus, obligée d'entourer la partie détruite d'un enclos permanent, à la conservation duquel elle doit veiller jusqu'à la reconstitution suffisante du domaine.

Les incendies ont diminué depuis que l'application de cette mesure répressive s'étend à la collectivité. Enfin, le droit aux dommages-intérêts est indépendant de la pénalité et le montant en est fixé par l'administration du district, sur enquête établie par le personnel forestier. L'introduction de la contrainte par corps, sous la forme de corvée forestière appliquée en cas de non-payement de l'amende, a l'avantage d'imposer au non-solvable une égale attention, et de lui enlever en quelque sorte le privilège du délit et la prime à la pauvreté.

Est également aboli le système de la dîme forestière. La délivrance gratuite du bois aux villes et aux communes ainsi que le droit charbonnier sont rayés de la liste des servitudes domaniales. Toutefois, pour le bois à brûler et de construction, les bois morts et les essences de moindre valeur sont mis à la disposition de la population sous certaines conditions. La demande doit en être faite chaque année de janvier à mars. Pendant l'été, le personnel forestier contrôle le bien fondé des demandes, et en automne ou en hiver, les coupes désignées peuvent être abattues par les ayants droit.

J'ai dit ailleurs que l'indigène n'avait généralement pas l'habitude de faire des provisions de fourrages et que la forêt lui remplaçait, non moins généralement, la prairie et la vaine pâture. La récolte de la feuille morte pour litière n'est point d'usage; par contre l'abroutissement devient parfois une nécessité péremptoire et lorsque, dans les années de disette et d'insuffisance du rapport des prés, la famine menace le bétail, les défends sont levés pour certains bois. Des mesures spéciales règlent le droit d'abroutissement dans les forêts domaniales pour les troupeaux en cheminement commercial.

Le plus redoutable ennemi de la forêt est la chèvre. L'administration est, jusqu'à un certain point, obligée à lui faire la part de la forêt; mais elle essaie d'en restreindre le nombre par un impôt plus fort que

1. K. Hofmann, *Die Entwickelung des Forstwesens in Bosnien-Hercegovina*, 1894, p. 2.

l'impôt proportionnellement dévolu aux autres animaux domestiques de rapport. Le mouton ne paie un impôt de 10 kreuzers par tête qu'à partir du dixième. La chèvre paie un impôt de 20 kreuzers par tête jusqu'au dixième, de 25 kreuzers du dixième au cinquantième et de 50 kreuzers au delà du cinquantième. Dans le Karst, et plus particulièrement du côté de Livno, le bétail étranger, c'est-à-dire venant de Dalmatie, devient plus dangereux que le bétail indigène. Sous le régime ottoman, en effet, les localités frontières de Dalmatie jouissaient d'un droit de pacage et de coupe de bois sur territoire bosniaque qui constituait plus tard une sorte de servitude. Des troupeaux nombreux de moutons et de chèvres surtout viennent encore, tous les ans, exercer ce droit qui n'a pu être aboli, mais qu'on a essayé de restreindre dans l'intérêt même des forêts renaissantes. Une commission bilatérale mixte, nommée en 1881, a réservé à l'administration de Bosnie-Herzégovine la faculté de mettre en défends telle superficie de ces forêts jugée nécessaire, jusqu'à ce que le bois soit devenu défensable suffisamment pour ne plus être exposé à disparaître entièrement sous la dent des troupeaux de Dalmatie.

Cette mise en défends a, du reste, été appliquée ailleurs que dans les districts de la frontière dalmate. Autant qu'il importait de ménager, à certaines régions pauvres en pâturages, des bois déterminés pour l'abroutissement, autant il fallait restreindre une pratique trop familière à l'indigène dans le reste du pays. Jusqu'en 1894, l'administration avait mis en défends 40 561 hectares de superficie forestière. Dans ce chiffre sont compris les terrains affectés aux essais de reboisement dont l'expérience a été tentée, jusqu'à présent, en quelques endroits du territoire d'occupation.

La mise en défends produit visiblement de très beaux résultats, pourvu que la surveillance soit efficace. Il faut du temps, en effet, pour faire entrer dans le jugement et les mœurs de l'indigène ce respect de l'arbre auquel il n'a guère été accoutumé jusqu'à ce jour. Un exemple des bienfaits de ces mesures prohibitives peut se voir, entre autres, dans une forêt renaissante de chênes aux environs de Domanovitch dans la basse vallée de la Narenta, en plein Karst.

Quant aux tentatives de reboisement, elles n'ont pas encore dépassé de beaucoup la période des essais. J'ai connaissance de plantations nouvelles d'essences forestières dans le bassin des sources du Bistrik près de Sarajevo, à Varech dans la vallée de la Stavnia, et dans les districts de Joupaniatz et de Glamotch avoisinant celui de Livno.

Pour les reboisements dans les montagnes de Varech, on avait à tenir compte de ce que la forêt peut être défendue à la chèvre, mais non au mouton ni à la vache qui ont libre accès à l'abroutissement. On résolut d'entourer chaque jeune plant de pieux assez solidement fixés pour que le bétail ne puisse les extirper. On y a planté surtout du pin sylvestre et du pin noir, tandis que dans l'Herzégovine on plante de préférence de l'*acacia* et de l'*ailantus* (K. Hofmann). D'après le baron Pitner, ancien sous-préfet de Livno et qui, très au courant de la question en ce qui concerne son district, s'est appliqué à enrayer le déboisement progressif dans son ressort, le reboisement du Karst ne saurait être obtenu qu'avec les conifères appropriés, les bois feuillus ne se prêtant pas à la nature du sol.

Il y a quelques années, une réunion d'hommes du métier s'est tenue à Joupaniatz, et le résultat de la conférence a été une forte demande de crédits pour le reboisement de la région. L'administration a accueilli la demande, et il n'est pas impossible que ces premières tentatives de reconstitution de la forêt dans le Karst deviennent le point de départ de la grande œuvre du reboisement général, dont les partisans ardents vantent les bienfaits, et dont les opposants contestent la possibilité.

Les modifications au régime forestier, l'agrandissement du domaine boisé et la régénération des taillis sont de date trop récente et d'une étendue trop restreinte encore, pour que les effets s'en fassent sentir dans le régime des eaux courantes et les chiffres météorologiques. Il faut avant tout que la surface dénudée du Karst parvienne à se couvrir d'une nouvelle couche d'humus pour retarder l'infiltration, aujourd'hui rapide, des eaux dans le terrain calcaire fissuré à l'excès. Ce résultat ne saurait être obtenu qu'au bout d'un laps de temps considérable.

J'ai eu l'occasion, il y a quelques années, d'étudier la question du reboisement des montagnes dans le Turkestan russe, et j'ai été frappé des résultats inattendus auxquels on peut arriver avec de la méthode

d'abord et de la persévérance ensuite [1]. Les conditions y sont différentes de ce qu'elles sont dans le Karst, notamment en ce qui concerne la présence, encore, d'une couche de terre ulmique ou simplement meuble. Mais la méthode du procédé peut être la même dans les deux régions, en ce sens que le choix des espèces affectées au reboisement peut être déterminé par des expériences préalables, avant d'entreprendre d'une façon définitive, et sans crainte de mécomptes, la replantation en grand. L'établissement de grandes pépinières de peuplement aussi devient nécessaire; et si, considérant l'œuvre de reboisement comme une des plus importantes tout en étant une des plus dispendieuses, on veut mettre à son service tous les facteurs adjuvants, il serait bon d'inculquer à l'indigène de la nouvelle génération, dès l'école, le respect de l'arbre. On peut prendre modèle sur les Américains qui le font depuis longtemps pour leurs jeunes écoliers (*arbor's day*) [2].

On arrivera sans doute, à la longue, à convaincre la population indigène future des dangers croissants de leur imprévoyance. Il faut espérer que ces enseignements auront plus de succès que n'en remportèrent, dans le temps, les Franciscains, alors que l'un d'eux constate, dans les termes suivants, l'inutilité de leurs efforts : *Neque putes a nobis religiosis et gubernio et nostræ genti meliora non recordari de conservatione deque silvarum inplantatione; sed surdis canere frustra est....*

Que si nous voulons savoir les causes de la nudité et de la calvitie de ce paysage que nous avons aperçu tout à coup par l'entaille du col de Kouprech, le même auteur nous renseigne avec des reproches mal contenus : *Succensiones integrarum silvarum ad effectum miserabilis inseminationis frumenti, excisiones interminabiles pro parandis carbonibus proque excoquenda calce, excisiones item indiscretissimæ arborum et ramorum ad paranda culmina tempore hiemali animalibus porrigenda; his cum adjunxeris fabricationes permultas hoc nostro tempore efformatas, tumque interminabiles sepes : jam habebis plenam causam, cur nostri montes collesque horrida calvitie laborent.* Et M. Hoernes, qui rapporte ce propos du moine franciscain [3], ajoute qu'en présence de ces accusations, nous sommes autorisés à démentir la fable surannée d'après laquelle la dénudation de la Dalmatie et de l'Herzégovine serait l'œuvre des Vénitiens. La tradition, en effet, veut que les Vénitiens aient trouvé ces régions couvertes de forêts si belles qu'ils avaient coutume d'y venir chercher les mâts de leurs navires.

Voici Kouprech, là-bas au fond du vallon, chétif village grelottant de froid durant la majeure partie de l'année, et mal garanti de la tempête du nord-est, la terrible *bora*. Lorsque des tourelles de défense, aujourd'hui en ruines, et une enceinte en palissades, maintenant disparue, lui donnaient une apparence de fortin, on l'appelait pompeusement *grad*, c'est-à-dire « forteresse ».

Des hauteurs du col que fouettent encore des lambeaux de nuages, nous dévalons vers la plaine par les lacets ingénieux de la route nouvelle. La température glaciale nous fait grelotter en dépit de l'heure méridienne.

Dans une petite « restauration », mais propre, le patron s'apprête, avec son opulente épouse — ils sont Dalmates, — à remplacer les clients absents en mangeant le menu du jour. Nous nous substituons aussi volontiers qu'eux à cette besogne. Lorsque je lui demande la note à payer, il me donne un chiffre tellement faible que je soupçonne une erreur d'omission, et je le lui fais observer. Il n'a pas l'air de savoir, puis se ravise et me demande le triple. Cette fois-ci, assurément, il a fait erreur!

C'est jour de marché. Une trentaine de campagnards, dans leurs costumes bariolés des grands jours, sont venus à la « ville », qui pour leurs affaires commerciales, vente d'un mouton, d'un porc, d'une botte

1. G. Capus, *A travers le royaume de Tamerlan*, A. Hennuyer, 1892, p. 239.

2. MM. Avelot et de la Nézière racontent, dans leur récent voyage au Monténégro, une anecdote qui caractérise la façon de penser des populations du Karst à l'égard de l'Arbre. « Un jour à Danilograd, le prince Nikita distribua les rôles incombant à chacun dans la reconstitution des vignobles et des plants d'oliviers : chaque soldat habitant un pays cultivable devait planter 200 ceps de vigne, ceux qui planteraient 2 000 ceps seraient exempts d'impôts pendant dix ans; un commandant de brigade devait planter 20 oliviers, un capitaine 10, un officier ou porte-drapeau 5, un sergent 2 et un caporal 1 de ces arbres. Les effets en furent bons, beaucoup trop bons encore; afin de prouver leur dédain pour tout ce qui n'était ni olivier, ni vigne, ni mûrier, ni sumac, ils suivirent à la lettre le précepte de saint Matthieu : *tout arbre qui ne porte pas de fruit doit être coupé et mis au feu*, et détruisirent un nombre considérable d'acacias que le gouvernement avait fait planter à grands frais pour ombrager la route. »

3. *Dinarische Wanderungen*, note de cap. 283.

de foin ou d'une falourde; qui pour l'achat d'une barre de fer, d'une livre de sel ou d'une paire de chaussures; d'aucuns pour, simplement, causer avec les amis dans le *doutchan* en lichant un quarteron de vin ou d'eau-de-vie, la cigarette à la bouche, et en écoutant le jeu sans fin d'un ghouzlar.

J'aperçois assis contre un mur un jeune berger commis à la garde de deux moutons. Il charme son attente de l'acheteur en soutirant des mélodies très simples à une flûte double, bien curieusement ornée d'encoches au couteau et de petites perles blanches et noires incrustées. Son ahurissement égale sa satisfaction lorsque je lui en propose l'acquisition à la place d'un mouton, et ses yeux brillent davantage que les deux piécettes blanches contemplées avec amour. Il les noue au coin d'un mouchoir dans le portefeuille de sa ceinture de cuir.

L'art sculptural sur bois de ces primitifs ne dépasse guère l'habileté de l'encoche faite à l'aide d'un couteau grossier et court, de forme catalane. Je parle ici de l'art décoratif par la ciselure, et non de la fabrication d'objets en bois.

Il n'y a guère de paysan, en effet, ni de pâtre qui, durant les longues soirées d'hiver et sur les alpages, n'occupe ses loisirs à tailler dans le bois des cuillers, des vases, un bahut même ou un rouet. La vallée de la Biéla, dans le voisinage de Konitza, est réputée pour ses objets taillés dans le bois et ses bahuts. J'ai vu à Livno des femmes faire usage de très singuliers fuseaux, grands, longs, élargis en palette et sculptés à la gothique avec des ornements en encoche. Mais les sculpteurs sur bois se comptent et leurs produits artistiques sont si rares, qu'on cite comme curiosité tel fauteuil en bois, de Mokro dans l'Herzégovine, dont les pieds et les bras sont simplement sculptés à l'imitation des membres humains du même nom [1]. M. Fiala figure également, à titre de curiosité [2], les sculptures sur bois d'une cornemuse qui représentent des scènes de chasse au lièvre, avec un bonhomme en chapeau rond épaulant son arme, qui peut être un fusil aussi bien qu'une arquebuse, avec des arbres très schématisés et des bêtes indiquées au contour. Le tout est gravé plutôt au trait, au pointillé et à l'encoche, et l'objet semble remonter au siècle dernier.

C'est au moyen d'encoches, disposées d'une façon déterminée le long d'un bâton de coudrier ou de frêne, que les pâtres, et naguère les paysans, se confectionnaient et se confectionnent encore de véritables calendriers. Ordinairement les pâtres s'en vont avec le bétail dans la montagne à la Saint-Georges (5 mai), pour rentrer vers le 7 novembre, le jour de saint Demetrius [3] (Mitvovdan). Or, avant de partir, ils vont demander au franciscain ou au pope, qui la leur indique pour plusieurs mois à l'avance, la suite des jours de fête, dimanches et jours ordinaires.

Chaque jour, suivant sa valeur, est marqué d'un signe en encoche déterminé, et au bout de la semaine le calendrier est raccourci de la longueur vécue.

M. Delitch cite d'autres exemples très intéressants de ces règles de calcul, qui portent le nom de *ravoch*. Le paysan, ne connaissant ni chiffres ni écriture, s'en sert pour l'établissement de ses comptes, et souvent comme billet de créance. Un bâtonnet de coudrier de forme quadrangulaire est fendu sur une certaine longueur, de façon à laisser en bas une sorte de manche; puis l'une des moitiés est détachée pour être remise au débiteur, alors que le créancier garde l'autre moitié avec le manche. Toutes les unités de prêt sont marquées en encoche ou en trait sur les deux moitiés accolées, de sorte que les contestations deviennent pour ainsi dire impossibles.

Ainsi encore procèdent les paysannes qui reçoivent des étoffes à teindre. Les deux moitiés du bâtonnet ayant reçu simultanément des encoches qui se correspondent, l'une des moitiés, appelée « poule », est attachée à l'étoffe, l'autre, appelée « poulet » (*pilé* en yougo-slave), est remise au propriétaire. Après la teinture, c'est à la correspondance des signes sur les moitiés du bâtonnet rapprochées

1. Figuré dans Dr Hoernes, *Din. Wanderungen*, p. 124, et Fiala, *Mitt. Anthrop. Ges.*, Wien, 1882, fig. 5, p. 88.
2. *Wiss. Mitth.*, III, p. 573.
3. Le peuple désigne sous le nom de *babine houke* l'époque du 17 février au 9 mars. La traduction du mot est « plainte de la vieille ». La légende veut qu'une vieille femme, confiante en l'apparition du beau temps avant la Saint-Georges, s'obstina à conduire ses chèvres dans la montagne avant le terme traditionnel. Elle fut surprise par la neige et périt avec ses chèvres. (Markovitch, *Wiss. Mitth.*, I, p. 484.) N'est-ce point là, sous forme de légende, une loi devenue inviolable par l'opiniâtreté avec laquelle l'indigène s'attache à la coutume admise?

que chacun reconnaît sa propriété. Au fait, n'avons-nous pas adopté le même système en détachant d'une souche et en écornant irrégulièrement le bord de nos mandats de poste, obligations, valeurs, etc.?

Un jour M. Delitch, qui est directeur d'école à Gatzko, rencontre du côté de Tchaïnitza un Bosniaque avec un chariot chargé de briques. Il lui demande le chiffre de son chargement. Le charretier tire de sa ceinture un bâtonnet d'une longueur de 20 centimètres environ, le consulte et répond qu'il a chargé 1 678 briques. Le bâtonnet portait les signes suivants : XXXXXXXXXXXXXXXXIIIIIIIı.... Trouvez la clef et faites l'addition!

Dans ces montagnes rudes et dénudées que fouettent tantôt les pluies, le vent et les tempêtes, et que brûlent ensuite les chaleurs intenses, les pâtres mènent durant des mois une existence de sauvage et de bête à bon Dieu. Ils gîtent sous l'abri d'un arbre ou d'un rocher et vivent du produit de leurs troupeaux. Parfois, comme aux temps préhistoriques qui sont les temps actuels des tribus sauvages, ils ont recours au frottement de deux bâtons de bois pour se procurer du feu.

Une des particularités de leurs mœurs est l'usage très répandu, au dire de Mme Miléna Zouka, d'un langage spécial, sorte d'argot, qu'on appelle le « langage des chèvres ».

Cet argot est employé également, en manière de badinage, par les indigènes des villes. En voici un exemple [1] : *Dobro jutro* (bon jour), se dit en langage des chèvres : *adoabro ajuatro*; ou bien *dedonjedebronje dejunjedetronje*; *fidofibronje fijufitronge*; *idosbros ijustros*; *ododobrod ojudotrod*, etc. On s'aperçoit de suite qu'en noyant le corps du mot dans un cadre de préfixes et de suffixes tout à fait arbitraires, de même assonance ou identiques, on peut varier à l'infini ces sortes de cryptophones. Nous avons un exemple du même procédé dans cet argot parisien spécial qu'on appelle, je crois, le *loucherbem* ou argot des bouchers de la Villette. On sait que le mécanisme en est très simple : le mot de *boucher* reçoit le suffixe *lem*, dans lequel on fait l'échange de la consonne *l* contre la première consonne *b* du mot fondamental.

A Kouprech, un excellent et jovial *loucherbem*, les manches retroussées jusqu'à l'épaule, m'intéressa vivement. Il voulait à toute force, et en riant, me faire acheter la moitié de son étal parce que je lui avais demandé la permission de dessiner son bras. Ce bras, en effet, était tatoué en bleu d'une série de dessins très curieux : croix, soleils, cercles ponctués, sabre, initiales, etc., dont la succession lui descendait jusqu'au poignet. J'avais déjà remarqué des tatouages de ce genre sur le haut de la poitrine, sur l'avant-bras, le poignet et le dos de la main chez des femmes et des jeunes filles à Sarajevo (manufacture de tabac), ainsi que chez des paysannes des environs de Travnik. La plupart de ces tatouages ont une vieille signification religieuse.

Il est assez rare, en Europe, de rencontrer des tatouages qui relèvent de préoccupations d'ordre religieux. Leur présence en Bosnie-Herzégovine est d'autant plus curieuse que la coutume paraît ne pas avoir existé parmi les vieux Slaves.

J'ai déjà donné ailleurs [2] le résultat de quelques observations que j'ai faites sur ce sujet; je signale également à l'ethnographe les études très bien illustrées et documentées que MM. Glück et C. Truhelka ont consacrées à ces variantes de l'art épigraphique sur la peau humaine [3].

Les figures fondamentales ornementatives sont la croix latine, le cercle et, par une association des deux, la croix auréolée; ensuite le point et peut-être le croissant, que l'on peut ramener d'ailleurs au cercle. Dans les dessins les plus compliqués, les croix auréolées se suivent avec des croix simples ou à branches fourchues, des auréoles, des lignes barrées en échelle, etc.

La complication résulte de la répétition, l'une dans l'autre, de ces figures, de la surcharge en unités de trait et de l'étendue de la surface cutanée mise à contribution. Les endroits du corps choisis pour ces tatouages sont, par ordre de fréquence : l'avant-bras jusqu'au poignet et jusque sur le dos de la

1. *Wiss. Mitth.*, I, p. 487.
2. G. Capus, *Tatouages en Bosnie-Herzégovine*, in *Bull. Soc. d'Anthropologie de Paris*, IX, 1894.
3. Dr L. Glück, *Die Tätowirung der Haut bei den Katholiken Bosniens und der Hercegovina*, in *Wiss. Mitth.*, II. p. 455; Dr Ciro Truhelka, *Tetoviranje Katolika u Bosni i Hercegovini*, in *Glasnik zemal. Mus.*, 1894, II.



TATOUAGE DES FEMMES CHRÉTIENNES DE BOSNIE.

main, la poitrine à hauteur de l'articulation claviculaire, le bras, et rarement le front. La poitrine n'est ornée, le plus souvent, que d'une croix à branches fourchues, auréolée ou non. Ce sont bien, eu égard à la coupe du vêtement bosniaque, les parties du corps qui, tout en étant couvertes, se découvrent le plus facilement par l'entre-bâillement de la chemise et le retroussement de ses amples manches.

Ce fait, futile en apparence, est à remarquer parce qu'il est l'indice de la signification des tatouages. Le tatouage, en Bosnie-Herzégovine, est une profession de foi religieuse hautement affirmée par des signes extérieurs indélébiles.

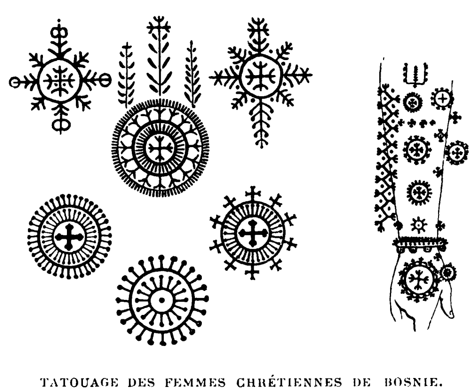
Il s'est trouvé un temps, à l'origine sans doute de la coutume, où le besoin s'en est fait sentir pour marquer d'un signe différentiel le fidèle à la foi des ancêtres d'avec le renégat.

Ce sont, en effet, les seuls chrétiens qui ont conservé et pratiqué le tatouage. Toutefois, alors que les musulmans s'abstiennent entièrement, les orthodoxes le pratiquent bien plus rarement, leurs dessins sont moins fioriturés, et on n'en rencontre des exemples que dans les contrées où leur cohabitation avec les catholiques est plus étroite (Dr Glück). Ce sont les femmes qui se soumettent de préférence à cette ornementation, en somme assez douloureuse, de la peau, et il n'est guère de paysanne catholique qui, dans le temps, n'ait affronté l'opération à l'âge de jeune fille.

A quelle époque l'usage de se tatouer a-t-il pris naissance en Bosnie-Herzégovine? D'après M. Glück, les vieux Slaves ne le pratiquaient pas plus que ne le pratiquent aujourd'hui les tribus slaves en dehors de la Bosnie. D'après M. Truhelka, le tatouage existait chez les anciennes tribus illyriennes, et il se peut que les premières tribus slaves venues en Bosnie l'aient adopté de leurs devanciers. Dans ce cas, l'usage de se tatouer, chez les Bosniaques yougo-slaves, remonterait au delà des grandes luttes religieuses du XIIe et du XIIIe siècle, sans perdre toutefois sa signification d'une profession publique et hautement affirmée de la foi chrétienne.

Quoi qu'il en soit, le signe cruciforme se détachant en couleur sur la peau est encore aujourd'hui une sorte de marque de ségrégation et de distinction religieuse.

Déjà, cependant, la mode du tatouage évolue et perd de sa vieille signification. Le dessin religieux passe au figuré de ces emblèmes tendrement héroïques ou loyalistes que nous retrouvons sur le bras du matelot, du forain, du débardeur, etc., de nos pays d'Europe. C'est ainsi qu'on peut voir s'étaler sur les bras et la poitrine d'anciens soldats bosniaques catholiques l'aigle bicéphale, armoriée et couronnée; ou bien le cœur, sur le croisé d'une croix et d'une ancre, avec, au milieu, le nom de l'individu, la date de sa naissance et le numéro du bataillon. Les tatouages de cette deuxième catégorie n'ont pas grand intérêt; ils indiquent toutefois la persistance d'une mode bien autrement significative au moyen âge.



TATOUAGE DES FEMMES CHRÉTIENNES DE BOSNIE.

Voici, d'après M. Glück, le mode opératoire et la composition de la substance tinctoriale. Celle-ci est le plus souvent une pâte faite de résine de conifère malaxée avec du noir de fumée de même origine, ou bien encore du noir de fumée délayé dans de l'eau. La pâte est appliquée sur la peau, tendue, à l'aide d'un bâtonnet de bois épointé traçant le dessin à tatouer. La trace faite, les piqûres rapprochées et multipliées d'une aiguille, enveloppée de ficelle jusque près de la pointe, introduisent la matière colo-

rante sous l'épiderme; un bandage appliqué est enlevé au quatrième jour. La peau, lavée et nettoyée, garde dès lors le tatouage avec sa teinte bleu de Prusse caractéristique.

Plus rarement on se sert de poudre à canon comme colorant.

L'opération est pratiquée par des vieilles femmes expertes, à moins que les jeunes filles ne se rendent ce service réciproquement. Elle se fait de préférence les dimanche et jours de fête, au sortir de la messe, autour de l'église : sans doute une réminiscence encore des temps jadis, alors que la solidarité religieuse avait besoin de s'affermir pour une résistance commune.

Dans cette vallée de Kouprech, qui est plus exactement un haut plateau de 1 160 mètres d'altitude, d'autres témoins des époques anciennes subsistent, éparpillés en nombre sous forme de pierres tumulaires, plaques ou monolithes ornementés des tombes bogoumiles ou du moyen âge, débris de l'époque romaine et tumuli sans enseigne et parfois sans restes figurés.

Cette région est pleine encore de souvenirs brumeux du moyen âge. La légende prétend (Dr Hoernes) que les ruines de Sterjaï (Strzaj), ou forteresse des Hongrois, sont celles d'une ville immense qui n'aurait pas eu moins de 40 000 habitants. Sans doute la contrée fut plus prospère en ces temps anciens, alors que la montagne était moins dénudée et le sol moins avare.

Le soleil nous fait risette maintenant dans la steppe de Kouprech. C'est bien la steppe telle que je l'ai vue chez les Kirghizes du côté de l'Ala-taou dzoungarien, et il ne manque à la similitude que l'*aoul* hospitalier et la file des chameaux de la caravane grandis par le mirage.

Au milieu de la plaine se dresse un échafaudage qui est bel et bien une tribune pour les courses de chevaux. La piste a 3 200 mètres de tour, et régulièrement, tous les ans, à l'époque de la distribution des primes au concours de chevaux, des courses ont lieu et s'accompagnent de fêtes champêtres qui mettent toute la contrée en liesse. Les autorités des districts d'alentour y assistent et, en 1893, le fils du ministre a pu admirer à Kouprech... une illumination et un feu d'artifice!

A gauche, la rivière Miliatch nous accompagne en de tortueux méandres jusqu'au bas du thalweg. Là, elle rencontre une barrière qui ferme la plaine vers le sud-est, et disparaît dans une fissure du sol.

Cependant, après quelques kilomètres d'un parcours souterrain, elle apparaît à nouveau sous le nom de Chouitza, traverse à jour une autre dépression, le Douvansko-polié, pour disparaître une seconde fois vers le sud-est dans un gouffre situé au pied d'une longue chaîne bordière. Encore une fois elle jaillit en source puissante dans le Bouchko-blato qu'elle parcourt vers le sud-est sous le nom de Ritchina, et s'engouffre définitivement sous une des chaînes dinariennes qui séparent le polié de la mer Adriatique. Cette rivière est un exemple caractéristique de ces cours d'eau du Karst qui, perçant le squelette des longues chaînes pour être conduites vers la mer, reparaissent en des sources puissantes qui sont des rivières vieilles. Parcourant les entrailles des montagnes, ces rivières sont comme les artères profondes d'un organisme pétrifié qu'elles n'arrivent à faire vivre que par des frissons du sol simulant des tremblements de terre.

Ces mouvements sismiques ne sauraient, toutefois, être de grande étendue. Voici ce qu'en dit, à propos de la Miliatch-Ritchina, le schématisme des Franciscains, cité par M. Hoernes (*loc. cit.*, p. 283) : *Vorago, etsi magno hiatu donata, non tamen semper confluentes ex Duvno aquas absorbere potest ut eas in Buskoblato exmittat; tumque temporis in ipsa voragine horribilia audire est velut tonitrua totumque collem magno tremore concussum veluti eversionem minari.*

Il se peut que des différences de pression considérables s'établissent aux différents niveaux de la conduite souterraine supposée pleine, et formant tonneau d'Archimède; il se peut qu'au moment des grandes eaux ces pressions produisent des dislocations partielles, se répercutant jusqu'à la surface, mais les différences de niveau aux deux extrémités et les allures de la source en aval ne sont pas telles, qu'on puisse réellement attribuer à la rivière souterraine l'origine d'un véritable tremblement de terre. Telle n'est cependant pas l'opinion des gens du pays et je rappellerai la légende que j'ai rapportée plus haut (p. 201) de cette reine des environs de Trebinié qui fit boucher une source à l'aide de couvertures et d'étoupes. Il en résulta un tremblement de terre durant trois jours, jusqu'à ce que les eaux eussent trouvé d'autres issues après avoir fait éclater la terre.

Nous longeons maintenant le pied de la montagne Malovan, encore parsemée de touffes d'arbres. Au fond, lui faisant suite vers l'ouest, se dresse la Borova Glava, une barrière montagneuse, chauve et morne, de sinistre réputation. Malheur au piéton que la neige drue ou la bora surprennent dans cette solitude sans abri, la bora violente et assassine plus que le *haïdouk* de l'épopée et du passé d'hier!

A gauche, le village catholique de Chouitza (Šuica) et le vaste Douvansko-polié, que domine le village sobre et travailleur de Joupaniatz (Županjac).

La route prend la Borova Glava de flanc, monte sur un plateau où jaunit maintenant une herbe folle, puis escalade le col de Pototchani.

Un de mes grands plaisirs a toujours été de galoper vers le point culminant d'une passe pour satisfaire la curiosité croissante de l'au-delà. Les surprises y sont fréquentes, y compris l'attente déçue.

Du haut du col de Pototchani, d'un coup se découvre vers l'ouest une plaine noyée dans une buée bleuâtre. Des montagnes aux crêtes ondulées montent comme les vagues d'une mer figée, violettes et bleues, fines pellicules à l'horizon. Plus près, la couleur isabelle des chaînes aux arêtes craquelées du Karst domine et des taches verdâtres y courent avec des rayures comme des broderies. Au pied de la passe sur la steppe jaune que nous venons de traverser, avec la rangée décroissante des poteaux du télégraphe, une hutte bosniaque s'abrite dans un coin de sapinière. Au loin, des points noirs tournant sur une plaque jaune : chevaux battant le blé.

La mélancolique désolation règne aux alentours, et le vent, frôlant les herbes et le sol caillouteux, pleure un chant monotone.

Au sommet de la passe, sous un abri en planches, deux fillettes sont occupées autour d'un feu fumant âcrement. Aux rares passants, elles préparent une petite tasse de café et remplissent la musette aux chevaux qui soufflent de la montée dure. Lioubouchka a sept ans, est-ce bien des printemps? et des yeux de braise. Elle file timidement près de l'âtre pendant que sa sœur aînée court vers le ravin, à la maison du père, chercher l'orge aux bons chevaux. De grands nuages s'accumulent sur la barrière bleue, sombre à présent, du Karst ; un troupeau de moutons se profile sur la colline voisine contre le ciel jaunissant du coucher. Puis l'autre fillette reparaît sur la route, sortant de la Bible. Elle apporte en courant deux musettes pleines et un fagot de bois. Lioubouchka accepte le prix de ce qu'on nous a vendu; elle refuse la piécette blanche que sa gentillesse mignonne nous avait fait offrir en cadeau. A quoi cela lui servirait? Lorsqu'elle cesse de filer timidement près de l'âtre, elle court cueillir de la colchique (*katchou*) et en tresse des couronnes qu'elle essaie à la chevelure de sa grande sœur.

Nous sommes dès lors en plein Karst. Les arêtes des rochers calcaires, à peine couverts d'une mince couche de terre végétale, blanchies sous le lavage des pluies, des neiges, et polies sous le fouet des vents, apparaissent craquelées comme une poterie au feu et fendillées de rouge ocreux.

Le Karst! Ce nom revient si souvent dans notre texte, que nous aurions, dès son apparition, dû en donner une sommaire définition, si la nature du pays qu'il caractérise n'avait été supposée suffisamment connue du lecteur. Il sait, en effet, qu'on désigne sous le nom de Karst — une corruption du mot de ***Kras***, en yougo-slave « pays de pierres » — la région montagneuse qui, de la Carniole, sous le 46e degré de latitude environ, s'étend vers le sud-est parallèlement au grand axe de l'Adriatique jusque dans l'Albanie. Ce qui caractérise ces montagnes, c'est avant tout leur nudité, les teintes claires de leurs paysages et l'infini morcellement de leur surface. Cette impression est celle du paysagiste. Le géo-physicien la reçoit également et en donne l'explication.

Le terrain calcaire, dolomitique, une fois dépourvu de sa couverture végétale, laisse à la pluie et aux eaux courantes toute facilité pour entraîner la couche de terre végétale. Lorsque le roc est à nu, les eaux chargées d'acide carbonique sont à même de dissoudre le carbonate de chaux et de raviner la surface du terrain. De plus, ces eaux météoriques, au lieu d'être retenues par des couches argileuses plus ou moins imperméables, filtrent rapidement à travers les couches calcaires en élargissant les fissures existantes, et se perdent dans les profondeurs de la montagne; elles y forment un réseau hydrographique souterrain pareil à celui que nous observerions à la surface. Il entre toutefois dans la composition de ce ter-

rain calcaire une certaine proportion d'argile, et lorsque le calcaire dissous est entraîné, on peut voir sous forme d'une terre rougeâtre (*terra rossa*) un résidu argileux qui remplit les fissures en quantités variables.

Le Karst doit ainsi son aspect particulier à des phénomènes d'érosion des eaux météoriques sur un terrain calcaire. Les résultats de ces érosions affectent des formes diverses. Ce sont, depuis les rainures superficielles inaugurant le craquèlement extrême du revêtement rocheux extérieur, jusqu'aux longs sillons des cônes de réception appelés *karren*, ce sont des trous circulaires appelés *dolinas*, dont le diamètre varie de 10 à 1 000 mètres et la profondeur de 2 à 100 mètres [1]. Elles sont ordinairement associées et donnent au paysage karstique cet aspect singulier qu'on a qualifié de grêlé ou de varioleux. Le fond de ces dolinas est généralement formé par des sédimentations de l'argile rougeâtre que déposent les eaux après avoir dissous le carbonate de chaux. Enfin, il y a ces grandes dépressions que nous connaissons déjà sous le nom de *poliés*, et dont la superficie peut varier de quelques centaines d'hectares à plus de 40 000 hectares dans le Livanskopolié. Ces poliés sont plus souvent bassins fermés qu'ouverts. Dans le premier cas, les eaux courantes, après avoir parcouru une étendue plus ou moins grande de la surface, finissent par se perdre dans des ouvertures du sol qu'on appelle *ponors*. Ces ponors peuvent s'ouvrir au plus bas du thalweg et en plein polié (*ponor central*), ou bien, la barrière montagneuse interceptant le thalweg, engloutir les rivières au pied même de la montagne, à la périphérie du polié (*ponor marginal*).

On remarque que presque tous les ponors marginaux se trouvent à la lisière occidentale des poliés et on voit que ces dépressions, qui constituent une succession de terrasses de plus en plus hautes à partir de l'Adriatique, ont leur plan incliné sensiblement de l'est à l'ouest.

Quoi qu'il en soit, nous allons entrer à présent dans le polié le plus étendu de la Bosnie-Herzégovine, le Livansko-polié, auquel la ville de Livno a donné son nom.

Du col de Pototchani la route descend vers Livno en de nombreux zigzags que bordent des murs le long des précipices. Dans les vallées courtes, des huttes de campagnards s'éparpillent, et tout autour, sur les pentes, des enfoncements ovalaires ou arrondis dans le sol rocailleux — les *dolinas* — qu'entourent des margelles en pierre sèche. Ce sont les *ogradés*, jardinets, potagers, minuscules champs de culture où l'eau, glissant sur la pente nue, s'arrête et épargne la couche de terre limoneuse arable. Ainsi les plantes utiles peuvent se développer à l'aide de beaucoup de soins.

Les brumes du crépuscule ont déjà envahi la plaine au nord. A gauche, dans un repli de terrain, un couvent solitaire gîte dans un verger. Enfin, la ville de Livno se montre, appendue au flanc de la montagne, dans le dernier recoin de la grande plaine.

1. Ph. Ballif, *loc. cit.*, p. 2.



ENTRÉE DE YAÏTZÉ.

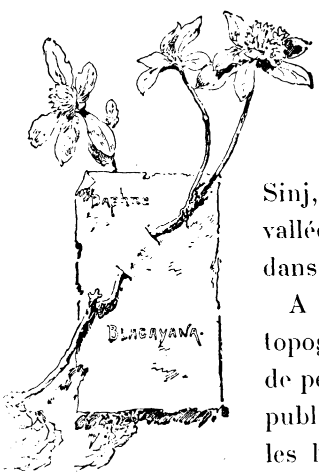


UN CARAVANIER.

CHAPITRE XI

DE LIVNO A LA NARENTA

La ville de Livno. — Rôle historique et commercial. — État actuel. — Le Livansko-polié. — Régime hydrologique. — Travaux hydrauliques et d'amélioration. — Inondations et lacs temporaires. — La chasse en Bosnie-Herzégovine. — Le cerf en Bosnie. — Gibier d'occasion. — La bora. — Retour à la vallée du Verbas. — Gorni-Vakouf. — Les richesses minérales et leur exploitation ancienne et présente. — Historique et statistique. — Le col de Maklen. — Prozor. — La vallée de la Rama. — Une beauté bosniaque.



DAPHNE BLAGAYANA.

Le passé historique de Livno est des plus agités.

Située à la frontière de la Bosnie et de la Dalmatie, dans une contrée riche par le polié où le fourrage est abondant, riche par la montagne où le bétail est nombreux, sur la grand'route d'intercourse qui, de Spalato et de Sinj, se dirigeait vers l'intérieur, importante encore par le voisinage des mines de la vallée du Verbas, la ville de Livno a joué dès l'époque romaine un rôle important dans les affaires du commerce et de la guerre.

A l'époque où Salona florissait à quelques kilomètres du palais de Dioclétien, la topographie réglait, comme elle le fait encore de nos jours, le grand tracé des routes de pénétratoin de la côte vers l'intérieur. En jetant un regard sur la carte historique publiée par le docteur Hoernes [1], on voit, pour autant que les vestiges conservés et les hypothèses admissibles le permettent, que les routes de pénétration romaine partaient de deux centres situés sur la côte : *Narona* dans le delta de la Narenta, et *Salonæ* dans le voisinage de Spalato. De *Salonæ* deux routes pénétraient en Bosnie, l'une se dirigeant vers le nord, par *Salviæ* et *Lamatis*, pour atteindre la basse vallée du Verbas à *Ad Ladios* (Banjalouka), *Ad Fines* et *Servitium*; l'autre, vers l'est, pénétrait dans le Livansko-polié à

1. *Sitzgsb. Phil. hist. Ac. der Wiss. Wien.*, XCIX, 2. Reproduite dans J. d'Asboth, *loc. cit.* M. Ph. Ballif a publié récemment, 1893, une monographie sur ce sujet : *Römische Strassen in Bosnien und der Hercegovina.* Éd. du Gouv., Musée nat. de Sarajevo.

Inalperio et se dirigeait sur *Bariduo* (Livno) et *Saritte* (Prilouka). Plus loin, une autre route s'en allait d'un côté à Kouprech et Bougoïno, de l'autre à Gorni-Vakouf ou *In monte Bulsinio*, centre d'exploitations des mines. Par Travnik ensuite et la vallée de la Lachva, elle atteignait le municipe de *Bistue Nova* (Zénitza) dans la vallée de la Bosna.

Les indications plus récentes de M. Ballif (*loc. cit.*) diffèrent de celles de M. Hoernes. D'après sa carte, aucune route romaine sûrement reconnue jusqu'à présent n'atteignait la vallée du Verbas en dehors de la route septentrionale de Banjalouka — *Ad Ladios*, — ce qui, toutefois, ne veut pas dire qu'il n'en existait pas. Une route présumée, d'après le *Corpus inscript. latinarum*, se dirigeait de Joupaniatz vers l'est, traversait la Radoucha planina pour atteindre Gorni-Vakouf et aboutir à Foïnitza. Joupaniatz est identifié par M. Ballif avec *Mons Bulsinius*, Gorni-Vakouf avec *Ad Matricem* et Foïnitza avec *Bistue Nova* (les fouilles de Zénitza n'étant pas encore connues à cette époque).

Les études de M. Ballif sur la présence et le mode de construction des routes romaines en Bosnie-Herzégovine ont ajouté un chapitre nouveau à l'archéologie de ce pays. Ses recherches ont porté surtout, jusqu'à présent, sur les routes du Karst, où les voies de communication romaines ont laissé des traces nombreuses sous forme d'entailles routinières parfaitement reconnaissables. Ces ornières artificielles sont connues des indigènes qui les appellent *Kola ichla*, ou *Kola prolaziti*, abréviation de la phrase *Kouda sou kola ichla*, ou *prolazila*, c'est-à-dire « là où des voitures ont passé ». Ailleurs les pierres milliaires viennent attester la présence et la direction de la route. Les Romains n'hésitaient pas à tracer leurs routes sur des rampes de 15 à 20 pour 100. L'écartement des ornières artificielles varie de 1 m. 20 à 1 m. 25, si les ornières sont doubles. Le peu de largeur des routes en général conduit M. Ballif à penser que l'homme a dû, plus d'une fois, remplacer l'animal de trait, qui n'aurait pu marcher de front, à deux, sur la plate-forme routière. Les ornières artificielles se voient surtout sur le terrain rocailleux de la montagne; ailleurs la route était empierrée ou pavée. Mais le pavage romain différait de celui qu'on employait plus tard, et qui est connu dans le pays sous le nom de *Kalderma*.

C'est surtout autour de Livno et de Joupaniatz que M. Ballif a reconnu l'existence d'un réseau de voies de communication romaines très serré, et il est certain que dans cette région aussi les découvertes de stations romaines promettent d'être nombreuses [1].

Il y avait donc, à l'époque romaine, une intercourse fréquente, par Livno, entre la côte et le « hinterland » bosnien. En 1400, Hervoïa, seigneur de Yaïtzé, grand voïvode et duc de Spalato, reçoit d'Ostoïa le comitat de Livno avec Spalato et les grandes îles dalmates. Au commencement du XVIe siècle, Livno est restée au pouvoir des Hongrois jusqu'à ce que, après la chute de Yaïtzé, les Turcs prennent possession de toute la Bosnie. Longtemps ensuite les Vénitiens convoitèrent la ville et la contrée. Pour s'en emparer, ils déchaînèrent contre elle les bandes morlaques. Plus tard, ces bandes, ayant pris goût au massacre et à la rapine, brûlèrent et ravagèrent pour leur propre compte.

Durant toute la période de la domination musulmane, les chefs de « brigands », à la tête de leur guerilla ou *tcheta*, avaient fait de la région de Livno, du côté de la frontière dalmate, le centre de prédilection de leurs exploits et de leurs revenus. Pour les simples *haïdouks*, le terrain était rémunérateur, parce que les marchands et les caravanes étaient riches et nombreux.

Cueillis par la force des armes, et dans les embûches de la grand'route sur les caravanes des riches particuliers, les revenus des haïdouks devenaient des lauriers de guerre lorsque la *tcheta*, plus noblement, combattait le grand combat national contre l'ennemi héréditaire, le Turc, ou, lorsqu'en épousant la querelle politique d'une grande puissance, elle appuyait sa rivalité de la terrible bravoure de ses hors la loi. Ce sont les bardes qui ont écrit l'histoire de ces héros sans peur, sinon sans reproche, et longtemps encore leur souvenir, brillant et sombre à la fois, planera sur les montagnes qui dressent leurs crêtes déchiquetées autour du Livansko-polié.

1. Les Romains ont trouvé, à leur arrivée, en plus des stations qui sont devenues les leurs, des établissements préexistants d'époques préhistoriques. (Voir le résultat des fouilles de Grahovo, V. Radimsky, *Wiss. Mitth.*, III, p. 291.)



PAYSAN ORTHODOXE.

En 1878, le canon tonna une dernière fois contre Livno récalcitrante qui opposait sans succès son enceinte fortifiée du moyen âge à l'entrée des troupes austro-hongroises.

Aujourd'hui la ville est une cité paisible de 5 000 habitants environ, en partie commerçante, en partie adonnée à l'exploitation du sol et surtout du bétail. Comme la plupart de ses sœurs de la Bosnie et de l'Herzégovine, elle s'est blottie, dominant toute la plaine, au fond d'une crique de la montagne. A l'entrée d'une gorge hautement falaisée, les maisons grimpent, le long des rues au sol déclive et accidenté, jusqu'au pied des anciennes fortifications. Au sommet de la crête contournante, englobant la ville en hémicycle avec ses sources, courent les restes des murailles de défense avec des tours de ronde et des ébauches de batteries. La montagne est chauve et les vergers dans la ville sont rares. A l'entrée de la gorge et au pied des falaises, la Bistritza jaillit en plusieurs sources abondantes, bien que fortement soumises à l'étiage.

Aucun monument digne du nom. Le nouveau tribunal, d'architecture moderne sobre, mérite une mention de présence. Un petit casino, avec un billard et un salon de lecture (*Leseverein*), s'élève sur le bord des eaux vives de la rivière fraîchement ombragée. Rendez-vous des fonctionnaires et des officiers, on peut y passer quelques heures agréables.

Sur le revers caillouteux de la montagne s'alignent les baraquements du camp militaire avec l'hôpital. Un petit parc ébauché leur fournira de l'ombre dans quelques années. J'aperçois des soldats occupés à faire la toilette d'un petit monument commémoratif et à disposer, pour le plaisir des yeux, réclamant la symétrie, trois vieux canons sans affût.

> « Auf Baumes Spitz im grünen Wald
> Sing ich vor mir, die Mauer fallt. »
> (Sur la cime d'un arbre dans la forêt verte
> Je chante, devant moi la muraille tombe)

dit, en vers de mirliton, mais quel mirliton! l'un de ces vétérans signé 1579.

Le deuxième porte l'inscription : *Opus Gregori Loeffler 1558*, et le troisième la date de 1550. Voilà des chanteurs, des ghouzlars qui pourraient en raconter s'ils n'étaient condamnés au silence. L'un d'eux, qui porte le nom de *Chiba*, raconterait comment il a fait, sur un radeau, le voyage de la vieille forteresse de Samobor, dans la vallée de la Drina, jusqu'à Vichegrad, pour être ensuite transporté à Livno, à grand renfort d'attelages de bœufs. Il nous dirait aussi comment son compagnon de forteresse est mort en éclatant parce que les orthodoxes, un jour de Noël, l'avaient chargé à la dynamite pour le faire parler plus haut. Le plus gros morceau a été transporté au musée de Sarajevo, le plus petit continue à servir aux habitants de Tchaïnitza dans les grandes occasions. Leur façon de tirer cette moitié de canon n'est pas vulgaire : ils commencent par caler dans un trou l'une des extrémités fermée à l'aide d'une dalle; puis, pendant que l'un des artilleurs volontaires charge la pièce à l'aide d'un primitif refouloir, un autre place son doigt sur la lumière. Il est admis, en effet, que le coup ne partirait pas sans cette dernière pré-

caution. Malheureusement il part quelquefois trop tôt : en 1890, les deux artilleurs furent, l'un projeté à 3 mètres par-dessus un mur avec quelques doigts en moins et l'autre jeté simplement sur le sol. L'autorité a ordonné depuis que le canon, les jours de fête, soit dirigé contre la montagne, pour que les passants au moins restent à l'abri de ses farces [1].

Dans la paroi de la falaise, au-dessus de la Bistritza, s'ouvre une grotte, la *Douman* ou *Medved petchina*. La station agronomique était occupée à y installer une fromagerie genre Roquefort, et des affouillements y étaient pratiqués pour agrandir la caverne. On avait trouvé, à quelque distance de l'entrée, l'ouverture d'une fente donnant accès à un boyau long de plusieurs centaines de mètres, me dit-on, et la pioche avait mis au jour le squelette d'un bras et d'une main. Il serait intéressant d'explorer cette caverne scientifiquement. Comme elles sont assez fréquentes dans les environs, plus d'une, sans doute, a conservé des restes anciens, peut-être préhistoriques, du séjour de l'homme ou des grands fauves. D'autres, comme les *dvo gerla*, « les deux gorges », que la description qu'on en donne me fait croire des « avens », conservent également l'horreur légendaire de drames sanglants : on y jetait, d'après la tradition, les femmes adultères.

J'ai visité à Livno une école commerciale, un atelier gouvernemental d'incrustation et une station agronomique. L'école commerciale fut fondée en 1887. Ses trois classes sont fréquentées par 30 élèves dont 2 musulmans. Les élèves reçoivent gratuitement tout le matériel scolaire et, la plupart, des subsides de 5 à 6 florins par mois. Le directeur, M. Radkovitch, me paraît s'adonner corps et âme à la prospérité de son établissement, et ses efforts pour développer chez les élèves le goût de l'étude sont très louables. C'est avec une légitime fierté qu'il me montre leurs produits : thèmes, calligraphie, épures, etc., ainsi que le petit cabinet de physique et même les débuts d'un petit musée d'histoire naturelle qui reçoit des pièces taxidermiques préparées à l'école. L'aumônier musulman ou *hodja* vient d'être remplacé dans ses fonctions par un collègue, parce qu'il donnait plus de soin à sa toilette qu'à ses deux élèves. Un hodja « gommeux » à Livno, cela ne manque pas d'originalité. J'ai cru voir que les habitants de la contrée accusent déjà dans leur costume certaines influences de la côte. On y voit des paysans entièrement vêtus de rouge garance et les citadins, avec le rapetissement du fez, admettent volontiers la chemise de couleur.

L'atelier d'incrustation enseigne surtout le travail du bois, un bois de poirier noirci par une infusion spéciale. Les produits de Livno me paraissent supérieurs comme finesse et fini du travail à ceux de l'atelier similaire de Sarajevo. Il y a là 16 jeunes gens dont 4 musulmans, travaillant sous la direction d'un maître, appris lui-même à l'école du maître renommé ancien Taditch.

La station agronomique existe depuis 1888 ; elle occupe en ce moment 30 élèves recevant l'enseignement pratique pendant trois ans. Pour être reçu à la station, il faut que l'élève possède lui-même une propriété qu'il sera appelé à exploiter plus tard. La station possède 80 hectares de terres labourables, 180 hectares de prairies et 2 040 hectares d'alpages dans la montagne. On a aménagé une station fermière alpine, à 1 100 mètres d'altitude, au pied du petit Tsintzar, avec des toits-abris pour le bétail.

Ce dernier chiffre indique l'importance qu'on attache à l'élève du bétail et aux produits du laitage. Les alpages profitent surtout aux troupeaux de moutons, qui atteignent le chiffre de 3 000 à 4 000 et proviennent surtout de métissages de la race indigène avec la race est-frieslandaise. Les produits d'un an y acquièrent jusqu'à 70 kilogrammes. On a introduit également le mouton « électeur » [2]. La station héberge en outre 30 vaches et 14 taureaux « Möllthaler » et des porcs « Berkshire ». Elle entretient une pépinière et un jardin maraîcher. Avec les instruments agricoles perfectionnés, on essaie l'introduction de la culture du trèfle, du trèfle incarnat, de l'esparcette et de la luzerne. Le paysan pourra s'y faire une idée très bonne et très nécessaire de la valeur et de la préparation rationnelle du fumier de ferme. La station récolte de 7 000 à 8 000 quintaux métriques de foin par an et de 700 à 800 quintaux de grain.

1. Voir *Wiss. Mitth.*, I, p. 489.
2. J'apprends qu'on a introduit récemment en Bosnie-Herzégovine le mouton stéatopyge et que cette race y prospère très bien.



UNE VUE DU KARST.

Dans cette région, l'élève du bétail doit devenir le premier facteur de la richesse, et c'est dans cette direction surtout que tendent les efforts du gouvernement. Le paysan ne tire pas encore tout le profit qu'on lui destine de ces vastes établissements modèles. L'avenir sera sans doute plus instructif lorsque la défiance et la routine auront fait place à l'enseignement donné par le petit voisin, et accepté dès lors du grand établissement agronomique.

Nous consacrâmes une journée à la visite du Livansko-polié et des travaux d'amélioration qui s'y poursuivent en ce moment.

Le Livansko-polié s'étend, à une altitude moyenne de 708 mètres, du nord-ouest au sud-est sur une longueur totale d'environ 65 kilomètres. Dans cette longueur est compris le bassin méridional du Bouchko-blato, séparé du grand polié par une faible intumescence transversale du terrain. La largeur moyenne de cette plaine étant de 6 kilomètres, on estime à 400 kilomètres carrés sa superficie. Les conditions météorologiques et géologiques y sont favorables à la bonne venue des plantes culturales. Le fond du polié est formé par une couche de calcaire argileux que recouvre une couche de terre dont l'épaisseur varie de 20 centimètres à 2 mètres[1]. A la périphérie de cette grande cuvette, les sédimentations des eaux courantes ont formé une ceinture de terre arable, fertile, large parfois d'un kilomètre, où les cultures prospèrent et où les villages se sont établis.

Avec une température annuelle moyenne de 9°,1 C., celle de l'hiver accuse une moyenne de 1°,3 C. au-dessous de zéro.

Les précipités aqueux atteignent une moyenne annuelle de 1 160 millimètres, dont 18 pour 100 reviennent à la période estivale.

Ces conditions seraient donc relativement très favorables si elles n'étaient contrecarrées par un régime hydrographique tout à fait excessif. Le Livansko-polié reçoit normalement les eaux d'infiltration de la terrasse supérieure qui s'étend, parallèlement à son grand axe, à l'est sous le nom de polié de Glamotch. Il reçoit de plus, à son extrémité inférieure, autour de Livno, l'apport de trois rivières, issues de sources et qui sont les seuls cours d'eau permanents à travers l'année. Or, à l'époque des pluies, en automne et au printemps, de grandes quantités d'eau s'abattent sur la région, et comme ni les forêts qui sont absentes, ni le sol qui est très perméable, ne peuvent faire office de régulateurs, ces masses d'eau se ruent sur la plaine qu'elles transforment sans tarder en un lac d'une superficie de 260 kilomètres carrés. Tel du moins était l'état des choses il y a quelques années, avant les travaux exécutés depuis. Les parois des montagnes à l'est, dit M. Ballif, ressemblent alors à un gigantesque arrosoir dont toutes les ouvertures vomissent des jets d'eau. La petite rivière Stoudba charrie, à ce moment, des quantités qu'on a évaluées, en 1891, à 115 mètres cubes à la seconde.

1. Ph. Ballif, *Wasserbauten*, etc., *loc. cit.* L'auteur de cet ouvrage a fait une monographie de tous les travaux d'amélioration hydrographique entrepris dans la Bosnie-Herzégovine. La première partie, qui vient de paraître (Vienne, 1896), est consacrée spécialement aux travaux d'amélioration dans le Livansko-polié, le Gatzko-polié, le bassin du Mlade, et aux travaux d'établissement de citernes et de réservoirs d'eau dans l'Herzégovine. Le spécialiste, l'ingénieur-hydrographe y trouveront toutes les données techniques, cartes, plans, coupes, profils, épures, etc., qui en font un ouvrage à consulter pour tous travaux similaires.

Le polié étant un bassin fermé, les eaux superficielles trouvent leur écoulement par une série de *ponors* situés au pied de la barrière montagneuse occidentale.

Ils se répartissent en trois groupes, qui sont, du nord au sud, les groupes de Kazantchi, de Tchaprazlié et de Tchaïtch. A ces trois groupes correspondent trois bassins de déversement intérieurs, séparés par de légers accidents topographiques. Naguère, les ponors étaient impuissants à admettre l'énorme quantité d'eau que leur amenaient les *iarougas*, ou canaux de déversement naturels : quinze jours après le début de l'époque des pluies, le polié était sous l'eau et l'inondation atteignait la cote 710, c'est-à-dire qu'elle recouvrait la ceinture des terrains de culture situés à la périphérie. Le polié restait sous l'eau depuis novembre jusqu'à mai dans sa partie méridionale, jusqu'au milieu de juin dans sa partie moyenne, et jusqu'à la fin de juin dans sa partie septentrionale. Alors seulement les ponors étaient parvenus à absorber le trop-plein, et jusque-là les riverains pouvaient naviguer en bateau sur le polié.

Cependant le retrait si tardif des eaux retardait préjudiciablement les travaux de culture; les eaux, stagnantes en maint endroit, formaient des marais tenaces qui acidifiaient le terrain et ne permettaient guère qu'au *chevar* (Graminées, Joncacées, Cypéracées de faible valeur) de constituer l'espèce dominante des prés subséquents. De plus, à la période d'inondation succédait la période des grandes chaleurs, et la presque pénurie de l'eau, en l'absence d'eaux courantes et de canaux d'irrigation. La récolte fourragère était mauvaise et ne donnait pas de regain.

Le problème à résoudre dans les travaux d'amélioration consistait ainsi à diminuer, sinon à faire disparaître l'inondation, tant comme superficie occupée que comme durée; à drainer le terrain pour éviter la stagnation des eaux dans des marécages plus ou moins tenaces, et finalement à assurer à la superficie reconquise à la culture ou au pâturage normal une irrigation propice.

La première partie de ces travaux consisterait en un meilleur aménagement des ponors : recurage, facilité d'accès, élargissement; la seconde en l'établissement d'un réseau de canaux de drainage et d'irrigation.

Il faut dire que jadis le polié n'était sans doute pas si maltraité qu'il le fut depuis : les vestiges nombreux des temps anciens, comme le fait remarquer M. Ballif, permettent de conclure à une population dense, à laquelle devait correspondre une fertilité agricole plus grande de la contrée et, par conséquent, un régime plus favorable des terrains du polié. De plus, on a trouvé, à une notable profondeur sous le terrain alluvionnaire actuel, les fondations d'une construction perchée à l'entrée même du Veliki-ponor; et comme cette construction était vraisemblablement un moulin, on doit admettre qu'à l'époque de son fonctionnement le ponor acceptait, dans des conditions normales, les eaux courantes qu'il refuse aujourd'hui.

L'administration a choisi pour objectif de ses premiers travaux la partie méridionale du Livanskopolié, c'est-à-dire celle qui est desservie par les eaux courantes de la rivière Stoudba (avec ses affluents la Bistritza et le Jabliak), et drainée par le groupe des ponors qui se suivent entre Han-Prolog et Tchaïtch. Ces ponors sont au nombre de 4 : le Kameniti, les Opaki, les Bristavi et le Veliki-ponor.

Les premiers travaux remontent à l'année 1883. Les principaux ponors furent dégagés et explorés dans leur plus grande longueur et profondeur accessibles. On réussit entre autres à suivre le Kameniti-ponor sur une longueur de 440 mètres, et une profondeur de 32 mètres à l'intérieur de la montagne. Depuis, les études et les travaux, très heureusement inaugurés par le baron Lazzarini, ont été continués sous la direction de plusieurs ingénieurs.

Actuellement leur direction incombe à M. Ad. Berger. L'aimable ingénieur, qui habite Han-Prolog, voulut bien me faire visiter lui-même une partie des travaux et me donner une foule de renseignements complémentaires sur l'œuvre entreprise. Je ne saurais entrer dans les détails techniques et je me bornerai à quelques indications générales, renvoyant le lecteur qu'intéresse plus spécialement ce genre de constructions hydrauliques, à l'ouvrage de M. Ph. Ballif cité plus haut.

Les ponors, débarrassés des alluvions et des détritus qui encombraient leur ouverture, se présentent maintenant avec l'apparence de gouffres ou de fentes rocheuses irrégulières, dans lesquels les eaux,

aujourd'hui basses, disparaissent fort paisiblement. Avant d'y entrer, elles descendent une succession de larges et hauts gradins faits de troncs d'arbres, où elles se clarifient éventuellement en déposant la grosse masse de leurs matières solides. A l'époque des grandes eaux, les apports liquides se précipitent furieusement dans ces gouffres béants en de gigantesques remous qui hurlent, jusqu'à ce qu'ils soient noyés par des masses remplissant l'entier goulot du ponor. Si les ponors ne parviennent pas encore à « sucer » à temps l'apport liquide aux époques des plus grandes eaux, on est cependant arrivé à diminuer de beaucoup l'époque de la stagnation, et surtout à transformer les parties marécageuses en prairies de bon rapport. Pour avoir une idée de la capacité absorbante de ces ponors, il suffit de citer l'exemple de celui de Tchaprazlié : d'après un calcul établi en 1893, il peut absorber à lui seul un volume d'eau maximum de 100 mètres cubes à la seconde.



PAYSANNES BOSNIAQUES.

Les résultats déjà obtenus s'accusent le mieux dans les chiffres de la récolte. En 1883, les dix communes du Livansko-polié — chiffres établis d'après l'impôt de la dîme — produisent des récoltes en fourrages et en produits des terres de labour d'une valeur de 344 900 florins; en 1893, cette valeur est de 524 200 florins (Ph. Ballif). Je ne m'étendrai pas davantage sur les travaux d'irrigation qui se poursuivent d'année en année, et qui prévoient des canaux principaux ayant jusqu'à 13 kilomètres de longueur.

Au centre du polié méridional se trouve une superficie de terrain, jusqu'ici de fort mauvaise qualité, à cause de sa nature marécageuse persistante. Ce terrain, d'une étendue d'environ 1 420 hectares, est propriété de l'État et porte le nom de *iagma*.

Depuis le régime turc, la récolte fourragère du *iagma* n'a cessé d'être propriété collective des habitants des communes adjacentes, et lorsque l'époque de la fenaison est arrivée, voici comment on procède. Tous les ayants droit se réunissent au jour fixé, armés de leurs faucilles et de leurs râteaux. A un signal donné, ordinairement un coup de fusil, tous les faucheurs se mettent à la besogne et leur part de la récolte devient celle qu'ils parviennent à faucher dans la journée, augmentant avec leur habileté, et diminuant avec la force de leurs bras à faucher davantage. L'opération n'est pas longue et les 1 420 hectares se trouvent rasés en un temps invraisemblablement court.

Les autres parties du polié appartiennent soit à des paysans libres, soit surtout à des aghas qui les font exploiter par leurs kmets; mais nulle part la propriété en un seul tenant n'est grande. Jusqu'à présent les propriétaires de troupeaux, ne trouvant pas le fourrage suffisant à l'entretien de leurs bestiaux en hiver, les vendaient en grande partie à des prix très bas, par suite de la nécessité de la vente. Ces conditions de l'élève du bétail n'étaient guère favorables à l'amélioration des races par le croisement avec les reproducteurs introduits par l'administration. La mise en valeur du polié aidera beaucoup dans l'avenir à l'œuvre de régénération des races indigènes, et ce n'est pas là un de ses moindres résultats à escompter.

Pour en finir avec ces poliés ou bassins fermés du Karst, j'ajouterai que le Livansko-polié est loin

d'être le seul à se transformer temporairement en lac. Parmi ceux qui subissent de grandes et durables inondations, il faut citer les poliés du bassin de la Trebintchitza et notamment le Popovo-polié où la hauteur des eaux dépasse 30 mètres; le bassin d'Imotski; une partie du polié de Gatzko; le Mostarsko-blato, où la hauteur atteint 6 mètres; la plaine du Mlade; le bassin du Jezeratz et enfin le Fatnitchko-polié, où la profondeur de l'eau a pu dépasser 28 mètres en 1888. La plupart des autres poliés desservis par des ponors sont plus faiblement inondés et les eaux ne restent pas jusqu'au cœur même de l'été, comme il arrive pour quelques-uns de ceux-là. On y assiste à ce spectacle assez curieux de petits moulins, établis à cheval sur les cours d'eau ou dans le voisinage des ponors, que les eaux recouvrent peu à peu pour les abandonner à nouveau à l'époque de l'étiage, et leur permettre la continuation estivale de leur travail. Le régime hydrographique de ces poliés étant connu depuis longtemps, il n'y a aucun danger de surprise à craindre. Il n'en est pas de même lorsque subitement, et pour des causes inconnues, tel polié se transforme en lac. Le phénomène vient d'être signalé tout récemment (mai 1895) du côté de Bihatch, entre les localités de Plachki et de Jesenitza. Sans cause apparente, les eaux que vomissent les ponors augmentent dans des proportions telles, que les ponors de déversement ne suffisent plus à la besogne. Les cultures sont envahies avec les habitations, et le phénomène devient une catastrophe. On peut juger de la profondeur de ce nouveau lac par le fait que la cime des plus hauts sapins qui couronnaient quelques monticules au fond du polié émerge seule de la nappe liquide. Les anciens du pays prétendent du reste que le polié était autrefois un lac. On signale un phénomène du même genre du côté de Jezerana. Les hypothèses sont faciles en présence de la nature géologique du Karst, mais l'explication exacte, par la constatation directe de la cause, assez malaisée. Si la rupture d'une poche au glacier de la Tête-Rousse, près de Saint-Gervais, a pu être étudiée après la catastrophe, il saurait difficilement en être de même lorsqu'il s'agit de poches dans les profondeurs rocheuses du Karst.

La nuit tombait lorsque nous rentrâmes à Han-Prolog de notre excursion dans le Livansko-polié. Le relais de Prolog est situé, avec ses quelques maisons, au pied de la montagne, à l'altitude de 719 mètres. La route de Sinj et de Spalato, après avoir coupé le bord méridional du polié, y monte en des zigzags commodes jusqu'au col de Prolog où elle atteint la frontière dalmate.

Vers le sud, la Prolog-planina se continue par un haut chaînon, sombre, fissuré et partiellement boisé, la Kamechnitza, qui s'élève à 1 849 mètres à son point culminant. Mes compagnons d'excursion, habitant Livno, sont grands chasseurs, et lorsque, sur la route plane, maintenant inondée de pâle clarté lunaire, notre véhicule roule, les histoires de chasse vont bon train, et nous tirons le chamois sur la Kamechnitza. J'apprends que le district de Livno est resté un des plus giboyeux, et, dans l'inventaire du gibier que j'essaie d'établir, je trouve : le chamois, qui est bien le noble gibier par excellence, l'ours et le sanglier possibles, le chevreuil et le lièvre plus rares, le loup fréquent et la plume très abondante. Bécassine et bécasse, canard et poule d'eau peuplent les marécages, où l'on trouve également le cygne sauvage, le pélican, l'oie sauvage, la grue spatulée, etc. Le Karst est riche en bartavelles ou perdrix rouges, en perdrix grises et en cailles, et le coq de bruyère avec le coq des bois se rencontrent. Heureux chasseurs de Livno! Ils peuvent encore, les ardents d'entre eux, organiser de ces chasses qui durent quatre, cinq jours, nécessitent le campement dans la haute forêt ou sous le rocher et mettent le soir, au tableau, le chamois tant convoité.

Naguère la Bosnie était giboyeuse et l'on pouvait, sûr de ne pas rentrer bredouille, chasser dans presque toutes les régions, y compris les environs de Sarajevo. Plus anciennement encore, au gibier que je viens de citer, on pouvait ajouter le cerf, peut-être aussi le lynx. Le maire de Sarajevo, Kapetanovitch, nous apprend que le dernier cerf fut tiré en 1814 dans l'Herzégovine. Ce qui prouve qu'il fut fréquent autrefois dans le pays, c'est le grand nombre de bois que les paysans trouvent fortuitement dans les forêts ou les champs, ainsi que les nombreux exemples de localités dont le nom dérive de celui du cerf, ou *liélèn* en bosniaque.

Une autre preuve est la figuration d'une chasse au cerf qui apparaît sur différentes pierres tumulaires du moyen âge. M. Hoernes en figure sur des monuments de Lipa, dans le district de Livno (*Din.*



COSTUME DE PAYSANNE ORTHODOXE DU NORD-OUEST DE LA BOSNIE.

Wanderungen, p. 284); de Gatzko (*id.*, p. 193), où l'on voit un cerf poursuivi par un cavalier; du Dabar-polié (*id.*, p. 339), où le petit côté d'une pierre tumulaire porte le figuré assez fidèle d'un cerf. M. Truhelka (*Wiss. Mitth.*, III, p. 416) reproduit également la pierre de Gatzko, et M. d'Asboth (*Bosnien und die Hercegovina*) figure le dessin d'une pierre tumulaire de Tchérin (p. 108) sur laquelle sont représentés un chien, un faucon et un arquebusier à la poursuite d'un cerf. Il reproduit également le dessin d'un grand monolithe du Giaoursko-polié (p. 116), très ornementé, sur lequel se voient des scènes de chasse au sanglier, au cerf, avec des chiens et un guépard.

Kapetanovitch estime que ni les grands froids exceptionnels, ni les épidémies possibles sont cause de l'extinction du cerf en Bosnie-Herzégovine, mais bien la multitude des chasseurs en l'absence d'une loi restrictive de leurs déprédations inconsidérées. Tout le monde, en effet, était chasseur dans le temps parce que tout le monde portait des armes et que la chasse était un des plaisirs le plus à la portée de toutes les fortunes. Au début de l'occupation, l'administration essaya de réagir contre cet état de choses, et, en 1880, puis en 1883, quelques ordonnances restrictives furent mises en vigueur. Elles furent reconnues insuffisantes et remplacées, en 1893, par une loi sur la chasse telle qu'il en existe chez nous. Le droit de chasse se règle à présent sur la propriété du sol et surtout de la forêt, et l'exercice de la chasse est soumis à l'impôt du permis. Ces permis sont de deux sortes : pour les chasseurs avec ou sans chiens. Chaque chien paie une taxe équivalente à celle du permis, qui est de 5 florins. Le nombre des chiens permis est limité à deux, et la taille des braques ne doit pas excéder 50 centimètres. L'administration préconise l'introduction du basset. Des permis temporaires d'une durée de quelques jours sont délivrés aux étrangers. La loi prohibe également l'emploi du chien de berger au delà d'un certain nombre dans la garde des troupeaux; elle règle l'ouverture et la fermeture de la chasse selon les espèces de gibier et en défend le colportage et la vente en temps de fermeture; elle fixe des pénalités de contravention et défend les associations ayant pour but l'exploitation commerciale de la chasse. Enfin, on a projeté la création de réserves spéciales en vue de la repopulation de certains domaines complètement appauvris. Le capitaine Laska des chasseurs du Tirol a étudié un projet de création d'une grande réserve, sur le modèle du Yellowstone, à établir du côté de Grab, dans l'angle nord-est de l'Herzégovine.

L'Herzégovine est relativement beaucoup plus giboyeuse que la Bosnie. On dit que la Biélachnitza possède encore un certain nombre de chamois. Autour de Varech, l'ours se montre de temps à autre, ainsi qu'autour de Konitza. En décembre 1893, une centaine de moutons ayant été tués en quelques jours par les ours, on organisa dans ces parages une traque administrative qui permit à l'un des chasseurs de faire coup double sur une ourse de 216 kilos et un ourson de 70 kilos. Les environs de Mostar donnent également asile, à de fortes altitudes dans les taillis broussailleux du Karst, à des ours qu'on chasse avec les traqueurs lorsque, par exemple, il s'agit de faire honneur, dans une fête sportive peu commune, à un hôte de distinction. On y trouve également, mais de moins en moins, le gypaète barbu.

L'un des domaines les plus giboyeux est resté la plaine marécageuse de l'Houtovo-blato du côté de la basse Narenta. Le gibier de plume et surtout les oiseaux aquatiques y pullulent. La faune ornithologique y est du reste particulièrement bien représentée et très intéressante au point de vue scientifique [1].

Comme curiosité ornithologique, à citer la capture, en 1894, d'un eider (*Somateria mollissima*) à Sanskimost, qui se trouve situé à environ 44° 45′ de latitude dans le nord-ouest de la Bosnie. L'apparition de cette espèce du Nord est fort rare sous cette latitude; on n'en connaît que 13 exemplaires capturés jusqu'à ce jour en Autriche-Hongrie. Le dernier fut pris à Trau sur la côte dalmate, en 1850. La capture la plus curieuse et la plus imprévue fut celle d'une roussette (*Pteropus sp.*) que fit un soldat, en 1886, autour de Mostar. Par suite de quelles circonstances cette chauve-souris — elle mesurait 94 centimètres à l'envergure — a-t-elle pu atteindre ces parages? On sait, en effet, que les Ptéropidés appartiennent aux régions chaudes de l'Afrique et de l'Inde. M. O. Reiser estime que ce « chien volant » a pu s'échapper, fortuitement, du bord d'un vaisseau sur l'Adriatique; mais, après avoir entendu dire que d'autres spécimens ont été vus et capturés dans la région, il n'est pas éloigné de croire qu'une espèce de cette famille pourrait bien être indigène dans l'Herzégovine.

Nous avons atteint à présent les premières maisons de Livno. La température s'est rapidement abaissée sous le ciel ouvert, rappelant les amplitudes du climat continental. Ce climat a quelques particularités. Comme toute la côte dalmate, les poliés du Karst sont exposés aux fureurs de la bora. On sait que ce vent du nord-est se précipite avec une violence parfois inouïe sur la Dalmatie, les côtes de l'Istrie et l'archipel du Quarnero où, dès lors, la navigation devient assez périlleuse. En s'engouffrant dans les longues dépressions des poliés, la bora semble redoubler de fureur en des remous plongeants, coupés de courtes accalmies. Livno, en dépit de la protection de sa muraille rocheuse vers le nord-est, subit des assauts d'une violence telle, que toute sortie devient dangereuse pour ses habitants pendant des journées entières. C'est en hiver que la bora fait le plus de ravages. Subitement la tempête éclate, furieuse, irrésistible; hurlante elle se rue de la crête du Tsintzar sur la dépression en entraînant d'énormes quantités de neige. Les maisons se décoiffent et les plaques de pierre, souvent larges dalles, sont soulevées. Dans les rues, les passants sont jetés contre le mur comme simples fétus de paille. Malheur au voyageur de la grand'route en rase campagne qui ne trouverait à temps quelque abri opportun! Des habitants de Livno ont été arrêtés pendant des journées à 200 mètres de leur habitation. Puis la neige se met de la partie et couvre la région d'une couche de 3 à 5 mètres d'épaisseur. Les communications sont interrompues, et Livno ne demeure en contact avec le reste du monde que par les nouvelles de son fil télégraphique.

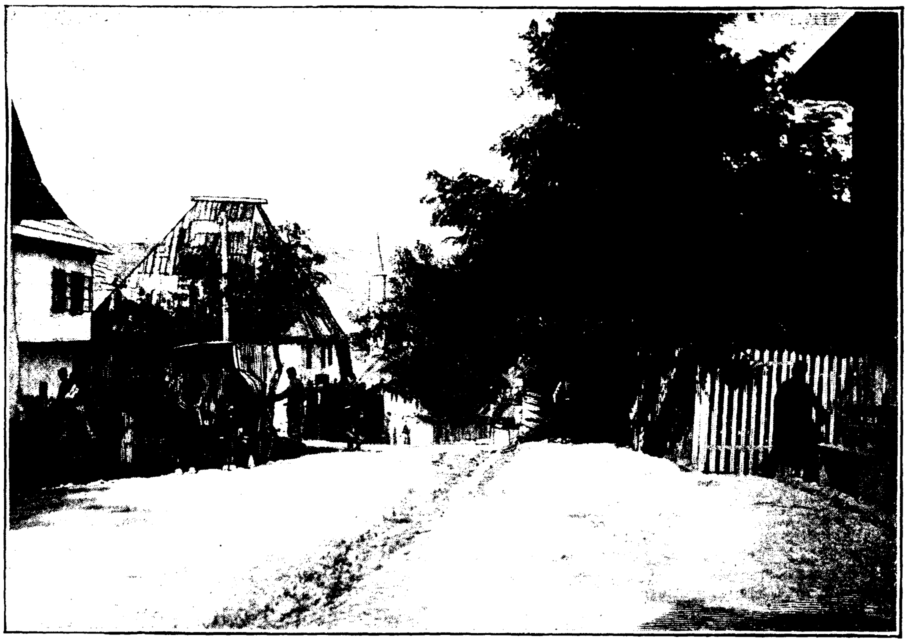
La route de Bougoïno devient impraticable et la poste rentre après des efforts inutiles pour forcer le passage de la Borova Glava ou de Kouprech. Puis la route de Sinj et de Spalato refuse l'accès au passage du Prolog et il ne reste qu'à se calfeutrer chez soi avec des provisions — s'il y en a.

Le 27 décembre 1894, la bora éclate et, le 18 janvier seulement, la première poste réussit à se frayer un chemin à travers la neige. Le 14 janvier, le chef de district fait enterrer onze individus ramassés sur la route, où ils sont morts de froid. Le 2 février, la première poste de Sinj parvient à forcer le passage du Prolog et, avec le courrier, elle apporte trois cadavres recueillis à quelque distance des premières maisons de la ville. Soixante bœufs périssent sur la route de Glamotch, et les habitants de Livno manquent de bois pour se chauffer, et de farine pour faire du pain. Avec le froid, la misère a fait son entrée dans la cabane du pauvre; les écoles se ferment et tous les rouages de la vie sociale s'arrêtent.

Tout à coup la bora cesse. Le ciel s'éclaircit et le soleil semble vouloir consoler la terre de l'horreur soufferte. Un grand nuage sombre monte du sud; la pluie, une pluie chaude, se déverse pendant que l'éclair et le tonnerre déchirent les airs. Mais déjà le nuage est passé et le soleil voilé, et la bora recommence, avec des forces redoublées, sa furieuse besogne.

De la plaine de Livno on peut voir, là-haut sur la Kamechnitza où gambade le chamois, le profil d'un

1. Voir Dr C. Floricke, *Vogelleben am Utovo Blato,* in *Wiss. Mitth.*, 1895, III, p. 657.



RELAIS DE POSTE MILITAIRE.

masque humain se dessiner sur la cassure d'une paroi de rocher. N'est-ce pas le mauvais génie pétrifié du Karst? Sombre tantôt sous les nuages il pleure, lumineux sous le soleil il ricane, ce mauvais génie dont les pleurs inondent et les rires brûlent la campagne, et dont le souffle héracléen renversera les maisons aussi longtemps que les dryades et les sylvains ne pourront trouver un refuge sur les rochers dénudés. En d'autres termes, moins lyriquement prétentieux : le reboisement du Karst, depuis longtemps projeté et discuté, en partie commencé, rendrait à ce pays les plus grands services en régularisant le débit des cours d'eau, en diminuant les amplitudes de température, et en brisant la force de ces vents terribles du nord-est qui peuvent devenir un véritable fléau.

De Livno, nous aurions pu, en une journée, atteindre le port de Spalato sur l'Adriatique. Mais l'Herzégovine qui tient d'un charme différent de celui de sa sœur jumelle, la Bosnie, nous attire. Un crochet en retour sur la vallée du Verbas nous y conduira, trop aisément pour que je ne donne pas à tous le conseil d'imiter notre exemple.

Cette fois-ci, la « grande porte » au col de Kouprech nous fut plus clémente. Un gai soleil illuminait la crête et se faufilait entre les géants de la forêt jusque dans le sous-bois : j'ai cru un instant me retrouver sur la route de Simla, dans le nord de l'Inde, au milieu des chênes et des déodars.

De Bougoïno nous remontâmes le Skoplié jusqu'à son extrémité méridionale, à Gorni Vakouf. Nos vaillantes biques se ressentant tout de même de nos longues étapes dans la montagne, une coïncidence propice nous amena à Bougoïno la diligence de Yaïtzé à Jablanitza qui finissait son service ce même jour. Nous renvoyâmes les premières à leur écurie de Travnik et nous prîmes la seconde jusqu'à Jablanitza. Ce ne fut point, soit dit en passant, une de ces pataches jaunes comme il en courait dans les romans d'Ernest Capendu ou de Dumas, et comme il en court encore au Mexique, au Transvaal et dans le Far-West, peut-être aussi dans le Sud algérien ; mais un landau tout flambant neuf, sentant la laque et le cuir de la première jeunesse. Et il fallait voir avec quel sentiment de sa valeur d'unité voyageuse le Bosniaque qui partageait avec nous l'intérieur du véhicule, reposait sa personne payante, comme tout le monde, sur le moelleux siège de la banquette. On ne saura jamais jusqu'à quel point le prix uniforme des places, dans les omnibus et les chemins de fer, a développé le sentiment de l'égalité devant la compagnie et les contemporains du voyageur!

Gorni Vakouf n'est célèbre aujourd'hui que par la qualité supérieure de ses moulins à café turcs. Ce sont petits cylindres en cuivre de 20 à 25 centimètres de hauteur, surmontés d'une petite manivelle pour actionner le broyeur qui fait de la fève une poudre impalpable. Ils sont ornés de dessins en arabesques ou fleurons plus ou moins fins. On les appelle *mlin*, un nom que nous revendiquerions sans *ou*, si

l'ancestral *ml* nous était exclusivement resté (*Mill*, anglais; *Mühle*, *mahlen*, etc., allemand; *meule*, *mouldre* (moudre), français, etc.).

Jadis Gorni Vakouf était célèbre par les mines d'or, de cuivre et de fer de ses environs. Toute cette région du bassin des sources du Verbas et, vers l'est, les alentours de Foïnitza (Tchemernitza) et de Krechevo sont riches en minerais de valeur. Les noms de *Zlatan* ou *Zlatin* (or) sont assez fréquents en Bosnie et on les met, à tort ou à raison, en relation avec d'anciennes exploitations de mines d'or. Les rivières Verbas et Lachva plus particulièrement passent pour charrier des paillettes d'or, et M. d'Asboth (*loc. cit.*, p. 390) rapporte que les riverains de ces cours d'eau pratiquaient l'orpaillage jusque dans les derniers temps.

Il est à peu près démontré que les Romains exploitaient des gisements d'or aux environs de Gorni Vakouf. Les ruines informes de Strajitza sont considérées comme d'origine romaine et comme les vestiges d'un fortin destiné à surveiller la colonie minière romaine [1]. Cette conclusion est également celle d'une tradition conservée jusqu'à ce jour; à l'en croire, une fente de rocher sur la Bistritza conduit le regard exactement sur l'endroit du gisement le plus riche : or la vue est guidée par l'entre-bâillement de cette fente vers un lieudit du nom de *Zlatan* [2].

Un autre centre d'exploitation minière, à l'époque des Romains, s'est trouvé au nord-ouest et à l'ouest de Yaïtzé : à Vartzar Vakouf et à Siniakovo. Dans le voisinage du premier, une localité du nom de Maïdan, nom qui signifie « forge », a conservé sur un monticule ou *gradina* des vestiges préhistoriques. On y trouve des fibules, des fragments de poteries et de briques, les unes de l'époque de la Tène, les autres de l'époque romaine. A Maïdan, les contemporains de ces vestiges exploitaient le minerai de fer, et à Siniakovo, qui n'en est qu'à quelques kilomètres, ils exploitaient du minerai de cuivre. M. Radimsky, qui a fait des fouilles dans ces endroits [3], a découvert en 1894 dans le voisinage de Maïdan les substructions d'un bâtiment romain avec des motifs architecturaux assez élégants; il y a trouvé également des socs de charrue en fer qui témoignent de l'occupation agricole des habitants de l'endroit. La station romaine ainsi reconnue est identifiée par M. Radimsky avec le *Baloie* de la Table de Peutinger. Quant à la *gradina*, elle fut sans doute une station fortifiée jouant le même rôle défensif et protecteur de la colonie minière que le fortin de Strajitza près de Gorni Vakouf. Il n'est pas improbable non plus que ce centre minier, étant donnée la présence d'objets de la période de la Tène, fut exploité à une époque préhistorique ou pré-romaine. Dans le bassin de la rivière Sana (nord-ouest de la Bosnie), les gisements de minerais de fer sont nombreux et d'une fonte facile.

Il est possible, dit M. Radimsky [4], qu'à l'époque préhistorique déjà ces gisements furent exploités. Dans les champs, partout on rencontre des scories ferrugineuses dénotant des procédés d'extraction primitifs, mais continués durant de longues périodes. A l'époque romaine, toute la région de la Sana fut plus ou moins colonisée. La découverte d'une ancienne forge romaine à Chehovtzi, près de Sanskimost, démontre que les habitants savaient exploiter les richesses minérales de la contrée. Le nom de Stari-Maïdan (vieille forge), gardé par une localité au nord de Sanskimost, atteste la persistance de l'exploitation après l'époque romaine.

Peu à peu, les noms de localités que la Table de Peutinger répartit d'une façon si difficile à préciser, s'identifient avec des stations aujourd'hui reconnues par des fouilles. Il faut mentionner encore, dans cet ordre d'idées, l'identification qu'a faite M. Truhelka de la station romaine de Chipovo Charitchi, sur les bords de la Pliva et dans le voisinage de Yaïtzé, avec le *Saritte* de la *Tabula Peutingeriana* [5].

Bien que j'aie déjà eu l'occasion de parler des mines anciennes à propos de colonisation (voir p. 21), et de l'exploitation moderne à propos des charbonnages de Dolnia-Touzla et de Zénitza, je voudrais com-

1. C. Hörmann, *Wiss. Mitth.*, I, p. 330.
2. *Ibid.*
3. *Die Gradina von Majdan*, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 180; *Die römische Ansiedelung von Majdan*, *ibid.*, III, p. 248.
4. *Wiss. Mitth.*, I, p. 203.
5. *Ibid.*, II, p. 90.

pléter ici mes notes par quelques données succinctes sur les exploitations autres que celles du charbon et du sel.

Les anciens connaissaient la Bosnie pour la richesse de ses minerais d'argent. La Table de Peutinger y mentionne une localité ou une région du nom d'*Argentaria*, qu'on a cru pouvoir identifier avec le Srebrenitza actuel, dont le nom a la même signification en yougo-slave. Mais M. Truhelka [1] estime que cette appellation s'appliquait probablement à toute la région argentifère de la Drina moyenne.

Quoi qu'il en soit, les fouilles de M. Radimsky dans les environs de Srebrenitza [2] ont démontré qu'à l'époque romaine, c'est-à-dire dès le IIe siècle de notre ère, une colonie romaine importante était établie près de Gradina, où elle s'occupait de l'exploitation des mines d'argent et de plomb. De nombreux vestiges : ustensiles de mineurs, objets figurés tels que fibules, fragments de statuettes, briques, substructions d'habitations, aras, pierres tombales, inscriptions votives, monnaies — dont la plus ancienne recueillie remonte à la seconde moitié du Ier siècle, — attestent l'existence d'une ville romaine, minière, possédant un endroit fortifié, et divisée en ville haute et ville basse. Cette localité était *Domavia*. Après avoir été *municipium* de 235 à 254 ans avant Jésus-Christ, elle fut élevée au rang de colonie.

L'une des inscriptions est particulièrement intéressante. M. Domaszewki [3] la complète de la façon suivante :

L. Domitio (.. E) roti viro ex eques(t)ribus turmis egregio procuratori (m)etallorum (Pa)nn(o)n(iorum) (et) Delm(a)t(iorum), mi(r)ae inte(g)ritatis (c)t boni(ta)tis (M.) Aur. Ru(st)icus v. e. duce(n(arius) a)mico praesta(nti)ssimo.

Voici donc une inscription votive qui nous apprend à la fois l'existence et le nom d'un *procurator metallorum Pannoniorum et Delmatiorum*, c'est-à-dire de l'ingénieur en chef des mines de toute la Dalmatie et Pannonie. L'importance de *Domavia* en est mise en lumière d'une façon décisive, et il ne faut plus s'étonner que la colonie ait été la résidence également d'un grand nombre de hauts dignitaires de l'époque.

Après une première période de florissante existence, Domavia subit le sort de la prospérité romaine que vient anéantir l'invasion des barbares. Au moyen âge, l'exploitation des mines est reprise, en sous-œuvre pour ainsi dire, mais le centre de la population minière abandonne Domavia, pour se fixer à Srebrenitza et à Sâs, à quelques kilomètres de la ville romaine [4].

Alors commence une deuxième période d'activité dans les mines, Srebrenitza devient une cité célèbre où les Ragusains viennent s'enrichir, et que se disputent, au XVe siècle, sans répit, Hongrois, Serbes, Turcs et Bosniaques. Les mineurs étaient, pour la plupart, des Saxons — *Sassi*,— que les Hongrois sans doute y avaient implantés de la Transylvanie. Leur nom s'est conservé dans celui du village de Sâs. Ils vivaient dans d'assez pénibles conditions et les marchands ragusains s'arrangeaient — au dire de M. Jiretchek — de façon à ne pas leur donner au delà du strict nécessaire pour leur permettre de vivre. Il faut croire que les grèves n'existaient pas encore. On exploitait alors surtout l'argent et le plomb. L'argent et le cuivre étaient en grande partie transportés à l'état de minerai à Raguse, où on les raffinait. Le plomb s'exportait principalement à Raguse, Venise et jusqu'en Sicile (d'Asboth, *loc. cit.*). L'art de l'ingénieur avait bien fait quelques progrès depuis les Romains, mais aucune des galeries d'extraction n'était assez haute pour admettre un homme debout. Srebrenitza possédait aussi un couvent de franciscains célèbre que les chroniques mentionnent dès 1425 et qui fut détruit en 1686. Nous voyons alors réapparaître ce nom significatif de région argentifère de la Table de Peutinger, dans celui de *Bosna argentina* que reçut la Bosnie comme province ecclésiastique. Au commencement du XVIe siècle, Srebrenitza avait fermé ses mines pour ne les rouvrir qu'en 1881, alors que la société *Bosnia* y fit faire ses premiers travaux de prospection.

1. *Die römische Drinathalstrasse*, *ibid.*, I, p. 314.
2. *Die Ausgrabungen der römischen Stadt Domavia*, *ibid.*, I, p. 218.
3. *Loc. cit.*, *ibid.*, p. 222.
4. Radimsky, *loc. cit.*, p. 219, et L. Pogatschnig, *Alter Bergbau in Bosnien*, in *Wiss. Milth.*, II, p. 521.

A Foïnitza et à Krechevo, les franciscains avaient également au moyen âge, et ont encore, des couvents célèbres. On exploitait dans cette contrée le fer, l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure.

Mais les guerres incessantes du XVI[e] siècle firent peu à peu abandonner toute exploitation minière rationnelle et sérieuse. Le régime turc ensuite, entravant par des mesures fiscales inconsidérées, ou mal comprises, tout essor nouveau, vit bientôt retomber l'industrie minière de Bosnie dans le marasme. Cette déchéance fut telle, qu'à l'époque de l'occupation, ce pays si riche n'exploitait que les salines de la vallée de la Sprécha et, très primitivement, les gisements de minerais de fer de Varech et de quelques autres endroits sans importance. La Bosnie ne parvenait alors à produire annuellement que 4 300 tonnes de fer, obtenu dans environ 130 *maïdans* ou forges indigènes du modèle catalan [1].



BEAUTÉS BOSNIAQUES CHRÉTIENNES.

Après l'occupation, l'administration songea rapidement à tirer meilleur profit des richesses minérales du pays. Elle favorisa la constitution, en 1881, de la société par actions *Bosnia* qui commença par mettre en exploitation successivement les mines de chrome de Doubochtitza et les mines de manganèse de Tchévlianovitch. L'administration se réservait plus spécialement l'exploitation des salines et des charbonnages; elle entreprit également en 1886 les premiers travaux de prospection à Varech dans la vallée de la Stavnia, travaux qui devaient finir par la construction, en 1891, d'un haut fourneau et d'une fonderie à Varech et d'une raffinerie et forge à Dabravine. En présence de la métallurgie moderne, presque tous les *maïdans* ont cessé de fonctionner. Jusqu'à la fin de 1892, les exploitations minières et les concessions données occupaient une superficie de 13 679 hectares. Étaient en activité : 24 exploitations, 6 forges et 2 salines, employant au total 1 526 ouvriers. Pendant l'année 1891, la production était la suivante :

Minerais de cuivre	20 051	quint. métr.	dont 1 405 de métal.
— fer	61 035	—	— 31 737 de fonte.
— plomb	409	—	
— zinc	162	—	
— antimoine	2 755	—	— 915 d'antimoine cru.
— chrome	12 588	—	
— manganèse	79 446	—	
— mercure	34.4	—	— 3.7 de métal.

De plus on a recueilli 288 grammes d'or dans les échantillons d'essai prélevés sur le haut Verbas. Le charbon de terre a donné 854 488 quintaux et les deux salines de Dolnia-Touzla ont fourni 80 063 quintaux de sel brut [2].

La valeur totale du produit des mines, y compris le sel, est évaluée pour cette année à 404 442 florins, soit une augmentation de 1.4 pour 100 sur le chiffre de l'année précédente. La valeur du produit des forges étant de 185 184 florins se chiffre par une augmentation de 33.1 pour 100, imputable en majeure partie à l'augmentation de la production de la fonte à Varech. L'exportation a été de 218 493 quintaux de la

1. D'Asboth, *loc. cit.*, p. 394.
2. *Oesterr. Zeitschrift für Berg-u. Hüttenwesen*, 1893, n° 35, et *Bosn. Post*, n° 76, 1893.



VALLÉE DE LA RAMA.

production, soit une augmentation de 9.9 pour 100 sur le chiffre de l'année précédente. L'administration et la société *Bosnia* ont fait effectuer des recherches sur les gisements d'or. On a constaté la présence de filons de quartz aurifère dans les vallées du haut Verbas, de la Lachva et de la Foïnitza, à Vilenitza et à Heldovi près de Travnik. Près de Gorni Vakouf également, à Maskatza, on a ouvert un gisement de minerai de fer (Fahlerz) assez important pour pouvoir être exploité [1]. En somme l'énumération suivante des exploitations minières et des gisements reconnus exploitables, en 1893, pourra donner une idée de la variété de ces richesses.

Exploités en régie administrative (*aerarisch*).	Salines de Siminhan. — de Dolnia-Touzla. Charbonnages de la Kréka. — de Zénitza. Minerais de fer de Varech.
Essais d'exploitation dus à l'initiative gouvernementale.	Galène argentifère de Borovitza. — de Ljubia Zlatin. — d'Adamoucha et de Ravska dans le district de Priédor. Minerais de cinabre à Krechevo. — de manganèse à Repovitza et à Vilovitchko tocilo. Charbon de terre à Konitza.
Exploitations de la société *Bosnia*.	Minerais de cuivre à Maïdan près de Vartzar Vakouf. — de chrome à Doubochtitza. — d'argent à Srebrenitza. — de manganèse à Tchevlianovitch. — d'antimoine à Tchemernitza (Foïnitza).
Concessions accordées à des particuliers.	Minerais de mercure à la Zetz planina. — de fer (Fahlerz) à Douchina et Toplitza (Krechevo). — d'antimoine à Loutchitza (Foïnitza). — de fer (oligiste) à Varech, Borovitza et Douchina. — de plomb à Foïnitza. Charbon de terre à Ougliévik (Biélina). — à Priboï (Zvornik). — à Omarska et Priédor.

Un mot finalement d'une espèce minérale qu'on rencontre dans le nord de la Bosnie, au sud de Perniavor, en différents endroits de la Lioubitch-planina : je veux parler de l'écume de mer [2]. Jadis, l'écume

1. *Oesterr. Zeitschrift für Berg-u. Hüttenwesen.* 1893, n° 35, et *Bosn. Post*, n° 76, 1893.
2. Voir une étude du Dr Kišpatić, *Der Meerschaum aus der Ljubić planina bei Prnjavor*, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 590.

de mer de Bosnie jouissait d'une certaine réputation, sans que l'on en connaisse exactement ni l'origine ni les gisements. Des échantillons recueillis pour l'analyse furent à différentes reprises identifiés avec la magnésite. M. Kišpatić a retrouvé les véritables gisements d'écume de mer à Branechtchi, Kremna et Relievatz, et il a vu que la magnésite généralement accompagnait l'écume de mer proprement dite. Les paysans ont l'habitude de l'extraire du terrain dans des fosses qu'ils pratiquent aux bons endroits, et ils savent immédiatement reconnaître les deux espèces minérales. Ces espèces dérivent du reste l'une de l'autre. D'après l'auteur précité, la serpentine du nord de la Bosnie n'est pas d'origine éruptive : elle serait un produit métamorphique de décomposition de la péridotite, et, avec elle, prendrait naissance également la magnésite; un troisième produit, résultant d'une décomposition plus avancée, serait alors l'écume de mer ou hydrosilicate de magnésie.

M. d'Asboth [1] rapporte que vers 1860 on avait recueilli près de Dervent une notable quantité d'écume de mer, et que l'exploitation en avait été abandonnée depuis. J'ajoute qu'on peut étudier ce produit au musée de Sarajevo, où M. Radimsky en a rassemblé de nombreux et très caractéristiques échantillons.

Après cette digression sur le domaine minéralogique, Gorni Vakouf et ses environs nous ont suffisamment retenus.

Tout de suite après Gorni Vakouf — nous allons vers le sud, — la route monte sur le flanc des collines de plus en plus hautes. Nous laissons la gorge du Verbas pour gagner en de nombreuses courbes le col de Maklen. Sur le revers des coteaux, la forêt protégée se régénère à vue d'œil. Le reboisement naturel est corroboré par des plantations d'acacias qui viennent bien. La température est devenue suffocante dans les vallons abrités, où le soleil darde impitoyablement ses rayons. Nous sommes au 17 septembre, et il y a quatre jours, dans la vallée du Verbas, entre Yaïtzé et Bougoïno, les pommes de terre et les cucurbitacées étaient gelées.

Dans les taillis de chênes, d'érables et de frênes, le sumac se montre abondant avec la perruque de ses ramilles. Puis la perspective s'allonge plus droite au milieu d'une haute futaie, avec des éclaircies de succulents alpages. Tout à coup la route semble s'arrêter sur une crête et tomber dans le vide. Mais déjà le regard étonné se trouve en présence d'un des plus beaux panoramas de la presqu'île des Balkans. Aussi loin que la vue peut porter, c'est un entassement de chaînes de montagnes de plus en plus finement bleues, étagées en coulisses irrégulières dont les crêtes se découpent les unes sur les autres avec le recul des plans successifs. Ces montagnes, la plupart, sont nues et le soleil y promène, au gré des nuages, des taches claires coloriées qui en accentuent le vigoureux relief. L'Herzégovine, pays des pierres — *herseng tchok*, — étale en une image soudainement entière le squelette dénudé de son organisme orographique avec ses soudures, à l'est à la Bosnie et, tout au loin, au Monténégro. C'est, en effet, au fond de l'horizon un groupement plus compact et qui semble — est-ce une suggestion du nom? — de coloration plus foncée, plus « noire », comme pour mériter à la Tsernagore la signification, slave et latine à la fois, de son nom de « Montagne Noire ».

Au milieu de ce chaotique amas de montagnes, presque au centre du panorama, le groupe du Preni arrête le regard par les hautes falaises de ses cassures. A présent toutes les planinas sont débarrassées de leurs neiges, fondues vers la fin de l'été.

Nous sommes derechef à la limite des eaux de l'Adriatique et de la mer Noire : au sud du Maklen, les eaux de la Rama sont tributaires de la Narenta; au nord, celles du Verbas appartiennent au bassin de la Save. L'altitude du col de Maklen est à 1 123 mètres. Moins qu'au col de Kouprech, la limite des forêts et du Karst est accusée sur les deux versants de la limite des eaux. Là-bas, vers la vallée de la Rama, d'épaisses forêts couvrent les montagnes et ce n'est qu'en pleine Herzégovine, vers l'ouest lointain, que les crêtes apparaissent chauves et pelées.

Au pied de la passe s'étend une vallée ouverte et fertile que parcourent les méandres d'une rivière : la Rama. Au fond de la plaine, un village s'éparpille, dominé par les ruines d'un vieux castel : Prozor. Le

1. *Loc. cit.*, p. 395.

nom de la rivière était également celui de la petite province que formait, au moyen âge, le bassin de la Rama. Les rois de Hongrie portaient, parmi leurs titres, celui de roi de Bosnie ou de Rama, les deux contrées étant, en prenant la partie pour le tout, synonymes (Dr Hoernes, *Din. Wand.*, p. 72). On disait alors *Rama seu Bosna* ou bien *Boznense regnum quod et Ramam vocamus*. Le roi Koloman de Hongrie fut le premier qui, en 1103, après avoir conquis la contrée, prit le titre de roi de Croatie, de Slavonie et de Rama [1]. En 1503, la forteresse de Prozor appartenait encore aux Hongrois. Toutefois cette forteresse paraît ne pas avoir joué un rôle considérable dans les affaires de la guerre. La cause en est sans doute à la nature topographique du pays de Rama, qui est une sorte d'impasse, ouverte sur la Narenta et fermée, au pourtour, par des montagnes d'un abord peu facile. Aux époques préhistoriques, des tribus s'y étaient fixées, ainsi qu'en témoignent quelques vestiges fortuitement découverts jusqu'à présent [2]. On y a trouvé des spirales, une hache, des fibules en bronze assignées à la dernière époque de la Tène.

Prozor n'a rien gardé de sa gloire ancienne. C'est aujourd'hui un petit chef-lieu de district avec un millier d'habitants. Les ruines du castel de Stoudenatz, qui le dominent, rappellent l'époque où les rois nationaux venaient y tenir leur cour, au XIVe siècle. Ils séjournaient tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de leurs châteaux, dont les principaux étaient Bobovatz, Soutcheska, Terstionitza, Visoki et Stoudenatz [3]. La légende populaire, d'après M. Hoernes (*loc. cit.*, p. 261), veut que les ruines de Stoudenatz eussent été l'endroit où mourut, sous les coups des Turcs, la malheureuse Catherine, avant-dernière reine de Bosnie, veuve du roi Thomas Ostoïtch et belle-mère du dernier roi parricide Stephan Tomachevitch. Or on sait aujourd'hui que Catherine se réfugia auprès du pape à Rome, où elle fut enterrée dans l'église d'Ara Cœli [4].

Du col de Maklen, la chaussée carrossable descend dans la vallée en de multiples lacets qui en font une œuvre d'art admirable. Puis, en aval de Prozor, le ruban jaune de la route s'engage dans l'étroite vallée de la Rama, qu'il suit désormais jusqu'à son embouchure dans la Narenta.

La forêt a pris possession des flancs des montagnes et de beaux châtaigniers s'associent au hêtre et au chêne. Bientôt le paysage devient d'une impressionnante sauvagerie, à laquelle ajoutent les colorations rouges des entailles fortuites de la montagne. Des parois de rochers, en hautes falaises, trouent leur couverture sylvestre et sont trouées elles-mêmes de cavernes et de grottes; le désir vous vient de les creuser avec la certitude d'y découvrir des vestiges préhistoriques. L'une de ces cavernes, très près de la route, est connue sous le nom de « grotte aux jambons » à cause des formes bizarres que prennent les stalactites pendantes au plafond.

La rivière affecte les allures d'un torrent, souvent violent et sonore; des blocs de rochers encombrent son lit, formant des rapides et des ébauches de cataractes. Dans un évasement de la vallée, voici un petit couvent flanqué d'une chapelle. Un petit pont élégant en dos d'âne traverse la rivière. Au bord de la route, un rustique *kavana* ou « café » indigène invite très peu à l'arrêt. Si Luce Vladica y est encore, arrêtez-vous quand même pour boire un findjane et admirer son type de femme d'une saisissante beauté. Grande, svelte, très brune avec de grands yeux de biche et une abondante chevelure aile de corbeau, elle avait la timidité rieuse et le regard incertain de la femme qui sait le genre d'attention qu'elle fait naître, sans avoir la superbe de l'affronter. Elle portait son nom tatoué sur le bras gauche, avec la date de 1891 au-dessus d'une de ces figures cruciformes caractéristiques de cette ornementation épidermique. La date était celle de son mariage : deux mioches s'agriffaient aux pans de ses vêtements. Ces vêtements, jadis blancs sans doute, portaient la patine du temps et les traces d'un usage prolongé. Luce avait aussi les mains, des mains très fines, légèrement malpropres, mais il ne faut pas en demander trop non plus à une fleur de beauté poussée près de la route, dans la vallée de la Rama. Pendant que Luce

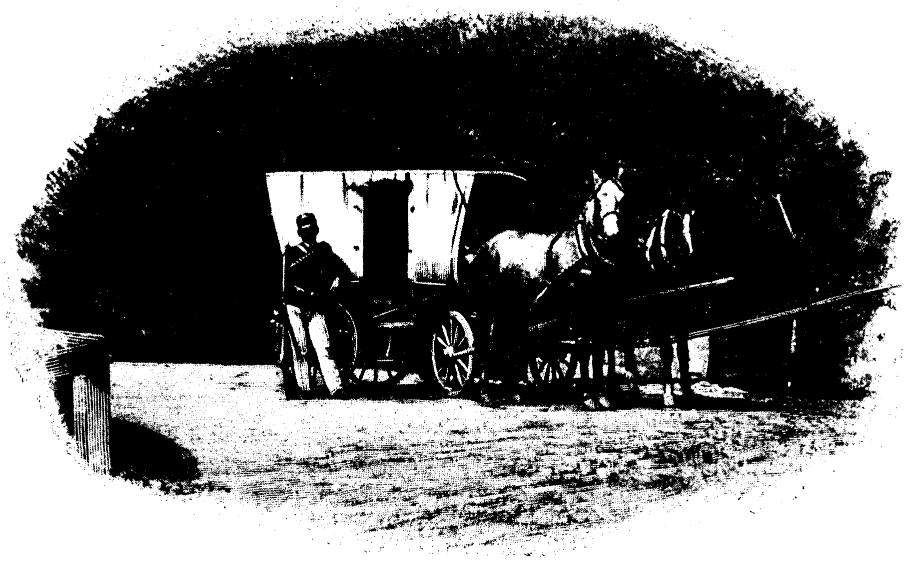
1. Ad. Strausz, *loc. cit.*, I, p. 21.
2. Dr C. Truhelka, *Praehistorische Bronzen aus dem Bezirke Prozor*, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 510.
3. Voir, au sujet des premiers, G. de Stratimirovitch, *Wiss. Mitth.*, II, p. 322.
4. L'inscription tumulaire du tombeau a donné lieu à d'abondantes discussions, dont on trouvera la critique dans une étude de l'archimandrite Hilarion Ruvarac, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 372.

servait le café, très noir, et le sucre très blanc dans sa main, je jetai un regard dans l'habitation. Une chambre vide, avec une niche dans le mur. Près de l'âtre, où couvait un peu de braise sous les cendres, un grand diable de Bosniaque était couché en chien de fusil et ronflait : le mâle.

Pauvre Luce!

Rose je suis, rose
Avant mon mariage!
Avec un mari
Effeuillée la rose!

Le crépuscule commençait à envahir la vallée. Sur la route un franciscain, le *fra guardian* du petit couvent, déambulait lentement en lisant son bréviaire. Puis la clochette se mit à tinter l'angélus hâtif, et nous partîmes. La nuit était tout à fait venue lorsque nous entrâmes dans la vallée de la Narenta. Notre course finissait à Jablanitza. La diligence avait fini sa besogne de l'année en déposant ses deux derniers voyageurs à la porte de l'hôtel « aerarisch » de Jablanitza. Le calme le plus parfait est épandu sur la montagne, et le « dôme obscur des nuits, semé d'astres sans nombre », se voûte à présent splendidement d'une crête à l'autre des hautes parois de la vallée. Brillant à la lune, un ruban ferré s'étire au fond de la gorge : car, derechef, la locomotive courant de Sarajevo à Mostar a forcé le défilé de la Narenta en faisant le pied de nez aux fées jalouses.



LA POSTE MILITAIRE.



AU PIED DU PRENJ.

CHAPITRE XII



FEMMES DE MOSTAR.

DE SARAJEVO A MOSTAR

Au col de l'Ivan. — Konitza. — La Narenta. — Le lac de Borké. — Le défilé de la Rama. — Jablanitza. — Albums d'hôtel. — Le défilé de la Narenta. — Survivances anciennes. — Les Drejniaks. — Le feu vivant. — Aux approches de Mostar. — La capitale de l'Herzégovine. — Histoire de la ville. — Le pont de Mostar. — Climat de Mostar. — Scènes des rues. — Excursions aux environs. — Le Mostarsko-blato. — Le Bichtché-polié et ses antiquités. — Le lac de Scylax. — Le castel de Stiépangrad et le duc de Saint-Sava. — Blagaï. — La source de la Bouna. — Saint miraculeux. — Une brasserie moderne. — Culture de la vigne. — Les stations œnologiques de Mostar et de Lastva.

Sept heures de chemin de fer séparent Sarajevo de Mostar, la capitale de l'Herzégovine. Deux saisons me paraissent particulièrement propices pour jouir, en deux aspects divers également captivants, des charmes de ces montagnes : la fin du printemps et l'automne. J'ai parcouru trois fois cette route en ces diverses saisons, et j'ai été à chaque fois émerveillé de la beauté de ses paysages.

La ligne traverse d'abord, dans toute sa longueur, la Saraïevsko-polié, en laissant à gauche les pignons clairs de la station thermale d'Ilidjé. Au pied de l'Igman-planina, la station de Blajoui (Blažuj),

puis celle de Hadjitchi (Hadžići), où grincent des scieries au milieu d'un encombrement de gros troncs de bois flottés. Des plantations d'acacia essayent de consolider le terrain sur les talus, et plus loin ce sont des saules qui hésitent à pousser des boutures trop grosses, protégées par des clayonnages en losange.

Après Pazaritch, la voie aborde la montée du col de l'Ivan. Une première fois la locomotive s'engrène dans une crémaillère d'une longueur de 3 720 mètres; elle l'abandonne ensuite jusqu'à la station de Rastelitza, pour la reprendre à nouveau au passage du col proprement dit. La crémaillère de l'Ivan a une longueur de 15 155 mètres. J'y relève des rampes de 28 pour 100, 30 pour 138, 25 pour 280, etc.

Si le système a des avantages, il a également des inconvénients : la vitesse tombe à 7 ou 8 kilomètres et la traction ne peut excéder 8 wagons de marchandises. Telle qu'elle est, cette voie à crémaillère s'est joué des obstacles de courbes et de niveau avec une audace remarquable.

De temps à autre, dans les échancrures des hauteurs, la Biélachnitza apparaît au loin avec une pèlerine sombre de pins et de sapins. Puis, au fur et à mesure que la voie s'élève, des futaies superbes de hêtres, déjà bien éclaircies, comblent les cirques des vallées. La petite station de l'Ivan, avec un buffet à sa taille, précède un tunnel de 648 mètres de long qui troue l'arête maîtresse de la montagne. Nous sommes à 876 mètres d'altitude, sur le partage des eaux de l'Adriatique et de la mer Noire, à la frontière de l'Herzégovine.

Adieu la riante Bosnie! A la sortie du tunnel, déjà la vue porte au loin sur les montagnes bleutées, violâtres, chauves et lumineuses, des Alpes dinariennes.

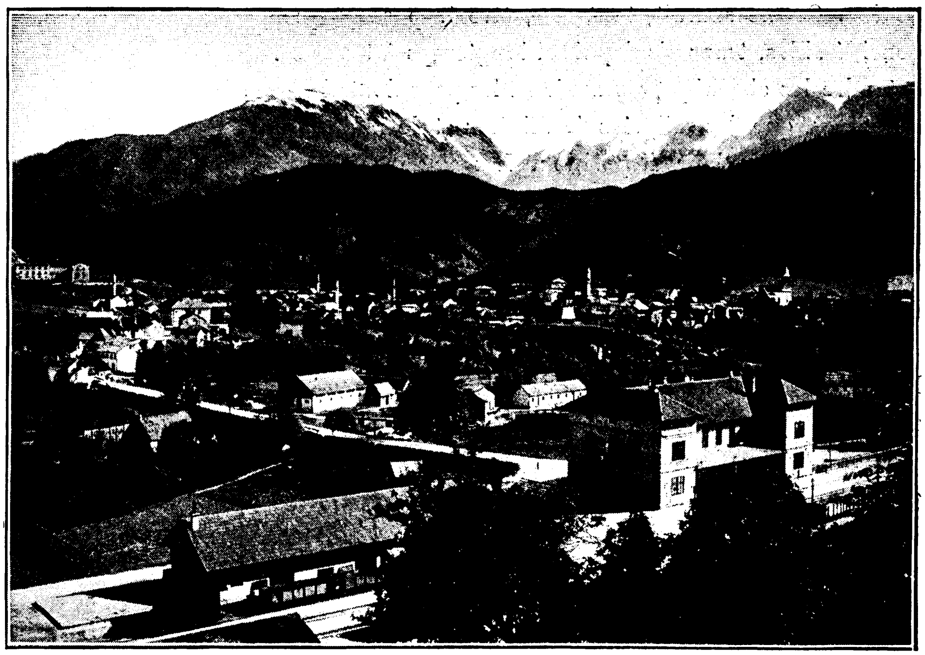
Le massif falaisé et nu du Preni (Prenj), plus près les dominant à 2 102 mètres d'altitude, se dresse barbouillé de la crème de ses neiges tardives.

En grands serpenteaux ensuite la voie dévale du col de l'Ivan. Franchissant les criques latérales sur des ponts ou des remblais, trouant les contreforts en des tunnels dont la clef de voûte porte le nom de Franjo Josip Ier, ici traversant une tranchée haute à ciel ouvert, là côtoyant sur l'arête d'un mur cyclopéen un profond précipice, la voie rappelle, avec plus de sauvagerie, les belles parties du passage du Semmering. A droite, la Prechanitza bondit en cascades tumultueuses sur les gradins de son lit. Dans les vallées latérales, des falaises rocheuses et des pics émergent de la forêt, où déjà le châtaignier abonde en compagnie de noyers très vieux. On m'a parlé de la présence de loupes de noyer, et même d'une société française de loupeurs qui aurait fait des recherches dans le pays. Au mois de mai, les talus de la voie sont tapissés d'une joyeuse flore qui est la nôtre : le sainfoin et le trèfle, la violette sauvage et le bleuet, les campanules, le mélilot, la sanguisorbe, les vesces et les sauges bariolent les premiers plans avec cette intensité de coloris qui est celle des plantes alpestres. Parfois ces paysages sont ceux qu'on voit, entre autres, de Cluses à Sallanches.

Près de Pod-Orajatz (Orasac), les pins font leur apparition sur le dos des crêtes, et les torrents dévalés ont formé de larges, cônes de déjection.

Nous voici, à Konitza, dans une vallée large, qui est celle de la Narenta ou Neretva, tributaire de l'Adriatique. Turbulente et indomptable, issue à la frontière du Monténégro des montagnes de l'Est herzégovinien, elle a le caractère des rudes montagnards dont elle parcourt le pays. N'ont-ils pas leur tempérament, les cours d'eau? Et ce tempérament n'est-il pas, en quelque mesure, le reflet des qualités et des défauts des populations qu'ils ont vues naître et grandir sur un même sol?

Seule de toutes les rivières nées sur les hautes pentes de l'intérieur herzégovinien, la Narenta a pu forcer à jour les barrières transversales des chaînes calcaires, qui s'interposent entre ses sources et son estuaire. Elle suit d'abord, depuis son origine jusqu'au milieu de son parcours, la direction générale des chaînes du relief orographique; puis en aval de Konitza, au confluent de la Rama, elle tourne court vers le sud et coupe, dans une direction perpendiculaire à leur grand axe, les chaînes des Alpes dinariennes. A en juger par les dépôts de conglomérat qui constituent ses rivages jusqu'en aval de Mostar, elle a sans doute trouvé la brèche partiellement ouverte; mais il semble également qu'à l'instar des autres cours d'eau du Karst, elle a eu son régime de *ponors*, qu'elle a fini par user pour couler à ciel



KONITZA.

ouvert, en des cluses étroites et profondes.

Elle a suivi de la sorte, en la créant partiellement, la route naturelle par où l'intercourse a fini par s'établir entre les populations de la côte, et celles du hinterland herzégovinien et bosniaque. C'est ainsi que la ligne vitale qui apparaît, sur la carte, traversant le pays depuis la Save jusqu'à l'Adriatique, ligne jalonnée par les centres d'habitations les plus riches et les plus populeux et suivie par la voie ferrée actuelle, n'est que la résultante des méandres de la Narenta au sud, et de la Bosna au nord. Telle est, du moins, la grande ligne directrice : quelques détails étaient réglés par la topographie. C'est ainsi que la route turque, au lieu de suivre le thalweg du défilé de la Narenta, comme le fait la route moderne, quitte la Narenta en amont de Mostar pour aborder la Porim-planina, et contourner dans la montagne le massif du Preni, pour rejoindre Konitza et la haute Narenta. En disant réglés par la topographie, il faudrait ajouter : réglés parfois par la méthode administrative du gouverneur turc. En 1863, Osman Pacha, vali de Bosnie, reçut du trésor plus d'un million et demi de francs pour la construction d'une route à travers le défilé de la Narenta. Les paysans chrétiens furent contraints à la corvée gratuite, la route fut à peine ébauchée, et l'argent disparut dans les poches d'Osman Pacha [1].

Au milieu d'un cirque de hautes montagnes, à cheval sur la Narenta, la ville de Konitza (Kojnica). Pendant que les locomotives se relayent, le buffet de la station fonctionne, et nous laisse le temps de jeter un coup d'œil sur la cité gracieusement éparse dans la vallée. Les musulmans y dominent avec les minarets, après que les Turcs, il y a quatre siècles, eurent transformé les églises en mosquées. Un pont de pierre élégant relie les deux parties de la ville (voir p. 192). Le passé de la petite cité, bien que nous ne connaissions rien de ses origines, mais étant donnée sa position topographique, est sans doute fort ancien. La légende, citée plus loin, est anodine; elle n'est qu'un exemple de plus de ces légendes patronymiques d'un jeu de mot (*Konitza*, petit cheval). Au moyen âge, Konitz avait une certaine importance comme localité frontière à la lisière du royaume de Bosnie et du comté de Khloum, qui devint plus tard le duché par excellence, ou Herzégovine. C'est à Konitza qu'en 1446, le roi Stéphan Tomach de Bosnie convoqua une diète brillante, afin de donner au pape un gage de sa fidélité au catholicisme. Fidèle d'abord à la secte albigeoise ou des Bogoumiles, il avait dû sa couronne à la défection au schisme, et se livra dès lors, par politique, à toutes sortes de cruautés et de persécutions contre ses anciens cosectaires. Au milieu des prélats de l'Église catholique, des bans et des voïvodes de son royaume, il édicta à Konitza un certain nombre d'ordonnances contre les Bogoumiles, en faveur des catholiques. Il amena ainsi, au dire des chroniques, l'exode de 40 000 de ces schismatiques de Bosnie en Herzé-

1. Dr Hoernes, *Dinar. Wanderungen*, p. 62.

govine. On ne saurait, toutefois, être trop sceptique généralement, lorsqu'il s'agit de chiffres aussi considérables, transmis depuis si longtemps à travers l'histoire, sur la foi d'un document unilatéral. A entendre les chroniqueurs anciens, les pays dont ils nous parlent avaient été si riches en générations humaines, que des saignées de milliers et de milliers d'habitants n'auraient eu d'autre réaction que la constatation de leur disparition. Les anciens historiens de la Grèce excellaient certainement en ce genre de statistique fantaisiste. Bref, à la suite des ordonnances du roi Tomach, un « grand nombre » de Bogoumiles émigrèrent en Herzégovine.

Une de ces ordonnances, entre autres, attribue au roi le pouvoir d'emprisonner tout sujet coupable d'homicide et de partager sa fortune, par moitié, entre le fils du coupable et les héritiers de la victime.

M. Hoernes raconte que la secte des Bogoumiles aurait eu des représentants dans les environs de Konitza jusque dans les derniers temps, et qu'avec la famille des Helech, convertis à l'islam, le schisme albigeois, après avoir joué un rôle si considérable au moyen âge, se serait définitivement éteint.

Telle n'est pas la conviction des franciscains qui sont les pasteurs d'âmes de ces populations montagnardes. Du fait qu'elles révèrent, musulmans aussi bien qu'orthodoxes, le prêtre catholique avec autant, sinon plus de conviction que le prêtre de leur religion, ils concluent qu'elles n'ont point renoncé encore à la fidélité à leur ancien culte.

A une dizaine de kilomètres au sud de Konitza, dans un site alpestre très pittoresque, se trouve le lac de Borké. La topographie du lac rappelle jusqu'à un certain point les « Maar » solitaires de l'Eifel, sans toutefois être d'origine volcanique comme eux. Situé à l'altitude de 405 mètres, ce lac couvre une superficie de 27 hectares; son étendue fut autrefois plus considérable, occupant sans doute toute la superficie du polié. On le dit très poissonneux. Je ne serais pas étonné qu'il devînt, un jour ou l'autre, une sorte de sanatorium aérothérapique, et je connais des fonctionnaires haut placés de Mostar qui profitent de leurs vacances pour y aller chercher le repos et la saine fraîcheur de la station alpestre.

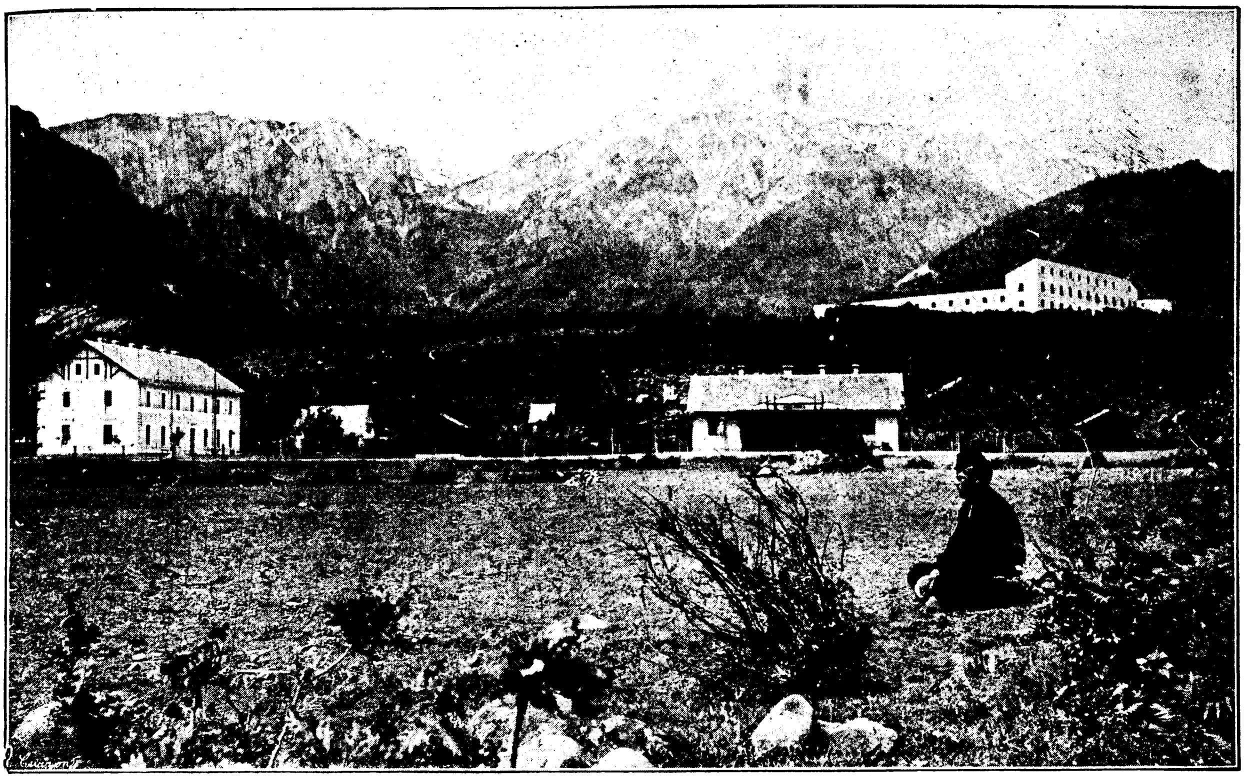
La légende a fait du Borké, communément appelé *Jezero*, ou lac tout court, une sorte de mer Morte. Elle veut que dans les temps jadis son emplacement eût été celui d'une localité de mécréants et d'hommes fort peu hospitaliers. Lorsqu'en effet saint Sava vint un jour leur demander l'hospitalité, ils refusèrent de le recevoir. Pour les punir, saint Sava les fit engloutir sous les eaux qui jaillirent de toutes parts du sol et formèrent le lac actuel [1].

Le saint vindicatif avait toutefois rencontré une famille de Loth dans la personne d'une pauvre veuve qui n'avait pour tout bien qu'un petit jardin, une vache et un cheval. Elle avait aussi un fils, bon, sage et pieux comme elle. Ils offrirent au saint l'hospitalité que les riches lui avaient refusée. « Quittez cet endroit, leur dit-il, car, avec l'aide de Dieu, je punirai ces hommes de leurs péchés. Allez au loin et, quand votre cheval s'arrêtera pour gratter le sol trois fois de son pied, demeurez en cet endroit, Dieu vous protégera! » La bonne veuve et le bon fils s'en allèrent avec leur cheval et leur vache. Ils jetèrent un dernier regard sur les lieux qu'ils venaient de quitter, et ils virent tout à coup la ville engloutie sous les eaux, avec ses habitants qui poussèrent des cris d'épouvante. Après avoir marché un bon bout de chemin, le cheval s'arrêta. « *Haïdé! Haïdé! moï Konitzou!* En avant! n avant! mon petit cheval! » Mais le cheval se mit à gratter trois fois la terre de son pied, et la veuve et son fils s'y construisirent une demeure. Telle fut l'origine de la ville de Konitza [2].

On voit que la légende se fait jusqu'à un certain point l'écho de la Bible. Il n'est donc pas étonnant que les habitants de la contrée croient volontiers à la présence des ruines d'une ville engloutie sous les eaux du lac, auxquelles ils attribuent une profondeur démesurée.

Le Dr Karlinski, dans son intéressante monographie, a étudié les unes et les autres. Les ruines sont figurées par de gros troncs d'arbres, et les profondeurs varient jusqu'à un maximum de 17 m. 10. La température des eaux varie de 13°, 1 à 10 mètres de profondeur, à 13°, 8 au fond du lac. M. Karlinski a

1. Dr J. Karlinski, *Sondages dans le lac de Borké*, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 542.
2. Const. Hörmann, *ibid.*, I, p. 542.



HÔTEL ET STATION DE JABLANITZA.

fait d'autres observations intéressantes, parmi lesquelles il faut signaler des études comparées sur la teneur en bactéries des eaux à différents niveaux du lac.

Tandis qu'à la surface on trouve une moyenne de 4 000 colonies par centimètre cube, on n'en rencontre que 1 000 à une profondeur de 5 mètres. A 10 mètres, ce chiffre dépasse rarement 600 colonies, et, dès que l'appareil de sondage remuait quelque peu le sol vaseux du fond, le nombre des colonies s'élevait à 6 000 par centimètre cube. Ces chiffres étaient constants dans une série de 60 analyses. Il serait intéressant de comparer, sous ce rapport, le lac de Borké avec les lacs des Alpes par exemple.

En aval de Konitza, la Narenta court encore sur une certaine distance dans un lit assez large, au milieu d'une vallée aux alluvions fertiles. Sur les hauteurs, des taillis d'abroutissement, avec des arbres en têtards noueux, alternent avec des prairies parsemées de squelettes d'échafaudages en bois, où vont s'entasser les meules.

Déjà, cependant, certains caractères propres au paysage de l'Herzégovine s'inaugurent. L'architecture des maisons s'est faite plus carrée, et les enselles en bois du toit bosniaque très haut ont fait place aux larges dalles de pierre du toit plat de la maison herzégovinienne. Nous sortons peu à peu du pays de la forêt, pour entrer dans celui de la pierre et du vent. Dans le costume aussi, quelques différences s'accusent : le pantalon blanc, ou de couleur, du Bosniaque, est ici de bure brune flottant librement aux jambes. Plus loin, la calotte ronde va remplacer le turban et le fez. Les employés indigènes de la voie ferrée portent le fez, avec la roue ailée qui est l'insigne de leur emploi.

A la station de Rama, les hautes parois de la vallée se sont rapprochées, et nous entrons dans un premier défilé qui décrit une large boucle jusqu'à la station de Jablanitza. Ce défilé est superbe. Un coup d'œil rapide dans la vallée latérale de la Rama — nous l'avons traversée en venant du col de Maklen — et le train s'engouffre dans les déchirures des cluses profondes. Encore, la sauvagerie du paysage n'est-elle pas aussi impressionnante que dans le défilé de la Narenta en aval. Des habitations se montrent de-ci de-là, et la calvitie même de certaines pentes de montagnes débilite la force de cette sauvagerie. Par endroits les terrains, sans doute privés de leur soutien végétal, ont glissé et forment des traînées d'ava-

lanches sèches. Les torrents latéraux ont déposé de grands cônes de déjection au bas de leur course violente.

Au milieu des arbustes souffreteux et des arbres étêtés, des troupeaux grouillent avec des vaches à robe couleur de feu. Des chèvres, perchées comme des oiseaux sur les branches qui plient, broutent sans répit le feuillage, avec le hochement mécanique de leur tête. A quoi bon le leur défendre? Le respect de l'indigène pour la forêt égale celui de ses troupeaux, et il en est de même dans tous les pays sans fourrage où l'éleveur de bétail a pris le pas sur l'agriculteur. L'Algérie est dans les mêmes conditions de lutte contre les déprédations des troupeaux. Facilement la surveillance est insuffisante, car il faudrait presque autant de gardes champêtres que de propriétaires de troupeaux, et la propriété est ici très divisée.

Voici, dans la vallée plus large, au milieu des champs de culture, la station de Jablanitza cachée dans la vigne vierge. La vraie vigne, elle aussi, a fait son apparition sur le flanc des montagnes d'alentour, où des vignobles en terrasse grimpent haut, soutenus par des murs de soutènement. A Konitza on nous a offert de belles grappes de raisin à pis de vache qui est la variété la plus répandue.

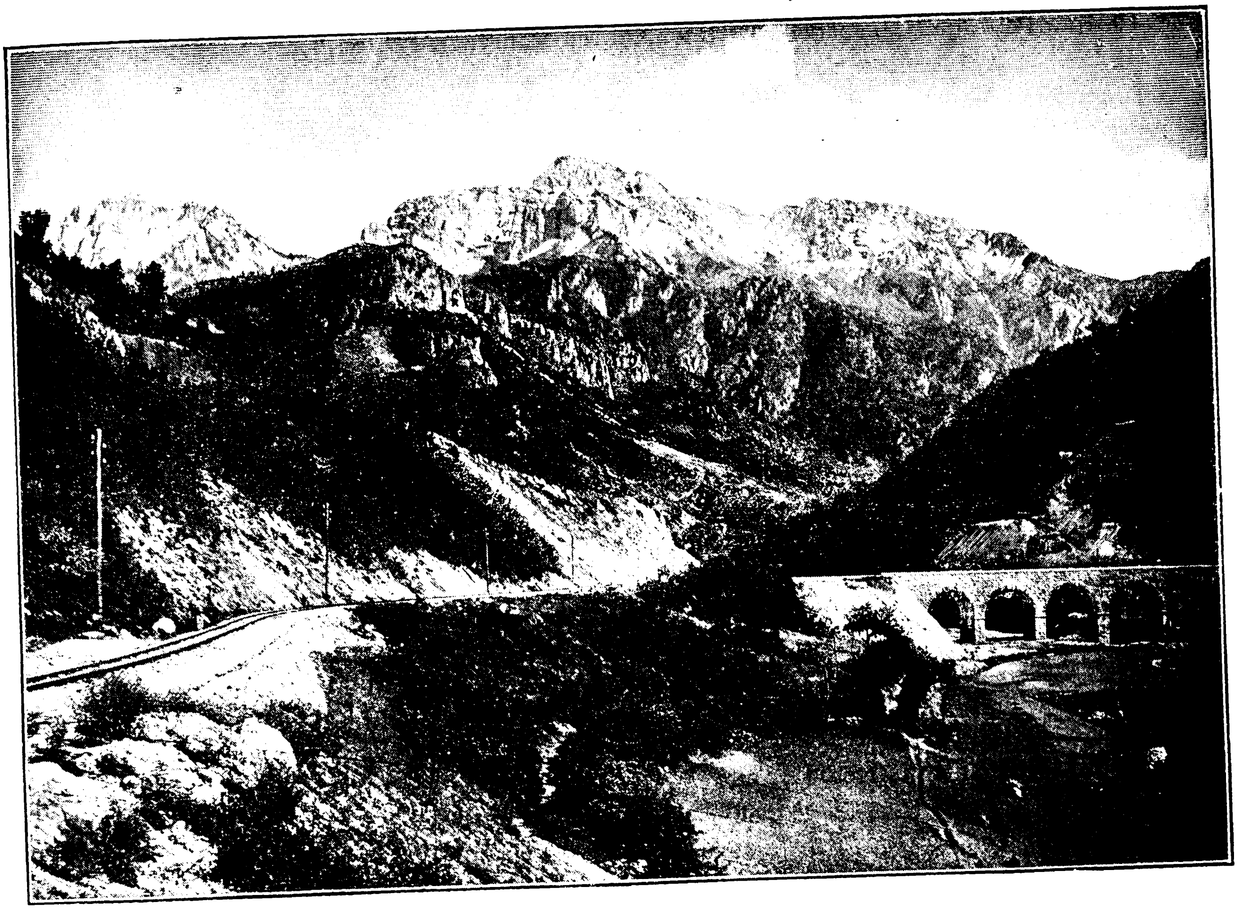
Jablanitza est un de ces petits coins du monde très accessibles où j'irais volontiers me refaire une virginité de nerfs. Un cirque allongé, assez vaste pour donner du recul aux grandes montagnes qui s'étagent au-dessus des premiers plans; des montagnes, pas trop hautes pour écarter l'envie de les gravir; un air très pur de la forêt, de l'eau courante, beaucoup de fleurs et très peu d'hommes. Sur une colline dominant la vallée, une caserne effrontément plate et rectiligne me gâte seule ce superbe panorama. L'homme, je le disais, y est rare: quelques habitations d'indigènes, un poste de gendarmerie et un hôtel où les touristes s'arrêteront lorsqu'ils en sauront l'existence.

Le chasseur y peut trouver l'occasion d'un beau coup de fusil : chamois, ours, vautour, et brûler ses provisions de cartouches sur la perdrix rouge qui est abondante. La Narenta a conservé des truites pour le pêcheur, et les montagnes, très peu explorées encore, réservent au botaniste des espèces rares sinon nouvelles. Les amateurs du *Gnaphalium leontopodium*, plus connu sous le nom d'*edelweiss*, y peuvent récolter encore leur plante chérie authentique; ils seront sûrs que leur *edelweiss* n'est pas taillé dans le drap blanc d'une vieille tunique de soldat, comme celui qu'on offre au touriste dans les Alpes autrichiennes. Enfin l'alpiniste pourra faire l'ascension de quelques sommets qui, pour ne pas être couverts de neiges éternelles, n'en sont pas moins difficultueux et « inédits »; il n'y a pas, il est vrai, ni alpenstock, ni spécialistes pour y graver les noms des « sommets vaincus par le pied de l'homme ».

Après une longue course dans la montagne par une chaude journée d'automne, on y passe des soirées délicieuses qui laissent le plus charmant souvenir. Dans le repos des muscles et la sérénité insoucieuse de l'esprit, au milieu du calme parfait de la nature et dans l'atmosphère limpide s'attiédissant sous le rayonnement nocturne, des heures de béatitude passent que le voyageur marque d'une pierre blanche. Cette chose-là m'est arrivée.

« Les épanchements lyriques de tes prédécesseurs te font sourire! Si, comme moi, passant inconnu, tu as vibré au contact de cette nature alpestre, tu voudras plus ou moins banalement, suivant tes moyens, laisser une trace de ton passage, souvenir d'une journée heureuse. N'oublie pas que d'autres te suivront et en riront! 15 octobre 1893. Signé.... »

Voilà le cri d'enthousiasme, un peu défiant envers soi-même, que j'ai copié dans l'album de l'hôtel à Jablanitza. Au fait, mon ami Henry Moser ne m'en voudra pas de compléter la signature de la citation parce que je suis de ceux qui « n'en riront pas ». Ces lignes sont les seules que j'ai trouvées en français dans cet album qui est jeune encore, et n'a pas vu M. Perrichon. Quel joli volume on pourrait faire de cette psychologie, si amusante parfois, du voyageur en ses nombreuses variétés, éparpillant ses pensées de bonne ou de mauvaise digestion, de pluie ou de soleil, de jovial ou de grincheux compagnon de voyage, sur les pages dorées d'un album d'hôtel! Il y a quelques années, je passais plusieurs semaines de plein hiver à Chamonix, attendant le moment propice d'une ascension d'hiver au mont Blanc. Esseulé pensionnaire chez Couttet, j'avais déniché le livre de lecture le plus attrayant



LA VOIE FERRÉE DANS LE DÉFILÉ DE LA NARENTA. — VIADUC DE LA GLOGOJNITZA.

qu'on puisse trouver. Ce livre était l'album des voyageurs au Montanvers, gros in-folio en manuscrit, qui avait reçu, durant des années et des années, les confidences plus ou moins sincères des ascensionnistes et des « traverseurs » de la mer de Glace. « The Emperor of the French, dit un Anglais à la date du 3 septembre 1860, visiting Montanvers and Mer de Glace this morning, left orders that no one should ascent without permission from General Fleury. » Un peu plus loin, à la même date : « Louis Jacquier, notaire à Taninges, a succédé au cortège de S. M. l'Empereur Napoléon III et passé la mer de Glace avec tous ses collègues musiciens. »

Sur les bords du lac de Côme, dans l'album de l'hôtel X..., vous pourriez rencontrer le distique suivant :

On the lake of Come,
I wish to find a home.

Signé : MISS ARABELLA....

Un loustic irrévérencieux s'est permis de changer l'*e* de la rime en *o*!

Et ainsi de suite. De véritables trouvailles qui feraient bien la matière d'un petit volume de psychologie des plus curieux.

Dans l'album de Jablanitza encore, des noms connus : Dr Engler, professeur de botanique à l'université de Berlin ; le Pr Karl von den Steinen, l'explorateur du Xingu ; M. de Blowitz, le comte Colloredo Mansfeld, etc.

La Bosnie-Herzégovine commence à être visitée, cependant, par nos compatriotes. En dehors des Français qui firent partie du congrès d'anthropologie et de la caravane des journalistes, les nouvelles provinces d'occupation ont reçu la visite, dans les dernières années, entre autres, de Mme la comtesse de la Ferronnays, du prince Roland Bonaparte, de M. Schlumberger, membre de l'Institut, et Madame,

de M. et Mme Petit, de MM. Jacques Bertillon, Alfred Maury, A. Petiton, Martel, les peintres Aublet, Bastard, Avelot, de la Nézière, etc., sans compter les voyageurs antérieurs, qui ont consigné dans des publications spéciales leurs études et leurs impressions : MM. Croix de Sainte-Marie, R. Millet, Georges Perrot, Caix de Saint-Aymour, Charles Yriarte, Kohn-Abrest.

L'hôtel de Jablanitza est situé à deux pas de la gare, au milieu d'un parc où le *Bignonia Catalpa*, entre autres, a l'air de se plaire. L'établissement a été créé par le gouvernement, qui le fait exploiter en régie. Il est fort bien tenu, très confortable, et lorsque quelque fraîche fillette s'exerce au pianino à une sonate de Mendelssohn, on ne se croirait certes pas au cœur de l'Herzégovine, où le sifflement des balles était naguère une mélodie fort à la mode.

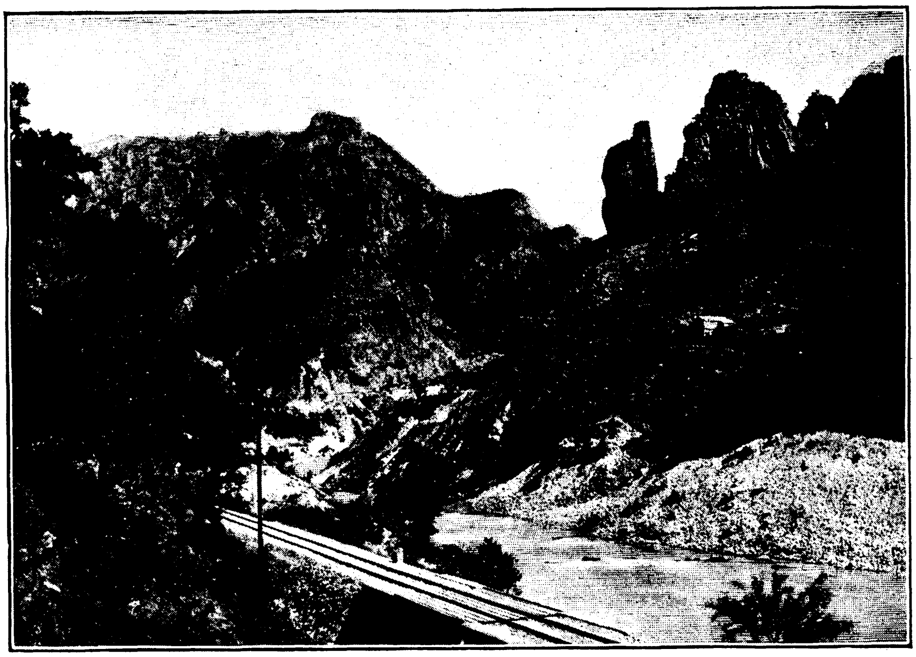
La voie se dirige, dès lors, directement vers le sud. Une dernière fois les falaises du Preni (Prenj) apparaissent lumineuses, à 2 102 mètres, dans l'entaille pittoresque de la vallée de Glogojnitza. Un pont de pierre, de 5 arches en plein cintre, traverse la rivière torrentueuse du même nom, alors que la voie décrit une vaste courbe; puis nous entrons dans le défilé de la Narenta. Ce défilé est une merveille dont nul croquis à la plume ne saurait rendre la sauvage grandeur. Les montagnes, déchiquetées en rochers tantôt isolés, bizarrement érodés en des monolithes gigantesques, tantôt coupés à pic, semblent fermer toute issue à la vallée pour mieux l'écraser. Les coupes géologiques apparaissent en des falaises hautes montrant la pâte tordue de leurs strates obliques. La pénombre qui règne dans l'étroit couloir rend plus foncée la grisaille de leur ton et la gamme des verts de la végétation. La végétation se retire au fond des gorges. Des pins audacieux, une espèce spéciale à écorce claire (*Pinus leucodermis*), perchent en des sites invraisemblables. Des touffes de laine, arrachée à la toison des troupeaux grimpeurs, mettent aux épineux comme des fruits bizarres. La route jaune, péniblement taillée en corniche dans le roc, semble s'associer avec le ruban strié de la petite voie ferrée, pour traverser plus impunément ce chaos menaçant.

Au fond de la gorge, la Narenta se précipite dans un lit étroit qu'elle s'est taillé dans le conglomérat. Cette roche tertiaire a comblé le thalweg et les criques latérales; elle atteint jusqu'à 20 mètres au-dessus du niveau actuel du fleuve. Ce fleuve a l'apparence d'une étroite rivière.

En certains endroits, les *skakalas* ou sauts, les rives semblent se voûter en tunnel incomplet et permettent de sauter de l'une à l'autre. Dans son lit étroit, la Narenta profonde roule des eaux vertes qui se précipitent furieusement, avec la vitesse parfois du train. Ses rives de conglomérat sont trouées de petites cavernes creusées par les remous. Lorsque les pluies ont grossi les eaux de la Narenta en amont, son niveau monte parfois, dans le défilé, de 15 mètres au-dessus de l'étiage, en vingt-quatre heures. Des sources puissantes jaillissent à même la paroi des rochers, rivières toutes faites, sans lit, qui tombent dans la Narenta : telle est la source de la Komadina. Des cascades aussi s'effilochent en tombant du sommet des hautes corniches, avant d'avoir été absorbées par le sol calcaire, craquelé et puissamment perméable.

Après la station de Grabovitza, quelques agglomérations de huttes qui tiennent du bétail et profitent de la moindre parcelle de terrain meuble pour lui confier du maïs. Il faut être Herzégovinien montagnard pour marcher dans ces montagnes en dehors des chemins tracés. Courir, sauter, poursuivre le gibier devient le fait d'un gymnaste expert en la manière de risquer sa vie sans la perdre. Les indigènes ne sauraient eux-mêmes se livrer à ces exercices s'ils n'étaient chaussés d'opankés, et, pour donner plus de prise et de tact au pied, ils se déchaussent au passage des endroits les plus dangereux. Dans ces roches abruptes en effet, des corniches sans consistance et des appuis traîtres commandent la prudence, et plus d'un chasseur de chamois est devenu la victime de sa hardiesse. La bartavelle y foisonne. Voici un chasseur infatigable qui monte dans le train avec ses compagnons indigènes, tous couverts d'enfilades de perdrix qu'ils se sont passées autour du cou, de la ceinture, en double rangée. On la chasse au chien d'arrêt dont l'habileté doit égaler celle du chasseur; la chasse au chamois s'y fait avec des braques.

Au milieu du défilé, une nappe de soleil, échappée d'une vallée latérale, vient crûment envahir la gorge dans l'ombre : nous sommes à la station de Drejnitza (Dreznica), à l'entrée de la vallée du même



DANS LE DÉFILÉ DE LA NARENTA.

nom. M. Hœrnes[1] nous dit que cette vallée —je ne l'ai pas visitée — est une des plus sauvages qu'on puisse voir, et que ses habitants, même en été, ne voient le soleil que pendant quelques heures.

Les Drejniaks se sont singulièrement groupés en village autour d'un petit domaine fertile qui les nourrit. Leur ségrégation, dans une vallée écartée des routes, leur a valu de conserver intactes des mœurs primitives et un caractère spécial. *Inter idiotum hercegovinensem populum*, dit un moine franciscain, sans doute fra Petrus Bakula, l'auteur du schématisme historico-géographique (1873), *habitatores Dreznicæ sunt idiotissimi, non minus quam bardi et silvestres*. Voilà, n'est-il pas vrai, un jugement peu aimable! Est-il justifié? Je pose la question parce que l'histoire des Drejniaks se résume en ceci : longtemps ils luttèrent, et vaillamment, contre l'oppression des Turcs; ils ne finirent par se soumettre qu'à la condition de rester libres d'impôt et de service militaire. Quant aux Herzégoviniens, fiers, courageux, braves, on les appelle « faucons », comme les Monténégrins s'appellent « faucons de la Tsernagore », et ils forment une des populations les plus vaillantes de la presqu'île des Balkans. Lorsqu'on apprend ensuite que ces pauvres Drejniaks sont très tolérants et vivent en parfaite harmonie avec les catholiques qui sont venus s'établir plus tard dans leur vallée, on ne peut s'empêcher de croire que le susdit latinisant a des idées incomplètes sur la valeur des hommes et de leur caractère. Leurs voisins très proches, les habitants de la vallée de la Rama, étaient-ils plus intelligents?

« Le pays de Rama, dit un voyageur déjà ancien, est fier de deux de ses qualités : les habitants se confectionnent eux-mêmes tout ce qui est vêtement, et il n'est permis à personne de porter un morceau d'étoffe étrangère. En outre, aucun chrétien de l'Église orthodoxe ne saurait s'établir dans le pays de Rama; s'il l'ose quand même, il est sûr d'être affligé de la gale[2]. »

Que de souvenirs brumeux du moyen âge se sont conservés parmi ces populations frustes et, naguère, parmi leurs éducateurs religieux! Quelques-uns de ces souvenirs remontent probablement bien plus haut, attestés par des survivances qui nous ramènent à l'époque préhistorique. Telle est, entre autres la façon d'obtenir du feu « vivant » (*jiva vrata*).

Lorsque, pour une raison ou une autre, quelquefois dans un but de thérapeutique superstitieuse, on veut avoir du feu pur, du feu sacré, voici comment on procède autour de Jablanitza[3]. Deux pieux de cornouiller sont fixés en terre, à une distance de 20 à 30 centimètres l'un de l'autre; au niveau convenable, deux trous y sont pratiqués pour recevoir l'extrémité épointée d'un bâton transversal du même bois, ce qui donne au truc la forme d'un H. Autour de ce bâton, une corde est enroulée dont les extrémités, tenues suffisamment longues, permettent de lui imprimer un mouvement de rotation alternative très

1. *Dinarische Wanderungen*, p. 67.
2. Cité par Hoernes, *ibid.*, p. 206.
3. Em. Lilek, in *Wiss. Mitth.*, III, p. 574.

rapide. Pour augmenter le frottement des pointes dans les trous, une autre corde, joignant le sommet des pieux verticaux, permet de les serrer au gré de l'opération. On approche alors un morceau d'amadou de l'une des pointes engagées, et bientôt il prend feu. Un truc d'un modèle un peu différent, appelé *tchekerk* (*čekrk*), mais reposant sur le même principe, est employé à Dolatz près de Sarajevo. On y emploie également du bois de tilleul, peut-être parce que le tilleul est l'arbre sacré des Yougo-Slaves. Si, à la troisième tentative, le feu n'a pas pris, on abandonne l'opération parce qu'elle n'aurait pas, quand même, les qualités thérapeutiques requises.

Et comme pour corroborer cette évocation des temps primitifs, voici sur les rives de la Narenta, que nous suivons dans sa course de plus en plus tumultueuse, creusées dans les falaises de conglomérat, des habitations comme de Troglodytes. Des pâtres s'y sont installés. Un mince filet de fumée rampe sous la voûte noircie; devant la caverne, un chien guette sa part d'un festin qu'on devine.

Sommes-nous à l'époque de la Madeleine?

Puis, en aval de Drejnitza, la gorge sauvage se rétrécit à nouveau dans le conglomérat de plus en plus hautement falaisé. Des sources jaillissent au fond de la vallée, puissantes comme le Tserno Vrelo ou « source noire », ainsi nommé à cause de la coloration vert foncé de ses eaux; des cascades laiteuses tombent de haut sur des rochers noirs, et, dans les vallées latérales, des avalanches de rocaille ont dévalé en de longues traînées claires.

Mais déjà la nature du paysage et la flore s'apprêtent à des changements. Dans la vallée, au bord de l'eau, le noyer, le tilleul, l'érable, le frêne et le cerisier abondent avec le chêne. Les buissons se couvrent de vigne sauvage et le sumac se mêle au colutea dans les fourrés mouvants, où se sont faufilés les troupeaux. A un kilomètre en aval de Rachkagora, j'aperçois les premiers grenadiers en fleur — nous sommes à la fin de mai, — hauts de plus de 2 mètres. Puis, la gorge s'ouvre et les parois s'abaissent de plus en plus. Nous entrons dans le Biélopolié « ou campagne blanche », qui emprunte son nom à la teinte de son sol et à la nudité désertique de son entourage. Large, au sortir du défilé chaotique, le polié donne l'impression de la difficulté vaincue, sollicitant une exclamation inconsciente de soulagement.

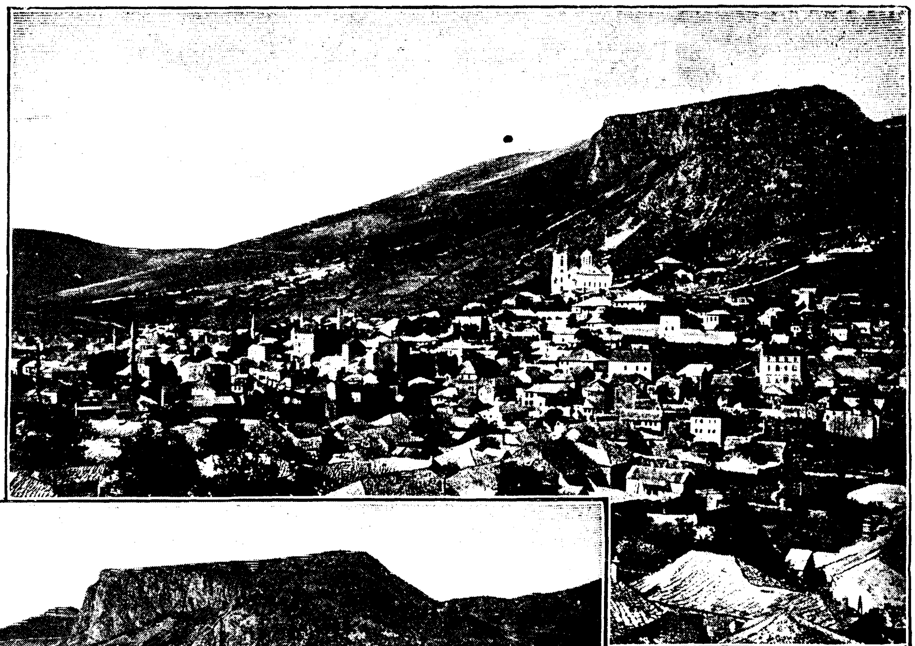
Nous sommes dès lors en plein Karst. Les rochers gris bleuâtre sont craquelés comme une poterie sous le feu du soleil, et des buissons globuleux s'y cramponnent comme de grands lichens. Des troupeaux de moutons, prenant la taille de vaches par une singulière illusion d'optique, y promènent des taches claires : on dirait des rochers ambulants. Pas un arbre. Aux pentes lointaines, de longues traînées d'éboulis blanchâtres mettent comme des cicatrices de brûlure. Bien frappante est cette personnalité du Karst pour celui qui ne la connaîtra qu'au sortir du défilé de la Narenta. Et lorsque le soleil couchant, à présent, fait rougir ces montagnes glabres et nues, le paysage devient lumineux avec une intensité de coloris merveilleuse.

Le figuier et le grenadier, répandus à foison dans la vallée, prennent d'assaut la voie du talus. Les champs de maïs s'étendent dans le polié, et les vergers avec les vignobles se multiplient aux approches de la ville. Au loin, sur le nez des contreforts de la montagne, des bastions blancs apparaissent et à leur pied une ville avec des toits rouges. En une grande courbe, la voie s'éloigne de la Narenta et passe devant des huttes rondes qui furent des poudrières turques. Enfin, dans la plaine légèrement étranglée, au bout du Biélopolié, chaude encore des ardeurs de la journée, la ville de Mostar.

Au 22 avril 1895 la capitale de l'Herzégovine avait une population de 17019 habitants, dont 14 379 civils et 2640 militaires. Le nombre des maisons était alors de 2499. L'augmentation décennale de la population est de 1 714 unités, soit 13.53 pour 100. L'élément catholique de la population s'est considérablement accru depuis l'occupation et forme actuellement la majorité dans tout le district de Mostar. A cette augmentation correspond une diminution de l'élément musulman.

Mostar est situé dans la plaine allongée qui forme une espèce de seuil entre deux grands poliés : le Biélopolié au nord et le Bichtchépolié (Bišcepolje) au sud. La ville s'étend en long sur les deux rives de la Narenta, au pied des contreforts dont le rapprochement a formé l'étranglement des deux poliés : le Houm à l'ouest et le Pod-Vélèch à l'est. Ces montagnes sont dépourvues de végétation arborescente,

d'une nudité claire à peine pointillée des taches minuscules que lui font des buissons épars de jujubiers et des pieds de sauge. Sur les flancs du Pod-Vélèch, des lignes zigzaguées courent, relevées de cônes de pierre : routes se dirigeant vers les bastions dont les murs blancs couronnent les crêtes de la montagne.





VUES DE MOSTAR.

La ville elle-même s'élève en partie sur le bas flanc de la montagne, d'où l'église orthodoxe, avec son élégant tambour, la domine. Ce n'est plus la maison bosniaque au toit de bois très élevé et très noir; elles sont toutes couvertes en larges dalles de pierre ou en tuiles rouges. L'influence de l'architecture dalmate est déjà manifeste, et la violence de la bora se devine. Les vergers abondent, peuplés d'une infinité de figuiers, de grenadiers, d'amandiers, mûriers, micocouliers et la vigne y est à profusion. Tout ce paysage est d'une clarté éblouissante les jours de soleil. On serait étonné d'y rencontrer une population qui eût les cheveux blonds et les yeux clairs, et les albinos y seraient très malheureux.

Mostar doit son nom à la présence d'un vieux pont (*Stari Most*) sur la Narenta, dont l'image a déjà popularisé le site et l'architecture remarquablement élégante. Une seule arche, en ogive fine d'une portée de 27 mètres, se voûte à 17 mètres au-dessus de la Narenta, dont le lit se trouve resserré en cet endroit à 38 mètres entre des assises de conglomérat. Très profond et furieux de l'étroitesse de son lit, le fleuve aux eaux vertes se rue avec une violence inouïe, à l'époque des grandes eaux, contre les parois qui l'emprisonnent, et qu'il creuse de cavernes où bouillonnent les remous. Parfois des troncs d'arbres, roulés quand même à travers tous ses précipices par la force des eaux, forment barrage en amont du pont. On cite l'exemple d'un Mostari sans peur qui sauva l'œuvre architecturale dont ses concitoyens sont si fiers, en se faisant descendre dans un panier, pour scier le barrage et dégager l'embâcle.

Ils en sont si fiers, de leur pont, les habitants de Mostar, qu'ils le considèrent comme un talisman à nul autre pareil dans l'empire ottoman, et qu'ils le font remonter à l'époque d'Issa Baïgambar, c'est-à-dire de Jésus le Prophète. Un poète de la fin du XVI[e] siècle, Dervich Pacha, qui fut vizir de Bosnie en 1598 (année 1009 de l'hégire d'après le calendrier officiel de 1295), a chanté Mostar et son pont d'une façon peu vulgaire.

Écoutons-le : « La beauté de Mostar, à nulle autre pareille, ne saurait être décrite par la plume! O mon cœur! ne t'étonne pas si Mostar t'a ensorcelé! Je ne trouve nulle part au monde — hormis dans les sphères paradisiaques — un air aussi embaumé qui élargit le cœur, une eau aussi pure qui allonge la vie. Lorsqu'on visite Mostar, on renaît à chaque instant à une vie nouvelle! Chaque coin de Mostar remplit le cœur d'une nouvelle joie. Avec ses eaux et ses vergers, Mostar peut se comparer à la Palestine. Chaque jardinet est un jardin de l'Éden. Le pont de Mostar, avec ses deux tours, ressemble à la voûte céleste avec la marche de ses étoiles. Encore la voûte céleste ne peut-elle lui être comparée, car sa grandeur est surpassée par la magnificence de la voûte du pont. Que tu cherches par le monde entier, tu ne trouveras nulle part un Mostar, atelier de toutes les sciences et de tous les arts. Mostar a donné naissance à de puissants héros du glaive et de la plume, autrefois et aujourd'hui. Devant moi les perroquets de l'Inde sont condamnés au silence, car je suis le rossignol qui chante Mostar! [1] »

Fichtre! monsieur le rossignol, votre lyre est plus hautaine que celle de vos prédécesseurs, perroquets sans doute, qui ont nom Saadi, Firdousi, Hafiz, et qui ne furent que derviches tout court!

La clef de voûte du pont de Mostar n'est pas moins présomptueuse : elle s'intitule superbement *Koudret Kemeri*, c'est-à-dire « arc de la puissance divine ».

Heureusement pour les archéologues, cette inscription est accompagnée d'une date, celle de l'année 1566, qui permet de fixer l'origine de la construction à la première époque turque, et de contredire à la fois les légendes et les diverses hypothèses émises. Longtemps on a considéré le pont comme étant de construction romaine, datant de l'époque de Justinien ou d'Hadrien.

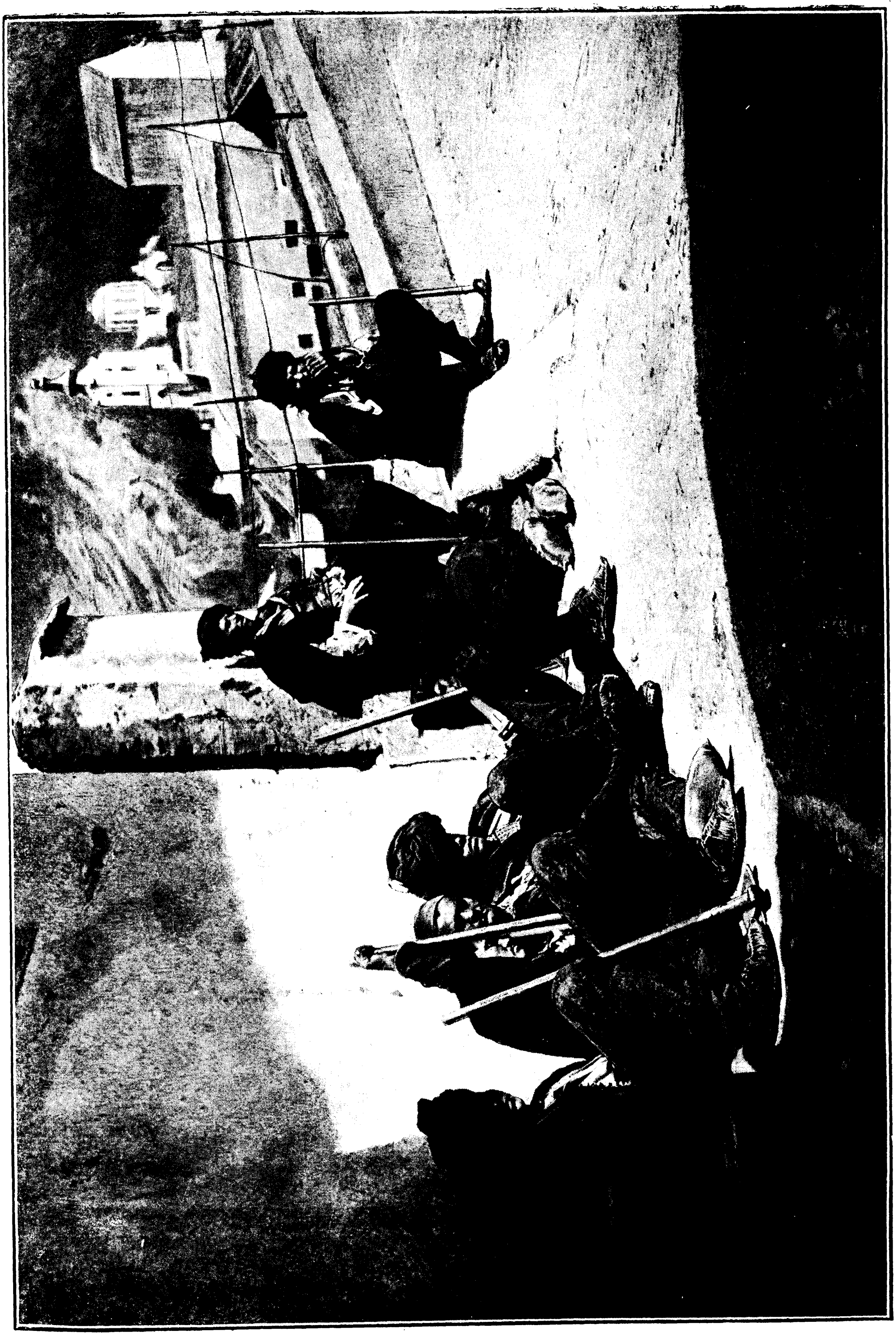
J'ai dit plus haut (p. 191) la légende de l'architecte Rade et du sacrifice expiatoire par l'emmurement. Hilmi Muhibbić (*loc. cit.*) se fait l'écho d'une autre légende assez curieuse, d'après laquelle l'architecte, ayant répondu sur sa tête de la solidité du pont à l'achèvement, se serait enfui au village de Podporim, où il attendait anxieusement la nouvelle de la réussite. Dans son énervement, il aurait sans cesse tapé d'un marteau sur une pierre, et cette pierre, ainsi creusée, servirait jusqu'à ce jour à recueillir de l'eau qui passe pour avoir des vertus guérisseuses.

Je signale au visiteur de Mostar le jardin du chef de district comme le point le plus propice d'une vue pittoresque du pont et de ses alentours. Les indigènes donnent à l'ensemble du site le nom de *Grad* ou forteresse.

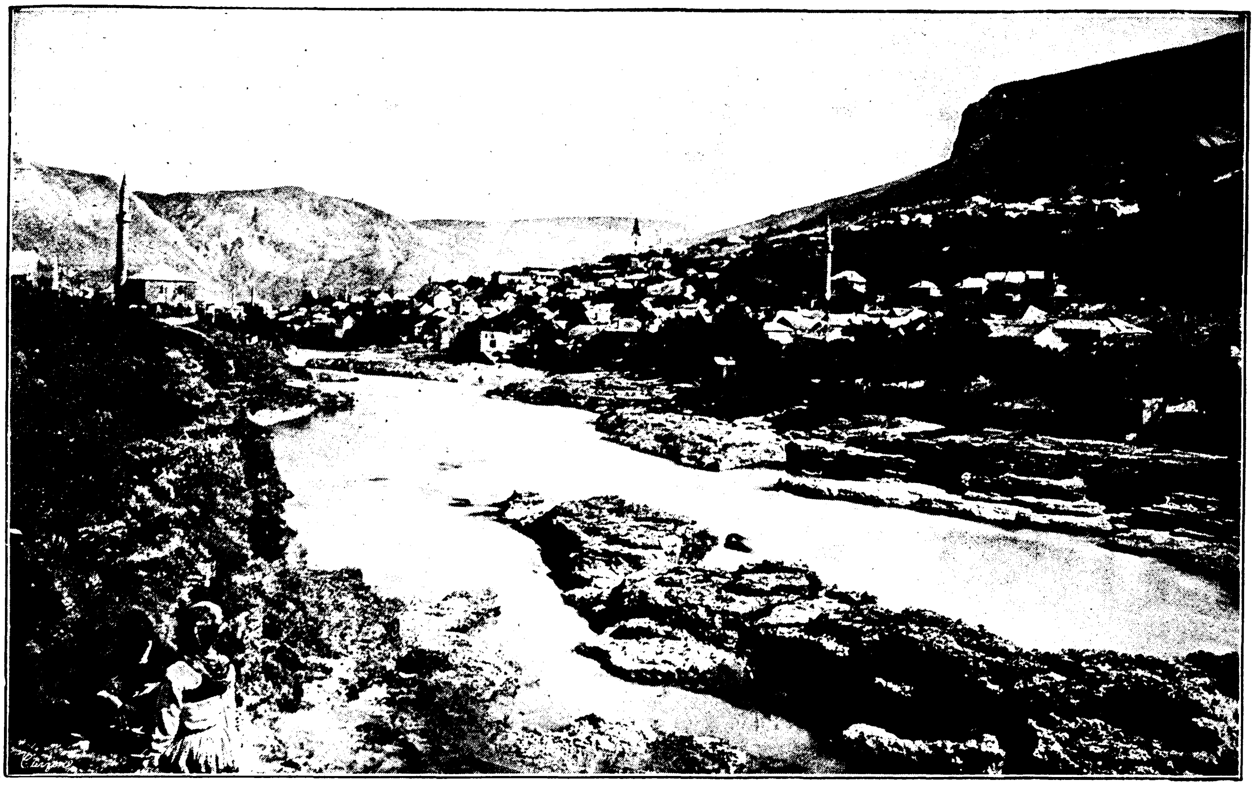
Le pont de Mostar, en dos d'âne très surélevé, n'admet que des piétons. Il est commandé par deux tours semi-circulaires où les Turcs emmagasinaient de la poudre, des projectiles et des prisonniers.

Les habitants de la ville ont gardé le souvenir d'une effroyable panique qui s'empara de la population dans la soirée du 18 août 1861. Vers le coucher du soleil, les prisonniers de l'une des tours virent s'élever du faîte de la tour opposée une légère fumée. L'alarme fut aussitôt donnée, et comme le magasin de poudre avait réellement pris feu, en dix minutes la ville était déserte, abandonnée par ses habitants qui fuyaient dans une hâte folle vers la plaine et la montagne. On vit alors des femmes musulmanes sans voile se précipiter par les rues, avec leurs enfants dans les bras, des vieillards et des malades portés dans des tapis, traînés dans une course échevelée, et l'on ne compta pas moins de cinq avortements dans le courant de la nuit. Omer Pacha lui-même, malade de la fièvre, se trouvait en ce moment à Mostar, et le D[r] Koetchet, qui raconte cet épisode dans son intéressante biographie du serdar, eut toutes les peines à le hisser, presque sans connaissance, sur un cheval pour le transporter au loin. Cependant, dès le début de la panique, deux hommes avaient conservé leur sang-froid : l'un jeune capitaine de l'armée otto-

1. Mustapha Hilmi Muhibbić, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 510.



SUR LE PONT DE MOSTAR.



VUE DE MOSTAR EN AVAL DU PONT.

mane, l'autre sous-officier d'artillerie. Ayant fort heureusement trouvé la clef de la tour, ils montèrent à la lumière d'une simple lanterne jusqu'au-dessous des combles, où déjà le feu avait consumé une partie du toit. Cinq artilleurs, entraînés par l'exemple de leur sous-officier, se mirent à transporter de l'eau dans des seaux, de sorte qu'au bout d'une demi-heure le feu était éteint et le danger conjuré. Le magasin contenait 6 000 caisses de cartouches et une énorme provision de grenades et de poudre à canon. Au cinquième étage, sous le toit, cinquante barils de poudre gênaient les mouvements des sauveteurs!

L'un de ces héros, le jeune capitaine, fut Hafiz Pacha, plus tard dernier vali de Bosnie. Dans la nuit aussi, les prisonniers furent repris dans la campagne et ramenés à la forteresse : l'un d'eux avait été tellement saisi, qu'il préféra se jeter du pont dans la Narenta, où il trouva la mort.

Une chute de 17 mètres dans la Narenta semble, en effet, devoir être mortelle : elle ne l'est pas toujours cependant, et on cite l'exemple de hardis plongeurs qui, moyennant une piécette blanche, piquent une tête de la balustrade du pont et recommencent au besoin. Les Japonais, paraît-il, sont plus hardis encore, puisqu'on cite chez eux des sauts de 30 mètres dans tel bassin d'un temple célèbre.

La prospérité de Mostar ne date que du commencement de l'époque turque. Auparavant les princes chrétiens du pays de Khloum résidaient du côté de Blagaï, à une douzaine de kilomètres de la ville actuelle, dans leur castel féodal de Stépangrad. Mostar n'était alors, sous le nom de *Pod-Houm*, qu'une dépendance d'un autre castel dont les ruines s'émiettent au sommet du Houm (Hoernes).

Comme Yaïtzé et Sarajevo, la « ville » ne fut sans doute au début qu'une agglomération d'habitations des gens attachés au service du château fort. Il se peut que l'étroitesse relative du lit de la Narenta, en cet endroit, ait contribué au choix de l'emplacement d'une localité plus populeuse, qu'on aurait cherchée plutôt du côté de Blagaï, dans un angle, abrité par des crêtes dominantes, du Bichtché-polié.

A l'époque turque, Mostar a été surtout un point de concentration des troupes et de ravitaillement et un dépôt de matériel de guerre. Forteresse aux XVIIe et XVIIIe siècles, elle a résisté en **1684** et en **1717** aux attaques des Vénitiens, puis n'a gardé de ses défenses que quelques canons pour protéger le palais du gouverneur.

Aussi bien, nulle œuvre architecturale remarquable ne vient faire concurrence au vieux pont. L'église catholique est un monument moderne qui date de 1866. Pauvres et sans appui, les catholiques étaient restés longtemps sans temple digne du culte et sans habitation même pour leur chef religieux, le vicaire apostolique. De 1843 à 1863, le franciscain Raphaël Barišić, originaire de l'Herzégovine, se dévoue avec une ardeur courageuse à la défense des intérêts catholiques; il arrive successivement à obtenir des fermans qui permettent les sonneries de cloches, les processions, l'exercice extérieur du culte; il fait défendre à la juridiction musulmane de connaître des contrats de mariage entre catholiques et de s'immiscer dans les affaires religieuses. Grâce à une diplomatie habile, il obtient d'Omer Pacha le terrain pour la construction de l'église, et le sultan y contribue même pour une somme de 2 500 florins. Ses succès sont d'autant plus insolites qu'il ne s'abstint pas de faire du prosélytisme religieux : car les musulmans, qui sont en somme beaucoup plus tolérants qu'on ne pourrait le croire généralement, n'aiment pas plus que le chrétien fasse des renégats parmi eux que le chrétien n'aimerait qu'on en fît chez lui. Le courageux et persévérant Barišić mourut avant d'avoir vu l'église terminée. Son successeur dans l'évêché vicarial, Angelo Kraljević, fit son entrée solennelle le 13 juin 1865, et si je cite le fait, c'est pour faire ressortir la tolérance du gouvernement et de la population musulmane : les fonctionnaires du vizir ottoman étaient allés à la rencontre du nouvel évêque pour le recevoir avec des honneurs, et, tout le long du chemin, musulmans, catholiques et orthodoxes étaient accourus pour voir le cortège. « Les femmes musulmanes, oublieuses de la loi du voile, regardaient par les fenestrelles entr'ouvertes. Nulle parole malsonnante ne troubla la fête et l'on vit plutôt sur toutes les figures l'expression de l'étonnement et du plaisir. » Ainsi parle, d'après M. Hoernes [1], un témoin oculaire. Cela nous permet de croire, une fois de plus, que les insurrections nombreuses des dernières années avant l'occupation n'ont pas eu pour origine des persécutions religieuses, mais bien relèvent de causes d'ordre politique et surtout de deux facteurs très puissants : la misère et la richesse.

Les mosquées de Mostar n'ont pas de caractère spécial qui les impose à l'attention. La mosquée de Karagieuz aurait été construite par une femme, Kadouna-Fatima, plus tard mariée à un vali de Bosnie. Des légendes chrétiennes s'y rattachent parce que les Turcs auraient anciennement démoli une église pour y construire leur mosquée. On parle d'une sainte image qui se serait envolée à ce moment, et l'on dit que le diable, depuis lors, a pris possession de la tour du cadran, où il s'amuse sur une balançoire.

Dans leur mur d'enceinte, parfois, une plaque de pierre gravée d'une fine inscription. Des minarets très sveltes, en pierre de taille, s'entourent d'un balcon en collerette, ouvragé en pendentifs élégants. Dans les cimetières musulmans, des stèles cannelées d'une hauteur démesurée poussent du sol, comme des *cereus*, et des cyprès viennent, pour la première fois, mettre dans le paysage la rayure de leur robe sombre. Grenadiers sauvages et jujubiers ont envahi partout les cimetières.

Sur la rive gauche de la Narenta, à l'extrémité d'un pont de fer moderne que les voitures ne doivent aborder qu'au pas, s'élève l'hôtel Narenta.

L'établissement, exploité en régie, est tout à fait confortable, avec de vastes salles et une jolie véranda donnant sur le square. L'élément militaire se réunit de préférence au casino. L'architecture des bâtiments modernes doit lutter, dans une certaine mesure, contre les fortes chaleurs estivales qui accablent souvent le bas de la vallée. Mostar devient alors une fournaise.

Les montagnes blanches renvoient impitoyablement les rayons ardents du soleil de juillet et d'août, en élevant la température à des maxima de zone torride. Durant la période décennale 1880-1890, on a observé en juillet et août des maxima dépassant 40° C. à l'ombre avec un maximum absolu de 44° C. 5 au mois d'août. La moyenne des maxima absolus est de 40° C. 6 et celle des minima de — 5° C. 7. Rarement la température tombe à 10° C. au-dessous de zéro en hiver. Néanmoins le climat de Mostar est un climat d'allures continentales, en dépit du voisinage de la mer Adriatique. Située à l'altitude de 56 mètres, la ville ne se ressent guère de l'influence des courants atmosphériques venus de la mer, alors

1. *Loc. cit.*, p. 59.

que les massifs longtemps neigeux du Prenj et de la Tchvernitza, qui l'avoisinent à une vingtaine de kilomètres au nord, déversent sur elle des courants froids. Ces courants sont d'autant plus brusques, que les montagnes interposées ne leur opposent guère d'obstacles. L'absence d'une végétation arborescente se fait à nouveau regretter.

Les grandes chaleurs de Mostar deviennent relativement très supportables à cause du faible degré hygrométrique de l'air. J'ai déjà dit ailleurs combien les précipités aqueux pouvaient être momentanément violents et abondants dans cette région. D'une façon générale, l'été est très sec, et les pluies printanières et automnales sont fréquentes et abondantes. Durant la période considérée, la somme des précipités annuels a été en moyenne de 1 025 millimètres.

La neige y est fort rare ; elle ne tombe en moyenne que pendant quatre jours de l'année.

La sécheresse relative de l'air et les autres caractères du climat continental, tels que fortes amplitudes thermiques, indiquent déjà la minime fréquence des vents d'est et du sud soufflant de la mer. La direction méridienne de la vallée explique dans une certaine mesure l'absence des vents d'est et d'ouest, qui ne soufflent que dans la proportion de 1 à 2 pour 100. Les vents du nord-est (N.-N.-E. ; N.-E. ; E.-N.-E.) sont les plus fréquents et atteignent la proportion de 40 pour 100 dans la moyenne annuelle, et jusqu'à 60 pour 100 des vents qui soufflent au mois de janvier. Nous connaissons déjà ces vents sous le nom de *bora* et nous avons vu avec quelle véhémence ils se ruent sur le Livansko-polié et sur toute la côte de l'Adriatique. Leur véhémence nous explique la présence des grosses dalles de pierre qui couvrent les maisons de la ville : la bora a soufflé avec une telle rage, du 15 au 19 février 1895, qu'elle a enlevé ces lourdes plaques du toit de plusieurs maisons.

Les vents du sud-est ne soufflent que dans la proportion moyenne de 4 pour 100. Ils amènent le sirocco avec son action énervante, la température élevée, le ciel couvert et une plus grande humidité de l'air.

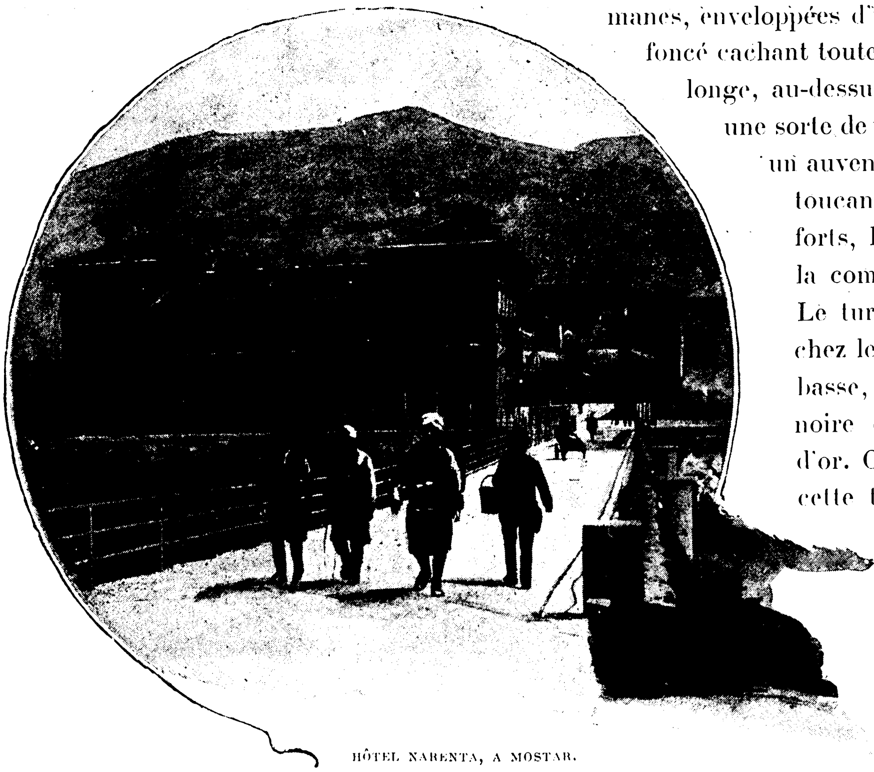
Rien n'est plus facile que de passer supportablement ces heures chaudes et énervantes des journées à sirocco. Allez au bazar, à la tchardjia, vous asseoir à l'orientale dans l'échoppe d'un marchand de tapis et de broderies, avec le désir de faire une emplette, fût-elle minime. Bien à l'ombre, en fumant des cigarettes exquises, devant une tassette de café à la turque, vous laisserez le marchand — il le fait sans hâte ni impatience — sortir de ses bahuts, pour les étaler devant vous, de merveilleuses broderies, de riches tapis, de vieilles armes, d'intéressants bijoux, tout un musée dont vous débattrez le prix avec la dignité et l'aplomb du connaisseur et la moue dédaigneuse de l'acheteur qui brûle d'acheter le bibelot qu'il convoite.

Beaucoup de ces bibelots viennent des bazars de Constantinople ou du Levant, et Mostar ne me paraît avoir comme spécialité de bazar que la broderie et le soutachement sur vêtement d'après certains modèles, ainsi que la fabrication de quelques modèles de parure féminine : boucles de ceinture, pendeloques, boucles d'oreilles, etc. La tchardjia est néanmoins des plus pittoresques et des plus animées. Elle s'étend sur la rive gauche en une longue rue et se continue, par-dessus le vieux pont, sur une partie de la rive droite où se sont groupés surtout les orfèvres et les ouvriers du métal. Avec le soleil cru et l'ombre forte fouillant les architectures bizarres et anguleuses des quartiers riverains de la Narenta, avec les échappées de rues tournantes du bazar, l'architecture en accent circonflexe du pont, flanqué de ses tours à poterne, les rives trouées du fleuve et les îlots de conglomérat de son lit, avec le ton émeraude du ciel et la dominante jaune clair de la montagne, il y a là des paysages d'une intensité de coloris et de pittoresque dans le dessin tout à fait captivante. L'indigène, de plus, y apporte la note voyante ou singulière de son costume.

Dans les rues passent des êtres bizarres qui sont les femmes musul-



FEMME MUSULMANE EN TOILETTE DE SORTIE, A MOSTAR.



HÔTEL NARENTA, A MOSTAR.

manes, enveloppées d'une longue houppelande bleu foncé cachant toute leur personne et qui se prolonge, au-dessus de la figure close déjà, en une sorte de visière longue et rigide comme un auvent. Tels des pingouins à bec de toucan. De beaux types d'hommes, forts, bruns, moustachus, sollicitent la comparaison avec le Bosniaque. Le turban du musulman fait place chez le chrétien à la toque ronde et basse, à fond rouge, bordée de soie noire et ornée d'arabesques en fil d'or. On connaît le symbolisme de cette toque qui est également celle du Monténégrin : le noir du deuil encadrant le rouge du sang versé sur les champs de bataille, et vengé par les actions d'éclat que symbolisent les soutachements d'or. L'Herzégovinien passe pour avoir plus de qualités mâles que le Bosniaque; il les porte visiblement sur la physionomie et dans le maintien.

Moins que dans la capitale de la Bosnie, les différents cultes me semblent vivre dans l'étroite communauté de la vie journalière; mais je puis me tromper sur de simples apparences. Nous allâmes rendre visite, entre autres, à la maison d'un riche et notable musulman. Nous attendîmes quelques instants dans la cour jusqu'à ce que les dames se fussent retirées de la salle de réception. L'entrevue avec le maître du logis m'était connue : le mode de réception, l'ameublement de la pièce, les manières de l'exquise et verbiageuse politesse orientale, la tournure d'esprit dans la conversation, pivotant à chaque topique autour d'une sentence philosophique ou d'un proverbe — tout cela se trouve chez le Persan ou le Bokhare.

Mon ami B..., se promenant au bazar à l'affût de menues observations ethnographiques, avait failli amener un attroupement parce que, ayant rencontré une fillette, trop petite pour être voilée, il lui avait adressé la parole rieuse et touché malencontreusement une de ses nattes de cheveux où pendaient des breloques qu'il désirait examiner. La petite fille se sauva éperdue, avec des cris d'effroi et de vilaines imprécations.

Nos mœurs n'ont guère déteint encore sur l'élément musulman un peu élevé, et il semble à nouveau que cette détrempe devient d'autant plus lente à se faire, que l'opposition de ces mœurs se produit à la lisière des pays et des civilisations en présence, c'est-à-dire à la lisière du Monténégro et de la Dalmatie chrétiens.

Pourtant, quelques petits détails viennent attester la proximité de la Dalmatie. Telle l'architecture des maisons; telle encore la présence de ces débits de vin, au tonneau, dans une cave obscure comme on les trouve en Italie et en Dalmatie. Les portes sont parfois remplacées par une tenture et j'ai vu, au bazar, de ces amulettes italiennes en corail et la main fatidique, pour porter en breloque contre la *jettatura*.

Mostar possède un gymnase de plein exercice inauguré en 1893; une école commerciale; une grande manufacture de tabacs, une station œnologique et un dépôt d'étalons. J'ai visité, à quelque distance



AU BAZAR DE MOSTAR.

du centre de la ville, une station d'arboriculture qui est une dépendance de la station œnologique située sur la route de Blagaï. On y entretient, sur une superficie d'environ 2 hectares, des pépinières d'arbres et d'arbustes fruitiers pouvant particulièrement rendre service au verger indigène. Le pêcher, l'amandier, l'abricotier, le figuier, le pommier et le poirier y viennent fort bien et les variétés mises en expérience sont nombreuses. Il est vrai que le sol alluvionnaire du terrain d'expériences est fertile, et les soins accordés aux jeunes arbres sont rationnels et assidus. Le prunier réussit mal à cause de la nature trop calcaire et de la sécheresse du sol. Parmi les pêchers hâtifs je note, comme bien réussissant, l'*Arkansas*, le *Downing*, *Precocity Rivers*, celui-ci donnant des fruits vers la mi-juin, mais facilement atteint de gommose en présence d'une humidité trop forte. Parmi les pommiers, tous les *Calville* viennent bien; il en est de même de la poire « Souvenir du Congrès français ». L'introduction de bonnes variétés de figuiers importe surtout dans cette région où la figue devient un article de consommation indigène assez important. La station a mis en expérience un grand nombre de variétés, parmi lesquelles on me signale comme supérieures : figue d'or, *Ficus Hirta*, Brune de Turanie, Grave, Du château de Kennedy, Violette de Freth, Potenziani, etc. L'espèce indigène, le *Ficus Carica*, ne rend pas les services qu'elle pourrait, parce que le paysan ne sait pas la faire sécher convenablement et qu'il dispose d'un outillage défectueux. Je note encore la bonne venue du néflier, du mûrier, du cerisier, des semis de noyer, du fraisier, du groseillier (*Ribes alba*, rouge de Boulogne) et du framboisier, très répandu dans la montagne à l'état sauvage (les variétés « blanche de Hollande » et rouges « Perpétuel, Billiard » viennent bien). La station distribue annuellement quelques milliers de boutures et de semis, dont le nombre, au total, est en ce moment de 60 000 à 70 000.

Parmi les excursions que le voyageur pourra faire aux alentours de Mostar, les unes sont intéressantes : visite au Houm ou au Pod-Vélèch, aux sources de la Radobolia, au Mostarsko-blato; l'autre est indispensable : visite à Blagaï et à la source de la Bouna. Au sommet du Houm, à l'altitude de 436 mètres, la vue plane superbement, comme sur un îlot rocheux, au-dessus des poliés qui s'étendent en amont et en aval de Mostar, et la ville elle-même, avec ses traînées de verdure, étendue au pied

de la montagne. En face, le Pod-Vélèch, dominé par le Vélèch à 1897 mètres d'altitude, s'élève nu et craquelé et l'on y voit des vautours en bandes décrire de grands orbes, autour de quelque bête tombée sans doute.

A une heure et demie à l'ouest de la ville jaillit la source de la Radobolia, ou Radibolia, dont l'étymologie légendaire du nom m'a déjà suggéré une remarque d'ordre plus général (p. 37). D'après M. Hoernes, la signification du nom de Radobolia serait « la malsaine » et ses eaux, très calcaires et incrustantes, de température peu constante, demanderaient une certaine accoutumance pour être trouvées bonnes. Quoi qu'il en soit, la ville de Mostar a capté une partie de la source pour l'usage citadin et le surplus s'en va, comme rivière turbulente et cascadeuse, irriguer les champs riverains, desservir les moulins et les établissements industriels, avant de se jeter entre des falaises sauvages de conglomérat dans la Narenta. On considère la source de la Radobolia comme un des émonctoires du Mostarsko-blato qui remplit, à 230 mètres d'altitude, une longue divarication de vallée à l'ouest.

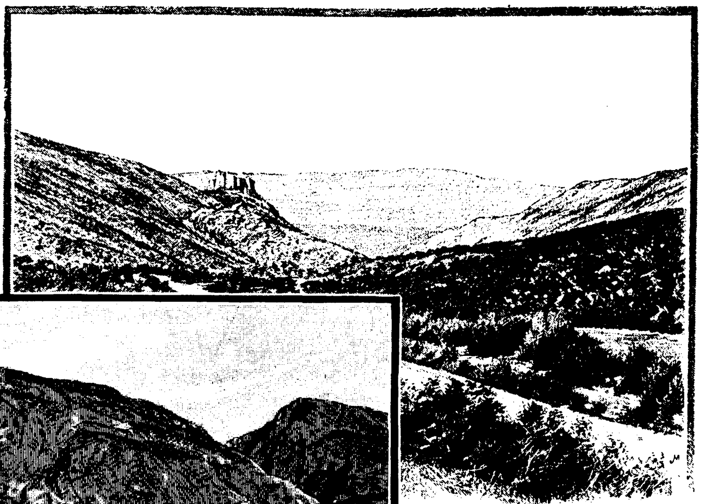
Le Mostarsko-blato, qu'on peut atteindre facilement de Mostar en une heure et demie, à travers un paysage du Karst typique, est un exemple caractéristique de ces poliés qu'une recette excessive d'eaux courantes transforme, durant une partie de l'année, en lac temporaire. Sa superficie est d'environ 3150 hectares, dont 75 pour 100 demeurent sous l'eau, profonde jusqu'à 6 mètres, depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril. Le terme de *blato*, qui veut dire marécage, ne lui est donc applicable qu'à l'époque où les eaux du lac finissent par mettre à découvert le fond qu'elles couvraient jusqu'alors. L'écoulement des eaux se fait par des ponors qui s'ouvrent à l'extrémité sud-est du polié, et lorsque le terrain s'est débarrassé de son excès d'humidité, il se transforme rapidement en champ fertile de culture, prairies et pâturages. Le blé, le maïs, la vigne, le tabac, etc., y poussent admirablement et ce n'est pas une des moindres bizarreries que de voir des moulins, des habitations naguère disparues sous l'eau, recommencer tous les ans à fonctionner jusqu'à ce que l'inondation en chasse à nouveau leur propriétaire.

Les eaux du lac temporaire sont, paraît-il, très poissonneuses et l'on y rencontre des anguilles. Or, si l'on pense que l'anguille a des habitudes migratrices annuelles vers la mer, il faut admettre que le Mostarsko-blato communique, par une ou plusieurs artères souterraines, avec la Narenta : ce qui permet à la « montée » de venir peupler les eaux du lac et de les quitter à l'époque déterminée. La Narenta coule à une distance maximum de 10 kilomètres à vol d'oiseau de l'extrémité inférieure du lac, et la différence du niveau atteint près de 200 mètres.

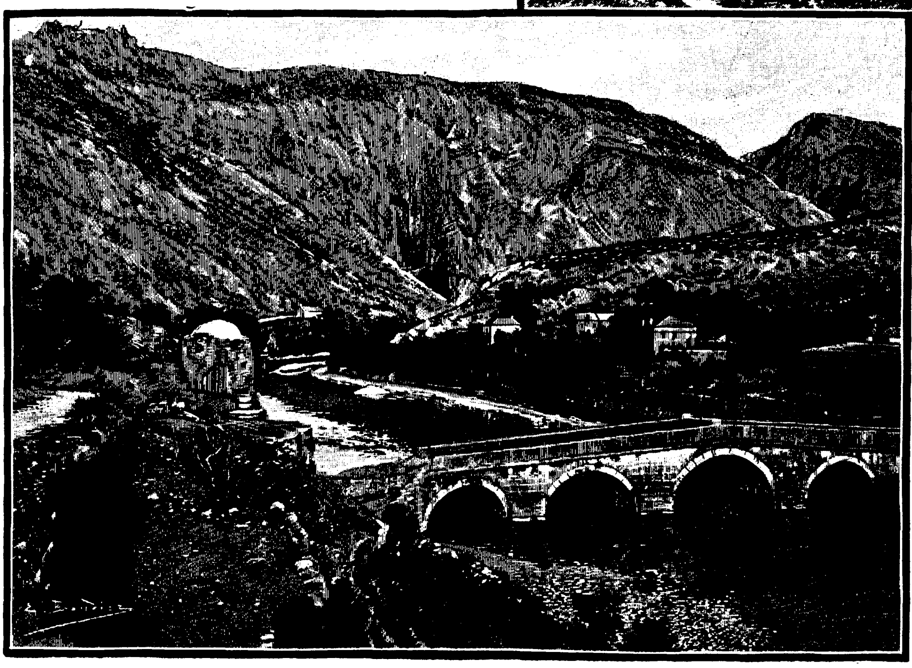
A 12 kilomètres de Mostar, sur la route de Nevésinié, se trouve le village de Blagaï (Blagaj). Nous sortons par l'extrémité sud de la ville, entre des murs de vieux cimetières où croissent, semble-t-il, des stèles hautes avec le grenadier sauvage. Puis, après avoir dépassé les baraquements militaires et ceux de la manufacture des tabacs, nous cheminons en rase campagne, sur une route sans ombre bordée de terrains de culture. C'est le Bichtché-polié ou Mostarsko-polié qui s'étend, désertique en apparence, sur une longueur de plus de 22 kilomètres jusqu'à la brèche montagneuse de Bouna. Le sol, jaune-rougeâtre, est formé de cailloux roulés auxquels manque le ciment pour être du conglomérat. Par endroits le sol est désert, impropre à la culture par le manque d'une couche suffisante de terre arable. Ailleurs, plus souvent, la houe et la charrue parviennent à remuer la couche meuble devenue plus épaisse, et les cultures prospèrent. La houe herzégovienne s'est faite triangulaire et pointue ainsi que le soc de la charrue, étroit, court et sans versoir.

Mais si la plaine caillouteuse du Bichtché-polié est ingrate aux cultures, elle est reconnaissante à l'archéologue. Le Biélo-polié en amont de Mostar aussi bien que la plaine de Bichtché (Bišće) étaient le siège d'établissements romains et, très probablement, de stations antérieures qui remontent à la dernière époque du fer. M. Radimsky signale et décrit des tombes et des sarcophages romains qu'il a trouvés près de Han Pototchi dans le Biélo-polié. Ces sépultures renfermaient, entre autres, des objets d'ornementation en or filigrané et amandine. Quant à la plaine de Bichtché, nombreux y sont, d'après le

1. In *Wiss. Mitth.*, I, p. 303.



même observateur [1], les restes de campements retranchés sur les *Gradina*, les tumuli, les tombes romaines, les vestiges d'habitations romaines; puis, de l'époque subséquente, les pierres tumulaires du moyen âge et, plus tard encore, les constructions de la première époque turque



BLAGAÏ ET LES RUINES DE STIÉPANGRAD.

qui sont les ponts. Il y a eu là toute une suite d'habitants et d'habitations établis sur le polié, à l'instar de ce que nous avons déjà pu constater pour la plupart de ces plaines des vallées, où le séjour offensif ou défensif était nécessaire ou possible.

La présence de ces vestiges d'une époque très ancienne, pré-romaine ou, pour le moins, romaine primitive, acquiert, en dehors de son intérêt archéologique, un intérêt géologique. D'après Scylax [2], il existait à l'époque (ve siècle avant Jésus-Christ), en amont de la ville de Narona qui se trouvait dans le voisinage du Metkovitch actuel, un grand lac qui s'étendait (vers le nord?) jusqu'au pays des Autariates. Ce lac, traversé par la Narenta, avait une île très fertile d'une longueur de 120 stades. « Probablement, dit M. Thalloczy, ce lac était-il formé par la Narenta dont les flots remplissaient les plaines du Biélo-polié, de Bichtché et du Mostarsko-blato. »

Le Mostarsko-blato se trouvant à une altitude de près de 200 mètres supérieure à celle du niveau actuel du Bichtché-polié, il conviendrait peut-être de l'exclure de cette hypothèse. Quant aux deux autres plaines, les indices géologiques et topographiques corroborent l'hypothèse de l'existence d'un ancien lac. Ce lac aurait fini par se déverser par la brèche de Bouna, que parcourt aujourd'hui la Narenta à sa sortie du Bichtché-polié. La tradition populaire en est si bien convaincue qu'elle prétend, à tort il est vrai, que les parois des collines gardent des anneaux de fer où les barques, naviguant sur les eaux du lac, seraient venues s'amarrer. Elle donne également le nom de *Zaton*, c'est-à-dire d' « écluse à submersion », au défilé que la rivière parcourt actuellement en aval du Bichtché-polié. Or le phénomène n'a rien que de très naturel; et pas n'est besoin de recourir, comme le fait la légende, à l'intervention d'un « gretchki tsar » ou empereur byzantin, qui aurait intentionnellement fait percer le barrage. Lors-

1. W. Radimsky, *Das Bišćepolié bei Mostar*. Étude archéologique et topographique, in *Wiss. Mitth.*, II, p. 1.
2. Cité par le Dr L. Thalloczy, in *Wiss. Mitth.*, I, p. 334.

qu'on sait le travail incessant des eaux courantes sur la roche calcaire du Karst, et lorsque l'on voit la Narenta entamer avec tant de succès son propre lit de conglomérat, on conçoit que la débâcle lacustre ait pu se produire graduellement, au fur et à mesure que la brèche, de plus en plus rapidement entamée, livrait passage aux eaux accumulées en amont. Catastrophe ou non pour les riverains en aval, le phénomène se perd dans le silence général de l'époque, faute de chroniqueurs connus. Si Scylax, qui vivait au ve siècle avant Jésus-Christ, dit vrai, et que le lac dont il parle puisse, comme il convient, être identifié avec celui du Bichtché-polié; si, d'un autre côté, les sépultures trouvées par M. Radimsky et appartenant pour le moins à l'époque romaine primitive, n'étaient évidemment pas pratiquées au fond d'un lac, on peut admettre que le phénomène a eu lieu quelque deux ou trois cents ans avant le commencement de notre ère, à moins que la plaine du Bichtché-polié ne recèle également des vestiges d'une époque protohistorique antérieure.

Il convient de remarquer encore qu'aux époques lointaines de la colonisation romaine, cette région fut mieux habitée qu'elle ne l'est aujourd'hui. La tradition a gardé le souvenir d'un état florissant et prospère après que les « Grecs » — ainsi nomme-t-elle les Romains — eurent fait la conquête du pays. Toutefois on ne peut admettre que la transformation de plus en plus envahissante et profonde de la montagne en « Karst » en soit la cause principale. M. Ballif [1], dont le jugement est ici des plus autorisés, estime qu'à l'époque romaine l'Ouest bosnien et l'Herzégovine étaient, sur une grande étendue déjà, dépourvus de végétation, « enkarstés », suivant le terme admis, et que la preuve en est dans le mode de construction des routes romaines entaillant d'ornières le roc à nu, pour permettre plus aisément le passage aux voitures.

A l'époque vieille-slave appartiennent, dans le Bichtché-polié et d'après M. Radimsky, les urnes funéraires découvertes en grand nombre près du village de Hodbina. Ce champ funéraire s'étend sur près d'un hectare de superficie et son intérêt s'augmente du fait qu'il est le premier du genre découvert, jusqu'à présent, en Bosnie-Herzégovine.

Nous voici à Blagaï, dans l'angle sud-est du polié. Laissons la route de Nevésinié poursuivre ses lacets dans la montagne, nous la retrouverons plus tard, au retour d'une visite à l'embouchure de la Narenta.

Là-haut, sur la crête chauve de la montagne, les ruines informes d'un vieux castel féodal se profilent en grisaille contre le ciel bleu. C'était naguère, aux xive et xve siècles, la résidence superbe des maîtres du pays de Khloum, qui devint le duché de l'Herzégovine.

Au xe siècle, le castel portait le nom de Bouna; aujourd'hui le peuple l'appelle Stiépangrad, le château de Stiépan, en souvenir du dernier des princes chrétiens dont l'Herzégovine, à peu près indépendante, reconnaissait l'autorité. Autour du castel de Stiépangrad gravitent les dernières destinées de l'Herzégovine avant la conquête turque.

Sandali Hranitch (de la famille des Hranitchi surnommés Kosatcha) fut d'abord grand voïvode de Bosnie; vers **1404**, après la chute des Sankovitchi, il devint maître du territoire de Houm ou Houmska, qu'il étendit jusqu'à la Drina et au Lim. Ainsi Blagaï avec sa forteresse passèrent en son pouvoir. Il fut alors plus puissant que les rois de Bosnie, qui régnaient à sa volonté. Marié une première fois avec Catherine, fille du ban de Croatie, Vouk, frère d'Hervoïa Vouktchitch, il épousa en secondes noces Jelena (Hélène), fille du prince serbe Lazare. Sandali étant mort en **1435** sans laisser d'héritier mâle, son neveu Stiépan Vouktchitch, fils de Voukatz Hranitch, lui succéda comme grand voïvode de Bosnie. Trois ans plus tard, en **1438**, Stiépan ajoute Trebinié à ses domaines déjà si vastes et possède, dès lors, la majeure partie de l'Herzégovine actuelle. Mais, à cette époque, le pays n'était pas encore connu sous ce nom.

L'époque à laquelle le voïvode Stiépan prit le nom de *duc* ou *herceg* est indéterminée. Ce n'est qu'à partir de **1448** [2] qu'il s'intitule, dans les documents connus, duc de Saint-Sava, seigneur de Houm et du

1. Lilek, *Wiss. Mitth.*, II, p. 126.
2. Truhelka, *Wiss. Mitth.*, III, p. 503.

littoral, grand voïvode de Bosnie, prince du pays de la Drina, etc., et même plus tard les documents de Venise le qualifient de « comes Stephanus de Bosnia ». Quelques historiens admettent que le titre de duc de Saint-Sava lui fut octroyé par l'empereur Frédéric III ou Frédéric IV, mais M. Truhelka fait valoir l'invraisemblance d'une relation si étroite entre le grand voïvode de Bosnie et la cour impériale, qui ne le connaissait peut-être que de nom. Ce même auteur admet plutôt l'intervention du pape, qui a bien pu donner à un voïvode le titre de duc après avoir donné la couronne royale à Tvartko Ier. En 1445 encore, Stiépan avait assisté, avec ses fils, à la grande diète de Konitza pour entendre, parmi les ordonnances royales solennellement promulguées, celle qui le plaçait en suzeraineté du roi de Bosnie, auquel il devait prêter serment de fidélité. Stiépan Tomach, roi de Bosnie, avait trouvé politique, pour se concilier l'appui du pape, d'abjurer sa foi bogoumile et même de répudier sa femme Voïatcha qui appartenait à la même secte. Mais le futur duc de Saint-Sava crut politique à son tour de protéger les Bogoumiles devenus parti militant, et de louvoyer adroitement tantôt vers le pape qui essayait de le ramener au sein de l'Église catholique, tantôt contre le roi de Bosnie qui ne cessait de persécuter les schismatiques.

La puissance du grand voïvode devint telle, qu'en 1446 le roi de Bosnie lui demanda sa fille Catherine en mariage, ce qui ramena temporairement la bonne entente entre le père et le beau-fils. Le grand voïvode finit même par imiter l'exemple du roi de Bosnie en retournant au sein de l'Église catholique : moins, dit M. Truhelka, parce qu'il avait le respect de la menace d'excommunication, qu'à cause des suites de cette punition. Le pape, en effet, avait mis comme sanction à cette menace la distribution des biens du récalcitrant entre les nobles catholiques de Bosnie, et le grand voïvode n'ignorait pas que ceux-ci ne se seraient pas laissé prier pour obéir à un ordre aussi agréable. Ce serait à la suite de sa soumission que Rome lui aurait conféré son titre de duc de Saint-Sava.

Pourtant, il était resté fidèle à sa foi bogoumile. Il continuait à recevoir ceux des sectaires que le roi de Bosnie chassait de ses territoires et s'en fit des guerriers pour combattre Raguse. On peut admettre que le premier, et en même temps le dernier, duc d'Herzégovine est mort bogoumile.

Le duc Stiépan avait épousé en premières noces Jelena, fille de Balja III, prince de Zeta, et en secondes noces Cécilia. Sa première femme lui avait donné trois fils : Vladislav, qui reçut les titres de grand voïvode de Bosnie et duc; Vlatko, qualifié de duc, et Stiépan le *Knez* [1]. De ce mariage était issue également Catherine, reine de Bosnie, qui mourut à Rome en 1478 (voir p. 291).

La fin du duc Stiépan demeure jusqu'à présent obscure dans l'histoire du pays. D'après M. d'Asboth [2], ses fils le poussèrent du pouvoir, pour être eux-mêmes chassés en 1486, alors que Mustapha, beglar beg de Bosnie, fit abattre le castel de Stiépangrad. Le duc Stiépan aurait aussi fini par mener une vie dissolue au point que, abandonné de sa femme et de ses fils, il aurait abdiqué en faveur de son fils Vladislav [3].

D'après M. C. Peez [4], la seconde femme du duc aurait été Varvara, veuve du ban Pierre de Klissa, et c'est d'elle qu'il aurait eu son fils Stiépan, devenu plus tard grand vizir turc sous le nom d'Akhmed Herzégovitch. M. Hoernes rapporte la tradition populaire d'après laquelle un des fils du duc, du nom de Grouitza, se serait révolté contre son père à l'instigation des Turcs, et l'aurait assiégé dans son château de Blagaï. Une autre tradition place le même épisode dans le castel de Clissoura, dans le Popovo-polié. Il se peut que cette tradition s'applique au dernier fils Stiépan, né vers 1455, rebelle à son père et que celui-ci aurait envoyé comme otage au sultan Mahmoud le conquérant. Passant ensuite à l'islam sous le nom d'Akhmed Herzégovitch, il avait rapidement conquis la faveur du sultan au point d'occuper, jeune encore, la dignité et les fonctions de beglar beg en Anatolie. Le sultan Baïazed II lui continua la faveur de son prédécesseur et lui donna même sa sœur en mariage. Plus tard, successi-

1. Lilek, *loc. cit.*
2. *Loc. cit.*, p. 257.
3. Strausz, *loc. cit.*, p. 72.
4. *Wiss. Mitth.*, IV, p. 395.

vement grand vizir, commandant de flotte et d'armée, gouverneur de Brousse, il mourut à ce dernier poste en 1518 et fut enterré près du golfe de Nicomédie, dans une terre qu'il avait tenu à appeler du nom de *Hersek*, parce qu'il ne lui avait pas été donné de revoir sa patrie.

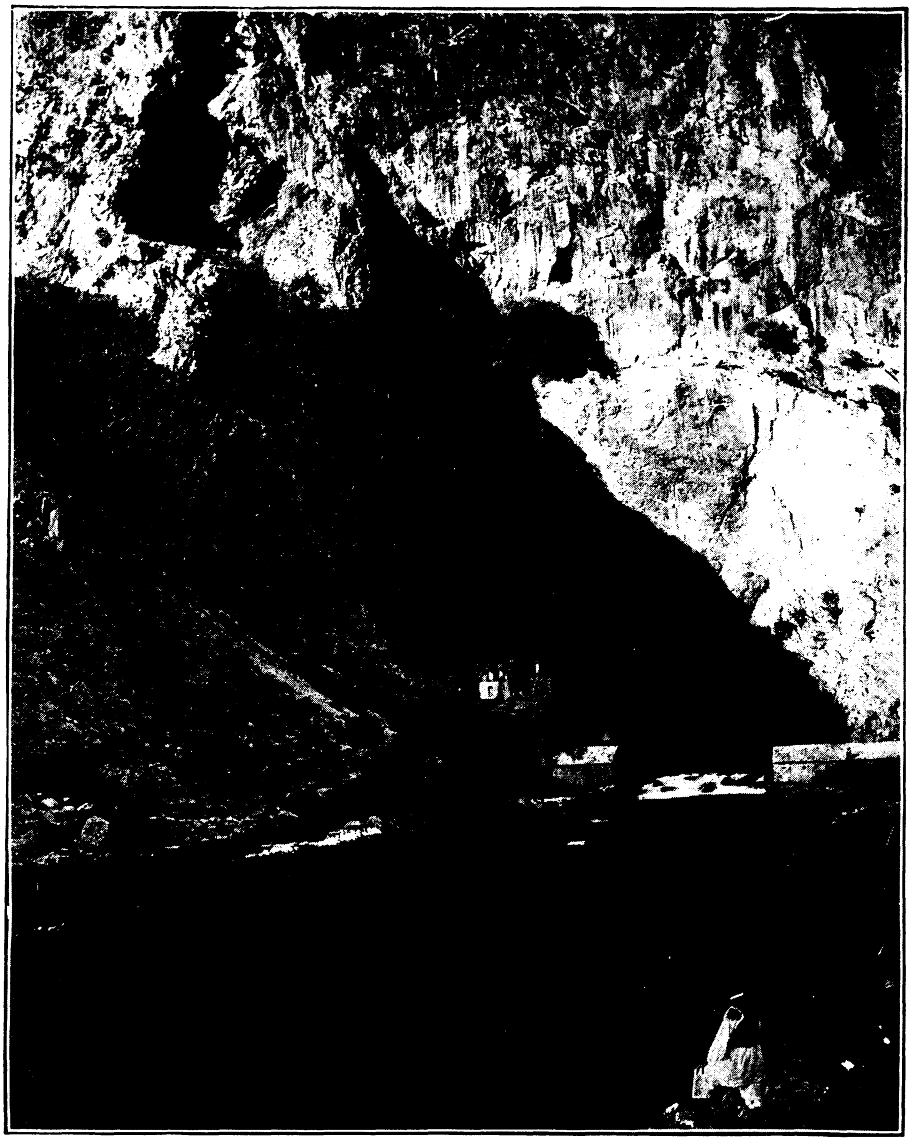
Quoi qu'il en soit des épisodes qui ont marqué la fin du règne de Stiépan Vouktchitch, duc de Saint-Sava, la tradition a gardé le souvenir de sa puissance à travers quatre siècles. Longtemps après sa mort, le prestige du duc demeura vivace parmi la population du pays. Il est même curieux de voir les musulmans lui garder le grand souvenir à l'égal d'un héros légendaire de leur religion. Si considérable fut ce prestige, que pas un Turc n'aurait osé détruire un ouvrage dû à sa main, et l'on a vu plus tard, nous dit M. Truhelka, une église, celle de Gorajda, se servir de son nom épigraphié comme d'un palladium, au milieu des populations musulmanes respectueuses du nom d'un prince qui fut le protecteur de la secte des Bogoumiles. On conserve au musée de Sarajevo un siège en pierre, haut de plus d'un mètre, trouvé aux environs de Kosor dans le Bichtché-polié. Ce siège est appelé par le peuple *Herceg Stiépana stolitza*, ou « trône du duc Stiépan », parce que le duc, d'après lui, avait coutume de s'y asseoir pour rendre justice [1].

Blagaï était au moyen âge, sous le nom de Bichtché, un séjour de plaisance des rois de Bosnie. La localité fut sans doute florissante, ce qui suppose, à cette époque, une terre végétale plus abondante et des rochers moins dénudés. Aujourd'hui le village s'éparpille clairsemé, avec quelques échoppes, le long de la route peu fréquentée. Une enseigne insolite sur une petite baraque détonne dans ce milieu : « café Lafferl » à l'instar de Vienne. Dans un coin, une vieille, vieille femme à la peau tannée et très ridée — on la dit centenaire; — avec elle, en antithèse bizarre, une jeune personne éblouissante dans son costume aux couleurs criardes, couverte de fard comme ces poupées aux yeux se fermant, yeux très noirs bordés de kohl avec le reflet glauque des yeux de biche à l'agonie. Quelle singulière apparition! Un indigène décroche la ghouzla pendue au mur, et prélude pendant qu'on nous sert du vin noir très épais.

A l'extrémité du village, un sentier quitte la route pour se diriger vers une paroi de rocher qui ferme, très haute et très verticale, une courte entaille de la vallée. Aux alentours, dans les fissures du roc, poussent en abondance des pieds de jujubiers et de grenadiers sauvages. Le sentier côtoie les eaux cristallines et rapides d'un moulin, et un verger où croissent des pieds de figuiers superbes. Tout à coup l'on se trouve devant un des plus singuliers spectacles de la nature. Au pied de la paroi verticale, haute de plus de 100 mètres, jaune, fissurée, salie de longues traînées noires, la rivière Bouna sort d'une grotte, d'emblée, avec un débit qui approche de celui de la source du Loiret. La grotte, une fente élargie, peut avoir de 7 à 8 mètres d'ouverture et les eaux en sortent sans bruit, avec une vitesse que j'estime à 8 ou 10 kilomètres à l'heure. Des jeux de lumière mouvants en éclairent les parois où pendent des stalactites aux reflets bleuâtres; des vols d'oiseaux, hirondelles, palombes, nichées dans les parois, frôlent au passage les eaux en effarouchant les truites qui scintillent. Dehors, dans les trous de la paroi qu'ils éclaboussent, des faucons, des corneilles et des nichées de palombes font bon ménage ensemble. On a essayé de pénétrer à l'intérieur de la grotte à l'aide d'une barque, mais la tentative a dû être abandonnée à cause de l'abaissement rapide de la voûte. La source pourtant est soumise à l'étiage et subit, me dit-on, un maximum de crue en hiver. Maintenant, à la fin du mois de mai, la différence de niveau, accusée sur les parois latérales, est d'un mètre environ. La température de l'eau varie de 8° C. à 8° C. 5.

On suppose que la source de la Bouna n'est autre que la rivière Zalomska qui disparaît dans un ponor à quelque 30 kilomètres vers l'est, dans le haut de la montagne; mais un essai de démonstration avec des matières colorantes n'a, paraît-il, donné aucun résultat confirmatif de l'hypothèse. La légende, elle, est mieux renseignée. Un pâtre malhonnête, dit-elle, avait pris l'habitude de soustraire chaque

1. Figuré par Radimsky, *Wiss. Mitth.*, II, p. 26. On a trouvé d'autres sièges de ce genre dans l'Herzégovine. M. Radimsky cite le « trône du roi Sandalia » à Klioutch, près de Gatzko, et M. Hörmann (avec figures) 2 sièges pareils à Ojanitz, près de Stolatz. (*Ibid.*, II, p. 41.) On en signale près de Lisitchitch en aval de Konitza, et M. Hoernes en a décrit deux du district de Rogatitza. (*Phil. Hist. Ac. Wiss. Wien*, 1881, p. 861.)



LA SOURCE DE LA BOUNA.

jour un mouton aux troupeaux de l'agha, son maître, et de le jeter à la Zalomska. Le père du voleur, posté à la source de la Bouna, repêchait chaque jour le mouton pour le vendre à la ville. Un jour, le vol fut découvert et, au lieu d'un mouton, le père repêchait le cadavre décapité de son fils.

Tout près de la source, dans l'ombre délicieusement fraîche de la haute paroi, une maisonnette s'élève avec un balcon qui surplombe les eaux courantes. Jadis s'y trouvait aussi une petite mosquée qu'Ali Beg Rizvanbegovitch avait fait construire à l'endroit où il se plaisait à faire le *kef* et la prière. Un pan de rocher est venu la détruire, en tombant, comme si la fée jalouse elle-même en avait voulu à l'ancien chef dont la voix était écoutée dans l'Herzégovine.

La maisonnette est habitée par un gardien musulman. Ce gardien est commis au service d'un saint musulman, qui dort le sommeil éternel dans un sarcophage en bois, à l'intérieur d'un petit sanctuaire ou *tekia* voisin. Le sarcophage du saint est accompagné de celui de son fidèle serviteur. Tous deux reçoivent la visite des pèlerins de la région, car le tombeau du saint est miraculeux. Chaque nuit, en effet, le saint se lève pour faire ses ablutions rituelles, et l'on peut voir, à côté du sarcophage, un vase et deux essuie-mains que le gardien du sanctuaire ne manque jamais, le soir, d'y placer en renouvelant la provision d'eau. Contre le mur sont pendus des armes, un sabre et une masse, et sur le sarcophage, un long chapelet musulman. Un léger pourboire vous dévoile l'intérieur de la crypte, mais non le mystère [1].

Le maire de Blagaï nous accompagnait à la visite de la source. C'était un gros personnage, opulent, géant, qui me rappelait le maire de Sarajevo et qui parlait, comme lui, en multiples proverbes. J'en ai

1. Près de Tchaïnitza (Čajnica) se trouve une *tekia* avec le sarcophage d'un saint musulman du nom de Mourad-Dedia. Tous les soirs, les fidèles apportent, pour les placer à côté du sarcophage, un vase rempli d'eau, un essuie-main et une cuvette. Tous les matins, disent-ils, l'eau se trouve versée dans la cuvette, et l'essuie-main est humide, parce que le saint s'en est servi pour les ablutions rituelles. (*Wiss. Mitth.*, I, p. 592.)

retenu deux : « L'argent parle toutes les langues »; « L'homme est petit, la tête est grande ». Est-ce que la Bosnie-Herzégovine aurait la spécialité du maire à proverbes?

Blagaï possède quelques plantations de tabac. Nous y visitâmes encore une brasserie que les frères Bilitch viennent d'installer avec les perfectionnements modernes. La tentative est intéressante, l'initiative étant indigène et cette brasserie étant la première qui tente la fortune en Herzégovine. On y a installé une machine à produire le froid dernier modèle, et la brasserie se propose de brasser jusqu'à 25 hectolitres par jour. L'établissement est dirigé par un maître brasseur qu'on a fait venir de Bohême.

Sur la route de Mostar à Blagaï on trouvera encore deux établissements qui méritent une visite. Je dois m'y arrêter quelque peu, parce qu'il s'agit d'un facteur des plus importants pour la richesse et la prospérité de l'Herzégovine : je veux dire la viticulture. La pauvreté du Karst herzégovinien avait longtemps relégué l'agriculture au second plan des préoccupations de la population indigène. L'état d'insurrection, pour ainsi dire incessante dans les districts de la frontière, exposant le travailleur du sol à des incursions et des déprédations sans nombre, aucune tentative de relèvement n'aurait eu chance de succès. Depuis que l'administration austro-hongroise est intervenue, en apportant plus de stabilité dans les affaires et en cherchant très sérieusement les moyens pour relever la richesse économique du pays, les choses ont changé dans une mesure incontestablement heureuse. Les effets de ce changement apparaissent aux yeux de l'observateur le plus superficiel. Deux plantes culturales sont appelées à rendre à l'Herzégovine, à certaines régions de l'Herzégovine, les plus grands services : le tabac et la vigne. J'ai dit plus haut (p. 173) l'extension et l'importance considérables prises par la culture du tabac; j'ajouterai ici quelques notes sur la culture de la vigne.

Les principaux centres de viticulture sont les districts de Mostar et de Trébinié. La Bosnie ne compte guère jusqu'à présent, bien que certaines régions, celle de Banjalouka entre autres, se prêtent assez bien à l'établissement de vignobles. Naguère la production du vin n'était pas considérée comme une source de revenu important possible. La Dalmatie d'un côté et les provinces du sud de la monarchie de l'autre étaient pays producteurs trop importants pour que le commerce d'exportation eût pu donner le désir de la culture en grand dans les districts herzégoviniens. De plus, la consommation indigène en était réduite à l'élément chrétien, d'ailleurs fort sobre. Au moment de l'occupation, les besoins apportés par les nouveaux venus provoquèrent une forte importation de vin des pays de la monarchie, et, lorsque les chemins de fer vinrent mettre à la disposition des producteurs indigènes des marchés d'exportation nouveaux, on pouvait penser à provoquer une extension des vignobles. La consommation indigène pouvait s'adresser à la production indigène et l'exportation rivaliserait avec les produits des contrées voisines, pourvu que les siens fussent de qualité pour le moins égale. Les vins blanc et rouge de l'Herzégovine, en effet, ne le cèdent en rien, toutes choses égales d'ailleurs, aux vins de Dalmatie. Pour leur donner la qualité, il fallait amener le vigneron à soigner davantage son produit, lui enseigner les procédés rationnels de la vinification, le traitement des fûts, le maniement des ustensiles, la lutte contre les maladies de la vigne, sans compter le traitement de son vignoble. L'administration a répondu à ces nécessités par un certain nombre de mesures appropriées. Elle s'est attaché un expert-conseil ou *consulent*, qui est actuellement M. de Mollnar, avec les fonctions d'inspecteur de l'ensemble du service. En 1889 fut créée à Gnoïnitza (Gnojnica), près de Mostar, la station œnologique la plus importante, et en 1893 une autre station du même genre fut inaugurée à Lastva dans le voisinage de Trébinié. En Bosnie, avec la station de Dervent, furent créés également des vignobles modèles dans quelques centres de culture possible, tels que Prozor, Bihatch, Jèptché, Biélina, etc. Les stations de Mostar et de Lastva, les plus importantes, sont destinées surtout à donner aux intéressés l'enseignement théorique et pratique de la culture de la vigne, de la vinification, de la tenue des chais, etc.; elles sont appelées également à répandre gratuitement les variétés reconnues les meilleures d'après les expériences faites. En 1893 l'administration a décidé de venir en aide au petit vigneron en lui faisant l'avance, contre remboursement par petites sommes, des ustensiles perfectionnés qu'elle voudrait lui voir acquérir. Elle a fait distribuer également des appareils Vermorel et la bouillie borde-

laise contre le *Peronospora*, qui ne laisse pas de faire d'assez notables ravages. Des mesures avaient été prises contre l'introduction du phylloxéra. En 1893, 200 000 greffes de bonnes variétés avaient été distribuées aux viticulteurs de l'Herzégovine.

Je ne connais de la production que les chiffres se rapportant au district de Mostar. En 1892, ce district a produit 22 412 hectolitres de vin, et 26 784 hectolitres en 1893, dont les trois quarts environ sont du vin rouge. La récolte est ordinairement achetée sur pied et se payait alors de 9 à 12 kreuzers l'oka, soit de 14 à 19 centimes le kilo. Ce prix est élevé, on le voit, et on attribue l'augmentation correspondante du prix des vins indigènes à la facilité du transport à présent, vers les centres consommateurs qui sont surtout Sarajevo, Dolnia, Touzla et Travnik. Fin 1893, on estimait à 1 hectolitre la quantité journellement moyenne expédiée de Mostar; les prix en étaient de 18 à 22 kreuzers (36 à 44 centimes) le litre de vin rouge, et de 20 à 24 kreuzers le vin blanc livré en gare de Mostar.

La station œnologique de Mostar-Gnoïnitza (*aerarische Weinbaustation*) occupe une superficie d'environ 20 hectares au pied des pentes chauves du Pod-Vélèch. Dix-sept hectares sont affectés à la culture de la vigne, deux à la culture d'arbres fruitiers; on prépare le terrain sur 4 hectares nouveaux et on projette d'agrandir le domaine de 10 hectares. La station date de 1889; elle a fait sa première récolte en 1891, et en 1893 elle a récolté 75 hectolitres de vin. Ses produits sont mis en vente, et les qualités supérieures sont exportées à Vienne ou dans les pays de la monarchie. Les prix, fixés par l'expert-conseil, varient de 30 à 40 florins l'hectolitre. Un vin rouge (Skatarka) est fixé à 150 florins l'hectolitre, et un vin de Lunel à 60 florins l'hectolitre et à 2 florins la bouteille de 7 décilitres. Tels sont du moins les renseignements que me fournit fort obligeamment le directeur de la station. Les échantillons auxquels il nous fait goûter, sont ceux de nos vins très forts et très lourds du Midi, que nous qualifions de vins de dessert, vins muscats, de Lunel, de Banyuls, etc., d'ailleurs excellents. On cultive à la station 38 sortes de vigne. Parmi celles qui donnent les meilleurs résultats, je citerai : *Jilavka*; *Platina*; *Skatarka* (vigne de Scutari en Albanie); *Muscat de Lunel*; *chasselas* blanc, rouge, royal; *muscat d'Alexandrie*; *id. du Dr Hock*; *Aramon* (très fertile), etc. L'alicante noir *Bouchez de France* est mêlé surtout pour donner de la couleur. Les vignes hongroises ne prospèrent pas ni les *Riesling*, qui demandent un terrain moins sec et de la rosée nocturne. Jusqu'à présent, les *Platina*, *Skatarka* et *Jilavka*, variétés rouges et blanches, sont les plus répandues dans le pays. La première donne des grappes dont le poids peut dépasser un kilo, et des grains atteignant la taille d'une noix. Les indigènes prétendent que cette variété ne réussit bien que lorsque les « pieds femelles » et les « pieds mâles » se trouvent associés dans une proportion suffisante.

La station possède une cave qu'on était occupé à agrandir en la prolongeant sous la montagne. La dynamite, qui sert à faire sauter le roc, est employée également pour ameublir le terrain destiné aux cultures. La cave était alors à la température de 18°, exceptionnellement sans doute, car on s'étonnerait que les vins pussent y résister longtemps. La fermentation est longue, en présence d'un moût très sucré et très chargé en matières albuminoïdes; elle nécessite jusqu'à trois soutirages. On attend l'arrivée d'un appareil à pasteurisation.

J'ai trouvé à la station douze élèves, venus pour suivre les cours d'enseignement théorique et pratique. Ces cours sont de deux ans et ont commencé à fonctionner cette année.

Les élèves sont fils de *khmet*, quelques-uns fils de paysans libres; ils appartiennent au district de Mostar et sont tous chrétiens, la plupart catholiques, les musulmans craignant, paraît-il, de s'exposer à la risée s'ils envoyaient leurs enfants apprendre la fabrication du vin. On leur enseigne, en dehors des travaux dans le vignoble et les chais, l'écriture, la lecture et le calcul élémentaire. Ils ne sont pas admis au-dessous de seize ans ni au-dessus de vingt-trois, et ils reçoivent un salaire journalier de 50 kreuzers, sur lesquels on retient 24 kreuzers pour la nourriture; ils se font eux-mêmes leur cuisine. Le personnel enseignant ne se compose d'ailleurs que du directeur de la station et d'un maître jardinier. Le budget des dépenses est prévu, en 1894, pour une somme de 19 000 florins.

La station possède, en dehors de ses vignobles, des champs d'expérience pour la culture des arbres fruitiers : abricotiers, pêchers, amandiers, noyers, cerisiers, oliviers, etc., mais ces produits y viennent

moins bien qu'à la station adjointe de Mostar, où les arbres trouvent un terrain plus meuble et plus abrité contre le souffle violent de la bora.

Les services que la station de Gnoïnitza est appelée à rendre au district de Mostar, celle de Lastva est destinée à les rendre au district de Trébinié.

Lastva est située à 15 kilomètres en aval de Trébinié dans la fertile et belle vallée de la haute Trébintchitza. Une route moderne a remplacé récemment le chemin cavalier qui reliait les deux endroits. La culture de la vigne y fut connue très anciennement et peut-être déjà du temps des Romains, à en juger par des vestiges de terrasses qu'on peut voir sur les coteaux de Lastva, de Joupa et de Skotchigerm. En 1894, la station œnologique et fruitière commençait à fonctionner et disposait de 8 hectares défrichés, dont 6 en vignobles qui avaient reçu 60 000 cépages des meilleures sortes de Mostar.

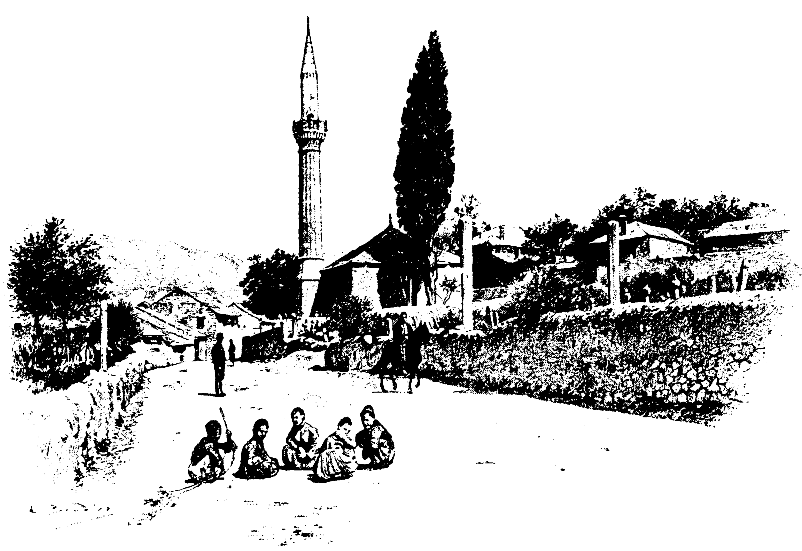
On avait fait venir également, à la fin de 1893, dix familles de vignerons hongrois auxquelles avaient été construites des habitations spéciales à la station. Chaque famille reçoit, avec le logement, quelques arpents de terrain à son usage personnel, et ces immeubles passent en sa propriété au bout de dix ans de séjour. Le chef de famille reçoit un salaire mensuel fixe de 15 florins, plus 30 kreuzers par journée de travail effectif. Les membres travailleurs de la famille, en dehors du chef, reçoivent en outre un salaire journalier de 40 kreuzers.

L'administration se propose d'étendre les vignobles, avec une partie des vergers, sur une superficie d'une trentaine d'hectares; elle escompte une récolte, en plein rapport, de 1 200 hectolitres de vin par an. Et, comme toutes ces créations *aerarisch* se flattent de devenir, au bout d'un certain temps, aussi profitables au budget de l'État qu'à celui des particuliers qu'elles sont destinées à instruire et à entraîner par l'exemple, en supposant la vente de 1 200 hectolitres de vin au prix moyen de 18 florins, on espère un bénéfice annuel de 10 000 florins, qui mettrait à 14 pour 100 le revenu du capital engagé [1].

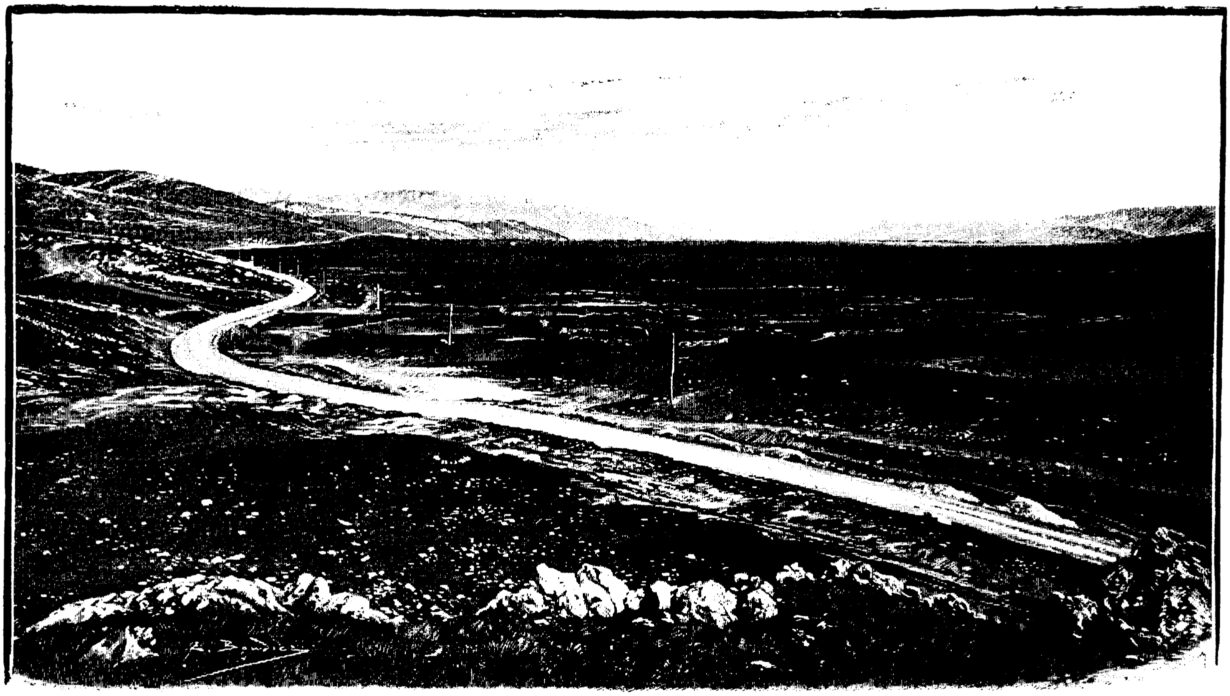
On ne peut évidemment pas assimiler le rôle de l'État, lorsque, dans ces pays arriérés sans grandes industries jusque-là et sans initiative, il se fait producteur et vendeur de ses produits, au rôle de l'État dans les pays où l'industrie privée est florissante et autonome.

Les conditions sont tellement différentes, que le rôle de l'État marchand, qui deviendrait préjudiciable chez nous, devient ici une nécessité implicite des mesures de réforme et de progrès.

1. *Bosn. Post*, n° 84. 1894.



A L'ENTRÉE DE MOSTAR.



VUE DU GATZKO-POLIÉ (voir p. 333.)

CHAPITRE XIII

DE MOSTAR A L'ADRIATIQUE

Le village de Bouna. — Ali Pacha Rizvanbegovitch. — Potchitéli. — Lioubouchki et la vallée du Mlade. — Gabella. — Metkovitch. — Pêches de la Narenta. — Narona et la domination romaine. — Retour à Mostar. — Sur la route de Nevésinié. — Grottes du Karst. — Nevésinié et son polié. — Courses de chevaux indigènes. — Héros modernes. — Le Gatzko-polié. — Pauvreté du sol. — Travaux d'amélioration modernes. — La *Kliné*. — La « Voie de la mort ». — Gatzko. — Les tombes bogoumiles. — « Cimetières de la noce. » — Légende de Paul Pletikosa. — Epitaphes du moyen âge. — Passé de la région. — Bilek. — Pénurie d'eau. — A la frontière du Monténégro. — Trebinié. — Le Popovo-polié et ses habitants. — La Trebintchitza. — Zavala. — Houtovo et la *Koula* de Hadji-Beg. — Souvenirs de l'occupation française. — La mer. — Fin.



PERO RADOVITCH.

Mostar, légèrement frissonnante d'une nuitée sereine de cette fin de mai, se réveille lorsque le train de Metkovitch quitte la ville au soleil levé. Sur le seuil des portes, au milieu des vergers, de belles filles brunes à l'opulente chevelure apparaissent, dans l'encadrement des figuiers et des grenadiers piqués de rouge. La fraîcheur matinale, délicieuse, fait courir le train plus gaillardement, semble-t-il, dans la plaine du Bichtché-polié en longeant la rive droite de la Narenta. Aux vergers de la ville ont succédé des champs de culture, rocailleux, de venue très inégale. Tout au fond du polié, les ruines de Stiépangrad pâlissent sur la montagne dans l'ombre. A la station de Bouna, la rivière du même nom, que l'absence d'obstacles à vaincre condamnera à traîner des eaux sans forces, à travers des marécages que nous avons vus naître à Blagaï à 6 kilomètres en amont, se jette dans la Narenta. Un peu en amont de son

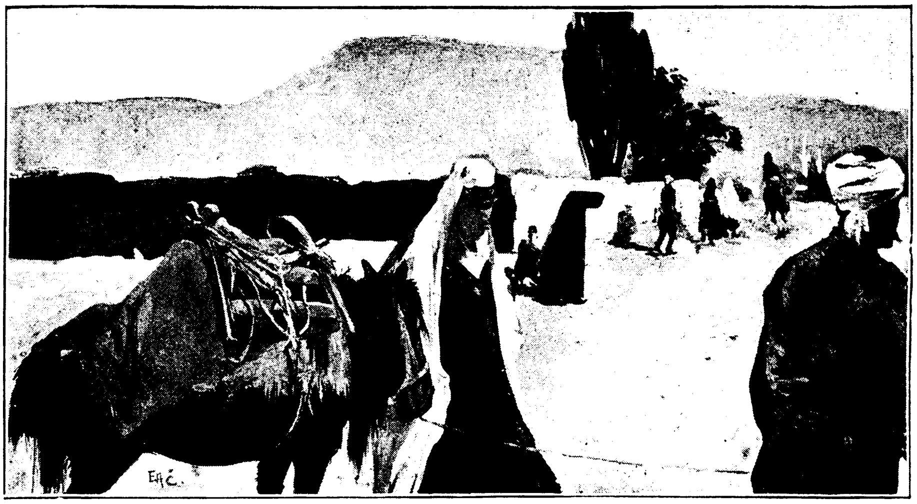
embouchure, un vieux pont de la première époque turque traverse la rivière sur 14 arches en plein cintre.



MOSQUÉE DE VILLAGE.

Le village de Bouna rappelle des souvenirs historiques qui se rattachent à un des personnages les plus connus dans le passé récent de l'Herzégovine. Ali Pacha Rizvanbegovitch, ou Stoltchevitch, c'est-à-dire de Stotalz, régnait en quelque sorte sur l'Herzégovine, de 1832 à 1849. Il avait profité de l'insurrection de 1831 pour diriger le mouvement vers la cause de l'empire ottoman, et le sultan l'en avait récompensé en lui conférant la dignité et les fonctions de vizir indépendant du gouvernement de Bosnie. Une diplomatie habile, qui ménageait, à l'occasion, autant l'élément catholique qu'elle maintenait les prérogatives des musulmans ses coreligionnaires, en avait fait le maître omnipotent de la province qu'il devait administrer. Ses procédés, à en croire le fait suivant, ne furent pas toujours ceux de l'équité et du désintéressement. Jusqu'en 1846, les environs de Trebijat, dans une vallée latérale de la basse Narenta, formaient des marécages et des terrains impropres à la culture. Ali Pacha, à force de menaces et de promesses, parvint à contraindre la population chrétienne au travail d'assainissement d'un terrain qui n'avait pas moins d'une lieue de longueur. Lorsque cette besogne pénible fut terminée, il fit entourer le terrain d'un mur, s'y fit construire une maison de plaisance et renvoya les travailleurs sans leur donner le moindre salaire [1]. En 1850, Ali Pacha avait apporté d'abord à Omer Pacha sa soumission aux ordres du sultan. Cependant, contrairement à ceux du serdar, il quitta Sarajevo pour rejoindre ses propriétés de Bouna. Lorsque ensuite un de ses hommes, du nom de Kavas Bachi, s'était mis à la tête des insurgés pour combattre les troupes du serdar, on pouvait admettre qu'Ali Pacha, bien que n'ayant pris personnellement aucune part à l'action, en avait été au moins le complice tacite, sinon l'instigateur. Kavas Bachi fut battu et repoussé sur Mostar. Ali Pacha, paisiblement installé à Bouna, fut fait prisonnier par un détachement de soldats et amené à Mostar auprès du serdar, qui se contenta de lui infliger une forte semonce. Quelques mois plus tard, au commencement de 1851, l'ancien vizir, toujours prisonnier, était assis sous sa tente, lorsque tout à coup, « par hasard », le fusil de la sentinelle qui se promenait devant la porte partit et la balle vint atteindre mortellement le prisonnier. La sentinelle maladroite fut arrêtée sur l'instant, mais, dit le Dr Koetchet en rapportant cet épisode dramatique, on apprit bientôt que cet homme avait regagné son village au fond de l'Anatolie, où il fumait tranquillement son tchibouk. Le Dr Koetchet, qui était bien placé pour juger des choses, ajoute qu'il n'a jamais pu savoir si le serdar avait subi de Stamboul quelque influence pour faire disparaître, à l'orientale, le dangereux Ali Pacha, ou bien s'il

1. M. Hoernes, *Dinar. Wanderungen*, p. 25.



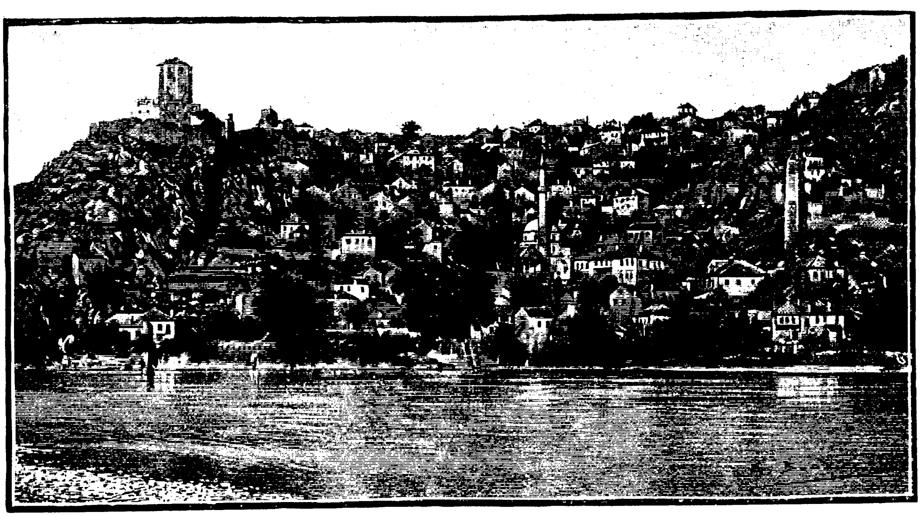
SUR LA ROUTE DE MOSTAR.

avait osé prendre sur lui toute la responsabilité du drame. Toujours est-il que le sultan demeura sourd aux plaintes de la famille du pacha contre le serdar, et que les biens d'Ali Pacha, qui avaient été confisqués, ne furent rendus aux siens qu'en 1878. Aujourd'hui la résidence d'été du jadis si puissant maître de l'Herzégovine est abandonnée et menace ruine. Le *fortunate senex!* était une exclamation rare en Bosnie-Herzégovine.

En aval de Bouna, la Narenta et la voie ferrée entrent dans le défilé du Zaton, où les cultures sont belles et la végétation par endroits exubérante. Le couvent de Jitomislitch (Žitomislić) est enfoui sous les arbres, solitaire sur la rive gauche, près de la station du même nom. Quelques tombes bogoumiles au milieu des champs d'orge, à l'ombre des touffes de grenadiers. Le couvent fut fondé en 1585 par la famille Miloradovitch dont les descendants vivent aujourd'hui en Russie. Plus loin, des sources vives, laiteuses, dégringolent de la montagne dans la Narenta verte.

Dans le défilé, le fleuve, très violent encore, s'est creusé un lit étroit dans la roche dure qui émerge des îlots noircis et luisants sous le flot d'écume. Mais déjà plus grande, plus fleuve, la Narenta s'assagit entre des rives plus écartées que viennent border des plages sablonneuses. Elle va définitivement conquérir la liberté dans la plaine et, du coup, perdre son caractère de fleuve montagnard herzégovinien, sans grandeur. Tout à coup une dernière vision de cette Herzégovine rude, sauvage, mâle et violente frappe le regard étonné. Sur la rive gauche du fleuve s'élève en haut amphithéâtre, dans l'hémicycle d'une montagne rocheuse, le village de Potchitéli (Počitelj).

Au milieu des habitations en gradins, des minarets blancs jaillissent et des cyprès sombres. Une coupole élégante de mosquée se voûte et tout en haut, sur la crête arrondie, courent les murs crénelés d'une enceinte de défense. Ce repaire de brigands et de corsaires était presque inabordable dans le temps où le canon ne parlait pas encore, ou ne parlait pas très loin; aujourd'hui les corsaires sont devenus paisibles pêcheurs. Mais quel singulier paysage que ce rocher avec ses maisons qui semblent les cristallisations d'une géode! Mon calepin de notes porte le simple nom de Potchitéli avec un point d'exclamation.



VUE DE POTCHITÉLI.

Au commencement de cette année (1896) est morte à Potchitéli, à l'âge de quarante-six ans, Petronia Bilbija, une femme qui a joué un certain rôle durant les années d'insurrection qui précédèrent l'occupation austro-hongroise. Bosniaque d'origine — elle était née à Banjalouka, — elle avait, avec son mari Ilija, organisé l'insurrection contre les Turcs et elle entretenait le mouvement du fond de ses retraites, dans les forêts de Bosnie, où le peuple allait la voir, parce que le gouvernement ottoman l'avait déclarée hors la loi. Une foule inaccoutumée, accourue des environs pour honorer la femme patriote, l'accompagna à sa dernière demeure. Ainsi parle le journal qui m'apprend la nouvelle de son existence et de sa mort.

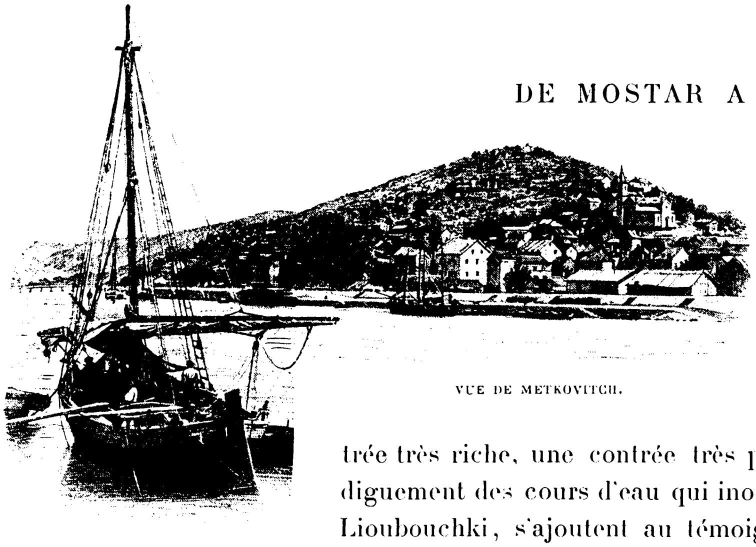
A Dreteli (Dretelj), petit village dans le Karst, la plaine s'ouvre de plus en plus grande et les collines s'abaissent ; partout des vergers se voient où croissent de superbes figuiers, noyers et grenadiers. La Narenta est parsemée d'îles couvertes de fourrés de saules. Tchaplina (Čapljina), ensuite, est une des stations importantes où se fait la réception des tabacs de la régie. A 18 kilomètres au nord-ouest, par la vallée du Trebijat, on atteint la petite ville de Lioubouchki (Ljubuški) que domine un ancien château fort. Il fut construit, au dire de la tradition, par le duc Stiépan d'Herzégovine à l'usage de sa « chère » femme (*liouba*), et le qualificatif aurait donné son nom à la localité. La contrée est fertile encore, après avoir été très riche jusqu'au XVIIe siècle. Au pied de Lioubouchki s'étend la plaine du Mlade, vers l'ouest celle de Jezero et plus au nord-ouest le long polié d'Imotski. Le maïs, le blé, le millet et le foin y viennent bien, grâce à des températures propices et à des qualités de terrain alluvionnaire exceptionnelles. Dans la montagne, les endroits favorables sont mis à profit pour la culture du tabac. Malheureusement le régime hydrographique des eaux courantes est des plus mal réglés : comme dans le Livansko-polié, les eaux se répandent dans la plaine, qu'elles transforment en lac ou marécage durant une trop longue partie de l'année. Ces inondations sont dues, dans certaines parties, à l'insuffisance des ponors, dans d'autres à la paresse avec laquelle les eaux du Mlade s'écoulent dans leur lit pour se déverser, par le Trebijat, dans la Narenta. Cependant il est démontré que, jusqu'au commencement du XVIIe siècle, ces conditions ne furent pas ce qu'elles sont aujourd'hui.

Du temps des Romains, la contrée était bien habitée ainsi qu'en témoignent de multiples vestiges. Nous sommes dans le voisinage de l'antique *Narona* et sur un sol classique. Mommsen déjà, sur la foi des documents et de la Table de Peutinger, a pu identifier Lioubouchki, ou plutôt Houmatz contiguë, avec le *Bigeste* romain.

Une route romaine partait de *Narona* pour aller se diriger par *Bigeste* sur *Ad Novas* (Rounovitch) et, de là, vers le nord sur Joupaniatz, où elle se bifurquait en un très grand nombre de routes secondaires [1]. Autour de Lioubouchki, M. Fiala a découvert des tumuli et des sépultures plates dont le mobilier funéraire atteste l'antiquité romaine et même pré-romaine. Dans ces *gomilas* il a trouvé des objets en bronze et en fer ainsi que des silex néolithiques [2]. Plus au nord, sur le plateau de Rakitno, les Romains avaient construit des fortifications pour protéger la route commerciale importante qui traversait le plateau pour se diriger sur la Bosnie. M. Radimsky y a mis à jour un grand nombre d'objets en bronze, fibules de l'époque de la Tène, armes en fer et monnaies de l'époque romaine, etc. [3]. Il signale la présence de nombreux tumuli dont l'exploration sera certainement fructueuse. Enfin, MM. Fiala et Patsch ont découvert et étudié les ruines romaines qui se trouvent nombreuses dans le bassin de Posoujié (Posušje) et ils ont identifié à Gradatz l'existence d'une ville romaine dont ils ont reconnu le capitole, et qui leur a fourni une multitude d'objets figurés en bronze et en fer, très artistiques, avec des fragments de sculptures architecturales et des inscriptions romaines.

Peut-être était-ce l'emplacement de l'ancien *Epilentium* que M. Tomaschek identifie avec Posoujié, peut-être aussi se trouve-t-on en présence d'une ville romaine inconnue dont le nom reste à découvrir [4].

1. Ph. Ballif, *Routes romaines*, etc., *loc. cit.*, carte.
2. Figurés in *Wiss. Mitth.*, I, p. 323.
3. *Ibid.*, p. 170.
4. *Wiss. Mitth.*, III, p. 257. *Id.*, p. 280.



VUE DE METKOVITCH.

En étudiant l'histoire ancienne dans ces contrées, si florissantes au temps des Romains, il serait fort intéressant de reconnaître les causes de la décadence subséquente, et de savoir dans quelles mesures les luttes et les troubles politiques se sont joints aux modifications du sol pour avoir fait, d'une contrée très riche, une contrée très pauvre. Des traces de canalisation et d'endiguement des cours d'eau qui inondent actuellement les poliés du district de Lioubouchki, s'ajoutent au témoignage de tombeaux du moyen âge, pour accuser la présence, à cette époque, d'une population plus dense, agricole et laborieuse.

Certains documents nous donnent la raison partielle du changement. Lorsqu'au commencement du XVIIe siècle les Turcs pénétrèrent de plus en plus dans toutes les parties de l'Herzégovine que les Vénitiens ne cessèrent de leur disputer, les chrétiens essayèrent de s'opposer à leur venue par les moyens dont ils purent disposer. Parmi ces moyens, les habitants des poliés, aux alentours de Lioubouchki, employèrent l'inondation, « qui empêcherait les Turcs de cultiver la terre et de construire des maisons » : sur l'instigation des moines franciscains, leurs curés, ils bouchèrent les ponors, et les rivières, se trouvant sans issue, inondèrent la campagne. M. Th. Ballif[1] communique un document daté de 1659, par lequel un chrétien, parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, éprouve le besoin, avant de mourir, de confesser solennellement comment des moines lui firent boucher, avec des poutres et d'autres matériaux, les ponors de l'Imotski-polié, afin que les Turcs ne puissent prendre possession ni de la plaine, ni du couvent de Prolojatz. « Lorsque nous eûmes bouché le ponor, dit-il, nous nous réfugiâmes au couvent franciscain d'Almissa. Et je voudrais que mes descendants conservassent ce mien testament afin que, le jour où les Turcs quitteraient le polié, on puisse sur mes indications rouvrir le ponor. »

Ces indications posthumes ne sont pas superflues; elles peuvent trouver leur utilité en ce moment où l'administration a projeté de rendre à ces poliés leur valeur ancienne par une série de travaux analogues à ceux que nous avons vus se poursuivre dans le Livansko-polié. Le projet, déjà élaboré dans ses grandes lignes, prévoit avant tout la régularisation du cours de la rivière Mlade; elle devra drainer, par un écoulement plus rapide, la majeure partie de la plaine qu'elle parcourt et du polié adjacent de Rastok. Un système de canaux d'irrigation, d'une longueur totale de 48 kilomètres, viendrait ensuite desservir le polié au gré des besoins créés par la sécheresse[2].

En aval de Tchaplina, la campagne est très fertile et l'eau de plus en plus abondante et paresseuse. Après la traversée du Trebijat, le village de Gabella apparaît sur le dos d'une colline craquelée que la voie ferrée passe sous un petit tunnel.

Gabella, dont le nom indique la destination fiscale antérieure (d'aucuns le font à tort dériver de *Gabel* ou « fourche » en allemand), a perdu l'importance qu'elle avait aux époques des luttes entre Turcs et Vénitiens au XVIIe siècle. La localité s'appelait, au XIVe siècle, Driéva, *forum* ou *mercatum Narenti*, plus tard « Vieux Driéva ». Les Turcs l'avaient fortifiée en 1538 et les Vénitiens la leur avaient prise en 1694, pour la rendre, il est vrai, sans espoir de retour, trois ans plus tard, lors du traité de Carlovitz. Gabella restait un point important parce que la grande voie commerciale vers le hinterland passait sous ses murs, et le fisc tirait de beaux revenus de l'importation du sel qui était alors aux mains des Ragusains. Peut-être aussi les Turcs avaient-ils tenu particulièrement à la possession de Gabella parce que les forts avaient été construits avec les matériaux de deux églises chrétiennes, et que la forteresse portait le nom de *seïd es-selam*, le « siège de la foi », qu'il aurait été par trop humiliant de savoir aux mains des infidèles.

1. *Wasserbauten*, etc., *loc. cit.*, p. 74.
2. On trouvera des détails circonstanciés sur ce projet dans le travail de M. Ph. Ballif cité plus haut.

En face de Gabella, la rivière Kroupa se jette dans la Narenta. Elle descend du Beranzsko-Jezero et du Houtovo-Blato et représente peut-être une partie des eaux que la rivière Trebintchitza engouffre dans un ponor du Popovo-polié, à 12 kilomètres à vol d'oiseau en amont. Le Houtovo-Blato est un des terrains de chasse les plus fructueux. Le gibier de plume et surtout les oiseaux de marais y foisonnent.

A Gabella, les premières mouettes viennent voltiger sur la Narenta et nous annoncer la mer proche. La plaine s'est élargie, fermée tout autour, au loin, par des montagnes claires, absolument chauves, craquelées et qui bleuissent admirablement dans les lointains. Vers le nord-ouest, le regard plonge dans une vallée du Karst où les contreforts se placent en coulisses de plus en plus finement ombrées : la vallée de Macarska, déjà dalmatine. Car nous venons de passer la frontière, et nous voici à la station terminus de Metkovitch (Metković), sur la rive droite de la Narenta.

En face, sur la rive gauche, une petite ville à l'architecture franchement dalmate à présent, avec des toits rouges comme le bonnet de ses habitants et des murs jaunâtres comme leur teint, s'accole à une colline stérile, dominée par une église.

La Narenta est maintenant un large fleuve que les travaux modernes ont forcé à accueillir des steamers d'un assez fort tonnage, comme ceux du Lloyd autrichien qui font le service de l'Adriatique. En amont et en aval, des bras dormants serpentent dans la campagne et entretiennent, avec une extraordinaire fertilité du sol, des fièvres tenaces et souvent pernicieuses. Metkovitch, et surtout le fort Opus en aval, sont redoutés à cet égard et commandent la prudence au voyageur qui voudrait s'y arrêter. Nulle part les champs de maïs n'atteignent une telle exubérance, et les fourrés de roseaux rappellent les djungles de la zone tropicale.

Les habitants de la région s'adonnent à l'agriculture et à la pêche, qui est abondante. La pêche pourrait être plus abondante encore et plus rémunératrice, si les indigènes étaient moins ignorants et mieux outillés. Telle est du moins l'opinion du baron La Motte[1] lorsqu'il préconise l'établissement, sur la basse Narenta, d'un système de *vallis* ou bassins saumâtres à pisciculture, sur le modèle de ceux des lagunes de Venise et de Comacchio. L'anguille surtout remonte et descend la Narenta en énorme quantité, et on calcule que les pêcheurs en laissent échapper au moins le tiers à la descente. L'Herzégovine pêche en moyenne de 90 000 à 100 000 kilogrammes d'anguilles par an, dont la majeure partie est salée ou fumée pour la consommation en Herzégovine, Bosnie et Serbie. Les pêcheries de la basse Narenta n'en récoltent que de 6 000 à 7 000 kilogrammes, qu'ils vendent au marché de Spalato pour une somme totale de 2 400 à 2 800 florins, alors que, avec l'établissement de la « valliculture », les pêches pourraient atteindre une valeur de 100 000 florins par an. Il en est de même du poisson ordinaire dont la valeur, au calcul de M. La Motte, pourrait être estimée à 16 000 florins. Il faudrait, pour cela, créer tout un système d'étangs avec des vannes appropriées, avec, de plus, les fabriques nécessaires pour la mise en conserve du poisson. Mais déjà la région de la basse Narenta a coûté des sommes considérables à l'État. Les travaux pour l'établissement d'un chenal et d'un canal, accessible jusqu'à Metkovitch aux steamers marchands, ont été longs et très dispendieux. Peut-être l'initiative privée aura-t-elle plus de chance de réaliser une entreprise de ce genre que l'administration, qui se trouve à exécuter en ce moment des projets aussi considérables que ceux de l'amélioration des poliés et de la construction de la ligne de Spalato.

Mais laissons le futur pour reporter un instant nos pensées vers le passé. Nous sommes ici, je le disais, sur un terrain de l'antiquité classique qui fut jadis intimement lié à l'existence de Rome et à sa grandeur coloniale. *Post Naro fluvius est*, dit Strabon[2], *cui adjacent Daorizi, Ardiaei et Pleraei.... Posteritas autem Ardiaeos vocavere Varalios*, *verum rejecerunt illos Romani in interiora terrae*, *longius a mari*, *cum latrociniis cuncta vastarent*, *et agris incumbere colendis coegere. Asper sane et sterilis ager est*, *et hominum minime culturae deditorum*, *etc.*

Après que les Romains eurent rejeté les peuplades illyriennes vers l'intérieur des terres, où le sol était

1. *Mittheil. oesterr. Fischereiverein*, 1894, et *Bosn. Post.*, 18, 1893.
2. Traduction de Bâle, Heresbach, 1523, p. 218.

stérile, âpre et peu propice à la culture — sans doute déjà le Karst dans la nudité partielle que nous lui connaissons aujourd'hui, — ils s'établirent eux-mêmes fortement autour de l'embouchure de la Narenta. Ils créèrent *Narona*, peut-être sur l'emplacement d'une station déjà existante, un centre commercial important qui, avec *Salona* (dans le voisinage de Spalato) et *Epidaurum* (Ragusa vecchia), dirigeait le mouvement commercial, colonisateur et militaire vers le hinterland bosniaque. D'après le *Corpus inscriptionum latinarum*, une route romaine reliait, en dehors de celle de *Bigeste* citée plus haut, la ville de *Narona* à celles d'*Epidaurum* et de *Risinium* (Risano) dans les bouches de Cattaro. Cette route suivait la direction que la route de Marmont a prise au commencement de notre siècle. *Narona* s'élevait sur l'emplacement actuel du village de Vid, à quelques kilomètres au nord-est de Metkovitch.



A L'ENTRÉE DU PONT DE MOSTAR.

Ce nom de Vid, ou Viddo, est celui d'une divinité païenne dont le christianisme a fait saint Vit ou saint Vith, et qui est resté un des saints tutélaires des Yougo-Slaves. Au VIIe siècle, la puissance romaine autour de la Narenta succombe sous l'invasion des Avares, suivie de celle des Slaves accourus à la voix de l'empereur de Byzance. Sur les ruines de la civilisation romaine s'élève un État barbare, de flibustiers et de pirates, que Constantin Porphyrogénète connaît sous le nom de *Narentani* ou de *Pagani*, et qui tiennent la côte, les îles et la mer autour de l'embouchure de la Narenta. Venise lutte vainement contre la ténacité que les Narentins mettent à lui résister, à tel point qu'elle est forcée d'accepter l'humiliation d'un tribut à leur payer, pour avoir la paix de ses navires.

En 997 pourtant, le doge Pietro II Orzeolo parvient à les vaincre, et, dès lors, le lion de Saint-Marc est maître des bouches de la Narenta ; il est aussi le rival de Raguse, dont il ne parvient cependant pas à abattre ni l'indépendance, ni la prospérité.

Cette terre fut française. Durant les années que les troupes de Lauriston, de Molitor, de Marmont mirent à conquérir une province qu'un traité leur avait ouverte, elle ont fait aussi œuvre de paix, élevant des monuments, créant des routes, laissant après elles un ensemble d'institutions dont la Dalmatie garde les traces moins débiles que le souvenir.

A voir les luttes dont les parages à l'embouchure de la Narenta furent si souvent le théâtre, on se rend compte de leur importance. Les îles qui s'étendent au large : Curzola, Lésina, Lissa, sont marquées de dates rouges dans l'histoire, par les batailles qu'elles ont vu battre sur leurs côtes depuis que Narentins, Vénitiens, Génois, Anglais, Russes, Français, Autrichiens et Italiens s'en disputèrent la possession, ou marquèrent de leur nom des épisodes sanglants de leurs luttes navales.

Cependant, cette Narenta était fort peu connue, et, jusque dans les dernières années, les voyageurs passaient le plus souvent à côté sans même la mentionner. C'est que, cachée par la longue presqu'île de Sabioncello qui s'avance dans la mer comme une gigantesque jetée, elle avait échappé à leurs regards; et il a fallu l'ouverture facile, depuis 1880, des chemins de l'Herzégovine et de la Bosnie,

l'établissement du port de Metkovitch, du chemin de fer et des services du Lloyd, pour amener le visiteur des côtes de la Dalmatie, des bouches de Cattaro et de Corfou à envisager la possibilité d'une pénétration en Herzégovine et en Bosnie par cette route nouvelle.

Nous voici embarqués sur un des steamers du Lloyd autrichien amarré au quai de Metkovitch. L'installation y est très confortable et nous mettrons deux jours et demi environ pour atteindre Trieste. Le steamer s'arrête à Spalato, Sebenico, Zara et Pola un temps suffisant pour permettre au voyageur la visite de la ville; il s'arrête moins longtemps à Macarska, Lésina, Lissa, Milna et San Pietro de Brazza, Almissa, Traü et Lussin Piccolo. Le service du Lloyd est bihebdomadaire; celui de la société de navigation croato-hongroise est hebdomadaire et aboutit à Fioume. Il existe encore, de Metkovitch, un service sur Spalato, sur Macarska et sur Trieste par les bateaux des frères Rismondo. Enfin les petits steamers de la compagnie A. Cesare font le service spécial de Gravosa (Raguse), qui nécessite la traversée en chariot du petit isthme de Stagno, à la base de la presqu'île de Sabioncello.

Un précédent voyage m'avait mené de Metkovitch à Trieste. Nous résolûmes cette fois, avec mon compagnon de voyage, de visiter le cœur même de l'Herzégovine en nous dirigeant de Mostar vers la frontière du Monténégro, pour aboutir à Trébinié et Raguse. Laissons le steamer descendre le canal vers la mer, lentement, avec son ressac qui le suit sur les berges où il fait danser des barques en fuseau plat et très large, et revenons à Mostar.

Le baron Benko, chef d'arrondissement à cette époque, et M. de Zambaur nous avaient fait très obligeant accueil, et j'ai le devoir de les en remercier ici.

Nous pourrions bien, pour visiter l'intérieur de l'Herzégovine, profiter du service de poste militaire; mais la poste ne s'inquiète guère des arrêts en route aux endroits ou aux objets dignes d'inspection, et la voiture ou le cheval sont préférables. Le 22 septembre (1894) nous partîmes de Mostar en voiture qui devait nous conduire jusqu'à Raguse, en passant par Nevésinié, Gatzko, Bilek et Trébinié. Le trajet pourrait se faire en trois jours, avec les mêmes chevaux; mais il convient de se permettre plus de latitude en présence de l'intérêt que présentent divers points de la région.

La route de Nevésinié (Nevesinje) quitte à Blagaï la plaine du Bichtchépolié, pour escalader en des lacets commodes les contreforts du Pod-Vélèch. Le soleil brûlant déjà, en dépit de l'heure matinale, blanchit le paysage rocailleux, et les ruines de Stiépangrad, chicots de rocher, se profilent en clair contre un ciel blafard. Des taillis renaissants de chênes, de frênes tapissent une partie des pentes pétrées où poussent nombreuses les touffes de grenadiers, de jujubiers et même de figuiers. Des lézards verts de belle taille (*Lacerta viridis* [1]) — n'exagérons pas, — un lézard vert se montre courant sous les buissons et qu'on ne verrait guère s'il restait immobile. Ne faut-il pas se remuer pour trancher sur la couleur uniforme de son entourage!

A mi-côte, un hân, l'Osman-hân, offre au passant le repos de la montée que réclament les chevaux. Puis la route atteint le plateau du contrefort qu'elle côtoie vers l'est, au milieu des rochers et de la forêt. Les arbres, frêne, hêtre, chêne, érable, merisier, sureau, etc., ont en effet subsisté sur les flancs des montagnes et dans les gorges, où ils donnent, avec les rochers, cet aspect au paysage que nous connaissons à certaines régions de la forêt de Fontainebleau. Au bord de la route, un poste de gendarmerie, la Yovanovitch Karaoula, élève sur une crête la haute muraille d'une enceinte à meurtrières. L'eau y est rare comme elle l'est sur toutes les hauteurs calcaires du Karst. De Blagaï à Nevésinié, quatre citernes, artificiellement creusées dans le roc, essaient de retenir l'eau de pluie et d'infiltration.

1. M. de Tomasini a reconnu jusqu'à présent les espèces suivantes parmi les reptiles de Bosnie-Herzégovine. En Bosnie, et par ordre de fréquence : *Lacerta muralis*, *L. viridis*, *Vipera ammodytes*, *T. murorum*, *T. tesselatus*, *Tropidonotus natrix*. *Callopeltis Aesculapii*, *Lacerta agilis*, *Coronella laevis*, *Cistudo lutaria*, *Pelias berus*, *Zamenis trabalis*, *Ablepharus pannonicus* (?) et *Lacerta vivipara* (?).

Dans l'Herzégovine : *Lacerta muralis*, *L. campestris*, *L. olivacea*, *L. viridis*, *Testudo graeca*, *Pseudopus apus*, *Tropidonotus* (les espèces de Bosnie), *Cistudo lutaria*, *Emys caspica* (?), *Coelopeltis lacertina*, *Lacerta oxycephala*, *Zamenis gemonensis*, *Z. Dahlii*, *Tarbophis vivax*, *Elaphis cervone*, *Callopeltis Aesculapii*, *Coronella laevis*, *Vipera ammodytes*, *Callopeltis leopardinus*, *Pelias berus*, *Notopholis nigropunctata*, *Lacerta Koritana*, et peut-être des Geckoïdes près de la côte de l'Adriatique (*Wiss. Mitth.*, II, p. 560).

L'eau devient un liquide précieux lorsque, par 40 degrés de chaleur, le voyageur s'engage sur une route de près de 30 kilomètres de longueur entre deux endroits habités, et seuls pourvus d'eau courante.

A quelque distance de la borne kilométrique 34 se trouve, un peu à l'écart et à gauche de la route, la grotte naturelle de Novakoucha. Un sentier rocailleux, au milieu de la forêt, conduit à une sorte de vaste entonnoir, entouré de hautes parois, au fond duquel s'ouvre la caverne. C'est, comme la plupart de ses congénères du Karst, une grotte d'érosion due au travail des eaux souterraines dans un entonnoir (*Karst-trichter*) lentement creusé. On la dit spacieuse et profonde. Ces refuges naturels sont parfois mis à profit par les indigènes. En 1881, lors d'un grand incendie à Nevésinié, une partie de la population y avait cherché un abri temporaire. Ainsi la grotte de Rogoujitzi, à l'est de Sarajevo, avait servi longtemps de gîte et de refuge à quelques familles de paysans pauvres.



UNE RUE DE MOSTAR.

L'imagination féconde du populaire peuple souvent ces grottes de fées ou de mauvais génies, ou bien elle en fait la demeure d'anciens héros légendaires ou de brigands. La grotte de Prajehiak (Pračijak), près de Ripatch (district de Bihatch), est aujourd'hui habitée par des *vilas* (fées) : elles se désolent tellement de la méchanceté des hommes, qu'elles ne sortent jamais de leur demeure souterraine ; avant elles, des bandes entières de haïdouks (brigands) y avaient élu domicile, pillant les passants et les caravanes aux alentours, jusqu'à ce que la forêt fût détruite et que leur repaire devînt abordable. Il est très probable que l'intérieur, dont l'accès est rendu difficile par la présence d'un petit lac à l'entrée, a conservé des vestiges et des objets anciens [1]. Certaines grottes sont habitées par des diables et des diablesses : ils prennent souvent la forme d'un crapaud, et peuvent entraîner parmi eux des humains qui ont prononcé des paroles, et fait des promesses inconsidérées [2].

En dehors de l'intérêt anthropologique que ces grottes peuvent présenter et que j'ai indiqué plus haut (p. 151 et 227), quelques-unes rentrent plus spécialement, par leurs caractères de formation, les détails de leur structure et les phénomènes géophysiques dont elles sont le siège, dans le cadre scientifique des études de spéléologie si heureusement étendues chez nous par M. Martel. Plus particulièrement dans le Karst, ces études auraient de l'intérêt en présence du régime si singulier des cours d'eau souterrains. Ces cours d'eau ont été reconnus, dans certaines grottes qu'ils remplissent partiellement, à des profondeurs qui varient de 8 à 50 mètres au-dessous du niveau du terrain ambiant. M. Ballif [3] en cite quelques exemples dans la vallée de la Zalomska, le petit Gatzko-polié, le bassin de Posoujié, la vallée de Soutieska et le Popovo-polié.

Une des grottes du Popovo-polié a été explorée par M. J. Vavrović. C'est la Viétrenitza petchina, d'une longueur abordable de 585 mètres, avec des détails de structure très pittoresques et quel-

1. Kovačević, *Wiss. Mitth.*, I, p. 450.
2. Delić, *Id.*, III, p. 560.
3. *Wasserbauten*, etc., *loc. cit.*, p. 82.

ques phénomènes naturels curieux. L'entrée en est incessamment parcourue par un fort courant d'air à la température de 8° Réaumur, et l'intérieur présente des singularités acoustiques qui font que le visiteur entend, sans cause apparente ni connue, tantôt le bruit d'un moulin, tantôt le roulement d'un tambour ou le frottement d'une meule. L'exploration de la grotte pourrait être poursuivie avec un équipement convenable.

Du haut du col de Grebak maintenant, à l'altitude de 1 091 mètres, la vue plane sur le vaste polié de Nevésinié, jaunissant comme une steppe, avec des coins verts comme des oasis, reliés par des rubans jaunes qui sont les routes. Au fond, des montagnes bleues s'entassent avec des crêtes molles. La chaussée descend en zigzags vers la plaine, et atteint la ville de Nevésinié, à 830 mètres d'altitude au bord du polié.

Cette ville est un village par le chiffre de sa population, qui n'atteint pas 2000; elle n'a quelque aspect citadin que par sa rue longue bordée d'échoppes et l'animation que lui donne de temps à autre le concours de l'élément militaire. A vingt minutes d'ici se trouve le camp militaire d'été de Boïjte (Bojište), avec une population, en ce moment, de 12 bataillons. Il y a un an, à pareille époque, le camp militaire avait été mis en deuil par une catastrophe singulière. Pendant l'exercice au champ de manœuvres, dans la plaine, un orage vint à éclater et la foudre, tombant sur un groupe d'officiers, en tua un et en blessa un certain nombre. Deux officiers avaient eu également leurs chevaux tués sous eux.

Le Nevésinsko-polié occupe une superficie d'environ 18 000 hectares, occupée dans la proportion de 30 pour 100 par des cultures et de 50 pour 100 par des prairies et des pâturages, le reste demeurant inculte. On y cultive surtout de l'orge, un peu de blé et d'avoine, de la pomme de terre, mais pas de maïs. « Le foin est plus important chez nous que le pain », me dit d'une façon caractéristique un habitant du pays, en voulant dire que l'élève du bétail est leur principale richesse.

En le comparant aux autres, ce polié est relativement pourvu d'eau que lui fournissent quelques sources au pied des montagnes et, durant une grande partie de l'année, la rivière Zalomska qui le parcourt dans sa partie méridionale.

Aussi bien des caravanes entières, porteuses d'eau, viennent-elles des régions montagneuses voisines s'approvisionner au polié, et cela à des distances de 20 et même de 30 kilomètres. Ce même chemin, les troupeaux sont obligés de le faire pour trouver un abreuvoir ; de sorte que, durant la saison estivale sèche, ils passent une grande partie de leur existence en des déplacements, aller et retour, entre leur abreuvoir et leurs lointains pâturages. Vers la fin de l'été, les ruisseaux d'eau courante et la Zalomska elle-même deviennent de petits filets d'eau, ou se dessèchent entièrement. L'hiver amène à son tour l'obligatoire cortège de ses inconvénients et de ses dangers dans le Karst.

La bora se déchaîne avec violence grâce à la direction méridienne de l'axe du polié, et les neiges — nous sommes à une altitude de près de 900 mètres — s'accumulent dans la montagne en interceptant les communications. La route de Mostar, celles de Gatzko et de Bilek deviennent impraticables en beaucoup d'endroits, et plus d'une fois ni traîneaux ni bêtes de somme ne parviennent à les forcer.

L'année dernière (1895) on a essayé d'un mode de cheminement sur la neige qui paraît avoir donné de bons résultats : il s'agit des *skis* ou patins de neige, qui ont permis aux employés des postes d'assurer le service en des circonstances critiques où d'autres moyens de communication avaient échoué. On se propose d'étendre ces expériences, et il est même question de munir de *skis* les gardes forestiers et les employés que leur genre de fonctions oblige à parcourir le pays dans tous les sens et en toutes saisons. Dans l'Herzégovine, les *skis* de Norvège peuvent rendre service parce que le relief du sol s'y prête mieux et que le terrain est moins coupé d'enclos, de vergers et de champs de labour; mais, dans la Bosnie, le véritable patin eskimau doit être remplacé par la raquette, et celle-ci pourra devenir précieuse.

Le jour de notre arrivée à Nevésinié, la localité était abandonnée par tous ceux de ses habitants qui avaient des loisirs, des jambes ou un véhicule. A 5 ou 6 kilomètres, au milieu du polié, il y avait courses de chevaux indigènes et distribution de primes aux éleveurs de bétail. Prévenu de notre arrivée, un



COURSES INDIGÈNES.

brave homme de fonctionnaire, en uniforme, n'en avait que plus de mérite de nous avoir attendus à la descente de voiture; et lorsque l'hôtel « Nevésinié » nous eut servi l'inévitable « schlegel » ou rôti de veau, nous réussîmes à nous procurer un de ces rustiques chariots qui font au galop la navette entre le champ de courses et la ville.

Au milieu de la plaine, les méandres de la Zalomska ont gardé des mares stagnantes. Autour des berges, des centaines de groupes bariolés sont campés, hommes, femmes, enfants, dans une confusion d'intimité à laquelle doivent présider à la fois l'esprit religieux et l'esprit de clocher : car ces deux sentiments ne coïncident pas dans ces villages comme ils le font dans les nôtres. Plus loin, très loin, sur une hauteur, des groupes de femmes musulmanes voilées assistent de loin, les malheureuses, au *teferitze*, à l'amusement que leurs sœurs chrétiennes partagent avec les hommes [1].

Des voitures paysannes flanquent ces groupes et des chevaux attachés au piquet. Avec les costumes pittoresques de toute cette foule, qu'on peut évaluer à un millier de personnes, le tableau est d'une vivacité de couleur et de mouvement extraordinaire. Des mâts se dressent où flottent des oriflammes aux couleurs bosniaques et de l'Empire, à côté d'une petite tribune en planches ornée de verdure. Une musique militaire fait entendre des valses et des pas redoublés. Au loin, la piste s'arrondit, marquée par des fanions. Voici les chevaux de la première course, montés par leurs jockeys. Ils sont venus de fort loin à la ronde et il y en a de Tartchin et de Fotcha. La première course, pour chevaux indigènes issus de croisement avec les étalons de l'administration, comporte trois prix de 40, 10 et 5 ducats.

Quels singuliers jockeys! Nu-tête, d'aucuns laissent flotter au vent leur mèche de cheveux occipitale;

1. Dans les districts frontières du Monténégro (Nevésinié, Gatzko, Bilek et Trébinié), les orthodoxes sont en grande majorité; ceux qui touchent à la Dalmatie (Mostar, Lioubouchki, Lioubinié) ont une population en majorité catholique. Les musulmans prédominent au contact de la Bosnie, dans le district de Konitza. L'influence du culte dans les pays limitrophes intervient apparemment dans le groupement des populations de l'Herzégovine.

avec les manches amples de leur chemise et leur pantalon qui se retroussent haut, les pieds nus où le gros orteil s'agriffe à la barre de l'étrier, ils ont l'air de parfaits sauvages. Une bande d'étoffe voyante en écharpe les distingue et quelquefois un grand numéro fixé sur le torse. Ils montent sans selle dans certaines courses, ou bien se servent de selles grossières indigènes, parfois de selles anglaises; une corde tressée leur sert de fouet. Les voilà partis, après de longs faux départs. Ils s'échelonnent bientôt avec des écarts invraisemblables, les derniers s'éparpillant en des dérobades invincibles, d'aucuns dédaignant la piste pour couper court par la corde de l'arc. Voici le premier, galopant à grands coups de cravache avec une centaine de longueurs d'avance; il a bien passé en dehors des fanions de la piste, mais le moins souvent. C'est un demi-sang de jument indigène et d'arabe du gouvernement, et voici trois ans de suite qu'il remporte le premier prix. Il a mis quatre minutes pour couvrir la piste sur 2 400 mètres.

Alors on assiste à une scène des plus grotesques. La foule des amis du propriétaire, du jockey et du cheval s'est précipitée au risque de se faire écraser par les suivants. Le jockey, un vieux rabougri d'une soixantaine d'années, est arraché de sa selle dans une poussée d'enthousiasme; on se le passe de mains en mains, de bras en bras pour l'embrasser, sur la tête, les oreilles, le front, les yeux avec de grands gestes d'une joie bruyante. Et l'on en voit d'autres embrassant le cheval sur les narines, lui entourant le cou de leurs bras, le caressant et lui tenant des discours de félicitations.... Ils le promènent maintenant sur le pré, suivi de la bande de ses admirateurs auxquels s'est joint un orchestre de tziganes; une flûte aigrelette, un gong en manière de grosse caisse, tambouriné avec une baguette et les doigts, un violon et une timbale. Voici l'heureux propriétaire, et l'orchestre abandonne la queue du cheval qu'il suivait obstinément, pour s'attacher aux talons du propriétaire.

L'aubade ambulante se poursuit jusqu'à ce que le vainqueur, après avoir joui de son triomphe, mette la main au gousset pour laisser tomber de la manne métallique dans les mains des musiciens. Et les courses se suivent, renouvelant les mêmes scènes et consacrant la supériorité des nouveaux produits de croisement : ce qu'il fallait démontrer.

Parmi les personnages qui étaient venus assister à ces courses, on me fit faire la connaissance d'un superbe vieillard à longue barbe blanche, dont l'âge, à peine, parvient à courber la taille géante : Pero Radovitch, l'ancien chef de guerilla insurrectionnelle dont les exploits sont demeurés légendaires. Aujourd'hui ce pope guerrier et farouche, qui maniait moins adroitement l'icone que le sabre et le pistolet, exerce très chrétiennement ses fonctions sacerdotales dans la petite maison blanche là-bas, du côté de Kifinoselo, au bord du polié. Il a gardé le costume d'antan, la *kapa* ronde sur ses cheveux en crinière, le pantalon national et le *fermen* soutaché, sans les armes toutefois, qui ont passé de sa ceinture au mur de son habitation; ses yeux aussi, ombragés de sourcils en touffes épaisses, ont gardé dans leur teinte grise des ardeurs viriles et des reflets fauves, que des plis mélancoliques sur le front sont venus mitiger avec l'âge. Le gouvernement lui fait une pension de 600 florins, et le père a fait faire des études à son fils, qui vient d'être nommé assesseur au tribunal de Travnik. On dit que les anciens braconniers font d'excellents gardes-chasse. Mais combien ce fils diffère aussi! Avec son chapeau melon il arrive à la hauteur des épaules du géant, et le dandinement de son corps de civilisé contraste singulièrement avec le calme de l'attitude et la sobriété du geste de l'ancien guerrier des frontières. Timidement, se pressant contre son fils, la mère l'accompagne, petite femme au regard doux et souriant; elle écoute avec une expression d'admirative tendresse les explications que lui donne son fils sur la France et Paris, lorsque je leur eus dit le plaisir que m'avait fait leur rencontre.

Jadis ces types vaillants de l'épée, les Pero Radovitch, prêtres et guerriers à la fois, n'étaient pas rares. Don Ivan Musitch, neveu de l'évêque de Mostar et prêtre catholique, avait organisé, avec une fougue toute herzégovinienne et un succès sanglant, l'insurrection contre les Turcs de 1875-1878 et la contre-guerilla en 1878, alors que l'insurrection bosniaque-musulmane tentait de s'opposer à l'entrée des troupes austro-hongroises. Le gouvernement avait essayé de le récompenser d'une rente de 600 florins, mais, comme il n'avait pas, à l'égal de son collègue orthodoxe Pero Radovitch, une famille à nourrir, il préféra s'en aller.

Dans le nombre de ces héros qui continuaient les exploits chantés par les ghouzlars des siècles passés, les uns étaient musulmans, attachés à la cause turque, comme cet Ismaïl Derviche Beg Čengitch, qui avait sa forteresse du côté d'Avtovatz, près du Gatzko-polié. Tyran farouche et guerrier sans scrupule, il se battit en 1861 vaillamment contre les Monténégrins et les insurgés de son pays, et son souvenir se conserve brillant dans la chanson musulmane. D'autres étaient chrétiens, orthodoxes ou catholiques, ceux-là toujours du côté de leurs frères en religion les Monténégrins. En 1862, Louka Voukalovitch tenait la Souttorina et la Joupa au sud de Trébinié. Il espérait se tailler une place de seigneur au petit pied dans le territoire extrême de l'Herzégovine, mécontente et insurgée, et il y serait peut-être arrivé, s'il avait eu moins de jactance, plus de sobriété et la valeur des héros dont il voulait imiter l'exemple fréquent. Aujourd'hui les temps héroïques appartiennent à l'histoire ou à la chanson ; elles dressent, l'une et l'autre, à leurs favoris un piédestal fait d'une pyramide de têtes ennemies, coupées dans la bataille ou dans l'embûche. Car ces guerres étaient féroces, et les prisonniers qui gardaient leur tête, perdaient le plus souvent le nez, les oreilles ou les lèvres. Depuis, les héros qui ne sont pas morts au combat, ont chance de mourir paisiblement dans leur lit. Dimitrié Mertchap, descendant des voïvodes Mertchitzi, ancien chef des insurgés de la Chouma en 1875, qui a pris part à tous les combats contre les Turcs, vient de mourir en 1894. Il avait partagé ses derniers loisirs entre la conduite de la charrue et la rédaction de ses mémoires. Deux de ses fils sont paisibles marchands à Bilek, et le troisième est lieutenant dans l'armée bosni-herzégovinienne.

La modernité s'impose. Elle s'est si bien imposée à Nevésinié, qu'à l'hôtel elle nous prive de repos : un bal, organisé par la société militaire et civile, nous envoie les échos bruyants de ses péripéties très animées, et nous souhaitons qu'il se répète souvent !

Le lendemain nous partons pour Gatzko.

La route traverse la partie méridionale du polié pour rejoindre la Zalomska, qu'elle remonte ensuite jusqu'au delà du village de Foïnitza. Au bord du chemin, dans le polié, des paillotes misérables abritent quelques familles de gueux, à qui la vaine pâture permet de vivre, après leurs bêtes. Des tombes « bogoumiles » aussi se voient et nous en avons rencontré déjà sur les hauteurs du Grebak. Au bout de la plaine, une petite église blanche avec un campanile. Puis la route s'engage dans le fond d'une vallée tortueuse où la Zalomska, à demi desséchée, se traîne par un chapelet de mares. De maigres taillis couvrent les pentes et les hauteurs. Près de Foïnitza, l'*Hercegovo vrelo* ou « source du duc » est réputée pour la fraîcheur constante de son eau. La légende veut que le duc Stiépan lui ait laissé son nom, après avoir pris plaisir, de son vivant, à venir se reposer au bord de la source.

Nu, chauve et steppeux, le polié de Gatzko s'ouvre à présent dans le cadre de ses montagnes rocailleuses et désolées. Le Gatzko-polié a une superficie d'environ 52 kilomètres carrés et la forme d'une longue dépression dirigée du nord-ouest au sud-est ; l'altitude est de 950 mètres en moyenne. Les eaux courantes, descendues en ruisseaux des pentes argilo-calcaires des montagnes du nord-est, se réunissent en une rivière principale, la Moujitza (Mušica), qui parcourt le polié dans sa plus grande étendue, et va se perdre dans les ponors d'un petit polié latéral. Sur une superficie totale du district de plus de 72 000 hectares, 4 355 hectares seulement peuvent être mis en culture, 49 hectares sont des vergers, 4 984 des prairies et plus de 1 000 hectares demeurent absolument improductifs [1].

Si l'on pense que toute cette contrée est éloignée des grandes voies commerciales, privée d'industries et de trafic, que les cultures ne sont guère rémunératrices en présence d'un climat défavorable, on conçoit que les habitants doivent demander le plus clair de leurs ressources à l'élève du bétail. Or, là encore, ils sont fort mal partagés. Les montagnes sont couvertes, il est vrai, d'alpages étendus de bonne qualité, mais lorsque l'hiver en chasse le bétail, la plaine n'ayant pu fournir du fourrage de réserve, les troupeaux sont décimés par la famine, la qualité du bétail se perd et les prix de vente deviennent dérisoires. En 1881, une statistique officielle établissait que les récoltes n'avaient mis à la disposition

1. P. Ballif, *Wasserbauten*, *loc. cit.*, p. 54.

des habitants du district, par tête, que 58 kilos de blé, 24 kilos de pommes de terre et 4 kilos de légumes.

La misère est mauvaise conseillère; en présence de ces conditions économiques fort précaires, on se rend plus facilement compte de cette tendance qu'avaient naguère ces populations, traitées en parias par une nature marâtre, à suppléer à l'insuffisance de leurs moyens d'existence tirés du sol et de leurs troupeaux, par la rapine et l'action violente sur la propriété d'autrui. La population musulmane, relativement plus fortunée que la chrétienne, qui est ici l'orthodoxe en première ligne, avait à souffrir surtout de ces empiétements sur leur avoir. Et comme les questions religieuses et politiques se greffaient aisément sur la question économique, en la grossissant de l'appoint de leurs rivalités, de leurs haines et de leurs aspirations, le vol d'un mouton devenait le signal d'une insurrection et d'une guerre.

L'administration ottomane déjà avait reconnu la nécessité de porter remède au paupérisme des habitants de cette région. Elle le faisait au moyen de subventions distribuées aux plus nécessiteux, et l'administration austro-hongroise a dû suivre cet exemple durant les premières années de l'occupation. Plus tard, de 1880 à 1887, la construction des routes et la présence des camps militaires ont permis de pallier aux effets malfaisants de la misère par la distribution de salaires aux travailleurs indigènes. La création des caisses de secours et de crédit agricole y a porté les premiers et les meilleurs fruits. Mais le gouvernement a cherché dans ces dernières années à modifier les conditions d'existence de la population du district par des mesures d'une portée plus générale et plus durable. Il s'agit de la mise en valeur d'une notable partie du polié et du relèvement de la valeur des terrains qui ont déjà été exploités jusqu'à présent. La superficie qu'on espère successivement rendre apte à la culture ou mettre en prairie n'a pas moins de 14 kilomètres carrés. La Moujitza n'amène pas, jusqu'alors, ses eaux au bout du polié et à ses ponors, sans en répandre une partie sur les terrains ambiants en des inondations fâcheuses. Ces inondations recouvrent jusqu'à 45 pour 100 du Gatzko-polié et durent depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps; elles laissent ensuite le terrain à l'état de marécage sans grande valeur pour le bétail, même après le retrait définitif des eaux stagnantes.

D'un autre côté, durant la saison d'été, aux mois de juin, juillet, août et parfois jusqu'au milieu de septembre, les précipités atmosphériques sont rares (190 millim., soit 15 pour 100 de la somme totale annuelle). Les quantités d'eau charriées par le lit de la Moujitza deviennent alors non seulement très faibles, mais elles se trouvent absorbées déjà en amont de leur entrée dans le polié par le gravier du sous-sol, de sorte que le lit de la rivière demeure à nu durant cette saison et que le manque d'eau se fait vivement sentir. La nature argilo-calcaire de la couche de terre arable favorise en outre les progrès de la dessiccation, et les pâturages ne tardent pas à devenir improductifs.

Les problèmes à résoudre comprennent ainsi deux genres de travaux : l'établissement de canaux de drainage et de canaux d'irrigation. On a commencé naturellement par les premiers, et les résultats obtenus ont été frappants dès les premières années. Les travaux d'irrigation ont dû être menés concurremment; mais au lieu d'employer les eaux de drainage pour l'alimentation des canaux d'irrigation, on s'est adressé directement au débit de la Moujitza. Les eaux de la rivière en effet charrient une forte proportion d'alluvion contenant d'excellents principes de fertilisation et, afin de tirer profit même de l'irrégularité du régime de la rivière, on a résolu la création d'une vaste retenue, par un barrage dans le bassin supérieur de la Moujitza. L'emplacement fut choisi dans la montagne, à quelques kilomètres en amont de Gatzko et d'Avtovatz, un peu en aval du confluent de la rivière Dramechina et de la Moujitza-Verba. La cote hypsométrique est marquée 1 010 mètres. J'ai pu visiter la *Kliné* — tel est le nom qu'on donne au barrage — en détail, et M. Giorgini, qui dirige ces travaux délicats depuis quelques années, a bien voulu me communiquer les chiffres d'épure qui s'y rapportent.

Les travaux furent inaugurés en automne 1891 par le creusement, dans le rocher calcaire schisteux, de deux galeries à droite et à gauche du barrage projeté. L'une de ces galeries, en courbe de 50 mètres de rayon, a une longueur de 130 mètres; l'autre, droite, en a 105. Établies au niveau du thalweg, elles sont

destinées à vider à fond le bassin de retenue et à empêcher les travaux d'être gênés à l'époque des grandes eaux.

Lorsque le barrage sera terminé, l'ouverture en maçonnerie de ces galeries aura comme profil 1 m. 40 de largeur sur 2 mètres de hauteur. Elles seront desservies par des vannes hémicylindriques en fer actionnées par un moteur hydraulique.

Au printemps de 1892, les fondations furent creusées dans le rocher à la profondeur moyenne de 7 mètres; au mois de juin, on commença les travaux de maçonnerie du barrage, qui atteignait en 1894 la hauteur effective de 19 mètres sur une hauteur projetée de 22 mètres[1].

Le barrage oppose au bassin de retenue une courbe de 60 mètres de rayon; la longueur du couronnement est de 110 mètres. Son épaisseur à la base est de 16 m. 70 et de 4 m. 60 au couronnement. A aucun niveau la pression ne dépassera 6 kilogrammes par cm^2 et la résistance est calculée au double. La maçonnerie des parements est en gros moellons piqués de calcaire argileux, avec assises cyclopéennes très soignées entre les parements. Comme le sable n'est pas très abondant, ni suffisamment bon à cause de la nature schisteuse de ses éléments calcaires, on a choisi la pouzzolane pour la fabrication du mortier. La pouzzolane arrive par voiliers au port adriatique de Gravosa, d'où elle est charriée par axe à Avtovatz sur une distance de 111 kilomètres, pour être finalement transportée à dos de bête sur le chantier, éloigné de 6 kilomètres. Le barrage cube au total 10 100 mètres. Les deux galeries latérales de décharge ne servant qu'à vider le bassin de retenue pour le recurage et les réparations éventuelles, on a établi une tour de prise spéciale pour le passage des eaux d'alimentation du polié. Cette tour dessert une conduite en tuyaux de fonte de 1 mètre de diamètre qui parcourt une petite galerie spéciale de 40 mètres de longueur débouchant dans la galerie droite de décharge. Cette conduite est munie d'une vanne actionnée par un moteur hydraulique et qui permet de régulariser l'écoulement de l'eau utilisable.

Enfin, le trop-plein de la retenue à l'époque des grandes eaux, alors que le niveau pourrait dépasser celui du couronnement du barrage, se déverse latéralement par un batardeau de 20 mètres de largeur, dont l'établissement a nécessité l'enlèvement à la mine de 10 500 mètres cubes de rochers.

Somme toute, le barrage de la Moujitza permet de retenir environ 2 millions de mètres cubes d'eau. La superficie du bassin, à la profondeur maxima de 19 mètres, sera de 24 hectares.

A leur sortie du bassin, en aval du barrage, les eaux destinées à l'irrigation du Gatzko-polié suivent le lit naturel de la rivière Moujitza jusqu'à la digue construite un peu en amont de la localité d'Avtovatz. Cette digue, en moellons de carrière et mortier de pouzzolane, repose sur le fond rocheux du lit de la rivière; elle a une longueur de 92 mètres et dessert le canal d'adduction par une vanne à deux portes de 2 mètres de largeur sur 8 m. 85 de hauteur chacune.

Le canal d'adduction principal possède une longueur de 2 900 mètres. Les premiers 400 mètres ont nécessité des parements en bois à cause de l'état de désagrégation de la roche calcaire. Des systèmes de vannes appropriés distribuent ensuite l'eau d'irrigation aux canaux secondaires, dont le réseau se complète d'année en année pour s'étendre sur tous les terrains exploitables du polié.

Il y a là évidemment une œuvre considérable. Elle fait honneur à l'administration qui l'a conçue et à l'ingénieur qui en dirige l'exécution. Il y a aussi un exemple intéressant d'un ouvrage d'art spécial dont les contrées à régime hydrographique et, par suite, à *desiderata* similaires, peuvent tirer enseignement et profit, comme ils l'ont déjà tiré des travaux considérables de ce genre que l'Algérie, entre autres, a entrepris et menés à bonne fin.

J'ai vu à Gatzko encore une station agronomique qui essaie d'inculquer à la population de meilleurs principes dans l'élève de son bétail et dans l'exploitation de ses pâturages. Elle possède 416 hectares de terrain, la plupart en prairies et des alpages à 1 800 mètres dans les montagnes du district de Fotcha

1. Par suite des conditions climatériques très défavorables, les travaux ne peuvent se poursuivre que durant 5 à 6 mois de l'année. Le nombre des ouvriers a varié de 100 à 200, Italiens, Croates, indigènes.

(Foéa). Elle s'applique à relever la qualité du bétail par le croisement avec des races d'importation appropriées : taureaux et vaches du Wippthal, chevaux lippizans, ânes étalons de Chypre, porcs de Berkshire, volailles de race; elle tente l'introduction de variétés d'arbres fruitiers nains et de céréales de Sibérie et elle a réussi à généraliser la culture, si heureuse dans une contrée pauvre, de la pomme de terre.

Sous le nom de Gatzko (Gacko) on désignait autrefois, non une localité, mais toute la contrée bordière du polié. La localité a pris le nom depuis qu'elle est devenue siège administratif du district; on l'appelait aussi Metokhia, d'un nom d'allure grecque, peut-être très ancien, mais qui désignait particulièrement la cure orthodoxe.

Ce nom sert actuellement d'enseigne à l'hôtel de l'endroit. Quelques groupes de maisons hautes, en pierre depuis l'écurie du rez-de-chaussée jusqu'au toit fait de larges dalles, se juchent sur la pente, avec une vague apparence de fortin, chacune, contre un ennemi qui n'est pas seulement la misère. Trois ou quatre bâtiments modernes, la station agronomique, des vergers chétifs, une route longue escortée de poteaux télégraphiques, le roc et la steppe : voilà Gatzko. Ce nom revient comme une obsession dans tous les récits des combats sanglants qui se livrèrent, sans trêve ni merci, avec la régularité d'épidémies meurtrières, aux frontières du Monténégro jusqu'en 1882.

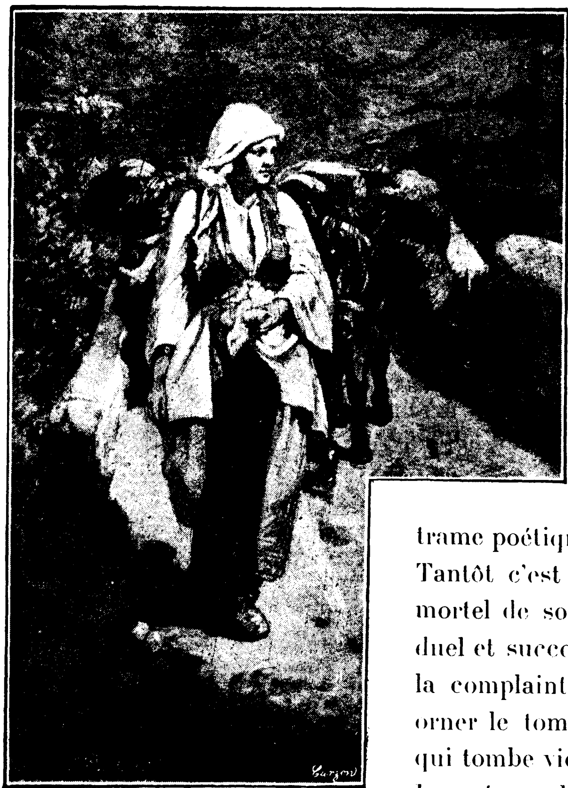
Aujourd'hui la paix, une paix armée, plane sur cette région déshéritée de la nature. L'œuvre de la paix s'efforce de chasser la misère qui fait naître l'action violente dans la lutte pour la vie. L'herbe y poussera davantage pour le bétail se multipliant à l'abri de la razzia vengeresse, et les cultures aideront à nourrir des hommes moins âpres à la conquête de la pitance journalière.

Cette contrée morne et pétrée, une des régions les plus désolées du Karst, est appelée la « Voie de la mort ». Elle a rarement cessé de conduire à un champ de bataille et à un cimetière. Ennemis multiséculaires des Turcs, les Monténégrins chrétiens, orthodoxes, dont la bravoure est souveraine et l'amour de l'indépendance légendaire, n'ont jamais permis à leurs ennemis de traverser impunément les passes rocailleuses qui trouent d'une sente cavalière leurs frontières jalousement gardées. La dernière hécatombe qui joncha de cadavres cette « Voie de la mort » fut celle de l'armée de Souleïman Pacha en 1876, alors que 17 000 Turcs et 3 000 Monténégrins vinrent arroser de leur sang des terres que la charrue reste impuissante à entamer. Et pour comprendre l'ardeur de ces luttes, il suffit de regarder dans les yeux de ces montagnards farouches lorsqu'ils flamboient au récit, chanté par le ghouzlar, des exploits d'un héros mort glorieusement au combat.

En fut-il de même jadis?

Nous voici, après une visite au camp militaire d'Avtovatz, sur la route de Bilek. De toutes parts, depuis Gatzko, et surtout dans les champs rocailleux de Plana, à mi-chemin de Bilek, des tombes s'éparpillent par groupes serrés, véritables nécropoles et champs sacrés.

Le peuple donne à ces monuments les noms de *Marmorovi*, *Stètchi* ou *Macheti* : le premier pour désigner la nature de la pierre lorsqu'elle ressemble à du marbre, le second pour qualifier une pierre debout, et le troisième, qui est un mot d'origine turque et musulmane, pour indiquer le tombeau d'un héros mort en combattant pour la foi. Lorsque, dit M. Truhelka qui a fait de ces nécropoles une étude très documentée, des monuments acquièrent par l'âge et les intempéries un aspect plus vétuste et plus vénérable, le peuple les appelle *gretchko greblié* « ou cimetières grecs », parce que, dans son opinion, les plus anciens habitants de la contrée étaient les « Grecs ». D'autres, d'apparence moins antique, lui sont connus sous les noms de « cimetières des giaours » ou « tombeaux magyars ». En Herzégovine, on estime le nombre de ces pierres tumulaires à près de 22 000, et le seul district de Vlasenitza (Bosnie) en compte, d'après M. Truhelka, jusqu'à 6 325. Les archéologues les désignent communément sous le nom de pierres « bogoumiles », ce qu'elles ne sont vraisemblablement que dans une certaine proportion. Rappelons-nous, toutefois, que la secte albigeoise était très répandue dans l'Herzégovine d'alors, et que les ordonnances de la diète de Konitza, en 1446, avaient chassé de Bosnie des milliers de Bogoumiles qui fuyaient devant les rigueurs de la persécution.



FEMME DE L'HERZÉGOVINE.

Ce qui, avec leur extrême abondance, étonne souvent dans ces monuments du moyen âge, ce sont leurs dimensions colossales. Beaucoup de ces monolithes pèsent jusqu'à 100 et 200 quintaux métriques, et comme on les rencontre loin de leur carrière d'origine, en rase campagne ou sur le sommet des monticules, le comment de leur transport est un problème d'archéologie assez intéressant à résoudre.

Le peuple croit volontiers que les contemporains de ces monuments les ont façonnés très grands pour préserver les sépultures de la profanation par les fauves, qui étaient alors, dans son imagination, des bêtes monstrueuses de taille et de force. La légende, également, a jeté sur la plupart de ces tombeaux la trame poétique, sentimentale ou macabre de sa féconde imagination. Tantôt c'est une jeune fille qui se prend d'amour pour l'ennemi mortel de son frère. Celui-ci provoque l'amant de la jeune fille en duel et succombe. Lorsqu'on l'enterre, sa sœur, « filant et chantant la complainte des morts », apporte sur sa tête la pierre qui doit orner le tombeau. (Truhelka.) Ailleurs c'est toute une noce joyeuse qui tombe victime de la traîtreuse vengeance d'un prétendant évincé. La nécropole devient alors un *svatovsko greblié*, c'est-à-dire un « cimetière de la noce ».

Écoutons la chanson de la fiancée de Paul Pletikosa! Au milieu du calme farouche des rochers de l'Herzégovine, à la lisière d'une forêt sombre, elle pleure, cette chanson, mélancolique, fière, sauvage et féroce à la fois. Tel le vent qui chante une complainte monotone lorsqu'il frôle les herbes et les cailloux, et qui hurle dans les rochers et les cimes des arbres lorsque l'ouragan s'est déchaîné.

La jeune fille était d'origine illustre et un noble herzégovinien avait obtenu sa main. Le cortège nuptial s'avance à travers la montagne et les chants éclatent avec les coups de fusil qu'on tire en l'honneur du jeune couple. Au carrefour du chemin, la jeune mariée tout à coup blêmit, et ses regards anxieux, scrutant les abords de la forêt, trahissent son trouble profond. En dépit de l'usage qui lui défend d'adresser la parole à la fiancée, le garçon d'honneur lui demande la cause de son trouble :

« Amis! voici mes paroles! leur dit-elle. J'ai honte de lever les yeux sur vous et j'ai honte de vous parler. Mais nous sommes arrivés à l'endroit fatal et je dois vous dire mon secret. Jeune, auprès de ma mère, Paul Pletikosa lui demanda ma main. Sept fois en sept années il renouvela sa demande. Ce fut inutile. Il se fit haram bachi et se retira dans les monts Kounara, avec lui, dit-on, trente compagnons. Craignez, mes amis, Paul Pletikosa! »

Les assistants essayent de la tranquilliser en lui disant que soixante compagnons de la noce la protégeront bien contre une bande de brigands. Au même moment trente coups de fusil partent de la forêt et trente hommes tombent de cheval. Une nouvelle salve, et la jeune mariée reste seule debout au milieu de cadavres et de mourants. Son épouvante grandit lorsqu'elle voit sortir de la sombre forêt Paul Pletikosa, le chef de brigands. Il prend les rênes de son cheval et la conduit au plus profond de la montagne. On s'arrête, il lui offre du vin; mais elle le dédaigne et ses beaux yeux ne peuvent sécher.

« Par Dieu, qu'as-tu, belle fille?
Quelle est la grande peine
Qui fait couler les larmes de tes yeux?
Ne suis-je point assez beau fiancé ?
Les compagnons de la noce te déplaisent-ils,
Ou pleures-tu ton garçon d'honneur ?
Si ta tristesse en porte le deuil, ô jeune fille !
Voici mon beau frère, le jeune Militch,
Plus beau que toutes les jeunes filles.
Il conduira la fiancée au cortège nuptial! »

Elle lui répond, le visage baigné de larmes, que tous ses cadeaux sont restés là-bas sur le chemin fatal et qu'il lui permette d'aller les chercher. Pletikosa appelle Militch et lui donne ordre de l'accompagner. Il obéit. Lorsqu'ils sont arrivés auprès des morts, elle va de l'un à l'autre, leur couvre le visage d'un voile de soie et leur enveloppe la tête. Au chef du cortège elle demande pardon, au garçon d'honneur elle dit : « Pourquoi m'es-tu chagrin, ô toi, mon soleil, qui me réchauffas? Pourquoi t'es-tu couché au bas de la montagne? »

Le cadavre de son fiancé a gardé sur la face un sourire que la mort a figé. Elle lui baise le front et les yeux éteints :

O toi, mon seigneur!
Pourquoi m'es-tu devenu chagrin?
Pourquoi tes yeux noirs ne me regardent-ils pas?
Pourquoi ne m'enlacez-vous pas, bras blancs,
Et ne m'embrassez-vous pas, lèvres sucrées de miel?
O toi, mon cher maître! pourquoi m'es-tu colère?

Lentement, elle couvre la tête de son cher mort, puis, vivement, elle tire un poignard de sa ceinture et s'enfonce la lame dans le cœur. Militch l'a vu trop tard, et il frissonne à la pensée de la punition que la vengeance du haram bachi infligera au mauvais gardien.

Cependant, de la forêt où gîtent les siens s'élève un bruit de combat; il entend des coups de fusil et le cliquetis des handjars. Militch a oublié toute crainte; il s'élance et se trouve en face d'un spectacle qui lui glace le sang. Des vautours et des corbeaux viennent tourbillonner autour de sa tête et il ne voit que des cadavres. Seuls, deux hommes luttent contre la mort. Avant d'expirer ils lui racontent que le pacha de Gatchatz les a surpris et massacrés. Pletikosa n'est plus. Militch monte la garde pendant une nuit autour des cadavres de ses compagnons et les enterre le lendemain matin. Il couche Pletikosa dans une même tombe avec son aimée et il y plante un rosier.

Aujourd'hui encore, auprès d'une source qui jaillit dans le Karst, on trouve des fleurs d'églantiers solitaires : c'est là, dit-on, qu'est le tombeau du haram bachi et de sa fiancée.

Peut-être, dit M. de Dombrovski en nous racontant la légende, s'est-elle faite l'écho d'un épisode réel de la sombre existence des haïdouks. Peu importe. Toujours est-il que les fioritures mélodramatiques de l'imagination populaire ont surchargé les simples traits du fait historique, au point de ne laisser à la légende qu'une valeur de spécimen du folklore littéraire.

Ces légendes de noces macabres sont nombreuses autant que leurs variantes. M. Hoernes (*loc. cit.*, p. 190) nous raconte celle de la Kobila-glava où la fiancée d'un « Turc », volée par les brigands, est tuée par la balle d'un amoureux, destinée au chef de brigands. M. Mirkovitch [1] rappelle la légende analogue du cimetière nuptial sur le Bresovatz, dans la Kraïna bosniaque, où Stoïan Jankovitch anéantit les 300 invités d'un cortège de fiancée, etc. Et toujours, dans la trame de ces fictions populaires on soupçonne un canevas de fait réel que le besoin de dramatisation est venu revêtir de fioritures sentimentales, lugubres, mélodramatiques, où perce plus d'une fois le fil rouge des rivalités religieuses et politiques.

Pour en revenir aux pierres funéraires, nous devons à M. Truhelka le relevé d'un très grand nombre de leurs inscriptions, qui sont en vieux bosniaque [2]. Les vieux Bosniaques, dit-il, gravaient et sculptaient mal, mais ils pensaient bien. En parcourant dans son étude la série des inscriptions qu'il a déchiffrées, j'en trouve quelques-unes qui nous font partager son opinion.

Voici ce que dit Bogdan Hatelievitch dans son épitaphe : *Je suis né à Dakar à l'heure propice. J'ai accordé la justice à ceux qui me servaient et je suis mort en servant fidèlement le seigneur; et ce monument fut érigé par mes fils.* Cet homme juste est mort à la fin du XIVe siècle.

1. *Wiss. Mitth.*, I, p. 40.

2. Parmi les auteurs qui se sont principalement occupés de ces monuments du moyen âge, et qui les ont étudiés *de visu*, il faut citer MM. Hoernes, Radimsky et d'Asboth. Ils en figurent un grand nombre dans leurs ouvrages que j'ai souvent eu l'occasion de citer. Plus récemment M. C. Truhelka leur a consacré une importante monographie (*Wiss. Mitth.*, III, p. 403, et de nombreuses illustrations. A son travail il faut ajouter celui de M. C. Hörmann (*ibid.*, p. 481) et un article de M. V. Jagitch (*ibid.*, p. 396). Je reçois, malheureusement trop tard pour pouvoir en utiliser quelques documents complémentaires, le IVe volume des *Mittheilungen* qui vient de paraître; à temps cependant pour pouvoir y signaler une autre étude de M. Truhelka sur les monuments bosniaques du moyen âge (p. 343).

Plus loin l'épitaphe d'un voyageur. Ce collègue s'appelait Vlatko Vlavitch et sa fière épitaphe porte : *Ici repose Vlatko Vlavitch qui ne courbait la tête devant nul homme quelque fort qu'il fût. Il a visité bien des pays et mourut chez lui, ne laissant ni fils ni frère....*

Le voïvode Miotoch nous dit qu'*il a créé beaucoup de choses de son vivant, mais que personne n'est mort à cause de lui et qu'il n'a fait mourir personne!* Un autre nous fait savoir qu'*il fut le meilleur des hommes de son temps à Dubrave.*

La plupart de ceux qui dorment sous ces stèles ou monolithes sont, de leur aveu posthume, très heureux de se reposer. D'aucuns conjurent leurs frères, leurs sœurs de les laisser en repos; d'autres maudissent le profanateur possible de leur dernière demeure.

La plus belle épitaphe, à mon avis, est celle d'une tombe oubliée au milieu d'un champ de labour à Boliouni : *Ace leji dobri iounak i tchoèk Vlatko Vukovitch piche semorad.* — « Ici repose le bon héros et homme Vlatko Voukovitch. Écrit par Semorad. »

Décidément, M. Truhelka a raison de dire que les anciens Bosniaques écrivaient mal, mais pensaient bien. Espérons qu'il n'y a point, en ces sortes de choses, une relation de cause à effet.



FEMME DE L'HERZÉGOVINE.

Ces vieilles nécropoles sont aujourd'hui solitaires. Des églises, sans doute, les gardaient avant l'invasion turque; mais quand la mosquée eut pris la place du temple chrétien, les murs de l'église fournirent les matériaux de construction aux murs de la mosquée. C'est ainsi qu'à de rares exceptions près (basiliques de Zénitza et de Varochlouk, église d'Ozrène, etc.) les pierres dites *bogoumiles* restent les seuls témoins de la culture, de l'art et du goût architectural de l'époque si caractéristique en Bosnie-Herzégovine, et si peu connue encore, du moyen âge.

Sans doute, à l'époque romaine, la région ne fut point pauvre comme elle l'est de nos jours. Aux temps préhistoriques déjà, elle était habitée par une population qu'on peut considérer comme relativement dense, à en juger par les nombreux tumuli qui couronnent les hauteurs autour de Gatzko, et qu'on trouve jusque dans la plaine [1]. Bilek aussi a fourni jusqu'à présent quelques objets signataires de l'époque pré-romaine, ainsi que la région plus voisine de la mer. Une station romaine existait auprès de Gatzko, et on a découvert beaucoup de monnaies autour d'Avtovatz. Une infinité de localités appelées *grad*, *gradina*, *gradatz*, témoignent par leur nom des vestiges de stations romaines dont les fouilles viennent confirmer l'existence. Narona sur la basse Narenta, Epidaurum sur la côte de l'Adriatique (Ragusa vecchia), étaient alors villes florissantes, et des routes, dont la Table de Peutinger indique les noms d'étapes, s'enfonçaient vers l'intérieur de l'Herzégovine. L'une d'elles s'en allait de Narona à *Dallunto*, et Dallunto a été identifié avec Stolatz [2]. Stolatz était alors une station importante. On y a mis au jour des tombes romaines, des thermes, des maisons d'habitation avec de belles mosaïques et des monnaies romaines et grecques. Plus tard, les matériaux de la ville romaine ont servi à la construction du castel ou *berga* du moyen âge, et peut-être aussi à celle des maisons de la ville [3].

1. Radimsky, *Wiss. Mitth.*, III, p. 288 et 296.
2. Truhelka, *id.*, I, p. 300.
3. C. Hörmann et Radimsky, *id.*, III, p. 35.

Le commerce guidait alors les pas des marchands vers ces régions, probablement moins avares de ressources agricoles qu'elles ne le sont devenues depuis. Lorsqu'après le moyen âge, l'état de sécurité des routes est devenu de plus en plus précaire par suite des luttes politiques et religieuses, quand Raguse eut cessé de diriger ses caravanes par des contrées où elles risquaient de tomber aux mains des détrousseurs de grand chemin, la stérilité des champs négligés et la misère du foyer ont fait de l'Herzégovine du Sud-Est, et par une relation réciproque de cause à effet, le terrain classique des insurrections et des brigandages.

Il en fut ainsi jusqu'au moment où le drapeau austro-hongrois vint flotter pacifiquement sur les forts qui couvrent le pays d'un réseau à mailles serrées. Nombreuses elles sont ces *koulas* et *tchaternias*, postes-vigies et casernes retranchées dont le réseau est sans cesse parcouru par des patrouilles volantes et qui couronnent toutes les hauteurs. Mais déjà d'autres symptômes d'apaisement se manifestent. Quelque temps avant notre passage, le chef de district et les officiers de Bilek avaient invité, à une rencontre amicale Kapetan Rade Aleksić de Podvrš, et le Kapetan était descendu du Banjani avec seize de ses amis pour répondre à l'invitation. La rencontre eut lieu sous le grand tilleul[1] de Milobod dont l'ombre couvre à la fois la terre monténégrine et celle de l'Herzégovine. On s'aborda l'œil dans l'œil : « *Yéli vjera?* » (La foi est-elle chez vous?). — Elle est chez nous », répondirent les Monténégrins et les Austro-Hongrois, et on déposa les armes. La ghouzla, le festin avec le vin de Stolatz et l'eau-de-vie de bruyère, servis par les sveltes Monténégrines, fomentèrent la gaieté et la chanson. Au départ on échangea des coups de fusil, mais ce furent des salves d'honneur en manière de salut[2]. Cela vaut mieux.

Et le voyageur, toujours quelque peu égoïste, sait gré à cette pacification qui lui permet de rouler commodément sur une belle chaussée vers Bilek et Trebinié, de trouver l'hôtel ouvert et la table mise et de ne pas avoir la préoccupation d'un *livor* (revolver) à montrer en guise d'un *dobrdan* (bonjour!), échangé avec le passant solitaire de la grand'route.

Bilek ou Bilik, dont le nom veut dire « signe », m'a paru être un grand camp retranché. A côté de la ville ancienne, qui a surgi plus moderne de ses ruines sans cesse renouvelées, la localité de Neu-Bilek, ou Nouveau-Bilek, s'est créée comme centre des troupes d'occupation. Tout autour, des montagnes se dressent chauves et rocailleuses, parcourues par des troupeaux de chèvres et de moutons. L'eau y est une précieuse denrée, et il faut croire que les habitants du pays furent de bien grands pécheurs, parce que la chanson attribue aux vices des humains l'absence de l'eau par une punition de Dieu. Mais la chanson est généralement maussade lorsque le chanteur a soif.

Toutefois Bilek n'est guère favorisée. Les habitants sont obligés d'aller chercher l'eau à près de 3 kilomètres de distance, à la source de la rivière Trebintchitza : ce qui fait une dépense de 6 à 8 florins par mois pour un simple ménage. Ce sont, avec les chevaux et les ânes, les femmes indigènes qui se chargent de cette besogne de bête de somme. Il ne faut pas oublier que nous sommes à la lisière du Monténégro, et s'il y a une chose qui frappe le voyageur chez ces populations, c'est, avec la bravoure des hommes et souvent des femmes, la sujétion extrême de la seule femme.

Le gouvernement a fait faire de nombreux travaux : creusement de citernes, captage de sources latentes, établissement d'abreuvoirs, entretien de citernes, etc., afin de pallier à la pénurie de l'eau dans le Karst herzégovinien en général. De 1885 à 1894, l'Herzégovine a été dotée, au total, de 173 citernes et abreuvoirs et on a capté 33 sources. La capacité de ces citernes et abreuvoirs[3] est de près de 12 000 kilo-

1. Le tilleul ou *lipa* est l'arbre sacré des Yougo-Slaves après l'avoir été chez les Slaves primitifs. Il n'est jamais atteint par la foudre, disent les Slovènes, parce que Marie, pendant la fuite en Égypte, se reposa sous un tilleul. En Croatie, des arrêts de justice se rendaient autrefois sous le tilleul et les paysans disent que « leurs droits y sont enterrés ». En 1829, d'après M. Lichtenwalder (*Bosnische Post*, 1894), lors d'une révolte de paysans contre le comte Bathyany, les révoltés ne voulurent traiter que « sous le tilleul », et lorsqu'un commandant de troupes mal avisé fit abattre l'arbre, les paysans en devinrent intraitables.

2. *Bosnische Post*, 56, 1894.

3. Ph. Ballif, *Wasserbauten*, *loc. cit.*, p. 84. On y trouvera des détails techniques sur la construction des citernes et des données plus complètes sur ce sujet, avec des documents illustrés et une carte de répartition des travaux effectués.



litres; leur création a coûté 75 894 florins, 50 880 journées de travail pour les hommes et 21 260 pour les bêtes de somme. Des travaux analogues ont été effectués dans les districts pauvres en eau de Joupaniatz, Livno et Glamotch en Bosnie.

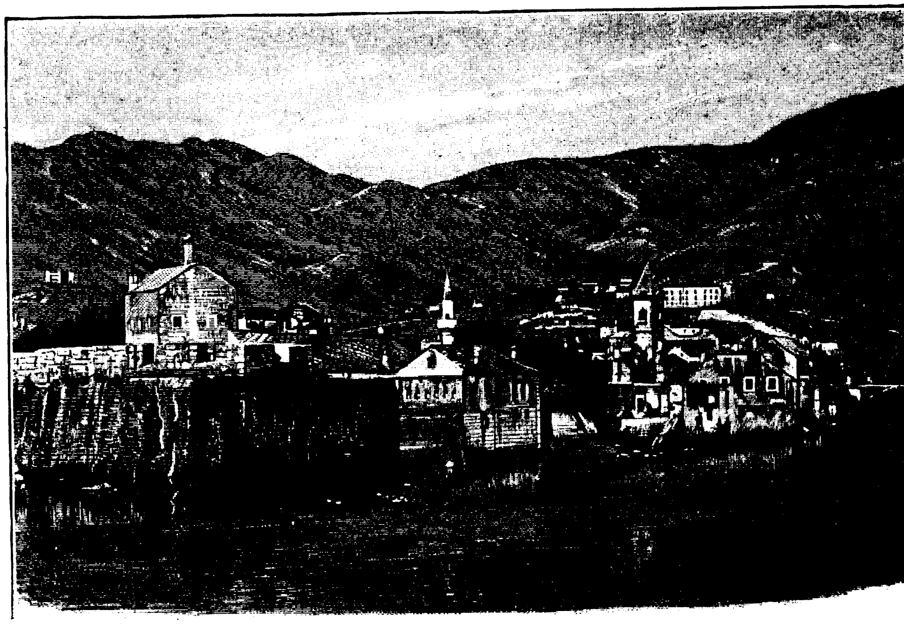
Nous longeons maintenant la rivière Trebintchitza, sur une haute terrasse de conglomérat. Là-bas, sur la rive gauche, commence la terre du Monténégro avec, au milieu de la frontière, le symbole, hélas ! du calme et de la fraternité des hommes : le couvent de Dobritchevo. Un petit polié boisé, où prédomine à nouveau le jujubier, remplit la vallée, et de grands chênes apparaissent de-ci de-là échappés à la destruction par le bétail. Des champs de pommes de terre aussi, que broutent, sans souci de la solanine et des coups d'un gardien, des chèvres et des vaches.

Laissant parfaire sa grande boucle vers le sud-est à la rivière, la route coupe au court vers le contrefort qui nous sépare de la vallée de Trebinié. Toutes les hauteurs paraissent couvertes de bastions ou de forts, que rougit à présent le soleil couchant.

Puis, du sommet de la crête et par l'entaille d'une brèche routière, apparaît la vallée de la Trebintchitza au retour, avec des eaux larges, des champs verts, des maisons blanches éparpillées, et la ville de Trebinié au pied d'une arête de rochers nus. Des vignobles couvrent les pentes basses avec des plantations de tabac et des vergers où abondent le figuier et le grenadier. Pendant que nous dévalons la route en écharpe sur le flanc de la montagne, les ombres du crépuscule envahissent la vallée; mais au large du nord-ouest elle reste longtemps lumineuse, avec le ruban luisant de la rivière.

Trebinié (Trebinje), l'ancienne Terbunia, appartenait de bonne heure aux princes slaves; plus tard, en 1376, Tvartko, roi de Bosnie, de Rascie et du Primorje (littoral), en fait la conquête sans pouvoir la garder. Le duc Stiépan Vouktchitch de Saint-Sava en prend possession avec le reste de l'Herzégovine, et la petite principauté finit par partager le sort de la province à l'époque de la conquête turque.

A Trebinié, l'Herzégovine déjà abdique l'architecture de ses maisons qui devient dalmate, ragusaine, avec son climat qui devient celui de l'Adriatique. La ville était qualifiée naguère de trou affreux et horriblement ennuyeux. Il faut qu'elle ait changé depuis, car je lui ai trouvé un air assez animé de cité proprette, avec des maisons à la dalmate entourant une voie dallée, large comme une place, un square très ombreux avec kiosque et café-restaurant, des magasins modernes, et un va-et-vient de population citadine très à l'euro-



TREBINIÉ.

péenne. Cette renaissance architecturale et de la voirie est, paraît-il, l'œuvre du général Babitch elle est également celle de la prospérité croissante que la reprise des relations commerciales avec Raguse, sa voisine, et la culture rémunératrice du tabac et de la vigne ont amenée dans les dernières années. Il faut compter aussi l'activité commerciale nécessairement plus grande que provoque la présence des troupes d'occupation. L'ancienne forteresse se trouve de plain-pied avec la ville; ses remparts sont bordés d'un côté par la rivière, et, sur le pourtour, entourés de fossés remplis d'eau. C'est un quartier spécial de la ville avec des ruelles tortueuses à la dalmate, des mosquées et des taudis malsains; on y entre par une poterne casematée où gîte un corps de garde.

Trebinié me paraît assez fiévreux. Je vois entre autres le chef de district grelottant la fièvre, ce qui double le prix de l'accueil aimable qu'il voulut bien nous faire. Les environs de Trebinié ne manquent pas de pittoresque dans le paysage. En amont, la vallée est encaissée entre des montagnes sauvages; elle mène à Arslanagitza-Most avec son vieux pont, puis à la station œnologique de Lastva et au vieux fortin de Klobouk, perché sur des rochers à pic, à la frontière même du Monténégro. En aval, la vallée, large et fertile — on y fait jusqu'à deux récoltes par an, — aboutit au Popovo-polié, pour se terminer en impasse devant un chaînon transversal, où la Trebintchitza s'engouffre dans un ponor.

Cette rivière se présente de nouveau avec un débit des plus irréguliers; elle est peut-être sous ce rapport l'exemple le plus typique d'un de ces cours d'eau du Karst qui disparaissent dans des ponors, trop lentement, à l'époque des grandes eaux, pour ne pas transformer la vallée en lac profond. Ainsi la Trebintchitza, périodiquement grossie depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mai, et quelquefois de juin, fait queue à la porte de son gouffre. Elle inonde alors le Popovo-polié d'une couche d'eau qui varie de 15 mètres de profondeur à son extrémité en amont, jusqu'à plus de 30 mètres au fond de l'impasse. Ces inondations annuelles et normales, prévues, sont un bienfait, parce que les eaux de la rivière déposent une alluvion très fertile; mais il arrive aussi qu'elles deviennent excessives, et, comme les eaux ne trouvent pas un écoulement assez rapide pour découvrir le sol en temps propice, les cultures sont compromises.

M. Truhelka a relevé près du village de Yakovo une inscription rupestre qui marque le niveau que les eaux du lac ont exceptionnellement atteint en 1813. La place marquée est à 15 mètres au moins au-dessus du niveau normal de la rivière, ce qui correspond à une profondeur maximum du lac d'au moins 40 mètres au bas du Popovo-polié. Le même observateur a trouvé sur la route de Zavala à Germliani, sur la berge de la rivière, une stèle avec l'inscription en vieux bosniaque : « Dieu t'aide au passage », sans doute l'endroit où la rivière pouvait être passée à gué.

En été, par contre, à l'époque de l'étiage, le lit de la Trebintchitza est à sec sur la majeure partie de son parcours inférieur.

Le Popovo-polié occupe l'extrémité de la vallée de la Trebintchitza sur une longueur d'environ 30 kilomètres et une largeur qui varie d'un demi à 3 kilomètres. Les montagnes aux alentours sont parmi les plus stériles et les plus nues du Karst, alors que le polié est une véritable oasis estivale d'une fertilité admirable. Cette fertilité, il la doit au dépôt d'alluvion amenée par la rivière. La vigne, l'olivier, le figuier et tous les arbres fruitiers y prospèrent, avec le tabac et les céréales.

Les eaux de la rivière fournissent un poisson très estimé, de la taille d'une sardine, que les indigènes appellent *gaovitza* (*Paraphoxinus Gethaldi*, St.) et qu'ils sont très adroits à pêcher avec des filets de fine soie fabriqués exclusivement dans le polié [1]. Ce poisson peuple les eaux du ponor où il se retire à l'époque de l'étiage, et c'est à l'entrée des gouffres qu'on le prend de préférence.

Les habitants du Popovo-polié ont certaines particularités qui les distinguent des autres Herzégoviniens. Pendant sept années encore, dit-on, ils s'opposèrent à l'invasion des Turcs alors que le reste de l'Herzégovine était déjà au pouvoir de ceux-ci. Presque tous catholiques, ils furent généralement soutenus dans leurs luttes par Venise ou Raguse.

Plus réfléchis que leurs compatriotes des autres régions du pays, n'agissant jamais sans avoir bien

1. *Wiss. Mitth.*, III, p. 460.

pesé le pour et le contre, on dit du Popovtz, en manière de sobriquet, « qu'il porte toujours une excuse sous l'aisselle ». A l'excuse ainsi portée on pourrait ajouter une truelle de maçon, car la plupart des habitants du polié sont réputés bons maçons et, comme tels, employés dans presque toutes les villes de l'Herzégovine et une partie de la Dalmatie. On les trouve même au loin, jusque dans l'Amérique du Sud et une vingtaine de Popovtz étaient employés au percement de l'isthme de Suez. Ce qui fait dire à M. Mihajlovitch, à qui j'emprunte ces données, que le proverbe : « L'Herzégovine peuple le monde sans se dépeupler elle-même » pourrait s'appliquer plus modestement au Popovo-polié[1].

Cette région encore est riche en monuments du moyen âge. Une nécropole avec des pierres tumulaires épigraphiées se trouve en face du couvent de Zavala, et l'une de ces inscriptions a gardé le nom de *Paganenatz* qui rappelle peut-être cette tribu des Narentins ou *Paganis* dont l'empereur Constantin Porphyrogénète nous dit l'existence aux embouchures de la Narenta après la chute de Narona[2].

C'est au moyen âge aussi, peut-être au XIIe siècle (d'après la date du sceau du couvent), que remonte ce couvent de Zavala qui perche, comme une petite oasis verte, au milieu des rochers nus dans le Popovo-polié. La tradition populaire en attribue la fondation au Porphyrogénète, qu'elle appelle « tsar Kostadin ».

Le couvent fut détruit en 1722, après que les Vénitiens eurent été chassés du pays. Il en fut de même d'une vieille église dédiée à saint Pierre. Jusqu'en 1867 les catholiques se firent enterrer auprès de ces ruines; mais lorsque les orthodoxes vinrent à se chamailler avec eux à ce sujet, parce qu'ils prétendaient que l'église était orthodoxe, le kadi turc fit une enquête et son jugement donna raison aux orthodoxes[3]. Depuis cette époque, il était défendu aux catholiques de s'y faire enterrer....

Dans le voisinage de Zavala, les ruines de la forteresse de Clissoura se dressent sur la crête d'un rocher abrupt. La tradition y rattache un épisode de la fin du règne malheureux de Stiépan, dernier du d'Herzégovine. Poursuivi par un de ses fils — ils s'étaient révoltés contre lui, et l'un d'eux avait passé aux Turcs, — le duc Stiépan aurait fait construire cette forteresse pour y chercher refuge avec ses trésors. Mais son fils, le serrant de près, l'aurait forcé à demander la protection de Raguse pour échapper au triste sort qui l'attendait. Les Ragusains acceptèrent de le recevoir, à la condition qu'il renoncerait à la possession de ses trésors aussi bien qu'à son titre de duc. Lorsque, plus tard, il leur demanda la restitution de ses richesses, les Ragusains lui montrèrent son acte de renonciation et gardèrent les trésors. Ainsi parle la tradition[4], bien ou mal renseignée, essayant de produire une exception à cette autre tradition qui fait de Raguse, à travers toute l'histoire de son existence, le refuge magnanime et noble des grandes infortunes qui vinrent affliger les princes, ses voisins.

Il est, dans cette région, d'autres souvenirs, plus récents, auxquels le nom de la France est mêlé. A l'extrémité du Popovo-polié, sur un petit plateau au milieu de la campagne pétrée, s'élèvent les murailles frustes et la tour d'une forteresse. L'endroit s'appelle Houtovo et la forteresse est connue sous le nom de *Koula* de Hadji Beg. Hadji Beg Rizvanbegovitch était né à Stolatz en 1768. Jeune encore, il eut des difficultés avec son père, et partit pour la Syrie où il trouva un emploi auprès du vali. Puis, étant allé à la Mecque chercher son titre de hadji, après avoir vécu à Constantinople, il revint à Stolatz auprès de son père pour faire amende honorable et recevoir de lui le capitanat de Houtovo. Ceci se passa en 1802. Hadji Beg se mit à construire à Houtovo une véritable petite forteresse dont il fit sa résidence.

Lorsqu'en 1806 la ville de Raguse avait ouvert ses portes au général Lauriston, Hadji Beg entra en relation avec le général Marmont pour des raisons inconnues encore, mais auxquelles l'admiration qu'il avait eue, en Asie déjà, de la gloire de Napoléon n'est certainement pas étrangère. Dans plusieurs engagements ensuite, que les troupes françaises eurent avec les Monténégrins et les Russes, il se montra dévoué à la cause française et rendit d'importants services. Le général Marmont lui adressa à ce propos une lettre très flatteuse qui se trouve encore en possession d'un de ses descendants résidant à Constan-

1. Christ. Mihajlovitch, *Wiss. Mitth.*, I, p. 350.
2. *Ibid.*, III, p. 428.
3. *Ibid.*, I, p. 367.
4. *Ibid.*, p. 375.

tinople. En 1808, des dissentiments de famille lui avaient amené l'hostilité d'un parti adverse et le siège de sa forteresse. A ce moment sans doute, Hadji Beg s'adressa au général Marmont, qui lui fit tenir la lettre suivante [1] :

« Monsieur le Hadzi-Begue Rzvane Begovich, à Houtovo.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite ; j'avais appris avec peine la situation fâcheuse dans laquelle vous vous trouviez, et depuis longtemps je faisais des vœux pour que vous eussiez un meilleur sort. Puisque vous avez un besoin pressant de secours je n'hésite pas à vous en donner, parce que vous vous êtes toujours conduit avec nous en bon voisin et en véritable ami. Je me rappelle avec plaisir de vos procédés pleins d'humanité et de justice envers les Ragousais, lorsqu'ils étaient chassés de leurs propriétés par les Monténégrins ; le secours que vous recevez aujourd'hui est le juste prix de vos bons soins pour eux.

« J'ai pensé qu'il vous serait particulièrement agréable d'être secouru par le général Launay, qui est un de vos amis. Je l'ai chargé du commandement des troupes, qui se rendent à Ottovo : il vous fera remettre de ma part des vivres et des munitions afin que vous puissiez résister à vos ennemis. Comme je désire qu'aucun Turc ne puisse supposer que j'aie d'autre motif que celui de vous secourir, j'ai donné l'ordre au général Launay de rétrograder immédiatement avec ses troupes, mais j'espère que l'assistance que nous vous aurons donnée en imposera suffisamment à vos ennemis et les empêchera de rien tenter de nouveau contre vous, et qu'enfin vous pourrez rétablir votre autorité comme par le passé.

« Je charge M. Leclerc, un de mes aides de camp, de vous porter lui-même cette lettre et de vous renouveler de vive voix mes sentiments d'estime et d'amitié. J'écris à Travnik, ainsi qu'à Constantinople, pour informer le pacha de Bosnie et la Sublime-Porte de ce qui s'est passé.

« De mon quartier général à Raguse, le 2 juillet 1808.

« MARMONT. »

Grâce aux secours envoyés par Marmont, Hadji Beg put se défaire de ses assiégeants et recouvrer la liberté. Il en profita longtemps ensuite pour guerroyer contre les insurgés en Serbie, plus tard contre son frère Ali Aga. En 1831, il fut surpris par un parti ennemi et tomba frappé d'une balle, après une résistance courageuse. D'après une autre version, il aurait été assassiné par un de ses domestiques au moment où, blessé, il voulut se mettre à l'abri de leur poursuite. Hadji Beg passait pour savant. Il avait toujours porté intérêt aux sciences telles qu'il les comprenait, c'est-à-dire avec un fond de mysticisme et de métaphysique superstitieuse. Maître redouté, perché comme un aigle sur le plateau horriblement désert où trônait la tour ronde de son manoir, il prélevait un droit de passage sur les cheminants avec, dit-on, l'assentiment du gouvernement ottoman. Le peuple le dit cruel, rapace et méchant. Ses ennemis captifs auraient gémi dans les cachots de son manoir pour, après une mort lente, être jetés dans les abîmes de la rivière. La vérité est qu'il fut, dans son château fort, un seigneur à la mode féodale, hautain et autoritaire, mais juste et magnanime.

La population catholique, dévouée, le servit fidèlement jusqu'à sa mort et ses guerriers l'adoraient et combattaient sous ses ordres avec la plus grande bravoure. Jamais Hadji Beg n'a pris au paysan le lopin de terre que celui-ci avait transformé en terre arable, exemple qui n'a pas été suivi par son homonyme, le fameux Ali Pacha Rizvanbegovitch de Bouna.

Houtovo, avec sa koula, fut occupé par des troupes turques pendant l'insurrection de 1875 à 1878. Lorsque Don Ivan Musitch attaqua la garnison du château fort, le feu y fut mis et les flammes consumèrent ce qu'elles pouvaient atteindre.

Aujourd'hui les ruines du manoir se confondent de plus en plus avec les rochers du Karst ; mais le souvenir du seigneur de jadis reste vivace dans la mémoire des habitants de la contrée.

1. Cette lettre est reproduite dans la monographie que M. C. Hörmann consacre à la *Koula* de Houtovo (*Wiss. Mitt.*, II., p. 301), et c'est dans ce travail que j'ai puisé les données de cet épisode de l'occupation française en Dalmatie.

D'autres échos de la France résonnent dans ces gorges sonores, voisines du littoral, et sur les crêtes des montagnes qui voient la mer. Dans le lointain du XI[e] siècle on aperçoit les premiers croisés, sous la conduite de Raymond IV, comte de Toulouse, pénétrer, par Trebinié, dans la presqu'île des Balkans, et plus tard, du XIV[e] au XVII[e] siècle, les ambassadeurs de France suivre la même route (J. d'Asboth, *loc. cit.*). Puis, nous voici de Trebinié sur la route de Raguse. En face, sur une dernière crête, un fort puissant dresse ses bastions qui regardent de haut et de très loin : le « fort impérial », où flottait au commencement du siècle le drapeau tricolore.

La route longe sur quelque distance la rive de la Trebintchitza, bordée de jardins exubérants ; après le passage d'un pont gardé par un poste, elle s'engage à nouveau dans un champ de rochers où croissent de maigres taillis. Large et poudreuse, elle monte vers la crête en de molles ondulations. Tout à coup, du haut d'un dernier col, la mer apparaît, azurée, scintillante sous le soleil, calme et sereine. Thalassa ! C'est bien la Grande-Bleue ! Elle s'élève vers l'horizon et, à nos pieds, elle baigne les inflexions molles d'une côte où foisonne l'olivier et jaillit le cyprès. Voici le large ruban jaune de la route de Marmont qui court entre les vignobles.

Mais déjà la barrière, avec le poste de gendarmes bosni-herzégoviniens, est derrière nous — et la frontière de l'Herzégovine me trace le cadre de mes études, de mes souvenirs et de mes impressions.

Notre dernière impression se traduira par un vœu. Souhaitons aux pays que nous venons de traverser le calme et la sérénité de la paix durable et prospère !

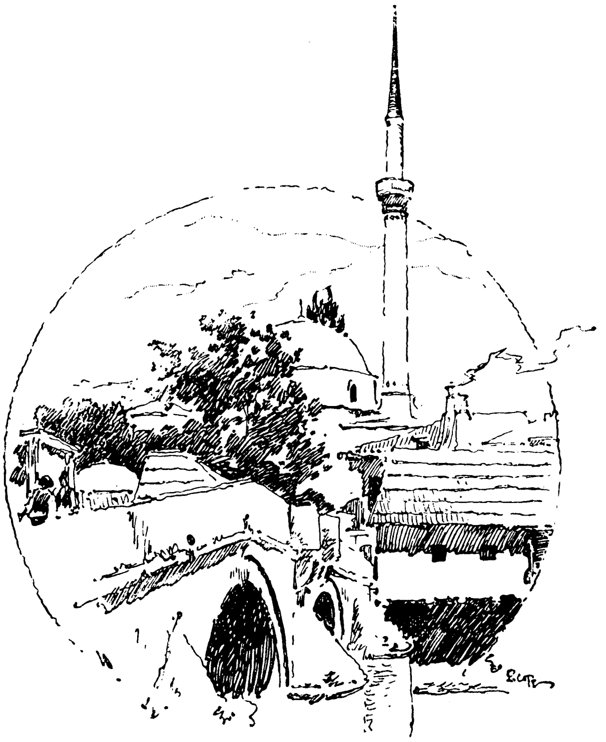


TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 207-96.